ŒUVRES D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT

HISTOIRE
DE LA
GÉOGRAPHIE
DU
NOUVEAU CONTINENT
ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE
AUX XVe ET XVIe SIÈCLES

COMPRENANT

L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

OUVRAGE ÉCRIT EN FRANÇAIS PAR A. DE HUMBOLDT

PUBLIÉ EN 1836, 1837, 1838 ET 1839

ET ENRICHI DE DEUX CARTES *INÉDITES* DE L'AMÉRIQUE

DESSINÉES PAR M. VUILLEMIN, GRAVÉES PAR M. JACOBS

TOMES I ET II

PARIS
LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48
Près le Luxembourg

A

DOMINIQUE-FRANÇOIS ARAGO,

DONT

LA SAGACITÉ A ÉTENDU LE DOMAINE

DE L'ASTRONOMIE PHYSIQUE,

DE L'OPTIQUE

ET DE LA THÉORIE DE L'ÉLECTRO-MAGNÉTISME.

HOMMAGE D'AMITIÉ

ET

DE DÉVOUEMENT INALTÉRABLES.

AL. DE HUMBOLDT.

PRÉFACE.

Les siècles dans lesquels se révèle la vivacité du mouvement intellectuel, offrent le caractère distinctif d'une tendance invariable vers un but déterminé. C'est l'active énergie de cette tendance qui leur imprime de la grandeur et de l'éclat. Une suite non interrompue de découvertes géographiques, effet d'une noble communauté d'inspiration et d'ardeur chez les Portugais et les Castillans, une lutte sanglante prolongée par la réaction de la réforme religieuse, des mouvemens politiques tendant à refondre

les institutions sociales, ont occupé successivement les esprits et donné à certaines périodes une physionomie individuelle.

Le quinzième siècle, dont je m'occupe de préférence dans cet ouvrage, offre un intérêt qu'on pourrait appeler de position dans l'échelle chronométrique des progrès de la raison. Placé entre deux genres de civilisation, il offre comme un monde intermédiaire appartenant à la fois au moyen-âge et aux temps modernes. Le quinzième siècle est celui des grandes découvertes dans l'espace, de nouvelles voies tracées aux communications des peuples, des premiers aperçus d'une géographie physique embrassant tous les climats et toutes les hauteurs. Si, pour les habitans de la vieille Europe, il a « doublé les œuvres de la création, » le con-

tact avec tant de choses nouvelles, en donnant un vaste essor à l'intelligence a aussi modifié insensiblement les opinions, les lois et les mœurs politiques. Jamais une découverte purement matérielle, en étendant l'horizon, n'avait produit un changement moral plus extraordinaire et plus durable; il fut soulevé alors le voile sous lequel, pendant des milliers d'années, demeurait cachée la moitié du globe terrestre, semblable à cette moitié du globe lunaire qui, malgré les petites oscillations causées par la *libration*, restera invisible aux habitans de la terre tant que l'ordre actuel du système planétaire ne sera pas essentiellement troublé. Les temps modernes ont été sans doute féconds aussi en découvertes géographiques, en entreprises hardies et dignes d'admiration dans le

sud-ouest du Grand-Océan et dans les régions polaires; mais ces entreprises, liées à des intérêts purement scientifiques, n'ont pas été comme celles de la seconde moitié du quinzième et du commencement du seizième siècle, le caractère dominant de l'époque, sa tendance distinctive.

Les recherches historiques que je publie en ce moment, sont l'extrait d'un travail auquel, pendant trente ans, je me suis livré dans tous mes momens de loisir et avec une extrême prédilection. Ayant visité, dans le cours de mes premiers voyages, la partie méridionale de l'île de Cuba, les extrémités orientale et occidentale de la Terre Ferme et ces côtes de Guayaquil et de la Punà, célèbres dans l'histoire des premières découvertes, j'ai trouvé un charme particulier à la lecture

des ouvrages qui renferment les récits des *Conquistadores*. Des investigations faites dans quelques archives en Amérique et dans les bibliothèques de différentes parties de l'Europe, m'ont facilité l'étude d'une branche négligée de la littérature espagnole. Je me flattais de l'espoir qu'un long séjour dans les régions les moins visitées du Nouveau-Monde, la connaissance locale du climat, des sites et des mœurs, l'habitude de déterminer la position astronomique des lieux, de tracer le cours des rivières et des chaînes de montagnes; enfin le soin le plus minutieux de recueillir les différentes dénominations que, dans la merveilleuse variété de leurs idiomes, les indigènes donnent aux mêmes points, me feraient connaître dans les récits des premiers voyageurs certaines combinaisons de faits

qui devaient avoir échappé à la sagacité des géographes et des historiens modernes de l'Amérique. Cet espoir a soutenu mon courage; car, en remontant aux sources, il a fallu étudier des livres dont les uns sont caractérisés par la candeur du vieux langage et une admirable exactitude de description, les autres par une prolixité emphatique et ce goût d'une fausse érudition propre aux écrivains monastiques. Je ne me bornais pas aux recherches sur la géographie de l'Amérique et sur l'histoire primitive des peuples éclairée par l'étude des peintures antiques ou des traditions et des mythes du Pérou, des Andes de Quito et de Cundinamarca; j'étendais mon travail à la cosmographie du quinzième siècle et aux méthodes astronomiques dont les navigateurs essayaient l'emploi depuis que le décret

papal sur *la ligne de démarcation* eut augmenté l'ardeur avec laquelle on cherchait « le secret des longitudes. » Ayant constamment recours à des documens que, dans les temps modernes, on a plus souvent cités qu'examinés d'une manière sérieuse, mes recherches n'ont pas toujours été stériles, et le public, qui a encouragé et soutenu mes longues publications, a accueilli avec quelque intérêt des résultats de ce travail consignés incidemment dans l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, la *Relation historique de mon voyage aux régions équinoxiales*, et les *Monumens des peuples anciens de l'Amérique*.

Avant mon départ pour la côte de Paria, premier point continental du Nouveau-Monde vu par Colomb, j'avais eu l'avantage de jouir à Madrid des conseils

du savant historiographe don Juan Bautista Muñoz, et d'admirer les matériaux précieux qu'il avait recueillis par ordre du roi Charles IV dans les archives de Simancas, de Séville et de Torre do Tombo. Ces pièces justificatives devaient paraître à la fin de l'*Historia del Nuevo-Mundo*, dont malheureusement il n'a été publié que le premier volume, qui ne donne qu'une idée très imparfaite du plan étendu de cette entreprise historique. Ce n'est que depuis l'année 1825, que le monde savant a été amplement dédommagé de cette privation par la publication de trois volumes de la *Colleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV*. Cet ouvrage de don Martin Fernandez de Navarrete, entrepris sur une vaste échelle et rédigé dans toutes ses

parties avec un esprit de critique éclairé, est un des monumens historiques les plus importans des temps modernes. La seule *Collection diplomatique* offre près de quatre cents pièces relatives à la période remarquable de 1487 à 1515, et dont quelques-unes étaient connues par le *Codice Columbo-Americano,* publié en 1823 aux frais des Décurions de Gênes. Comparés entre eux et aux premiers récits des *Conquistadores*, étudiés par des personnes qui possèdent une connaissance locale des sites du Nouveau-Monde, et qui se sont imbues de l'esprit du siècle de Christophe Colomb et de Léon X, ces matériaux historiques pourront progressivement, et pendant longtemps encore, conduire à des résultats précieux sur la suite des découvertes et l'ancien état de l'Amérique. La France

possède une traduction de la majeure partie de l'ouvrage de Navarrete, par M. de Verneuil et M. de la Roquette, et ce même ouvrage a donné lieu à la *Vie de Colomb*, due à un écrivain qui a illustré sa patrie par des compositions dans lesquelles brillent à la fois l'inspiration poétique et le talent de tracer le tableau d'une terre inculte, fécondée par une civilisation naissante. M. Washington Irving a prouvé que dans un esprit supérieur la culture des arts d'imagination n'exclut point la faculté de s'adonner avec fruit aux études sévères de l'historiographe; mais, par le but et la forme littéraire de son travail, l'auteur américain a dû éviter ces discussions minutieuses de géographie et d'astronomie nautique auxquelles l'aridité de mes travaux habituels me condamne depuis long-temps.

En examinant les événemens qui ont conduit à la découverte de l'autre hémisphère, je me suis efforcé surtout de faire voir cette continuité d'idées, cette liaison d'opinions qui rattachent la fin du quinzième siècle, à travers les prétendues ténèbres du moyen-âge, aux temps d'Aristote, d'Eratosthène et de Strabon; j'ai voulu prouver qu'à toutes les époques de la vie des peuples, ce qui tient aux progrès de la raison, a ses racines dans les siècles antérieurs. Le développement de l'intelligence ou son application aux besoins matériels des sociétés ne paroissent nuls que lorsque la lenteur ou l'isolement des progrès rendent leur marche insensible ou plutôt moins apparente. Il n'est pas, je pense, dans la destinée de la race humaine de subir des alternatives de lumières et de ténèbres embrassant la race

entière. Un principe conservateur entretient l'acte vital du développement de la raison chez des individus ou chez des masses entières. C'est parce que les germes étaient préparés par cette série d'hommes éminens qui traverse le moyen-âge, par Roger Bacon, Albert-le-Grand, Duns Scot et Vincent de Beauvais, que le siècle de Colomb est parvenu si rapidement à remplir sa destinée. Lorsque Diego Ribero revint en 1525 du congrès de la Puente de Caya, près d'Yelves, les grands contours du Nouveau-Monde étaient tracés depuis la Terre de Feu jusqu'au Labrador. Sur les côtes occidentales les progrès étaient naturellement plus lents; cependant, en 1543, Rodriguez Cabrillo avança déja jusqu'au nord de Monterey, et lorsque ce grand et intrépide navigateur périt près du canal

Santa-Barbara à la Nouvelle-Californie, son pilote Bartolomé Ferrelo poussa la reconnaisance de la terre jusqu'au 43° de latitude près du cap Orford de Vancouver. Telles étaient alors l'ardeur et la rivalité des peuples commerçans, des Espagnols, des Anglais et des Portugais, que cinquante ans suffirent pour ébaucher la configuration des masses continentales de l'autre hémisphère au sud et au nord de l'équateur. Tant il est vrai, comme l'observe un littérateur judicieux, M. Villemain (*Mélanges historiques*, t. I, p. 452), que « lorsqu'un siècle commence à travailler sur quelque grande espérance, il ne se repose pas qu'elle ne soit accomplie. »

L'ouvrage étendu que je préparais sur l'histoire de la géographie des deux Amériques et la rectification progressive des

positions astronomiques, a été abandonné depuis mon voyage dans l'Asie boréale et à la Mer Caspienne. Une nouvelle série d'idées s'est présentée à mon esprit, et a diminué la prédilection que j'avais conçue pour ce genre de travail dont je m'occupais depuis mon premier retour en Europe. J'ai cru devoir mettre un terme à mes travaux sur l'Amérique; et cette résolution m'a coûté moins de regrets, depuis qu'un voyageur des plus instruits qu'aient vus les temps modernes, M. Boussingault, après douze années de courses pénibles et périlleuses, est heureusement rendu à sa patrie, et pourra continuer à répandre du jour sur les phénomènes magnétiques et météorologiques, sur la géologie, la configuration hypsométrique du sol et la nature chimique des productions du Nouveau-

Monde. J'espère faire paraître bientôt le quatrième et dernier volume de la *Relation historique*, seul ouvrage de cette longue série de publications américaines qui reste à terminer. Des deux Atlas qui accompagnent la *Relation historique*, le premier, l'*Atlas pittoresque*, offre un texte explicatif des planches qui ont paru sous les titres de *Vues des Cordillères* et de *Monumens des peuples indigènes de l'Amérique*. L'ouvrage que je publie en ce moment s'imprime aussi en grand format, pour servir de texte à l'*Atlas géographique et physique*[1]. Pour ne pas perdre entièrement le fruit des recherches dont j'ai parlé plus haut, j'ai concentré dans cet *Examen critique* les

[1] L'édition in-folio contiendra de plus l'*Analyse raisonnée* des matériaux que j'ai employés pour dresser les cartes et les profils hypsométriques.

résultats qui m'ont paru offrir le plus d'intérêt. A coté de quelques faits nouveaux, j'ai placé des faits anciennement connus peut-être, mais offrant des combinaisons et des aperçus nouveaux.

Je fournirai quelques détails sur le personnage mystérieux de Martinus Hylacomilus et sur son *Introduction à la Cosmographie* dans laquelle déja, en 1507, par conséquent un an avant que la carte fragmentaire du Nouveau-Monde fût publiée *sans nom,* dans une édition de Ptolémée, il proposa le nom d'*Amérique*. Nous trouverons ce nom déja employé, non dans une carte, mais dans un livre anonyme (*Globus Mundi*) faussement attribué à Loritus Glareanus et imprimé en 1509, trois ans avant la lettre de Vadianus à Rodolphe Agricola, et treize ans avant la carte de Ptolémée avec le nom

d'Amérique. Aussi une mappemonde d'Appianus, gravée en 1520, et insérée dans le Pomponius Mela de Vadianus, présente ce même nom, et précède par conséquent de deux ans la carte de Ptolémée de 1522. Ce serait manquer aux devoirs d'une affectueuse reconnaissance, si je ne rendais pas, à la fin de cette préface, un hommage public à M. le baron Walckenaer, mon confrère à l'Institut, dont le noble zèle pour la culture des sciences ne se borne pas à les enrichir de ses propres travaux, mais qui aime encore à aider de ses conseils et par le libre usage de sa vaste bibliothèque, tous ceux qui essaient de parcourir la même carrière que lui. C'est au milieu des richesses que renferme cette bibliothèque que j'ai eu le bonheur de reconnaître, avec M. Walckenaer, au printemps de l'année 1832, pendant mon

dernier séjour à Paris, l'auteur et la date d'une mappemonde qui a donné lieu à des observations très instructives. Le Nouveau-Continent y est tracé, en 1500, par Juan de la Cosa, qui avait accompagné Christophe Colomb dans son second voyage, et qui était pilote d'Alonzo Hoyeda dans l'expédition de 1499, où se trouvait Amérigo Vespucci. Pour concevoir l'importance de ce monument géographique, il suffit de rappeler qu'il est de six ans antérieur à la mort de Colomb, et que les plus anciennes cartes de l'Amérique non insérées dans les éditions de Ptolémée, ou dans les cosmographies du seizième siècle que l'on ait connues jusqu'ici, sont celles de 1527 et 1529 de la bibliothèque du grand-duc de Saxe-Weymar. La dernière est la plus connue parce qu'elle

porte le nom célèbre de Diego Ribero.

Je termine cette préface par l'expression d'une profonde douleur. La joie si vive et si péniblement attendue, causée par la délivrance de mon ami et compagnon de voyage M. Bonpland, a été troublée par une perte amère. M. Oltmanns, membre de l'académie de Berlin, qui m'avait donné une marque affectueuse de son attachement par la rédaction de mes observations astronomiques faites dans le Nouveau-Continent, vient de succomber, il y a peu de jours, à une maladie cruelle. Je ne saurais mieux faire son éloge qu'en rappelant le témoignage d'estime qui lui a été accordé par un savant illustre, M. Delambre, dans l'analyse des travaux mathémathiques présentés à l'Institut. « M. Oltmanns, dit M. Delambre, a prouvé par ses tra-

vaux de géographie astronomique qu'à des connaissances distinguées et à la patience nécessaire pour suivre les calculs les plus longs et les plus monotones, il réunit la sagacité qui découvre des méthodes nouvelles ou qui apporte des modifications aux méthodes connues. » L'intéressant *Annuaire du bureau des longitudes* offre, tous les ans, les tables de M. Oltmanns, qui servent à calculer la hauteur des montagnes d'après les observations barométriques, tables qui, par leur précision et leur ingénieuse brièveté, ont tant contribué à la connaissance des inégalités de la surface du globe. Peu de temps avant sa mort, M. Oltmanns avait terminé la discussion de toutes mes observations astronomiques faites en Sibérie, dont je n'avais pu calculer qu'une petite partie pendant le cours d'un voyage ra-

pide et quelquefois pénible. Ce souvenir d'une reconnaissance ineffaçable ne saurait être déplacé dans un ouvrage destiné à des recherches sur l'histoire de la géographie.

Berlin, novembre 1833.

A. DE HUMBOLDT.

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

DANS LES XVe ET XVIe SIÈCLES.

La découverte du Nouveau Continent et les travaux entrepris pour étendre la connaissance de sa géographie n'ont pas seulement levé le voile qui depuis des siècles a couvert une vaste partie de la surface du globe; cette découverte et ces travaux ont aussi exercé l'influence la plus marquante sur le perfectionnement des cartes et des méthodes graphiques en général, comme sur les moyens astronomiques propres à fixer la position des

lieux. En étudiant les progrès de la civilisation, nous voyons partout la sagacité de l'homme s'accroître avec l'étendue du champ qui s'ouvre à ses recherches. L'astronomie nautique, la géographie physique (en embrassant sous ce nom jusqu'aux notions des variétés de l'espèce humaine et de la distribution des animaux et des plantes), la géologie des volcans, l'histoire naturelle descriptive, toutes les branches des sciences ont changé de face depuis la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième. Une terre nouvelle offrait aux marins un développement de côtes de 120 degrés en latitude; aux naturalistes, de nouvelles familles de végétaux et de quadrupèdes difficiles à classer d'après les types et les méthodes connus; au philosophe, une même race d'hommes diversement modifiée par une longue influence des alimens, de la température et des mœurs, passant (sans franchir l'état intermédiaire de nomades pasteurs) de la vie de chasseur à la vie agricole, divisée par une infinité de langues d'une structure grammaticale bizarre, mais modelée sur un même type. Elle offrait au physicien et au géologue, une chaîne immense de montagnes

soulevée par des feux souterrains, riche en métaux précieux, renfermant sur sa pente rapide et sur ses plateaux en gradins, dans un petit espace, les climats et les productions des zones les plus opposées. Jamais, depuis l'établissement des sociétés, la sphère des idées relatives au monde extérieur n'avait été agrandie d'une manière si prodigieuse; jamais l'homme n'avait senti un besoin plus pressant d'observer la nature, et de multiplier les moyens de l'interroger avec succès.

On pourrait être tenté d'admettre que ces étonnantes découvertes qui se secondaient pour ainsi dire mutuellement, que ces doubles conquêtes dans le monde physique et dans le monde intellectuel n'eussent été dignement appréciées de nos jours que dans un siècle où l'histoire de la civilisation humaine a été tracée par des philosophes qui pouvaient embrasser d'un seul coup d'œil les progrès de la géographie astronomique et physique, de l'art du navigateur, de la botanique et de la zoologie descriptives. Mais les contemporains de Christophe Colomb nous apprennent combien, de leur temps même, des hommes supérieurs sentaient profondément ce que la

fin du quinzième siècle avait de merveilleux et de grand. « Chaque jour, écrit Pierre Mar-« tyr d'Anghiera, dans ses lettres de 1493 « et 1494 [1], chaque jour il nous arrive de nou-« veaux prodiges de ce *Monde Nouveau*, de « ces *antipodes de l'ouest* qu'un *certain* Gé-

[1] « Præ lætitia prosiliisse te, vixque a lachrymis præ gaudio temperasse, quando literas adspexisti meas, quibus de antipodum orbe latenti hactenus, te certiorem feci, mi suavissime Pomponi, insinuasti. Ex tuis ipsis literis colligo, quid senseris. Sensisti autem, tantique rem fecisti, quanti virum summa doctrina insignitum decuit. Quis namque cibus sublimibus præstari potest ingeniis isto suavior? quod condimentum gratius? A me facio conjecturam. Beari sentio spiritus meos, quando accitos alloquor prudentes aliquos ex his qui ab ea redeant provincia (Hispaniola insula). Implicent animos pecuniarum cumulis augendis miseri avari : nostras nos mentes, postquam Deo pleni aliquandiu fuerimus, contemplando, hujuscemodi rerum notitia demulceamus. » Cette lettre, qui peint si bien les plaisirs de l'intelligence, a été écrite, selon l'opinion commune, à la fin de décembre 1493. (*Opus Epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis, Protonotarii Apostolici, Prioris Archiepiscopatus Gratanensis, atque à consiliis rerum Indicarum Hispanicis*. Amstelodami, 1670; Ep. CLII, p. 84.) Voyez la *note A*, à la fin de la Première Section.

« nois (*Christophorus quidam Colonus, vir* « *Ligur*) vient de découvrir. Notre ami « Pomponius Lætus (c'est le grand propaga- « teur de la littérature classique romaine, « persécuté à Rome à cause de la liberté de « ses opinions religieuses) n'a pu retenir des « larmes de joie lorsque je lui ai donné les « premières nouvelles de cet événement inat- « tendu. » Anghiera ajoute, avec une verve toute poétique : « Qui peut s'étonner au- « jourd'hui parmi nous des découvertes attri- « buées à Saturne, à Cérès et à Triptolême? « Qu'ont fait de plus les Phéniciens, lorsque, « dans des régions lointaines, ils ont réuni « des peuples errans et fondé de nouvelles ci- « tés? Il était réservé à nos temps de voir « accroître ainsi l'étendue de nos conceptions « et paraître inopinément sur l'horizon tant « de choses nouvelles. »

Lorsqu'on se livre à l'étude des premiers historiens de la conquête, et que l'on compare leurs ouvrages, surtout ceux d'Acosta, d'Oviedo et de Garcia, aux recherches des voyageurs modernes, on est surpris de trouver souvent le germe des vérités physiques les plus importantes dans les écrivains espagnols

du seizième siècle. C'est à l'aspect d'un nouveau continent, isolé dans la vaste étendue des mers, que se présentaient à la fois à l'active curiosité des premiers voyageurs, et de ceux qui méditaient leurs récits, la plupart des questions importantes qui nous occupent encore aujourd'hui sur l'unité de l'espèce humaine et ses déviations d'un type primitif; sur les migrations des peuples, la filiation des langues, plus dissemblables souvent dans les racines que dans les flexions ou formes grammaticales; sur la migration des espèces végétales et animales; sur la cause des vents alisés et des courans pélagiques; sur le décroissement de la chaleur à la pente rapide des Cordillères, et dans la profondeur de l'Océan; sur la réaction des volcans les uns sur les autres, et l'influence qu'ils exercent sur les tremblemens de terre. Le perfectionnement de la géographie et de l'astronomie nautique (deux objets qui nous occuperont de préférence dans cet ouvrage) date d'une même époque avec le perfectionnement de l'histoire naturelle descriptive et de la physique du globe en général.

Nous voyons par le *Fenix de las mara-*

villas del Mundo, composé en 1286 par Raimond Lulle[1], de Mayorque, que l'usage de véritables cartes marines remonte jusqu'à la fin du treizième siècle. Toutefois, en comparant les cartes postérieures, celles d'Andrea Bianco, de Benincasa, de Giacomo de Giroldis, de Fra Mauro et de Martin Behaim, à une mappemonde que nous avons reconnue récemment, M. le baron Walckenaer et moi, être de 1500 et de la main de Juan de la Cosa, compagnon de Colomb, on est surpris qu'un demi-siècle ait suffi pour produire un changement si grand, je ne dirai pas seulement dans les idées cosmographiques, mais dans le tracé et l'accord des lignes de gisement. Il ne faut point oublier que Behaim, Colomb, Vespucci, Gama et Magellan étaient contemporains de Regiomontanus, de Paolo Toscanelli, de Roderic Faleiro et d'autres astronomes célèbres, qui communiquaient leurs lumières aux navigateurs et aux géographes de leur temps. Les grandes découvertes de l'hémis-

[1] Sur les travaux scientifiques de cet homme extraordinaire, voyez Capmani, *Memorias historicas del comercio de Barcelona*, Quæst. II, p. 68.

phère occidental ne furent point le résultat d'un heureux hasard. Il serait injuste d'en chercher le premier germe dans ces dispositions instinctives de l'ame auxquelles la postérité attribue souvent ce qui est le résultat d'une longue méditation. Colomb, Cabrillo, Gali, et tant d'autres navigateurs qui, jusqu'à Sébastien Viscayno, ont illustré les annales de la marine espagnole, étaient, pour l'époque à laquelle ils vivaient, des hommes remarquables par leur instruction. Ils ont fait d'importantes découvertes parce qu'ils avaient des idées justes de la figure de la terre et de la longueur des distances à parcourir; parce qu'ils savaient discuter les travaux de leurs devanciers, observer les vents qui règnent sous différentes zones, mesurer et la variation de l'aiguille aimantée pour corriger leur route, et la longueur du chemin; appliquer à la pratique les méthodes les moins imparfaites que les géomètres d'alors avaient proposées pour diriger un navire dans la solitude des mers. L'astronomie nautique resta sans doute dans l'enfance aussi long-temps qu'on ne connut ni l'usage des instrumens à réflexion, ni celui des horloges marines. Dans

l'art de la navigation, si intimement lié à la culture des sciences mathématiques et au perfectionnement des instrumens d'optique, les progrès, à cause de cette liaison même, ne peuvent être que lents et souvent interrompus. Les pratiques de pilotage suivies dans les grandes expéditions de Colomb, de Gama et de Magellan, qui nous paraissent si incertaines, auraient fait l'admiration, je ne dirai pas des marins phéniciens, carthaginois ou grecs, mais encore des habiles navigateurs catalans, basques, dieppois et vénitiens des treizième et quatorzième siècles. Nous trouvons, dès cette époque, la trace de diverses méthodes de longitude, presque identiques avec les nôtres, tentées avec une peine extrême, mais impraticables à cause de l'imperfection des instrumens propres à mesurer le temps et les distances angulaires.

Je traiterai successivement, dans cet *Examen critique,* 1° des causes qui ont préparé et amené la découverte du Nouveau Monde; 2° de quelques faits relatifs à Christophe Colomb et à Amerigo Vespucci, comme aux dates des découvertes géographiques; 3° des premières cartes du Nouveau Monde et de l'é-

poque à laquelle on a proposé le nom d'Amérique; 4° des progrès de l'astronomie nautique et du tracé des cartes dans le quinzième et le seizième siècle. Telle est la liaison des matériaux qui ont été employés dans les différentes sections de cet ouvrage, qu'il faut souvent revenir aux mêmes sources pour répandre du jour sur l'histoire d'une découverte qui a influé jusqu'à nos jours sur la destinée des peuples de l'Europe, le perfectionnement des sciences, et la théorie des institutions plus ou moins favorables à la liberté.

SECTION PREMIÈRE.

DES CAUSES QUI ONT PRÉPARÉ ET AMENÉ LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

D'Anville a dit avec esprit que la plus grande des erreurs [1] dans la géographie de Ptolémée a conduit les hommes à la plus grande découverte de terres nouvelles. C'est également ainsi que la tradition fabuleuse, ou

[1] La supposition que l'Asie s'étendait vers l'est, au-delà du 180e degré de longitude. Voyez aussi RENNELL, *Geography of Herodotus*, p. 685.

plutôt le mythe nestorien du prêtre Jean, qui, depuis le onzième jusqu'au quinzième siècle, s'était avancé peu à peu de l'est de l'Asie vers le plateau du Habesch, a prodigieusement contribué aux connaissances géographiques du moyen-âge. Quel que soit le motif, tout ce qui excite au mouvement, soit erreur, soit prévision vague et instinctive, soit argumentation raisonnée, conduit à étendre la sphère des idées, à ouvrir de nouvelles voies au pouvoir de l'intelligence.

Si l'on compare entre eux les documens de différentes époques, on s'aperçoit que Christophe Colomb, avant et après avoir obtenu le succès, à mesure qu'il avançait en âge, a émis des opinions tout-à-fait opposées sur les véritables motifs de sa première et heureuse expédition. Il a été prouvé récemment [1] que c'est en Portugal, à peu près en 1470, donc trois ans avant d'avoir reçu les conseils de Paolo Toscanelli, de Florence, que Colomb conçut la première idée de son entreprise. Les espérances de ce grand homme se fondèrent

[1] NAVARRETE, *Viages de los Españoles*, tom. I, p. LXXIX.

alors, comme on sait, sur ce qu'il appela « des raisons de cosmographie» ; sur le peu de distance qu'il y a des côtes occidentales d'Europe et d'Afrique aux côtes (du Cathay et de Zipangou); sur des opinions d'Aristote et de Sénèque, comme sur quelques indices de terres situées vers l'ouest qu'on avait recueillis à Porto Santo, à Madère et aux îles Açores. Fernando Colomb, dans la *Vie de l'Amiral*, nous a transmis, dans cinq chapitres [1] et d'après les manuscrits authentiques de son père, l'ensemble des raisons sur lesquelles se fondait un projet dont l'exécution fut ajournée pen-

[1] Cap. 5-9. On n'a pu jusqu'ici découvrir l'original espagnol de cette biographie, dont le manuscrit fut remis en 1568, par le petit-fils de Christophe Colomb, Don Luis, duc de Veragua, entre les mains d'un patricien Fornari, à Gênes. Elle a été traduite en 1571, sans doute d'après un texte assez fautif, en italien, par Alfonso de Ulloa, et retraduite en 1749 de l'italien en espagnol, pour être insérée dans la collection des *Historiadores primitivos* de *Andr. Gonzales Barcia* (tom. I, p. 128). Comparez aussi ANTONIO DE LEON, *Epitome de la Bibliotheca oriental y occidental nautica y geografica*, 1629, p. 62; et SPOTORNO, *Codice diplomatico Colombo-Americano*, 1823, p. LXIII.

dant vingt-deux ans jusqu'à la vieillesse de Colomb. Newton, à l'âge de vingt-quatre ans, avait tout découvert, le calcul des fluxions, l'attraction universelle et ce qu'il appela l'analyse de la lumière, tandis que Colomb avait déja cinquante-six ans lorsque, partant de la barre de Rio de Saltes, le 3 août 1492, il entra dans la carrière des grandes découvertes; il en avait soixante-huit pendant son dernier et dangereux voyage aux côtes de Veragua et des Mosquitos. Avant sa première expédition, en 1492, Colomb pour étayer son système et prouver qu'on peut aller par un chemin très court « à la terre des épiceries, par la route de l'ouest, » donna de l'importance à des circonstances et à de petits événemens dont ses ennemis profitèrent après sa mort, dans le fameux procès entre le fiscal du roi et Don Diego Colomb, pour faire croire que la découverte de l'Amérique, facile et longtemps prévue, n'avait pas été entièrement neuve. Tous ces petits événemens, ces motifs tirés de l'opinion des anciens, de quelques indices de terres, et des connaissances cosmographiques en général, Christophe Colomb les abandonna sur la fin de ses jours. La *let-*

tera rarissima [1], adressée au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, de l'île de la Jamaïque, le 7 juillet 1503, et plus encore l'esquisse de l'ouvrage extravagant des *Profecias*, écrit en partie de la main de l'amiral, postérieurement à l'année 1504 (dix-huit mois avant sa mort), prouvent avec quelle force de persuasion une théologie mystique s'était progressivement emparée de sa grande ame [2]. « Dans

[1] C'est celle qui est devenue célèbre par la réimpression italienne qu'en a faite M. Morelli, bibliothécaire de Venise, à Bassano, en 1810. Elle avait déja été imprimée en espagnol dans les premières années du seizième siècle (ANTONIO DE LEON PINELO, *Bibliotheca occidental*, 1738, tom. II, p. 566) et même en italien, selon Bossi, à Venise, en 1505.

[2] *Documentos diplomaticos*, n. CXL. *Libro de las Profecias que juntò el Almirante Don Christobal Colon, de la recuperacion de la santa ciudad de Hierusalem, y del descubrimiento de las Indias* (NAVARRETE, tom. II, p. 260, 265, 272). En septembre 1501, Colomb envoya ce manuscrit théologique, qui, malgré la différence des pays et des siècles, rappelle involontairement les graves discussions de l'immortel Newton sur la onzième corne de la quatrième bête de Daniel (BREWSTER, *Life of Newton*, 1831, p. 279) à un Chartreux, le Père Gaspar Gorricio, pour le perfectionner et l'orner de savantes citations. Je place ce fait dix-huit mois avant

« l'exécution de mon entreprise de l'Inde, » dit Christophe Colomb (fol. IV des *Profecias*), « la raison humaine, les mathématiques et les « mappemondes ne m'ont servi à rien [1] : il « s'est accompli simplement ce que le pro- « phète Isaïe avait prédit. Avant la fin du

la mort de l'amiral, arrivée le 20 mai 1506, parce qu'à la fin du manuscrit des *Profecias* il est question de l'éclipse de lune observée par Colomb, près du cap oriental de l'île d'Haïti, le 14 septembre 1504. Mais une autre partie des *Profecias*, par exemple, celle qui traite du danger de la fin prochaine du monde, est antérieure à 1501. « Saint Augustin nous apprend, dit « Colomb, que cette fin sera dans le septième millier « d'années après la création. Telle est aussi l'opinion « des saints théologiens et du cardinal Pedro de Aliaco « (Pierre d'Ailly, né à Compiègne en 1350). Votre Al- « tesse sait que d'Adam à la naissance du Christ, on « compte 5343 ans et 318 jours, d'après le calcul exact « du roi Alphonse. Or nous avons 1501 ans pas tout- « à-fait accomplis depuis la naissance du Seigneur « *jusqu'aujourd'hui;* le monde a donc déja duré 6845 « ans. Il ne reste par conséquent que 155 ans jusqu'à « ce que le monde soit détruit. »

[1] *Ya dije que para la ejecucion de la impresa de las Indias, no me aprovechó razon, ni matematica, ni mapamundos*. Cependant, peu avant, dans la même lettre à ses souverains, Colomb s'explique de la manière la

« monde, toutes les prophéties doivent avoir « leur accomplissement, l'Évangile doit être « prêché sur toute la terre, et la cité sainte « doit être restituée à l'Église. Notre Seigneur « a voulu faire un grand miracle par mon « voyage de l'Inde. Il faut se hâter de termi- « ner cette œuvre de l'inspiration divine

plus naïve sur sa propre érudition, dont il ne semble guère connaître l'importance. « Dès l'âge le plus ten- « dre, j'allai en mer, et j'ai continué de naviguer jus- « qu'à ce jour. Quiconque se livre à la pratique de « cet art, désire savoir les secrets de la nature d'ici-bas. « Voilà déja plus de quarante ans que je m'en occupe. « Tout ce que l'on a navigué jusqu'ici (sur la surface « des mers), je l'ai navigué aussi. J'ai eu des rapports « constans avec des hommes lettrés, ecclésiastiques et « séculiers, latins et grecs, juifs et maures, et beaucoup « d'autres sectes. Pour accomplir ce désir (d'apprendre « les secrets de ce monde), je trouvai le Seigneur favora- « ble à mes desseins : c'est lui qui m'accorda des dispo- « sitions et de l'intelligence. Le Seigneur me gratifia « abondamment de connaissances dans la marine (*en* « *la marineria me fizo abondoso*); de la science des « astres, il me donna ce qui pouvait suffire; de même « de géométrie et d'arithmétique. De plus, il m'accorda « l'esprit et la dextérité (*me diò engenio en el anima y* « *manos*) pour dessiner les sphères et pour y placer en « propres lieux, les villes, les rivières et les montagnes.

« (*lumbre que fù del Espirito Santo*), car, « selon mes calculs, il ne reste encore jusqu'à « la fin du monde (*hasta el fenecer del « mundo*) que cent cinquante ans. » C'était donc en 1656, entre la mort de Descartes et celle de Pascal, que, d'après Colomb, le

« Dans ce temps (de ma jeunesse), j'ai étudié toutes sor- « tes d'écrits, l'histoire, les chroniques, la philosophie, « et d'autres arts pour lesquels Notre Seigneur m'ouvrit « l'intelligence. Conduit manifestement par son bras, « je naviguai d'ici aux Indes ; car le Seigneur me « donna le vouloir pour l'exécution, et dans cette « ardeur, je vins vers Votre Altesse (*me abrió nuestro « Señor el entendimiento con mano palpable, á que era « hacedero navegar de aqui á las Indias, y me abrió « la voluntad para la ejecucion dello; y con este fuego « veni á V. A.*). Tous ceux qui entendirent parler de « mon projet, le nièrent et se moquèrent de moi (*con « risolo negaron burlando*); toutes les sciences dont j'ai « parlé tantôt ne me servirent à rien, et si, dans Vos « Altesses seules, la foi et la constance restèrent fermes, « à qui les lumières qui vous ont éclairé comme moi « sont-elles dues, si ce n'est au Saint-Esprit. » Fol. IV des *Profecias*. En traduisant ces lignes, tracées avec une candeur pleine de charmes, on sent la difficulté de rendre dignement l'énergie du vieux langage d'un homme qui, avec trop de modestie, s'appelle lui-même : *lego marinero, non doto en letras y hombre mundanal*.

monde aurait dû finir. Sans poursuivre la trace de ces rêveries, nous examinerons de plus près ce qui a rapport aux premiers et véritables motifs de la grande découverte de l'Amérique. Je n'ignore pas que ce sujet a été souvent traité par d'habiles historiens, quoique assez généralement avec cette absence de critique, de connaissance approfondie des temps antérieurs, et d'études sérieuses des sources et documens originaux, que l'on remarque avec regret même dans quelques parties du célèbre ouvrage de Robertson. La matière est loin d'être épuisée depuis que le gouvernement espagnol a fourni avec munificence tant de nouveaux matériaux à l'investigation des faits, et que l'individualité de caractère du grand navigateur génois nous a été mieux révélée par ses propres écrits.

Colomb séjourna en Portugal vers la fin du règne d'Alphonse V, de 1470 jusqu'à la fin de 1484. En 1485, il fit un court voyage à Gênes, pour offrir ses services à la république. Ces dates sont fondées sur des documens [1] récemment examinés avec soin. Il

[1] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo,* lib. II, § 21,

n'est pas encore bien certain si, de Lisbonne, Colomb vint à Gênes après avoir débarqué en Espagne. Visitant tour à tour le couvent de la Rabida (près de Palos), Séville, Cordoue et Salamanque, il y gémit dans de vaines attentes jusqu'en avril 1492. « C'est en Portugal, » dit Fernando Colomb, dans la vie de son père, « que l'amiral commença à conjec-« turer que si les Portugais naviguaient si loin « vers le sud, on pourrait aussi naviguer par « la voie de l'occident et trouver des terres « sur cette route. » Il y a pour le moins de l'impropriété d'expression dans ce récit. Tout ce que nous possédons de la main de l'amiral, la lettre de l'astronome Paolo Toscanelli, et la grande *Chronique inédite* de Bartholomé de Las Casas [1], étudiée par Herrera, Muñoz

NAVARRETE, tom. I, p. LXXIX—LXXXI. Déja, depuis janvier 1486, Colomb était au service de l'Espagne, et c'est à la fin de la même année qu'eurent lieu les disputes cosmographiques de Salamanque, dans le couvent de San Esteban, pendant lesquelles les moines Dominicains se montrèrent plus traitables et plus instruits que les professeurs de l'université (REMESAL, *Hist. de Chiapa*, lib. II, cap. 7).

[1] Las Casas, après avoir étudié le droit à Salamanque,

et Navarrete, prouvent que Christophe Colomb désigna comme but principal, je pourrais presque dire unique, de son entreprise « de chercher l'orient [1] par l'occident (*bus-* « *car el levante por el poniente*); de passer « par la voie de l'ouest à la terre où naissent « les épiceries (*pasar a donde nacen las es-* « *pecerias* [2] *navegando al occidente*). » « J'ai reçu l'amiral dans ma maison, » raconte l'ami intime de Colomb, Bernaldez [3], plus connu

passa en 1502, avec Ovando, à Haïti. Il possédait beaucoup de lettres de l'amiral, et même un écrit de sa main « sur les indices de terres occidentales, recueillis par « des pilotes et des marins portugais et espagnols. » Fernando Colomb n'avait que quatorze ans, quand il accompagna son père dans le dernier et quatrième voyage, et, quoique généralement meilleur critique et historien plus judicieux que Bartholomé de Las Casas, il se montre très réservé et d'un laconisme quelquefois désespérant sur tout ce qui a rapport à l'origine généalogique et aux aventures de l'amiral avant 1492.

[1] Herrera, *Historia de las Indias occidentales*, dec. I, lib. I, cap. 6.

[2] Première et seconde lettre de Paolo Toscanelli à Christophe Colomb (*Colleccion diplom.*, n. 1, dans Navarrete, t. II, p. 1 et 3).

[3] Bernaldez, *Historia de los Reyes catolicos*, cap. VII. Le motif « de visiter les terres du Grand Khan, pour

sous le nom de *Cura Paroco* de la Villa de los Palacios, « lorsqu'il revint en Castille (de « son second voyage) en 1496, portant par « dévotion, et comme c'était son habitude, « le cordon de Saint François et un vêtement « qui, par la coupe et la couleur, était presque « entièrement semblable à l'habit des reli- « gieux de l'Observance [1]. Il conduisit alors

lui enseigner « *d'après son désir*, la foi chrétienne, » se trouve exprimé dans la lettre au roi et à la reine catholiques, placée en tête du journal du premier voyage de Colomb, selon la copie de Las Cas (*Vuestras Altezas ordenaron que no fuese por tierra al oriente* (*á la Indio y los pueblos del Gran Kan*) *por donde se costumbra de andar salvo por el camino de occidente, por donde hasta hoy no sabemos por certia fé que haya pasado nadie.* L'instruction royale donnée à Amergio Vespucci, le 15 septembre 1506, copiée par Muñoz, dans les archives de la *Contratation* de Séville; parle aussi de *l'armada que el señor Don Fernando mandó hacer para ir á descubrir al nacimiento de la especeria* (Navarrete, tom. I, p. 2. *Cod. diplomatico*, n. CL, t. II, p. 317).

[1] Aussi Las Cas dit (*Hist. inédit.*, lib. I, cap. 102): « Comme l'amiral était très dévot à saint François, il « aimait de préférence la couleur brun-grisâtre : nous « l'avons vu à Séville, vêtu à peu près comme un « moine franciscain. » Herrera rapporte que le fameux

« avec lui le grand cacique. Il me conta lui-« même comment il avait conçu la première « idée de chercher les terres du Grand Khan « (souverain de l'Asie orientale) en navi-« guant à l'ouest (*buscando las tierras del* « *Gran Can navegando al occidente*). » Ces expressions relatives au motif du premier voyage de l'amiral furent tellement consacrées par l'usage jusqu'au commencement du seizième siècle, que nous les retrouvons dans le récit des premières aventures de Sébastien Cabot, dû au légat Galéas Butrigarius [1] : « A « Londres, à la cour du roi Henri VII, dit « ce légat, quand les premières nouvelles « nous arrivèrent de la découverte *des côtes* « *de l'Inde*, faite par le Génois Christophe « Colomb, tout le monde convint que c'était « une chose presque divine de naviguer par « l'ouest vers l'est, où croissent les épiceries « (*a thing more divine than human, to sail by*

navigateur Alonzo de Hojeda, qui accompagna Colomb dans son second voyage, se fit moine de Saint-François. Cette assertion n'est pas fondée (NAVARRETE, tom. III, p. 176).

[1] *Memoir on Sebastian Cabot, illustrated by documents of the rolls, now first published*, 1831, p. 10.

« *the west to the east, where spices grows*). » L'idée de trouver de grandes terres dans le chemin de l'Europe aux côtes orientales de l'Asie ne se présenta à Colomb et à Toscanelli que comme un but très secondaire. Dans le premier voyage, se trouvant à peu près par 28° de latitude et 9° à l'occident du méridien de l'île de Corvo, le 19 septembre 1492, l'amiral se crut dans le voisinage de quelques terres [1], mais sa volonté était (ce sont les expressions du journal de la route) « de continuer sa route pour les Indes, parce qu'il aurait le loisir de tout examiner au retour. »

Toscanelli qui, pour le moins dès l'année 1474, s'occupait théoriquement des mêmes projets que Colomb, ne nomme dans la route à parcourir vers l'occident, que la

[1] Navarrete, tom. I, p. 11. Voyez aussi les journées du mercredi et du samedi (p. 16 et 17) où Colomb dit : « S'arrêter en chemin, le but étant de se rendre « aux Indes aurait été une grande folie (*no fuera buen* « *seso*) ; » et plus loin (en distinguant entre le continent de l'Asie et les îles qui l'environnent à l'est), l'amiral ne veut pas « chercher l'île de Cipango, parce « qu'il valait mieux aller d'abord à la terre ferme, et « puis aux îles. »

seule île Antilia, que l'on trouvera à la distance de 225 lieues avant d'arriver à Cipango (au Japon). « La carte que je vous transmets « pour le roi (de Portugal), » dit Toscanelli dans sa lettre à Fernando Martinez, chanoine de Lisbonne, « vous offrira l'espace entier « compris entre le couchant (c'est-à-dire de « l'Irlande à la côte de Guinée) et le com« mencement des Indes. J'y ai indiqué de ma « main *les îles et les lieux qui sont situés sur « la route*, et où l'on pourra s'arrêter s'il arri« vait qu'à cause des vents contraires ou de « quelque autre accident, il fallût chercher « un asile. Vous ne serez pas surpris que je « nomme ici le couchant, le pays des épice« ries, appelé généralement parmi nous le le« vant; car ceux qui continueront de navi« guer à l'ouest trouveront vers l'occident ces « mêmes lieux, que ceux qui vont par terre « dans la direction de l'est trouvent au le« vant. » D'après le système géographique de ce temps, fondé presque uniquement, quant à l'Asie, orientale et maritime, sur les récits de Marco Polo, Balducci Pelogetti et Nicolas de Conti, on se figurait d'innombrables îles, riches en épiceries et en or, dans la *Mer*

de Cin, c'est-à-dire dans les mers du Japon, de la Chine et du Grand Archipel des Indes. La mappemonde de Martin Behaim nous montre, depuis le 45° nord jusqu'au 40° sud, une chaîne d'îles opposées à l'extrémité de l'Asie. Cette chaîne renferme le petit Cathay, Zipangou (Niphon), compris presque entièrement dans la zone torride; Argyré, placé à l'extrémité orientale du monde connu par les anciens et les Arabes; Java major (Borneo), Java minor (Sumatra), où Marco Polo séjourna cinq mois et apprit à connaître le sagoutier et l'espèce de rhinocéros à deux cornes et à peau peu plissée, propre à cette île; Candym et Angama. Lorsque Colomb, dans son premier voyage (le 14 novembre 1492) arriva aux côtes septentrionales de Cuba, qu'il crut d'abord être Zipangou, il fut émerveillé, dans le Vieux Canal, près de Puerto del Principe, de la beauté d'un groupe de cayes verdoyantes qui paraissaient à son ardente imagination faire partie « de ces innombrables îles que l'on marque (ce sont ses propres expressions) dans les mappemondes, à l'extrémité du levant[1]. »

[1] Voyez *Journal de l'Amiral*, dans NAVARRETE, tom. I,

On a dit avec assez de justesse que Colomb, en défendant son projet, s'est montré moins téméraire et plus savant ' 'on ne l'avait dé-

p. 58. Le journal copié par Las Cas porte : « *Mercredi,* « *le* 14 *novembre* 1492. Dice el almirante que cree que « estas islas son aquellas inumerabiles que en los mapa-« mundos en fin del Oriente se ponen.» Colomb dit aussi qu'il pensait que le groupe de ces îles s'étendrait et s'agrandirait vers le sud, et qu'il s'y trouvait de « *gran-* « *dismas riquezas, y piedras, preciosas, y especе-* « *ria.* » L'Atlas de cartes catalanes de la Bibliothèque royale de Paris, qui date de l'an 1374, et dont nous devons une connaissance approfondie à la sagacité de M. Buchon, porte une légende relative à la mer de l'Inde qui indique l'existence de 7548 îles, « riches en pierres fines et métaux précieux.» Dans la mappemonde de Martin Behaim, terminée en 1492, se trouve une citation de Marco Polo (liv. III, chap. 42), et de 12700 îles « avec « des montagnes d'or, des perles, et douze espèces d'épiceries (*mit vil Edelgestain, Perlein und Golt Peragen,* 12 *lei Spezerey und wunderlichem Volck, davon lang zu schreiben*), dit Behaim, dans son vieux et énergique langage. Gottl. von Murr, *Diplom. Gesch. von Martin Behaim,* 1778, p. 37. La citation de Marco Polo n'est pas exacte. Le voyageur vénitien parle de 12700 îles (livre III, ch. 38), en faisant allusion aux Maldives (éd. de Marsden, p. 717). Behaim transporte ce groupe au nord-est, ce qui a influé sur les opinions des navigateurs à la fin du quinzième siècle.

peint [1]. L'exposition des raisons qu'il alléguait, mieux faite dans les *Décades* d'Herrera [2] que dans la *Vie de l'Amiral* par son fils, Don Fernando, a passé de ce dernier ouvrage dans toutes les histoires modernes de la découverte de l'Amérique. En classant ces raisons d'après la nature des connaissances dans lesquelles elles sont puisées, et en les comparant en partie aux documens originaux que nous pouvons consulter aujourd'hui, nous voyons que l'espoir d'atteindre, en cherchant le *levante por el poniente*, des régions de l'Asie fertiles en épiceries, riches en diamans et en métaux précieux, se fondait chez Christophe Colomb sur l'idée de la sphéricité de la terre; sur le rapport de l'étendue des mers et des continens; sur ce que les côtes de la péninsule ibérienne et de l'Afrique étaient rapprochées des îles voisines de l'Asie tropicale; sur une grave erreur dans la longitude des côtes asiatiques; sur des renseignemens tirés des ouvrages anciens, des écrivains arabes et peut-être de Marco Polo; sur des

[1] Malte-Brun, *Géographie universelle*, 1831, t. I, p. 646.
[2] Dec. I. lib. 1, cap. 1-6.

indices de terres placées à l'ouest des îles du Cap Vert, de Porto Santo et des Azores, qu'à diverses époques on avait cru trouver, soit dans l'observation de quelques phénomènes physiques, soit dans les récits de marins poussés par des tempêtes et des courans. Il faut aussi distinguer avec soin entre les idées qui occupaient le grand homme avant ou pendant le cours de ses découvertes, et les réflexions que ces mêmes découvertes ont fait naître postérieurement en lui. On doit les comparer avec des faits qui ne sont pas tous également avérés ou bien interprétés, tels que le rapport d'un prêtre bouddhiste, Hoeïchin sur le Fousang et Tahan (l'an 500), les découvertes du Groenland, du Vinland, et de l'embouchure du Saint-Laurent, par Erik Rauda (985), Bjoern (1001), et Madoc ap Owen (1170), l'expédition aventureuse des Arabes errans (*Almagrurim* [1]) de Lisbonne (1147), la navigation à l'ouest vers l'Inde par les Génois Guido de Vivaldi (1281) et Theodose Doria (1292) dont on ignora le

[1] *Almagrurim* signifie plutôt, *trompés dans leurs espérances*, et tient à la racine *meghrur*.

sort, enfin les voyages si souvent commentés des frères Zeni, de Venise (1380). J'ai rangé ces faits et ces traditions selon leur ordre chronologique, pour prouver qu'ils remontent jusqu'à mille ans avant Colomb, qui, lui-même dans un siècle d'héroïsme et d'érudition renaissante, se plaisait dans les souvenirs de l'Atlantide de Solon, et de la célèbre prophétie dans un chœur de la *Médée* de Sénèque.

L'état de notre civilisation européenne nous ramène involontairement vers la Grèce comme point de départ, soit que nous remontions à des opinions qui renferment le germe de celles qui dominent aujourd'hui, soit que nous parcourions cette longue série de tentatives hasardeuses faites dans le but d'étendre l'horizon géographique. Aussi longtemps que la terre, d'après les idées des premiers poètes et de l'école ionienne, n'était qu'un disque dont l'Océan occupait les bords, et qui penchait un peu vers le sud à cause du poids dont le surchargeait l'abondante végétation des tropiques [1], c'est vers ces bords

[1] Plutarch., *De plac. phil.* III, 12. Περὶ ἐγκλίσεως γῆς; passage répété dans Galien, *de Phil. Historia*, cap. 21,

que l'on plaçait l'Élysée, les îles des Bienheureux, les Hyperboréens et le peuple juste des Éthiopiens. La fertilité du sol, la douceur du climat, la force physique des hommes, l'innocence des mœurs, tous ces biens appartenaient aux extrémités du disque terrestre [1]. De là le désir vague [2] d'y parvenir soit par le Phase [3], soit par les colonnes de Briarée. La configuration particulière du bassin de la Méditerranée, ouvert à l'occident, appela

ed. Kühn, 1830, tom. XIX, p. 294. C'est une des causes indiquées par Démocrite, et qui rappelle ce manque d'équilibre que, selon un mythe javanois, Batara Gourou, l'Être suprême, observait dans la terre inclinée à l'ouest, et auquel il remédia par le déplacement de quelques montagnes.

[1] « Ce qu'il y a de plus beau se trouve aux extrémités de la terre habitée, » dit encore Hérodote, lib. III, cap. 107, qui ne croit d'ailleurs (lib. V, cap. 92) pas plus que Thalès ou Anaximène à la sphéricité de la terre.

[2] Bredow, *Untersuch. über alte Geschichte und Geographie*, 1800, p. 78. Ukert, *Geographie der Griechen und Römer*, vol. II, part. I, p. 234-243.

[3] Dans l'expédition des Argonautes à une époque mythique où l'on soupçonnait encore que la *mer intérieure* communiquait aussi vers le nord-est avec le grand *fleuve Océan*.

l'intérêt des navigateurs phéniciens vers la partie atlantique de l'Océan. L'histoire de la géographie nous déroule cette série d'essais tentés depuis les temps les plus reculés pour avancer progressivement dans la direction occidentale ; essais dus à l'appât du gain, à une curiosité aventureuse, ou au hasard des tempêtes. Elle offre un long enchaînement de découvertes auxquelles a présidé une même pensée, ou qui ont été favorisées par les mêmes accidens. De Colæus de Samos, poussé hors de sa route par les vents d'est dans sa traversée de l'île de Platée aux côtes d'Égypte, elle nous conduit aux entreprises gigantesques de Colomb et de Magellan. L'horizon géographique s'agrandit peu à peu de la Mer Egée au méridien des Syrtes, de là aux Colonnes d'Hercule, et hors du détroit, avec Hannon vers le sud, avec Pytheas vers le nord. Les entreprises hardies des Phéniciens avaient précédé [1] les timides essais des Crétois, des

[1] Strabo, lib. iii, p. 224, ed. Alm. Dans le passage du livre I, page 82, la restriction « peu après l'époque du siège de Troie, » n'a rapport qu'à la fondation des colonies.

Samiens et des Phocéens. L'antique connaissance que les Phéniciens avaient du Fleuve Océan, au-delà des colonnes d'Hercule, se manifeste peut-être dans la dénomination [1]

[1] Voss (*Krit. Blätter*, tom. II, p. 178), mécontent de l'étymologie vulgaire de Ὠκεανός, d'ὠκύς (Theon. ad Arat. v. 25, ed. Oxon. 1672, p. 6), penche pour l'opinion de Bochart : « *Og Phœnici sua lingua mare ambitus aut mare* « *ambiens, unde Oceanus, Ogeni domus, et Og* (*hug*) *quod in Scriptura nomen cosmogra-* « *phicum* » (Opera omnia, 1692, p. 639). La première expédition grecque au-delà des Colonnes d'Hercule, celle de Colæus, est sans doute postérieure au temps d'Homère ; il serait donc possible que la notion de la mer extérieure et le mot qui la désigne eussent été à la fois transmis aux Hellènes par les Phéniciens. Mon frère observe que *ogha* est une racine sanscrite signifiant d'abord *quantité, multitude,* puis *fleuve,* et particulièrement un *fleuve rapide,* torrent ; *okh* est *fort,* puissant. Il serait difficile de nier les affinités d'*ogha* (sanscrit) avec ὠκεανός, ὠγενός, et ὠγήν, même avec Ὠγύγης. On ne doit pas être plus surpris de retrouver dans une langue sémitique une racine de l'Inde, que de rencontrer quelques racines sanscrites à la fois dans les langues d'origine slave et germanique. Ces exemples se multiplient à mesure qu'on avance dans la connaissance d'idiomes qui diffèrent totalement dans leur structure grammaticale. Il s'agirait seulement de sa-

même que les Hellènes adoptèrent pour désigner la mer extérieure. Dès les temps homériques, les Hellènes avaient la croyance que des pays riches et fertiles étaient situés vers le couchant; mais leur connaissance précise du bassin méditerranéen ne s'étendait pas alors au-delà du méridien de la Grande Syrte et de la Sicile. Toute la partie occidentale de ce bassin, depuis long-temps parcourue par les Phéniciens, ne fut connue aux Hellènes que depuis le voyage de Colæus de Samos, dont Hérodote [1] a reconnu l'impor-

voir si les Grecs ont reçu le mot *ogha* (og), par leurs rapports avec les navigateurs phéniciens, peut-être même sans en connaître la signification primitive, comme les mots phéniciens *ereb* et *kimr* (Voss, *Krit. Blätt.*, tom. II, p. 307), ou si ὠγήν et ὠκεανός ne dérivent pas directement du sanscrit par la filiation naturelle et reconnue de cette langue avec le grec, le persan, l'allemand et le latin. Je reviendrai plus tard sur un passage de Phavorinus qui confirme l'origine *barbare* (non hellénique) d'ὠκεανός. Voyez Spohn., *de Nic. Blemmydæ Geogr.*, 1818, p. 23.

[1] Lib. IV, cap. 152 (ed. Steph., 1618, p. 273). Voss en se fondant sur l'époque de la colonisation de Cyrène, place l'expédition de Colæus, avant la dix-huitième olympiade, plus de 708 ans avant notre ère

tance, et qui parvint jusqu'à Tartessus et au cap Soloé. Le périple attribué à Scylax [1], et composé probablement du temps de Philippe de Macédoine, désigne déja au-delà de Cerne, une Mer de Sargasso, une abondance de varec, qui annonce la proximité des îles du cap Vert, mais qui ne me semble pas identique avec la Mer de Sargasso dont le Pseudo-Aristote a fait mention dans la compilation connue sous le titre de *Narrations merveilleuses* [2]. Lorsqu'on se plaît à ne pas perdre

(*Krit. Blätter*, tom. II, p. 335 et 344). D'après les recherches récentes de M. Letronne, l'expédition des Samiens tombe dans la première année de la trente-cinquième olympiade.

[1] Sur Scylax et la véritable époque de la rédaction du Périple qui est parvenu jusqu'à nous, voyez Niebuhr (*Kleine Schr*. J. I. 1810, p. 105); Ukert (*Geographie der Griechen und Römer*, 1816, tom. I, Abth. 2, p. 285-297); M. Letronne, *Journal des savans*, Février—Mai 1825.

[2] Scyl., Caryand. *Peripl.* (Hudson, tom. II, p. 53 et 54). Aristot., *De mirabil. auscultat.*, p. 1157 (Aristot., græce, ex recensione Bekkeri, 1831, p. 844, § 136). Dans ce dernier passage, sur lequel j'aurai occasion de revenir plus bas, en examinant la position de la *Mer de Sargasso* des navigateurs portugais, il est question de

de vue les grandes divisions naturelles de la géographie physique, et leur influence constante sur les destinées des peuples, on reconnaît dans les époques mémorables des progrès de la navigation de la Méditerranée, de l'est à l'ouest, les trois bassins partiels dans lesquels se sous-divise la grande dépression de cette mer, et que j'ai eu occasion de signaler dans un autre ouvrage [1]. Le bassin de la Mer Égée est limité au sud par une courbe qui passe par Rhodes, Candie, Cerigo et le cap Malée. Le bassin des Syrtes tend à se fermer entre le cap Bon, l'île Pantellaria, le bas-fond

l'abondance des thons que la mer rejette avec le varec (sargasso), et qui, salés et renfermés dans des vases, sont portés à Carthage. Cette indication me semble confirmer ce que M. de Köhler (*Tarichos,* ou *Recherches sur l'Histoire et les Antiquités des pêcheries de la Russie méridionale,* 1832, p. 22) expose sur le commerce en *tarichos* de la ville de Turdétanie, et les pêcheries hors des Colonnes d'Hercule.

[1] *Relation historique,* tom. III, p. 236. Les divisions auxquelles s'arrête Aristote (*de Mundo,* cap. 3, Bekk, p. 393) n'ont de rapport qu'aux golfes et aux sinuosités de la *mer intérieure,* comparée à un port dans lequel les eaux de l'Océan, en faisant irruption par le détroit, deviennent plus tranquilles.

que M. Smyth a nommé *Adventure Bank*, et le cap Grantola, tendance dont le soulèvement d'une nouvelle île volcanique (île de Graham) vient de constater l'action continue. N'oublions pas que ces mêmes aperçus de géographie physique nous montrent Carthage fondée près du point où le bassin tyrrhénien (de Sardaigne et des îles Baléares) se lie au bassin ionien (de Malte et des Syrtes), et que la Grèce commerçante dominait à la fois par sa position, sur ce dernier bassin et sur celui de la Mer Égée. C'est l'expédition de Colæus de Samos [1] qui ouvrit aux Grecs le

[1] Voyez un mémoire de M. Letronne, rempli de grandes vues sur l'histoire de la géographie ancienne (*Essai sur les idées cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas*, p. 9 et 10, dans M. de Férussac, *Bulletin universel des Sciences*, Mars 1831, sect. VII). L'auteur prouve que l'expédition de Colæus, succédant à un temps où les Hellènes de Théra ignoraient jusqu'à la position de la Libye, ne précéda que de soixante-dix ans la composition du poème *mythico-politique* de Solon, sur l'Atlantide, et qu'il donna lieu à la transformation du personnage d'Atlas, le Titan, en Atlas-montagne, placé hors du détroit et soutenant le Ciel. C'est sur l'Atlas-montagne que j'ai énoncé quelques conjectures dans mes *Tableaux de la nature*, t. II, p. 150.

troisième bassin, le plus occidental de tous, et terminé par les Colonnes d'Hercule.

Depuis que l'hypothèse du disque de la terre nageant sur l'eau eut fait place à l'idée de la sphéricité de la terre, propre aux Pythagoriciens (Hicétas, Ecphantus et Héraclide du Pont)[1] comme à Parménides d'Elée, exposée et défendue avec une admirable clarté par Aristote[2], il ne fallut pas un grand effort d'esprit pour entrevoir la possibilité d'une navigation de l'extrémité de l'Europe et de l'Afrique aux parties orientales de l'Asie. Nous trouvons en effet cette possibilité clairement énoncée dans le *Traité du Ciel* du Stagirite (dernières lignes du second livre)

[1] Copernic, dans la dédicace du traité *de Revolutionibus orbium cœlestium* au pape Paul III, attribua, peut-être moins par manque d'érudition que pour cacher son audace, son propre système de la révolution des planètes autour du soleil, aux Pythagoriciens, tantôt à Hicétas et à Héraclide du Pont, tantôt à Philolaüs et à Ecphantus. Il n'y a qu'Aristarque de Samos, et Seleucus d'Erythtrée qui dans l'antiquité soient de vrais Coperniciens, n'employant ni *Hestia*, ni *Antichthon*.

[2] *De Cœlo*, lib. II, cap. XIV, p. 297 et 298 (ed. Bekk.)

et dans deux passages célèbres de Strabon [1]. Il suffit, pour le moment, de faire observer ici que l'un et l'autre de ces auteurs parlent *d'une seule mer qui baigne des côtes opposées*. Aristote ne regarde pas la distance comme très grande, et tire ingénieusement de la géographie des animaux un argument en faveur de son opinion. Il rappelle les éléphans, propres aux régions extrêmes et opposées, et il confirme par là (soit dit incidemment) l'antique existence de ces grands pachydermes au nord-ouest du désert de Sahara [2]. Il regarde comme très probable que,

[1] Strabo, lib. I, p. 103, et lib. II, p. 162. Alm.

[2] Dans le Périple d'Hannon, il est question d'éléphans à une demi-journée de navigation au sud du cap Spartel (Voyez Bredow, *Untersuch. über alte Geschichte und Geographie*, St. I, p. 33, et ma *Relation historique*, tom. I, p. 172). A moins qu'on n'étende bien loin vers le sud la connaissance que les anciens avaient de la côte occidentale de l'Afrique, et qu'on ne prenne le grand fleuve Chremetes (*Meteor.*, lib. I. c. 13, p. 350) pour le Sénégal, on ne saurait admettre l'idée qu'Aristote connaissait l'ouest de l'Afrique jusqu'à ce parallèle d'Agisymba, au nord duquel Ptolémée, peut-être sans avoir vu le journal d'Hannon, n'admet ni éléphans, ni rhinocéros, ni nègres

outre la grande île que forme l'Europe, l'Asie et l'Afrique, il en existe d'autres plus ou moins grandes dans l'hémisphère opposé [1]. Strabon ne trouve d'autre obstacle à passer de l'Ibérie aux Indes que dans la largeur démesurée de l'Océan Atlantique.

Les idées que nous venons de signaler ici se sont conservées et propagées chez un

à cheveux crépus (Voyez Ptolémée, *Geogr.*, lib. I, cap. 9, et les discussions de M. Letronne, sur la traduction d'Halma, dans le *Journal des Savans*, avril 1831, p. 274). J'ai seulement en vue dans cette note les éléphans au nord du Sahara, sur les côtes océaniques occidentales de l'Afrique, ou dans le royaume de Fez (Strabon, lib. XVII, p. 1183 Alm., p. 827 Cas., nomme aussi des crocodiles entièrement semblables aux crocodiles du Nil) et non l'ancienne existence des éléphans dans l'Atlas méditerranéen oriental, reconnue par Elien (VII, 2), et sur laquelle M. Cuvier (*Ossemens fossiles*, éd. 2, tom. I, p. 74) a présenté d'intéressantes observations. Toutes ces considérations appartiennent à l'*Histoire des animaux*, c'est-à-dire aux changemens qu'a éprouvés par la suite des siècles la distribution géographique des animaux sur le globe, histoire bien différente de la partie *descriptive*, vulgairement appelée *Histoire naturelle des animaux*.

[1] Aristot., *de Mundo*, cap. 3, p. 392 Bekker.; et *Meteor.*, lib. II, cap. 5, p. 362.

grand nombre d'hommes supérieurs, à travers le moyen âge, jusqu'au temps de Colomb. Il est vrai que les scrupules théologiques de Lactance, de Saint Chrysostôme et de quelques autres Pères de l'Église, contribuèrent à pousser l'esprit humain dans un mouvement rétrograde. On répétait les objections et les plaisanteries qui avaient servi aux Épicuriens à combattre le dogme pythagoricien de la sphéricité de la terre. Heureusement ces rêveries ne trouvèrent pas un assentiment très général. La *Topographie chrétienne*[1] attribuée vaguement à un marchand d'Alexandrie qui se fit moine sous

[1] Cosmas, *Christianorum opinio de Mundo*, dans Montfaucon, *Collectio nova Patr. et Script. græc.*, 1706, tom. II, p. 113-345 (la carte, p. 189). William Vincent, *Commerce and navigation of the ancients*, tom. II, p. 533, 537, 567. Bredow, St. 2, p. 786 et 797. Mannert, *Einleit. in die Geographie der Alten*, 1829, p. 188-192. On attribuait au même Cosmas un ouvrage moins théorique (*Cosmographia universalis*) dans lequel il devait avoir spécialement traité de la terre située au-delà de l'Océan. Je reviendrai dans un autre endroit sur les analogies qu'offre cette circonvallation des montagnes que les pères de l'Eglise supposaient au-delà de l'Océan homérique, avec les mythes de l'Inde,

l'empereur Justinien, et auquel on donne le nom de Cosmas Indicopleustès, nous fait connaître sous une forme systématique les opinions bizarres des Pères de l'Église. La terre devient de nouveau une surface plane, non comme du temps de Thalès, un disque, mais un parallélogramme entouré des eaux de l'Océan, parallélogramme découpé symétriquement en quatre golfes (la Mer Caspienne, les golfes d'Arabie et de Perse, et le *Romanorum sinus*, c'est-à-dire notre Méditerranée) d'après l'énumération que Strabon[1] avait rendue classique. « Au-delà de « l'Océan, des quatre côtés du continent « intérieur, qui représente l'*area* du taber- « nacle de Moïse, est placée une autre terre, « renfermant le paradis, et que les hommes « ont habitée jusqu'à l'époque du déluge. » C'est à tort qu'on a voulu comparer à l'Amérique cette terre antédiluvienne opposée, non à l'Europe occidentale, mais à toute l'île de forme carrée du vieux continent. On a sup-

le monde Kaf des Arabes et quelques opinions helléniques très anciennes.

[1] Strabo, lib. II, p. 182 Alm., p. 121 Cas.

posé que Christophe Colomb, arrivé aux bouches de l'Orénoque, avait reconnu dans cette région le paradis terrestre, d'après les dogmes de la *Topographie chrétienne*. L'amiral, ni dans la lettre qu'il adressa en 1498 au Roi et à la Reine Catholiques, lettre remplie de traits d'érudition prétentieuse, et datée de l'île d'Haïti, ni dans le livre des *Prophéties*, n'a fait mention de Cosmas. En plaçant le paradis dans l'Amérique du sud, Colomb n'eut d'autres motifs que l'abondance des eaux douces qui en découlent, la beauté d'un climat qui, sur mer, lui parut singulièrement tempéré, et l'hypothèse bizarre [1] d'un renflement irrégulier de la terre vers l'occident, où « la côte de Paria est plus « voisine de la voûte céleste que l'Espagne. » Il serait peut-être plus juste de conjecturer que dans la cosmologie du Dante (mélange d'idées chrétiennes et arabes), cette terre qui n'a été habitée que par la *prima gente* et

[1] Gomara, *Hist. general.*, cap. 8, p. 110. Voyez, sur les fondemens de cette hypotèse et sur le blâme auquel elle exposa l'amiral, même pendant sa vie, ma *Relation historique*, tom. I, p. 506.

à laquelle on parvient, en sortant du détroit, en naviguant entre Sibilia et Setta (Séville et Ceuta), d'abord de l'est à l'ouest, *dietro al sole*, et puis au sud-ouest, a de l'analogie avec la Cosmologie de quelques Pères de l'Église, telle que Cosmas (si toutefois il y a eu un moine de ce nom) l'a réduite en système. Mais le Dante, plein d'érudition et de philosophie, admettait la sphéricité de la terre, et le paradis qui couronnait la cime de la montagne du *purgatorio* est situé, selon lui, au milieu des mers de l'hémisphère austral, aux antipodes de Jérusalem [1]. La mappemonde de l'Indicopleustès frappe par sa naïve et barbare simplicité. Produit du sixième siècle, elle nous offre à peine l'image des premiers essais géographiques des Grecs, et l'on a peut-être lieu de croire que plus de trois cents ans après Claude Ptolémée, elle est bien inférieure à ce Pinax d'Hécatée que le tyran Aristagore [2] avait porté à

[1] Dante, *Purgatorio*, canto I, v. 22; canto IV, v. 139; *Inferno*, canto XXVI, v. 100, 127. (*Divina Comedia, col comento di G. Biagioli*, 1818, tom. I, p. 484-487.)

[2] Hérodot., lib. v., cap. 49.

Sparte. L'auteur de la *Topographie chrétienne*, auquel on doit l'intéressante inscription du monument d'Adulis, a eu cependant le mérite de savoir que les côtes du pays des Tzines[1] (ἡ Τζινίστα), d'où vient la soie, sont opposées au levant et baignées par une mer orientale. C'était un premier pas de fait pour rectifier les idées sur la position de l'Inde et de la Chine (pays des Tzines) et sur la direction des côtes de l'Asie vers lesquelles voguait l'expédition de Colomb[2].

[1] MONTFAUCON, l. c., p. 337 (*Tzinistam oceanus ad orientem ambit.* COSM, lib. XI). Chez Ptolémée, le *Sinarum Sinus* (partie de la *mer de Sin* d'Edrisi) était l'embouchure du *Sinus magnus*, et Thinæ (nom qui, par la prononciation du *thèta*, prouvée par la dialecte éolo-dorien, représente *Sinæ* et le *Tzin* de Cosmas) était placé sur la côte *occidentale* de cette extrémité du continent de l'Asie qui rejoignant à l'ouest le Prasum Promontorium de l'Afrique, formait la côte méridionale de la mer intérieure de l'Inde. D'après le système plus ancien d'Eratosthène, au contraire, Thinæ était situé sous le parallèle de Rhodes, sur la côte *orientale* de l'Asie; et l'embouchure du Gange se trouvait sur cette même côte, qu'on figurait inclinant du nord-est au sud-ouest.

[2] C'est aussi dans COSMAS que Montfaucon croit re-

Inspiré par les Arabes, par les cosmographes italiens et allemands, par les récits de Marco Polo que lui transmit Toscanelli, et surtout par les ouvrages du cardinal Pierre

connaître la première indication du Malabar, « région très commerçante, où croît le poivre, et où il y a des Chrétiens comme à Sielediva (Ceylan). C'est *la Malé* de l'Indicopleustès (lib. III, p. 178, lib. XI, p. 337). *Mala,* en sanscrit, signifie *montagne;* aussi nous trouvons dans le sud de Ceylan le mont *Malea* de Ptolémée, vraisemblablement le Pic d'Adam; dans Pline (II, 73, et VI, 19), dans la partie occidentale de la péninsule de l'Inde, le mont *Maleus,* peut-être une partie de la chaîne des Gates; enfin, au sud-est du golfe de Κάνθι, un cap montagneux, *promontorium Maleum.* On ignore la signification de la terminaison *Malabar* : en sanscrit *bhara* veut dire *supportant, conservant; vâr, eau; vára, une porte*; cependant Abulféda et les voyageurs arabes de Renaudot prétendent « que dans *Malabar* et *Zanguebar,* la terminaison est indienne et signifie *côte.* » Du temps de Cosmas, Ceylan était le centre du commerce de l'Inde. Il dit : « Cette île, que les Grecs appellent *Taprobane* ou *Trapobane* (les deux leçons existent) et les Indiens *Sielediva,* est riche en pierres gemmes (lib. II, p. 137). » Le plus ancien nom indien est cependant *Sinhalam.* Par une permutation très commune des consonnes, de *Sielediva* (cod. *Selediba*) de Cosmas, on a fait *Senerdiv,* déja dans Ammien

d'Ailly, le grand navigateur puisait à des sources qui lui fournissaient abondamment des motifs pour l'exécution de son projet, et l'encourageaient à chercher le levant et

Marcellin (XXII. 7), dans Abuzeïd, voyageur du neuvième siècle que Renaudot nous a fait connaître, dans Edrisi et Abulféda. Il ne peut rester aucun doute sur ce passage du géographe nubien (pars VIII, clim. 1). Les pierres gemmes, le pic d'Adam (mons Rahon), et la proximité de la côte de l'Indostan, caractérisent la Taprobane, dont le nom, indiqué pour la première fois dans le Pseudo-Aristote (*de Mundo*, cap. 3) a déja disparu dans Edrisi. Hartmann, dans son excellent ouvrage (EDRISI, *Africa*, p. 115) a déja relevé les erreurs de d'Herbelot sur l'identité de *Serandah* et de *Serendiv* (Ceylan). On ne peut savoir avec certitude si quelques navigateurs arabes n'ont pas nommé l'île de Madagascar, ou San Lorenzo, *Sérandib* (je trouve ce dernier nom encore sur un calque que je possède de la célèbre carte de Diego Ribero, de 1529). Le texte de Marco Polo porte dans les différens manuscrits, *Selan*, *Seylan* et *Silan*. La première de ces trois leçons est identique avec *Selediba* ou *Selediva* de Cosmas Indicopleustès; car *div* et *diva* sont des altérations du mot sanscrit *dvípa* (île), dont, suivant M. Bopp, on a retranché le *v*, comme le sanscrit *dvis* (deux fois) est devenu en grec δίς; par conséquent *Seledvipa* est devenu *Seledipa* ou *Selediva* de Cosmas, en changeant le *p* en *v*.

ses précieuses épiceries par la voie de l'ouest. Choisissons, parmi les Arabes, le géographe de Nubie. « La mer qui baigne les côtes occi-« dentales de l'Afrique, dit le schérif Edrisi, « se jette dans la Méditerranée (*Mare Da-« mascenum*) par le canal que Dhoulcarnaïn, « personnage héroïque *bicorne*, confondu

Je sais que l'étymologie est bien puissante lorsqu'on n'a pas la faiblessse de tenir trop aux voyelles et aux consonnes ; mais les procédés dont nous donnons ici des résultats qui ne sont pas sans importance pour la nomenclature géographique et l'identité des lieux, ne méritent pas le reproche d'une permutation arbitraire : ils ont des fondemens philologiques solides et s'appliquent aux idiomes d'une même famille. Dans un temps où le sanscrit était entièrement inconnu en Europe, Garcia de Horta (Renaudot, p. 126 et 128); Bochart et Montfaucon (tom. II, p. 137) ont affirmé que *diva*, *diba*, signifiaient *île*, ne se fondant probablement que sur les terminaisons des îles *Maldives* et *Laquedives*, deux groupes qui restèrent inconnus aux anciens à cause de la direction de leur navigation avant qu'Hippalus eût découvert la mousson du sud-ouest (Letronne, *Histoire du christianisme en Nubie*, 1832, p. 117). Dans les composés *Devipatnam*, *Devidan*, *Devikotta*, etc., l'antéposition de *deva* (dieu) ou *deví* (déesse, surtout de *Durga*, épouse de Siva) caractérise une classe de dénominations géographiques très

« avec le fils de Philippe de Macédoine, fit « creuser du temps d'Abraham. Ce *bicorne* « ordonna un nivellement de la surface des « eaux. Une réunion de géomètres trouva la « Mer Ténébreuse (l'Océan) un peu plus « élevée [1] que la Méditerranée » (trait d'un

différente (I. c., p. 127). D'ailleurs la terminaison *diva*, signifiant *île*, est très nettement indiquée par Ptolémée (éd. Merc., 1605, p. 178), qui nous transmet deux mots sanscrits avec leur interprétation : « *Iaba-* « *diu*, ce qui signifie *île d'orge* » (Bohlen, *Das alte Indien*, II, 139). L'orge est *iava* en sanscrit, d'après Wilson, et *jov* (prononcez *djov*, *djev*,) en persan. Encore aujourd'hui, dans le Guzarate, le peuple appelle *djav* le *hordeum distichon*, d'après Ainslie (*Mat. medica of Hindostan*, Madras, 1813, p. 217). Sur les anciens noms de *Selediva* (Ceylan), *Palai* (*polou?* île), *Simoundou* et *Salice* (pays des Σάλαι, ou Selanais) dans Ptolémée, Pline et Marcien d'Héraclée, comme sur l'hypothèse géographique de deux Taprobanes de Dodwell, qui se moque encore des serpens de mer du Périple de la Mer Erythrée, ne connaissant pas le genre *hydrophis*, voyez Hudson, *Geogr. min.*, tom. I, de ætate Peripl. Eryth., p. 99; Mannert, *Geographie von Indien*, tom. I, p. 210; Heeren, *in Comm. Gott.*, vol. X, p. 146; Tzschucke, *ad Melam*, vol. III, p. 3, p. 275.

[1] Edrisi, *Geogr. Nub.* Paris, 1619, p. 148. Il est

mythe géographique; il fait allusion à la direction du courant qui, selon Rennell, vient du cap Finistère, longe les côtes du Por-

probable que dans ce roman du canal creusé par *Dhoulcarnaïn* (qui a deux cornes) et de *Kheder*, ou plutôt *Chidr* (le personnage vert) qui, selon Djevhari, fut un des compagnons de Moïse, se trouvent confondues, comme dans d'autres antiques traditions populaires de l'Arabie, à la fois des idées sémitiques (phéniciennes) et des idées grecques, et que ce roman est le résultat d'observations nautiques et géologiques sur la direction constante du courant océanique de l'ouest à l'est, et la continuité d'une chaîne calcaire. Gabriel Sionita, le traducteur latin d'Edrisi, dit : « Is enim ad « populos Andalusiæ cùm pervenisset et continuas « eorum quas cum incolis *Sus* (terræ Barbarorum me- « tropolis, Hartmann) habebant pugnas audivisset, « operariis atque geometris ad se convocatis, suum de « arida illa terra fodienda et canali aperiendo animum « explicuit, præcepitque illis, ut terræ solum cum « utriusque maris æquore metirentur; quod ubi præs- « titere, deprehenderunt *a mari magno* (tenebroso) « *parum superari altitudine Damascenum*. » Puis vient la description des digues artificielles construites par Dhoulcarnaïn, « dont Edrisi a vu les restes du temps « des basses eaux. » Sur le personnage principal de ce mythe, voyez Herbelot, *Bibl. orient.* (art. *Escander Dhoulcarnaïn* et *Kheder* ou *Khedber*); et Edrisi, *Africa*, ed. de J. M. Hartmann, 1796, p. 313.

tugal, et se jette dans le détroit de Gibraltar). « La Mer Ténébreuse est appelée ainsi « (Edrisi[1] même en donne la raison en ces « termes, selon la version latine) : *Quoniam « scilicet ultra illud quid sit ignoratur. Nullus enim hominum habere potuit quidquam « certi de ipso ob difficilem ejus navigatio« nem, lucis obscuritatem»* (singulière propriété d'une mer dans laquelle Edrisi place les îles Fortunées, *el dschasajir el chalidath,* dérivant de *chuld*, paradis, îles qui jouissent du plus beau ciel) « *et frequentiam procella« rum. Nemo nautarum auserit illud sulcare « aut in altum navigare.* Si l'on en a jamais

[1] Pag. 6, 39, 147 (Hartmann, p. 7). M. Kurtzmann, dans un mémoire couronné par la faculté philosophique de Gottingue (*Comment. de Africa geograph. Nub.*, 1791, p. 8) explique le nom de *Mare Tenebrosum* par la tradition d'un nuage vu à l'ouest de Porto-Santo, reposant sur la surface de la mer, *vision* analogue à celle de l'île fabuleuse de Saint-Borondon ou Brendan que les habitans de Madère et de la Gomera voyaient tous les ans à l'ouest, et qui fixa singulièrement l'attention de Colomb, lorsque, avant 1492, il cherchait partout des argumens pour étayer son système.

« examiné quelques parties ce n'est qu'à peu « de distance des côtes; cependant on sait « que la Mer Ténébreuse (l'Atlantique) ren- « ferme beaucoup d'îles, les unes habitées, « les autres désertes » (non *obrutæ*, dévastées, comme dit la version latine). « La mer « de Sin (de la Chine), qui baigne les terres « de Gog et de Magog (l'extrémité orientale « de l'Asie), communique avec la Mer Té- « nébreuse. Du côté de l'Asie, les dernières « terres sont les îles Vac-vac, *ultra quas quid* « *sit ignoratur* [1]. » Voilà donc encore rappelée par les Arabes, comme dans le pas-

[1] Edrisi, p. 36, 37. C'est le passage remarquable (pars x, clim. 1) où l'on trouve mentionnée la grande île *Malai* (Malacca?) très étendue de l'est à l'ouest, et *Soborma* ou Sumatra, qui est le *Java minor* de Marco Polo (*Iaba diu*, ou *île à orge* de Ptolémée). Edrisi termina son ouvrage l'an 1153, environ cent soixante-dix ans avant Abulféda. Ainsi les îles *Vac-vac*, proprement *Ouac-ouac*, étaient au douzième siècle la dernière terre connue à l'est, et par conséquent enveloppée de traditions fabuleuses, comme l'étaient à l'ouest, du temps d'Homère et d'Hésiode, l'Elysée, les Hespérides et les Gorgones. Il ne faut pas confondre les îles Ouac-ouac de la Mer de Sin avec une île de ce nom près de Sofala, sur les côtes orientales d'Afri-

sage d'Aristote (*de Cœlo*, II, 14), si souvent cité par Colomb, la liaison des Mers de la Chine et de l'Atlantique ténébreuse. Mais Edrisi, loin de supposer, comme les écrivains de l'antiquité, plusieurs *grandes îles terrestres*, c'est-à-dire d'autres masses continentales séparées de celles auxquelles appartiennent l'Europe, l'Asie et l'Afrique, croit l'hémisphère opposé au nôtre entièrement aquatique. « *Oceanus ambit mediam partem terræ* « *quasi zona, adeo ut media tantum pars* « *terræ appareat ac si esset ovum immersum* « *in aquam cratere contentam*[1]; *nam eodem*

que (Hartmann, p. 104-109). Les premières, selon Bakui et Ebn Tophaïli, commenté par Eichhorn, sont « si riches en or que les singes portent des colliers de ce « métal; et l'arbre qui crie *ouak-ouak* à ceux qui dé- « barquent (sans doute lorsque quelques gros Psitta- « cées y sont nichés), porte à l'extrémité de ses bran- « ches d'abord d'abondantes fleurs, et puis, au lieu de « fruits, ces belles demoiselles qui deviennent un objet « d'exportation, et que Masoudi Khothbeddin appelle « *puellas vasvakienses*. »

[1] La fin de ce passage (Edrisi, p. 3) rappelle presque l'image cosmogonique dont se servait l'école de Thalès; cependant Edrisi construisit pour le roi Roger II, de Sicile, un *globe* terrestre en argent, suivant

« *modo dimidia pars terræ est obruta mari.* »

Chacun sait que les cosmographes du moyen-âge, comme ceux de l'antiquité, depuis Parménide d'Elée jusqu'aux Alexandrins, étaient partagés d'opinion sur l'étendue des zones habitables. Edrisi, que nous venons de nommer, et dont l'influence a été si puissante pendant des siècles, plaçait toute la terre habitée (ἡ οἰκουμένη) dans la zone tempérée septentrionale [1], tandis que, cent ans après lui, Albert le grand (Albert de Boll-

d'Herbelot et Pococke, d'un poids de 800 marcs (William Vincent, *Commerce and navigation*, tom. II, p. 568), et dans les premières pages de ses *Relaxationes animi curiosi*, il admet: *Terram esse rotundam globi instar, ac non habere perfectam rotunditatem quia sunt in illa declivitates, et aqua fluit ab acclivi ad declive.* La circonférence de la terre est indiquée dans Edrisi d'après le *calcul des Indiens,* expression qui ajoute à tant d'autres témoignages que MM. Colebrooke, Guillaume de Schlegel, et récemment Frédéric Rosen (dans la traduction et le commentaire de l'algèbre de Mohammed Ben Musa) ont donné des emprunts faits par les Arabes à la plus ancienne littérature des Hindous.

[1] *Creaturæ omnes sunt in septentrionali terræ parte,* etc. (Edrisi, p. 2).

stadt) ne doutait aucunement que la surface du globe ne fut habitée jusqu'au 50e degré de latitude australe [1]. Propagateur zélé des ouvrages d'Aristote, qui commençaient à se répandre par les Arabes d'Espagne et les rabbins arabisans, Albert fut pour l'Europe chrétienne ce qu'Avicenne avait été pour l'Orient. Ses divers traités sont plus que des paraphrases d'Aristote : le *Liber cosmographicus de natura locorum* est un abrégé de géographie physique dans lequel l'auteur développe, non sans quelque sagacité, comment la différence de latitude et de l'état de la surface terrestre produisent simultanément la différence locale des climats [2]. « Toute la « zone torride est habitable, et c'est une

[1] Alberti Magni Germani, *Philosoph. principis, Liber cosmographicus de natura locorum,* Argentor., 1515, fol. 14 b. et 23 a.

[2] Les raisonnemens d'Albert le Grand sur la chaleur plus ou moins grande produite par l'angle d'incidence des rayons solaires, variable avec les latitudes et les saisons, comme sur les effets frigorifiques et calorifiques des montagnes (*loc. cit.* lib. III, fol. 23 b.), sont pleins de justesse et ne semblent pas appartenir à l'époque où vivait cet homme d'une vaste érudition.

« ineptie du peuple (*vulgaris imperitia*) de « croire que ceux dont les pieds sont dirigés « vers nous doivent nécessairement tomber. « Les mêmes climats se répètent dans l'hé- « misphère inférieur, de l'autre côté de l'é- « quateur, et il existe deux races d'Ethio- « piens (nègres à cheveux laineux), ceux du « tropique boréal et les noirs du tropique « austral » (je n'ai pas besoin de rappeler que ces idées avaient déja été clairement énoncées par Aristote, Cicéron, Strabon et Pomponius Mela). « L'hémisphère inférieur, « antipode au nôtre, n'est pas tout-à-fait « aquatique; il est en grande partie habité, « et si les hommes de ces régions éloignées « ne parviennent pas jusqu'à nous, c'est à « cause des vastes mers interposées; peut- « être aussi » (l'amour du merveilleux, et du merveilleux le plus bizarre, se mêle toujours, dans le treizième siècle, à de judicieuses observations) « peut-être aussi quelque *pou- « voir magnétique* y retient les *carnes hu- « manas* comme l'aimant retient le fer. « D'ailleurs les peuples de la zone torride, « loin de souffrir dans leur intelligence par « la chaleur du climat, sont très instruits,

« comme le prouvent *les livres de philoso-*
« *phie et d'astronomie qui nous sont venus*
« *de l'Inde*[1]. » Dans l'édition de Strasbourg, dont je me sers, et qui a paru trois ans après la mort d'Amérigo Vespucci[2], l'éditeur, George Tanstetter, est si émerveillé des conjectures d'Albert le Grand sur les terres de l'hémisphère austral, habité jusqu'au 50e degré de latitude, qu'il y reconnaît

[1] *Loc. cit.* fol. 14 b, 15 a, 17 b. Cette foi dans l'érudition astronomique des Indiens chez un provincial des Dominicains qui ignorait jusqu'au nom du sanscrit, est bien remarquable.

[2] Sa mort, comme Muñoz l'a reconnu par des documens certains, eut lieu à Séville le 22 février 1512, et non comme le prétend le biographe de Vespucci, Bandini, en 1516, à Terceira. S'il est vrai que Vespucci ait vu, comme il l'assure, dans ce qu'il appelle son troisième voyage (de mai 1501 à septembre 1502) la constellation de la Grande Ourse à l'horizon, il est parvenu, sur les côtes orientales de l'Amérique, jusqu'au 26e degré de latitude australe, et non jusqu'au 32e degré, comme il l'affirme lui-même. Il est plus certain que Juan Diaz de Solis a navigué en 1508 jusqu'au 40e degré sud sans voir cependant l'embouchure du Rio de la Plata; il ne la découvrit que dans un second voyage, en partant du port de Lepe, en octobre 1515.

une prophétie accomplie par la navigation d'Amerigo Vespucci.

Ces mêmes aperçus sur la possibilité de se rendre directement aux Indes par la voie de l'ouest, sur les parties de la terre qui sont habitables, et le rapport entre les surfaces des continens et des mers (l'étendue des dernières étant faussement considérée alors comme plus petite que l'étendue des surfaces continentales) se retrouvent chez Roger Bacon, homme prodigieux par la variété de ses connaissances, la liberté de son esprit et la tendance de ses travaux vers la réforme des études physiques. Poursuivant la route que les Arabes avaient frayée pour perfectionner les instrumens et les méthodes d'observation, il ne fut pas seulement le fondateur [1] de la *science expérimentale*, il

[1] Fratris Rogeri Bacon, Ord. Minorum, *Opus majus*, Londini, 1733, p. 445, 447. En parlant du plus grand homme du treizième siècle, je n'ai pas besoin de rappeler que la liberté d'esprit de Roger Bacon ne l'affranchissait pas entièrement des rêveries de la chimie des transformations et du goût pour l'astrologie. Il espérait cependant rendre cette dernière « moins trompeuse, par le perfectionnement des tables astro-

embrassait simultanément dans sa vaste érudition tout ce qu'il pouvait puiser dans les œuvres d'Aristote, récemment devenues plus accessibles par les versions de Michel Scott, et dans les récits de deux voyageurs, ses contemporains, Rubruquis et Plano Carpini. Ce n'est pas diminuer le mérite de Colomb que de rappeler cette continuité d'opinions et de conjectures, que l'on reconnaît (en traversant la prétendue universalité des ténèbres du moyen-âge) depuis les cosmographes de l'antiquité jusqu'à la fin du quinzième siècle. Ces ténèbres s'étendaient sans doute sur les masses; mais, dans les couvens et les colléges, quelques individus conservaient les traditions de l'antiquité. Bacon même, tout en reconnaissant ce qu'il appelle *la puissance de l'érudition et de la connaissance des langues*, signale « une ardeur d'étude qu'il remarque, « surtout depuis quarante ans, dans les « bourgs et les monastères, à côté de l'i- « gnorance générale des peuples. » Lorsqu'il est question d'une continuité d'idées, d'une

nomiques. » Voyez *la note B*, à la fin de la Première Section.

liaison d'opinions, il faut bien compter pour quelque chose cette partie du moyen-âge où l'on trouve groupés, autour de Roger Bacon, Albert le Grand, Scott, Vincent de Beauvais, et des voyageurs de mérite de Plano Carpini, d'Ascelin, de Rubruquis et de Marco Polo. A toutes les époques de la vie des peuples, ce qui tient au progrès de la raison, au perfectionnement de l'intelligence, a ses racines dans des siècles antérieurs; et cette division des âges, consacrée par les historiens modernes, tend à séparer ce qui est lié par un enchaînement mutuel. Souvent, au milieu d'une inertie apparente, de grandes idées ont germé dans quelques esprits supérieurs; et, dans le cours d'un développement intellectuel non interrompu, mais limité pour ainsi dire dans un petit espace, de mémorables découvertes ont été dues à des impulsions lointaines et presque inaperçues.

Parmi les auteurs que consultait Colomb, et que nous examinerons plus tard, aucun n'est cité par lui avec plus de prédilection que le cardinal Pierre d'Ailly [1], ou, comme il

[1] Évêque de Cambrai depuis 1396, et cité souvent,

est appelé en latin, Petrus de Alliaco. Il est probable que l'amiral a puisé dans le traité *de Imagine Mundi* tout ce qu'il savait des opinions d'Aristote, de Strabon et de Sénèque sur la facilité d'aller dans l'Inde par la route de l'occident. Un fait assez étrange semble prouver surtout l'impression profonde que lui avait laissée la lecture du huitième chapitre de ce traité d'Alliacus, portant pour titre les mots : *De quantitate terræ habitabilis*. On doit être surpris de trouver un long extrait et presque la traduction de ce chapitre inséré dans une lettre de Colomb, écrite de l'île d'Haïti (Hispaniola) aux monarques catholiques peu de semaines après son retour de la côte de Paria[1]. Les œuvres d'Alliacus renferment douze petits traités, dont quatre de cosmographie ; elles ont été

du temps de Colomb, sous la simple domination de *Cardinalis Cameracensis*. L'amiral le nomme *Pedro de Ailiaco*; le fils, Don Fernando, dans la vie de son père, *Pedro de Heliaco*.

[1] Colomb, après son troisième voyage, arriva à Haïti le 30 août 1498. Les vaisseaux qui ont porté la lettre dont je parle ici étaient partis le 18 octobre de la même année (Muñoz, lib. VI, § 43).

réunies en un seul volume de 350 pages environ [1], auquel sont ajoutés quelques morceaux du chancelier de l'université de Paris, Jean Charlier de Gerson. Il est probable que ce volume n'a été imprimé qu'en 1490. Comme aussi dans les *Profecias*, Colomb [2] copie des pages entières des œuvres d'Alliacus, et qu'il y cite en même temps Gerson, on pourrait croire qu'il possédait le recueil que je viens de signaler, à moins qu'il n'eût

[1] Ce volume in-folio, que j'ai étudié avec soin et comparé aux grandes éditions d'Albert le Grand et de Roger Bacon, n'a ni pagination, ni indication du lieu où il a paru ; mais on sait avec assez de certitude que le traité *de Imagine Mundi* a été rédigé en 1410, et imprimé pour la première fois en 1490 (JOANNIS LAUNOII CONSTANTIENSIS, *Regii Navarræ Gymnasii Parisiensis Historia*, 1677, tom. II, p. 478). Il existe aussi de Pierre d'Ailly, *Quæstiones in sphæram mundi Joannis de Sacrobosco*, et *Tractatus super librum Meteororum* (imprimé à Strasbourg en 1504 et à Vienne en 1509). Les cinq mémoires : *de Concordantia astronomicæ veritatis cum theologia*, rappellent quelques essais très modernes de *Géologie hébraïsante*, publiés quatre cents ans après le cardinal.

[2] NAVARRETE, *Documentos diplom.*, tom. II, p. 262, 269.

avec lui, à bord du vaisseau, dans son troisième voyage, une copie manuscrite [1] de l'*Imago Mundi* seul, et que la mention simultanée des noms d'Alliacus et de Gerson ne soit purement accidentelle. J'ai d'ailleurs remarqué, en comparant différens textes, que le passage dont l'amiral a inséré la traduction dans sa lettre aux monarques, a été emprunté

[1] Toscanelli, dans sa lettre au chanoine Martinez (écrite en 1474) ne cite pas le nom de Marco Polo, pas plus qu'on ne le trouve dans les écrits de Christophe et de Fernando Colomb. Il me reste même quelque doute sur les notions que, d'après Ximenes, Muñoz et Navarrete, il doit avoir tirées des chapitres 68 et 77 du second livre de Marco Polo, par rapport à Quinsay et à Zaitoun. Nous examinerons plus bas ce qui peut appartenir à ce voyageur ou à Nicolas de Conti, dont le Pogge nous a laissé des fragmens malheureusement très imcomplets. Je suis éloigné cependant de nier que l'usage des copies manuscrites fut assez commun pendant le temps que Colomb s'occupait de ses projets de découvertes, c'est-à-dire entre 1471 et 1492. La plus ancienne impression de Marco Polo est celle de la traduction allemande. Elle ne parut à Vienne qu'en 1477, trois ans après la lettre de Toscanelli, et elle sera sans doute restée inconnue et inintelligible au savant de Florence. Il est tout aussi peu probable que

par Alliacus presque littéralement à l'*Opus Majus* de Roger Bacon. Il est vrai que le cardinal dit à la fin de l'*Imago Mundi : scriptura ex pluribus auctoribus recollecta anno* MCCCCX ; mais, au milieu de tant de noms d'auteurs classiques et de cosmogra-

Colomb ait pu tirer parti de cette version allemande ; et s'il n'a pas vu la version latine de Marco Polo, sans indication de date et de lieu d'impression, conservée au Musée Britannique (version que l'on suppose être de 1484 ou de 1490), on doit croire qu'avant son premier voyage il n'a pu se servir que de copies *manuscrites* de Marco Polo, vraisemblablement de la version latine du moine Pepino ou Pepuri de Bologne, faite en 1320, qui circulait conjointement avec de très anciennes versions manuscrites italiennes. Les plus anciennes impressions du voyageur vénitien sont, en allemand, de 1477 ; en latin, de 1490 (*Marco Polo translated by Marsden*, p. LVII, LXII, LXX, LXXIV, LXXV). Quant à Aristote et à Strabon, que Colomb cite si souvent, il aurait pu voir les éditions latines du livre *de Cœlo* (Padoue, 1473), et de la *Géographie de Strabon* (Venise, 1472) ; mais il est bien plus vraisemblable, comme je l'ai déja rappelé, que l'amiral n'ait cité les auteurs anciens que d'après les extraits qu'il en trouvait dans Alliacus et d'autres cosmographes italiens, espagnols ou arabes, qu'il avait l'habitude de consulter.

phes arabes, il ne cite jamais le nom célèbre de Roger Bacon. Voici la collation des trois passages; celui qui est extrait de la lettre de Colomb offre une transposition de quelques phrases d'Alliacus.

ROGER BACON, 1267.

(*Opus majus*, p. 183.)

Habitatio vero dupliciter consideratur, uno modo respectu cœli, scilicet quantum propter solem potest habitari et quantum non. Et de hoc dictum est prius in universali, et tangetur posterius. Alio modo consideratur quantitas habitabilis respectu aquæ, scilicet quantum aqua impediat. Et hoc est modo considerandum; Ptolomæus vero, in libro de Dispositione Sphæræ, vult quod fere sexta pars terræ est habitabilis..... Et ideo, in Almagesti secundo libro ponit quod..... Dicit Aristoteles quod mare parvum est inter finem Hispaniæ a parte occidentis et inter principium Indiæ a parte orientis, et vult quod plus habitetur quam quarta pars, et Averroes hoc confirmat. Et Seneca, libro quinto Naturalium, dicit, quod mare hoc est navigabile in paucissimis diebus, si ventus sit conveniens. Et Plinius docet, in Naturalibus, quod na-

vigatum est a Sinu Arabico usque ad Gades; qui sinus distat spatium navigationis annualis a mare Indico : ex quo patet principium Indiæ in oriente non multum a nobis distare..... a fine Hispaniæ sub terra tam parvum mare est quod non potest cooperire tres quartas terræ. Et hoc per auctoritatem Esdræ probatur qui dicit, libro quarto, quod sex partes terræ sunt habitatæ et septima est cooperta aquis. Et ne aliquis impediat hanc auctoritatem, dicens, quod liber ille est apocryphus; dicendum est quod sancti habuerunt illum in usu et eo in officio divino utuntur. Et propter dico quod licet habitatio nota Ptolomæo sit coartata infra quartam unam, plus tamen est habitabile. Et Aristoteles plus potuit nosse quia auctoritate Alexandri misit 2000 hominum ad investigandum res hujus mundi. Ideo potuit plus certificare quam Ptolomæus. Et Seneca similiter quia Nero Imperator misit ut exploraret dubia hujus mundi. Secundum hæc quantitas habitabilis magna est, et quod aqua cooperitur modicum debet esse.....

LE CARDINAL D'AILLY, 1410.

(*Imago Mundi*, cap. 8, fol. 13, b.)

Ad investigandam quantitatem habitationis terræ intelligendum est quod habitatio dupliciter consi-

deratur : uno modo respectu cœli, scilicet quantum propter solem potest habitari et quantum non, et de hoc superius generaliter satis est dictum. Alio modo consideratur respectu aquæ, scilicet quantum aqua impediat. De quo variæ sunt opiniones sapientum. Nam Ptolomæus, libro de Dispositione Sphæræ, vult quod fere sexta pars terræ est habitabilis..... Et ideo, in Almagesti libro secundo, ponit quod..... Summus Aristoteles dicit quod mare parvum est inter finem Hispaniæ a parte occidentis et inter principium Indiæ a parte orientis, et vult quod plus habitetur quam quarta pars, et Averroes hoc confirmat. Insuper Seneca, libro quinto Naturalium, dicit quod mare est navigabile in paucis diebus si ventus sit conveniens. Et Plinius docet in Naturalibus, libro secundo, quod navigatum est a Sinu Arabico usque ad Gades Herculis non multum magno tempore, unde concludunt aliqui, quod mare non est tantum, quod possit cooperire tres quartas terræ. Accedit ad hoc auctoritas Esdræ libro suo quarto, dicentis quod sex partes terræ sunt habitatæ et septima est cooperta aquis, cujus libri auctoritatem sancti habuerunt in reverentia..... Et Aristoteles circa hoc plus potuit nosse auxilio Alexandri et Seneca auxilio Neronis qui ad investigandum dubia hujus mundi fuerunt solliciti, sicut de Alexandro testantur Pli-

nius et Solinus, et de Nerone narrat Seneca. Unde illis magis videtur credendum quam Ptolomæo vel etiam quam Albategni qui adhuc minus ponit esse habitabile, videlicet solum duodecimam partem, sed deficit in probatione sicut posset ostendi.....

CHRISTOPHE COLOMB, 1498.

(*Lettre aux Monarques Espagnols, datée d'Haïti.*)

Plinio escribe que la mar é la tierra hace todo una esfera, y pone questa mar Oceana sea la mayor cantidad del agua. El Maestro de la Historia escolastica sobre el Genesis dice (al contrario) que las aguas son muy pocas, que bien que quando fueron criadas que cobijasen toda la tierra que entonces eran vaporables en manera de niebla, y que despues que fueron solidas é juntadas que occuparon muy poco lugar, y en esto concierta Nicolas de Lira. El Aristotel dice que este mundo es pequeño y es el agua muy poca, y que facilmente se puede pasar de España a las Indias, y esto confirma el Avenryz y le alega el cardenal Pedro de Aliaco, autorizando este decir y aquel de Seneca, el qual conforma con estos, diciendo que Aristoteles pudo saber muchos secretos del mundo a causa de Ale-

jandro Magno, y Seneca a causa de Cesar Nero, y Plinio por respecto de los Romanos, los cuales todos gastaron dineros é gente, y pusieron mucha diligencia en saber los secretos del mundo y darlos a entender a los pueblos; el cual cardenal da a estos grande autoridad, mas que a Tolomeo ni a otros Griegos ni Arabes y a confirmacion de decir quel agua sea poca y quel cubierto del mundo della sea poco, al respecto de lo que se decia por autoridad de Tolomeo y de sus secuaces : a esto trae una autoridad de Esdras del tercero libro suyo, adonde dice que de siete partes del mundo las seis son descubiertas y la una es cubierta de agua, la cual autoridad es aprobada por Santos, los cuales dan autoridad al tercero é quarto libro de Esdras, ansi como es S. Augustin é S. Ambrosio en su Exameron..... y dicen que Esdras fu Profeta, y asimismo Zacarias, padre de S. Juan, y el (braso?) Simon; las cuales autoridades tambien alega Francisco de Mairones : en cuanto en esto del enjuto de la tierra mucho se ha experimentado ques mucho mas de lo quel vulgo crea; y no es maravilla, porque andando mas, mas se sabe.

On peut croire que Colomb avait aussi en vue la fin de ce même passage d'Alliacus lorsque, dans le commencement de la lettre

de 1498, il excite les monarques [1] à continuer de grandes entreprises, à l'exemple « d'Alexandre, qui envoya examiner le gou« vernement (*regimiento*) de l'île *Trapo« bana*; de Néron César, qui voulut con« naître la cause des crues du Nil, et de Sa« lomon, qui fit visiter le mont [2] Sopora. » Quant à l'ouvrage de Roger Bacon, de cent quarante ans plus ancien que les traités cosmographiques de Pierre d'Ailly, l'amiral ne l'a vraisemblablement pas connu : cependant l'*Opus majus* était bien plus riche en notions sur l'intérieur de l'Asie et l'extrémité orientale de ce continent que l'*Imago Mundi*. De même que Vincent de Beauvais, dans le

[1] Navarrete, tom. I, p. 244.

[2] Cette expression de *montagne* de Sopora vers laquelle Salomon envoya ses explorateurs « en fin del « Oriente » est assez singulière; cependant Colomb n'a voulu parler que d'Ophir, nom que les Septante écrivent *Sophira, Sophir, Sophara*. Cette dernière forme a donné lieu à de savans rapprochemens avec le Sofala d'Edrisi (p. 30), célèbre par l'abondance de son or. Je ne m'étendrai pas sur les analogies avec Σαπφάρα μητρόπολις de Ptolémée. Voyez Michaëlis, *Spicil. Geog. Hebr.*, tom. I, p. 199.

Speculum Majus, sorte de *Djihan-numa* (miroir du monde), composé par ordre de saint Louis et de la reine Marguerite de Provence, nous a conservé d'après les récits de Simon de Saint-Quentin, les voyages d'Ascelin, Roger Bacon offre des extraits précieux des relations officielles de Giovanni de Plano Carpini, et surtout de Ruisbroek ou Rubruquis, qu'il appelle généralement *frater Willielmus, quem dominus rex Franciæ misit ad Tartaros*. Le moine brabançon précéda Marco Polo de dix-huit ans dans l'est de l'Asie, et confirma la justesse des premiers aperçus d'Hérodote, d'Aristote, de Diodore et de Ptolémée sur l'existence de la Mer Caspienne comme mer intérieure [1]; il fit connaître le premier l'analogie de l'allemand avec un idiome indo-germanique qu'avaient conservé en Crimée quelques restes des tribus de Goths ou d'Alains. Il traversa la Grande Hunnie ou Hongrie (Yougrie) en passant du Volga (Ethel) vers l'extrémité de l'Oural Baschkir (terra *Pascatyr*, mot corrompu de *Bachghird*) et, d'après ce que je crois pou-

[1] Voyez la *Note C*, à la fin de la Première Section.

voir conclure de ma connaissance de ces lieux, il parcourut peut-être les plateaux de Gouberlinsk et d'Orskaja. Le premier de tous les géographes chrétiens il donna une idée précise de la position de la Chine, qu'il désigne par le nom mongol de Khathaï (*Cathaia*), de ses fabriques de soie, et de son papier-monnaie sur lequel sont *imprimés quelques traits.* « Ultra Thebeth qui solent comedere parentes suos causa pietatis, ut non facerent eis alia sepulchra nisi viscera sua, est Magna Cathaia [1] quæ Seres dicitur apud philosophos; et est in extremitate orientis a parte aquilonari respectu Indiæ, divisa ab ea per sinum maris et montes. Hic fiunt panni sericei, et istorum Cathaïorum moneta vulgaris est carta de gambasio in qua imprimunt [2] quasdam lineas. »

[1] Ce sont les mots de Roger Bacon dans l'*Opus majus*, p. 190, 231, 233.

[2] D'après les recherches de Klaproth (*Journal Asiatique*, 1822, tom. I, p. 264), les premiers assignats des Tartares orientaux, gravés sur bois, et les premiers comptoirs d'escompte pour le papier-monnaie, datent de l'année 1155 (un siècle avant la mission de Rubruquis en Asie). Déja le papier-monnaie existait en

Les expéditions courageuses que de simples moines, Plano Carpini, Simon de Saint-Quentin, Rubruquis, Barthlolomée de Cré-

Chine depuis la fin du dixième siècle; les premières cartes à jouer, gravées sur bois, remontent à l'an 1120. L'imprimerie chinoise (à caractères non mobiles) a offert le premier livre tiré d'une planche gravée sur bois en 952. Cette *editio princeps* a précédé de quatre cent quatre-vingt-quatre ans la découverte de l'artifice ingénieux de Guttenberg, auquel le retour de Marco Polo aurait pu donner lieu dès la fin du treizième siècle si ce voyageur, dans le *Millione*, avait appelé sérieusement l'attention du lecteur sur l'imprimerie chinoise. Il ne mentionnait pas ce qui lui était devenu trop familier: c'était le cas de l'imprimerie et de l'usage du thé. D'ailleurs, Marco Polo, en nommant le papier-monnaie de la Chine, a indiqué indirectement le procédé de l'impression en caractères non mobiles. Josaphat Barbaro, qui parcourut la Perse en 1436, l'année même que l'on croit être celle de la découverte de notre imprimerie, et qui apprit à connaître cette monnaie introduite en Chine par les Mongols, dit expressément: « In quel luogo si spende moneta di « carta laquale ogn' anno si muta con nuova stampa; e « la moneta vecchia, in capo del anno, si porta alla « zecca dove gli è data altra tanta di nova e bella, pa- « gando tutta via due per centi di moneta d' argento « buona. »

mone et Ascelin, firent dans les parties les plus éloignées de l'Asie, mirent en circulation, du temps de Bacon, une masse d'idées nouvelles. Le funeste débordement des Mongols à travers la Pologne jusqu'au-delà de l'Oder, où la bataille de Wahlstadt (9 avril 1241) les arrêta, en affaiblissant leurs forces, donna lieu à ces courses extraordinaires dans lesquelles la diplomatie monacale se cachait sous le voile du prosélytisme et de la piété. C'était l'époque mémorable entre la mort de Tchinghiz et de Koublaï khan, où le grand empire mongol, récemment divisé entre les descendans du fondateur, conservait encore une certaine unité par la suprématie de la dinastie des Yuan, qui résidait à l'extrémité orientale du monde connu.

Cette unité de volonté et d'institutions rendait accessible à un degré, qui n'a jamais été atteint depuis, une vaste région de l'Asie centrale au sud de l'Altaï et au nord de la chaîne du Kuen-lun, ou Koulkoun, qui borde le Tibet septentrional, depuis la dépression de la Mer Caspienne, depuis le Djihoun (Oxus) et le Sihoun (Jaxartes) jusqu'à l'embouchure du Houang-ho et aux côtés de Quinsai et de

Zaitoun. Les ouvrages cosmographiques qui ont été écrits à cette époque annoncent cet accroissement d'idées qui accompagne toujours un agrandissement physique de l'horizon. Les longues courses des Poli (de Maffio ou Matteo, Niccolo et Marco, de 1250 à 1295) ont été favorisées par l'état de l'Asie centrale où, par les rapports et les communications rapides de peuples pasteurs, à demi-sauvages, avec des peuples anciennement lettrés, les élémens de barbarie et de civilisation se trouvaient étrangement rapprochés. Roger Bacon termina sa longue et glorieuse carrière un an avant le retour de Marco Polo; il ne pouvait par conséquent avoir aucune connaissance de ce voyage extraordinaire. La seconde moitié du treizième siècle, fécondée par tant de germes de conceptions nouvelles, mettant par le commerce des Pisans, des Génois et des Vénitiens, l'Occident en contact avec des régions de l'Orient si remarquables par les productions de leur sol, les progrès des arts industriels et la variété des institutions sociales, a donné une forte impulsion à ce mouvement d'idées, à cette ardeur d'entreprises hardies qui ont illustré

l'ère de l'infant Don Henri, de Colomb et de Gama.

Le Cardinal d'Ailly, dont Colomb chérissait les ouvrages, était malheureusement plus occupé d'érudition classique que de relations des voyageurs les plus rapprochés de son temps. Quoiqu'il écrivît cent quarante ans après Roger Bacon, il ne cite jamais les travaux de Marco Polo, consignés dès 1320 dans un manuscrit latin de Francesco Pipino de Bologne : il ignore les vastes projets de Sanuto Torsello, qui tendaient à changer la direction du commerce de l'Inde, l'existence des îles Antilia et du Brasil (Bracir) révélée par Picigano, et les courses des Zeni dans les régions septentrionales de l'Atlantique. Ce n'est donc pas dans les traités cosmographiques du cardinal que Colomb a puisé les notions de ces terres occidentales que Toscanelli suppose offrir un abri sur le chemin de l'Inde par l'ouest. Pierre d'Ailly ne connaît pas même le nom du Cathaï; et sa géographie, à l'exception de quelques citations arabes, rappelle moins le siècle de Ptolémée que celui d'Isidore de Séville. Il insiste seulement, à chaque occasion (et c'est là sans

doute ce qui attachait Colomb à des compilations si médiocres), sur la grande extension de l'Asie vers l'est comme sur la proximité de l'Inde et de l'Espagne. Au passage remarquable (*Imago Mundi*, cap. 8) emprunté littéralement à Roger Bacon, et cité plus haut, on peut ajouter les passages suivans. « Multo major est longitudo terræ versus Orientem quam ponat Ptholomeus, et « secundum philosophos Oceanus qui extenditur inter finem Hyspaniæ ulterioris, id « est Africæ, a parte Occidentis, et inter « principium Indiæ a parte Orientis, non « est magnæ latitudinis. Nam expertum est « quod hoc mare navigabile est paucissimis « diebus si ventus sit conveniens, et ideo « illud principium Indiæ in Oriente non potest multum distare a fine Africæ [1]. — « Frontem Indiæ meridianum alluit maris

[1] PETRUS ALLIACUS, *Compendium cosmograph.*, cap. 19. Le même passage a fixé l'attention de Schoner dans un traité très rare, dédié (*ex urbe Norica*) en 1533, à l'électeur Jean Frédéric de Saxe. Voyez JOANN. SCHONERUS, Carolostadius, *Opusculum geographicum*, in-4° (40 pages non paginées), lib. II, cap. 1.

« brachium descendens a mari Oceano quod « est inter Indiam et Hyspaniam inferiorem, « seu Africam [1]. — A polo in polum decur« rit aqua in corpus maris et extenditur inter « finem Hyspaniæ et inter principium Indiæ « non magnæ latitudinis, ut principium In« diæ possit esse ultra medietatem æquinoc« tialis circuli sub terra valde accedens ad « finem Hyspaniæ. Et Aristoteles et ejus « commentator, libro Cœli et Mundi, ad« huc inducunt rationem quod elephantes « sunt in illis duobus locis et quod elephan« tes esse non possent : ideo concludit hæc « loca esse propinqua et mare intermedium « esse parvum [2]. » On conçoit qu'une même idée, tant de fois répétée, devait charmer ceux qui, comme Toscanelli et Colomb, rêvaient sans cesse le passage d'Espagne aux côtes orientales de l'Asie (*ad illam partem sub pedibus nostris sitam*) par la voie de l'occident.

C'est aussi dans le *Tableau du monde*

[1] Petrus Alliacus, *Imago Mundi*, cap. 15.

[2] *L. c.*, cap. 49. Le cardinal paraît avoir eu en vue le passage de Strabon, II, p. 161 Alm.

connu [1] par Pierre d'Ailly, que Colomb pouvait avoir appris que, d'après Alfragan, la valeur absolue des degrés exprimés en lieues, est moindre qu'on ne l'admet généralement. Alfragan, ou plutôt Al Fergani, ainsi nommé du lieu de sa naissance (car le véritable nom de l'astronome arabe est Ahmed Mouhammed Ebn Kothair, ou Kethir de Fergana, en Sogdiane), ne donne au fond que le résultat de la célèbre mesure de quelques degrés terrestres que le calife Almamoun fit exécuter dans la plaine de Sindjar. Au lieu de *coudées noires*, il exprime ce résultat en

[1] *L. c. Mapa Mundi,* sect. VIII, *de quantitate terræ.* La preuve que Colomb mesurait la distance parcourue en milles italiens se trouve dans le journal du premier voyage, vendredi 3 août 1492, où il est dit : « *sesenta* « *millas que son quince leguas.* » Les lieues marines espagnoles ne sont que de trois milles. Aussi Tommaso Parcacchi (*Isole più famose del Mundo,* dont la seconde édition est de 1576) rappelle que 17 ½ *leghe* ou 70 *miglia* d'Italie forment un degré. Ce n'était donc plus dans le quinzième et le seizième siècle l'ancien mille romain dont 75 font un degré équatorial. Sur Alfragan, voyez *Note D,* à la fin de cette première Section.

milles; mais l'amiral, sans réfléchir sur l'ignorance parfaite dans laquelle, même Ebn Iouni, le plus ingénieux des astronomes de ce temps, nous laisse relativement à la valeur du module employé, a pris les milles d'Alfragan pour les milles italiens dont il avait l'habitude de se servir dans ses voyages. Don Fernando Colomb, en nous conservant l'extrait du traité [1] de son père « sur la possibilité d'habiter toutes les zones, » comme d'un autre manuscrit [2] renfermant les causes

[1] « Memoria o anotacion que hizó el Almirante, mostrando ser habitables todas las cinco zonas con la experiencia de la navegacion. » Barcia, *Hist. primit.*, tom. I, p. 4, 6.

[2] « Et l'amiral ne doutait pas que, de même que « les Portugais naviguent si loin au midi, on pouvait « aussi naviguer à l'ouest et trouver des terres dans « cette direction. Ces considérations l'engagèrent à lire « de nouveau les auteurs de cosmographie qu'il avait « déja consultés, à peser les raisons que fournissait l'as- « tronomie, et à noter tous les indices que pouvaient « lui donner des pilotes où des marins pour corrobo- « rer ses idées. Il m'importe de faire voir ici sur quels « faibles fondemens a été fabriquée une si grande ma- « chine (*de quan debiles argumentos llegó á fabricarse* « *una maquina tan grande*). J'exposerai ici ce que j'ai

sur lesquelles ce grand homme fondait l'espérance de réussir dans son expédition, nous apprend quelle importance on attachait alors à l'opinion d'Alfragan, sur la véritable grandeur de la terre. « Ce qui fit croire surtout à « mon père, dit Fernando Colomb, que l'es- « pace à parcourir entre l'Espagne et l'Asie « était fort petit, c'était l'opinion d'Alfragan « et de ses sectateurs, qui admettent que « la circonférence du globe est beaucoup « moindre que ne le supposent les cosmo- « graphes, chaque degré n'ayant que $56\frac{2}{3}$ de « mille. Comme, d'après cette évaluation, la « sphère entière était plus petite, on pouvait « se flatter que l'espace que Marin de Tyr « considérait comme inconnu, pourrait être « parcouru en peu de temps. Il faut ajouter

« trouvé dans les papiers (*escritos*) de mon père rela- « tivement au motif de sa découverte. » *L. c.*, p. 5 a. J'ai substitué quelquefois, en citant des passages de l'ouvrage du fils, au mot *amiral*, ceux de *mon père*, dont le biographe, par modestie et respect, ne se sert qu'une seule fois dans le second chapitre. J'ai cru, par ce léger changement, signaler mieux ce qui a été dit par Don Fernando Colomb comme témoin oculaire et gardien des archives de l'amiral.

« à cela que l'extrémité orientale de l'Inde « n'avait point encore été atteinte, de sorte « que l'amiral pensait que cette extrémité de- « vait être voisine de notre occident (de la « partie la plus occidentale de l'Europe et de « l'Afrique). Mais il y a plus encore : dans « un autre endroit (dans le *Traité des zones* « *habitables*), mon père dit tout exprès : que « naviguant plusieurs fois de Lisbonne aux « côtes de Guinée, il a trouvé, en calculant « avec beaucoup de soin [1], que chaque degré

[1] Par quels moyens? sans doute en comparant les latitudes obtenues aux résultats de l'estime, et en ayant égard aux rumbs dans lesquels on cinglait. Il est inutile de rappeler ici de combien d'élémens incertains dépendait ce calcul, surtout en ajoutant à ces incertitudes l'imperfection de la mesure du sillage par le loch (*coredera* ou *cadena de la popa*), et l'effet de l'influence des courans et de la déclinaison variable de la boussole. Dans sa lettre aux Monarques Catholiques, qui offre la relation du troisième voyage des découvertes, nous voyons l'amiral faire usage de l'évaluation de la valeur d'un degré *équinoxial*, selon Alfragan. Il applique cette évaluation, mais d'une manière un peu confuse, à la *longitude* du Golfe des Perles (Golfe de Paria) et la distance de ce golfe aux îles Canaries (NAVARRETE, tom. I, p. 258).

« avait précisément la valeur de $56\frac{2}{3}$ milles « marins. » Si ces notions ne sont pas puisées dans les ouvrages du cardinal d'Ailly, l'amiral les aura obtenues par une voie moins indirecte, par une de ces traductions arabes-latines auxquelles il paraît avoir eu souvent recours pendant ses études cosmographiques en Portugal et en Espagne. Après de longues discussions sur Ptolémée et Marin de Tyr, sur Catigara et l'Ethiopie, sur le Gange et la position du Paradis terrestre, Colomb ajoute[1], dans une lettre adressée au roi Ferdinand et à la reine Isabelle (lettre datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503) : « Je vous le « répète, le monde n'est pas si grand que le « vulgaire l'imagine. Un degré de distance de « l'équateur est de 56 milles et deux tiers. « C'est là une chose qu'on pourra rendre évi« dente à tous (*esto se tocara con el dedo*). » On voit quelle importance l'amiral attachait à cette idée de la petitesse du globe, et de la brièveté du chemin par lequel on arrive « à la terre « aurifère de Veragua, dont Leurs Altesses sont « maîtresses comme de Xerez et de Tolède. »

[1] *L. c.*, tom. I, p. 300 et 308.

Il y a un vif intérêt à suivre le développement progressif d'une grande pensée, à découvrir une à une les impressions qui ont décidé de la découverte d'un hémisphère entier. Le séjour dans des lieux placés, pour ainsi dire, au bord du monde connu, à Lisbonne, aux Açores et à Porto Santo ; l'habitude de voir partir fréquemment des expéditions de découvertes par une route que l'on désapprouve ; la possibilité de recueillir, de la bouche même des marins, ce que d'aventureuses tentatives vers l'ouest leur avaient fourni d'illusions ou de faits ; enfin l'examen attentif des cosmographies de différens âges ; voilà les circonstances qui ont excité, vivifié, pour ainsi dire, dans l'ame ardente de Colomb, de grands et nobles projets. Il ne faut point attribuer à une seule cause ce qui appartient à l'ensemble des inspirations que reçoit un homme supérieur pendant de longues années qui précèdent une découverte.

Dans un petit traité [1], écrit probablement

[1] Deux pages extrêmement rares, publiées pour la première fois d'après un manuscrit conservé à Gênes, par Muratori (*Rerum Italicarum Scriptores*, 1733,

vers 1499 par Antonio Gallo, Génois (*de Navigatione Columbi per inaccessum antea oceanum Conmentariolus*), il est affirmé que le « monde de l'Inde » (*mundus quem Indiam vocitabant*) a été deviné, non par Christophe Colomb, mais par son frère Bartholomé, qui « conçut l'idée d'une navigation « par l'ouest, en plaçant, à Lisbonne, les « découvertes des Portugais faites au-delà de « San Jorge de la Mina, sur les mappe-« mondes qu'il dessinait pour gagner sa vie. » L'auteur parle avec un peu de dédain de Christophe Colomb (*intra pueriles annos parvis literulis imbuti*). Cette même assertion est répétée par l'évêque Augustin Giustiniani, qui de l'édition projetée de toute une Bible polyglotte, a fait imprimer à Gênes, en 1516, la seule collection des Psaumes. Sachant que l'amiral se vantait d'avoir accompli les prophéties du dix-huitième psaume,

tom. XXIII, p. 302). Le même Antonio Gallo a écrit *de Rebus Genuensium*, 1466-1478. Il se vante d'avoir rédigé le petit commentaire *de Navigatione Columbi* d'après les lettres signées par l'amiral (*epistolas quas vidimus manu propria Columbis subscriptas*).

Giustiniani, qui était évêque de Nebbio, en Corse, et moine de l'ordre de Saint-Dominique, profita de cette occasion [1] pour donner une biographie de Christophe Colomb et une notice de ses découvertes. Le fils [2] de celui-ci a prouvé, par les manuscrits de son père, que c'est ce dernier qui a enseigné à Bartholomé, « homme peu lettré » l'art nautique et le dessin des cartes marines. Il relève [3], avec cette urbanité qui de tout

[1] Vers 5. Ce sont les paroles suivantes : *Et in omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum*, qui ont donné lieu à l'épisode bizarre qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un psautier.

[2] *Vida de Don Christobal Colon*, cap. x. A la fin du chapitre, il est question de la mappemonde que Bartholomé Colomb dessina à Londres en 1488, pour le roi Henri VII, et des vers hexamètres que le dessinateur est censé avoir composés lui-même :

Pingitur hic etiam nuper sulcata carinis
Hispanis, zona illa, prius incognita genti,
Torrida, quæ tandem nunc est notissima multis.

Dans ces vers, l'exactitude historique semblerait exiger l'éloge des Portugais, qui visitaient alors, bien plus que les Espagnols, les côtes tropicales de l'Afrique.

[3] *L. c.*, cap. II. Quoique Don Fernando professe généralement des sentimens très élevés et qu'il déclare « que le fils de Christophe Colomb n'a pas besoin

temps a caractérisé les disputes littéraires, « les treize mensonges de Giustiniani. » La magistrature de Gênes avait trouvé un genre de réfutation plus direct : elle confisqua l'ouvrage sous les peines les plus sévères. Nous voyons d'ailleurs par les documens trouvés dans les archives, que Christophe Colomb conservait, même pendant ses voyages, l'habitude de tracer la configuration des côtes. Une carte marine de l'Ile de la Trinité et du Golfe de Paria, dessinée pendant le cours du troisième voyage (probablement en août 1498), est devenue célèbre dans le procès entre le fiscal du roi et les héritiers de l'amiral. Ce dernier en fait mention à la fin de la lettre qu'il adressa au roi et à la reine lors de son retour à Saint-Domingue [1]. C'est la *pintura*, ou comme dit le témoin Alonzo de Hojeda, *la figura de lo que el*

« d'autre gloire héréditaire que celle que peut léguer « un grand homme, » sa colère contre l'évêque Giustiniani paraît pourtant avoir été excitée par un motif peu philosophique. L'évêque avait dit dans le psautier que « la famille de l'amiral exerçait pauvrement un « art manuel. »

[1] Navarrete, tom. I, p. 264.

almirante habia descubierto[1], carte qui a guidé les navigateurs auxquels le fiscal aurait voulu attribuer le mérite de la découverte du continent américain.

On reconnaît dans le peu qui nous a été

[1] *L. c.*, tom. III, *Collect. diplom.*, p. 539, 583, 586 et 587. « L'amiral demanda aux pilotes, à son arrivée « sur les côtes de Paria, quel était leur *point d'estime* « (*el punto que llevaban*). Les uns se crurent encore « dans les mers d'Espagne, les autres dans celles d'E- « cosse (sans doute a cause de la mer haute et clapoteuse « que l'on rencontre aux attérages de l'île de la Tri- « nité). L'amiral (c'est le témoin Bernardo de Ibarra « qui parle) envoya en Espagne (*en una carta de ma-* « *rear*) *los rumbos y vientos por donde habia llegado á* « *Paria*. D'après cette carte, on en fit plusieurs autres, « et ces copies ont guidé Alonzo Niño et Hojeda. » C'était plus que « la *peinture* de la terre ferme, » c'était une carte routière. De même, une lettre de la reine Isabelle que Colomb reçut en septembre 1493, au port de Sainte-Marie, me fait croire que la *carta de marear* que le navigateur avait promise à la reine, et dont l'envoi est exigé avec tant d'instance, n'était autre chose que le tracé des découvertes du premier voyage (*l. c.*, tom. II, p. 107, n. LXX). Il serait intéressant de retrouver ces esquisses de la main de Colomb même, celles qui correspondraient aux terres vues le vendredi 12 octobre 1492.

conservé des écrits [1] de Colomb, soit par son fils, soit dans sa correspondance avec les souverains ou des personnes de la cour d'Isabelle, soit enfin dans l'esquisse de l'ouvrage des *Profecias*, que ce qui tourmentait le plus l'imagination de ce grand homme, et ce qu'il recherchait avec le plus d'ardeur dans les anciens et les cosmographes les plus rapprochés de son siècle, c'étaient la proximité entre l'Inde et les côtes de l'Espagne, la connaissance de la grande extension de l'Asie vers l'est, le nombre d'îles riches et fertiles qui bordaient les côtes orientales du continent asiatique, la petitesse absolue de notre planète et le rapport qu'offrait en général l'*area* des terres et des mers à la surface du globe. Cette variété de considérations, qui toutes devaient conduire à un même but, annonce une étendue de vues peu commune ; mais dans un siècle où l'on manquait d'une connaissance précise des faits, la découverte de Colomb même ayant premièrement jeté les bases d'une géographie physique, cette éten-

[1] Voyez, sur les écrits de Colomb, la *Note E*, à la fin de la Première Section.

due de vues, dis-je, n'était pas appuyée de la justesse des observations. Heureusement que les erreurs favorisaient l'exécution du projet, et inspiraient un courage que des idées plus exactes des dimensions du globe, de la longitude de Catigara, du Cathaï et de Zipangu, de la grandeur des mers, et de la petitesse des continens, auraient pu ébranler. Colomb blâme Ptolémée d'avoir raccourci l'étendue des terres vers l'est, fixée par Marin de Tyr; il rejette toutes les opinions des anciens [1] sur les rapports de surface des continens et des mers, et il affirme, comme nous l'avons vu plus haut, « que le monde est peu « de chose; que six parties de la surface du « globe sont à sec, et que seulement la sep- « tième est couverte d'eau. [2] » C'est là un

[1] Plin., II, 68. C'est le passage éloquent sur l'extrême petitesse des continens, qui se termine par ces mots : « Hæc est materia gloriæ nostræ, hæc sedes; hic tu- « multuatur humanum genus, hic instauramus bella « civilia mutuisque cædibus laxiorem facimus ter- « ram. »

[2] Colomb, dans la lettre du 7 juillet 1503 (Navarrete, tom. I, p. 300; Barcia, tom. I, p. 6). « La lec- « ture de certains livres de philosophes avait appris à

de ces résultats de géographie physique emprunté par Colomb au quatrième livre d'Esdras, appelé très anciennement dans l'Eglise grecque l'Apocalypse d'Esdras, forgé vraisemblablement par un Juif qui vivait hors de la Palestine, dans le premier siècle de notre ère. Cette apocalypse forme le premier livre d'Esdras de la version éthiopienne qui a été publiée récemment à Oxford.

Colomb avait interrompu ses études académiques à Pavie dans sa quatorzième année. Sans convenir entièrement, avec Antonio Gallo, de l'extrême faiblesse de ces études (*parvulæ literulæ*), on conçoit que la cause de ce déréglement d'érudition et de théologie un peu mystique que l'on reconnaît plus tard dans plusieurs de ces écrits, ne peut dater que de l'époque de son séjour à Lisbonne. A une jeunesse aventureuse [1], à des courses dans le

« l'amiral, dit aussi son fils, que la majeure partie de « notre globe était à sec. »

[1] Il est très difficile de classer, d'après leurs époques, les différens événemens de la vie de Colomb avant son arrivée en Espagne. Je suis, à peu d'exceptions près, le résultat des recherches de Muñoz et de Navarrete. Fernando, dans la Vie de son père, chap. 13, place le

Levant et au Nord (aux îles Fœroer ou en Islande), succéda quelque repos favorable aux travaux littéraires. Il est probable que c'est pendant son long séjour en Portugal, de 1470 à 1484, âgé de 34 à 48 ans, qu'il refit pour ainsi dire ses études. « Voulant se

voyage à Thulé en février 1477, et cite une *anotacion* de la main de l'amiral, comme M. Spotorno place une expédition à Tunis en 1473 (*Codice diplomatico Colombo-Americano*, 1823, p. XIII). Si ces dates ne sont pas douteuses, car M. Spotorno veut aussi que la naissance de Christophe Colomb soit en 1447 au lieu de 1436, les courses à Thulé et à Tunis auraient eu lieu, avec les voyages à la côte de Guinée, depuis l'arrivée de l'amiral à Lisbonne. Nous discuterons dans un autre endroit la question de savoir si l'île que Colomb nomme Thyle (Tile), dont les côtes méridionales se trouvent par 73° de latitude et où « tant de négocians de Bristol portent leurs marchandises, » peut être l'Islande. Je ne cite pas, parmi les aventures de Christophe Colomb, la plus extraordinaire de toutes, celle qui est répétée d'après l'autorité de Fernando Colomb (Barcia, p. 4), par tant de biographes modernes qui semblent ignorer les observations critiques de l'abbé Ximenès et de l'historiographe Juan Baptista Muñoz. On prétend que Christophe, après avoir navigué longtemps avec son parent, le fameux corsaire génois appelé *Colomb-le-Jeune* (pour le distinguer de son aïeul, l'a-

« raffermir dans ses idées sur la possibilité « de la route de l'ouest pour arriver à la « terre du Khakhan des Mongols (*Gran « Cam*), l'amiral, dit Fernando Colomb, « commença à lire *de nouveau* ce qu'il put « trouver dans les cosmographes et les as-

miral qui avait vaincu les Musulmans) s'était jeté à la mer lors de l'incendie de deux navires accrochés par des grapins d'abordage dans un combat contre des galères vénitiennes, livré entre Lisbonne et le Cap Saint-Vincent. Fernando Colomb dit que cet événement fut la cause de l'établissement de son père en Portugal, et qu'il se trouve raconté dans la dixième décade « du Tite-Live de son temps, Marc-Antoine Sabellico, bibliothécaire de Saint-Marc ; » mais Christophe Colomb arriva à Lisbonne en 1470, et Sabellico (*Rhapsod. hist. en.*, dec. x, lib. 8 ; et *Hist. rer. Venet.*, dec. iv, lib. 3) place l'événement en 1485 (Leon Ximenès, *del Gnomone Fiorentino*, 1756, p. xcvii ; Muñoz, *Intr.*, p. vi). Or, en 1485, Christophe Colomb se trouvait depuis plus d'un an en Espagne, gagnant sa vie à dessiner des cartes marines ou à vendre des *livres à estampes* ; il habitait vraisemblablement au Puerto de Santa-Maria, dans la maison de son protecteur, le duc de Medina-Celi. Cette dernière circonstance me semble résulter d'une lettre du duc de Medina-Celi (en date du 19 mars 1493), lettre dans laquelle ce seigneur réclame de la cour quelque privilége de commerce « pour avoir

« tronomes. » Dans des recherches historiques, il faut bien en venir des généralités au détail des faits ; et comme le but principal de mon travail est d'obtenir par l'examen critique des documens qui nous restent de la main de Christophe Colomb, une connaissance

le premier fait connaître au gouvernement espagnol ce *Colomo* » (le duc transforme le nom de Colomb presqu'en celui d'un homme d'état très influent de ce temps, Juan de Coloma, *Codice diplamatico Colombo-Americano*, p.55) « qui vient de trouver une si grande chose (*que ha hallado tan grande cosa*). » Déja, le 20 janvier 1486, nous voyons l'amiral au service des Monarques Catholiques (NAVARRETE, tom. I, p. XCII ; tom. II, *Documentos dipl.*, n. 14, p. 20). Quant aux études, il paraît que Colomb les suivit avec zèle pendant son séjour en Espagne, dans l'intimité de quelques religieux très lettrés. Nous nommerons ici le Franciscain Juan Perez, gardien du couvent de la Rabida, près de Palos, couvent dans lequel Colomb demanda un peu de pain pour son enfant (*ninico*), à cette triste époque où, exposant ses projets, on lui répondit « que tout n'était que du vent (*que todo era un poco de aire*). » Il consulta aussi le Père Dominicain Diego Deza, professeur de théologie à l'université de Salamanque, chargé de l'éducation de l'infant Don Juan (PETRUS MART., epist. CLXXXII), et puis archevêque de Séville ; enfin le Chartreux Fray Gaspar Gorricio, qui travailla

plus intime des idées qui conduisirent à la découverte de l'Amérique, j'ai tâché de me former une notion exacte des livres dont Colomb se servait[1] habituellement; j'ai cherché à deviner quels étaient les auteurs anciens qui avaient agi le plus sur son imagination, sans

avec l'amiral au livre des *Profecias* (*Manipulus de auctoritaribus, dictis ac sententiis et prophetiis circa materiam recuperandæ Sanctæ Civitatis et montis Dei Sion; ad Ferd. et Helisab. reges nostros.*) Ce sont ces religieux qui aidèrent Colomb à appliquer les passages des prophètes à son entreprise de la découverte du Nouveau-Monde. Colomb dit dans le commencement de la relation de son troisième voyage, « quand j'étais la risée de tous, deux moines seuls restèrent constans dans leur affection pour moi ». Las Casas, dans son Histoire manuscrite, pense que l'amiral fait allusion à Diego Deza et Fray Antonio de Marchena, qui est peut-être une même personne avec Juan Perez, le gardien du couvent de la Rabida. L'amiral aurait dû aussi nommer le médecin Garcia Hernandez (de Palos), qui assista aux premières conférences à la Rabida, et qui, comme témoin dans le procès avec le *fiscal* du roi, a rendu tant de services à Don Diego Colomb et à ses héritiers (NAVARRETE, tom III; *Col. dipl.*, p. 561 et 596-604).

[1] Voyez la *Note F*, à la fin de la Section première.

cesse occupée de vastes projets. Je vais réunir les passages dont l'amiral fait mention dans les écrits qui nous ont été conservés de sa main, et ceux que son fils, Don Fernando, donne comme « motifs de l'entreprise » (*autoridad de los escritores para mover al almirante a descubrir las Indias*), d'après les mémoires de son père. Les auteurs de ce temps indiquent rarement, et s'ils l'indiquent, c'est avec bien peu de précision, le livre et le chapitre dans lequel ils ont puisé : car avant l'année de la découverte de l'Amérique, les livres imprimés étaient encore si rares qu'il n'existait aucune édition du texte d'Hérodote, de Strabon, ou des livres de physique d'Aristote. Il m'a été assez généralement facile, lorsqu'il y a eu allégation et développement spécial des opinions des anciens, de deviner sur quels passages l'amiral avait fondé ses preuves d'autorités classiques. On peut croire que pendant son séjour à Lisbonne et à Séville, de 1470 à 1492, il se fit aider par les savans du lieu. Nous voyons du moins que plus tard, en 1501, il eut le bon esprit de consulter le Père Gaspar Gorricio, et de l'engager à lui fournir, pour le *livre des Profe-*

cies, des passages (*autoridades*) *que hacian al caso de Jerusalem*, c'est-à-dire qui avaient rapport à la conquête du Saint-Sépulcre, dernier but de la conquête des trésors de l'Inde occidentale. Cependant, en général, on doit croire que l'amiral dut ses inspirations plutôt aux ouvrages d'Isidore de Séville, d'Averroës et de Pierre d'Ailly, qu'aux rares traductions latines et espagnoles[1] des classiques, qu'il pouvait consulter lors de son arrivée en Portugal. Ce que j'ai rapporté plus haut de la lettre de Colomb, de 1498, comparée à *l'Opus majus* de Roger Bacon et à l'Encyclopédie (*Imago Mundi*) du cardinal d'Ailly,

[1] Des versions latines des livres d'Aristote *de Cœlo*, *de Meteorologicis*, et *de Animalibus*, faites sur celles d'Averroës, avaient paru en 1473, 1474 et 1476. D'ailleurs il circulait, dans le moyen-âge, beaucoup de traductions manuscrites des livres de physique d'Aristote, parmi lesquelles on remarque la version de Michel Scot. Strabon n'a paru en grec que dix ans après la mort de Colomb; mais celui-ci aurait pu se servir des traductions latines de Rome (1467) et de Venise (1472). Ce sont les classiques romains qui étaient les plus répandus, surtout Sénèque, si encourageant pour le passage de l'Espagne dans l'Inde, et imprimé dès 1475; Solin, imprimé dès 1473; Mela, dès 1471; Pline, dès 1469.

semble confirmer cette assertion. J'entre dans le détail des faits.

Don Fernando Colomb cite, d'après les manuscrits de son père (*Vida*, cap. VII, VIII, IX, éd. de Barcia, tom. I, p. 5 à 9) comme motifs qui engagèrent celui-ci à entreprendre l'expédition des découvertes :

1° Aristote, dans le second livre du *Ciel et du Monde*, avec le commentaire d'Averroës, où il est dit que, dans peu de jours (*en pocos dias*), on peut passer de l'Inde à l'extrémité occidentale de l'Afrique et à Cadiz. C'est le passage *de Cœlo*, II, 14 ; mais les *pocos dias* sont de Sénèque et nullement d'Aristote. Aussi Pierre Martyr d'Anghiera, dans une lettre écrite en 1495 (Ep. CLXIV, ed. Elzevir, 1670, p. 93) au cardinal Bernardino, ajoute, après avoir parlé des merveilles du second voyage de Colomb, dans lequel celui-ci croit n'avoir été éloigné que de deux heures (en longitude, exprimée par une mesure de temps) de la Chersonèse d'Or de Ptolémée : « Hanc ergo terram Almirantus iste se humano « generi præbuisse, quia latentem invenerit sua « industria suoque labore, gloriatur. Indiæ Gan- « getidis continentem, eam esse plagam conten- « dit : nec Aristoteles, qui in libro de Cœlo et « Mundo *non longo intervallo distare a littori-*

« *bus Hispaniæ Indiam* ait, Senecaque ac nonnulli alii ut admirer patiuntur. » Les mêmes souvenirs classiques s'étaient déja présentés à l'esprit d'Anghiera, après le premier voyage de Colomb, dans une lettre adressée à l'archevêque de Braga, datée du mois d'octobre 1493 (Ep. CXXXV, p 74.)

2° Sénèque, dans les *Naturales Quæstiones*, livre I, pour la même assertion « de la proximité « de l'Espagne et de l'Inde, et de la facilité de « faire le trajet si les vents sont favorables. » C'est le passage de Sénèque, *Naturales Quæst.*, Præf., § 11, que le cardinal d'Ailly, trompé [1] par l'*Opus majus* de Bacon, p. 183, cite dans

[1] Un grand nombre de fausses citations des auteurs classiques appliquées « à l'Amérique, qui n'est qu'une partie de *l'Inde supérieure*, » se trouve dans Joannis Schoneri Carolostad., *Opusculum geographicum*, 1533, pars II, cap. 1. « Cette *Inde supérieure*, » expression du moyen-age, désignait les terres au nord-est de l'Inde *extra Gangem*; et, comme très anciennement, et jusqu'au temps de Cosmas, par la confusion homérique de l'Etiopie et de l'Inde, l'Inde extérieure embrassait à l'ouest l'Arabie et la Troglodytique (Letronne, *Christ. de Nub.*, 1832, p. 33 et 130), de même plus tard, le nom de l'Inde fut appliqué aux terres les plus orientales. C'est cette extension du même nom qui influa sur les dénominations données à l'Amérique. Des trois Indes de Marco Polo (II, 77, III, 39 et 43; *Africa*,

l'*Imago Mundi* cap. VIII, comme appartenant au cinquième livre de Sénèque. Je n'ai rien trouvé dans ce dernier qui ait rapport aux idées qui occupaient l'imagination de Colomb, si ce n'est *Quæst. Natur.*, V, 18, 9, où il est dit : « An Alexander ulterior Bactris et Indis velit quærere quid sit ultra Magnum Mare? » Lorsque Christophe Colomb, dans son troisième voyage écrit aux monarques espagnols, de l'île d'Haïti, en 1498, une lettre extrêmement remarquable, et les engage à imiter les courageux exemples de « *Nero Cesar que envió á ver las fuentes del Nilo* » (NAVARRETE, tom. I, p. 244), il avait en vue, à n'en pas douter, le texte de Sénèque, dans lequel le philosophe courtisan signale Néron comme le noble appréciateur de toutes les vertus, à une époque où celui-ci dédaignait « flagitiorum et scelerum velamenta. » « Ego quidem », dit Sénèque (*Natur. Quæst.*, VI, 8, 3) « centuriones duos quos Nero Cæsar, ut aliarum

EDRISI, p. 81 Hartm.) la seconde ou *moyenne* (l'Abyssinie) était l'Inde *intérieure* de Philostorge et de plusieurs écrivains ecclésiastiques, mais non de Cosmas, dont *l'autre Inde*, ou *l'Inde intérieure* est le *pays de la soie*, c'est-à-dire *l'India supérior* des géographes du quinzième et du seizième siècle. La connaissance de ces différences est indispensable pour l'étude des écrits géographiques et historiques du moyen-âge.

« virtutum ita veritatis amantissimus, ad investi-« gandum caput Nili miserat [1], audivi narrantes...»

3° Le poète tragique Sénèque, que quelques-uns croient identique avec le philosophe (ce doute est aussi exprimé par Don Fernando Colomb), pour le chœur de la *Médée* : « Venient annis sæcula seris; prophétie que l'amiral vient d'accomplir. » Ce passage avait tellement fixé l'attention de l'amiral qu'on le trouve copié deux fois [2] en entier *de sa main* dans l'ébauche de son fameux livre *de las Profecias*, commencé en 1501. Il y a ajouté une traduction espagnole qui, aussi inexacte que celle que donne son fils, est bien moins poétique que ne l'est souvent la prose de l'amiral, par exemple dans sa fameuse relation adressée aux monarques [3] en date de la Jamaïque, le 7 juillet 1503, relation qui est animée comme un drame. L'une de ces copies des six vers de la *Médée* se trouve intercallée dans une lettre à la reine Isabelle, remplie de citations bibliques; l'autre est rejetée parmi des observations d'éclipses lunaires faites à Haïti et à Janahica (Ja-

[1] Sur les résultats de cette mission au-delà de Méroë, voyez PLINE, VI, 29.

[2] NAVARRETE, tom. II, p. 264 et 272. L'amiral ajoute : « Seneca in VII tragetide Medeæ in Choro audax nimium. » C'est la fin du second acte.

[3] *L. c.*, tom I, p. 303, 309 et 312.

maïque) en 1494 et 1504. L'historiographe Herrera[1] accuse Sénèque, sans ajouter la citation du texte, d'une grande erreur, « parce que le philo« sophe romain s'était imaginé que l'Amérique se« rait découverte un jour du côté du nord et non « vers l'ouest. » Ces mots d'Herrera renferment une allusion au chœur de la *Médée* dont nous venons de parler. Ce n'est pas Sénèque, prophète sans s'en douter, mais Herrera qui s'est trompé par une fausse interprétation du vers : *Nec sit terris ultima Thule*. Le poète dit simplement que la nouvelle terre sera plus éloignée encore que l'île que de son temps on croyait placée à l'extrémité du monde connu. Il ne dit pas qu'elle paraîtra dans la direction de Thulé, que Colomb, dans ses *Profecias* païennes et bibliques, appelle non *Thyle*[2] mais « *ultima Tille* », et que dans son manuscrit sur les *cinco zonas habitables*, il prétend[3] avoir visitée, ce qui chronologiquement est peu probable, en fé-

[1] *Historia de las Indias occidentales*, Dec. I, lib. 1, cap. 1, p. 2.

[2] C'est la leçon *Tile* et *Tyle* qu'on retrouve dans plusieurs manuscrits de Mela, III, 3, 9 (Tzschucke, Vol. II, P. III, p. 202), d'Avienus, *Ora. mar.*, v. 760, et de Dicuil, VII, p. 28 Walcken.

[3] *Vida del Amirante*, cap. IV (p. 4 Barc.). Je reviendrai plus tard sur cet événement.

vrier 1477. Avant de quitter Sénèque, plus accessible qu'Aristote, et pour cela même d'une autorité puissante et universellement reconnue dans le moyen-âge, je dois encore signaler une erreur des professeurs (*cathedraticos*) de Salamanque dans leurs disputes cosmographiques avec Christophe Colomb. On sait que les monarques avaient chargé, probablement vers la fin de 1487, le Prieur del Prado [1], religieux de Saint-Jérôme et confesseur de

[1] Fray Hernando de Talavera, plus tard premier *archevêque de Grenade*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*archevêque de Séville* (d'abord évêque de Palencia), Don Diego de Deza, Dominicain, sans lequel (*lettre de l'amiral à son fils Don Diego, en date du 21 décembre.*) « Leurs Altesses n'auraient pas acquis les Indes. » HERRERA, Dec. I, lib. 1, cap. 7, p. 10; MUÑOZ, lib, II, § 25; NAVARRETE, tom. I. p. XCII, 334 et 346; tom. II, p. 4. et tom. III, p. 598. En effet, après le Franciscain Fr. Juan de Perez de Marchena, gardien du couvent de la Rabida, Deza fut l'ami le plus sûr et le plus intime de Colomb. On suppose avec raison que *la disputa de Salamanca* eut lieu pendant l'hiver de 1487; car le siége de Malaga fut terminé le 18 août 1487, et l'époque de la *disputa* est signalée par le séjour que, pendant l'hiver après le siége, les monarques voulurent faire à Salamanque, d'après le témoignage de l'historiographe Muñoz, Colomb, favorisé par les Dominicains, était logé à Salamanque dans le couvent

la reine, de faire plaider cette grande cause des découvertes occidentales devant des professeurs « trop ignorans, » dit Don Fernando Colomb, dans la *Vie*

même de San Esteban, chez le professeur de théologie Fray Diego de Deza, que nous venons de nommer. Nous voyons aussi que les premières rémunérations accordées à Colomb sont de 1487 et 1488, *por cedula del obispo de Palencia;* cependant la faveur bien singulière, mais très commode pour un voyageur, celle d'être logé gratis, lui et les siens, dans tous les domaines de l'Espagne, ne date que du décret de Cordoue, 12 mai 1489. En parlant de ces temps antérieurs au départ pour le premier voyage, je dois rappeler un fait piquant que Navarrete a dévoilé avec beaucoup de sagacité par le rapprochement des dates; savoir, que ce fut moins la persuasion et la bonne amitié de l'évêque de Palencia, Don Diego de Deza, qui empêchèrent Christophe Colomb de retourner à Lisbonne et d'accepter les nouvelles offres du roi de Portugal, contenues dans une lettre du 20 mars 1488, que les amours et la grossesse avancée d'une belle dame de Cordoue, Dona Beatriz Enriquez, mère de Don Fernando Colomb, fils naturel de l'amiral, né le 15 août 1488. (Navarrete, tom. I, p. cxxxxiii, tom III, p. 598). Cette dame survécut à l'amiral qui mit une clause en sa faveur dans son testament, en ajoutant naïvement que « le legs a une cause qu'il n'est pas bon de mentionner par écrit. » Les biographes du grand homme, comme de coutume, n'ont pas montré une discrétion si vertueuse.

de son père, « pour comprendre ce qu'on ne leur « exposa qu'*en partie,* l'amiral craignant, comme « de raison, qu'avec plus de franchise, il ne lui « arrivât encore ce qu'il avait éprouvé en Portugal « où on lui avait dérobé son secret pour en profi- « ter sans son concours, d'après le conseil déloyal « (*la treta*) du docteur Calçadillo, ou plutôt (car « c'est le véritable nom de ce prélat) de Don Diego « Ortiz, évêque de Ceuta, natif de Calçadilla, près « de Salamanque. » Muñoz observe avec raison combien il est à regretter qu'aucun document de cette controverse scientifique ne nous soit parvenu, puisqu'elle nous fournirait une connaissance précise de l'état des mathématiques et de l'astronomie dans les universités espagnoles du quinzième siècle. Nous savons seulement que Christophe Colomb avait couché d'avance par écrit les argumens qu'il devait développer, en faveur de son entreprise, pendant le cours des conférences tenues au couvent des Dominicains de San Estéban. Il est probable que ces documens renfermant les principaux motifs de la découverte, et restés entre les mains du fils de Colomb, de Bernaldez, Cura la Villa de los Palacios, et de Bartholomé de Las Casas, étaient rédigés d'après les notes communiquées aux professeurs de Salamanque. Fernando Colomb (cap. II, p. 11, Barc.) rapporte que les professeurs objectèrent à l'amiral l'autorité de Sénèque qui (*por via de ques-*

tion) avait discuté *l'infinité* d'étendue de l'Océan, de sorte que, « même en trois années, on ne parviendrait pas jusqu'à la fin du Levant. » Il n'y a rien, absolument rien dans les *Naturales Quæstiones* de Sénèque qui puisse justifier une telle assertion. Elle se trouve même réfutée par le passage de Sénèque (Præf., § 11), qui n'était pas inconnu à Don Fernando (cap. VII, p. 5, Barc.).

4° Aristote « en el libro de las Cosas Naturales » pour l'île découverte par les Carthaginois hors du détroit, et « prise par les Portugais, soit pour l'île « Antilia, soit pour une des îles que l'on voyait « tous les ans (à la faveur de certaines circons-« tances météorologiques) à l'ouest des Açores, de « Madère et de la Gomera. » C'est le passage des *Mirabiles Auscultationes* du Pseudo-Aristote (cap. 84 Bekker., cap. 85 Beckm.) livre que M. Niebuhr [1] croit composé vers la 130e olympiade, c'est-à-dire six olympiades après la mort de Théophraste. Fernando Colomb (cap. 9, p. 8) se donne beaucoup de peine pour prouver contre Oviedo, que cette île des Carthaginois n'était ni Haïti, ni Cuba, ni aucune des îles découvertes par son père, et dont celui-ci, à l'époque la plus malheureuse de sa vie (en 1500), dans un fragment de lettre autographe (NAVARR., *Codic. diplom.*,

[1] *Geschichte der Römer*, 2te Aufl. tom. I, p. 126.

tom. II, p. 254) exagère le nombre jusqu'à dix-sept cents. Dans cette controverse, Fernando se plaint, il est vrai, que son adversaire ignorant le grec n'aura pu lire le passage d'Aristote que dans les œuvres de Fray Theophilo de Ferraris; mais lui-même, à cette occasion, n'a pas fait preuve d'une érudition très solide. Il confond l'île *Atalanta*, au nord de l'Euripe, dans le canal entre la Locride et l'Eubée, séparée du continent par un tremblement de terre (THUCYD., III, 89; PLIN., II, 88), avec *l'Atlantide* de Solon et de Platon [1]; il fait deux personnes distinctes de Statius Sebosus [2], qui séjourna à Gades pour recueillir des notions sur les îles de la *mer extérieure;* il prend les îles

[1] « En fin, esta isla Atlantica, podria ser la isla de « que Seneca hace mencion en el sexto libro de *las* « *Cosas Naturales* (c'est le passage *Quæstiones Nat.*, VI, « 24) : dice segun el pensiamiento de Tucidides, que « *pendiente la guerra de Morea,* fué sumergida entera- « mente ó en parte una isla llamada Atlantica, *de que* « habla *Platon* en el Timeo. »

[2] « Estacio y Seboso que dicen..... » Quant aux Iles Hespérides de Séboso « el almirante tuvo por cierto, « que fuesen las de las Indias. » J'ignore ce que c'est qu'un *Traité cosmographique des lieux habitables* de (l'historien?) Jules Capitolin cité par Fernando Colomb, cap. VII, p. 5, b.

Açores, dont personne n'a vanté les mines, pour les Cassitérides [1].

5° Strabon « en el libro primo y secundo de su Cosmografia, » pour l'étendue démesurée de l'Atlantique, qui seule pourrait s'opposer au passage d'Espagne dans l'Inde (c'est le texte lib. I, p. 113 Alm., p. 64 et 65 Cas., et l'opinion de Posidonius sur la navigation de l'Atlantique, lorsqu'elle est favorisée par les vents du sud-est, lib. II, p. 161 Alm., p. 102 Cas.)

6° Strabon, dans le cinquième livre, pour l'immense prolongation de l'Inde vers l'est, d'après Ctésias, Onesicritus et Néarque. La citation du cinquième livre est fausse : ce livre ne parle que de l'Italie; mais le témoignage invoqué, celui de trois voyageurs de l'Inde, fait reconnaître facilement que Colomb a voulu alléguer le texte de Strabon, lib. XV, p. 1011 Alm., p. 690 Cas.

Il est presque superflu de répéter ici qu'une partie de ces passages (ceux d'Aristote, de Sénèque et de Ptolémée) se trouvent aussi men-

[1] Cette erreur se trouve, au seizième siècle, chez des hommes très instruits. Anghiera dit aussi (epist. 769) : « In Cassiteridibus insulis quas Portugalensis, earum « possessor, Azorum insulas nuncupat, quæ acciderunt, « audito ».

tionnés dans la lettre de l'amiral [1] de l'année 1498, et dans son *Libro de las Profecias* [2]. Ce dernier, si l'on excepte le chœur de la *Médée* de Sénèque, ne renferme que des citations des Prophètes, des Pères de l'Église, et de quelques Rabbins convertis, mélange de théologie mystique et d'érudition cosmographique qui semble caractériser la vieillesse de Christophe Colomb. En effet, tout ce qui ne paraît tenir qu'au cercle étroit des intérêts matériels de la vie, s'élève dans l'ame ardente de cet homme extraordinaire à une sphère plus noble, à un spiritualisme mystérieux. Selon lui la conquête de l'Inde, nouvellement découverte, ne doit avoir de l'importance qu'autant qu'elle accomplit d'anciennes prophéties et qu'elle conduit par les trésors qu'elle donne, à la conquête du tombeau du Christ « (*a la restitucion de la Casa Santa*). » Toutes les lettres de l'amiral expriment son anxiété pour amasser de l'or. Quoiqu'il doute jusqu'à l'époque de sa mort, que l'Amérique soit séparée de l'Asie orientale, il écrit [3] déja, en 1498, à la

[1] Navarrete, tom. I, p. 261.

[2] Tom. II, p. 262-273.

[3] Tom. I, p. 263.

reine, que la Castille possède aujourd'hui un *autre monde* (*otro mundo*); qu'elle recevra bientôt des navires chargés d'or qui serviront à étendre la foi dans l'univers; « car, l'or, dit « l'amiral dans une autre lettre[1] (en date de la « Jamaïque, 1503), est chose excellente; qui- « conque le possède est le maître de tout; c'est « avec de l'or qu'on fait même arriver des « ames en paradis. » Étrange combinaison d'idées et de sentimens dans un homme supérieur, doué d'une haute intelligence et d'un courage invincible dans l'adversité, nourri de théologie scolastique, et cependant très apte au maniement des affaires, d'une imagination ardente et parfois déréglée, s'élevant inopinément du langage simple et naïf du marin à d'heureuses inspirations poétiques, reflétant pour ainsi dire en lui tout ce que le moyen-âge a produit de sublime et de bizarre à la fois.

Les pages suivantes présenteront les textes

[1] Tom I, p. 309. « El oro es excelentissimo : del oro « se hace tesoro, y con el, quien lo tiene, *hace quanto* « *quiere en el mundo*, y llega a que echa las animas al « Paraiso. »

que nous venons de voir cités dans les écrits de Colomb, et qui, de son propre aveu, ont influé sur son entreprise. J'ai pensé que leur réunion offrait encore un autre genre d'intérêt, celui de répandre du jour sur l'histoire de la géographie en général. Il est curieux de rapprocher et de comparer les opinions que les anciens se formaient de la possibilité des communications entre les extrémités opposées de la terre habitée, comme de l'existence de quelques autres masses continentales qui en sont séparées. Ces opinions ont été transmises dans une série non interrompue, à travers le moyen-âge. Depuis les *Origines* d'Isidore de Séville jusqu'à la *Margarita philosophica* de George Reisch, Prieur du Couvent des Chartreux de Fribourg, livre qui a exercé une si grande influence sur l'état des connaissances du seizième siècle[1] et dont le nom est presque

[1] Cette influence se manifeste par la rapidité avec laquelle se sont succédé les éditions de l'Encyclopédie de Reisch dans les premiers vingt ans. Je me suis servi de l'édition de 1503 (*chalcographata Friburgi per* JOANNEM SCHOTTUM) que Panzer et Ebert regardent comme la plus ancienne; mais je prouverai plus bas que l'ouvrage a été composé même avant 1496.

entièrement ignoré aujourd'hui, les hommes les plus célèbres, Vincent de Beauvais (Vincentius Bellovacensis, auteur du *Speculum majus*), Jean Salisbury (Joannes parvus Sarisberiensis), Roger Bacon et Pierre d'Ailly, ont puisé dans Aristote, dans Pline, qui fut malheureusement plus connu que Strabon, et dans Sénèque, tout ce qui a rapport à la cosmographie et à la physique du globe. C'est par cette filiation continue que les mêmes idées se sont conservées et ont dominé les esprits lorsque l'ardeur des entreprises maritimes succéda à l'ardeur des longues pérégrinations dans l'intérieur des terres. En soulevant des questions qui offriraient déja de l'importance dans l'intérêt des études philologiques, je n'ai pu gagner sur moi de passer entièrement sous silence ce qui appartient moins à la description du monde réel qu'au cycle de la *géographie mythique*. Il en est de l'espace comme du temps : on ne saurait traiter l'histoire sous un point de vue philosophique, en ensevelissant dans un oubli absolu les temps héroïques. Les mythes des peuples, mêlés à l'histoire et à la géographie, ne sont pas en entier du domaine du monde idéal. Si

le vague est un de leurs traits distinctifs, si le symbole y couvre la réalité d'un voile plus ou mois épais, les mythes, intimement liés entre eux, n'en révèlent pas moins la souche antique des premiers aperçus de cosmographie et de physique. Les faits de l'histoire et de la géographie primitives ne sont pas seulement d'ingénieuses fictions : les opinions qu'on s'est formées sur le monde réel s'y reflètent. Le grand continent au-delà de la Mer Cronienne, et cette Atlantide de Solon, qui occupait l'imagination des contemporains de Christophe Colomb, n'ont eu sans doute jamais la réalité locale qu'on leur assigne. Mais faut-il pour cela les traiter de *sentina fabularum*, les envelopper dans un même dédain avec les Cabires, les mystères samothraces, et tout ce qui tient aux premières formes des croyances sur les cultes, la configuration du globe, la filiation des peuples et des langues, croyances qui sont le produit instinctif de l'intelligence humaine?

L'idée de l'existence probable de quelque autre masse de terre, séparée de celle que nous habitons par une vaste étendue de mers, devait se présenter dès les temps les plus re-

culés. Il paraît si naturel à l'homme de franchir dans l'imagination les limites de l'espace, de rêver quelque chose au-delà de l'horizon océanique, que, même à l'époque où la terre était encore considérée comme un disque à surface plane ou légèrement concave, on pouvait croire qu'au-delà de la ceinture de l'Océan homérique, il y avait quelque habitation des hommes, une autre οἰκουμένη, le *Lôkâlôkâ* des mythes indiens, anneau de montagnes, placé au-delà de la septième mer. Cette conception devait prendre plus de développement à mesure que la navigation s'étendait à l'ouest des Colonnes de Briarée ou d'Ægæon, que les *contes des voyageurs phéniciens* se multipliaient, et qu'on eut quelque idée des contours ou plutôt de la forme limitée de notre masse continentale. La *grande terre*, située vers le nord-ouest, indiquée comme Méropis dans les fragmens de Théopompe, et comme *Continent Cronien* dans deux passages de Plutarque que nous examinerons plus tard, tient à un cercle de mythes, qui, malgré les sarcasmes peu spirituels des Pères de l'Eglise[1]

[1] TERTULL., *de Pallio*, cap. 2 (Opp. ed. Par. 1664,

remonte à une haute antiquité dans la sphère des opinions helléniques, comme tout ce qui a rapport soit à Silène [1], devin et personnage cosmogonique, soit à cet empire des Titans et de Saturne, refoulé progressivement vers l'ouest et le nord-ouest [2]. Le mythe de l'Atlantide, ou d'un grand continent occidental, lors même qu'on ne le croirait pas importé d'Egypte et purement dû au génie poétique de Solon, date pour le moins du sixième siècle avant notre ère. Lorsque l'hypothèse de la sphéricité de la terre, sortie de l'école des Pythagoriciens, parvint à se répandre et à pénétrer dans les esprits, les discussions sur les zones habitables et la probabilité de l'exis-

p. 112). « Viderit Anaximander si plures (mundos) « putat : viderit si quis uspiam alius ad Meropas, ut « Silenus penes aures Midæ blattit, aptas sane grandiori- « bus fabulis, etc. » Comparez aussi Tertull., *Adversus Hermog.*, cap. 25 (Opp. p. 242) sur « Silenum illum *de alio orbe* abseverantem. »

[1] Creuzer, *Symb.*, tom. II, p. 213, 215, 225.

[2] Voss, *Krit. Blätter*, tom II, p. 364, 366. Selon Théopompe, Saturne même est, chez les occidentaux, une incarnation de l'hiver. Plut., *De Iside*, cap. 69 (tom. III, p. 177, éd. Hutt.)

tence d'autres terres dont le climat était égal au nôtre sous des parallèles hétéronymes et dans des saisons opposées, devinrent la matière d'un chapitre qui ne pouvait manquer dans aucun traité de la sphère ou de cosmographie. Ceux qui n'avaient pas entrevu, comme Polybe et Eratosthène, que l'élévation des terres, le ralentissement de la marche apparente du soleil en approchant des tropiques, et l'éloignement des deux passages du soleil par le zénith du lieu, rendaient, dans la zone équatoriale, l'équateur même moins chaud[1] que les régions plus voisines des tropiques, submergeaient, par l'effet d'un courant équatorial, cette partie de la surface du globe qui, brûlée par le soleil, ne leur paraissait aucunement propre à être habitée. C'était l'opinion répandue surtout par Cléanthe le Stoï-

[1] STRABO, II, p. 154, 155 Alm. 97-98 Cas. CLEOMED., I, 6, ed. Schmidt, 1832, p. 25. GEMIN., *Element. Astron.*, cap. 13 (PETAU, *Uran.*, p. 54). Comparez, pour prononcer sur la justesse de ces idées, les résultats de températures moyennes sous l'équateur, sous les tropiques et dans la zone sous-tropicale, consignés dans ma *Relation historique*, tom. III, p. 498-501.

cien et par le grammairien Cratès[1]. Elle fut réfutée par Geminus, mais reparut dans toute sa force, au commencement du cinquième siècle, dans la théorie des impulsions océaniques, que Macrobe émit comme une théorie du flux et du reflux de la mer[2]. Au-delà de ce bras de l'Océan équatorial qui traverse la zone torride, au-delà de notre masse de terres continentales, qui sont étendues en forme de *chlamyde*[3] et isolées dans une partie de l'hémisphère boréal, on supposait d'autres masses de terres dans lesquelles se répètent les mêmes phénomènes climatériques que nous observons chez nous. Il ne paraissait guère probable que la grande portion de la surface du globe non occupée par notre οἰκουμένη, fût uniquement couverte d'eau. Des idées d'équilibre et de symétrie, dont la fausse application a conduit jusque dans les temps modernes à de nombreux rêves géographiques, semblaient même s'y opposer.

[1] Strabo, I. p. 55 Alm., p. 31 Cas. Macrob., *Sat.* cap. 23.

[2] Macrob., *in Somn. Scip.*, II, 9.

[3] Strabo, II, p. 173 et 179. (Alm. p. 112 et Cas. 118.) : Ἡ δ' οἰκουμένη χλαμυδοειδὴς ἐν τούτῳ νῆσος....

C'est sous l'empire de ces idées que prirent naissance les groupes isolés de continens dans l'hémisphère opposé, indiqués par Aristote et son école (*Meteorologica*, II, 5; *de Mundo*, cap. 3); les doubles Éthiopiens de Cratès, dont les uns habitaient au sud du bras de mer équatorial (STRABO, I, p. 55 Alm., p. 31 Cas.); l'*autre monde*, ἄλλη οἰκουμένη, de Strabon (II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.); le *alter orbis* de Mela (I, 9, 4,), une véritable terre australe[1];

[1] « Quod si est *alter orbis* suntque oppositi nobis « a meridie Antichthones; ne illud quidem à vero ni- « mium abscesserit, in illis terris ortum amnem (Nilum), « ubi subter maria cœco alveo penetraverit, in nostris « rursus emergere et hac re solstitio accrescere, quod « tunc hiems sit unde oritur. » (TZSCHUCKE, *ad Mel.*, vol. II, P. I, p. 226 et 334.) C'est, quant à l'opposition de la saison des pluies sous le tropique du cancer et celui du capricorne, la théorie des prêtres égyptiens, exposée par Eudoxe (PLUT., *De plac. phil.*, IV, 1). L'hypothèse de l'Océan remplissant la région équatoriale, rendait nécessaire le subterfuge du passage sous-marin du Nil. Cette idée, adoptée par PHILOSTORGE (III, 10), au cinquième siècle, pour la lier à des rêveries théologiques (LETRONNE, *Christ. de Nub.*, 1832, p. 33), ne répugnait pas à la physique des anciens, qui supposaient hardiment des communications fluviales

les deux zones (*cinguli*) habitables[1] de Cicéron (*Somn. Scip.*, cap. 6), dont l'une est celle de nos antipodes insulaires; enfin la *terra quadrifida*, ou les *quatuor habitationes vel insulæ* (quatre masses de terre séparées les unes des autres) de Macrobe (*Comm. in Somn. Scip.*, II, 9). Dans le système pythagoricien de Philolaus, d'après lequel le soleil n'était qu'un immense *réflecteur* recevant la lumière d'un corps central (Hestia), la terre et l'Antichthon d'Hicétas de Syracuse (Nicetas selon quelques manuscrits de Cicéron, *Academ. Quæst.*, VI, 39; OEcetes selon Plutarque, *de Plac.*, *Phil.* III, 9) se mouvaient parallèlement dans leur orbite commun; mais cet Antichthon

entre le Péloponnèse et la Sicile; et Cosmas indicopleustès fait encore naître les quatre fleuves du Paradis dans son continent *trans-océanique*, et arriver par des canaux souterrains à notre terre habitée.

[1] « Duo (cinguli) sunt habitabiles; quorum australis ille, in quo qui insistunt, adversa nobis urgent « vestigia, nihil ad vestrum genus. Hic autem alter subjectus Aquiloni, quem incolitis — parva quædam est « insula, circumfusa illo mari quod Oceanum appel« latis. » (Cicer., Opp. edit. Schütz., tom. XVI, P. II, p. 98).

n'était que l'hémisphère opposé [1] au nôtre, hémisphère que les géographes peuplaient à leur gré [2]. J'ai cru devoir donner cet aperçu général des idées que les hommes se sont constamment formées, dès les temps les plus reculés, sur l'existence d'un *autre monde* ou de continens *trans-océaniques*. Les Pères de l'Église, dont le moine Cosmas s'était fait l'interprète, ont travesti ces conceptions primitives de la manière la plus bizarre, en supposant une *terra ultra Oceanum* [3] qui encadre le parallélogramme de leur mappemonde. Le moyen-âge ne vivant que de souvenirs qu'il supposait classiques, et n'ayant foi dans ses

[1] Boeckh, *Disp. de Plat. Syst. cœl. glob.*, 1810, p. 19. Id. *Philolaos*, 1819, p. 115, 117. Voss, *Krit. Blätter*, 1828, tom. II, p. 150.

[2] « Antichthones alteram (terræ partem), nos alteram incolimus. » Mela, I, 1, 2. Nous venons de voir plus haut que ces Antichthones de Mela, habitans de l'hémisphère austral, sont séparés de notre masse continentale par l'Océan, qui remplit le milieu de la zone torride.

[3] Cosmas Indicopleustès, *Topograph. Christ.*, dans Montfaucon, *Collectio nova Patr.*, 1706, tom. II, p. 189, fig. 5, 6.

propres découvertes qu'autant qu'il croyait en trouver des indices chez les anciens, a été agité, jusqu'au temps de Colomb, par tous les rêves cosmographiques des siècles antérieurs.

A côté de cette tendance si naturelle, et pour cela même si générale, de supposer plusieurs terres habitées séparées par des mers, se retrouve une autre non moins ancienne, celle de regarder des îles ou des pointes de terres nouvellement découvertes comme contiguës et faisant partie d'un grand continent. C'est sous cette dernière forme que se présentèrent d'abord les Iles Britannniques (Dio Cassius, XXXIX, 50; Flor., III, 10) et Ceylan (Taprobane ou Sielediv) « quæ Hipparcho[1] prima pars *Orbis alterius* dicitur. »

[1] La citation d'Hipparque peut laisser quelque doute (Tzschucke, *ad Mel.*, vol. II, pars III, p. 251), lorsqu'on se rappelle que plus de cent cinquante ans avant Hipparque, dans l'expédition macédonienne, Onésicrite et Mégasthènes avaient reconnu Taprobane comme île (Strabo, XV, p. 1011 Alm., p. 689 Cas.), opinion qui se trouve même énoncée dans le Pseudo-Aristote (*de Mundo*, cap. 3), où Taprobane, comme île, est comparée à Albion et à Jerne. Le texte de Mela

(Mela III, 7, 7). Cette expression si caractéristique d'un *autre monde* se trouve jointe, chez Pline, à celle de *terre des Antichthones*. « Tapobranen alterum orbem esse diu existi-« matum est, Antichthonum appellatione. » (Plin., VI, 22 s. 24.) L'histoire des découvertes géographiques modernes nous montre ce même penchant à transformer par des prolongemens de contours fantastiques et des liaisons supposées, les caps de plusieurs îles et de vastes continens. Il y a plus encore : la prédilection pour des liaisons dans le tracé des cartes, que nous venons de signaler, conduit à un autre procédé qui se trouve également dans Ptolémée et chez les géographes de notre siècle. Lorsque les extrémités des terres qu'on a jointes et alignées en continens se rapprochent de notre οἰκουμένη, on abandonne l'hypothèse de continens séparés et on les rattache à des points anciennement connus. C'est de cette manière que Marin de Tyr et Ptolémée [1] ont transformé la Mer de

(III, 7, 7) est probablement corrompu, comme le prouvent les mots qui suivent : *sed quia habitatur....*

[1] Qu'est-ce que le Βατραχία θάλασσα du même pas-

l'Inde en un bassin fermé ou méditerranéen. On imaginait que la péninsule trans-gangétique, sur laquelle est placé Catigara (Caitogora, Edrisi, p. 67) au-delà du Sinus Magnus, à l'extrémité orientale de l'Asie, se réunissait vers l'ouest par une *terra incognita* (ἀγνώστῳ γῇ, Ptol., VII, 3), au promontoire Prasum (cap Delgado) et à la côte africaine d'Azania (Ayan, le *Zingium* de Cosmas Indicopleustès, Montfaucon, II, 132). Il est heureux que cette hypothèse d'une mer close, inconnue d'ailleurs à Srabon (I, p. 57 Alm., p. 32 Cas.), qui rejette tous les isthmes depuis le détroit d'Hercule jusqu'à la Mer Rouge, n'ait pas entravé et arrêté les découvertes des intrépides navigateurs du quinzième siècle, d'ailleurs plus influencés par les préjugés d'une fausse érudition qu'on ne le croit généralement. C'est par un procédé semblable que, dans la célèbre carte de l'Amérique que Jean Ruysch a ajoutée à l'édition de la Géo-

sage de Ptolémée, dans le septième livre (c. 3)? dénomination qu'en retranchant la première syllabe, on a traduit par *mare asperum*. C'était peut-être un golfe de peu de profondeur, rempli d'algues.

graphie de Ptolémée, publiée à Rome en 1508, on trouve d'après l'observation de M. Walckenaer, non seulement le Gruenlant (Groenland), mais aussi Terre-Neuve et les *Baccalauræ* entièrement séparés de l'Amérique insulaire, c'est-à-dire du *Mundus Novus* de la Terra Sanctæ Crucis, et réunis au continent septentrional de l'Asie (la terre de Gog, les côtes du Plisacus Sinus, et du pays d'Ergigaï). Des séparations semblables, mais bien plus hardies encore[1] parce qu'elles lient tout le Canada et la Floride à l'Asie boréale, et

[1] Joannis Schoneri, Carolostadii, *Opusculum geographicum* (40 pages in-4°), Noricæ, anno xxxiii (sic), lib. II, cap. 20. Quant au *Plisæus* (Plisacus) *Sinus* de Jean Ruysch, dans lequel se jette le *Policacus fluvius*, on croit au premier abord y reconnaître quelque trace de la géographie ancienne; mais ces noms sont tout simplement des altérations vicieuses de *Pouli Sangam* de Marco Polo, pont de la rivière de Sangan (Sangkanho des Chinois) près de la ville de Khanbalou ou Tatou (Klaproth, *Tableaux historiques*, n° 22). En latinisant, on aura fait *Pulisica* de *Pulisangam*, ce qui conduit à *Polisacus*. Je reviendrai plus tard sur les noms des villes commerçantes de la Chine, tels que Colomb les altère.

les détachent de ***Brasilia*** (l'Amérique du sud) « étendue vers Melacha (Malacca) et Zanzibar (côte et île Zanguebar, peut-être l'île Akgia des Arabes), » reparaissent, en 1533, dans la Cosmographie de Jean Schoner. Plus tard, Sébastien Munster, un des restaurateurs des sciences géographiques, rattache le Groenland à la Norvége; et encore de nos jours, entre les méridiens du cap Horn et du cap de Bonne-Espérance, on se plaît de temps en temps à réunir des îles qui sont voisines du cercle polaire antarctique en grandes masses continentales.

ARISTOT., *de Cœlo*, II, 14, in fine (græce, p. 298, 6 Bekk.) « Perspicuum est terram non « solum rotundam esse, sed etiam sphæræ non « magnæ: non enim sic cito mutationem faceret « manifestam migratione adeo brevi facta, qua- « propter qui locum eum qui circa Columnas « Herculeas est, conjunctum esse ei loco qui est « circa Indicam regionem existimant, atque hoc « modo unum mare esse asserunt, non videntur « incredibilia valde existimare. Dicunt autem hoc « ex barris etiam conjectantes quod circa extrema

« utraque loca genus ipsorum est, utpote extremis « ob conjunctionem similiter affectis. »

Le passage dont nous donnons ici la version latine, est précédé, ainsi que les premières lignes l'indiquent, par une discussion très lumineuse des argumens qu'on peut alléguer en faveur de la sphéricité et du peu de volume de la terre, puisés dans les lois de l'attraction ou de la gravitation [1], dans la forme de l'ombre de la terre projetée sur la lune pendant les éclipses, et dans l'idée de la rapidité avec laquelle les hauteurs (méridiennes) des astres changent lorsqu'on avance d'Egypte ou de Chypre vers les régions boréales.

L'argument ingénieux qu'Aristote déduit de l'existence des éléphans sur les côtes opposées de l'Afrique occidentale et de l'Inde se fonde sur la presque jonction des terres. Des productions analogues doivent se trouver aux deux extrémités de l'οἰκουμένη : ce n'est donc pas la théorie si répandue chez les anciens de la similitude des productions

[1] On a révoqué en doute la connaissance de la pesanteur des fluides élastiques dans les écrits d'Aristote. Toutefois le passage (*Meteorologica*, I, 3, p. 341, 5 Bekk.) ἀλλ' ἀεὶ ὅ τι ἂν βαρύνηται μόριον αὐτοῦ (τοῦ ἀέρος), me paraît offrir une preuve assez évidente de cette vérité.

sous les mêmes latitudes, théorie dont Ptolémée a singulièrement exagéré les conséquences, dans sa dispute avec Marin de Tyr sur la position d'Agisymba (Ptol., *Géogr.*, I, cap. 9,) et qui se trouve erronée, tant à cause des grandes inflexions des lignes isothermes qu'à cause des rapports mystérieux et compliqués qui ont déterminé primitivement la distribution des êtres organisés.

Le passage d'Aristote est cité, avec quelques légers changemens, mais sans oublier les éléphans, dans l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly (cap. 8 et 49), dans le *Compendium Cosmographicum* (cap 19) et le *Mappa Mundi* (cap. *De figura terræ*). Je ne cite ces traités que pour rappeler combien de fois Colomb y trouvait ce « principium « Indiæ valde accedens ad fines Hispaniæ. »

Aristot., *de Mundo*, cap 3 (græce, p. 392, 20 Bekk.). « Terram igitur habitabilem hominum « fere sermo in insulas divisit et continentes, scili- « cet ignorantium universam unam esse insulam « Atlantici maris ambitu circumdatam; multas « vero alias probabile est procul ab hac jacere freto « diremtas, partim hac majores, partim minores, « sed quarum nulla præter hancce sub prospectu « nostro sita sit : nam quemadmodum hæ quæ « apud non sunt insulæ, se habent ad hæc maria, « eodem modo hæc habitata terra refertur ad mare

« Atlanticum, multæque aliæ habitabiles eodem « modo ad universum mare. Nam hæc quoque sunt « insulæ magnis circumfusæ maribus. »

Le chapitre commence par un morceau éloquent sur l'aspect de la terre, chargée de végétaux, fertilisée partout par des eaux courantes, embellie par le séjour d'êtres intelligens : de là Aristote, ou plutôt un des disciples d'Aristote, auteur de la compilation, passe aux considérations sur la distribution des masses continentales en plusieurs groupes entourés par l'Océan.

Aristot., *Meteorologica*, II, 5 (græce, p. 362 Bekk. « Quo fit ut nunc telluris ambitus ridicule « depingant. Nam parti orbis terrarum habitatæ fi- « guram tribuunt orbicularem; at hoc fieri non « posse ratione pariter atque experientia cognitum. « Nam tum ratio ostendit in latitudinem quidem « definitam esse terram habitabilem, in circuitum « vero fieri potest ut coeat tum propter temperiem « (quippe cum non per longitudinem sed in latum « nimio rigore atque incendio prematur, adeo ut « nisi alicubi maris moles prohibeat, pervia tota « sit), tum hoc patet secundum ex quæ ex naviga- « tionibus et itineribus comperimus, nam longi- « tudo a latitudine multum differt. Quod enim a « Columnis Herculis ad terram Indicam usque « porrigitur, eo quod ab Æthiopia ad Mæotin

« usque et extremas Scythiæ partes pertingit, ma-
« jus quam quinque ad tria est, si tam navigationes
« quam vias, quatenus talium certitudo sumi po-
« test, metiri velit. Atqui partem orbis terræ habi-
« tatam in latum ad loca usque inhabitata explo-
« ratam habemus; nam hic pro frigore, illic
« præ æstu habitari præterea nequit; quæ vero
« ultra Indiam et Columnas Herculis jacent prop-
« ter mare non videntur conjungi ita ut ea con-
« junctione una fiat continua terra habitabilis.
« Cum autem necesse sit ut locus quidam ad alte-
« rum polum similiter sese habeat atque is locus
« quem nos incolimus, ad eum polum se habet qui
« super nobis est, patet et cætera et ventorum
« constitutionem respondentem habere rationem,
« ita ut quemadmodum nobis aquilo, sic et illis
« ventus quidam ab ea quæ ibi est Ursa spiret,
« quem huc penetrare haudquaquam possibile est,
« quando ne iste quidem aquilo totam quæ apud
« nos est partem orbis terrarum habitatam per-
« vadat. »

La théorie des courans aériens conduit Aristote à discuter la forme de la masse continentale habitable, dont l'état de surface et les contours déterminent en partie la direction de ces courans qui souflent de l'un et l'autre pôles. Du sud au nord, les températures extrêmes de chaleur et de froid mettent des bornes à l'extension de l'οἰκουμένη en la-

titude, Aristote regardant (ce qui n'est pas exact, mais ne pouvait être bien senti qu'après une connaissance intime de la température des côtes *orientales* de l'Asie et de l'Amérique) les lignes isothermes comme parallèles à l'équateur. Rien n'empêche l'homme d'habiter les terres qui, comme un anneau, entourent le globe de l'est à l'ouest, à moins que la mer ne partage cet anneau quelque part par un détroit. Aristote entrevoit que la forme de la terre habitable est très étendue en longitude, mais il ne la compare point encore à une chlamyde. Cette comparaison très significative, à cause de la direction des côtes d'Afrique, appartient à Eratosthène (STRABO, II, p. 173 et 179 Alm.).

ARISTOT., *de Mirab. Auscult.*, cap. 84, p. 836 Bekk. (cap. 85, p. 172 Beckm.) « Extra Columnas Herculis aiunt in mari a Carthaginiensis insulam desertam inventam, quæ tam sylvarum copia quam fluminibus navigationi idoneis abundet, et reliquis fructibus floreat, distantem a continente plurium dierum itinere : in qua cum Carthaginienses sæpe versarentur, ob soli fertilitatem nonnulli vero etiam habitarent, Carthaginiensium præsides, ne quis in illam insulam navigaret, pœna capitis interdixisse, incolasque omnes dele-

« visse, ne notitiam ejus spargerent, neve multi-« tudo, coitione facta adversus ipsos, insulam in « potestatem redigeret et Carthaginiensium felici-« tati detraheret. »

Un passage tout semblable, mais beaucoup plus détaillé, se trouve dans DIODORE DE SICILE, V, 19 et 20 (ed. Wessel., tom. I, p. 344-346). Le paysage est embelli par une région montueuse. L'air est d'une douceur constamment égale : « on dirait que c'est plutôt l'habitation des dieux que des hommes. » Cependant cette terre délicieuse n'est pas confondue par Diodore avec l'Élysée d'Homère, les Iles Fortunées de Pindare ou le site du jardin des Hespérides, l'Hesperitis continental (IV, 27). Les Phéniciens ayant commencé à fonder les colonies au-delà de Gades, ont trouvé l'île, poussés par des tempêtes. La direction de la navigation, que le Pseudo-Aristote n'indique cependant pas, était de la Libye vers le couchant. Les Tyrrhéniens, lorsqu'ils acquirent la domination sur la mer, ont aussi tenté d'y envoyer des colonies; mais les Carthaginois les en empêchèrent[1]. Ils espéraient que si jamais

[1] Aristote attribue la découverte de l'île aux Carthaginois, Diodore aux Phéniciens, et ce qu'il rapporte sur la construction du temple d'Hercule, à Gades, prouve assez qu'ici il ne les confond pas avec les Carthaginois. Il ne nomme ces derniers qu'après avoir parlé

leur ville était détruite, encore maîtres de l'Océan, ils pourraient trouver un refuge dans cette île inconnue aux vainqueurs. On sait que le nom de *Tyrrhéniens*, lié à celui des Pélasges, a eu une grande extension jusqu'à l'époque du Périple attribué à Scylax de Caryande, qui place même Rome en Tyrrhénie (HUDSON, *Geogr. min.*, tom. I, Scyl. Car., p. 2). Le savant auteur de la Géographie d'Aristote, M. Königsmann, conjecture même que le philosophe Stagire, en parlant des anciens traités de commerce conclus entre les Carthaginois et les Tyrrhéniens, a voulu désigner le traité romain dont Polybe nous a conservé la traduction [1] : mais Diodore, dans le passage que nous discutons, fait sans doute allusion à une époque bien plus ancienne. Selon Strabon (lib. VI, p. 410 Alm., p. 267 Cas.), immédiatement après la guerre de Troie, la domination des pirates tyrrhéniens s'opposait à l'établissement des colonies en Sicile; or l'on croit assez généralement la fondation de Gades et d'Utique par les Phéniciens, de plus d'un

de la rivalité des Tyrrhéniens. Chez Aristote, c'est la crainte de l'indépendance des colons, dont le commerce pourrait nuire à la mère-patrie, qui engage le Sénat à sévir.

[1] M. LETRONNE, dans le *Journal des Savans*, février-mai 1825, p. 236.

siècle et demi antérieure à Homère; et comme la fondation de Carthage coïncide presque avec le renouvellement des jeux olympiques par Iphitus [1], cette tradition vague de l'Ile Fortunée des Carthaginois, dont les Tyrrhéniens voulaient s'emparer, paraîtrait tomber dans des temps, je ne dirai pas mythiques, mais du moins très obscurs.

On ne peut être surpris de voir qu'à l'époque de la découverte du Nouveau Continent ces passages des *Récits merveilleux* et de Diodore de Sicile, aient tant fixé l'attention des littérateurs espagnols, quand, dans les temps modernes, lorsqu'une bonne critique guidoit déja les recherches philologiques, ces mêmes passages ont donné lieu à des applications également étranges. Le célèbre historien de l'Amérique, Gonzalo Fernandez de Oviedo, qui a passé trente-quatre années dans la

[1] Si, avec M. Ideler (*Handb. der Chron.*, tom. I, p. 375) on place la prise de Troie 1184 ans avant notre ère, on trouve pour la fondation de Gades et d'Utique 1085; pour le rétablissement des jeux olympiques par Iphitus 888; pour la fondation de Carthage 878; pour la fondation de Rome printemps 753, d'après Varron. Le marbre de Paros donne pour la prise de Troie, qu'à regret on place parmi les événemens entièrement historiques, 1208. (Boeckh, *Corp. Inscr.*, tom. II, p. 327.)

Terre-Ferme, au Darien, à Carthagène et à Haïti [1], affirme, sans s'arrêter à la navigation « de quelques jours, » dont parlent les anciens, que cette Antilia des Carthaginois désigne soit Haïti soit Cuba. « Mais, dit Fernando Colomb, dans la vie de son « père [2], si Oviedo s'était fait expliquer le texte « d'Aristote (les *Mirabiles Auscultationes*) par « une personne capable de le lire, il aurait com- « pris que ce texte ne peut s'appliquer en rien aux

[1] Il est à regretter que, malgré les ordres du roi Charles III, la majeure partie des ouvrages précieux de cet historien soit restée inédite. Son *Historia natural y general de las Indias, islas y tierra-firme del mar Oceano*, renferme cinquante livres, et il n'y en a que dix-neuf d'imprimés. L'aimable et naïve candeur des premiers écrivains *conquistadores* qui ne faisaient pas des livres avec des livres, nous dédommage de leur manque d'instruction. « Je parle, dit Oviedo, pour « avoir vu, non pour avoir ouï dire. J'ai été présent à « quatre choses remarquables : j'assistai comme page « (*page muchacho*) au siége de Grenade et j'y ai vu « entrer nos rois victorieux des Maures; j'ai vu, à Barce- « lone, en 1493, le monarque blessé par la main d'un « assassin, et pâle de sa blessure; j'ai vu arriver Chris- « tophe Colomb et présenter les premiers Indiens; « j'ai vu chasser les Juifs (*vi echar los Iudios de Cas- « tilla*). »

[2] *Vida del Almirante*, cap. 9.

« Indes occidentales. » En blâmant avec raison Oviedo, Don Fernando fait une autre supposition non moins hardie; il croit « que les Carthaginois « avaient découvert les *Cassitérides, qu'aujour-« d'hui nous appelons îles Açores*. Ils avaient bien « des motifs pour cacher cette découverte d'îles « dont ils tiraient l'étain. Ce sont les Açores dont « Aristote a voulu parler. Si l'on m'objecte que le « philosophe donne de grandes rivières navigables « à ce pays caché, je réponds qu'on s'est trompé en « le décrivant. »

Il paraît extraordinaire, au premier abord, de voir confondues ici les îles Açores et les Sorlingues sous une même dénomination, celles des Cassitérides. C'est étendre d'une manière étrange une dénomination vague chez Hérodote, parce qu'elle n'a rapport qu'à la source d'une production métallique, mais bien fixée, même pour les Romains, du temps de Strabon [1], depuis que P. Licinius Crassus eut examiné les mines d'étain et reconnu qu'elles n'avaient acquis que peu de profondeur. C'est revenir à la supposition de Festus Avienus, qui place Albion et Ierne (Insula sacra) dans le parallèle du Cap Finistère, et les Iles d'étain, îles Oestrymnides [2], dans le parallèle du Cap Saint-Vincent, à

[1] Strabo, lib. III, p. 265 Alm., p. 167 Cas.

[2] *Ora mar.*, v. 96, 108, 113 (*Poetæ lat. min.*, ed.

peu près sous la latitude des Açores. Comme Avienus (et ceci est assez extraordinaire dans un auteur de la fin du quatrième siècle et si éloigné du temps de Columelle, le traducteur de Magon) s'autorise positivement du témoignage des annales carthaginoises (Hæc nos, ab imis Punicorum annalibus Prolata longo tempore, edidimus tibi; *Ora mar.*,

Wernsd., tom. V, pars II, p. 1181-1184). Avienus ignore le nom des Cassitérides, ou plutôt il dédaigne de l'employer, puisant (à ce qu'il assure) à des sources très anciennes. Ces noms « Sinus *Oestrymnicus*, et Insulæ *Oestrymnides* laxe jacentes » (très éloignées les unes des autres, dispersées dans *la mer extérieure*), seraient-ils d'un Périple d'Himilcon, qui visita « pendant quatre mois » les côtes occidentales de l'Europe, comme Hannon avait visité celles d'Afrique? Pythéas paraît avoir entendu des noms semblables dans ces contrées, connaissant, d'après Eratosthène (Strabo, lib. I, p. 112 Alm., p. 64 Cas.) un promontoire des Ostidamniens, ou, d'après une autre leçon (Ukert, *Geogr.*, tom. II, Abth. I, p. 476) Ὠστιμνίων (ἀκρωτήριον). Ces dénominations géographiques d'îles *Oestrymnides*, de golfe *Oestrymnien*, et de promontoire *Ostimnien*, trouvées dans des auteurs d'âge si différent ne paraissent d'ailleurs nulle part dans les classiques. Strabon qui, à cette occasion, ne manque pas de sévir de nouveau contre les « fictions (πλάσματα) de Pythéas, » a très bien compris qu'il s'agit de lieux dont la position est beaucoup plus boréale.

v. 414 et 415), on aurait pu s'attendre à trouver dans ces ouvrages quelque allusion à une île qui avait fixé l'attention du sénat de Carthage, que citent Aristote et Diodore, et qui a excité la curiosité des érudits contemporains de Colomb. Le commentateur des *Mirabiles Auscultationes*, le docte Beckmann a déja discuté l'opinion des philologues qui ont cru reconnaître le Brésil ou d'autres parties de l'Amérique dans ce passage (p. 836) et dans la Mer de Sargasso d'Aristote (p. 174 et 307). Le judicieux Wesseling (ed. Diod., tom. I, p. 345, n. 28), après avoir traité ces interprétations de très douteuses, finit pourtant par ajouter : « Fabulis adfi« nia sunt quæ de hac insula produntur, *id tamen* « *indicantia*, obscuram ejus regionis, quam Ame« ricam vocamus, famam in Carthaginiensium na« vigationibus ad veterum aures dimanasse. » M. Heeren [1] voit dans cette île si pittoresquement décrite, l'île de Madère trouvée par les Portugais Jean Gonzalves Zarco et Tristan Vas (1420) sans trace d'habitation, et que la force des courans, portant au S. E. et au S. S. E., semble avoir soustraite aux navigateurs anciens, prudens et timides côtiers. L'indication « d'île dépeuplée » excluerait les îles Canaries que l'on croit très anciennement habitées

[1] Tom. I, Abth. 2, p. 54. Tom. II, Abth. 1, p. 106.

par les Guanches, et qui, célèbres par leur aridité, n'offrent pas « ces rivières navigables » dont parle Aristote, quoique PLINE (lib. VI, 32), SOLIN (cap. 70) et même encore DICUIL (*De mensura orbis terr.*, VII, p. 40 Walck.) leur donnent « amnes « siluris piscibus abundantes. »

Il est impossible, je pense, de s'arrêter à une localité déterminée au milieu de tant de descriptions incertaines. La tradition est ancienne, car le trait « de l'asile offert dans le cas d'un renversement de fortune, ou de la chute de Carthage, » n'appartient qu'à Diodore, et pourrait bien être un ornement oratoire ajouté après la destruction de la cité de Didon. Ce même asile s'offrit du moins en espérance à Sertorius [1] lorsqu'à l'embouchure du Bætis, il vit entrer un navire revenant « de deux îles atlantiques « qu'on croyait éloignées de dix mille stades. » Les *Récits merveilleux*, qui sont la seule source à laquelle nous pouvons remonter, ont été compilés pour le moins [2] avant la fin de la première guerre punique, car ils nous dépeignent (cap. 105, p. 211 Beckm.) la Sardaigne tyrannisée par les Carthaginois. Le mystère dont ceux-ci avaient intérêt d'envelopper leurs navigations lointaines, ne permet

[1] PLUT, *In vita Sertor.*, cap. 8. SALLUST., *Fragm.* 489.

[2] MANNERT, *Geogr. der Alten*, part. I, p. 44, 77.

que de vagues conjectures. Le hasard des tempêtes (la découverte de Porto-Santo par Zarco et Vas [1], au quinzième siècle, fut due à cet incident) peut sans doute conduire très loin; mais le retour de bâtimens déviés de leur route par les tempêtes ou par la force des courans, et dépourvus de boussole, présente une chance plus rare encore.

STRABO, lib. I, p. 11 Alm.; p. 5 Cas. « Verisi-« mile etiam non videtur Atlanticum pelagum esse « bimare, et angustis dirimi isthmis, qui obstent ne « navibus circumiri possit; multo contra est pro-« babilius eum confluere in sese et esse continuum. « Nam qui circumnavigare adgressi ac deinde re-« trorsum conversi sunt, id haud objectu terræ cu-« jusdam, quæ navigationem impediret ulteriorem, « sed mari haud secus navigabili, ob penuriam re-« rum et solitudinem se retroactos aiunt. »

Ce passage de Strabon n'a pas de liaison directe avec celui (lib. I, p. 113 Alm.) qui traite de la possibilité de naviguer des côtes occidentales de l'Ibérie aux côtes orientales de l'Inde. Il n'est pas question d'une terre semblable au continent améri-

[1] BARROS, Dec. I, lib. I, cap. 2, p. 27 (éd. de Lisbonne, 1778).

cain; qui se rattacherait au nord et au sud à des terres polaires, et s'opposerait comme une barrière à une navigation de l'ouest à l'est. On voit par ce qui précède, et par un autre texte (lib. I, p. 57 Alm., p. 33 Cas.) que le mot *circumnaviguer*, περιπλεῖν, n'est pas pris dans le sens de naviguer autour du globe, mais dans celui de faire le tour de la masse des terres connues (ἡ οἰκουμένη), placée entièrement, d'après le système de Strabon, dans un quadrilatère au nord de l'équateur. Ce géographe s'oppose à l'idée de la division de l'Océan en plusieurs bassins : il fait allusion peut-être, comme l'a déja observé M. Gossellin, à l'hypothèse d'une Mer Erythrée méditerranée supposée par Marin de Tyr et par Ptolémée. Si l'extrémité sud-est de l'Asie se repliait pour se prolonger vers l'ouest et se rattacher au Cap Prasum, la circumnavigation de l'Afrique, depuis le golfe Arabique jusqu'en Mauritanie devenait impossible. J'ai déja fait sentir plus haut combien il est heureux que cette fausse conception d'une mer Erythrée (Mer de l'Inde) considérée comme bassin fermé, n'ait pas été adoptée et répandue par Isidore de Séville (*Orig.*, XIV, c. 5.) et Sanuto, qui ont exercé de l'influence sur les projets de Gama et de Magellan. Strabon discute (I, p. 11 Alm.) ce qui de « l'île de la terre habitée » a déja été examiné, du côté oriental le long de l'Inde et du côté occidental occupé par les

Ibères et les Maurusiens ; il regarde un peu à tort, comme moins considérable ce qui reste des côtes à découvrir et à longer. « Il est certain, dit-il, que les navigateurs partis de points opposés (ἀντιπεριπλέοντες) ne se sont pas rencontrés. » Cette discussion devait le conduire naturellement à la question de savoir si la division de l'Océan en plusieurs bassins ou l'existence des isthmes, pourraient empêcher les navigateurs de faire le tour de la terre habitable? Strabon revient à cette idée d'isthmes en parlant du tour de l'Afrique. « Tous ceux (lib. I, « p. 57 Alm., p. 32 Cas.) qui sont partis, soit de « la Mer Erythée, soit des Colonnes d'Hercule, ont « été forcés de revenir sur leurs pas, ce qui a fait « croire assez généralement à l'existence de quelque « isthme formant une barrière [1], tandis que partout et particulièrement au midi, la Mer Atlan- « tique est continue. » Cette continuité des mers se trouve aussi énoncée avec beaucoup de précision chez Hérodote (I, 202). « Toute la mer que par- « courent les Hellènes, et celle qui est hors des Co- « lonnes, à laquelle on donne le nom d'Atlantique,

[1] Voyez à l'occasion de ce passage de Strabon et d'un texte d'Hérodote cité sur cette même page, Spohn, *Diss. de Nicephoro Blemmyda*, 1818, p. 22, avec des inculpations amères contre M. Tzschucke (*Adnotat. ad Melam*, Vol. III, Pars. I, p. 95).

« et la Mer Erythrée ne forment qu'une seule mer. » Si, plus tard (IV, 8) il raconte « que les Grecs du « Pont-Euxin font naître l'Océan à l'est (ce qui est « contraire à l'idée homérique des sources du fleuve « Océan) et le font couler autour de la terre, sans « cependant le prouver par l'expérience, » il ne se rétracte pas sur ce qu'il a avancé dans le premier livre : il ne fait que préciser ce qu'il a recueilli en distinguant entre l'opinion et le fait.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que dans Strabon, comme dans Eratosthène, la dénomination de Mer Atlantique se trouve étendue à toutes les parties de l'Océan [1]. Selon le premier, les côtes de l'Inde méridionale (lib. II, p. 192 Alm., p. 130 Cas.) sont baignées par l'Atlantique; les régions les plus orientales et les plus méridionales de l'Inde (lib. XV, p. 1010 Alm., p. 689 Cas.) se prolongent εἰς τὸ Ἀτλαντικὸν πέλαγος. Depuis que par les progrès de la navigation et des connaissances géographiques l'image du *fleuve Océan* Homérique, qui entourait le disque terrestre, s'était agrandie et adaptée aux observations positives, un nom qui, selon M. Letronne [2], remonte avant Hérodote (I, 202) jusqu'aux temps de Solon (Ol. 54) et qui n'appartenait d'abord qu'à la Mer extérieure, à la portion de

[1] Strabo, ed. Sieb., t. VII, p. 197.

[2] *Mém. sur l'Atlas*, p. 10.

l'Océan voisine des Colonnes d'Hercule (ἡ ἔξω θάλασσα), fut étendu à toutes les mers qui autour des continens alors connus, communiquent les unes avec les autres. C'est ainsi que depuis l'expédition d'Alexandre, les noms de Taurus et de Caucase furent donnés à toutes les chaînes de montagnes de l'Asie qui parcourent ce vaste continent de l'ouest à l'est jusqu'aux côtes des Sinæ et des Seres. L'école d'Aristote (de Mundo, c. 3) s'énonce dans le même sens, et dans le beau passage de Cicéron (Somn. Scip., c. 6.) que j'ai déja eu occasion de citer plus haut, l'orateur dit formellement : Cette terre que vous habitez est une petite île, « circumfusa illo « mari quod *Atlanticum*, quod *Magnum*; quod « *Oceanum* appellatis in terris. » Cette synonymie d'Atlantique et d'Océan, en général, ne se retrouve cependant pas chez tous les classiques romains ; Mela (Tzschucke ad Pomp. Melam, vol. III, Pars I, p. 95) et Pline font exception, et ce dernier (III, 5 s. 10) nomme *Mare magnum*, non comme Cicéron et Sénèque (Nat. Quæst., II, 6), la mer qui entoure l'οἰκουμένη, mais spécialement la partie voisine des côtes occidentales de l'Europe ou l'Atlantique, proprement dite, ce qui rappelle la dénomination de *Grand Océan*, que, d'après l'exemple de Fleurieu, les géographes modernes donnent, avec plus de raison, à la Mer Pacifique.

Le passage de Strabon, I p. 11 Alm., p. 5 Cas., se termine par une longue discussion contre Hipparque, qui avait mis en doute la continuité des mers. Je pense toutefois que c'est à tort que M. Gossellin (dans la Géogr. des Grecs analysée p. 52; dans les Recherches sur la Géographie systématique et positive des Anciens, t. I, p. 45, 133, 194, et dans les notes de la traduction française de Strabon, t. I, p. 12) attribue si positivement à Hipparque l'hypothèse avancée par Marin de Tyr et Ptolémée sur le bassin fermé ou *méditerranéen* de la Mer Erythrée et sur le *continent inconnu*, qui rattache la péninsule de Thinæ au cap Prasum. Je ne trouve aucune preuve de cette assertion. M. Gossellin croit pouvoir se fonder sur le texte qui nous occupe (I, p. 11 Alm.) et sur l'idée d'Hipparque que « la circumnavigation de l'Afrique était impossible; » cependant, le passage cité par Gossellin n'offre rien de pareil, et Strabon, I, p. 11 Alm. ne parle que « de l'inégalité du phénomène des marées dans diverses régions pélagiques observée par Séleucus le Babylonien, comme de l'assertion d'Hipparque, que la supposition même de leur égalité ne prouverait pas la continuité absolue des mers qui entourent le globe. » Il y a loin de ce raisonnement général et vague à l'hypothèse de la jonction de Thinæ au cap Prasum, que M. Gossellin, d'ailleurs si exact et si digne d'éloge, a consignée deux fois

dans des cartes particulières. (*Rech.*, t. I, Pl. 1; Trad. de Strab., t. I, Pl. 2.)

On reconnaît dans un passage remarquable de Plutarque (*de Facie in orbe lunæ*, p. 921, 19) ces mêmes isthmes de l'Atlantique (« de la grande mer ou mer extérieure ») paraissant distinctement, mais reflétés par le disque lunaire, si, d'après le système d'Agesianax, que l'on retrouve encore de nos jours parmi le peuple en Perse, la lune représente, comme dans un miroir, le paysage terrestre et les inégalités de la surface de notre planète. Plutarque, qui a pu voir le texte de Strabon (I, p. 11 Alm.), allègue dans ce dialogue, pour combattre la vérité d'un système catoptrique si bizarre, la continuité des mers qui se communiquent toutes sans isthmes interposés. Étrange erreur de chercher dans la portion de la lune éclairée directement par le soleil, la configuration de nos continens, de même que, d'après l'observation d'un astronome illustre, M. Arago, on peut lire dans la lumière cendrée de la lune l'état moyen de diaphanéité de l'atmosphère terrestre.

La vaste étendue de mer qui sépare les côtes occidentales de l'Ibérie des côtes orientales de l'Asie, sur lesquelles Strabon, d'après l'exemple d'Ératosthène, fait déboucher le Gange, se trouve aussi indiquée par l'expression assez impropre « que l'Ibérie et l'Inde, contrées que nous savons être, l'une,

la plus orientale, l'autre, la plus occidentale de toutes, sont respectivement antipodes. » (Strabo, lib. I, p. 13 Alm., p. 7 Cas.) Comme les deux régions sont situées dans le même hémisphère boréal et supposées sur un même parallèle, il aurait fallu (Gemin. Elem. astr., c. 13; Cleomed. Cycl. Theor., lib. I, c. 2, p. 10 Schmidt) employer le mot περίοικοι et non celui d'ἄντοικοι, comme veut [1] M. Gossellin (Trad. de Strabon, t. I, p. 17), qui observe d'ailleurs très judicieusement que, d'après les principes admis par Strabon sur la longueur de la terre habitable, c'est-à-dire, sur la distance de l'Ibérie à l'Inde la plus orientale, l'étendue de l'Atlantique interposée résulte pour le parallèle du *diaphragme*, c'est-à-dire, celui de Rhodes, non de 180°, mais de « 134,000 stades sur un périmètre

[1] Les *antœciens*, ou *antomes* de l'Ibérie se trouvent en Afrique et non dans l'Inde. C'est dans ce même sens, que Ptolémée (*Géogr.*, lib. I, c. 8) nomme ἀντοικουμένη, la *terre opposée*, une masse continentale située au-delà de l'équateur entre les mêmes méridiens. Ainsi la définition d'*antomes*, ἄντωμοι, donnée dans l'*Astronomie ancienne* de M. Delambre (t. I, p. LIV) est inexacte et en contradiction directe avec les bonnes définitions données t. I, p. 204 et 218. On trouve d'ailleurs souvent confondus chez les auteurs du moyen-âge les antipodes avec les antichthones. Ces deux mots

équatorial de la terre de 252,000 stades » (ce qui fait plus de 236°). Observons cependant que Strabon ajoute prudemment au mot antipodes placé pour periœcien : τρόπον δέ τινα « en quelque sorte. »

Strabo, lib. I, p. 113-114 Alm. (p. 64-65 Cas.) « Itaque (compluribus verbis persuadere nititur Eratosthenes) nisi Atlantici maris obstaret magnitudo, posse nos navigare in eodem parallelo, ex Hispania in Indiam per universum id quod reliquum est, demta dicta distantia (hoc est longitudinæ terræ habitatæ) quæ totius circuli trientem excedit : siquidem circulus per Thinas ductus minor est ducentis milliariis, ubi nos stadia dimensi

ne sont pas nécessairement synonymes, comme le prouvent p. e. les passages de Mela, I, 9, 4 (*Tzschucke ad Mel.*, t. II, Pars I, p. 334) et de Pline, VI, 22 s. 24. Ces deux auteurs, en parlant de Taprobane ou de la terre opposée, dans laquelle le Nil pourrait avoir sa source transmarine, prennent γῆν ἀντίχθονα pour une terre des Antœciens. Christophe Colomb n'est certainement pas venu aux antipodes de l'Europe, et cependant Pierre Martyr d'Anghiera a des nouvelles qui vont d'Espagne, « ad occiduos Antipodas. » *Opus Epistol.*, p. 133.)

sumus ex India in Hispaniam.... Habitatam nempe terram appellamus eam quam inhabitamus et notam habemus. Possunt autem in eadem temperata zona vel duæ habitatæ terræ esse, immo et plures, præsertim proxime ad circulum qui per Thinas et Atlanticum mare describitur. »

C'est, comme nous avons déja eu occasion de l'énoncer plusieurs fois dans ces discussions, un passage, pour ainsi dire, parallèle à celui qu'on lit dans Aristote, *de Cœlo,* II, 14. Il ne peut y avoir aucun doute que Strabon, en parlant de la possibilité de la navigation de l'Ibérie dans l'Inde, attribue cette opinion au second livre de la géographie d'Ératosthène (Strabo, lib. I, p. 62 Cas.) et non à Pythéas, comme le prétend un géographe moderne [1] auquel

[1] M. Mannert. Il dit dans *Einleit. in die Geog. der Alten,* p. 74: « Pythéas eut le premier la pensée qu'en naviguant de l'Europe vers l'Ouest, on parviendrait dans l'Inde; pensée qui fit trouver l'Amérique à Christophe Colomb. » Strabon rapporte simplement, qu'Ératosthène, dans son évaluation de la grandeur de la chlamyde, se fonde sur l'opinion qu'avait Pythéas de l'intervalle du Borysthène à Thulé. Nous verrons bientôt que c'est plutôt chez Posidonius (Strabo, lib. II, p. 161 Alm., p. 102 Cas.) que nous retrouvons la pensée d'Eratosthène, et non dans le peu que nous savons de Pythéas, si injustement traité par ceux qui n'ont pu ou n'ont pas voulu le comprendre.

on doit d'excellentes recherches sur la géographie des anciens. Ératosthène, admettant la sphéricité de la terre (Strabo, lib. I, p. 107 Alm., p. 62 Cas.) devait facilement être conduit à l'opinion que l'on pourrait naviguer de l'Ibérie dans l'Inde; mais, comme de raison, l'étendue de l'Atlantique sous le parallèle de Thinæ (*le diaphragme* de Dicæarque) lui paraissait un obstacle insurmontable. La mesure numérique de cette étendue de l'Atlantique résulte de l'étendue en longitude de l'οἰκουμένη évaluée à un peu moins de 68,000 stades dans le parallèle de Thinæ. D'après ce que Strabon énonce dans le quatrième chapitre du second livre et dans le quinzième chapitre du onzième livre sur la forme générale et la dimension de la terre habitée (p. 172 Alm., p. 112 Cas., p. 179 Alm., p. 118 Cas., p. 179 Alm., p. 519 Cas.), les résultats numériques auxquels il s'arrête, soit dans le système d'Ératosthène, soit dans celui de Posidonius, se retrouvent avec beaucoup de facilité; et ce qui me paraît très rassurant surtout, on les retrouve en ne comparant *dans chaque système* les données partielles qu'aux périmètres entiers très différemment évaluées par l'un et l'autre de ces anciens géomètres, sans avoir besoin de recourir à une comparaison avec les mesures actuelles. « La portion de l'hémisphère septentrional comprise entre l'équateur et un parallèle voisin du pôle a la figure d'une *ver-*

tèbre [1] σπόνδυλος (Cod. Paris., 1393 : σπόνδειλον dont M. de Brequigny propose très inutilement de faire σπονδεῖον, coupe employée dans des libations). La surface de cette vertèbre ou zone sphérique qui représente la zone temperée septentrionale, comprendra deux quadrilatères (τετράπλευρα), dont les côtés seront vers le nord, la moitié du cercle parallèle à l'équateur et voisin du pôle (1400 stades au-delà d'Ierné), vers le sud une moitié de l'équateur. » Or, c'est dans l'un de ces quadrilatères, que Strabon inscrit l'île qui est notre terre habitée « dont la longueur est plus que le double de sa largeur, qui a la forme d'une chlamyde, et dont la largeur se rétrécit beaucoup vers ses extrémités, surtout vers l'ouest (II p. 177

[1] J'ai conservé le mot vertèbre dont les traducteurs de Strabon se sont servis jusqu'ici. Il est cependant bien plus probable que Strabon, loin de faire allusion au squelette des animaux vertébrés, ait voulu désigner σπόνδυλος une forme circulaire (anneau) à surface bombée ou cylindrique, telle que l'offrent soit le peson du fuseau (*verticillus* dans Pline, XXXVII, c. 2, peson bien léger d'une matière semblable à l'ambre), soit les parties cylindriques du fût d'une colonne. (Athen. Deipn., V., p. 206, et où se trouve décrit le fameux vaisseau du Nil, le Thalamegus, orné de colonnes dont les parties étaient de différentes couleurs semblables à quelques édifices modernes de Florence.)

Alm., p. 116 Cas.). Comme le parallèle de Thinæ, en supposant le périmètre équatorial avec Ératosthène de 252,000 stades (STRABO, II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.) n'a pas tout-à-fait 200,000 stades (Strabon aurait dit plus exactement [1] un peu moins de 203,000), et comme la longueur de la terre habitée, de l'ouest à l'est, du Cap Sacré à Thinæ est, sous le même parallèle du diaphragme, de 70,000 stades (STRABO, II, p. 137, 177, XI, p. 789 Alm. ou, II, p. 83. 116, XI, p. 519 Cas.), il est juste de dire, comme le fait Strabon dans le passage (p. 113 Alm., p. 64, 65 Cas.), qui a tant occupé le moyen-âge jusqu'à Colomb, que les terres occupent « plus du tiers » du cercle qui passe par Rhodes et Thinæ, deux lieux que l'antiquité supposait par une même latitude, quoiqu'ils différassent probablement de 24°. Il resterait donc à parcourir par mer 130,000 stades pour aller de l'Ibérie dans l'Inde « par un même parallèle, » dans cette Inde [2]. « Eoo adposita pe-

[1] GOSSELLIN, dans les notes à la trad. de Strabon, t. II, p. 164.

[2] Dans le passage remarquable qui traite du commerce de Thinæ (*Periplus Marciani Heracl.*, p. 14, et *Arriani Periplus maris Erythr.*, p. 36 HUDSON) ce port est représenté comme appartenant au pays des Sinæ, pays séparé de l'*India extra Gangem*. Telles étaient les connaissances dues à une navigation plus étendue.

lago » (Mela, III, 17.) C'est là, comme dit Strabon dans un autre endroit (II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.), « la vaste étendue et la solitude des mers que l'on « ne peut franchir. »

Mais ce qui rend le texte (I, p. 114 Alm., p. 65 Cas.) que nous analysons le plus remarquable, et ce qui semble avoir peu frappé les écrivains du quinzième et du seizième siècle (de la grande époque des découvertes), c'est cette assertion de Strabon « que dans la même zone tempérée que nous habitons, et surtout aux environs du parallèle qui passe par Thinæ et traverse la mer Atlantique, il peut exister deux *terres habitées et peut-être plus de deux*. » C'est une prophétie de l'Amérique et des îles de la Mer du Sud, plus raisonnée du moins que la vague prophétie de la *Médée* de Sénèque. Strabon, dans le second livre (p. 179 Alm., p. 118 Cas.), fait encore allusion à cette probabilité de l'existence de terres inconnues placées entre l'Europe occidentale et l'Asie orientale. « Chercher à donner une idée exacte, dit-il, de toutes les autres portions du globe, ou même simplement de la totalité de cette *vertèbre* ou zone dont nous avons parlé (II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.), cela est du ressort d'une autre science (ce n'est pas du ressort de la géographie positive), comme aussi d'examiner si la *vertèbre* est habitée dans l'autre *quadrilatère*, comme elle l'est dans celui où nous sommes. En

effet, supposez, *ce qui est assez probable*, qu'elle le soit, ce ne saurait être par des peuples de même origine que nous : dès-lors, cette terre habitée doit être différente de la nôtre, et c'est la nôtre seule que nous avons à décrire. » L'existence d'une terre ou de plusieurs terres dans l'Atlantique à l'est de Thinæ, paraissait donc assez probable au judicieux géographe d'Amasée, qui craignait de s'égarer dans le vaste champ de la géographie conjecturale. La liaison du passage que nous citons (II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.) avec celui qui traite des dimensions et des divisions de la terre habitée (II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.), l'expression, *autre quadrilatère* de la vertèbre (de la zone septentrionale), qui a été décrite, « composée de deux quadrilatères dont l'un comprend notre οἰκουμένη, » ne laisse aucun doute que Strabon, après avoir fait l'éloge des grandes expéditions des Romains si utiles aux progrès de la géographie, et « de son compagnon et ami, Ælius Gallus, » revient incidemment sur l'existence de terres habitées, non encore découvertes, placées peut-être sous le parallèle de Rhodes et de Thinæ. Cette autre οἰκουμένη de l'hémisphère boréal était donc entièrement différente de l'*autre partie du monde*, qu'à l'exemple de Cratès (Strabo, I, p. 54 Alm., p. 31 Cas.), on admettait dans l'hémisphère austral, au-delà du bras océanique qui occupe la zone torride ; elle était différente de l'*al-*

ter Orbis de Mela (I, 9, 4, III, 7, 7) et de la *quatrième partie du monde* [1] d'Isidore de Séville (Orig. XIV, c. 5, ed. Venet. 1483, p. 71, b).

La comparaison d'une chlamyde avec la forme de l'οἰκουμένη revient quatre fois dans Strabon (II, p. 173 Alm., 113 Cas.; II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.; II, p. 182 Alm., p. 121 Cas.; XI, p. 789 Alm., p. 519 Cas.). L'analogie paraît se fonder principalement sur deux circonstances; il faut d'abord que la longueur, l'étendue de droite à gauche du vêtement dans lequel le cavalier doit s'envelopper et

[1] Je cite, de préférence, ces dénominations de la terre des Antichthones, qui, dans des siècles postérieurs, ont été identiquement appliquées à l'Amérique. Finis erat orbis ora gallici litoris, nisi Britannia insula amplitudine nomen *Orbis alterius* mereatur (Dicuil, *de mesura orb. terræ*, p. 50 Walck., passage imité de Florus, III, 10, 16). Sur les difficultés qu'éprouvent les habitans de la terre australe (Antichthones) de communiquer avec les habitans de notre οἰκουμένη, voyez deux passages remarquables dans Cleom., *Cycl. Théor.*, t. II (ed. Theop. Schmidt. 1832, p. 11-12) et dans Geminus, *Elem. Astr.*, c. 13 (Pet. Uran., p. 52). Le premier ajoute : « L'existence de cette terre antichthone (des Antœciens), nous l'avons apprise par des considérations (théoriques) de physique générale, φυσιολογία, non par l'expérience (de faits historiques). »

l'étendue (longueur) de l'est à l'ouest de la terre habitée soient beaucoup plus considérables, en général, que la hauteur de la chlamyde ou la largeur de l'οἰκουμένη du nord au sud. Cette circonstance se retrouve en effet dans la description d'Alexandrie. Strabon compare le terrain qu'occupe cette ville à la figure d'une chlamyde, « dont la longueur déterminée par les deux côtés baignés, l'un par la mer, l'autre par le lac Maréotis, est de 30 stades, tandis que les isthmes qui en marquent la largeur, n'ont que de 7 à 8 stades et sont resserrés entre la mer et le lac » (lib. XVII, p. 1143 Alm., p. 793 Cas.). L'οἰκουμένη se rétrécit beaucoup dans sa largeur vers les extrémités à l'est et à l'ouest (II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.; II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.; II, p. 181 Alm., p. 120 Cas.), surtout vers l'ouest (II, p. 177 Alm., p. 116 Cas.). Malgré la disproportion entre les deux dimensions de longueur et de largeur, d'étendue en longitude et en latitude, la similitude des formes exige que, vers le milieu de la longueur, la largeur atteigne un maximum. Cette condition, comme M. Gossellin l'a judicieusement observé (trad. de Strabon, t. IV, partie 1, p. 293-294), se trouve établie par Strabon (XI, p. 789 Alm., p. 519 Cas.) lorsqu'il discute où est placée, sous le parallèle de Rhodes, la moitié de la longueur, et si à ce point correspond la plus grande largeur de la chlamyde. L'idée sys-

tématique sur la forme du manteau de la terre habitée paraît géographiquement assez justifiée; car le maximum de largeur tombe en effet entre les méridiens de Rhodes et d'Artemita en Babylonie. Je trouve que, dans le moyen-âge, on a même vu les attaches (fibulæ) de la chlamyde [1].

La discussion sur la chlamyde et la largeur de la terre habitée dans le méridien d'Artemita ou de l'embouchure de la mer Hyrcano-Caspienne se termine par une comparaison de la partie boréale de l'Asie avec un couteau; comparaison qui rappelle celles de feuilles de platane ou de peau de panthères si communes chez les géographes grecs. Elle a paru inintelligible à des traducteurs modernes [2]; mais d'après l'opinion de M. Boeckh, Strabon (lib. XI, cap. 15, in fine, p. 789 Alm., p. 519 Cas.),

[1] Omnis terra quamvis ab Oceano tamquam ingens quædam insula circumvallatur, habitabilis tamen non undique globea est: cum utrumque ad solis semitam altius erecta caliginosæ cujusdam nubeculæ (ut inquit Anthonius Veronensis) speciem præstet, chlamydisque formam præ se fert, inquit Strabo in tertio: quoniam duas fibulas versus arcton habere conspicitur, quæ si coirent chlamydis figurarent speciem. *Cosmographia*, dans la *Manuductio in tabulas Ptholomei, composita per Laur. Corvinum Basil.* 1496, *fol.* 10, *a.*

[2] Du Theil, t. IV, partie I, p. 295.

frappé de la configuration du segment de la terre compris entre la Mer Glaciale et la chaîne du Taurus que sous les dénominations successives de Caucase (d'Alexandre), d'Imaüs, d'Émodus, d'Ottorocorras et de montagnes de Seres, on supposait parcourir toute l'Asie de l'ouest à l'est jusqu'à la mer orientale (*Eoum pelagus*), assimile ce segment à la forme d'un couteau, dont le dos courbé est représenté par la côte de la mer boréale, et le tranchant (ἀκμὴ τῆς κοπίδος) par la chaîne du Taurus qui se prolonge en ligne droite. Si je cite, à cette occasion, cet érudit et spirituel philologue, mon confrère à l'Académie, c'est pour lui offrir en même temps l'hommage de ma vive reconnaissance pour le soin qu'il a pris de rectifier les traductions latines de plusieurs textes d'Aristote et de Strabon (par Joannes Agyropulos, Budée, Vatable et Xylandre), comme aussi pour les conseils qu'il a bien voulu me donner, lorsque je lui ai soumis des travaux qui m'ont occupé un si grand nombre d'années. Signaler ces secours de la critique et de l'amitié, ce n'est pas rendre M. Boeckh responsable des aperçus souvent vagues et hasardés que peut renfermer mon ouvrage.

STRABO, lib. II, p. 161 Alm. (p. 102 Cas.)

« Suspicatur etiam (Posidonius) habitatæ terræ longitudinem LXX circiter millibus stadiorum constare, dimidiumque esse totius in quo sumitur circuli : itaque, inquit, ab occasu, Euro spirante, navigans tantum spatium ad Indos pervenires. »

Le périmètre équinoxial étant supposé par Posidonius de 180,000 stades (Strabo, II, p. 151 Alm., p. 95 Cas.), le périmètre du parallèle de 36° (« de celui sur lequel la mesure de la terre habitée est prise ») est nécessairement de 145,600 stades (Gossellin dans la trad. de Strabon, t. I, p. 270, note 1), dont 70,000 stades ou la plus grande étendue de l'οἰκουμένη de l'est à l'ouest sont en effet « environ la moitié. » Strabon n'a pas mis beaucoup de précision dans la réduction des périmètres appartenant à différentes latitudes. Il est difficile de concevoir comment des commentateurs ont voulu substituer ζέφυρος à εὖρος et faire naviguer de l'Ibérie vers l'Inde avec un vent continuel de l'ouest. Les mots ἀπὸ τῆς δύσεως dans le texte dont je cite la traduction, désignent le point de départ, et « ce vent continuel de l'est » rappelle presque les vents alisés d'un parallèle plus méridional.

Seneca, Nat. Quæst., in Præf., 11, « Tunc contemnit (curiosus spectator) domicilii prioris

angustias. Quantum enim est, quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet? Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit (Codd. ferat.)»

Au premier abord, ce passage paraît faire allusion à ceux d'Aristote, *de Cœlo*, II, 14, et de Strabon, I, p. 113 Alm., p. 64 Cas.; mais cette analogie n'a rapport qu'à la voie par laquelle on peut naviguer de l'Ibérie dans l'Inde. Colomb, dans sa lettre à la reine Isabelle, de l'année 1498, confond tous les textes des auteurs anciens pour appuyer son opinion du peu d'étendue des mers. « Aristote, dit-il, nous apprend que le monde est petit, qu'il y a peu d'eau, et que facilement on peut aller de l'Espagne dans l'Inde. Ceci se trouve confirmé par Avenruyz (Averrhoès) et par le cardinal Pedro de Alliaco, qui se fonde sur l'autorité de Sénèque, tout en disant qu'Aristote pouvait savoir beaucoup de secrets de ce monde par Alexandre-le-Grand, et Sénèque par César Néron. » Mais, par quelle inadvertance, Sénèque, ce grave auteur, si soigneux de son style, a-t-il pu écrire *paucissimorum dierum spatio?* Voilà une question difficile à résoudre. En se rappelant ce qui précède dans la préface des *Quæstiones naturales*, on reconnaît que Sénèque a voulu offrir l'exemple d'une très petite étendue. Dans la tendance morale qui caractérise le stoïcien éclectique, vivant dans des temps sinistres, il insiste

sur le contraste entre la petitesse de cette terre « punctum [1] istud in quo bellatis, in quo regna disponitis » et la grandeur des espaces planétaires, « sursum ingentia spatia sunt, in quorum possessionem animus admittitur. » Quand l'homme, spectateur curieux de l'univers, a contemplé la course majestueuse des astres « et cette région du ciel qui offre à Saturne (velocissimo sideri) une route de trente ans, il méprise, en jetant de nouveau ses regards vers la terre, la petitesse de son étroit domicile. Combien y a-t-il depuis les derniers rivages de l'Espagne jusque dans l'Inde? L'espace de très peu de jours, si le vent est favorable au vaisseau. » M. Ruhkopf, dans ses *Adnotationes ad Quæst. nat.* (Sen., Op., t. V, p. 11), veut que l'Inde de

[1] On dirait que Pline (II, 68) a eu présent à la mémoire ce passage de Sénèque, lorsqu'il dit : « Hæ tot portiones terræ, imo vero, ut *plures tradidere,* mundi punctus, neque enim est aliud terra in universo. Hæc est materia gloriæ nostræ; hic exercemus imperia, hic instauramus bella civilia, etc. » Mais ces philosophes du premier siècle des Césars, généralement stoïciens, prêchant aussi le panthéisme, quand il se prête mieux à l'éloquence des rhéteurs (Pline, II, 1, 4, 7), offrent une monotonie de formes dans leurs compositions de philosophie morale sur laquelle nos théologiens seuls ont su renchérir.

Sénèque soit les îles Canaries : car, d'après Ptolémée, dit-il, l'Inde orientale se rapproche de l'Afrique *occidentale* (?) ; ces deux pays ne sont pas séparés par une grande étendue de mer, et par conséquent, les îles Canaries ne sont pas très éloignées de l'Inde. Il serait difficile de saisir le fil de ce raisonnement, et je ne connais, dans la Géographie de Ptolémée, absolument rien qui puisse justifier un rapprochement entre l'Inde et les Iles Fortunées. La *terre inconnue*, qui se lie à la péninsule de Catigara, se rattache « au cap Prasum, au promontoire Rhapta et à la partie australe d'Azania, » et tout en fermant le bassin de la Mer Erythrée, reste étrangère à la côte *occidentale* de la Libye. Ptolémée parle trois fois de ce bassin fermé et de l'existence de cette *terre inconnue* (lib. IV, c. 9, et lib. VII, c. 3 et 5) ; partout ailleurs, où il fait mention de la Mer de l'Inde (lib. IV, c. 8, lib. VI, c. 8, lib. VII, c. 2), il n'en désigne pas les limites. De plus, rien ne prouve que l'hypothèse de l'école d'Alexandrie sur la contiguïté de l'Afrique au sud du cap Prasum avec Catigara soit d'Hipparque, et, en général, antérieure à Sénèque, qui vivait plus d'un siècle avant Marin de Tyr et Ptolémée. L'explication du passage de Sénèque par M. Ruhkopf est par conséquent inadmissible, et l'on doit croire que le philosophe de la cour de Néron mettait quelquefois un peu d'exagération dans ses idées, comme trop sou-

vent il met de l'enflure dans sa diction. SENECÆ *Medea*, *Act. II*, *v.* 371, *sqq. Chorus in fine*, *p.* 281, *ed. Bip.*

« Nil, qua fuerat sede, reliquit
Pervius orbis.
Indus gelidum potat Araxem :
Albim Persæ, Rhenumque bibunt.
Venient annis sæcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Tethysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule. »

C'est le passage si souvent cité par Christophe Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, Oviedo et Herrera. Il serait inutile de jeter ici des doutes, comme l'a déja fait Ferdinand Colomb, sur le véritable [1] auteur de la *Médée*, qu'un texte de Quinti-

[1] C'est pour avoir confondu si souvent le célèbre philosophe L. Annæus Seneca avec son père, M. Annæus, époux d'Helvia, et auquel les tragédies ont été faussement attribuées, que les professeurs de Salamanque, dans les fameuses disputes avec Christophe Colomb en 1487 dont nous avons parlé plus haut, lui objectaient « l'infinité de l'étendue de l'Océan, prouvée par le philosophe Sénèque. » Il n'y a qu'une erreur de personne dans cette assertion des *Cathedraticos* de Salamanque. Ils ont voulu parler du rhéteur M. Annœus

lien (Inst. Orat. IX, 2. §. 9.) paraît adjuger formellement au philosophe précepteur de Néron, L. Annæus Seneca. Un trait satirique, échappé à Tacite [1], nous indique d'ailleurs que le précepteur « faisait souvent des vers depuis que le goût en était venu à l'élève. » Ce qui nous importe ici, c'est de

Seneca, qui vécut du temps d'Auguste à Rome, et traita dans les *Suasoriæ* (I. 1.) cette question : Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan, l'Inde étant l'extrémité du monde, au-delà de laquelle commence la nuit éternelle? Voss, *Kleine Schriften*, t. II, p. 241). L'expression dont se sert Ferd. Colomb dans la Vie de son père (cap. XI, p. 11 Barcia), savoir : que les professeurs s'appuyaient « sur l'autorité de Sénèque, qui assure *por via de question* qu'en trois ans on ne parviendrait pas au bout du Levant », dénote les *Suasoriæ*, débats fictifs des rhéteurs. Les trois ans ne se trouvent pas dans le texte : on affirme « ultra Oceanum rursus alia littora, alium nasci orbem, nec usquam naturam rerum desinere, sed simper inde ubi desisse videatur, novam exsurgere » ; mais l'auteur conclut, d'après de longues et futiles digressions, qu'Alexandre ne doit pas s'embarquer pour chercher un autre monde. C'est par une conclusion semblable, que la Faculté de Salamanque en 1487 cherchait par de doctes argumens à empêcher la découverte de l'Amérique.

[1] Objiciebant etiam eloquentiæ laudem uni sibi adsiscere et carmina crebrius factitare, *postquam Neroni amor eorum venisset.* Ann. XIV, 52.

fixer l'attention sur la liaison des idées qui conduit le poëte à la prophétie, bien vague sans doute, « de ces nouvelles terres » qui seront découvertes dans la suite des siècles ; prophétie dans laquelle, selon le géographe Ortélius, on aimait d'autant plus à reconnaître l'Amérique que Sénèque était natif de l'Ibérie. Le chœur commence par célébrer le courage des navigateurs (*Audax nimium, qui freta primus, etc.*) à une époque où l'on n'était point guidé par les astres, où les vents n'avaient point encore de noms particuliers ; mais depuis que les Argonautes ont fait leur glorieuse expédition, la mer est partout ouverte ; on n'a plus besoin du navire Argo construit par la main de Minerve. Tout vaisseau parcourt la haute mer. Le monde entier est devenu d'un facile accès (perméable, *pervius orbis.*) L'Indien pénètre jusqu'à l'Araxès glacé (sans doute celui d'Hérodote, I, 201. T. V, p. 200-204, Schweigh. faisant la limite de la Perse et du pays des Massagètes, c'est-à-dire l'Iaxartes ou Sir-Deria) ; le Persan boit les eaux de l'Elbe et du Rhin. Dans ce tableau des communications des peuples, trop magnifique même pour le règne de Néron, le poëte prête, suivant la coutume des Grecs, les connaissances de son époque aux temps de Médée. L'idée du contraste entre les premières navigations timides (*sua quisque piger littora tangens*) et cette communication rapide depuis l'Inde jus-

qu'aux rives du Rhin conduit à la prophétie qui termine le chœur. « Lorsque l'Océan aura brisé les liens (*vincula rerum*) par lesquels il enchaîne, d'après la Géographie Homérique, l'orbe terrestre,[1] et que cet orbe sera libre à toute communication (*ingens pateat tellus*), alors dans des sièles futurs, la mers (Téthys) dévoilera de nouvelles terres (*novos detegat orbes*), et Thule ne sera plus le point le plus éloigné du monde connu. » L'élévation du style et le ton pathétique de l'inspiration ont donné aux dernières paroles du chœur une importance que, dépourvue de toute couleur locale, une prophétie si vague n'aurait point acquise, si elle avait été revêtue de la simple forme d'une conjecture géographique. Lorsque Strabon nous dit (I. p. 113 Alm., p. 64 Cas.) que dans l'Océan Atlantique, dans la partie de l'hémisphère boréal qui n'est pas occupée par notre terre habitée, il pourrait bien exister une autre οἰκουμένη et même plusieurs, *surtout* par le parallèle de Thinæ qui est celui de la plus grande extension continentale de l'Europe et de l'Asie, il prophétise, c'est-à-dire, il devine (ce me semble) d'une manière bien plus heureuse la découverte de l'Amérique et des îles de la mer du Sud. Le rapide développement de la navigation de

[1] « Oceanus terras velut vinculum circumfluit » (M. Ann. Seneca, *Suas.* I. 1. p. 5, ed. Bip.)

Myos-Hormos sur les bords de la Mer Rouge, aux côtes de l'Inde, dès la conquête de l'Égypte par les Romains (STRABO, II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.), les découvertes au-delà des îles Britanniques et vers le Nord en général, peut-être aussi quelques expéditions militaires des Romains dans l'intérieur de l'Afrique remplissaient sans doute l'imagination de Sénèque[1]; et le chœur que nous venons d'analyser, ne semble pas imité d'une de ces nombreuses tragédies portant le même titre, de Néophron de Sicyone, d'Herillus ou de Philiscus qui toutes sont perdues pour nous.

C'est peut-être la célébrité rapidement acquise du passage de Médée, dès qu'on l'appliqua à la découverte du Nouveau-Monde, qui donna lieu à une supercherie d'antiquaire que nous ne connaissons que par le récit du géographe Ortelius[2]. En 1508, il prit fantaisie à un Portugais, habitant d'un village près le Cap de la Rocca, de faire graver sur un marbre de méchans et inintelligibles vers :

[1] Il est parfaitement inutile de faire voyager Sénèque, même comme le veut Gronovius, d'Egypte dans l'Inde (L. ANN. SEN., *Medea et Troades*, *ed. Aug. Matthiæ*, 1828, p. 14. 19. 92.)

[2] ORTELII, *Theatr. orbis terr.* 1601 (in art. Nov. Orbis.)

Volventur saxa litteris et ordine rectis,
Cum videas Occidens, Orientis opes.
Ganges, Indus, Tigris, erit mirabile visu,
Merces commutabit suas uterque sibi.

Le marbre fut enterré jusqu'à ce que l'on pût espérer que l'humidité en aurait attaqué la surface, puis déterré, montré à des curieux, et décrit par des enthousiastes comme inscription *sibylline*. Le jurisconsulte César Orlando découvrit la fraude, et Resende la dénonça dans les *Antiquitates Lusitaniæ*.

Après la prétendue prophétie de Sénèque, c'est la grande catastrophe de l'Atlantide de Solon, qui, au moment de la découverte de l'Amérique, a le plus occupé les auteurs Espagnols. Je ne me souviens pas, il est vrai, avoir trouvé une citation de l'Atlantide dans les lettres de Christophe Colomb ou dans les fragmens de son Traité de la conquête de la Casa Santa; mais son fils parle de l'*Isla Atlantica* qu'il confond, comme je l'ai fait voir plus haut, avec l'île *Atalante*, en face de l'Eubée, que nous savons, par les rapports de Thucydide, de Sénèque [1] et de Strabon, avoir été déchirée par des

[1] Thucydides ait (III, 89), circa Peloponnesiaci belli tempus (anno sexto) Atalantam insulam aut totam aut certe maxima ex parte suppressam. Nat. Quæst. VI, 24. Voyez aussi Strab., lib. I, p. 105 Alm., p. 61 Cas.

tremblemens de terre vers l'Olympiade 88, 2. Herrera dit que l'on n'a eu l'esprit de prendre l'île *Atlantia* de Platon pour l'une des Antilles de *Barlovento* que pour ternir la gloire de la découverte de l'amiral. Je m'abstiendrai de soulever de nouveau une question de géologie si fastidieusement

Cette grande révolution physique coïncide, à une année près, avec la troisième éruption de l'Etna, dont l'histoire fait mention depuis l'établissement des Grecs en Sicile, c'est-à-dire, depuis la première fondation de Syracuse en Ol. 5, 4, selon la chronique de Paros Boeckh, *Corp. Inscr. Græc.*, t. II, p. 335). Les tremblemens de terre de la Mer Egée ont-ils préludé à l'éruption de l'Etna, malgré la différence des deux systèmes d'action, comme nous avons vu des liaisons entre les mouvemens souterrains des Açores, de la Louisiane et de la côte de Caracas? (Humb., *Rel. hist.*, t. II, p. 4-21). Hésiode, non Homère, connaissait le nom de l'Etna, si toutefois le mot Αἴτνη se trouvait réellement dans le texte d'Hésiode, et qu'Eratosthène n'a pas seulement interprété le poète (*Theog.*, vs 860) par une liaison de conjonctures (Strabo, t. I, p. 42 Alm. p. 23 Cas.). Une grande éruption (Ol. 75, 2) signala le règne d'Hiéron, et donna lieu aux descriptions de Pindare et d'Eschyle. Diodore (V, 6) rapporte que long-temps avant la guerre de Troie, les Sicani, habitans primitifs de la partie orientale de la Sicile, par conséquent, « antérieurs aux Siculi, » furent forcés par des éruptions de l'Etna, qui durèrent pendant plusieurs années,

rebattue. Les problèmes de la géographie mythique des Hellènes ne peuvent être traités selon les mêmes principes que les problèmes de la géographie positive. Ils offrent comme des images voilées, à contours indéterminés. Ce que Platon [1] a fait pour fixer ces contours et agrandir les images en y

de se réfugier dans les parties occidentales de l'île. Thucydide nomme l'éruption Ol. 88, 3 la troisième (lib. III, 116). Il paraît probable qu'Hésiode connaissait l'Etna par des phénomènes volcaniques antérieurs à l'établissement des colonies grecques.

[1] Timæus, vol. III, p. 20-25; Critias, p. 109-121; (Plat., t. IX, p. 287-297, t. X, p. 39-66, ed. Bip.). De ces deux ouvrages de la vieillesse de Platon le dernier dialogue n'est pas terminé. (Voyez aussi Strabon, II, p. 160 Alm., p. 102 Cas.) D'après le témoignage de Posidonius, non de Polybe, comme il est dit dans un ouvrage rempli de recherches exactes, Hoff, *Gesch. der natürl. Verand. der Erdoberfl.*, t. I, p. 169 : « Posidonius trouve plus sage d'adopter la tradition (des prêtres égyptiens) que de dire à l'égard de ce pays, comme on l'a dit du retranchement d'Homère : celui qui l'a imaginé l'aura fait aussi disparaître. » Cette muraille qui devait mettre à couvert le camp des Grecs « n'a peut-être jamais existé (Strabo, XIII, p. 893 Alm., p. 598 Cas.), et ne doit sa destruction qu'à l'imagination d'Homère, comme le dit Aristote. » Platon fait du pays de l'Atlantide un pays à éléphans, dans lequel on trouve même des noms de langues sémiti-

appliquant les idées d'une théogonie et d'une politique plus modernes, a fait sortir le mythe de l'Atlantide du cycle primitif des traditions auquel appartiennent le Grand Continent Saturnien (Plut., *De facie in orbe lunæ*, p. 941, 2), l'île enchantée dans laquelle Briarée veille auprès de Saturne endormi, et la Méropis de Théopompe. Ce qui importe de rappeler ici, c'est le rapport historique du mythe de l'Atlantide avec Solon. Dans sa plus simple expression, le mythe désigne l'époque « d'une guerre de peuples qui vivaient hors des colonnes d'Hercule, contre ceux qui en sont à l'est. » (Crit. p. 108). C'est une irruption de l'ouest. Dans la terre *Méropide* [1] de Théopompe

ques; car un frère d'Atlas s'appelle « *Gadeiros*, ce qui veut dire en grec *Eumelos*, » riche en brebis. Cependant, nous savons par un fragment de Salluste (*Nunnes ad Melam*, p. 525), par Pline (IV, 36), Denys le Périégète, et surtout par Avienus (*Ora mar.*, v. 267) qui souvent se vante de ces renseignemens tirés d'Himilcon, que Gaddir ou Gadeira, est une racine punique. (Punicorum lingua *conseptum* locum Gaddir vocabant. Poetæ Lat. Min., t. V, p. 1212, ed. Wernsd).

[1] Ce nom de Meropis faisait-il allusion, en se liant au titan *Atlas*, à la seule de ses filles, qui s'était unie à un mortel, et qui, dans les Pléiades restait *voilée* (obscurcie), presque cachée au regard des hommes? Apollod., *Bibl.*, III, 10, 1, p. 83, ed. Heyne.)

et dans la terre Saturnienne de Plutarque, nous voyons, comme dans l'Atlantide, un continent en comparaison duquel notre οἰκουμένη ne forme qu'une petite île. La destruction de l'Atlantide par l'effet des tremblemens de terre se lie aussi à l'antique tradition de la Lyctonie, mythe géologique qui se rapporte au bassin de la Méditerranée, depuis l'île de Cypre et l'Eubée jusqu'en Corse, et qui peut-être, dans des temps bien récens, mais à l'imitation de la savante école d'Alexandrie, servait à étayer des systèmes géologiques par les traditions primitives des Hellènes et fut célébré dans les Argonautiques du faux Orphée [1]. Ce mythe de la Lyctonie, bien ancien sans doute, indiquant un danger menaçant le continent et les îles de la Grèce que les Atlantes veulent conquérir, aurait-il été transporté peu à peu vers l'ouest, au-delà des Colonnes? Il est aussi bien remarquable que, parmi tous ces mythes cosmologiques que nous venons de citer, la Lyctonie et l'Atlantide soient les seuls qui, sous l'empire de Neptune dont le trident fait trembler la terre, soient engloutis par de grandes catastrophes. Les continens Saturniens n'offrent pas cette particularité, et pour cela même l'Atlantide, malgré son

[1] V. 1274-1281. Sur un passage analogue de Callimaque, *voyez* Ukert, *Geogr. der Römer und Gr.*, *t.* I, Abth. 2, p. 246-348, et t. II, Abth. 1, p. 194.

origine probablement égyptienne et étrangère à la Grèce, me paraît un reflet de là Lyctonie. De grands bouleversemens ou, si l'on préfère une autre expression, la croyance de ces bouleversemens que l'aspect de la surface du globe, des péninsules, de la position relative des îles et de l'articulation des continens faisaient naître, devaient occuper les esprits sur toutes les côtes de la Méditerranée, lors même que l'Égypte, comme le prétendaient les prêtres, était, moins que tout autre pays, exposée à voir interrompre par des révolutions physiques, brusques et partielles, l'ordre régulier des phénomènes périodiques. La liberté extrême [1] avec laquelle Platon, surtout dans le Critias, traite le sujet de l'Atlantide, a rendu très naturellement douteux le rapport de tout ce mythe avec Solon. Platon était allié à la fois à la famille de ce législateur et à celle de Critias. Le bisaïeul de Critias que Platon introduit dans ses dialogues, portait le nom de Dropidès : il était l'ami intime de Solon qui l'a cité dans ses vers. Le récit de Platon offrirait moins de difficulté chronologique, l'intervalle de deux cent dix ans entre la vieillesse de Solon et celle de Platon étant rempli par trois générations de la descendance de

[1] Dans le même dialogue, les dimensions les plus plus différentes sont données à l'Atlantide. Crit., p. 108-118.

Dropidès, si, par une altération sans doute blâmable du texte, c'était celui-ci et non Solon qui racontait à Critias, le grand-père de l'interlocuteur, ce qu'il avait appris par Solon, de la catastrophe de l'Atlantide. Ce Critias, fils de Dropidès, à l'âge de quatre-vingt-dix ans (quand l'interlocuteur n'en avait que dix), excité par un concours poétique de jeunes gens qui chantaient des vers de Solon, se mit à exposer l'histoire des Atlantes, telle que les deux dialogues du Timée et du Critias la renferment. De plus, on fait dire à Critias l'interlocuteur, qu'il conservait des notes de Solon dans lesquelles celui-ci discutait les noms propres qu'il traduisait de l'égyptien en grec, et qu'il voulait introduire dans son poème. Platon, pour donner plus d'importance à son récit, aurait pu introduire tous ces faits dans un roman historique, et sa parenté avec Solon favorisait la probabilité de la fiction.

Dans cette supposition récemment renouvelée [1],

[1] Voyez Kleine, *Quæst. quædam de Solonis vita et fragmentis*. Duisb., 1832, p. 8. D'un autre côté, M. Bach (*Solonis Athen. carmina quæ supersunt*, Bonnæ ad Rhen., 825, p. 35-56 et 113,) croit que la famille de Platon avait conservé, non comme tradition, mais comme poème, un écrit désigné par les mots λόγος Ἀτλαντικός.

Platon, loin d'avoir puisé à la source de Solon, aurait rapporté lui-même le mythe de l'Atlantide, de son voyage d'Egypte. La vie de Solon par Plutarque (c. 54 et 66) semble rendre au grand législateur d'Athènes le poème dont on voudrait nier l'existence. Il le lui rendrait avec une certitude irrécusable si l'on était bien sûr que Plutarque n'eût pas modifié ses idées d'après les dialogues de Platon. Le biographe nous dit en effet que Solon « conférait avec les prêtres Psenophis et Sonchis d'Héliopolis et de Saïs, desquels il apprit le mythe de l'Atlantide, qu'il essaya, comme l'affirme Platon, de mettre en vers et de publier en Grèce. » Il ajoute, à la fin de cette biographie, « que c'est simplement par vieillesse, et non, comme prétend Platon, à cause des affaires politiques, que Solon ne termina pas son poème dont la longueur lui fit peur. » Cette objection, élevée contre le récit de Platon [1] et les noms de deux prêtres égyptiens [2] que les dialogues ne désignent pas, me paraît indiquer que Plutarque, malgré l'éloignement du temps, puisait à des sources qui nous sont inconnues; aussi M. Letronne, dans son judicieux *Essai sur les idées*

[1] Tim., vol. III, p. 21.

[2] Proclus, in *Tim.*, p. 31, en nomme trois autres encore, Pateneit à Saïs, Ochlapi à Héliopolis et Ethimon à Sebennytos.

cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas, 1851, dit expressément : « La fable de l'Atlantide, que Platon raconte et amplifie sans doute dans le Timée et le Critias, a été tirée d'un poème *mythico-politique* que Solon composa sur la fin de sa vie, pour réveiller le courage et le patriotisme des Athéniens. Il donna les prêtres de Saïs pour auteurs du récit principal, comme un moyen d'en augmenter le crédit. Solon mourut en 559 avant notre ère : son poème a dû être composé entre 570 et 560, environ soixante-dix ans après le voyage de Colæus de Samos, et plus de deux cents ans avant la rédaction du Critias. »

D'après l'observation du grand helléniste, mon compatriote, M. Boeck, c'est surtout la réminiscence de la guerre des Atlantes, dans les Petites Panathénées, qui parle pour la haute antiquité de la tradition de l'Atlantide, et qui prouve que tout, dans ce mythe, n'est pas de la fiction de Platon. « Dans les grandes Panathénées, on portait en procession un *peplum* de Minerve, représentant le combat des géans (*gigantes*) et la victoire des divinités de l'Olympe. Dans les Petites Panathénées (il faut omettre l'indication de la localité où la procession eut lieu, parce qu'elle repose sur une erreur du scoliaste), on portait un autre peplum qui montrait comment les Athéniens, élevés par Minerve,

ont eu le dessus dans la guerre des Atlantes. » *Schol., in Rempubl.*, I, 3, 1. (Bekkeri Comm. in Plat., t. II, p. 395. Voyez aussi les mêmes renseignemens dans *Proclus* in Tim., p. 26.) Ajoutons à ceci une scolie également conservée par Proclus, p. 54: « Les historiens qui parlent des îles de la mer extérieure, disent que, de leur temps, il y avait sept îles consacrées à Proserpine; trois autres d'une immense étendue, dont la première était consacrée à Pluton, la seconde à Ammon, la troisième (celle du milieu, de mille stades de grandeur) à Neptune. Les habitans de cette dernière île ont conservé de leurs ancêtres la mémoire de l'Atlantide, d'une île extrêmement grande, laquelle exerça, pendant un long espace de temps, la domination sur toutes les îles de l'Océan Atlantique, et était également consacrée à Neptune. Tout ceci, Marcellus [1] l'a écrit ἐν τοῖς Αἰθιωπικοῖς: ». Une scolie du Timée (17, 17 in Bekkeri Comm., t. II, p. 427) est mot à mot copiée de ce passage.

Cette réminiscence monumentale de la guerre des Atlantes sur le péplum des Petites Panathénées et ce fragment de Marcellus, conservé par Proclus, indiquant le souvenir d'une catastrophe physique (l'existence d'un mythe de l'Atlantide) au-delà des colonnes d'Hercule, peut-être dans les îles Ca-

[1] L. c., p. 54.

naries[1] mêmes, méritent une sérieuse attention de la part de ceux qui aiment à pénétrer dans les ténèbres des traditions historiques. Le grand Archipel de l'Inde offre, d'après l'observation de M. Raffles, une tradition ou plutôt une croyance analogue à celles des destructions de la Lyctonie et de l'Atlantide. Ce qui importe d'abord de constater dans ce genre de recherches, c'est l'antiquité d'un mythe qu'à tort on a cru une fiction de la vieillesse de Platon, un roman historique comme le *Voyage imaginaire*[2] *d'Iambulus* (Diod. II, 53-60) et les

[1] PLINE, VI, 31, connaît, outre la grande Atlantide de Solon, une petite île de ce nom, à cinq journées de navigation de l'Hespérion Ceras (Cap Non? GOSSELLIN, *Rech.* t. I, p. 145.) Cette dernière pourrait bien être une des sept îles des *Æthiopiques* de Marcellus et appartenir aux Canaries. Aussi M. Heeren reconnaît dans l'île « herbarum abundans atque *Saturno* sacra » d'Avienus (*Ora mar.* v. 165), île dont le sol est soulevé par d'affreux tremblemens de terre, tandis que la mer voisine reste calme, le volcan de Ténériffe, *Ideen über Politik*, 1825, II, 1, p. 106.

[2] M. DE STE.-CROIX (*Examen des historiens d'Alexandre*, p. 737) croyait cependant que la Gulliveriade d'Iambulus avait quelque fond de vérité. Un jeune écrivain, profondément versé dans les langues et les alphabets de l'Asie méridionale et orientale, M. Jacquet, a récemment fixé l'attention (*Nouveau Journal asiati-*

quatre-vingt-quatre livres d'Antoine Diogène *des choses que l'on voit au-delà de Thulé*. Ce qui dans les mythes géologiques peut appartenir à d'anciens souvenirs ou à des spéculations sur la configuration primitive des terres, à la rupture des digues qui séparaient les bassins des mers, offre un problème entièrement distinct et peut-être plus insoluble encore. Ces Atlantes, heureux parce qu'ils sont très loin, heureux même sans savoir rêver (Hérod. IV, 184; Plin. V, 8), sont, d'après les idées qui régnaient dans l'extrémité civilisée du bassin oriental de la Méditerranée, chez les Egyptiens et les Hellènes, un assemblage des peuples de l'Afrique boréale et occidentale, aussi différens sans doute de

que, t. 8, p. 30; t. 9, p. 508) sur ce peuple « qui se servait de lettres, d'après la valeur des signes indicateurs au nombre de vingt-sept, mais, d'après les figures qu'elles affectent seulement au nombre de sept éprouvant chacune quatre modifications, » comme dans les alphabets syllabiques indiens. Ne peut-on pas admettre que dans ces *Voyages imaginaires* on se plaisait à mêler aux fictions des descriptions locales, quelques traits de mœurs et d'usage que l'on connaissait vaguement par les relations incohérentes d'anciens navigateurs? Le mélange de vérité et de fiction paraît avoir existé surtout dans la Panchaïe d'Evhemere, malignement traité de Bergæen par Eratosthène. (Gossellin, t. II, p. 138.)

race que ceux que, dans le nord-ouest de l'Asie, on confondit long-temps sous la dénomination vague de Scythes et Cimmériens. Les Atlantes des temps historiques sont à l'est des Colonnes d'Hercule. Hérodote les place à vingt journées des Garamantes; mais leur nom étant lié, comme il l'observe expressément, à celui du mont Atlas, les Atlantes mythiques ont pu être portés vers l'ouest, au-delà des Colonnes, selon que la fable d'Atlas-Montagne, a été reculé progressivement dans cette direction [1]. La guerre des Atlantes avec les habitans de Cerné et les Amazones, si confusément traitée par Diodore de Sicile, eut lieu dans tout le nord-ouest de l'Afrique, au-delà du fleuve Triton, limite (Hérod. IV, 191) entre les peuples nomades et les peuples agricoles et plus anciennement civilisés, si toutefois il est permis d'assigner une localité déterminée à une lutte dans laquelle interviennent des êtres fabuleux, les Gorgones. Ajoutons que le lac Triton dont parle Diodore (III, 52, 56), n'est point sur les côtes de la Méditerranée, mais sur celles de l'Océan. Cette même région (et ce fait est

[1] LETRONNE, *Idées cosmog. p.* 8 *et* 9, M. HEEREN (II, 1, p. 206, 240; II, 2, p. 438) croit, d'après la route des caravanes indiquée par Hérodote au-delà des Garamantes, devoir placer les Atlantes d'Hérodote entre le Fezzan et le Bornou.

d'autant plus digne d'attention que Diodore ne fait nulle part mention de la destruction de l'Atlantide de Solon) « offrait de grandes éruptions volcaniques (πυρὸς ἐκφυσήματα μεγάλα). » Le Lac Triton même disparut par l'effet d'un tremblement de terre et le déchirement du sol qui le séparait de l'Océan (Diod. III, 53, 55). Le souvenir de cette catastrophe et l'existence de la Petite Syrte, attribuée sans doute à un événement semblable, ont fait confondre quelquefois, chez les anciens (Hérod. IV, 179), le lac et la Syrte. Des mythes de l'ancienne limite occidentale du monde connu peuvent donc avoir eu quelque fondement historique. Une migration de peuples de l'ouest à l'est, dont le souvenir conservé en Egypte, a été reporté à Athènes et célébré par des fêtes religieuses, peut appartenir à des temps bien antérieurs à l'invasion des Perses en Mauritanie dont Salluste a reconnu les traces, et qui, également pour nous, est enveloppée de ténèbres. (Sall. Bell. Jug. c. 18; Plin. V, 8, Strabo, XVII, p. 828 Cas.)

Macrobius, *Comment, in Somnium Scipionis, lib. II*, c. 9 : Nunc de Oceano, quod promisimus adstruamus, non uno, sed gemino ejus ambitu terræ corpus omne circumflui..... Is enim, quem

solum Oceanum plures opinantur, de sinibus ab illo originali refusis, secundum ex necessitate ambitum fecit. Ceterum prior ejus corona per zonam terræ calidam meat, superiora terrarum et inferiora cingens, flexum circi æquinoctialis imitata. Ab oriente vero duos sinus refundit, unum ad extremitatem septentrionis, ad australis alterum : rursusque ab occidente duo pariter enascuntur sinus, qui usque ad ambas, quas supra diximus, extremitates refusi, occurunt ab oriente demissis; et, dum vi summa et impetu immaniore miscentur, invicemque se feriunt, ex ipsa aquarum collisione nascitur illa famosa Oceani accessio pariter et recessio; et, ubicumque in nostro mari contingit idem, vel in augustis fretis, vel in planis forte littoribus, ex ipsis Oceani sinibus, quos Oceanum nunc vocamus, eveniunt : quia nostrum mare ex illis influit. Ceterum verior, ut ita dicam, ejus alveus tenet zonam perustam; et tam ipse, qui æquinoctialem, quam sinus ex eo nati qui horizontem circulum ambitu suæ flexionis imitantur, omnem terram quadrifidam dividunt; et singulas, ut supra diximus, habitationes insulas faciunt. Nam inter nos et australes homines means ille per calidam zonam, totamque cingens, et rursus utriusque regionis extrema finibus suis ambiens, binas in superiore atque inferiore terræ superficie insulas facit. Unde Tullius, hoc volens intelligi, non dixit : *Omnis terra parva*

quædam est insula; sed : *Omnis terra, quæ colitur a vobis, parva quædam est insula :* quia et singulæ de quatuor habitationibus parvæ quædam efficiuntur insulæ, Oceano bis eas, ut diximus, ambiente. Omnia hæc ante oculos locare potest descriptio substituta : ex qua et nostri maris originem, quæ totius una est, et Rubri atque Indici ortum videbis, Caspiumque mare unde oriatur invenies : licet non ignorem, esse nonnullos qui ei de Oceano ingressum negent. Nec dubium est, in illam quoque australis generis temperatam mare de Oceano similiter influere; sed describi hoc nostra attestatione non debuit, cujus situs nobis incognitus perseverat.

Dans ce passage curieux, mais bien lourdement exprimé, le grammairien offre à la fois une division des terres du globe en quatre masses continentales, séparées les unes des autres par des bras de l'Océan, une exposition des courans pélagiques et une théorie des marées fondées sur la rencontre des courans opposés. Cicéron n'admettait que deux portions de terres habitables (Somn. Scip. cap. 6), l'une au nord, l'autre au sud de l'équateur. Si Christophe Colomb avait eu connaissance du commentaire de Macrobe (et trois éditions en avaient déja paru avant 1492), il aurait sans doute été vivement frappé de cette « terra quadrifida » dont deux masses se trouvent dans l'hémisphère boréal à peu

près conformes aux conjectures de Strabon (lib. I, p. 113 Alm., p. 64 Cas.), masses continentales dont un navigateur, en cinglant de l'ouest à l'est, de l'Ibérie aux côtes orientales de l'Asie, devait nécessairement rencontrer sur son chemin celle qui n'avait point encore été vue [1] par les habitans de notre οἰκουμένη. Si l'on se figure l'Afrique australe séparée par une irruption de l'Océan, et l'isthme de Panama rompu, on retrouve à peu près dans l'Amérique du nord, dans celle du sud, dans l'Asie en y joignant sa Péninsule occidentale, l'Europe, et dans l'Afrique australe la terra quadrifida de Macrobe. L'existence d'un bras du fleuve-Océan [2]

[1] Un passage assez obscur, relatif à un autre monde, qui, certes, n'est pas un monde imaginaire, perçu seulement par l'intelligence (κόσμος νοητός), se trouve dans un fragment d'Anaxagore de Clazomènes, conservé par Simplicius, p. 89, 93, 110, ed. Schaubach.

[2] « Phavorini fragmentum ἐν ταῖς παντοδαπαῖς ἱστορίαις apud Stephanum Byzantinum advocem Ὠκεανὸς legimus quod ita se habet : Προσαγορεύουσι δὲ τὴν ἔξω θάλασσαν ἐκεῖνον μὲν οἱ πολλοὶ τῶν βαρβάρων Ὠκεανόν· οἱ δὲ τὴν Ἀσίαν οἰκοῦντες μεγάλην θάλατταν, οἱ δὲ Ἕλληνες Ἀτλαντικὸν πέλαγος. Moneo hunc locum satis gravi momento comprobare neque *Oceani* nomen, neque notionem illam maris terram cingentis *græcæ* esse originis. » Spohn *de Niceph. Blemm. duob. opusc. geogr.* 1818, *p.* 23.) Ce passage très remarquable et très décisif de

occupant la partie mitoyenne de la zone équatoriale avait été affirmée, depuis les temps d'Alexandre, d'abord par Cratès, puis par Aratus, Cleanthès et Cleomède; mais, ces quatre révulsions (*refusiones*) des eaux de l'est et de l'ouest vers le nord et le sud, qui sont marquées sur une petite mappemonde que l'on trouve ajoutée aux manuscrits de Macrobe (ed. Bipont. p. 154, tab. II), et qui, dépourvue des quatre golfes, adoptés par tous les géographes grecs, n'est pas celle que Macrobe avait sous les yeux, sont-elles le produit de l'imagination du commentateur, ou les a-t-il tirées de quelque source inconnue? L'idée d'expliquer les marées par des courans opposés était d'ailleurs anciennement très

Phavorinus ajoute aux motifs historiques et étymologiques qui ont été allégués plus haut de l'origine sémitique (phénicienne) de la fiction et du nom d'un Fleuve-Océan, qui forme un cercle autour de la masse réunie des terres. Voyez aussi sur les racines *hag* (*ag*) et og: *Villanueva, Phœnician Ireland*, 1833, *p.* 65, ouvrage dont l'esprit et la méthode sont d'ailleurs bien éloignés de la sévérité d'une bonne critique philologique. Habitans des côtes de la mer Egée, les Héllènes connaissaient par leurs propres navigations la Mer Noire avant l'Océan. De là « le nom du *Pont* (Πόντος), donné au bassin qui semblait le plus vaste, comme le nom de *Poète*, donné κατ' ἐξοχὴν au plus grand de tous, à Homère. » STRABO, lib. I, p. 39 Alm. p. 21, Cas.)

répandue, et l'observation du mouvement des eaux dans les détroits surtout au nord-est de la Sicile et dans l'Euripe qui sépare la Béotie de l'Eubée, y avait donné lieu. Le savant auteur de la Géographie physique des anciens [1], M. Ukert, observe d'ailleurs avec raison que la théorie de Macrobe, contemporain d'Aviénus, a quelques rapports avec celles du rhéteur Eumenius et du poète Claudius Rutilius Numatianus, tous deux natifs des Gaules, l'un d'Autun et l'autre de Poitiers ou de Toulouse, et par conséquent, à ce que je pense, familiarisés avec les phénomènes des hautes marées sur les côtes occidentales de la France. Eumenius et Rutilius regardent également comme causes principales des marées le choc des eaux pélagiques à l'issue des canaux (amnes Oceani, Virg. Georg. IV, 233; Oceanus refusus, Æn. VII, 225.) qui séparent « les diverses masses de terres continentales. » Ils adoptaient donc aussi plusieurs terres habitables, sur les côtes desquelles se brisaient les courans : mais d'Eumène, le panégyriste de Constance Chlore, mort en 311, et du poète Claudius Rutilius, il n'y a que le premier qui soit indubitablement antérieur à Macrobe.

[1] Eumen. *Paneg. Constant.* c. 6. Claud. Rut. *Itiner.* I, 643. Ukert, *Geogr. der Griechen*, II, 1, p. 85.

Esra, *lib. IV*, *cap.* 6. *D:* Et tertia die imperasti aquis congregari in septima parte terræ.

Colomb ayant intérêt à persuader aux monarques espagnols que l'Océan offre très peu d'étendue, a été frappé de ce passage d'Esdras : il en parle longuement dans sa lettre d'Haïti de 1498. Il avait appris à connaître dans l'*Imago Mundi* (cap. 8) du cardinal d'Ailly l'opinion que la mer n'occupait qu'un septième de toute la surface du globe, opinion trois fois énoncée dans l'histoire de la création du monde, telle que la rapporte Esdras; mais Colomb copiait mal la citation en plaçant le passage dans le troisième livre. Comme la reine Isabelle aurait bien pu ne pas se soucier de l'autorité d'Esdras, l'amiral ajoute, ainsi que nous l'avons vu plus haut : « La cual autoridad es aprobada por santos los cuales dan autoridad al 5° et 4° libro de Esdras. » Il donne pour exemple S. Augustin et S. Ambroise. Ce jugement sur la sainteté de tous les livres d'Esdras est également porté par d'Ailly [1] et par Pic de la Mirandole, ce qui doit d'autant plus surprendre, que le quatrième livre a été, dans les siècles postérieurs à S. Augustin, toujours re-

[1] « Cujus libri auctoritatem, dit ce Cardinal, sancti habuerunt in reverentia et veritates sacras per eum confirmarunt. »

gardé comme apocryphe[1]. Depuis, M. Lücke a rendu probable que ce livre a été fabriqué non au quatrième mais dès la fin du premier siècle de notre ère par un Juif grec hors de la Palestine[2], et qu'il appartient à ce groupe d'écrits apocalyptiques dont l'origine remonte aux prétendues prophéties des Mages et aux oracles sibyllins forgés en partie, selon les recherches modernes, jusqu'aux quatrième et cinquième siècles.

Il est étrange de trouver dans des périodes du christianisme, où la grande étendue des navigations au nord-ouest et dans la Mer de l'Inde avait depuis long-temps fait disparaître l'idée du Fleuve-Océan entourant le disque terrestre et où les géographes grecs et romains parlaient tous de l'*immensité* de l'Atlantique, cette fausse idée du rapport des continens et des mers et de la trouver dans un livre apocryphe appelé très anciennenent dans l'Eglise grecque l'Apocalypse d'Esdras. Ce sixième chapitre que cite Christophe Colomb appartient plus

[1] Luther le compare « aux fables d'Esope. » Alb. Fabric. *Cod. pseudepigr. Vet. Test.* t. II, p. 174, 180, 191.)

[2] Fr. Lücke, *Versuch einer vollständ. Einleitung in die Offenb. Johannis und die gesammte apocalyptische Litteratur*, 1832, *p.* 78-115. Keil, *Apologet. Versuch über die Bücher der Chronick und Esra* 833, *p.* 144.

Esra, *lib. IV*, *cap.* 6. *D:* Et tertia die imperasti aquis congregari in septima parte terræ.

Colomb ayant intérêt à persuader aux monarques espagnols que l'Océan offre très peu d'étendue, a été frappé de ce passage d'Esdras : il en parle longuement dans sa lettre d'Haïti de 1498. Il avait appris à connaître dans l'*Imago Mundi* (cap. 8) du cardinal d'Ailly l'opinion que la mer n'occupait qu'un septième de toute la surface du globe, opinion trois fois énoncée dans l'histoire de la création du monde, telle que la rapporte Esdras; mais Colomb copiait mal la citation en plaçant le passage dans le troisième livre. Comme la reine Isabelle aurait bien pu ne pas se soucier de l'autorité d'Esdras, l'amiral ajoute, ainsi que nous l'avons vu plus haut : « La cual autoridad es aprobada por santos los cuales dan autoridad al 5° et 4° libro de Esdras. » Il donne pour exemple S. Augustin et S. Ambroise. Ce jugement sur la sainteté de tous les livres d'Esdras est également porté par d'Ailly [1] et par Pic de la Mirandole, ce qui doit d'autant plus surprendre, que le quatrième livre a été, dans les siècles postérieurs à S. Augustin, toujours re-

[1] « Cujus libri auctoritatem, dit ce Cardinal, sancti habuerunt in reverentia et veritates sacras per eum confirmarunt. »

gardé comme apocryphe[1]. Depuis, M. Lücke a rendu probable que ce livre a été fabriqué non au quatrième mais dès la fin du premier siècle de notre ère par un Juif grec hors de la Palestine[2], et qu'il appartient à ce groupe d'écrits apocalyptiques dont l'origine remonte aux prétendues prophéties des Mages et aux oracles sibyllins forgés en partie, selon les recherches modernes, jusqu'aux quatrième et cinquième siècles.

Il est étrange de trouver dans des périodes du christianisme, où la grande étendue des navigations au nord-ouest et dans la Mer de l'Inde avait depuis long-temps fait disparaître l'idée du Fleuve-Océan entourant le disque terrestre et où les géographes grecs et romains parlaient tous de l'*immensité* de l'Atlantique, cette fausse idée du rapport des continens et des mers et de la trouver dans un livre apocryphe appelé très anciennenent dans l'Eglise grecque l'Apocalypse d'Esdras. Ce sixième chapitre que cite Christophe Colomb appartient plus

[1] Luther le compare « aux fables d'Esope. » ALB. FABRIC. *Cod. pseudepigr. Vet. Test.* t. II, p. 174, 180, 191.)

[2] FR. LÜCKE, *Versuch einer vollstand. Einleitung in die Offenb. Johannis und die gesammte apocalyptische Litteratur*, 1832, *p.* 78-115. KEIL, *Apologet. Versuch über die Bücher der Chronick und Esra* 833, *p.* 144.

particulièrement au cycle des visions cosmologiques. D'après l'opinion d'un des savans les plus versés dans les croyances des peuples araméens ou sémitiques, M. Rosenmüller, à Leipzig, que j'ai consulté sur le passage d'Esdras, « les Hébreux, dans leurs livres anciens, n'avaient absolument aucune donnée numérique sur l'étendue relative des continens et des mers; même les paraphrases chaldéennes et les écrits talmudiques et rabbiniques n'offrent aucun secours. Mais comme les Juifs ont l'habitude de partager la surface du globe *en sept climats* [1], et comme la Genèse, I, 9, indique que les eaux ont été *réunies en un seul lieu*, il ne paraîtrait pas contraire à l'esprit de l'*exégèse* talmudiste de rapporter ce lieu de rassemblement des eaux à une des sept zones. » J'ajouterai à cette explication ingénieuse que la division en sept climats a ses racines dans les plus antiques traditions mythiques de l'Inde. D'après une des différentes phases de la géographie [2] entièrement systématique, conservée dans les Pouranas, le disque terrestre est également composé de sept zones ou cercles concentriques (*Dwipas*) avec sept climats [3]

[1] Buxtorf, *Litt. Chald.* p. 203.

[2] Wilford dans les *Asiatic Researches*, t. VIII, p. 376.

[3] Pythagore, Parmenide et Posidonius ne connais-

correspondans. Mais chez les Indous, les sept zones terrestres sont séparées par *sept mers*. Cet arrangement ne restreint certainement pas l'étendue de la masse totale des zones liquides dans lesquelles on distingue d'une manière plus bizarre que poétique des *mers* de *lait caillé*, de *sucre* et de *beurre clarifié*. C'est probablement pour avoir ignoré l'importance qui a été donnée au passage d'Esdras dans la série d'idées et de rêveries qui ont amené et suivi la découverte du Nouveau-Monde, qu'aucun des commentateurs des livres apocryphes écrits originairement en grec, n'a fixé son attention sur cette septième partie de la surface du globe qui seule devait être couverte des eaux de l'Océan.

On voit dans le livre de Job, dit Herrera [1], l'historiographe de la conquête de l'Amérique, que Dieu a voulu tenir le Nouveau-Monde comme caché aux hommes (*encubierto a los hombres*) pour le donner aux Castillans. Il serait difficile de trouver quelque allusion à une découverte géographique dans le passage éloquent de Job qui n'offre qu'une allégorie philosophique (cap. 28, v. 20-26) : « Quis est locus intelligentiæ? Absconditus est ab oculis

saient que cinq ou six zones (Strabo, lib. II, p. 105 Alm. p. 94 Cas.), tandis que dans l'Inde, la division est ou en quatre ou en sept zones.

[1] Dec. I, lib. I, c. I, p. 2.

en grande partie très justes, dans le dialogue *de Facie in orbe lunæ*, que se trouve le passage dans lequel, au seizième siècle, le géographe Ortelius [1] croyait reconnaître non les îles Antilles, mais tout le continent américain. Cette μεγάλη ἤπειρος placée au-delà de la Bretagne, vers le nord-ouest, lui rappelait sans doute les côtes du Canada et le chemin que les navigateurs normands avaient trouvé au commencement du onzième siècle, vers les parties les plus septentrionales de l'Amérique. Il est superflu de développer ce qu'il y a de hazardé et de chimérique dans ces interprétations. Le mythe qui nous est conservé dans le petit Traité des taches de l'orbe lunaire de Plutarque, appartient à un cercle d'idées étroitement liées entre elles, plus symbolliques que chorographiques, embrassant tout l'occident au-delà des Colonnes d'Hercule, appelées elles-mêmes jadis *Colonnes* de *Briarée* ou de *Cronos* (Saturne). C'est un fragment de la géographie mytique des temps les plus anciens, offrant, pour ainsi dire, des images qui se détachent sur un

[1] Après avoir répété le passage de la *Médée* de Sénèque, si souvent cité depuis 1492, le célèbre géographe ajoute : « Ego quoque ejus (Novi Orbis) mentionem fieri a Plutarcho de Facie in orbe lunæ sub nomine *Magnæ Continentis* puto. » (Ortelius, *Orb. terrar.* 1570, *art. Nov. Orb.*)

horizon embrumé, et qui deviennent mobiles selon les inspirations et les opinions individuelles du narrateur. Examiner ici la part que des découvertes réelles, favorisées par les courans et les vents, ou bien les mensonges phéniciens [1] (les *contes des navigateurs* revenant des mers *extérieures*), ont pu avoir à ces conceptions cosmographiques qui se répètent avec une certaine uniformité à travers les siècles les plus reculés, serait aborder une discussion générale qui nous éloignerait de notre sujet et dans laquelle mon opinion particulière ne pourrait être d'aucun poids. « Les idées que la poésie antique avait popularisées depuis des siècles, ont exercé une puissante influence même sur les systèmes géographiques [2]. »

Pour faire saisir d'abord la position de ce *Grand Continent* de Plutarque relativement à notre terre habitée (ἡ οἰκουμένη), nous rappellerons, d'après le récit de Sylla, un des interlocuteurs du dialogue, que l'île d'Ogygie [3] est éloignée de cinq jours de navigation de la Britannia, vers l'ouest. J'emploie

[1] Ψεῦσμα φοινικικόν, Plato de Republ. III, 414, c; Strabo. III, p. 259 Alm. (p. 170 Cas.)

[2] Letronne, *Essai sur le mythe d'Atlas*, p. 18.

[3] Strabon (VII, p. 458 Alm. p. 299 Cas.) place aussi dans le nord, près des monts *Riphées*, une montagne du nom d'Ogygie, ὠγυῖον ὄρος (Codd. ὠγύγιον).

à dessein le mot Britannia ; car dans un passage de Procope [1] que récemment on a rapproché de celui de Plutarque, il est question de Brittia, île placée entre Britannia et Thulé. A trois autres journées de chemin, mais vers le couchant d'été du soleil, donc à l'ouest-nord-ouest en comptant depuis l'Europe, se trouvent trois autres îles, « dans une desquelles, selon les Barbares (c'est la glose du texte tel que nous l'avons), Saturne a été enfermé par Jupiter, » mais cette désignation du lieu de la prison est en contradiction directe avec le reste du récit. Mon illustre ami M. Bœkh, ne doute pas que le texte n'ait été altéré de 941, 5 à 941 8, (de ὧν ἐν μιᾷ à παρακάτω κεῖσθαι). Après que les *théores* eurent séjourné quatre-vingt-dix jours dans ces îles, on les voit s'embarquer pour aller plus loin et chercher l'endroit où Saturne sommeille (p. 941, 38). M. Bœckh pense que la prison et par conséquent le lieu de la grande fête était Ogygia même, et qu'il faut lire, au lieu de ὧν ἐν μιᾷ, soit ἐν δὲ τῇ Ὠγυγίᾳ, soit ὧν ἐν τῇ πρώτῃ, ou qu'il faut supprimer toute la glose de 941, 5 à 941, 8, qui n'a rien à faire à cette simple exposition des distances, et qu'un Scoliaste paraît avoir intercallé en réminiscence d'un autre

[1] *De Bello Goth.* IV, 20 (Welcker, sur les Phéaciens d'Homère et les îles des Bienheureux dans le Rhein. *Mus.* I, 2, p. 240.)

passage de Plutarque (de defectu Orac. cap. 18) dont je parlerai plus bas.

Loin des trois îles, cependant plus rapprochée d'elle que de l'Ogygia, est situé le Grand Continent qui entoure l'Océan, la grande Mer Cronienne; il y a cinq milles stades d'Ogygia à ce continent. L'idée d'une masse continentale *au delà* de l'Océan, aux confins du disque de la terre, se retrouve chez les Indiens dans le monde (*lôka*), situé au-delà des sept mers, comme dans les traditions arabes [1] sur les montagnes Kaf. Remarquons aussi que tout ce que le narrateur Sylla conte à Lamprias (c'est le nom du frère de Plutarque [2]), il le tient de la bouche de l'étranger qui vient de ce pays Saturnien à Carthage, comme cela est indiqué positivement dans le dialogue sur la lune (p. 937,

[1] GESENIUS, *Jesaia, t. II, p.* 324 (voyez aussi LÔKA-LÔKA, d'après Amara-Cosha, dans le dictionnaire de Wilson). Cette idée d'un Grand Continent montagneux placé au-delà de la ceinture océanique et habité par des hommes avant le déluge, est celle de plusieurs Pères de l'Eglise. Elle a été exposée par Cosmas Indicopleustès.

[2] Cet interlocuteur reparaît dans les dialogues de *defectu Oraculorum* et *de EI apud Delphos* avec Ammonius, précepteur de Plutarque et le mathématicien Menelaus. Lamprias est aussi le nom du fils de Plutarque.

29 et 945, 37); le mythe même n'est exposé que vers la fin du livre quoique annoncé dès les premières lignes (p. 920, 1) par lesquelles le texte défectueux (ἀκέφαλος) commence aujourd'hui pour nous; on le rappelle aussi au moment ou Théon demande à Lamprias, non si le globe lunaire qui est une « terre céleste » (p. 935, 19) est effectivement habité par des hommes, mais s'il peut être regardé comme habitable (p. 937, 35).

Enfin Sylla impatient « en sa qualité de premier acteur » (comme narrateur du mythe géographique que l'homme mystérieux, le voyageur de la région transatlantique du nord-ouest, lui a transmis) débute d'une manière solennelle (p. 940, 58) avec le vers d'Homère : « Loin dans l'Océan est placée une île Ogygia. » C'est à la position de cette île qu'il rapporte les positions des autres îles Saturniennes et du Grand Continent, telles que nous les avons indiquées plus haut. Est-ce là un pur ornement poétique? Du moins dans un autre passage également très remarquable (Plut. de def. Orac. cap. 18) où il est de nouveau question de plusieurs îles enchantées situées près de Britannia, et dans l'une desquelles Saturne incarcéré est surveillé par le Titan Briarée, l'île d'Ogygia n'est pas nommée. « Le trajet de l'Océan Cronien est lent à cause des alluvions des rivières qui descendent du Grand Continent (p. 941, 13) et rendent la mer *terreuse*

(bourbeuse) et épaisse. » C'est une manière d'expliquer par la proximité [1] d'un Grand Continent le *Mare concretum*, *cœnosum*, *pigrum* des auteurs romains et d'attribuer à des dépôts de terrains meubles ce que d'autres, dans les régions boréales,

[1] Tout au contraire dans la *Vie d'Agricola* (cap. 10), Tacite attribue ces mêmes phénomènes d'un *mare pigrum* et *grave remigantibus* à l'absence des terres qui sont appelées avec raison *causa* et *materia tempestatum;* car l'inégale distribution des surfaces opaques (continentales) et diaphanes (océaniques), est une des causes principales du conflit des courans aériens et des explosions électriques dans l'atmosphère. Le nom de Mer Cronienne, que Plutarque prend dans un sens plus général, ne commençait, à proprement parler, qu'au-delà du promontorium Rubeæ, qui séparait cette mer (Plin. IV, 13, Dicuil, *de Mens. terræ*, VII, p. 32 Walck.) du *Morimarimarusa* ou *Morimarusa*, nom qui, selon Philémon, dans l'idiome des Cimbres, signifiait *Mer Morte*. Voilà deux mots, *mori* et *marusa*, qui, d'après l'observation de M. Bopp, paraissent appartenir au système des langues indo-germaniques, quoique avec moins de netteté et d'évidence que dans *Iabadiu*, île à orge, deux mots sanscrits dont Ptolémée (*Geogr. lib.* VII, cap. 2) nous a conservé l'interprétation. A moins qu'on ne veuille reconnaître dans *Morimarusa* une simple réduplication, comme forme *intensive* (Gram. sanscr. § 562.) *Mori* se retrouverait dans le latin (italique) *mare* (goth. *mari*, même slave,

attribuent aux glaces, ou les mers méridionales (Arist. Mem. Ausc. c. 136; Scyl. Car. per. p. 53, ed. Huds.; Avien. Ora. mar. v. 122 et 408), à l'algue marine, c'est-à-dire aux bancs flottans de fucus. Le Grand Continent de Plutarque se pro-

russe *more*). Traversant tant d'idiomes, il tient sans doute du sanscrit *vâri* (wâri) *wasser* des Allemands. Les permutations de *v* et *m* sont très fréquentes. *Marusa* se lie à la racine sanscrite *mr*, mourir (*a-mara*, immortel). Je rappellerai aussi que *Maris* (Hérod. IV, 49), *Marisus* (Strabo, VII, p. 467 Alm. p. 304 Cas.) et *Marus* (Tac. *Ann.* II, 63), sont des affluens de l'Ister. Quant à la Mer Cronienne, le Cod. Palat. de Ptolémée (*Geogr.* II, 2), fait synonyme πεπηγὼς ὠκεανὸς καὶ Κρόνιος, νεκρός, mais M. Welcker, dans son Mémoire ingénieux sur le site de la Terre des Phéaciens, pense que le mot *Morimarusa* fait allusion à ce *passage des morts* dans l'Océan boréal, que Tacite pourrait avoir puisé dans un commentaire perdu de Plutarque sur Hésiode (Rhein. *Mus.* I, 2, p. 238 et 243. Comparez aussi sur le mare Cronium, *Voigt Gesch. Preuss. I*, 44, 77). Dans la partie de l'Océan Septentrional qu'Hécatée appelle *Amalchum*, ce qui signifie, dans la langue des Scythes, *congelé* (Plin. IV, 13), on reconnaît l'analogie de μάλκη avec l'α non privatif, mais copulatif comme il l'est dit dans ἀδελφὸς et ἄλοχος, analogie fondée ou sur une filiation primitive d'idiomes, ou sur l'habitude de tous les peuples, d'altérer des mots étrangers pour les assimiler à des mots indigènes.

longe vers le nord [1], et avec une régularité de configuration, pour laquelle les anciens montrent beaucoup de prédilection, vis-à-vis du golfe qui conduit à la Mer Caspienne ou d'Hyrcanie [2], le Grand Continent offre également un golfe vaste comme la Méotide, et habité par des peuples d'origine grecque. Ces habitans sont d'opinion « que leur pays est un continent, mais que notre terre (l'Europe, l'Asie et la Lybie) n'est qu'une île entourée par l'Océan. » Le même trait se retrouve exactement dans le mythe géographique de la Méropéïde de Théopompe (Ælian. Var. Hist. III, 18).

[1] Ce prolongement boréal offre un nouveau trait d'analogie avec la Grande Terre des Méropes de Théopompe, de laquelle on a fait directement, comme vers la terre la plus rapprochée, une incursion dans le pays des Hyperboréens.

[2] Dans un autre endroit du même Traité des taches lunaires (p. 944, 18), Plutarque revient sur cette fausse idée de Strabon et de l'Ecole d'Alexandrie sur l'issue de la Mer Caspienne qu'il compare au Golfe Arabique. Macrobe, qui vivait 300 ans après Plutarque, tout en admettant la même erreur, se croyait du moins obligé de faire mention en même temps de l'ancienne opinion d'Hérodote et du Stagirite : « Caspium mare unde oriatur (ex Oceano) invenies : licet non ignorem, esse nonnullos qui ei de Oceano ingressum negent. » (MACR. *Comm. in Somn. Scip.* II, 9.)

Silène y révèle aussi aux Phrygiens que les Méropiens habitent un grand continent lointain (μεγάλη ἤπειρος), tandis que notre terre n'est qu'une très petite île. C'est encore l'expression de Cicéron (Somn. Scip. c. 6) : « Omnis enim terra quæ colitur a vobis, parva quædam est insula. » Le continent de Plutarque a été visité par Hercule dans son expédition vers l'ouest et le nord. Les compagnons d'Hercule y ont épuré et introduit de nouveau la langue et les mœurs grecques dont l'usage s'était presque perdu : aussi, après Saturne, Hercule était le plus honoré. Comme la planète Saturne « que nous appelons Phænon, mais que les habitans du Continent Cronien nomment Νυκτοῦρος (le Gardien de la nuit), » entre tous les trente ans dans le signe du Taureau [1], ce qui est l'époque d'une

[1] Le nom Φαίνων appartient à cette série de noms planétaires, qui ne font allusion qu'à leur éclat, comme *Phaéthon* pour Jupiter, *Stilbon* pour Mercure, Πυρόεις pour Mars (Arist. *de Mundo*, c. 2). Quoique la révolution de Saturne puisse être considérée comme accomplie par son retour dans un signe quelconque du zodiaque, et quoique la fête de Saturne *délié*, répétée dans celle de l'affranchissement annuel de l'Hercule phénicien Μέλκαρθος (Creuzer, *Symb.* II, 215, 217, 439), fût célébrée au solstice d'hiver, il me semble pourtant assez probable que le Taureau soit nommé par Plutar-

grande fête, on effectue, à chaque retour de cette fête, l'embarquement des *théores* qui long-temps auparavant ont été choisis par le sort.

Le voyage de ces envoyés est très dangereux. Leur première destination est pour les îles que nous nous avons dit être placées devant le Grand Continent, et qui sont occupées par les colons grecs sans mélange de barbares. Ces îles devaient être bien boréales, puisque, pendant trente jours, le soleil n'y restait couché qu'une seule heure, et que même pendant la nuit il régnait une lumière crépusculaire. Le moine irlandais Dicuil (cap. 7, et 2, 6) aurait dit qu'il y faisait encore assez clair pour *chercher ses poux*. Après un séjour de quatre-vingt-dix jours, les envoyés passèrent outre avec un vent favorable, sans doute pour arriver à Ogygia.

que pour indiquer une fête de l'équinoxe du printemps. En effet, par la précession des équinoxes, celui du printemps, qui correspond aujourd'hui déja à plus de la moitié des Poissons, avait lieu 1684 années avant notre ère dans le commencement du Taureau, et il y a 3096 ans, au milieu de ce signe. Il arrivait, 72 ans plus tard, à la longitude d'Aldebaran. La durée du passage de l'équinoxe par toute la constellation du Taureau, est, selon M. Encke, de 2823, et non de 2565 ans, comme l'évalue M. Delambre (Cuv. *Ossem. foss.* 1821, t. I, p. CXXI.)

Dans cette île où l'on jouissait d'une douce température, Saturne dormait dans un antre profond : car Jupiter lui donnait le sommeil pour liens. Il était entouré de génies qui l'avaient servi lorsqu'il commandait encore aux dieux et aux hommes. Les génies rapportaient les rêves prophétiques de Saturne qui, à son tour, rêvait tout ce que méditait Jupiter. L'étranger dont Sylla avait appris toutes ces merveilles (p. 942, 10) demeura trente ans dans la même île sacrée, où, sans travaux matériels, on ne s'occupait que de philosophie « Après avoir subi toutes les initiations et avoir appris de la physique et de l'astroslogie ce qui en est fondé sur la géométrie, il lui vint un vif désir de visiter la grande île (τὴν μεγάλην νῆσον), c'est ainsi qu'ils appellent notre continent. » Comme la période de trente ans était révolue, une nouvelle *théorie* arriva, et l'étranger après avoir salué ses amis s'embarqua. Il parut à Carthage, mais l'expression « je ne vous dirai pas à travers quels peuples (quels hommes) il passa, quels écrits sacrés il apprit à connaître, à combien de rites il fut initié, » prouve assez qu'il est question d'un voyage par terre. L'étranger séjourna long-temps à Carthage, c'est-à-dire, dans la ville Romaine reconstruite après la destruction de l'ancienne cité Punique. Il y découvrit certains écrits sacrés (διφθέρας ἱεράς) « qui avaient été emportés et sauvés (sans doute lors de

la destruction de la ville de Didon, par Scipion l'Africain) étant demeurés long-temps cachés sous terre » (p. 942, 25). Parmi les divinités visibles, c'est la lune, dit-il, qui mérite surtout la vénération des hommes, etc., etc.

Rentrant dans le sujet principal du traité, Sylla discute de nouveau des points de philosophie naturelle sans toucher le *mythe géographique* du Grand Continent Cronien qui a fixé l'attention d'Ortelius. Ce n'est qu'à la fin du livre que le narrateur affirme solennellement que tout ce qu'il a rapporté jusqu'ici, il le tient de la bouche du personnage mystérieux qui avait paru en Libye, et que ce dernier n'a répété que ce qu'il a appris des génies « qui tenaient Saturne assoupi. »

Certes, ce mythe, dans son ensemble, n'est pas un simple divertissement de l'esprit, un roman philosophique isolément enfanté par l'imagination de Plutarque. Il tient à un cercle d'idées très anciennes, à des traditions, ou, si l'on veut, à un système d'opinions [1] dont quelques autres fragmens nous sont

[1] Strabon marque d'un blâme sévère le genre bâtard dans lequel « on décrit le mythe sous la forme de l'histoire, et mêle, non par ignorance, mais comme ornement poétique, la fiction au récit des faits véritables. » Il ajoute même que Théopompe ne se gênait pas de s'avouer coupable de ce mélange (Strabo, I,

parvenus par la Méropide de Théopompe et le passage de Plutarque dans le dialogue de *defectu Oraculorum* (cap. 18). Ce dernier offre une description pittoresque de certaines îles sacrées près de la Bretagne, dites des Démons et des grandes ames des héros, séjour des tempêtes et de météores lumineux. Dans l'une de ces îles est enfermé Saturne, surveillé, dans son sommeil, par Briarée ; car le sommeil lui sert de liens (expression déja employée dans le Traité de la lune, p. 941, 55). « Le dieu est entouré de génies qui sont ses compagnons et ses serviteurs. »

L'autre monde [1], le *Grand Continent*, nous les retrouvons encore dans le mythe de la Méropide de Théopompe, conte moral sous des formes cosmographiques. Les révélations que Silène fait à Midas le Phrygien [2], semblent liées par leurs parties symboliques à d'anciennes traditions religieuses. Elles ont conservé une grande célébrité

p. 74 Alm. p. 43, Cas. VII ; p. 458 Alm. p. 299 Cas.)

[1] Voyez le passage de Tertullien adversus Hermog. c. 25, que nous avons déja cité : *Sileni alius orbis*. Si Théopompe n'emploie pas lui-même l'expression de *Nouveau Monde*, il appelle du moins la Méropis Ἐκείνην (γῆν) τὴν ἔξο τούτου τοῦ κόσμου.

[2] Æl. *Var. hist.* III, 18.

bien au-delà du temps des poètes et des philosophes alexandrins, et reparaissaient comme *fabella de Sileno* dans Cicéron (Tusc. Quæst. I, 38), le grave philosophe stoïcien. D'après Théopompe, vanté par Denys d'Halicarnasse, maltraité par Strabon (VII, p. 458, Alm. p. 298 Cas.), la *terre des Méropes* est une μεγάλη ἤπειρος au-delà de l'Océan. Aussi les Méropes de Silène sont persuadés que leur pays est seul un Continent, tandis que nous n'habitons qu'une île d'une étendue peu considérable. Des ornemens poétiques, tels que deux villes, « du combat et de la piété, » des fleuves de la volupté et de la tristesse, l'or plus abondant que le fer l'est chez les Grecs, une race d'hommes gigantesques et à longue vie, des institutions et des lois diamétralement opposées aux nôtres, ne manquent pas dans ce petit roman sentimental. On ignore [1] s'il trouvait sa place dans le *Liber admirabilium* (Θαυμασίων) de Théopompe ou dans son Histoire de Macédoine (*les Philippiques*). Les habitans de Méropis, curieux de visiter la petite île que nous habitons, firent d'abord, en quittant le Grand Conti-

[1] Voyez les ingénieuses recherches de M. Creuzer (*Studien*, 1806, t. II, p. 236, 295, 314). M. Eysson Wichers (*Frag. Theop. Chii*. Lugd. Bat. 1829, p. 72-74 et 161-163), se décide pour l'intercallation du mythe dans les Φιλιππικά.

nent, une incursion chez les Hyperboréens; mais ils s'en retournèrent peu satisfaits de l'état d'un peuple que les Grecs croyaient si heureux. Dans toute cette fiction qui constate l'antique croyance de l'existence d'autres terres très vastes séparées de notre οἰκουμένη, il n'est pas question de Saturne et de la terre Cronienne. Cependant la visite chez les Hyperboréens dont le pays était le plus voisin de la grande contrée des Méropes, place le mythe de Théopompe de nouveau vers le nord-ouest et le rapproche également de la tradition dont le souvenir nous a été conservé par Plutarque. Perizonius, d'ailleurs si judicieux, a vu dans les révélations de Silène quelques traces de l'Amérique. « Non dubito quin veteres aliquid sciverint quasi per nebulam et caliginem de *America* partim ab antiqua traditione ab Ægyptiis vel Carthaginiensibus (!) accepta, partim ex ratiocinatione de forma et situ orbis terrarum (ÆLIAN. ed. Lugd. 1701, p. 217).

Loin de nier l'influence que les opinions et les témoignages des anciens ont exercée sur l'esprit de Colomb, nous ne dirons pourtant

pas que c'est à Pythéas[1], à Ératosthène[2] ou à Posidonius[3] que l'on doit la découverte de l'Amérique. Colomb, après avoir réussi, distingue avec un juste orgueil entre le mérite de l'exécution et celui d'un heureux pressentiment. En arrivant à Lisbonne, de son premier voyage, il écrit (le 14 mars 1493) à son protecteur don Luis de Santagel, ministre des finances pour la couronne d'Aragon : *Consecuti sumus quœ hactenus mortalium vires minime attigerant : nam si harum Insularum (Indiœ supra Gangem) quidpiam aliqui scripserunt aut locuti sunt, omnes per ambages et conjecturas, nemo se eas vidisse asserit; unde prope videbatur fabula*[4]. Plus

[1] MANNERT, *Einleit. in die Geogr. der Alten.* 1829, p. 79.

[2] LUD. IDELER, *Proleg. de Meteorologia Græcor. et Roman.* 1832, *p.* 6. Le passage de Strabon, I, p. 115 Alm. p. 64. 65 Cas. offre en effet une opinion d'Eratosthène et non de Pythéas, comme le veut M. Mannert. Voyez aussi RUHKOPF *ad Senecam*, t. V, p. 11.

[3] STRABO, II, p. 161 Alm. p. 102 Cas.

[4] Je cite, d'après les traductions de Léander de Cozco, l'original espagnol étant perdu pour nous, à l'exception de quelques fragmens que M. Muñoz a re-

tard, l'amiral ajoute [1] : Tout le monde, avant mon départ, se moquait de mes argumentations, à l'exception de deux moines (probablement le gardien du couvent de la Rabida, Fray Perez de Marchena, franciscain, et le dominicain Fray Diego de Deza) qui restèrent fermes dans leur assentiment. « Si c'est à l'influence de ces religieux et au grand caractère [2] de la reine Isabelle, que Colomb devait le bonheur d'avoir pu mettre à exécution son vaste projet, c'est le suffrage de Paolo (del Pozzo) Toscanelli de Florence qui, en l'éclairant, lui avait donné le plus d'assurance. Il était loin sans doute de s'attendre à la bonne fortune de se trouver dans une parfaite iden-

trouvés dans les manuscrits de Bernaldez, le Cura de los Palacios.

[1] Lettre aux monarques d'Espagne, datée de l'île d'Haïti (du mois d'octobre) 1498 : *Todos que habian oido (mi) platica, todos lo tenian à burla, salvo dos frailes qui siempre fueren constantes.* J'ai déja fait allusion à ce passage, en parlant du médecin Garcia Hernandez.

[2] « Ce grand cœur qui se montre dans de grandes choses. » (Belle expression de cette même lettre de 1498.)

tité de vues avec un des plus illustres géomètres de son temps. Du propre aveu de Colomb, cette conformité de raisonnemens l'a raffermi dans l'idée qu'il s'était formée des avantages d'une route aux Indes par la voie de l'ouest, et de l'espoir de rencontrer des îles avant de parvenir aux côtes de l'Asie. Je ne consignerai point ici le texte [1] de ces deux lettres de Toscanelli, écrites originairement en latin, et imprimées plusieurs fois; je me bornerai à fixer l'attention sur quelques traits dont on n'a point fait assez ressortir l'importance historique. Ce sera toujours aux documens mêmes du 15e siècle que l'on devra avoir recours dans des discussions de ce genre.

[1] Nous ne connaissons que la traduction espagnole de la lettre, l'original étant perdu. *Vida del Alm.* c. 7. LEONARDO XIMENES *del vecchio e nuovo gnomone fiorentino* 1757. LXXIX. XCVII. (Ce sont les recherches de ce savant jésuite qui ont servi de fondement à l'excellent article *Toscanelli*, rédigé par M. de Angelis, aujourd'hui à Buenos-Ayres, dans le 46e volume de la *Biographie universelle.*) *Journal des Savans, janvier* 1758. NAVAR. t. II, p. 1-4. (Voyez aussi : BOSSI, *Vita di Christ. Colombo*. p. 105 et 153; CANOVAI, *Viaggi di Amer. Vespucci*, p. 355-370 : BALDELLI, *il Millione*, t. I, p. LX-LXII.

« L'autorité des auteurs classiques et des témoignages récens (de Pedro de Heliaco), dit Hernando Colomb, surent émouvoir l'imagination [1] de mon père; mais c'est un de ses contemporains, un maître Paul, médecin de Florence, fils de Dominique, qui fut en grande

[1] Littéralement : « Les autorités que nous venons de citer portèrent l'amiral à avoir plus de foi en ce que son imagination avait enfanté » (*lo movieron mas para creer su imaginacion*). Quoique Toscanelli fût, à n'en pas douter, un des astronomes et des physiciens les plus célèbres de son temps, et qu'en Italie on l'appelât souvent *Paul le physicien* (*Paulus physicus*), j'ai traduit le mot espagnol *fisico* par médecin. Ce mot, dans les 15e et 16e siècles, était exclusivement pris dans ce sens; il fut appliqué, par exemple, à Maestro Bernal, *fisico de la carabela capitana* en 1502; à l'ami de Colomb, Garcia Hernandez *fisico de Palos*, etc. On pourrait aussi être surpris de trouver dans la *Vie de Colomb*, où manque le nom de famille des Toscanelli, l'addition étrange : « *Maestro Paulo fisico del Maestro Domingo florentin.* » C'est la manière presque hellénique et arabe d'indiquer la filiation. Paolo était fils de Dominique, et, dans le testament de Nicolo Nicoli, fait en 1428, on voit également nommé parmi les conservateurs de la célèbre bibliothèque du couvent *degli Angeli de Monaci Camaldolesi : Magister Paulus Magistri Domenici medicus.* LEONARDO XIMENÈS, p. LXXIV).

partie la cause qu'il entreprit son voyage avec assurance. » Toscanelli, qu'un souper chez Filippo Brunelleschi et la conversation spirituelle de cet architecte et mécanicien avaient entraîné vers l'étude des mathématiques, se distingua parmi tous les astronomes de son temps, pendant une longue carrière (il parvint à l'âge de 85 ans), par l'attention constante qu'il portait aux découvertes nautiques et aux voyages par terre. L'Italie était alors le centre des grandes opérations de commerce que les Pisans, les Vénitiens et les Génois, faisaient avec l'Asie australe [1], par la voie d'Alexandrie, de la Mer Rouge et de Bassora, avec les côtes de la mer Caspienne et la Sogdiane, par la voie d'Azov (Tana). Toscanelli ne s'occupa pas seulement de la correction des tables solaires et lunaires, par des observations gnomoniques et d'astrolabe, comme de

[1] « Le grand obstacle au commerce de l'Inde par l'intérieur de l'Asie, dit un écrivain du 16e siècle, est dans la barbarie des peuples tartares qui, ne pouvant attaquer l'Inde par mer, y font des incursions par terre, et la ravagent comme la pauvre Italie, devenue la proie des Allemands, des Français et des Espagnols. » (Ramusio, t. I, p. 338.)

tout ce qui pouvait faciliter l'emploi des méthodes d'astronomie nautique, longuement discutées mais rarement employées jusqu'alors ; il porta aussi ses vues sur la comparaison de la géographie ancienne avec les résultats des découvertes modernes et sur l'utilité pratique que le commerce de l'Europe pourrait tirer de ce genre de travail en ouvrant une route directe *au pays des épices*, par la navigation vers l'ouest. Nous trouvons la preuve de cet enchaînement d'idées, de ce mouvement intellectuel dès la seconde moitié du quinzième siècle, dans les lettres de Toscanelli et dans tous les écrivains distingués de son époque. Cristoforo Landino, Florentin, traducteur de Pline et commentateur de Virgile, parle du concours d'étrangers qu'offrait sa ville natale, de ces hommes qui venaient des régions les plus éloignées, qui *circa initia Tanais habitant. Ego autem interfui cum Florentiæ illos Paulus physicus diligenter quæque interrogaret*[1]. Ces rapports avec les négocians qui revenaient du Levant, ou même de l'Inde et de l'Archipel indien, comme le

[1] *Georgicon* (*ed. Landinus, Venet.* 1520, p. 48.)

Vénitien Nicolo Conti [1], enflammèrent l'imagination du vieillard.

Agé de plus de 77 ans, Toscanelli écrit à Colomb : « Je loue votre désir de naviguer vers l'Occident, et je suis persuadé que vous aurez reconnu, par ma lettre précédente, que l'expédition que vous voudriez entreprendre

[1] Rien ne prouve plus l'impression profonde que cette correspondance avec Toscanelli avait faite sur l'esprit de Colomb, que l'introduction du journal de navigation de son premier voyage, dans lequel il répète presque les paroles dont se sert le géomètre florentin.

COLOMB.	TOSCANELLI.
« La informacion que yo habia dado a Vuestras Altezas de las tierras de India y de un principe que es llamado *Gran Can* que quiere decir ex nuestro romance *Rey de los reyes*, como muchas veces el y sus antecessores habian enviado a Roma a pedir doctores en nuestra santa fe porque le enseñasen en ella »	« Las partes de Indias donde se podrà ir y el dominio de un principe llamado *Gran Can* que es lo mismo que *Rey de los reyes* : sus predecessores enviaron embajadores al Papa pidiendo le maestros que los instruyesen in nuestra fe.

Colomb, sans doute, aurait pu puiser ces notions dans le *Millione* de Marco Polo, qu'il ne nomme pas plus que ne le fait Toscanelli ; mais la série des idées et les expressions me semblent indiquer une réminiscence de la lettre de Toscanelli au chanoine Martinez.

n'est pas si difficile qu'on le croit; au contraire, que la route, c'est-à-dire la traversée des côtes occidentales de l'Europe aux Indes des épices (*Indie delle spezierie*, disaient les florentins et les vénitiens) est sûre en suivant les chemins (proprement les lieux ou parages) que je vous ai désignés. Vous seriez entièrement persuadé de cette facilité, *si*, *comme moi*, *vous aviez eu occasion de fréquenter un grand nombre de personnes* qui ont été dans ces pays (*l'Inde des épiceries*). Soyez sûr que vous y trouverez des royaumes puissans, de grandes cités biens peuplées, et de riches provinces, etc. » Dans la lettre au chanoine Martinez, Toscanelli dit encore : « du seul port de Zaiton (Zaithoun) partent, tous les ans, plus de cent navires chargés de piment et d'autres épiceries. Plusieurs provinces et royaumes dépendent du seul Grand Can (Khan), qui est comme *le roi des rois* et qui réside généralement dans le Catay. Ses prédécesseurs désiraient avoir du commerce avec les chrétiens, et il y a deux cents ans qu'ils envoyèrent des ambassadeurs aux papes pour leur demander des instituteurs (*maestros*) qui fussent en état de les instruire dans notre foi ; mais ces

ambassadeurs ne purent arriver à Rome, et se trouvèrent forcés de rebrousser chemin, à cause des grandes difficultés qui s'opposèrent à leur voyage. Dans le temps du pape Eugène IV, vint un ambassadeur qui assura Sa Sainteté de l'affection que les princes et les habitans *de son pays* (*de su pays*) avaient pour les catholiques. J'ai eu une longue conversation avec cet ambassadeur ; il me parla de la magnificence *de son roi* (*de su rey*), de grandes rivières dont une seule offrait, sur ses bords, deux cents villes avec des ponts de marbre ; de pays dans lesquels on choisit, pour membres du gouvernement, les hommes les plus lettrés (*sabios*), sans avoir égard à la naissance ou à la richesse ; de cette ville de *Quisay* (*Quinsai*), nom qui veut dire *cité du ciel*, située dans la province de *Mango*, près du Catay, et dont la circonférence est de 35 lieues [1]. »

[1] Je n'ignore pas que tous les commentateurs des lettres de Toscanelli ont cru pouvoir citer les chapitres du voyage de Marco Polo, dans lesquels l'astronome Florentin aurait puisé ses notions sur le commerce du poivre de Zaithoun (livre II, cap. 77) et la magnificence de la grande ville de Quisai (livre II, cap. 68),

Il est probable que les récits animés du Vénitien Nicolo di Conti, qui vint à Florence en 1444, après 25 ans de voyages en Syrie, au Golfe Persique, dans l'Inde en-deçà et au-delà du Gange, dans la Chine méridionale, l'Archipel de la Sonde, Ceylan, la Mer Rouge et l'Égypte, de même que la fréquence des relations commerciales avec ces riches contrées, rendirent très familière à Toscanelli la connaissance topographique de l'Asie méridionale et orientale. C'est à florence, où Toscanelli a constamment séjourné, que le pape Eugène IV (de la famille des Condolmeri de Venise) accorda au voyageur Conti, son compatriote,

mais je dois faire observer ici, qu'il reste quelque doute sur ce qui aurait pu être fourni de préférence par Nicolo di Conti, soit dans les conversations avec ce voyageur venu récemment de l'Asie orientale, soit dans le manuscrit du Poggio. Je ne trouve l'explication des mots *Gran Can* (Rey de los reyes ; Conti ne traduit que par le mot *Empereur*) et de *Quinsai* (*Ciudad del Cielo*) que dans Marco Polo ; mais les 12,000 ponts de Quisai, dans le récit de Marco Polo, sont réduits par Toscanelli (ce qui me frappe beaucoup) à dix, et le circuit de Quisai est donné assez exactement d'après le récit de Nicolo di Conti. (Ramusio, t. I, p. 340 b.)

le pardon de son apostasie [1], en lui imposant pour pénitence de raconter, *en toute vérité*, les aventures de ses courses au secrétaire pontifical, le célèbre philologue Francesco Poggio

[1] Nicolo di Conti avait dû renier la foi pour sauver sa vie. Ramusio, selon l'édition de Venise de 1613, place cette absolution en 1449; mais le pape Eugène IV mourut deux ans plus tôt. La rédaction latine du voyage de Conti, faite par ce même Poggio, auquel on doit la découverte de tant de manuscrits précieux des classiques latins, en Suisse et en Allemagne, n'est pas parvenue jusqu'à nous. Ce que nous possédons en italien du voyage de Conti, est une traduction faite sur la version portugaise de Valentin Fernandez. Ce n'est malheureusement qu'un simple fragment très incorrect. Dans la *Giava maggiore* (Borneo?) Conti a vu des oiseaux de paradis, *ucelli senza piedi.* (Ram. t. I, p. 341 b.) Ce sont les oiseaux du soleil (*passares da sol*) des premiers navigateurs portugais (Reinh. Forster, *Zool. ind.* 1795, p. 30.) Voici les paroles de Conti qui, sans doute, n'a vu que les oiseaux préparés par les indigènes, et transportés d'île en île comme objet d'ornement. « Nella Giava maggiore trovansi uccelli molte volte che sono senza piedi, grandi come colombi, di penne molto sottili e con la coda lunga, i quali sempre si posano sopra gli arbori ; le carni di quali non si mangiano, ma la pelle e la coda sono in grande stima perche s'usano per ornamento del capo. » (Nicolo di conti dans Ramusio, t. I, p. 345.) Ce passage, très re-

Bracciolini. Appartenant moi-même à la classe des voyageurs, je n'examinerai pas imprudemment s'il y avait plus de malice que de douceur dans ce genre d'expiation. On con-

marquable, a été négligé par les zoologistes modernes. Pigafetta n'a aussi vu que des oiseaux morts et préparés, mais heureusement ayant des pieds. « Il re di Tidore mandò duoi uccelli bellissimi della grandezza d'una tortola, la testa piccola col becco lungo *e lunghe le gambe uno palmo e sottili* : non hanno ali, ma in luogo di quelle penne lunghe di diversi colori. » Pigafetta a bien observé que ce ne sont pas les plumes des ailes, mais celles des flancs, qui sont alongées en panaches plus longs que le corps. Il n'a pas vu les ailes dont il nie l'existence, parce que, généralement, les indigènes en préparant l'oiseau pour le commerce, lui arrachent les pieds et les ailes. « Hanno opinione i Mori, ajoute l'historiographe de l'expédition de Magellan, che questo ucello venga del *Paradiso terrestre e* chiamanlo *manucodiata, cio è, ucello di Dio* (Ramusio, t. I, p. 367. b.) Ce mot, répété dans la relation du voyage de Magellan, faite par un secrétaire de l'empereur Charles V, dans une lettre au cardinal-évêque de Salzbourg (L. c. p. 351, b.) est, selon l'observation de mon frère, consignée dans son grand ouvrage sur la langue Kavi ou Javanaise, une altération du mot malai : *manuk-devata*, formé de *manu* (malai) *oiseau*, et *devata* (malai et sanscrit) *divin*. De *manuk-devata*, le voyageur italien a fait *manuco-diata*.

çoit que la lecture de certains voyages peut être imposée comme une rude pénitence; mais conter les incidens d'une vie aventureuse, en toute vérité, *con ogni verità* (c'était la clause de l'absolution papale), n'est une punition que lorsqu'on se méfie de la candeur [1] du voyageur.

Le séjour de Nicolo di Conti et du Pogge, dans une ville où Toscanelli, d'après son propre témoignage et celui de Christoforo Landino, cherchait sans cesse à se mettre en rapport avec les hommes que le commerce avait conduits dans le *pays des épiceries*, devait nécessairement revivifier les souvenirs que Marco Polo avait laissés des merveilles de Quinsai et de Cambalu, de la fréquence des

[1] C'est peut-être l'ouvrage de Marco Polo même, qui inspira au pape Eugène IV cette méfiance dans la véracité des voyageurs. « Nous savons par le témoignage de F. Jacopo di Aqui, qu'on se moquait tellement de Polo que, long-temps après sa mort, il y avait toujours, dans les mascarades à Venise, quelqu'un qui prenait son nom et le représentait pour amuser le peuple, en racontant des choses extraordinaires. On en usa de même plus tard avec Pigafetta. » AMORETTI, *Voyage de Maldonado*, p. 67.

navires dans le port de Zaithoun et des richesses du Mango. Cette conformité de traditions, cette célébrité des mêmes lieux, renouvelées après un siècle et demi, devaient tellement frapper l'esprit actif de Toscanelli, que c'est probablement Nicolo di Conti qui, dans la seconde lettre à Colomb, est désigné sans être nommé, parmi les voyageurs en Asie, qu'il faut avoir entendu conter, pour concevoir la facilité et l'utilité du voyage de l'Inde par l'ouest. Je ne puis penser cependant, avec l'abbé Ximenes et tant d'auteurs qui l'on copié, que « l'ambassadeur du Grand Can, » qui arriva du temps du pape Eugène IV, et dont il est question dans la lettre au chanoine Martinez, soit Nicolo di Conti même. Cette lettre désigne deux ambassades mongoles ; l'une, « il y a deux cents ans, l'autre, du temps de Toscanelli. » La première est, à n'en pas douter, celle que fit manquer, en 1267, la maladie d'un seigneur [1] mongol, Kho-

[1] Khogatal se sépara des voyageurs à 20 journées de chemin de Bokhara. « Il *Barone s'ammalò gravemente, per volontà del quale e per consiglio di molti lasciandolo, seguitorno il loro viaggio* (*dell Armenia Minore al porto di Giazza*), Traduction de Ramusio (*t. II, p.* 3, *a.*). Le

gatal, lors du retour de Nicolo et de Maffeo (Mateo) Poli, père et oncle du célèbre Marco, connu d'abord sous le nom un peu satirique de *Messer Marco Milione*. C'est ce dernier qui, pour me servir de l'expression heureuse du vieux Sansovino, a découvert un monde nouveau avant Colomb, et dont nous possédons l'admirable ouvrage. Quant à la seconde ambassade du temps d'Eugène IV, rien, dans le voyage de Conti, ne nous indique que ce soit lui-même qui ait été chargé de quelque mission de la part du *Grand Can*. Comment le Pogge, dans le petit épilogue ajouté en l'honneur du narrateur « qui a vu, dit-il, des pays que personne n'avait parcourus depuis le règne de Tibère, » n'aurait-il pas fait mention d'un incident si honorable ? Comment Toscanelli, qui refuse à Nicolo et à Maffeo Poli le titre d'ambassadeurs [2], et qui rappelle ex-

retour de Nicolo et de Maffeo Poli à Venise, est de l'année 1271, car la nouvelle de la mort du pape Clément IV les avait retenus long-temps à Acre. Or, comme la lettre de Toscanelli est du 25 juin 1474, l'expression *ha doscientos años*, se trouve suffisamment précise.

[2] Ce titre aurait pu leur être appliqué avec d'autant

pressément que ceux qui étaient chargés de la mission, restèrent en chemin et n'arrivèrent pas en Italie, aurait-il parlé du Vénitien Conti comme d'un ambassadeur mongol, « qui vantait la magnificence de *son* roi et l'affection de *son* pays pour les catholiques ? » Nicolo di Conti, après avoir perdu, dans la peste d'Égypte, sa femme, ses deux fils et deux domestiques, retourna, avec les deux seuls enfans qui lui restaient, à Venise. Si quelque ambassadeur du *Can* s'était trouvé à la suite du voyageur, il n'aurait pas été oublié dans une narration minutieusement détaillée. J'ignore absolument qui peut avoir été le personnage mongol avec lequel Toscanelli dit avoir eu un long entretien pendant le pontificat d'Eugène IV, qui a été de 16 ans ; mais il me paraît peu probable, d'après les raisons que je viens d'exposer, que ce soit un voyageur vénitien, arrivant comme *pénitent* à Florence.

plus de raison, qu'ils se le donnèrent à eux-mêmes d'après le récit de Marco, et qu'ils étaient chargés d'une lettre pour le pape. « *Il Grand Can proponendo nell' animo suo di volerli* (*i detti due fratelli*) *mandar' ambasciatori al Papa, volle haver prima il consiglio de' suoi baroni.* »

Il y a là quelque malentendu, peut-être une erreur dont la source était une de ces mystifications diplomatiques auxquelles nous avons vu exposées les plus grandes cours d'Europe, même dans les temps modernes, lorsque des aventuriers asiatiques ou africains se disaient chargés des intérêts de leurs princes.

La lettre de Toscannelli, quelque influence qu'elle ait exercée sur l'esprit de Colomb, renferme (et nous le rappelons en l'honneur de celui-ci) la preuve certaine de l'antériorité des projets du navigateur génois. Celui-ci était arrivé à Lisbonne en 1470. Il s'y était lié avec le Florentin Lorenzo Giraldi, comme à Séville il vivait dans des rapports intimes avec un autre Florentin Juan Berardi, chef d'une maison de commerce à laquelle étoit attaché Amérigo Vespucci. Dans tous les ports très fréquentés de l'Europe, des côtes septentrionales de l'Afrique et du Levant, se trouvaient alors établis des négocians Italiens. Colomb s'était assuré qu'Alphonse V, roi de Portugal, avait fait demander à Toscanelli, par le chanoine Fernando Martinez, une instruction détaillée sur le chemin de l'Inde par la voie de l'ouest. Cette nouvelle devait inquiéter l'homme

ardent qui nourrissait le même projet. La haute réputation dont jouissait l'astronome de Florence, fit naître l'espoir à Colomb de profiter des lumières du savant Italien pour consolider son entreprise. Lorenzo Giraldi se chargea des lettres de Colomb adressées à Toscanelli. Nous ne connaissons que les réponses de celui-ci, sans date et au nombre de deux. « Je vois, dit la première lettre de Toscanelli, que vous avez le grand et noble désir de passer dans le pays où naissent les épiceries, et, en réponse à votre lettre, je vous envoie la copie de celle que j'adressai, *il y a quelques jours*, à un ami attaché au service (*domestico*) du sérénissime roi de Portugal, et qui avait eu l'ordre de Son Altesse de m'écrire sur le même sujet. » Comme la lettre au chanoine de Lisbonne est datée de Florence, le 25 Juin 1474, on peut croire, à cause de la phrase incidente, *algunos dias ha* [1], que Co-

[1] Le jésuite Ximenès, dans son commentaire sur les lettres de Toscanelli, trouve quelque obscurité dans cette désignation du temps : « il y a peu de jours, » et la phrase qui suit immédiatement *antes de las guerras de Castiglia*. Je pense que, par une légère erreur de ponctuation, on a séparé par une virgule cette dernière

lomb avait consulté Toscanelli au commencement de la même année. Cette date n'est pas sans importance pour l'histoire de la découverte de l'Amérique. Elle infirme directement le conte rapporté par l'Inca Garcilasso, par Gomara et Acosta [1], d'après lequel un pilote de Huelva, nommé Alonzo Sanchez, qui prétendait avoir été, dans une traversée d'Espagne

phrase du mot *domestico*. La lettre annonce simplement que le chanoine était au service du Portugal longtemps avant les troubles du royaume de Castille, suscités par la déposition du roi Henri IV en 1465, et son rétablissement en 1468. Une autre méprise d'une importance majeure parce qu'elle a rapport à la découverte du cap de Bonne-Espérance, s'est glissée dans le commentaire de Ximenès. Toscanelli écrit au chanoine Martinez que la route qu'il propose pour arriver par l'Océan occidental au pays des épiceries, est très courte, plus courte que le chemin que les Portugais doivent faire pour aller à la côte de Guinée (*el camino por la via del mar es brevissimo, lo tengo por mas corto que el que haceis a Guinea*). L'abbé Ximenès dit : *il cammino che voi fate per Guinea*, ce qui donne un sens très différent, et le conduit à demander si ce commerce *traversait* la Guinée. *Gnom. Fior. p.* LXXXII *et* LXXXIV.

[1] GARCIL. *Comment. Reales. lib. I, cap.* 3; GOMARA, *Hist. de las Indias. cap.* 13; ACOSTA, *lib. I, c.* 19.

aux îles Canaries (en 1484), poussé par les vents d'est jusqu'aux côtes de St.-Domingue, devait, à son retour à Tercère, avoir fait naître à Colomb *la première idée* de son expédition. Déja Oviedo nomme cette histoire « une fable qui circule parmi le bas peuple, » et le voyage mystérieux d'Alonzo Sanchez est de dix ans postérieur à la correspondance avec Toscanelli. Cependant, si cette correspondance prouve que Colomb s'occupait du projet de chercher le pays des épiceries par l'ouest, bien avant qu'il eût des rapports avec le célèbre astronome de Florence, il reste indécis lequel des deux, de Colomb ou de Toscanelli, a entrevu le premier la possibilité de cette nouvelle voie ouverte à la navigation de l'Inde. Toscanelli, comme nous l'avons déja remarqué plus haut, avait 77 ans lorsqu'il parla de son projet au chanoine Martinez : il est probable que la persuasion de la brièveté du chemin (*brevissimo camino*) à travers l'Océan Atlantique, datait de trés loin dans son esprit. Il dit très positivement : « Quoique souvent (*otras muchas veces*) j'aie traité des avantages de cette route, je vais encore aujourd'hui, d'après la demande expresse que m'a fait faire

le sérénissime roi (de Portugal), donner une indication précise sur le chemin qu'il faut suivre. Je pourrais, un globe (*esfera*) à la main, démontrer ce que l'on désire; mais j'aime mieux, pour faciliter l'intelligence de l'entreprise, marquer le chemin sur une carte semblable aux cartes marines, où j'ai dessiné moi-même toute l'extrémité de l'Occident depuis l'Irlande jusqu'à la fin de la Guinée vers le sud, avec toutes les îles qui se trouvent sur cette route. J'ai placé vis-à-vis (des côtes d'Irlande et d'Afrique), droit à l'ouest, le commencement des Indes avec les îles et les lieux où vous pourrez aborder. Vous y verrez aussi à combien de milles vous pourrez vous éloigner du pôle arctique vers l'équateur, et à quelle distance vous arriverez à ces régions si fertiles et si abondantes en épiceries et en pierres précieuses. » Le passage que nous venons de traduire prouve suffisamment que bien avant 1474, Toscanelli avait conseillé au gouvernement portugais la route que Colomb a suivie, et qui, accidentellement, a donné lieu à la découverte d'un grand continent. Il paraît tout naturel que la même idée se soit présentée à la fois à plusieurs hommes ins-

truits et ardemment occupés à étendre la sphère des découvertes : elle devait naître dans l'esprit de Martin Behaim, dont le fameux globe construit en 1492 (*Apfel*, la pomme terrestre) ne place « le roi de Mango, Cambalu et le Cathay, que 100° à l'ouest des îles Açores, » comme le faisaient Toscanelli, Colomb et tous ceux qui croyaient l'Asie excessivement prolongée vers l'Orient. Nous avons vu que Toscanelli et Colomb distinguent dans leurs écrits le but principal de l'entreprise (de trouver un chemin plus court vers l'Inde) d'avec le but secondaire (la découverte de quelques îles). Toscanelli distingue en outre les îles « que l'on rencontrera sur la route, *que estan situadas en este viage*, par exemple l'Antilia, d'avec les îles qui sont proches de l'Inde continentale ; par exemple, Cipango et les îles avec lesquelles trafiquent les négocians de différentes nations. » Même la note historique que Colomb a placée lui-même en tête de son journal de navigation, terminé le 15 mars 1493, ne donne pour motif du voyage que « le désir des monarques catholiques de faire scruter les dispositions d'un puissant prince de l'Inde, le *Gran Can*,

en faveur de la religion chrétienne, en envoyant une expédition, non par l'est et par terre, mais par l'Océan Atlantique, c'est-à-dire par une route que nous ne savons pas avec certitude avoir été parcourue jusqu'ici [1]. » Il n'est question (dans ce préambule du journal de Colomb) des *islas* et de la *Tierra Firme* à découvrir dans la *Mar Oceana*, que comme du résultat très probable d'une entreprise dont le but principal est de faire voile *con armada suficiente a las dichas partidas de India* (*las del Gran Can*). L'expédition projetée n'était donc pas dans le principe, à proprement parler, un voyage de découvertes de terres nouvelles : c'était un voyage qui devait constater l'existence d'un libre passage aux Indes par l'*ouest*, comme Magellan, Parry, Ross et Francklin, ont constaté ou tenté les passages par le *sud-ouest* et le *nord-ouest* [2].

[1] Ordenaron que yo no fuese por tierra al oriente, por donde se costumbra de andar, salvo por el camino de occidente, por donde hasta hoy no sabemos por cierta fe que haya pasado nadie (Nav. t. I, p. 2.). Les mots de foi certaine (*saber de cierta fe*) sont d'une modestie très remarquable.

[2] Quoique au moment où je rédige ces feuilles (fé-

L'influence que Toscanelli a exercée sur l'esprit de Colomb, rappelle involontairement la question agitée par Vincent, si c'est plutôt à Covilham qu'à Gama, qu'est due la découverte de la navigation aux Indes, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il n'est pas douteux que Covilham, après avoir séjourné à Calicut, à Goa et chez les Arabes de Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, écrivit à Jean II, roi de Portugal, par l'entremise de deux Juifs, Abraham et Joseph [1], que « les navires portugais, en continuant de longer l'Afrique occidentale vers le sud, atteindraient l'extrémité de ce continent ; et que, parvenus à cette extrémité, ils devaient, dans l'Océan

vrier 1834) aucun navire n'ait encore débouqué par le canal de Barrow dans la mer de Kamtchatka, ou longé la côte de l'Amérique depuis la péninsule de Melville et le Prince Régent-Inlet jusqu'à la baie de Kotzebue, les belles découvertes de Parry, Franklin et Beechey, ne paraissent pourtant plus laisser de doute sur la communication entre la mer de Baffin et le détroit de Behring.

[1] Pedreio de Covilham et Alonzo de Payva s'embarquèrent à Barcelone en 1487, pour procurer des notions sur le Prêtre-Jean. Les deux Juifs rejoignirent Covilham au Caire, à son retour de Sofala et d'Adem.

oriental, faire route vers Sofala et l'île de la Lune[1] (Madagascar). » Covilham renouvelait ainsi, en se fondant sur l'expérience récente des navigateurs arabes de Sofala et de toute la côte de Zanguebar et de Mozambique, les idées que plusieurs anciens avaient exposées sur la forme triangulaire de l'Afrique australe; il augmentait la confiance de Gama: mais il y a loin de la possibilité de la réussite prouvée par des argumens irrécusables, à l'exécution hardie des projets de Colomb et de Gama. Le dernier avait d'ailleurs un avantage que Toscanelli ne pouvoit offrir au navigateur génois. Lorsque le 20 novembre 1497,

[1] Suivant d'Herbelot, l'île Seranda d'Edrisi (ce synonyme est réfuté par Hartmann, *Africa, p.* 115; Magastar ou Madaigascar (corruption du mot Madagache) de Marco Polo, nommé plus tard, au commencement du 16e siècle, l'île San Lorenzo des Portugais; c'est sous cette dernière dénomination que je trouve l'île de Madagascar sur une mappemonde dessinée à Séville en 1527, par conséquent de deux ans antérieure à la célèbre carte de Diego Ribero, également conservée à la bibliothèque de Weimar. L'une et l'autre de ces cartes offrent aussi déja la position des îles de France et de Bourbon, sous les noms de Mascarenhas et de Santa-Apollonia.

il parvint à l'extrémité de l'Afrique[1], il savait déja qu'il trouverait au-delà une côte dirigée de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, puisque le cap Tormentoso que, par un pressentiment heureux, le roi Jean appela cap de Bonne-Espérance, ne fut pas seulement découvert par Bartholomé Diaz, mais aussi *doublé* par lui en mai 1487. Cette circonstance, à laquelle on n'a pas attaché assez d'importance, est clairement exprimée par Barros, dans le troisième livre de la première Décade : « Bartholomeu Diaz (avec ses compagnons de fortune) per caus dos perigos e tormentos que em dobrar delle passaram, lhe puzeram nome Tormen-

[1] Gama part de Portugal, le 8 juillet 1497; il arrive à la baie de Sainte-Hélène, en novembre 1497; à l'embouchure du Rio de Buénos-Señalis, où l'on eut la première nouvelle de la proximité d'hommes blancs et de vaisseaux de construction européenne, le 25 janvier 1498; à Calicut le 18 mai 1498; il revient en Portugal le 19 juillet 1499. Durée de cette expédition mémorable, d'après des données exactes, 2 ans et 9 jours. Durée du voyage de Portugal aux Indes (à Calicut) 314 jours; tandis qu'aujourd'hui la durée moyenne de cette traversée, pour des vaisseaux de Liverpool, est de 90 à 95 jours.

toso [1]. » Gama avait donc été pour ainsi dire précédé dans une entreprise qui, pour la prospérité commerciale des Portugais, est devenue le principe d'une vie nouvelle.

J'ai fait mention plus haut de la carte marine que Toscanelli avait dressée pour le chanoine Martinez, afin de montrer la route qu'on devait suivre pour arriver des côtes du Portugal au « principio de las Indias. » Cette carte, sur laquelle l'astronome florentin avait « pintado de su mano » toutes les îles situées sur cette route, a, pour ainsi dire, servi de guide à Colomb dans son premier voyage : sous ce rapport, elle mérite plus d'intérêt qu'on ne semble lui en avoir accordé jusqu'ici. Toscanelli, en communiquant à Colomb une copie de sa lettre au chanoine Fernando Martinez, dit

[1] Dec. I, lib. III, ch. 4, p. 190. Comme Toscanelli avait conseillé aux Portugais de chercher le chemin de l'Inde non par la route de Guinée, mais par celle de l'ouest, c'est une erreur bizarre que d'attribuer à cet astronome, dès 1474, la connaissance du cap de Bonne-Espérance, et de croire qu'il ait pu la communiquer aux Vénitiens. Le Bret, *Gesch. von Venedig, t. II, p.* 226; *Sprengel Gesch. der geogr. Entd.* 1792, *p.* 390.

clairement : « os envio otra carta de marear semejante à la que le enviè (al cononigo) [1]. D'après cette carte, ajoute-t-il, il y a, « de Lisbonne à la fameuse cité de Quisai, en prenant le chemin tout droit vers l'ouest, 26 *espacios* dont chacun a 150 milles, tandis que de l'île Antilla jusqu'à Cipango, il y a 10 *espacios*, lesquels équivalent à 225 *leguas*. » Nous ne savons pas à combien d'*espacios* Toscanelli plaçait le Japon (Cipango) à l'est de Kanphou (aujourd'hui Hangtcheou fou, jadis Quinsai ou Quisai); mais comme cette distance n'est effectivement, en prenant Ieddo pour le centre du Japon, que de 16° de longitude, et que l'évaluation de Behaim [2] diffère très peu de l'évaluation moderne, il s'ensuivrait que Toscanelli comptait probablement du Portugal à Antilla $\frac{1}{5}$,

[1] « Je vous envoie une autre carte marine entièrement semblable à celle que j'ai fait parvenir au chanoine. » Il m'a paru extraordinaire que dans la phrase qui indique la distance de Lisbonne à Quisai, Toscanelli dise « hallareis en un mapa, » au lieu de « en mi mapa ò carta de marear. »

[2] La carte de Martin Behaim qui exprime les croyances géographiques du 15e siècle, donne une différence de longitude de 13°.

d'Antilla à Quinsai à peu près $\frac{4}{5}$ de toute la route de Lisbonne en Chine. Il est plus difficile de donner la valeur absolue des *espaces* de la carte de Toscanelli. Ces grandes divisions, qui comprennent un certain nombre de degrés, et dont nous nous servons encore pour ne pas défigurer nos cartes en traçant les méridiens de chaque degré, remontent au temps de Ptolémée. On les retrouve indiquant un nombre rond de milles marins ou de degrés de longitude sur presque toutes les cartes manuscrites des 15e et 16e siècles que j'ai pu examiner; par exemple sur celles de Ribero et de Juan de la Cosa. Le géomètre de Florence offre deux évaluations des *espacios* dont il se sert, l'une en lieues, l'autre en milles. Si, d'après lui, un espace égale 22 $\frac{1}{2}$ lieues ou 150 milles, il en résulte qu'une lieue équivaut à 6 $\frac{3}{4}$ milles. Ce n'est donc pas ici la lieue marine italienne de 4 milles, dont on se servait du temps de Colomb à Gênes, et que ce navigateur emploie dans ses journaux de route [1]; c'est un mille

[1] *Journal de* 1492 : « Viernes, 5 de Agosto : Anduvimos (desde la barra de Saltes) con fuerte virazon 60 millas que son quince leguas. » (NAVARRETE, t. I, p. 3.)

peut-être encore plus petit que le mille romain, de 760 toises et dont 5 forment une lieue géographique de 15 au degré. Comme les *espacios* ne sont pas évalués en degrés, et que les conjectures présentées par l'abbé Ximenès, commentateur de la lettre de Toscanelli, sont tout-à-fait erronées [1], il est im-

[1] En comparant attentivement la lettre que publie l'abbé Ximenès dans son *Gnomone Fiorentino*, avec celle que Fernando Colomb découvrit parmi les papiers de son père, et qui était connue de Las Casas, je trouve plusieurs additions et des altérations du texte. Nous savons par la *Vie de l'amiral* que la célèbre lettre de Toscanelli avait été écrite en latin, d'après l'habitude qui prévalait alors parmi les savans. On pourrait en être surpris lorsqu'on se rappelle qu'un Italien de Florence entra en correspondance avec un Italien de Gênes, vivant à Lisbonne depuis 1470, et que cette correspondance passait par les mains de Lorenzo Giraldo, sans doute de la famille des Giraldi, natif de Florence (Barcia, t. I, p. 5, 6.) : mais Toscanelli paraît si peu se souvenir de l'origine italienne de Colomb, qu'il termine sa seconde lettre par une phrase qui ferait presque croire qu'à Florence on regardait Colomb comme Portugais. « Vous êtes sûr de trouver (dans le Cathay) des villes populeuses et de riches provinces, et vous causerez une vive joie au roi (le *Gran Can*) et aux princes qui gouvernent ces pays lointains, en leur ou-

possible de se tirer de ce labyrinthe de mesures qui portent de vagues dénominations. On ne peut traduire avec précision, en degrés de longitude, la distance de 26 fois 22 $\frac{1}{2}$ lieues que Toscanelli suppose que Colomb aura à parcourir « tout droit à l'occident » de Lisbonne à Quinsai : néanmoins dans l'hypothèse

vrant le chemin pour communiquer avec les chrétiens et pour se faire instruire dans la religion catholique et dans toutes les sciences que nous possédons (*en todas las ciencias que tenemos*). Pour ce motif et pour d'autres causes dont je pourrais faire mention ici, je ne suis pas surpris que vous montriez ce grand cœur (courage) manifesté par toute la nation portugaise dans laquelle il y a eu toujours des hommes qui se sont distingués dans de telles entreprises (*no me admiro tengais tan gran corazon como toda la nacion portuguesa, en que siempre ha halido hombres senalados en todas empresas*). » N'ayant point sous les yeux dans ce moment la traduction italienne de la *Vida del almirante*, publiée à Venise en 1571 par Alfonso Ulloa, sous le titre de *Istoria del S^r don Fernando Colombo nelle quali si ha particolare e vera relazione della vita de' fatti dell' Ammiraglio*, je ne puis vérifier si les altérations du texte dans la lettre italienne qu'offre le *Gnomone* de Ximenès, sont l'effet de la négligence de l'abbé ou de celle de Ulloa. On a fait dire à l'astronome florentin que les 26 *espacios* de distance qu'il y a de Lisbonne à Quinsai, ont

même des plus grandes lieues (de 15 au degré équatorial), on ne trouve encore qu'à peu près 50° de longitude (pour 585 lieues) sous le parallèle de 38° 42′, ce qui placerait la côte de la Chine dans le méridien de l'embouchure de Rio Essequibo et de la partie occidentale de Terre-Neuve. J'aurai occasion de revenir plus tard sur cette proximité de l'Asie orientale qui motivait l'expression de *brevissimo camino* employée par Toscanelli dans sa lettre au cha-

chacun 250 (au lieu de 150) milles; on a ajouté des mots vides de sens : p. e. les 10 *espacios* de distance de Cipango à Antilia font « 2500 *milles* ou » 225 lieues; plus loin (et en contradiction directe avec les chiffres qui précèdent) la grande cité de Quinsai a « 100 milles ou » 35 lieues de tour; enfin, et comme une glose jetée par hasard au milieu de la description de Quinsai, « *cet espace est presque la troisième partie de la sphère*. » Les mots marqués par des guillemets sont des *variantes lectiones*, ou plutôt les falsifications du texte. D'après ces fausses données, on trouverait pour la valeur d'une lieue tantôt 11 $\frac{1}{10}$, tantôt 2 $\frac{8}{10}$ lieues! L'abbé Ximenès en conclut (p. XCII-XCIV) de la manière la plus arbitraire qu'un *espacio* équivaut à 5° de longitude, que 50 milles ou 22 $\frac{1}{2}$ lieues de Toscanelli font un degré, et que la distance de Lisbonne à Quinsai est de 130°. Ces conclusions se fondent sans doute en partie sur l'analogie des projections de Ptolémée (*Geogr.* 1, 23) qui

noine Martinez, tandis que dans la seconde lettre adressée à Colomb, il dit simplement : « Vous aurez vu que le voyage que vous désirez entreprendre est bien moins difficile qu'on ne le pense. »

Colomb, dans son premier voyage de découverte, se dirigeait d'après une carte marine qu'il avait à son bord. Il naviguait avec l'assurance d'un homme qui sait qu'il doit trouver ce qu'il cherche. Le journal découvert par

divisait le quart de la circonférence équatoriale en 18 parties, comme Eudoxe divisait (Geminus, *Elem. Astr.* c. 15) toute la circonférence polaire en 60 parties égales, ce qui donne des différences de 5° de longitude et 6° de latitude : mais lorsque Toscanelli évalue « un *espacio* de sa carte à 22 ½ lieues, » la supposition de 5° de longitude donnerait pour le parallèle de 38° 42′, dont il est question dans ce calcul, 3 ½ lieues par degré de longitude, résultat absurde parce qu'il ne s'accorde avec aucune étendue qui ait jamais porté la dénomination de lieue (*legua*). Je terminerai cette longue discussion numérique en faisant observer que si Toscanelli a pris la description de Quinsai (Kinsai) de Marco Polo (livre II, chap. 68), il y a trouvé seulement le circuit des murs évalué à 100 *li chinois*, et que ces 100 *li*, appelés milles chinois dans les manuscrits du voyageur vénitien, il les a traduits vaguement par 35 lieues, sans savoir que 192 *li* font un degré équatorial.

Muñoz dans les archives du duc d'Infantado en fait foi. C'est une circonstance très remarquable qui mérite d'être examinée d'après les données que fournit le texte copié de la main de l'évêque de Chiapa. Trois jours après que Colomb crut avoir fait la première observation de la déclinaison de l'aiguille aimantée, le 15 septembre (1492), l'état du ciel, les masses de goëmon flottant, et d'autres circonstances, lui firent croire « qu'il se trouvait près de quelque île, mais non de la terre ferme; *car la terre ferme*, dit l'amiral, *je la trouve plus en avant*[1]. » Le 19 septembre, les signes de la proximité de la terre continuaient.» Il y avait de petites pluies sans le moindre vent. L'amiral ne voulut pas dévier de sa route pour chercher cette terre. Il était sûr que, du côté du nord et du sud, il y avait des îles; et en effet, il y en avait, et il naviguait au milieu d'elles, parce que sa volonté était d'aller d'abord jus-

[1] No cerca de tierra firme, segun el Almirante que dice : Porque la tierra firme, hago mas adelante. » Je dis dans le texte : trois jours après que Colomb *crut* avoir fait la première observation de déclinaison magnétique. En Europe, cette déclinaison avait déja été trouvée par Peregrini en 1269.

que dans l'Inde avec un temps si favorable, et au retour, voir tout avec l'aide du Très-Haut.» Ce sont là ses paroles. « Le 20 septembre, de petits oiseaux, qui habitent les terres, vinrent le matin chanter au haut des mâts, et quittèrent le navire vers le soir [1]. » Mardi, le 25 septembre, l'amiral se rendit à la Carabela Pinta, pour parler à Martin Alonzo Pinzon, au sujet d'une carte qu'il lui avait envoyée trois jours auparavant, et sur laquelle il paraît que l'amiral avait indiqué (peint) quelques îles de cette mer. Martin Alonzo prétendait qu'on

[1] Ce fait est très extraordinaire, et est rapporté dans le journal de Colomb avec une candeur naïve qui ne laisse pas lieu au moindre doute. Le navire se trouvait alors au milieu de l'Océan Atlantique, à 290 lieues marines (de 20 au degré) de distance de la terre la plus proche, l'île de Flores, et les oiseaux chanteurs n'avaient point été amenés par des tempêtes. Dans son second voyage, le 24 octobre 1493, Colomb vit des hirondelles lorsque son point d'estime le plaçait à 340 lieues à l'ouest-nord-ouest des îles du Cap Vert (*Vida del Alm.* p. 43). En comparant les points d'estime conclus des rumbs et des distances, M. Navarrete pense que du 19 au 22 septembre, époque à laquelle l'amiral crut apercevoir tant de signes de terre, il approchait des brisans que des navigateurs espagnols assurent avoir décou-

était dans le voisinage de ces îles, et l'amiral abondait dans le même sens, en ajoutant que la cause pour laquelle on n'avait pas trouvé les îles devait être le courant qui portait les navires au nord-est, et qu'on était moins avancé (à l'ouest) que les pilotes ne le supposaient. En conséquence, l'amiral, de retour à son bord, voulut qu'on lui envoyât la carte marine : ce qui se fit au moyen d'une corde. Il se mit à travailler (faire son point, *cartear*) sur la carte, conjointement avec son pilote et ses marins, jusqu'à ce que Martin Alonzo, au coucher du

verts sur le grand banc de fucus (goëmon flottant), l'an 1802. Le lieutenant de vaisseau don Manuel Moreno, qui a accompagné Churrucca dans son expédition chronométrique des Antilles, place ces brisans (*rompientes*) par lat. 28° 0′, long. 43° 22′ à l'occident de Paris. Dans la nuit du 21 septembre, Colomb n'aurait été qu'à quatre milles marins au nord-est de ce danger, qui aurait pu retarder la découverte du Nouveau Monde jusqu'au 22 avril 1500, jour où Pedro-Alvarez Cabral, dans son voyage de l'Inde, fut jeté par les courans sur les côtes du Brésil. Je ne trouve pas ces brisans indiqués sur des cartes anglaises récemment publiées, et leur existence mérite d'être vérifiée tant à cause de la sûreté de la navigation, qu'à cause de l'intérêt historique qu'elle inspire.

soleil, donna la (fausse) nouvelle *qu'il avait vu la terre*. Le 3 octobre : l'amiral dit ici (dans son journal) « qu'il ne voulut pas gouverner en serrant trop le vent (*barloventeando*), et perdre le temps, malgré de si fréquens indices de terre, et la certitude qu'il avait de l'existence de quelques îles dans ces parages (*aunque tenia noticia de ciertas islas en aquella comarca*); car son but était d'aller dans l'Inde, et s'arrêter en chemin aurait été, dit-il, une véritable folie (*pues su fin era pasar a las Indias*, *y si detuviera*, *dice el*, *que no fuera buen seso*). » Enfin, le 6 octobre, six jours avant la grande journée de la découverte de Guanahani (vendredi 12 octobre), Martin Alonzo Pinzon « prétendit qu'il serait avantageux de changer de rumb, et d'aller vers le sud-ouest. L'amiral fut d'une opinion contraire, et jugea que Martin Alonzo parlait ainsi à cause de l'île de Cipango; il objecta que si l'on manquait cette île, on ne pourrait pas prendre terre sitôt, et qu'il valait mieux aller tout d'un coup à la terre ferme, et puis (au retour) aux îles [1]. » Je

[1] NAVARRETE, t. I, p. 9, 11, 13, 16 et 17. J'ai traduit littéralement en conservant cette irrégularité des phrases qui tient à l'habitude de Las Casas, d'embar-

conçois parfaitement pourquoi, à cette époque, Colomb et Pinzon étaient inquiets de ne pas voir l'île Cipango (Zipangri de Marco Polo) que Colomb avait annoncée comme la première terre qu'on recontrerait à 750 lieues à l'ouest des Canaries, ainsi que le raconte son fils Fer-

rasser le style de Colomb en donnant tantôt les paroles mêmes de l'amiral, tantôt un simple extrait. Le passage relatif à Cipango, tel qu'on le rapporte, me paraît inintelligible « Esta noche dijo Martin Alonzo, que seria bien navegar a la parte del sudueste : y al Almirante parecio que no decia esto Martin Alonzo por la isla de Cipango, y el Almirante via que si la erraban que no pudieran tan presto toman tierra »), si l'on ne change pas la ponctuation, et si l'on ne place pas un point entre les mots *no* et *decia*. En examinant, dans le journal de Colomb, les jours auxquels Oviedo et Herrera signalent de grands indices de révolte parmi l'équipage, on est surpris de ne presque pas y trouver de traces de ces événemens. Comme les historiens aiment les effets dramatiques qui résultent de l'opposition des caractères, ils ont cru devoir agrandir le navigateur génois, en exagérant les dangers auxquels l'exposaient tour à tour la malice, la timidité ou l'ignorance de ses matelots. On oublie que les marins espagnols, surtout les Catalans, les Basques et les Andaloux de Palos, depuis un siècle et demi, fréquentaient les côtes de Guinée et de l'Ecosse ; que la vue d'une éruption du

dinand. Le journal original porte que jusqu'au 1er octobre, on avait déja parcouru 707 lieues, non depuis le port de Palos, mais depuis la Gomera ou les Canaries en général, selon l'explication donnée par l'amiral pour la distance à laquelle il se trouvait le 19 septembre. Or,

Pic de Ténériffe ne pouvait effrayer (*dar espanto*, comme prétend Fernando Colomb), des hommes qui étaient habitués à visiter les Canaries, Naples et Messine (Nav. t. III, p. 605-607); qu'une traversée du *Golfo de las Damas*, favorisée par le plus beau temps et une mer généralement calme, ne pouvaient pas consterner, d'une manière si extravagante, une masse de marins expérimentés. Entre les 22 et 25 septembre, les compagnons de Colomb, selon le témoignage de son fils et d'Herrera (*Vida del Alm.* c. 19; Herr. *Dec.* I, lib. I, c. 10), voulaient jeter leur capitaine à la mer, pendant qu'il serait occupé des étoiles (proprement *embevido*, enivré de la contemplation du ciel). Le journal ne peint aucunement le mécontentement avec des couleurs très vives; on y trouve seulement « que le vent contraire (ouest-nord-ouest) était bien nécessaire, parce que mes gens étaient inquiets (*mi gente andaba muy estimulados*), en pensant que dans ces mers il ne soufflait pas de vent pour retourner en Espagne. » Le jour suivant (25 septembre) il dit : « Mes gens murmuraient (*la gente murmuraba*) de voir tant d'herbe flottante (fucus), et la mer si calme (*mansa y llana.*) » Le conte

du 1.er au 6 octobre, la route parcourue à l'ouest était, en additionnant les données partielles, de 259 lieues; le 6 octobre, Colomb se croyait, par conséquent, déja avancé à la distance de 966 lieues, ou 216 lieues au-delà du point où son calcul plaçait Cipango. J'ai

d'Oviedo, sur les trois jours que Colomb obtint, le 8 octobre, pour continuer à avancer vers l'ouest, copié par tous les biographes et poètes modernes, a déja été réfuté par Muñoz (lib. III, § 7). Fernand Colomb, aussi haineux envers Alonzo Pinzon que Las Casas envers Fernand, ne rapporte pas le fait que nous signalons, et se contente de dire « que la gente estuvo para amotinarse, perseverando en las momuraciones y conjuraciones.» (*Vida*, cap. 20.) Il y a plus encore : dans le journal, le 7 octobre ne se trouve marqué par aucun autre événement qu'un changement de route. Depuis le 30 septembre, l'amiral s'était dirigé dans une étendue de 250 lieues marines directement à l'ouest sous le parallèle de 25° ½; le 7 octobre (c'était le lendemain de la discussion avec Martin Alonzo Pinzon, sur la proximité de Cipango), la Niña crut devoir signaler la terre. On reconnut au soleil couchant qu'on s'était trompé; mais comme des bandes d'oiseaux se dirigeaient au sud-ouest, « sans doute pour dormir à terre,» l'amiral, agissant d'après l'expérience des Portugais qui ont découvert la majeure partie des îles qu'ils possèdent (les Açores?) en suivant le vol des oiseaux, per-

réuni tous les passages relatifs à la carte marine qui semble avoir dirigé le navigateur avant d'avoir atteint l'île Guanahani. Plus tard, le 14 novembre 1492, le journal fait encore mention, à l'occasion de cayes (ilots), qui bordent la côte nord-est de Cuba, « de ces

mit d'abandonner la route de l'ouest, et de gouverner à l'ouest-sud-ouest, avec la résolution de continuer dans cette direction pendant deux jours. » Pas un mot de mutinerie et de révolte. La phrase : *Acordò dejar el camina del oueste*, semble seulement indiquer que Colomb *céda* à des instances. Cette nouvelle direction lui porta bonheur. D'ailleurs, l'amiral, sans qu'on ait soupçonné aucun motif de contrainte, avait déja changé son cours, le 24 septembre, d'une manière toute semblable. Après avoir suivi scrupuleusement le parallèle de la Gomera (lat. 28°) pendant 390 lieues marines, il gouverna tout d'un coup au sud-ouest, pour suivre le parallèle de 25° ½. Le 8 octobre, qui devait être le jour si dangereux par la révolte, selon Oviedo, se trouve marqué, dans le journal de Colomb, comme un jour très favorable aux progrès de la navigation. « La mer, dit l'amiral, est belle, grace à Dieu, comme la rivière de Séville ; l'air est doux (*aires muy dulces*) comme en Andalousie : c'est un plaisir de le respirer ; car cet air est embaumé (oleroso). » Ces lignes, écrites sous l'impression du moment, n'annoncent certainement pas des terreurs ou une humeur chagrine.

îles innombrables que sur les mappemondes on place à la fin de l'Orient. »

Un historien très judicieux, M. Sprengel, traducteur de l'ouvrage de Muñoz, n'hésite pas à supposer que Colomb se dirigeait d'après la carte routière même dont Toscanelli lui avait envoyé la copie en 1474. Il ne peut être douteux que cette carte ne fut regardée comme très importante; car les manuscrits qu'a laissés Bartholomé de Las Casas, et dont une grande partie (les deux premiers volumes de la *Historia de las Indias*) se conserve dans la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid, nous apprennent (lib. I, cap. 12) que ce prélat, à l'âge de 85 ans, époque à laquelle il termina son *Histoire de l'Inde*, possédait encore ce monument remarquable, « la *carta de marear* que Toscanelli envió a Colon. » Or, une carte marine, conservée 53 ans après la mort de celui-ci, devait, à plus juste titre, en 1492, se trouver à bord de la *Caravele* (*capitana*) *Santa-Maria*. Observons cependant que celle que Colomb avait envoyée, le 25 septembre, à la Caravele *Pinta*, était peinte (dessinée) de sa propre main. Las Casas, dans l'extrait que nous possédons du journal, dit

clairement « donde segun parece tenia pintadas el Almirante ciertas islas. » La correspondance avec Toscanelli a précédé de 18 ans la grande époque de la découverte du Nouveau Continent, et Colomb aura profité de cet intervalle pour se procurer d'autres matériaux. Il n'a certainement pas vu, comme nous le prouverons bientôt, la mappemonde de Martin Behaim; mais il a pu puiser dans celles de Giacomo di Giroldis, d'Andrea Bianco ou de Grazioso Benincasa. Lorsque, la première fois, il écrivit à Toscanelli, il fondait son raisonnement sur une petite sphère, *una esferilla*, dit son fils (Barcia, p. 5, b.), *que embiò a Maestro Paulo*. Il est probable que plus tard, surtout à l'époque de la fameuse dispute avec les professeurs de Salamanque, il se servit de *sphères* et de *cartes* à la fois, pour étayer son projet de navigation vers l'ouest. C'était son système et non celui de Toscanelli qu'il défendait; et quelque grande qu'ait été l'influence que les conseils et la carte de l'astronome florentin ont pu exercer sur Colomb, ce serait avoir trop de foi dans l'humilité et l'abnégation du génie créateur que de supposer que l'amiral aurait expliqué aux savans de

Salamanque, ou, pendant son voyage, à Martin Alonzo Pinzon, la direction de sa traversée vers l'Inde sur une carte de Toscanelli. Comme il aimait à s'occuper de travaux graphiques, il aura dessiné lui-même, d'après Toscanelli, et d'autres matériaux, une carte marine présentant ce « tiers de la surface du globe » qui restait inconnu, depuis les côtes du Portugal et de la Mina, jusqu'aux côtes orientales et australes de l'Asie. M. Muñoz insiste [1] sur la connaissance de l'île *Antilia*, connaissance que Colomb n'aurait acquise que par la lettre et la carte de Toscanelli : mais je crois pouvoir assurer que dans aucun écrit de l'amiral, même dans aucun écrit de son fils, don Fernando, on ne retrouve le nom d'Antilia, qui remonte au 14e siècle, ni le nom d'Antillas, donné, surtout depuis le règne de Charles-Quint, à l'archipel tropical de l'Amérique [2]. Colomb

[1] Lib. II, § 17.

[2] Toutefois, dans le journal de la première navigation (jeudi 9 août 1492), Colomb parle de ces îles que, semblables aux illusions du *mirage*, on croyait voir, tous les ans, à l'ouest des Açores, des Canaries et de Madère. Dans sa lettre au pape Alexandre VI (février 1502), il ne donne le nom d'*Antilles* à aucun

conserva l'habitude de nommer les Petites Antilles « îles Caribes, ou les premières îles des

groupe des 1,400 îles qu'il se vante un peu largement d'avoir découvertes (Navar. *Docum. dipl.* t. I, p. 5, t. II, p. 280). Ce n'est donc pas Christophe Colomb qui a introduit le nom d'Antilles dans la géographie moderne. Dans son système, Haïti (la Española) était plutôt *Ophir* ou *Zipango*. « Il avait annoncé à ses compagnons, dit son fils, qu'à 750 lieues de chemin, à l'ouest des Canaries, il trouverait la Española, nommée alors Zipango. » (*Vida del Alm.* cap. 20). La première application du nom *Antiliæ insulæ* aux îles d'Amérique est un trait d'érudition de Pierre Martyr d'Anghiera. Christophe Colomb revint de son premier voyage le 15 mars 1493; et dans la première décade des *Oceanica*, adressée au cardinal Ascanio Sforza, en novembre 1493, je trouve déja: « In Hispaniola Ophiram Insulam sese reperisse refert (Colonus), sed cosmographicorum tractu diligenter considerato, Antiliæ insulæ illæ et adjacentes aliæ... » (Dec. I, lib. I. p. 1.) Plus tard, Vespucci, dans sa prétendue seconde navigation de 1499, nomme *Antiglia* « l'île que Colomb a découverte il y a peu d'années, » c'est-à-dire Haïti. Au seizième siècle, les îles Caribes, au sud-est de Portorico (Borriquen), prenaient, dans les tableaux de positions géographiques qu'on tentait d'annexer aux traités de géographie, la dénomination d'*Antigliæ Insulæ*. Un des exemples les plus anciens que je connaisse de ces tableaux de positions se trouve

Indes [1]. » Aussi, la route qu'il suivit en 1492 n'est pas celle que Toscanelli avait tracée sur sa carte, et qui semblait se diriger sous le parallèle de Lisbonne (« tomando el camino derecho al poniente »), quoique la différence de latitude entre Lisbonne et Quinsai (Hangtheoufou) soit presque de 9°, et que Toscanelli, au commencement de la même lettre, parle aussi, mais un peu vaguement, « de la distance dont, dans cette route, on peut s'éloigner du pôle nord, vers la ligne équinoxiale. » Colomb s'était prescrit, sans doute d'après des hypothèses sur la position de Cipango, une direction plus méridionale. Il suivit, pendant plus de la moitié du chemin, le parallèle de la Gomera avec d'autant plus de constance, qu'il aurait craint, comme dit naïvement son fils : « de perdre de son autorité, si, changeant de rumb, il avait paru ne pas savoir où

dans un ouvrage de Jean Schoner (*Opusculum geogr. ex diversorum libris et cartis collectum*), publié en 1533. Voyez les curieux chapitres (Sect. II, c. 20 et 21) *De regionibus extra Ptolemæum deque insulis circa Asiam et Indiam et novas regiones hujus tertiæ orbis partis.*

[1] *Relacion de* 1504. (Navar. t. I, p. 282; *Vida del Alm.* cap. 100.)

il allait. » Cette route, très différente de celle que les navigateurs prennent aujourd'hui pour aller aux Antilles, conduisit Colomb droit à travers le grand banc de goëmon, qui s'étend à l'ouest du méridien de Corvo, depuis les 19° et 22° de latitude, et malgré deux inflexions de la route vers le sud-ouest (le 24 sept. et le 8 octobre) Colomb, lors de la découverte de Guanahani, se croyait sous le parallèle [1] de l'île de Fer (lat. 27° 45'). Je ne discuterai pas ici l'existence d'une autre carte, qui devait avoir dirigé l'amiral, et que son contemporain, Gonzalez Fernandez de Oviedo [2], attribue à un marin portugais, Vicente Diaz (de la ville de Tabira), en supposant que ce marin, en revenant de la côte de Guinée, avait trouvé une terre à l'ouest de Madère. Ce conte

[1] « Les habitans de cette île ont les cheveux lisses comme le crin des chevaux, le front et la tête plus large qu'aucune race vue jusqu'ici. Leur peau n'est pas plus noire que celle des Canariens ; aussi ne devait-on s'attendre à autre chose, puisqu'ils sont placés sur une même ligne (sous un même parallèle), de l'est à l'ouest, avec l'île de Fer, une des Canaries.» (*Journal de Colomb*, du 15 octobre 1492.)

[2] Oviedo, *Hist. nat. y gen de las Indias*, cap ·3.

d'Oviedo, auquel se rattachent les prétendues tentatives des frères Lucas et Francisco de Cazzana, ne mérite aucune attention [1].

A toutes les époques d'une civilisation avancée, il en a été des découvertes géographiques comme des inventions dans les arts, et de ces grandes conceptions dans les lettres et les sciences, par lesquelles l'esprit humain tente de se frayer une route nouvelle; on nie d'abord la découverte même ou la justesse de la conception; plus tard on nie leur importance, enfin, leur nouveauté. Ce sont trois degrés d'un doute qui adoucit, du moins pour quelque temps, les chagrins causés par l'envie: c'est une habitude dont le motif est le plus souvent moins philosophique que la discussion qu'elle fait naître, une habitude qui date de plus loin que la fondation de cette Académie d'Italie [2], qui doutait de tout, excepté de ses propres arrêts. « Lorsque Colomb avait promis un nouvel hémisphère, dit l'illustre auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, on lui avait soutenu que cet hémisphère

[1] Barcia, p. 7, a; Herrera, t. I, p. 4.

[2] *Academia dei Dubbiosi*, antérieure à celle des *Stabili* et des *Gelosi*.

ne pouvait exister, et quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis long-temps. » J'ai cherché à préciser le degré d'importance que l'on doit attribuer aux rapports de Toscanelli avec Colomb, dans un temps où celui-ci avait déja acquis par lui-même la conviction du succès de son entreprise. Toscanelli fournit de nouvelles données, et, ce qui était plus rassurant et plus précieux pour ce genre de méditations, des données numériques. Il fut, comme dit Fernand Colomb, la cause la plus puissante du courage (*animo*) avec lequel l'amiral se lança dans l'immensité d'une mer inconnue. Chose étrange, la postérité a presque oublié [1] cette influence du géomètre florentin, et s'est obstinée long-temps à placer à côté de Christophe Colomb un autre personnage, digne sans doute de la plus haute considération comme géographe,

[1] Le nom de Toscanelli est resté inconnu à l'historiographe Herrera, même au savant auteur du *Commerce and Navigation of the Ancients*, M. Vincent qui, dans sa *dissertation sur les Seres* (t. II, p. 613-618), a discuté avec beaucoup de sagacité les différens motifs de l'entreprise de Colomb.

comme voyageur et comme marin, mais qui, vraisemblablement, ne dirigeait ses vues que sur la route de l'Inde autour de l'extrémité de l'Afrique. On a dit que *Martin Behaim* ou *Beheim* avait découvert l'archipel des Açores, révélé à Colomb, non seulement le chemin vers l'Asie orientale, mais aussi l'existence d'un nouveau continent, et qu'il avait tracé sur un globe le détroit auquel Magellan a donné son nom, mais qu'avec plus de justice on croyait pouvoir appeler [1] *Fretum Bohemicum*, comme l'Amérique entière *Behaimia*, et même la *Bohéme occidentale*. Plus l'origine de cet homme extraordinaire a paru mystérieuse, plus on a voulu l'agrandir. On le dit tour à tour noble Portugais, Bohémien de race slave, natif de l'île Fayal [2] (dans le groupe des Aço-

[1] WAGENSEIL. *Sacra parentalia B. Georgio Frid. Behaimo dicata*, p. 16. Déja POSTEL, dans sa *Cosmographie* publiée en 1561, dit clairement, page 22 : « Ad 54 grad. (lat. mer.) ubi est *Martini Bohemi fretum* a Magaglianeso *alias* nuncupatum. »

[2] « Et plus la partie orientale de l'Inde s'étendrait à l'est, vers les îles du cap Vert, plus il serait facile de l'atteindre dans une navigation de peu de jours (*en procos dias !*) ; cette opinion fut confirmée à Colomb,

res), citoyen de Nuremberg. On le trouve à Venise, à Anvers et à Vienne, occupé pendant plus de vingt ans du commerce des draps; construisant à Lisbonne un astrolabe, qui devint d'une grande importance pour les navigateurs; voyageant avec Diego Cam sur les côtes d'Afrique au-delà de l'équateur, et rapportant la *malagueta* [1] (une des épices les

par son ami *Martin de Bohemia, Portuguès natural de la isla de Fayal, gran Cosmografo.* » HERRERA, *dec. I, lib. I, cap.* 2.) On doit être surpris que ROBERTSON (*Hist. of Amer.* 1777, t. II, p. 434), malgré les lumineuses discussions d'un professeur de Gottingue, M. TOZEN, publiées en 1761 (*Der wahre und erste Entdec ker deruen Welt gegen die ungegründeten Ansprüche von Vespucci und Behaim*, p. 87, 113), et l'ouvrage plus ancien encore de DOPPELMAYR (*Hist. Nachr. von Nürnberger Mathem. und Künstlern, p.* 30), soit tombé dans la même erreur, de prendre Martin Behaim pour un Portugais. Le titre de grand cosmographe que lui donne Herrera prouve qu'il ne le confondait pas avec le chanoine portugais Martinez, chargé par son gouvernement de correspondre avec Toscanelli sur le chemin le plus court qui conduirait aux Indes.

[1] C'est la graine de l'*Amomum Granum Paradisi* d'Afzelius, objet de commerce très important (surtout pour la ville d'Anvers) avant l'expédition de Gama. Cette graine, d'une Drymirhisée peu connue jusqu'à

plus recherchées) du pays qui la produit. Il est à Nuremberg, dans la Zistelgasse, chez son cousin, le sénateur Michel Behaim, terminant, en 1492, le globe qu'il veut laisser comme un souvenir « à sa chère patrie, avant de partir pour le lieu où il tient maison, à 700 milles d'Allemagne, » tandis que Colomb entreprend sa première expédition : il est aux

ce jour, parvenait alors aux côtes septentrionales de la Barbarie, par des caravanes de Guinée, qui traversaient le désert de Sahara. La *malagueta* rivalisait, avec le vrai piment (*Piper nigrum et P. longum*), que Dioscoride (cap. 189) connaît déja sous le nom indien *πέπερι* (du sanscrit *pippali*), qu'Edrisi décrit (*Geogr. Nub.* 1619, p. 61) avec une exactitude très remarquable, et qu'un long transport à travers l'Asie renchérissait beaucoup dans les marchés d'Italie. Comme les productions végétales analogues et qui se remplacent mutuellement dans le commerce prennent toujours le même nom, celui de *malagueta*, si célèbre dans le 15e siècle, et que nos pharmaciens ont transformé en *meleguetta*, *maniguette* et *cardamomum piperatum*, me paraît dériver du mot indien *piment*, tel qu'il est usité dans la langue de Sumatra. Je trouve dans la *Cosmographie* de Sébastien Münster (édition de 1550, p. 1093), « lingua patria Sumatrenses piper *molaga* dicunt. » Le savant auteur de la *Materia medica of Hindoostan*, M. Ainslie donne aussi (édit. de Madras, 1813, p. 34)

Açores, dans la maison de son beau-père, le chevalier Iobst von Hürter, tandis que Vasco de Gama se fraie un chemin aux Indes autour de la pointe méridionale de l'Afrique. Né vraisemblablement dans la même année que Christophe Colomb, il meurt à Lisbonne (d'après les recherches de M. de Murr), dans le même mois que celui dont il n'a jamais voulu flétrir

au *Piper nigrum*, en tamoul, la dénomination de *mellaghoo*. En sanscrit, *mallaja* et *maricha* sont synonymes de *pippali*; le premier désignant, d'après Wilson, plus particulièrement le *Piper nigrum*, le second, le *P. longum*. Je pense que le nom d'îles Moluques (*las Malucos*) dérive de *Molaga* ou *Mallaja*, nom du poivre. Le grand mérite « d'être parvenu jusqu'aux régions d'Afrique où croît la plante de *malagueta* » a été contesté à Behaim et à Diego Cam, et attribué à Alfonso de Aveiro (Sprengel, *Gesch. der geogr. Entd.* p. 376, 386). Mais Aveiro ne parvint au royaume de Benin qu'en 1486, deux ans après l'expédition de Cam (Barros. Dec. I, liv. 3, c. 3, p. 178, éd. de Lisboa, 1778; Nav. t. I, p. xxix et xl). En examinant les notes que Martin Behaim a ajoutées à son globe, à côté des terres dont il a tracé les côtes, on trouve qu'il distingue les graines de paradis, le vrai piment et la cannelle. « La première de ces épices (Paradieskörner) croît dans le royaume de Gambie; la seconde dans le Furfur, à 1,200 lieues de distance du Portugal; la troi-

la gloire. Sa mort précéda presque de deux ans la découverte de la Mer du Sud par Vasco Nuñez de Balboa, et de treize ans l'expédition de Magellan, auquel il doit avoir confié « le secret du détroit. » Une vie si extraordinaire et si constamment agitée, un grand renom de cosmographe, dont jouit un homme qui fixe son domicile, pendant seize ans, à l'île de

sième à 2,300 lieues, d'où nous retournâmes pour revenir vers notre roi, après 19 mois d'absence, » par conséquent, en 1485. Behaim donne sur ce même globe de précieuses notions sur le transport des épices de Java et de Ceylan (Seilan) à Venise et à Francfort, notions dues en partie à maître (*mister*) Bartholoméi Florentini, qui raconta à Venise, au pape Eugène IV, ce que, pendant 24 ans (jusqu'en 1424), il avait vu dans l'Orient (Murr, *Dipl. Gesch.* p. 25 et 36). Voilà encore ce pape Eugène IV, que Toscanelli cite dans sa première lettre à Colomb, et qui ne fut installé dans le Saint Siége qu'en 1431, en rapport avec les voyageurs d'Asie. Je rappelle aussi, en terminant, que Christophe Colomb appelle toute la côte de Guinée *Costa de Maneguetta* (côte de la graine de paradis) près de laquelle il vit « quelques sirènes, moins ressemblantes aux femmes qu'on ne les peint ordinairement. » (*Vida del Alm.* cap. 4.) Aujourd'hui ce nom est spécialement donné à la côte dirigée du N.-O. au S.-E. entre le cap Mesurado et le cap Palmas, de 6° 26′ à 4° 30′ de lat. bor.

Fayal, à l'extrémité occidentale du monde connu, devaient prêter, même dans des temps où commençait à régner une saine critique historique, à des conjectures et à des hypothèses spécieuses. L'ardeur avec laquelle un professeur d'Altorf, Christophe Wagenseil, avait attribué à Behaim la découverte de l'Amérique, avait excité l'intérêt patriotique de Leibnitz, comme on le voit par le passage d'une lettre à Thomas Burnet, de l'année 1697. Les travaux de Frédéric Stuven [1] (à Giessen), de Doppelmayr et de M. Otto [2], ont été guidés par les mêmes illusions, et l'on aurait pu croire que les discussions très judicieuses de Tozen [3], professeur à Gœttingue, du comte

[1] *Diss. de vero Novi Orbis inventore,* Franc. 1714.

[2] *Trans of the Amer. Phil. soc. held at Philadelphia,* t. II (1786), p. 120. La *Notice historique de* Doppelmayr, *Sur les mathématiciens et les artistes de Nuremberg,* renferme des détails précieux sur la vie de Behaim, et la première gravure du globe conservé dans la famille du cosmographe, tandis que la Dissertation de Stuven, et surtout le Mémoire de M. Otto, prouvent une profonde ignorance de l'histoire de la géographie du 15e siècle.

[3] *Der wahr und erste Entdecker der neuen Welt, Christoph Colon,* Gött. 1761. Mais avant Tozen, l'auteur d'une

Rinaldo Carli [1], de M. de Murr [2], compatriote de la respectable famille des Behaim, encore florissante à Nuremberg, auraient suffi pour réfuter tant de vagues inculpations contre Colomb et Magellan. Cependant les mêmes doutes ont reparu depuis, dans des ouvrages d'ailleurs très estimables. Je pense donc qu'en isolant moins les faits qu'offre la biographie du cosmographe, suffisamment débrouillée aujourd'hui, de la série des découvertes des Espagnols et des Portugais dans la même période, on doit parvenir à quelques considérations plus satisfaisantes que celles qui ont été présentées jusqu'ici.

Ce n'est point à cause de l'analogie des sons que Behaim a été nommé Martin de Bohême

excellente Histoire de Portugal, M. Gebauer, avait déja réfuté Stüven (*Port. Gesch. Th.* I, p. 124). Comparez aussi le savant bibliographe Francesco Cancellieri, *Notizie di Colombo di Cuccaro*. Roma, 1809, p. 39.

[1] *Opuscoli scelti di Milano*, t. 15, p. 72.

[2] *Dipl. Gesch. des Portug. berühmten Ritters Martin Behaim*, deux éditions, la première de 1778, la seconde de 1801. Des ouvrages relatifs à Behaim, que je viens de citer, il n'y a que ce dernier qui ait été traduit en français, et par un traducteur très habile, M. Jansen.

dans le *Journal de Navigation* de Pigafetta, et dans les *Décades de Barros*. La famille du cosmographe fait remonter son origine à l'ancienne famille bohémienne de Schwarzbach, dans le cercle de Pilsen. Je trouve que le magistrat de la ville libre de Nuremberg, dans une lettre au roi Emanuel de Portugal (du 7 juin 1518), se sert indistinctement des noms de Martinus Behaim, et de Martinus Bohemus. Je remarque même que le cosmographe, tout en signant une lettre d'Anvers (du 11 mars 1494) *Martein Beheim*, veut que ses parens lui écrivent aux îles Flamandes (Açores), à l'adresse *Domino M. Boheimo militi*. Il n'y a donc pas eu erreur de la part de Pigafetta et de Barros, en confondant un nom de pays avec un nom de famille [1]. Les parens et les contemporains de l'homme célèbre, parlent, dans le premier document que je viens de

[1] Dans un temps où la géographie était étudiée avec moins de zèle, en France, qu'elle ne l'est aujourd'hui, l'inventeur de la pompe pneumatique, Otton de *Gericke*, qui signait souvent *Consul Magdeburgensis*, et publiait ses *Experimenta Magdeburgica*, fut cité sous le nom de Monsieur Magdebourg. (*Acta Erud.* 1707, p. 416.)

citer, « de *Bohemorum* [1] familia in civitate Nurinbergensi ultra ducentos [2] annos perdurante. » Il est même assez probable que le nom de Behaim ou Beheim, que cette famille illustre employait indifféremment à la fin du 15e siècle, n'est qu'une désignation éthnique (*aus Böheim ou Böhmen*, natif de Bohême), comme les noms de famille, si communs en Allemagne, de Schwabe, de Sachs et de Preuss. Il résulte de l'emsemble de ces faits bien minutieux, j'en conviens, que notre grand cosmographe a vraisemblablement donné lieu lui-même à l'usage qui avait prévalu en Por-

[1] Dans une des inscriptions placées en mémoire de Behaim (« Miles auratus qui Africanos Mauros fortiter debellavit et ultra finem orbis terræ uxoravit »), il est aussi question de sa femme (Martini *Bohemi* uxor), fille du gouverneur des Açores, ou *Catherides* (pour Cassiterides); c'est une fausse érudition copiée du globe de Behaim.

[2] La première traduction allemande de la Bible, restée manuscrite et conservée à la bibliothèque Pauline de Leipzig, a été faite en 1343, par Mathias Behaim, et en 1421, Michel Behaim, à Weinsberg, passait pour un des plus célèbres poètes du Cycle des Meistersänger.

tugal et en Espagne, de l'appeler *Martin de Bohemia*. Herrera, en ajoutant l'éloge de *cosmografo de gran opinion*, le nomme deux fois[1] *Portugais natif de l'île de Fayal*. On ne peut être surpris de cette erreur, quand on pense que Behaim se trouva au service du roi de Portugal, dans une célèbre expédition maritime sur les côtes d'Afrique; qu'il fut nommé, en 1485, chevalier de l'ordre du Christ, et que, conjointement avec les deux médecins du roi Jean II « maestre Rodrigo et maestre

[1] Dec. I, lib. 1, cap. 2. Dec. II, lib. 2, cap. 19. Le second passage est copié du journal italien de Pigafetta, où se trouve l'expression « *Martino di Boemia, uomo eccellentissimo,* » sans ajouter natif de Fayal. Ce journal, dont Ramusio n'avait donné qu'un extrait, a été publié par M. Amoretti, sous le titre de *Primo viaggo intorno al Globo terracqueo en* 1800, d'après le manuscrit conservé à la bibliothèque Ambrosienne: mais la compilation d'Herrera est beaucoup plus complète, surtout sous le rapport astronomique (voyez, par exemple, le calcul des différences de hauteur de la lune et de Jupiter observées le 17 déc. 1519. Herrera, Dec. II, lib. 4, c. 10). L'historiographe espagnol n'a pas seulement puisé dans Castañeda, Barros et Antonio Pigafetta, mais à d'autres sources manuscrites qui ne nous sont point encore connues.

citer, « de *Bohemorum*[1] familia in civitate Nurinbergensi ultra ducentos[2] annos perdurante. » Il est même assez probable que le nom de Behaim ou Beheim, que cette famille illustre employait indifféremment à la fin du 15e siècle, n'est qu'une désignation éthnique (*aus Böheim ou Böhmen*, natif de Bohême), comme les noms de famille, si communs en Allemagne, de Schwabe, de Sachs et de Preuss. Il résulte de l'emsemble de ces faits bien minutieux, j'en conviens, que notre grand cosmographe a vraisemblablement donné lieu lui-même à l'usage qui avait prévalu en Por-

[1] Dans une des inscriptions placées en mémoire de Behaim (« Miles auratus qui Africanos Mauros fortiter debellavit et ultra finem orbis terræ uxoravit »), il est aussi question de sa femme (Martini *Bohemi* uxor), fille du gouverneur des Açores, ou *Catherides* (pour Cassiterides); c'est une fausse érudition copiée du globe de Behaim.

[2] La première traduction allemande de la Bible, restée manuscrite et conservée à la bibliothèque Pauline de Leipzig, a été faite en 1343, par Mathias Behaim, et en 1421, Michel Behaim, à Weinsberg, passait pour un des plus célèbres poètes du Cycle des Meistersänger.

tugal et en Espagne, de l'appeler *Martin de Bohemia*. Herrera, en ajoutant l'éloge de *cosmografo de gran opinion*, le nomme deux fois [1] *Portugais natif de l'île de Fayal*. On ne peut être surpris de cette erreur, quand on pense que Behaim se trouva au service du roi de Portugal, dans une célèbre expédition maritime sur les côtes d'Afrique; qu'il fut nommé, en 1485, chevalier de l'ordre du Christ, et que, conjointement avec les deux médecins du roi Jean II « maestre Rodrigo et maestre

[1] Dec. I, lib. 1, cap. 2. Dec. II, lib. 2, cap. 19. Le second passage est copié du journal italien de Pigafetta, où se trouve l'expression « *Martino di Boemia, uomo eccellentissimo*, » sans ajouter natif de Fayal. Ce journal, dont Ramusio n'avait donné qu'un extrait, a été publié par M. Amoretti, sous le titre de *Primo viaggo intorno al Globo terracqueo en* 1800, d'après le manuscrit conservé à la bibliothèque Ambrosienne: mais la compilation d'Herrera est beaucoup plus complète, surtout sous le rapport astronomique (voyez, par exemple, le calcul des différences de hauteur de la lune et de Jupiter observées le 17 déc. 1519. HERRERA, Dec. II, lib. 4, c. 10). L'historiographe espagnol n'a pas seulement puisé dans Castañeda, Barros et Antonio Pigafetta, mais à d'autres sources manuscrites qui ne nous sont point encore connues.

Josef Judio », on le fit membre d'une *Junta de Mathematicos*, chargée d'indiquer le moyen de naviguer d'après la hauteur du soleil [1], et qu'il a passé plus de vingt ans de sa vie, soit à Lisbonne, soit dans une colonie portugaise, dans l'établissement flamand de Fayal. Christophe Colomb et Behaim, si rapprochés dans les époques de leur naissance et de leur mort, offrent dans leur vie privée une autre similitude de position, qui a singulièrement contribué au développement de leur goût ardent pour les découvertes géographiques. L'un et l'autre s'étaient alliés à des familles qui possédaient héréditairement le gouvernement d'îles regardées alors, quoique à tort, comme nouvellement découvertes, et placées aux confins du monde connu dans le *Mare tenebrosum* des géographes arabes *ultra quod nemo scit quid contineatur* [2]. Le beau-père de Colomb,

[1] Barros, *Asia*. Dec. I, lib. 4, cap. 2.

[2] Edrisi, p. 147. Dans la *Vida do Infante D. Henrique*, par le père Freire (Lisb. 1758, p. 335), Hürter est appelé *Jorge de Utra*. Baros écrit *Jos Dutra* (Dec. I, lib. III, c. 11). C'est par une permutation de consonnes également vicieuses que les écrivains de la *conquête* appellent le guerrier Philippe de Huten, célèbre

Bartolomé Muñiz Perestrello, avait été, à Porto-Santo, dans la même situation politique où Iobst (Jodocus) de Hürter, seigneur de Murkirchen (Moerkerken) et Harbrck (en Flandre), beau-père de Martin Behaim, s'était trouvé à Fayal. Christophe Colomb a vécu quelque temps dans les possessions de sa femme Doña Felipa Muñiz Perestrello, à Porto-Santo, où son fils Diego Colomb était né, de même que Behaim a séjourné avec sa femme Jeanne de Macedo à Fayal, où elle donna le jour à un fils qui, bientôt après la mort de son père, fut incarcéré à cause d'un homicide involontaire. On discute si ces deux hommes célèbres (et la célèbrité de Behaim n'a précédé que de douze ans celle de Colomb) se sont vus aux îles Açores, et si c'est peut-être de la bouche du premier, que Colomb a eu les notions de troncs de pins, de cadavres, et

par son expédition au Dorado, dont j'ai donné un commentaire géographique dans la *Relation de mon voyage* (t. II, chap. 33, p. 454), Felipe de *Uten, Urre,* et même *Utre.* Par la dernière *leçon,* les noms des deux familles illustres, les *Hürter* et *Huten,* se transforment, en portugais et en espagnol, à la terminaison près, en un même groupe de lettres, *Utra* et *Utre.*

même de canots couverts de peaux et remplis d'hommes d'une race inconnue, que les courans et les vents avaient portés sur les côtes de Fayal, de la Graciosa et de Flores; notions qui, jointes à celles que l'amiral avait recueillies à Porto-Santo, le fortifièrent dans ses espérances de grandes découvertes. Son fils Don Fernando[1] dit, il est vrai : « Les habitans (*moradoros*) des Açores contèrent à mon père que lorsque les vents soufflaient de l'Ouest . . . . ; » mais l'amiral pouvait avoir eu ces renseignemens dans quelque port de Portugal ou d'Espagne, puisque nous savons positivement, par le manuscrit de la *Historia de Indias* de Las Casas, que c'est en Espagne, au couvent de la Rabida, que Colomb connut le voyage de Pedro Velasco, natif de Palos, qui, étant parti de Fayal, et, après avoir navigué vers l'ouest à la distance de 150 lieues, (ce qui devait l'avoir placé au-delà du bord oriental de la grande bande de fucus) reconnut l'île de Flores. Behaim, avant la découverte de l'Amérique, ne s'est trouvé à Fayal que pendant les années 1486 et 1490, et dans

[1] *Vida, cap.* 8.

cet intervalle Colomb n'a pas quitté l'Espagne ; mais les deux navigateurs ont séjourné l'un et l'autre à Lisbonne, de 1482 à 1484. Ce n'est que dans cette dernière année que Behaim partit, avec Diego Cam, pour son grand voyage d'Afrique ; et que Colomb, ennuyé des froideurs du gouvernement portugais, se rendit à Séville. La connaisance positive et synchronistique[1] des faits, peut seule lever les doutes

[1] Martin Behaim, né après l'an 1430, vraisemblablement en 1436 (c'est aussi d'après Navarrete, l'année la plus probable de la naissance de Cristophe Colomb). Voyage de Behaim pour le commerce des draps, en 1457, à Venise, de 1477 à 1479, à Malines, Anvers et Vienne. (Regiomontanus séjourna à Nuremberg, de 1471 à 1475, et partit en 1475, pour l'Ilalie ; déja dans un voyage antérieur, en 1461, il avait découvert, à Venise, le manuscrit des six premiers livres de Diophante). Séjour de Behaim en Portugal, de 1480 à 1484 (Colomb habita le même pays de 1470 à 1484, à moins que son séjour n'ait été interrompu par quelques navigations, entre 1471 et 1481). Behaim épouse, à Fayal, en 1486, la fille du gouverneur Iobst de Hürter, envoyé, avec une colonie Flamande, à Fayal et à Pico, à la suite de la donation que le roi Alphonse V de Portugal avait faite, en 1466, de la première de ces îles, à sa tante Isabelle de Bourgogne, mère de Charles le Téméraire. (Il y a erreur sur le globe de Behaim,

dont est enveloppée l'histoire de cette époque. Je ne nierai pas d'ailleurs que Colomb n'ait

dans ces paroles : « L'île a été donnée en 1466, par le roi de Portugal à sa *sœur*, madame Isabelle, duchesse de Bourgogne. » (Le roi, frère d'Isabelle, était Edouard, mort en 1438.) Séjour de Behaim à Fayal, de 1486 à 1490, à Nuremberg, de 1491 à 1493, en Flandre et en France en 1494, de nouveau à Fayal, de 1494 à 1506. Il retourne à Lisbonne et y meurt le 29 juillet 1506, selon l'opinion de M. de Murr. (Mort de Colomb à Valladolid, le 20 mai 1506). Le date de la mort de Martin Behaim n'est pas sans importance pour la discussion sur les connaissances acquises à cette époque relativement à la configuration de l'Amérique du Sud, et sur la possibilité que le cosmographe de Nuremberg aurait pu entrevoir l'existence d'un passage de l'océan Atlantique à la mer du Sud. Nous savons que le roi Catholique, dès son retour de Naples, en 1506, s'occupa d'une grande expédition destinée pour les Indes orientales et la recherche d'un détroit américain ; et que Vespucci fut consulté à ce sujet (Nav. t. II, *Cod. dipl.* n. 160, p. 317 ; t. III, p. 47 et 294). Deux années plus tard (1508) eut lieu l'expédition de Solis et de Yañez Pinzon, dans laquelle ces intrépides navigateurs parvinrent presque jusqu'au 40° de latitude méridionale, sans cependant avoir reconnu l'embouchure du Rio de la Plata. On voit que le commencement du 16e siècle, c'est-à-dire la vieillesse de Behaim, était une époque extrêmement fertile en pro-

relâché antérieurement à Fayal. Nous ignorons les dates de ses expéditions lointaines,

jets de grandes découvertes. Je me suis occupé récemment à éclaircir la date de la mort de notre cosmographe, et les renseignemens qu'à ma prière une personne digne de la plus haute confiance a bien voulu prendre dans la maison de M. le baron Sigismond-Frédéric-Charles de Behaim, chef actuel de la famille et propriétaire du globe de 1492, ne sont pas favorables au calcul de M. de Murr. Ce savant a regardé comme décisive la lettre d'un cousin de Martin Behaim, en date du 30 janvier 1507, qui exprime le désir de savoir « ce que sont devenus la femme, le fils et les parens de Martin, où ils sont et qui ils sont. » M. De Murr croit par conséquent erronée la date du 29 juillet 1507, indiquée sur un monument funéraire (*Scutum trifolinum*), dans l'église de Sainte-Catherine de Nuremberg, et prétend que le portrait du cosmographe, qui est aux archives de la famille Behaim, porte la date de 1506 (*Dipl. Gesch. p.* 117, 127, 136). Comme le monument funéraire a été érigé, en 1519, aux frais de son fils, il me paraît étrange que l'on se soit trompé de date dans l'inscription. Un vandalisme très commun au temps où nous vivons, a détruit toutes les inscriptions et tous les monumens de l'église de Sainte-Catherine, transformée, en 1806, en magasin de foin et de bois : mais sur le grand portrait conservé dans la maison où se trouve le globe, on lit : *Obiit a. MDVII Lisabonæ*, et non 1506, comme dit M. de Murr. Il y a plus encore : un

été que bien tardifs ; car nous voyons, par les lettres de Toscanelli, que, six ans avant l'arrivée de Behaim à Lisbonne, Colomb s'occupait avec ardeur de son expédition.

Un autre savant qui aurait pu lier Colomb et Toscanelli avec Behaim, était le plus célèbre astronome de l'époque, Regiomontanus (Camille-Jean Müller, natif de Kœnigsberg en Franconie), qui habita, de 1471 à 1475, la patrie de Behaim, et dédia, en 1463, à Toscanelli son traité de *Quadratura circuli*, c'est-à-dire sa réfutation de la prétendue résolution de ce problême par le cardinal Nicolas de Cusa. Mécontent des tables du roi Alphonse, que malignement il appelle *somnium Alphonsinum*, Regiomontanus publia à Nuremberg ses fameuses *Éphémérides astronomiques*, calculées d'avance pour les années 1475 à 1506, et qui ont servi sur les côtes d'Afrique, d'Amérique et de l'Inde, dans les premiers grands voyages de découvertes de Bartolomé Diaz, de Colomb, de Vespucci [1] et de Gama. Lors même qu'on

[1] Amoretti, dans l'introduction au *Trattato de Navigazione del Cav. Antonio Pigafetta* (Voyez *Primo*

admettrait que Behaim, pendant le temps de ses voyages de commerce à Venise, à Vienne et en Flandre, n'ait résidé qu'accidentellement dans sa ville natale, il n'en paraît pas moins probable qu'il ait pu profiter, sinon des leçons, du moins des écrits de son compatriote Regiomontanus. Nous avons déja rappelé le témoignage de Barros, qui dit, en parlant « de la nécessité que sentirent les Portugais de ne plus suivre timidement les côtes, mais de recourir à l'observation des astres, » que Behaim (vraisemblablement peu avant 1484) fit partie de la Junte qui, par ordre du roi Jean II, fut chargée de construire un astrolabe, de calculer les tables de la déclinaison du soleil, et d'enseigner aux marins une *maneira de navegar per altura do sol.* Barros désigne[1] le cosmographe par ces mots : « *Mar-*

Viaggio intorno al globo, 1800, p. 208). Je n'ai point trouvé dans les lettres de Vespucci la conjonction de Mars et de la lune, que ce navigateur doit avoir observée en 1499.

[1] Barros, *da Asia, nova edição* Lisboa 1778. *Dec. I,* liv. 4, c. 2, p. 282. M. de Murr (*Dipl. Gesch.* p. 94) prétend cependant qu'aucun écrivain portugais à l'exception de Manuel Tellez de Sylva, n'a connu le nom de

tin de Boemia, natural daquellas partes o qual se gloreava ser discipulo de Joanne de Monte Regio affamado astronomo. » C'est sans doute parce que Behaim se *vantait* d'être disciple de Regiomontanus, et parce qu'il venait de la ville même dans laquelle le pape Sixte IV avait fait proposer à Regiomontanus de venir à Rome pour travailler à la réforme du calendrier, que sa réputation de cosmographe s'établit promptement en Portugal, à côté de celle de tant d'hommes occupés du perfectionnement de l'art nautique [1]. Regio-

Martin Behaim. Voyez les savantes et judicieuses recherches de M. Lichtenstein, sur les premières découvertes portugaises dans le *Vaterländische Museum*, 1810, B. I, p. 376, 387.

[1] Barrow, *Voyages intho de Artic Regions*, 1818, p. 28. Des deux médecins portugais qui se trouvaient avec Behaim dans la « Junte de l'Astrolabe, » on n'indique, comme d'origine juive, que maestre Josepe (Joseph). L'autre, maestre Rodrigo, serait-il identique avec un personnage qui paraît plus tard, en 1517, comme astronome consultant de Magellan? Je veux parler du bachiller Ruy, ou Rodrigo Faleiro, « qui, disaient les Portugais, était un grand cosmographe, parce qu'il avait un *demonio familiar,* lui-même ne sachant rien. » (Herrera, *Dec. II, lib. II, cap.* 19,

montanus était célèbre alors par l'invention de son *météoroscope*, et l'*astrolabe* de Behaim, qui se fixait au grand mât du vaisseau, en était peut-être une imitation simplifiée. D'ailleurs, des instrumens d'astronomie nautique, « propres à trouver sur mer l'heure de la nuit par les étoiles », existaient, dès la fin du treizième siècle, dans la marine catalane et de Majorque. Tel était l'astrolabe inventé par Raimond Lulle et décrit en 1295, dans son *Arte de navegar*[1]. C'est à tort que Barros regarde l'époque des découvertes faites le long de la côte d'Afrique sous les auspices de l'infant Dom Henri de Portugal, comme celle où

t. I, p. 293.) Ce Faleiro, ou Falero, enseignait à Magellan des méthodes de longitudes; mais il ne voulut point s'embarquer avec lui, parce qu'il avait lu dans les astres que l'astronome périrait dans le cours de l'expédition (Amoretti, p. XXVIII), ce qui effectivement se vérifia dans la personne de l'astronome et célèbre *piloto mayor* de Séville, Andrès de San-Martin, qui le remplaça et fut assassiné dans l'île de Zebù (Ramusio, t. I, p. 361, b).

[1] Navarrete, *Diss. historica sobre las Cruzadas*, 1816, p. 100. L'astrolabe de Behaim a été étrangement confondu par M. Vincent, avec une carte marine.

l'on commença à sentir le besoin de se guider en pleine Mer par l'observation des astres. Il semble ignorer la découverte des Açores par les Normands, et les longues et courageuses traversées des navigateurs catalans aux côtes tropicales de l'Afrique et aux parties septentrionales de la Grande-Bretagne.

Le long séjour que Behaim a fait à deux reprises aux Açores de 1486 à 1490, et de 1494 à 1506, forme un puissant argument contre la prétendue découverté de la terre des Bacallaos (Terre-Neuve), par Joao Vas Cortereal, en 1463. Ce navigateur avait été nommé, selon Cordeyro, auteur de la *Historia insulana* de l'Océan occidental, gouverneur de Terceire le 12 avril 1464. Or, nous savons que le beau-père de Behaim, Iobst de Hürter, arriva peu d'années après aux Açores, avec le titre de gouverneur et feudataire de la colonie flamande de Fayal. Comment Behaim n'aurait-il pas eu connaissance, soit par son beau-père, soit par lui-même, d'un événement tel que la découverte des Bacallaos par les Portugais, qui aurait précédé de vingt-neuf ans l'arrivée de Colomb à Guanahani? Comment n'aurait-il pas placé ces terres oc-

cidentales sur le globe construit en 1492? Comment n'en aurait-il pas fait mention dans une de ces minutieuses notes qui accompagnent la mappemonde? Cette circonstance ajoute aux raisons que l'ingénieux et savant auteur du *Memoir of Sebastian Cabot*[1] a exposées récemment contre le voyage de Joao Vas Cortereal aux côtes de l'Amérique du Nord, et en faveur de la première découverte[2] de ce continent par John Cabot, le 24 juin 1497.

[1] London, 1831, p. 56, 78 et 288 (the Londe). Dans la célèbre patente royale du 3 février 1498, trouvée au *Rolls Chapel*, on distingue la terre ferme, et les îles découvertes par John Cabot. L'auteur du *Memoir of Seb. Cabot* cherche à prouver que *Prima Vista*, *Terra primum visa, First sight, Terra Nova* ou *Newland*, de John Cabot, ne désigne pas l'île qu'aujourd'hui nous appelons Terre-Neuve, mais que ce sont des dénominations générales embrassant une grande étendue de continent.

[2] Découverte continentale, antérieure, sans doute, à celle de la côte de Paria, par Colomb, mais non à celle des Normands-Scandinaves. Il paraît que Las Casas, en rapportant, dans son histoire manuscrite de l'Inde, la tradition recueillie parmi les naturels de l'île d'Haïti, « sur une apparition subite (mais antérieure

On peut être surpris que l'excellent historiographe portugais Barros, qui cite Martin Behaim comme membre de la commission nautique de l'astrolabe, semble ignorer [1] la part qu'il a prise à l'expédition de Diego Cam, en 1484, à l'embouchure du Rio Zaire ou Congo, appelé d'abord Rio Pedrao, à cause d'un pilier de pierre placé comme signe de prise de possession. On a voulu conclure de là que cette participation est aussi fabuleuse que son influence sur Colomb et sur Magellan. Je ne partage pas ce doute. Si Behaim s'est embarqué avec Cam comme pilote et cosmographe, pour faire usage de son astrolabe, à peu près comme Vespucci dans l'expédition d'Alonzo de Hojeda (décembre 1498 — Juin 1500), le silence de Barros n'a rien de bien extraordinaire. Dans les notes que Behaim a ajoutées à son globe en 1492, il parle,

à Colomb) d'hommes blancs et barbus, » avait aussi connaissance d'une ancienne découverte de la *Tierra de los Bacallaos*, qui aurait été vue par un marin de Galice, dans une traversée aux côtes d'Irlande (Nav. t. I, p. XLVIII).

[1] Dec. I, liv. 3, cap. 3, p. 173.

dans quatre endroits différens (dans le titre du globe, au cap Vert, près des îles du Principe et de Saint-Thomas, et au cap de Bonne-Espérance), des deux caravelles par lesquelles le roi Jean II fit explorer les côtes d'Afrique. Il ajoute, de la manière la plus précise, « qu'il a été envoyé dans cette expédition par son roi, et qu'elle a duré dix-neuf mois. » Behaim ne nomme pas Diego Cam; mais Hartmann Schedel, dans un *Liber Chronicarum*[1] imprimé à Nuremberg, en 1493, pendant que le cosmographe se trouvait encore dans la même ville, réunit les deux noms : « Præfecit galeis bene instructis Johannes II, Portugaliæ rex, anno 1483, patronos duos Jacobum (?) Canum Portugalensem, et Martinum Bohemum, hominem germanum ex Nuremberga, de bona Bohemorum familia natum, qui superato circulo equinoxiali in alterum orbem excepti sunt. » La candeur naïve avec laquelle Behaim parle des premières expéditions portugaises, de lui-même et de « ce cher beau-père, M. Iobst, résidant à Fayal, »

[1] Murr, *Dipl. Gesch.* p. 23, 25, 26, 78; Tozen, *Erste Entd.* p. 99.

donne un grand caractère de vérité aux commentaires de sa carte; et je ne pense pas qu'on doive opposer à ces témoignages la date du jour (18 février 1485) où, selon une note conservée dans les archives de la famille, Martin Behaim a été reçu chevalier de l'ordre du Christ dans la ville d'Albassauas (Alcobaca?). Cette pièce, dont on ignore l'âge, qui n'a aucun caractère officiel, n'est ni de la main de Behaim, ni rédigée en son nom. L'on sait à combien d'erreurs la manière d'écrire les chiffres arabes (hindous) a donné lieu jusqu'à la fin du quinzième siècle. S'il n'y a pas erreur dans l'année, et qu'il faille lire 1483 pour 1485, on pourrait y voir une simple erreur dans l'indication du mois de février; car le voyage de Cam, commencé en 1484, n'a duré que dix-neuf mois. Behaim se trouvait certainement encore sur les côtes d'Afrique le 18 février 1485; et il est moins probable que la nomination de chevalier ait été une récompense pour l'invention de l'astrolabe, qu'une grâce accordée au compagnon de Diego Cam, à la suite d'une expédition dans laquelle on avait dépassé l'équateur jusqu'au-delà de 6° de latitude australe, et re-

cueilli la graine de Paradis (*malagueta*) dans le climat qui la produit. L'époque du séjour de Colomb et de Behaim à Lisbonne, était cette époque de gloire et d'ardeur nationale où le fils d'Alphonse V, en montant sur le trône, poursuivit le cours des découvertes le long de la côte d'Afrique, interrompu par la mort (1460) de l'infant Dom Henri, duc de Visco, oncle d'Alphonse V. Mais il ne faut pas oublier que les travaux des marins catalans furent, pour l'Afrique occidentale, ce que ceux des marins normands-scandinaves avaient été pour le nord du Nouveau Continent. Les uns et les autres ont précédé les découvertes qui ont illustré les noms de Dom Henri et d'Isabelle de Castille. L'île de Majorque, depuis le treizième siècle, était devenue le foyer des connaissances scientifiques dans l'art difficile du navigateur. Nous savons, par le *Fenix de las Maravillas del Orbe* de Raimond Lulle, que les Majorquins et les Catalans[1] se servaient de *cartes de marear* bien

[1] Christobal Cladera, *Investigaciones historicas sobre los principales discubrimientos de los Españoles*, 1794, p. X.

avant 1286; qu'on fabriquait à Majorque des instrumens, grossiers sans doute, mais destinés à trouver le temps et la hauteur du pôle à bord des vaisseaux. De là des lumières, originairement puisées chez les Arabes, se répandirent dans tout le bassin de la Méditerranée. Les ordonnances royales d'Aragon prescrivirent, dès l'année 1359, que chaque galère devait être fournie, non-seulement d'une, mais de deux cartes marines [1]. Un navigateur catalan, Don Jayme Ferrer, était parvenu, dans le mois d'août 1346, à l'embouchure du Rio de Ouro [2], cinq degrés au sud de ce fameux Cabo de Non, que l'infant Dom Henri s'était flatté d'avoir fait doubler, pour la première fois, par des vaisseaux portugais, en 1419. Des navigateurs Dieppois étaient allés, en 1364, à Sierra Leone et à Rio Sestos (Sesters Ri-

[1] SALAZAR, *Discurso sobre los progressos de la Hydrografia.*

[2] D'après les savantes et curieuses recherches inédites de M. Buchon, sur un Atlas Catalan de 1374, conservé à la bibliothèque royale de Paris, rédigé trente-un ans avant la fondation de l'académie nautique de Sagres (MALTE-BRUN, *Géogr. univ.* éd. de M. Huot, 1831, t. I, p. 524).

ver), appelée alors Rivière du Petit Dieppe. En 1365, ils atteignirent la Côte-d'Or, d'après la relation de Villaut, sieur de Bellefonds [1]. Un Majorquin, maître Jacques, fut choisi par l'infant pour présider la célèbre académie de marine à Sagres. Il en a été des découvertes géographiques comme de celles dans les sciences physiques. Les tentatives couronnées de succès, mais long-temps isolées, sont restées inaperçues ou condamnées à l'oubli. Ce n'est que lorsque des découvertes se succèdent et se lient entre elles, que l'on place le premier chaînon de la série au point où elle commence à ne plus être interrompue. L'histoire de la géographie est remplie de ces erreurs systématiques, qui embrassent jusqu'au 16ᵉ siècle les navigations à la Nouvelle-Guinée, à la Nouvelle-Hollande, et à plu-

[1] ESTANCELIN, *Recherches sur les voyages des navigateurs normands en Afrique, aux Indes orientales et en Amérique*, 1832, p. 72. Cada Mosto, comme l'a déja observé M. de Rossel, ne trouva plus de traces de l'établissement français. Juan de Betancourt, long-temps avant les Portugais, longea aussi la côte africaine, depuis le cap Cantin jusqu'au Rio do Ouro (VIERA, *Historia de Canarias*, lib. III, § 30; lib. IV, § 4).

sieurs des archipels de l'Océan-Pacifique [1]. On attribue la découverte des Açores, qui sont les Cassiterides de Pierre Martyr d'An-

[1] « Ilhas de Papuas quer dizer Negros, a que muitos por esta ida de D. Jorge (de Menezes), 1526, chamam *Ilhas de D. Jorge* que estam a leste das Ilhas de Maluco distancia de 200 leguas. » (BARROS *da Asia*, Dec. IV, lib. I, c. 16. éd. Lisb. 1777; t. IV, P. 1, p. 101, 104.) Il y a moins de certitude à l'égard de l'expédition souvent citée d'Antonio Abreu et Francisco Serrão, « en outro Novo Mundo, » t. III, P. 1, p. 600. (DIEGO DE CONTO, lib. VII. cap. 3.) Les deux îles infortunées, *Isole Sfortunate* (lat. austr. 9° et 15°, et éloignées de 200 lieues l'une de l'autre), découvertes à l'est des îles de la Société, par Magellan, en janvier 1521, et non oubliées par Ortelius, dans l'Atlas de 1570 (PIGAFETTA, *Primo Viaggio intorno al globo*, éd. de Carlo Amoretti, 1800, p. 45), paraissent être las isletas pequeñas des habitadas, llamadas por Magellanes, *Islas desventuradas* (HERRERA, Dec. II, lib. 9, cap. 15, J. 1, p. 453). Gaetano trouva, en 1542, les Iles Sandwich; Quiros et Mendaña découvrirent, en 1595 et 1605, l'archipel del Espiritu Santo (les Nouvelles Hebrides de Cook), Malicolo et probablement Otahiti (la Sagittaria de Quiros). HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 111, 113. Sur les premières découvertes des côtes de la Nouvelle-Hollande, reconnues par les Portugais, de 1530 à 1542, voyez les cartes du Musée Britannique, n° 5413, l'hydrographie de l'Atlas de Jean Rotz, ou

ghiera[1] et de Behaim, celle de l'île de Madère[2], des îles du Cap-Vert, et des côtes équinoxiales de l'Afrique occidentale aux na-

Roty, dédié au roi d'Angleterre, Henri VIII, l'Atlas de Guillaume le Testu, pilote provençal, et celui de Jean Valard, de Dieppe (1552), examiné par M. Coquebert Mombret. Lorsque la gloire du capitaine Cook, arrivée au comble de sa splendeur, eut fatigué la médiocrité et excité l'envie de ceux qui avaient cessé de naviguer, une justice tardive fut rendue aux portugais, à Gomez de Sequeira, à Mendaña, à Luis Vaez de Torres, et à Saavedra Cedron. D'autres motifs moins personnels et plus nobles ont fait suivre la même route et conduit à d'ingénieuses et savantes recherches.

[1] *Epist.* 769. (éd. Par. 1670, p. 447). Les Catherides du globe de Behaim (Murr, *Dipl. Gesch.* 1801, p. 27, et Binnet, *Verhandeling över de Nederld. Ontd.* 1829, p. 17) (Les Açores) paraissent sous le nom d'îles de Bracir, dès 1367, sur la célèbre mappemonde de Picigano.

[2] Une carte du Portulano Mediceo, de 1351, une autre de l'ancienne bibliothèque Pinelli, dressée en 1384 et conservée aujourd'hui dans la précieuse collection géographique de M. Walckenaer, à Paris, et Baldelli (Marco Polo, t. I, p. CLXVIII), l'indiquent déja, sous le nom également significatif d'*Isola di legname*, un demi-siècle avant l'expédition et la colonisation de Juan Gonzales Zarco, de Tristan Vas et de ce Bartholomé Muñiz Perestrelo (Barros, Dec. I, lib. 1; cap. 2), que Fernand Colomb appelle Pedro Moñes

vigations du 15[e] siècle ; on confond les marins qui ont retrouvé des terres, avec ceux qui les premiers les ont découvertes. Je ne me fonde point ici sur la relation si souvent débattue du voyage d'Hannon, que Rennell et M. Heeren (II. 1. p. 520) conduisent jusqu'au-delà de la Gambie, en plaçant la « région ardente de Thymiamata » au Cap-Vert, et en prenant pour le Sénégal, non le *Chretes*, que je crois très différent du *Chremetes*, « une des plus grandes rivières du monde, » selon Aristote (Met. lib. I, p. 350 Bekk.), mais la rivière sans nom, peuplée, selon Hannon, de crocodiles et d'hippopotames. Je me bornerai à des notions plus certaines et plus récentes. Longtemps avant les nobles efforts de l'infant Dom Henri, duc de Viseo, et la fondation de l'académie de Sagres (Tercanabal en Algarve ou villa do Infante), dirigée par un pilote cosmographe, Catalan, Mestre Iacomè de Majorque [1], les caps Non (Nam) et Bojador

Perestrelo, et que Spotorno croit Italien comme l'amiral célèbre de la famille Palastrello, de Plaisance (*Storia letter. de la Liguria*, t. II, p 246).

[1] Barros, Dec. I, lib. 1, cap. 2 et 16 (t. I, P. I, p. 21 et 133).

avaient été dépassés [1]. (Le dernier est le cap Buzedor d'Andrea Bianco et de Livio Sanuto.) Le Portulano Mediceo, ouvrage d'un pilote

[1] Le cap Non, redouté alors plus que ne l'était le cap Horn, dans le siècle passé, se trouve cependant 23′ au nord du parallèle de Ténériffe, à quelques jours de navigation de Cadix. Le proverbe portugais : *Quem passa o cabo de Nam, ou Tornarà ou nâo,* devait être décrédité facilement par la volonté d'un prince qui, comme l'infant dom Henri, avait pris la belle devise française : *Talent de bien faire.* Barros, Dec. I, lib. I, cap. 2 et 4, cap. 16, lib. II, cap. 2 (tom. I, P. I, p. 19, 36, 134, 148). Sur le cap Buzedor, voyez Formaleoni, p. 20 et 24. Il me paraît, d'ailleurs, assez douteux que le nom du cap de Non soit originairement portugais. Ptolémée (lib. IV, cap. 6) indique déja, sur cette côte, le fleuve *Nuius* (Νουΐου ποταμοῦ ἐκβολαί) ; la traduction latine dit, Nunii ostia. C'est probablement le Bambotum de Polybe (Plin. v. 1). Voyez sur la latitude de ce point, Gossellin, *Rech.* t. I, p. 132. Edrisi connaît aussi un peu plus au sud, à trois journées dans l'intérieur, la ville de *Nul* ou *Wada Nun,* ce qui rappelle la côte de Nul ou *Belad de Non,* de Leo l'Africain (Edrisi, éd. de Hartmann, p. 131). La géographie des deux continens est remplie des ces tentatives des peuples de l'Europe latine pour adopter les dénominations indigènes, et leur supposer une étymologie tirée des langues romanes. Ces efforts et ces jeux d'esprit datent des Grecs et des Romains.

génois, que le comte Baldelli nous a fait connaître (Polo, T. I, p. CLV) indique, dès 1351, le *Cavo di Non*. Des navigateurs catalans, comme le prouve l'Atlas de 1374, examiné par M. Buchon, avaient été, *al jorn de Sant Lorens*, *qui es a X d'agost* 1346, quatre-vingt-six ans avant l'amiral portugais Gilianez [1], à la rivière d'Or (Rio do Ouro, lat. 23° 56′). Le valeureux Jean de Betancourt savait qu'avant l'expédition d'Alvaro Becerra, c'est-à-dire avant la fin du quatorzième siècle, des navigateurs normands avaient pénétré jusqu'à Sierra Leona (lat. 8° 30′), et cherchait à suivre leurs traces; mais avant les Portugais, aucune nation de l'Europe ne semble [2] être allée au-delà de l'équateur. La

[1] Il paraît que les Portugais, avant que Gilianez eut doublé, en 1435, les caps Non et Bojador (Barros, Dec. I, liv. I, cap. 4 et 5, t. I, P. I, p. 42, 43), avaient fait des tentatives heureuses et dans le même but, en 1418, 1419 et 1423. Nav. t. I, p. XXVII. Vincent, *Periple of the Erythr. sea*, P. I, p. 192.

[2] Il n'est aucunement probable que dans la mappemonde circulaire, qu'on attribue généralement à Andrea Bianco, et qui renferme peut-être, à la fois (Formaleoni, p. 55) des notions du treizième siècle et

région au sud de la baie de Biafra, remarquable par la rencontre de deux courans op-

d'autres qui datent, comme les cartes côtières de Bianco, de l'année 1436, l'immense golfe désigné par le nom fantastique de *Nidus Abimalson* ou *Abimalion* (Abimelek?), soit le golfe de Guinée (*Chinoia* de Vivaldi, en 1281, *Ganuya* du Portulano Mediceo, attribué à un pilote génois; *Guinauha*, selon Barros, d'après la langue des indigènes). Comme avant le Portulan de Benincasa, les plus anciennes cartes catalanes et italiennes n'offrent pas de graduation en latitude, il serait très hazardé de prononcer sur les limites de ce golfe, mais l'orientation de la mappemonde de Bianco prouve plutôt que le *Nidus Adimalson* représente l'extrémité australe de l'Afrique. Aussi, une carte arabe conservée à Oxford, qui date de l'année 906 de l'Hégire, et qui accompagne la Géographie d'Edrisi (du 12e siècle de notre ère), offre dans le Belad Mufrada et Al Lamlam, le Sénégal communiquant à la fois avec le Niger et le Nil. Mais ces connaissances sur l'Afrique occidentale furent acquises par des rapports de commerce de terre, non par des navigations (Vincent, *Periple of the Erythr. sea*, P. I, App. p. 86). Dans le texte d'Edrisi, les notions sur le littoral de la Senegambie sont presque nulles (Hartmann, *Africa*, p. 4, 35, 37 et 114). Le golfe de Guinée, sous le nom de Sinus Æthiopicus, et le Sénégal, communiquant avec le Nil, comme dans la carte d'Edrisi, se retrouvent sur la mappemonde de Fra Mauro, de 1457 et 1459. Barros connaît même

posés (du N. O. et du S. E.), était devenue, de 1471 à 1474, huit ou onze ans après la mort de l'infant Dom Henri, le centre du *rescate* (échange) de l'or donné à ferme à un négociant très actif de Lisbonne, Fernand Gomez. C'est à cette époque que l'île Fernando Pô, appelée d'abord Ilha Formosa, comme celles de S. Thomas, do Principe et d'Anno-Bom, furent successivement découvertes[1]. Cette dernière île (lat. aust. 1° 24′ 18″) fut la première que les Portugais trouvèrent au sud de l'équateur; mais les deux expéditions, très rapprochées l'une de l'autre, qu'entreprit Diego Cam au royaume de Congo en 1484 et 1485, et à l'une desquelles participa Martin

Tungubutu (Tombouctou), la rivière et la ville de *Genna* ou *Janni* (Djenne, Jinnie), non le Dafour de Fra Mauro, mais l'hypotèse de la jonction du Sénégal (Çanaga ou Senhaga d'Edrisi) avec le Nil (t. I, P. I, p. 221).

[1] Barros, Dec. I, liv. II, cap. 2 (t. I, P. I, p. 143, 145 et 146). D'après un passage du même auteur, dont la chronologie est malheureusement moins liée aux événemens que chez Herrera, on pourrait croire la découverte de l'île Formosa plus rapprochée de l'an 1484 (Dec. I, lib. III, cap. 3, t. I, P. I, p. 178).

Behaim, firent découvrir (je ne m'arrête qu'aux latitudes assez correctes rapportées par Barros lui-même) un espace de côtes, renfermé entre les parallèles de 1° 50′ (cap Sainte-Catherine), et 22° lat. austr. (la *Marque de pierre* [1], Manga de Areas, au sud du cap Frio). C'est entre ces deux pointes extrêmes que se trouvent situés le signal (Padrâo de S. Jorge) de l'embouchure du Rio-Zaire ou « Rio do Padrâo do Reyno de Congo » (lat. austr. 6° 5′), et le signal du cap S. Augustin (Padrâo do Sancto Agostinho, lat. austr. 13°) [2]. Behaim ne nomme nullement Diego Cam, ni dans ses lettres, ni

[1] *Padrâo de pedra.* Jusqu'à l'expédition de Cam, les signaux portugais n'étaient que des croix de bois, et cette dénomination de Padrâo, donnée quelquefois à des caps ou des embouchures de rivières, sans y joindre une indication particulière du lieu, a jeté beaucoup de confusion dans la géographie de l'Afrique occidentale. Le cap Sainte-Catherine, auquel commencèrent les découvertes de Cam, était le dernier point qu'on eût atteint avant la mort du roi Alphonse V, par conséquent avant 1480. BARROS, t. I, P. I, p. 172.

[2] BARROS, Dec. I, lib. III, cap. 3 et 4 (t. I, p. 171, 173, 175, 176, 178, 185 et 192).

dans les éclaircissemens de son globe; mais (je le répète) il désigne assez clairement, et plusieurs fois [1], cette expédition, « à laquelle celui qui a construit ce globe prit part, et fut envoyé par le roi de Portugal pour découvrir ce que Ptolémée n'avait pas vu, » en la nommant l'expédition de deux caravelles de 1484 et 1485. Il indique le grand Rio-Zaïre par le nom que lui donna Diego Cam, à cause du signal de Pierre (Padrâo de S. Jorge); mais aussi peu correct dans l'ancienne orthographe portugaise que dans l'orthographe de sa propre langue, il nomme le Zaïre, non Rio de Padrâo, mais Rio de Patron. Toutes nos meilleures cartes modernes ont conservé l'habitude de nommer le cap au sud de l'embouchure du Zaïre *Cabo Padron*. La connaissance qu'a Behaim de la factorerie d'Angra de Gato [2], et de ce saint personnage [3] qui ne montrait que

[1] Murr, p. 4, 23, 24, 26, 80, 82, 104, 106, 108 et 111.

[2] Murr, p. 110; Barros, t. I, P. I, p. 178.

[3] Behaim l'appelle *Organ* (p. 112), mot que l'on pourrait rattacher à la province d'Organon de Rubriquis, mais le vrai nom du santon, d'après Barros (t. I, P. I, p. 181), est *Ogan*, peut-être O-Khan, en rémi-

le bout de son pied derrière un rideau de soie, et dont les missionnaires chrétiens envoyés en Asie et en Afrique, se sont servis pendant trois siècles pour mystifier les souverains de

niscence de l'Oung-ou Oum-Khan, de Marco Polo (cap. 42. Baldelli, t. II, p. 100). C'est le mythe du Prêtre-Jean, Nestorien Kéraïte, tué par Gengiskhan, en 1203, transporté, au 15e siècle, de l'est à l'ouest, à Caracorum en Abyssinie, d'après les renseignemens communiqués par Pedro da Covilham et Jean Alphonse d'Aveiro. Il ne faut d'ailleurs pas confondre avec Ogan (Uang-Khan), d'Afrique, un autre personnage mystérieux, dont les mœurs asiatiques, selon Marco-Polo (lib. I, cap. 21 ; Baldelli, t. II, p. 62, 65), étaient beaucoup moins sévères, et qui, comme *Vieux de la Montagne* (Alaodin ou Veglio de la Montagna), se trouve aussi figuré dans le midi de l'Afrique, sur la mappemonde de Bianco. M. Lichtenstein, dans un travail qui se distingue par une excellente critique historique, a prouvé qu'il y a erreur de date sur le globe de Nuremberg, lorsque Behaim place près du cap de Bonne-Espérance, qu'il nomme Terra Fragosa, la note suivante : « Ici les colonnes (signaux) du roi de Portugal furent érigées le 18 janvier 1485. » (Murr, p. 24 et 110). Cam n'est pas parvenu au sud du Padrâo de Manga de Areas par les 22° de lat. australe, et c'est Bartholomé Diaz qui découvrit, probablement en mai 1487, le cap de Bonne-Espérance (Cabo tormentoso), *en venant de l'est*, du signal de l'île Santa-Cruz, dans

l'Europe, semble prouver aussi les rapports intimes qui existaient entre Martin Behaim et Diego Cam. Comme ce dernier a fait deux voyages (« descubrio por duas vezes » dit

la baie d'Algoa (lat. aust. 33° 50′; long. 7° 15′, à l'est du cap de Bonne-Espérance), et qui plaça le signal de S. Filippe dans la baie de la Table (LICHTENSTEIN, dans *Vaterl. Museum*, Hamb. 1810, p. 372-389; VINCENT, *Periple of the Erytr. sea*, P. I, p. 208; BARROS, t. I, P. I, p. 188, 190, 192 et 288). Behaim, en confondant, soit la date, soit le lieu, soit les voyages de Cam et de Bartholomé Diaz, ne dit pas : « nous plaçâmes, » mais, « les colonnes furent placées; » ce qui met sa véracité moins en danger. Ce n'était pas le célèbre Bartholomé Diaz qui avait *doublé* le cap de Bonne-Espérance et longé l'extrémité australe de l'Afrique, dirigée de l'est à l'ouest, mais le frère de Bartholomé, Diego Diaz, qui se trouvait dans l'expédition de Gama. Bartholomé périt dans un naufrage, en 1500, lorsque, avec Cabral, il vint de Brésil au cap de Bonne-Espérance. Il périt très près de ce signal (Padrâo) de l'île de Santa-Cruz dans la baie d'Algoa, dont, en février 1487, il avait pris congé « comme d'un fils à jamais abandonné » (como se leixara hum filho desterrado pera sempre). Il ne faut pas être surpris que ce naufrage fut attribué à une grande comète qu'on vit alors dans l'hémisphère austral, pendant onze jours, du 12 au 23 mai 1500 et « sans qu'elle changeât de lieu. » (BARROS, t. I, P. I, p. 382 et 392.)

Barros), on pourrait supposer que Behaim ne l'accompagna que dans la premiere expédition de 1484; ce qui n'expliquerait cependant ni l'erreur d'un signal placé, selon le globe de Nuremberg, le 18 janvier 1485, dans la baie de la Table, ni la possibilité que Behaim soit allé, le 18 février 1485, au couvent d'Alcobaça, pour y être créé chevalier de l'ordre du Christ.

« Je ne parlerai pas, dit Voltaire dans l'*Essai sur les Mœurs*, de ce citoyen de Nuremberg qui, à ce que l'on avance fabuleusement, alla en 1460 au détroit de Magellan. » Une prétention si absurde, et cependant si souvent répétée, mériterait peu d'attention, s'il n'y avait pas dans la vie de Magellan, de même que dans le récit de l'expédition de ce navigateur, par Antonio Pigafetta, quelque chose de si extraordinaire, qu'il paraît du devoir de l'historien de soumettre ce problème à une discussion approfondie. Je pense qu'une notion, que j'ai puisée dans une très ancienne édition de la Géographie de Ptolémée, répandra une nouvelle lumière sur des faits qui, au premier abord, paraissent singulièrement énigmatiques. Deux ouvrages dont l'autorité

ne peut être révoquée en doute, les décades d'Antonio de Herrera et le manuscrit de Pigafetta, conservé à la bibliothèque Ambroisienne de Milan, et publié par M. Amoretti, en 1800, font connaître également l'influence exercée par Behaim sur la découverte du détroit Patagonique. On pourrait donner la préférence à l'autorité de Pigafetta, comme l'un des compagnons de Magellan, qui, au nombre de dix-huit, eurent le bonheur de revoir l'Europe le 6 septembre 1522. « Prætore Portugallico Fernando, ab insularibus bello exagitatis in regione aromatum æquatori vicinâ interfecto, quatuorque reliquis è classicula quinque navium deperditis, una tantum regressa est, dicta Victoria, *cribro terebratior*, » écrit dans le même mois Pierre Martyr D'anghiera à l'archevêque de Cosenza[1]. Mais le seul

[1] Petr. Mart. lib. 35, ep. 767 (ed. Par. 1670, p. 446). La lettre à l'archevêque est datée de Valladolid, III cal. sept. MDXXII. Il y a encore une erreur de chiffre dans cette indication. Le navire *Vittoria* n'a touché nulle part depuis les îles du cap Vert, et la date de l'arrivée à la baie de San-Lucar, le 6 septembre, est exacte. Pigafetta, *Primo viaggio intorno al globo*, p. 183; Herrera, Dec. III, lib. 4, cap. 1 (éd. d'Anvers,

ouvrage que nous possédons de Pigafetta n'est pas le journal même qu'il tint avec un tel soin, jour par jour, qu'arrivé le 9 juillet 1522 à l'île Saint-Jacques du cap Vert, il apprit que les Portugais, habitans de cette île, nommaient

1728, t. II, p. 95). Il ne faut pas être surpris du petit nombre des compagnons de Magellan (dix-huit) signalés par Pigafetta, tandis que Herrera nomme « les trente marins qui, sous le commandement du capitaine Juan Sébastien del Cano (natif de Guetaria, dans la province de Guipuzcoa, embarqué en 1519 comme maistre d'équipage de la Nave la Conception, homme intrépide, dont le nom ne doit jamais périr, et auquel l'antiquité et le moyen âge ne peuvent opposer aucun rival) revinrent dans la Nao Vittoria. » HERRERA Dec. II, lib. 4 c. 9 (t. I. p. 337); Dec. III, lib. 4, cap, 2 et 4 (t. II, p. 98 et 100). L'historiographe de l'Inde ne comprend pas Pigafetta, qui, comme chevalier de Rhodes et attaché à la légation apostolique de Mgr Francesco Chiericato, en Espagne, ne s'était embarqué que sous le double titre de volontaire et de curieux, dans le nombre des trente, « qui furent vêtus aux frais de la cour, » et les dix-huit dont parle Pigafetta, forment, avec les treize retenus prisonniers aux îles du cap Vert, par les Portugais, et redemandés avec instance dès l'arrivée de Juan Sébastian del Cano à la baie de San-Lucar, « les trente personnes » sauvées dans le navire la *Vittoria*, en excluant Pigafetta.

jeudi le jour qui, dans son journal, était marqué mercredi. « Ma surprise, dit Pigafetta, fut d'autant plus grande [1], que ne m'étant jamais trouvé malade, j'avais sans discontinuer marqué tous les jours de la semaine : nous nous aperçûmes plus tard qu'il n'y avait eu aucune erreur, et que voyageant toujours vers l'occident et suivant la route du soleil, nous devions au retour dans le même lieu avoir *gagné* vingt-quatre heures. « Le véritable journal de Pigafetta fut présenté à l'empereur Charles-

[1] Pigafetta, *Primo viaggio*, p. 182. Les marins de la Vittoria découvrirent avec frayeur « que pendant le voyage autour du globe ils avaient fait gras le vendredi et célébré les pâques le lundi. » (Herrera, t. II, p. 95). Anghiera, un peu enclin à la moquerie, fait sentir, dans sa correspondance, que le problême du *jour perdu*, comme on le nomme avec plus de raison, a long-temps tourmenté les compagnons de Magellan, « quonam vero pacto classicula, de qua puto vos non ignorare, parallellum circuerit integrum, proras ad occidentem solem vertens semper, donec ad orientem illarum una, garyophyllis onusta, redierit et in eo discursu unum sibi defuisse repererit, quæ stomachis exilibus impossibilia videbuntur, per ejus rei ad unguem discussam narrationem in Decade mea quarta videbitis. Pet. Mart. ep. 770, p. 448.

Quint ; ce qui nous reste dans l'original Ambroisien n'est que l'extrait d'un autre journal envoyé au pape Clément VII et au grand-maître de Rhodes, Philippe de Villiers de Lisle-Adam. On ne peut douter que Lopez de Castanheda, Barros et Herrera n'aient eu sous les yeux les notes originales du pilote le plus instruit de l'expédition, Andrès de San Martin. Herrera, qui eut un libre usage des archives de Philippe II dès 1596, et qui avait publié déja, en 1601, les quatre premières décades de son histoire, aura trouvé le journal du pilote parmi le grand nombre de documens qui ont été égarés depuis. Il a donné, et malheureusement sans les comprendre, de longs détails d'observations astronomiques, tant pour les latitudes que pour les tentatives assez infructueuses d'appliquer les préceptes que Ruy Faler ou Faleiro (ou le *démon familier* de cet astronome) lui avait enseignés, pour trouver les longitudes par la déclinaison [1] de la lune, les occultations d'étoiles, la

[1] « La longitudine s'argomenta de la latitudine de la luna. » PIGAFETTA, *Transunto, del Trattato di Navigazione*, p. 219.

différence de hauteur de la lune et de Jupiter[1] et les oppositions de la lune et de Vénus[2].

[1] Herrera offre le type de ce calcul. Dec. II, lib. IV, c. 10 (t. I, p. 338). En comparant avec soin Herrera et Pigafetta, je me suis convaincu que les matériaux employés par eux n'étaient pas identiques. Je ne citerai que le 13 et le 17 décembre 1519, le 7 février et le 11 octobre 1520, l'histoire tragique de la trahison au Rio de Saint-Julien. Pigafetta donne au cap des Vierges la latitude de 52° 35′, tandis que des élémens numériques de l'observation du 28 octobre 1520, rapportés par Herrera, résultent 52° 56′ (voy. Pigaf. p. 16, 24, 33, 35, et Herr. t. I, p. 339, 447, 449 et 451). Sur la coïncidence de l'arrivée de la *Vittoria* et de Contarini, voy. Ranke, *Päpste*, t. I, p. 153.

[2] Barros, Dec. III, lib. V, cap. 10 (t. III, P. I, p. 657). L'historiographe portugais ne cite pas comme Herrera les élémens numériques, mais il donne, avec des plaintes améres et bien injustes sur les Ephémerides de Regiomontanus, les dates de quatre observations de longitude, tirées d'un livre que Duarte de Rezende (Feitor de Maluco) s'était furtivement procuré dans l'Inde et lui avait envoyé à Lisbonne. Barros possédait aussi de la même source le quatrième chapitre des trente qui formaient un traité de longitudes (« vulgairement appelées distances de méridien fixées par l'*altura de leste oeste* »), composé par Ruy Faleiro pour l'usage particulier de Magellan (t. III, P. I, p. 660 et 661). Barros, né en 1496, se trouvait, vers le temps où les

Les notions publiées par Herrera sur la première expédition autour du monde, sont les plus circonstanciées ; celles des auteurs portugais, d'ailleurs très recommandables, ne pouvaient être également détaillées puisqu'on les devait à des communications partielles et clandestines venues de l'Inde. L'Ambassadeur vénitien Contarini parla aussi, dès l'année 1522, du jour perdu.

Examinons d'abord les témoignages allégués en faveur de Martin Behaim, et qui sont antérieurs au départ de Magellan. Lorsque celui-ci, dix ans après la mort du géographe allemand, irrité par l'ingratitude du gouvernement portugais dans l'Inde, estropié d'une jambe par un coup de lance [1], téméraire dans ses projets, inflexible dans leur exécution, se présenta la première fois à la cour d'Espagne, à Valladolid, il montra à Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, « un globe peint » (*globo bien pintado*) sur lequel il avait mar-

débris de l'expédition de Magellan revinrent en Espagne (1522), sur les côtes d'Afrique, au fortin de la Mina (t. III, P. I, p. 235).

[1] Barros, t. III, P. I, p. 624.

qué la route qu'il comptait prendre. Il laissa, comme de raison, en blanc le *détroit*, afin qu'on ne pût lui voler son secret. Comme les ministres du roi (sans doute le cardinal Ximenès et Mr de Gebres) le pressaient de questions, Magellan leur confia qu'il irait d'abord attérer au cap Sainte-Marie, c'est-à-dire à l'embouchure du Rio de la Plata (Rio de Solis), et que de là il remonterait la côte (au sud) jusqu'à ce qu'il trouvât le détroit; s'il ne trouvait pas de passage à l'autre mer (ce furent les ministres qui lui objectèrent la possibilité de la non réussite), il irait aux Moluques par le chemin des Portugais, c'est-à-dire en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il ajouta qu'il était d'autant plus sûr de rencontrer un détroit, qu'il l'avait vu (sans indiquer le lieu) « sur une carte marine construite par Martin de Bohemia, Portugais, natif de l'île de Fayal, cosmographe de grande réputation, et que cette carte lui avait fourni beaucoup de lumières (*mucha luz*) sur le détroit. » Tel est le rapport que fait Herrera[1] de la première

[1] Dec. II, lib. II, cap. 20 et 21; lib. IV, cap. 10 (t. I, p. 193, 195 et 338).

entrevue de Magellan avec les Espagnols, en 1517. Deux ans s'écoulèrent avant que l'expédition pût mettre à la voile (le 10 août 1519). Les diplomates portugais travaillaient ardemment, pendant le séjour de la cour à Barcelonne, à discréditer le chef de l'expédition « comme un aventurier léger, bavard et indigne de toute confiance[1]. »

Voici le témoignage de Pigafetta[2], ami personnel de Magellan, et (comme on le voit par le récit de la scène atroce qui eut lieu au Rio S.-Julien, et dans laquelle le trésorier Luys de Mendoza fut écartelé,) enclin à relever la réputation de son chef. « Le 21 octobre 1520 nous trouvâmes *un détroit*, au-

[1] « Hombre hablador y de poca sustancia. » Il paraît que la diplomatie fut plus active lorsque, à Saragosse, un ambassadeur de Portugal vint négocier le mariage de la sœur de Charles-Quint (« madama Leonor ») avec le roi Emanuel. « On donna avis à Magellan que lui et son ami, l'astronome Ruy Falero, devaient être assassinés (diplomatiquement), ce qui engagea l'évêque de Burgos à les cacher toutes les nuits dans son hôtel. »

[2] *Primo viaggio*, p. 36, et l'*Introduzione* de M. Amoretti, p. XX-XXVI.

quel nous donnâmes le nom *des onze mille Vierges*, parce que ce jour là leur est consacré. Sans le savoir de notre capitaine général, on n'aurait certainement pu débouquer ce détroit, car nous crûmes tous qu'il était fermé; mais notre capitaine était informé qu'il devait passer par un détroit singulièrement caché, l'ayant vu sur une carte conservée dans les archives (*tesoreria*) du roi de Portugal, et dressée par un excellent cosmographe, Martino di Boemia. »

Ces témoignages, tirés d'écrits contemporains (car il est clair qu'Herrera possédait le journal de San Martin), prouvent deux choses: 1° que Magellan avait vu sur une carte, en Portugal[1], le détroit qu'il cherchait au sud de

[1] Nous avons vu plus haut que ces témoignages contemporains ne nous apprennent rien sur le lieu où la carte se trouvait. Pigafetta nomme simplement les archives (le *trésor*) du roi de Portugal. Une carte vénitienne rapportée d'Italie, en 1428, par l'infant dom Pedro, duc de Coimbre, frère du fameux infant dom Henri, duc de Viseo, et placée dans le couvent d'Alcobaça, jouissait d'une si grande réputation, que François de Souza Tavarez voulait y avoir vu indiqué, comme queue du dragon occidental des Hespérides, le détroit de Ma-

l'embouchure du Rio de la Plata ; 2° qu'il attribuait cette carte à Behaim, mort depuis dix ans, dans les Açores. Il est assez surprenant que dans son aversion toute nationale contre l'Espagne, l'historiographe malin et spirituel de l'Inde Portugaise, Barros, n'ait pas cherché à rabaisser le mérite du *traître* en rappelant que la découverte du détroit n'était pas due à sa sagacité mais à l'inspection d'une carte marine conservée dans les archives du roi Emanuel. Le silence de Barros paraît prouver que

gellan (Antonio Galvano, *Trat. dos descubr.* p. XV ; Manuel di Faria y Sousa, *Europa o rtuguesa*, t. III, cap. 1, p. 554 ; Zurla, *il Mappamondo di Fra Mauro*, p. 7, 86, 87, 143 ; Vincent, *Periplus of the Erythr.* p. 197, 199). En outre, on imagina que c'était au couvent d'Alcobaça que Magellan devait avoir vu une carte de Behaim (Stuven, *De vero Nov. Orbis inv.* p. 41 ; Tosen, *Der wahre Entd.* p. 14). Quoique Behaim ne fut né qu'en 1430, et que jusqu'en 1479 il ne s'occupa que d'objets de commerce en Allemagne, on ne craignit pas de lui attribuer, soit la carte vénitienne de 1428, soit la copie de la grande mappemonde du couvent des Camaldules de San-Michele de Murano, que le roi Alphonse V avait fait dessiner en 1459, dans l'atelier des cartes de Fra Mauro et d'Andrea Bianco (Zurla, p. 85).

la tradition de la prétendue prévision de Behaim ne lui était pas parvenue des Moluques. On conçoit en effet que Magellan avait plus d'intérêt de parler de l'existence du détroit comme d'une chose indubitable et connue des cosmographes célèbres, avant de l'avoir atteint, et lorsqu'il ne s'agissait que d'inspirer de la confiance dans ses projets, que plus tard, lorsqu'il fut parvenu à l'Océan Pacifique. Les traductions du voyage de Benzoni et les nombreux ouvrages de l'orientaliste Guillaume Postel [1], contribuèrent beaucoup à répandre l'idée que Magellan n'avait fait que suivre une route indiquée par Behaim. Aussi Postel, comme je l'ai déja rappelé plus haut, ne parle que de « Fretum Martini Bohemi a Magaglianesio Lusitano alias nuncu-

[1] *Cosmographica disciplina,* cap. 2, p. 22; *De Universitate liber,* p. 37. Cet homme bizarre et persécuté par les théologiens, né en 1510, mourut en 1581. Il est du petit nombre de ceux qui, avant Bochart, s'occupèrent avec quelque succès de la linguistique comparée, science qui, grace à la philosophie et aux connaissances plus étendues de notre siècle, est devenue si importante pour l'histoire des peuples et leur filiation mutuelle.

patum, quodque terram incognitam australem ab Atlantide (America) separat. »

Je développerai d'abord la suite des découvertes faites sur la côte orientale de l'Amérique du sud jusqu'à l'époque où Magellan vint parler du détroit à l'évêque de Burgos. C'est sur l'étude soignée des documens récemment publiés que se fondent les données partielles que je vais rapporter :

Christophe Colomb [1], parti pour son troi-

[1] Les changemens qu'a subis la nomenclature des différens caps de l'île de la Trinité, et l'identité supposée des parties du continent américain que Colomb, dans son troisième voyage, désigna par le nom de *Isla Santa* et de *Tierra* ou *Isla de Gracia*, ont jeté de la confusion sur la question de savoir quelle partie de la Terre-Ferme a été vue la première. J'ai discuté ce problème avant la publication des documens de M. Navarrete, dans la *Relation historique*, t. II, p. 702, note. 3. C'est la côte orientale de la province de Cumana, à l'est du Caño Macareo, près de Punta Redonda, partie basse appelée Isla-Santa, et non la partie montagneuse de la côte de Paria, formant la côte N.-O. du Golfo de las Perlas, ou de la Ballena, contrée que Colomb désignait par le nom de Isla de Gracia, qui fut découverte la première. L'amiral, dans son premier voyage, en novembre 1492, sur les côtes de Cuba, était per-

sième voyage le 30 mai 1498, de San-Lucar, découvrit le 1[er] août 1498 la Terre-Ferme du delta de l'Orénoque (Isla Santa), et fit débar-

suadé qu'il se trouvait sur un continent (« es cierto, dice el Almirante, questa est la Tierra-Firme ; *journal du* 1 *nov.*). Cette opinion, confirmée dans le second voyage et solennisée par le serment de tout l'équipage, le 12 juin 1494, Colomb la conserva lorsqu'il revint de Paria, en 1498, à Haïti. Il dit clairement : « Dans le voyage *que yo fui a descubrir la Tierra-Firme,* je veillai 36 jours ; cependant je ne souffris pas autant alors de mes pauvres yeux que dans ce troisième voyage. » (Lettre aux monarques Catholiques, de la main de Las Casas, conservée dans les archives du duc d'Infantado. Nav. t. I, p. 46 et 252). Cette persuasion de Colomb, de n'avoir découvert, en 1498, qu'un autre point plus méridional et plus oriental du continent d'Asie, vu en 1492 et 1494, a contribué, peut-être, à nous priver d'une relation plus circonstanciée, dictée par l'amiral même. Mardi 31 juillet 1498, un matelot de Huelva, Alonzo Perez, découvrit du haut du mât une terre à trois mamelons (*mogotes*). C'était le cap S.-E. de l'île de la Trinité, aujourd'hui Punta Galeota, alors appelée Punta Galea, selon la lettre de l'amiral, Punta Galera selon son fils. Quant à la Punta Galera des hydrographes modernes, le cap N.-E. de la Trinité, l'amiral ne l'a jamais vue. Mercredi 1[er] août, après avoir fait de l'eau à la Punta de la Playa, sur la côte méridionale de l'île de la Trinité, à l'est de Punta del Arenal (cap S.-E.

quer son équipage quatre jours plus tard, pour la première fois, sur le continent américain équinoxial, dans le golfe de Paria (sur

de l'île), peut-être à l'embouchure des petites rivières Erin ou Moruga, « vieron sobre la mano izquierda (la proue à l'ouest) la Tierra-Firme a 25 leguas de distancia (évaluation comme celles qui suivent, de moitié trop grandes), aunque pensaron que era otra isla y creiendolo asi el Almirante la puso por nombre Isla Santa. » Ce sont les paroles du fils de Colomb (*Vidà*, cap. 67. Herrera, Dec. I, lib. III, cap. 10, t. I, p. 67. Voyez aussi les témoignages, dans le procès du fisc, contre les héritiers de Colomb, Nav. Doc. LXIX, t. III, p. 539-551 et 579-583, parmi lesquels on découvre l'existence d'un manuscrit, dans lequel un matelot, Pedro Mateos, de la ville de Higuey, marqua, en 1498, toutes les montagnes et les rivières, et que Christophe Colomb lui ôta). Dans sa lettre aux monarques Catholiques, Colomb ne parle pas de cette vue de Terre-Ferme, vers le sud; le mot Isla Santa ne s'y trouve même pas, sans doute parce que, dans le voyage de la Marguerite à Haïti, il avait eu le temps de réfléchir sur la liaison et l'identité des côtes continentales de la terre basse plus méridionale d'Isla Santa, et de la terre montagneuse et plus septentrionale de l'Isla de Gracia. « Crejendo que era otra isla (dit Herrera, d'après Las Casas) distincta de Isla Santa la puso nombre de Gracia y le parecio altissima tierra. » Le 2 août, on passa par *la Boca de la Sierpe* (aujourd'hui canal del Sol-

la côte de la Isla de Gracia), La découverte que fit Sébastien Cabot, de l'Amérique septentrionale, depuis la baie de Hudson jus-

dado), ouverture par laquelle le petit golfe de Paria ou de la Ballena communique, au sud, avec la mer. Ce n'est que le 5 août que, pour la première fois, on mit le pied sur le continent de l'Amérique, à 5 lieues de distance de Cabo de Lapa, où Pedro de Terreros fit la cérémonie risible, et souvent répétée de nos jours, d'une prise de possession. L'amiral ne pouvait débarquer à cause de son ophtalmie, qui, cependant, ne l'empêcha pas de tracer cette « pintura de la tierra, » qu'il envoya aux monarques, et qui, plus tard, a guidé Alonzo de Hojeda, lorsque des côtes de Surinam il vint au golfe de Paria (*Segunda Pregunta del Pleyto del Fiscal*, 1513-1515. Nav. t. III, p. 5 et 539). On peut croire que cette circonstance de n'avoir pas débarqué porta le pilote de l'expédition, Pedro de Ledesma, 15 années plus tard, à dire dans le procès, malignement, et en opposition avec tous les autres témoignages, « que Colomb découvrit bien la Punta de la Galea de la Trinité, mais non la Terre-Ferme qu'on dit être l'Asie. » L'expédition ne sortit que le 15 août, par l'ouverture septentrionale du golfe de Paria ; c'est elle seule que Colomb appelle *Boca del Dragon*. J'ai cru devoir éclaircir ces faits, ayant obtenu, pendant mon séjour à la montagne de Paria, et aux missions de Caripe, une connaissance plus détaillée des localités.

qu'au sud de la Virginie, dans un navire de Bristol (*the Matthew*), date de l'été 1497.

Alonzo de Hojeda, accompagné de Juan la Cosa et d'Amerigo Vespucci (Hojeda désigne ce dernier sous le nom de Morigo Vespuche, dans le procès du Fiscal contre les héritiers de Colomb, selon la 5ta *pregunta del pleyto*), partit le 19 mai 1499, et attéra, à la fin de Juin de la même année, sur les côtes de Surinam, par les 6° de latitude boréale. A son retour, il vit les embouchures du Rio Esequibo et de l'Orénoque.

Vicente Yañez Pinzon, le même qui avait commandé la *Nina* dans le premier voyage de Colomb, sortit de Palos au commencement de décembre 1499, coupa, le premier, l'équateur dans la région américaine de l'Océan Atlantique, et découvrit, le 20 janvier 1500, le cap S. Augustin, appelé par Pinzon (*Pleyto*, *preg.* 7ma Nav. t. III, p. 547-552) Cabo Santa Maria de la Consolacion, lat. 8° 19′ austr. Il vit parconséquent une partie du Brésil, la province de Fernambouc, 48 jours avant le départ de Cabral, auquel on attribue généralement la découverte du Brésil. Favorisé par les courans de l'E. S. E.

à l'O. N. O. (car vers la partie la plus convexe et la plus orientale de l'Amérique méridionale, comme vers la partie concave de l'Afrique à la baie de Biafra, qui semble y correspondre, les courans se divisent et changent de direction), Vicente Yañez Pinzon longea la côte à l'ouest du cap S. Roque (lat. 5° 28′ austr.), et découvrit l'embouchure de l'Amazone, qu'il appela *Paricura*. Du même port de Palos, et peu après le départ de Vicente Yañez Pinzon, vraisemblablement dans les derniers jours de l'année 1499, sortit Diego de Lepe. Il suivit la même route, et toucha aussi au cap S. Augustin (cabo Sta Maria de la Consolacion; plus tard, Cabo de Sta Cruz, selon Manuel de Valdovinos). Il fut le premier qui, à l'embouchure de l'Yviapari ou Orénoque, au moyen d'un *artifice* improvisé, un coquemar (escalfador de barbero), qui ne pouvait s'ouvrir qu'au fond de l'eau, reconnut que par une profondeur de huit brasses et demie, les premières deux brasses du fond étaient de l'eau salée, couverte vers la surface d'eau douce (témoignage du médecin Garcia Hernandez, dans le procès : Nav. t. III, p. 549). De l'embouchure

de la rivière des Amazones il retourna à la côte de Paria. L'expédition de Lepe a cela de remarquable, qu'il doubla le cap S. Augustin, appelé par lui *Rostro Hermoso* (Procès du Fiscal, 8va Pregunta, Nav. t. III, p. 319, 553), et observa qu'au-delà de ce cap, la côte du Brésil continue dans la direction du sud-ouest, comme cela est effectivement (voyez les belles cartes hydrographiques de l'amiral Roussin) entre les 8° et 13° de latitude australe. Cette observation a pu répandre, dès l'année 1500, l'idée de la configuration pyramidale de l'Amérique du sud. Je ne cite pas après Lepe, ou, comme faisant partie de son expédition, le commandeur Alonzo Velez de Mendoza, dont le voyage, malgré le témoignage officiel du pilote Juan Rodriguez Serrano, reste assez douteux. (Nav. t. III, p. 319, 594.)

Pedro Alvarez Cabral, que, sur les traces de Vasco de Gama, le roi Emanuel de Portugal envoya aux Indes Orientales (à Calicut), voulant éviter (Barros, Dec. I, lib. V, cap. 1, t. I, p. 386) les calmes du golfe de Guinée et les vents de S. O. qui souflent entre les caps Palma et Lopez, attéra inopinément, le 24

avril 1500, sur les côtes du Brésil, par les 10° de latitude australe; parconséquent entre le Porto Francez et l'embouchure du Rio San Francisco (probablement près du Rio liquia), à l'extrémité méridionale de la province de Fernambouc, à 15 ou 20 lieues marines des parages que, *trois mois auparavant*, les navigateurs espagnols Vicente Yañez Pinzon et Diego de Lepe avaient reconnus. On voit, par la lettre curieuse que le roi Emanuel écrivit aux monarques Catholiques, le 29 juillet 1501 (Nav. T. III, Doc. n° 13, p. 94), qu'on ne devina pas, en Portugal, que cette nouvelle terre, appelée *Terra Sancta Cruz*, et habitée par une race cuivrée à cheveux non crépus, pouvait être liée à la terre de Paria, dont la découverte était connue en Espagne dès le mois de décembre 1498; mais (ce qui est très remarquable) on prévoyait, dès-lors, de quelle importance une terre située, pour ainsi dire, sur la route du cap de Bonne-Espérance, devait être pour la navigation de l'Inde. (« Laqual tierra parece que milagrosamente quiso nuestro señor que se hallase, porque es muy conveniente y necesaria para la navegacion de la India, porque alli Pedro

Alvarez reparò sus navios y tomò agua. ») La connaissance intime que nous avons aujourd'hui de la multiplicité de ces courans, ou fleuves pélagiques, de différentes températures, qui traversent la grande vallée longitudinale de l'Atlantique, offre une explication facile de la dérive extraordinaire, vers l'ouest, qu'éprouvait la petite escadre de Cabral. On a eu l'imprudence de couper l'équateur dans une longitude trop occidentale, et par l'effet du *courant équatorial moyen* (je me sers de la nomenclature du major Rennell) on est entré dans le courant du Brésil, qui n'est qu'une continuation du courant équinoxial, modifié par la configuration du continent américain. Depuis les 10° de latitude australe, Cabral longea encore, pendant quelques jours, la côte américaine vers le sud, jusqu'à Puerto Seguro, et fit route de là, favorisé peut-être par le courant (*southern connecting current*) qui porte à l'E. S. E. vers le banc Lagullas, au cap de Bonne-Espérance, où Bartholomé Diaz périt, dans un naufrage, au sud de la baie d'Algoa, comme j'ai déja eu occasion de le rappeler plus haut.

Pendant les années 1505 à 1507, la cour d'Espagne s'occupa vivement du projet de tenter une route directe vers l'ouest, pour arriver « al nacimiento da la especeria » et pour découvrir à cet effet quelque détroit sur les côtes méridionales du Brésil. Vespucci, qui fut fortement recommandé par Colomb (lettre de Séville, du 15 février 1505), Vicente Yañez Pinzon, Juan de la Cosa et Solis, furent consultés sur une grande expédition qui devait partir en février 1507, mais que des influences portugaises, et le peu d'harmonie qui régnait entre Ferdinand le Catholique, revenu de Naples, et son gendre le roi Philippe Ier, firent échouer. Cette époque est celle de la faveur de Vespucci (Herrera, Dec. I, lib. 6, cap. 16, lib 7, cap. 1, t. I, p. 142 et 148; Nav. t. III, p. 47, 294, 302, 321).

Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis partirent, le 29 juin 1508, de San Lucar, et reconnurent la côte depuis le cap S. Augustin jusqu'au parallèle de 40° sud, à peu près jusqu'au Rio Colorado, et cependant sans avoir vu l'embouchure du Rio de la Plata, qui est de 5 degrés plus septentrionale.

Vasco Nuñez de Balboa vit la Mer du Sud, le 25 septembre 1513, du haut de la Sierra de Quarequa (Petr. Mart. Ep. 540, p. 296). Ce n'est que lorsque, quelques jours plus tard, Alonzo Martin de Don Benito eut trouvé une descente au golfe de San Miguel, et navigué, le premier, dans un canot sur la Mer du Sud, que Balboa, en suivant la route frayée par les indigènes, entra, l'épée à la main, dans l'eau jusqu'aux genoux, pour prendre possession de l'Océan nouvellement découvert. Les succès de Balboa ne durèrent que quatre années; il fut décapité, en 1517, par ordre de son ennemi mortel Pedrarias Davila (ou plus exactement Pedro Arias de Avila), et du *licencié* Espinosa, après avoir écrit, quelque temps auparavant, au roi Ferdinand, dans une lettre trouvée dans les archives de Séville, « que Votre Altesse n'envoie plus dans ce pays du Darien de personne graduée, si ce n'est en médecine, surtout pas de *bachilleres en leges* (avocats), qui sont tous de grands diables et mènent *una vida de diablos.* » (Nav. III, Doc. 4 de la seccion tercera.)

Juan Diaz de Solis fut chargé « de passer à

la Mer du Sud derrière (a espaldas) la Castilla de Oro (partie N. O. de l'Amérique méridionale); d'avancer 1700 lieues au de-là de la ligne de démarcation; de reconnaître si la Castilla de Oro est un île, et d'envoyer à l'île de Cuba le tracé de la côte (*la figura de la costa*), si quelque détroit ou *ouverture* (abertura) rendait cet envoi possible. » (Nav. t. III, Docum. 35 et 36.) Rien ne fut accompli de ces vastes projets de la découverte d'un détroit ou de la circumnavigation de l'Amérique du sud, pour arriver à la côte occidentale du gouvernement de Pedro Arias de Avila, partie de la Terre-Ferme placée entre le Veragua (governacion de Diego de Nicuesa[1]) et le golfe d'Uraba, où commençait la governacion de

[1] Les historiens du temps caractérisent d'une manière vive et piquante cet homme valeureux. « Il jouissait de la faveur à la cour, parce qu'il était courtisan, flatteur, et à saillies heureuses, modeste et doux en apparence, excellent cavalier et habile joueur de guitare. » (*Tenia fabor por ser gran cortesano y de buenos dichos, hombre hijo dalgo, modesto y de blanda condicion, hombre de a cavallo, tañedor de vihuela y trinchante a Don Enrique Enriquez tio del Rey Catolico.*) Herrera, Dec. I, lib. 7, cap. 7 et 16.

Hojeda, et embellie officiellement, dans les cédules royales des 27 juillet et 2 août 1513, du beau nom de Castilla del Oro[1] et Castilla Aurifia (sans doute *aurifera*). Juan Diaz de Solis trouva la mort au milieu de ses succès, après avoir poussé la reconnaissance des côtes orientales de l'Amérique jusqu'aux 36° de latitude australe. Sorti du port de Lepe le 8 octobre 1515, il atterra au cap Saint-Roque du

[1] Je donne ici les véritables limites de la Castilla del Oro, dans un temps où la Terre-Ferme fut exploitée par bail ou entreprise au profit des Conquistadores, qui en avaient fait la découverte (Navarrete, t. III, *Doc.* n° 1, 2 et 28, p. 116, 170, 337, 343; Humboldt, *Relat. hist.* t. III, p. 538). Dans la mappemonde de Ribero, de 1529, la dénomination Castilla del Oro, qui n'appartient qu'à Uraba et au Darien, est appliquée à toute la partie septentrionale de la Terre-Ferme, tandis que jusqu'en 1508, comme je l'ai prouvé ailleurs, la dénomination de Nueva Andalusia (province de Cumana) était étendue du cap de la Vela au golfe d'Uraba. Lorsque le roi Ferdinand chargea, en 1513, son ambassadeur à Rome, M. Mosen Geronimo de Vich, de négocier avec le pape sur l'érection d'un nouvel évêché à Nuestra Señora de Antigua (de la province du Darien), la Castilla del Oro fut appelée, dans la hiérarchie ecclésiastique, *Bætica aurea*.

Brésil (lat. 5° 28′ 17″ S.); il releva le gisement de la côte, en doublant, comme avaient fait Vicente Yañez Pinzon et Diego de Lepe, le cap Saint-Augustin (Cabo Santa-Maria de la Consolacion ou de Rostro Hermoso) jusqu'à la baie de Rio Janeiro, mouilla, toujours favorisé par les courans qui portent au S. S. O. au cap de la Cananea (lat. 25° 10′), à l'île de la Plata (aujourd'hui Santa-Catalina, milieu lat. 27° 36), aux îles des Lobos, près de Maldonado, et enfin dans le port de Nuestra-Señora de la Candelaria, que l'on crut par les 35° de latitude australe, probablement entre Maldonado (lat. 34° 53′ 27″) et Montevideo (lat. 34° 54′ 8″). C'est là que les Espagnols découvrirent cette grande ouverture de la *mar dulce*, qu'ils nommèrent *Rio de Solis*. Après avoir jeté l'ancre dans l'intérieur de la rivière près d'un îlot (Islote de Martin Garcia), dont on fixait la latitude australe par 34° 40′, Solis et huit personnes de sa suite furent massacrés par les indigènes, probablement en août 1516. Herrera (Dec. II, lib. 1, cap. 7. Dec. IV, lib. 1, cap 1; *Mem. of Seb. Cabot*, 1831, p. 104) nous a conservé une partie du journal de l'expédition, du moins

les détails des positions, qui prouvent, depuis Colomb, un progrès très marqué dans la précision des observations des hauteurs méridiennes du soleil. Il paraît, quoique Gomara le nie, que la dénomination de Rio de Solis n'a été échangée avec celle de *Rio de la Plata,* que lors de l'expédition de Diego Garcia en 1527, qui trouva des planches d'argent, provenant vraisemblablement des mines de Potosi, entre les mains des Indiens Guaranis. « C'était le premier échantillon américain de ce métal qu'on reçut en Espagne, » assure Herrera. Je doute de la justesse de cette observation. Les rois aztèques faisaient exploiter des mines argentifères de Tasco (Tlachco, dans la province mexicaine de Cohuixco) que j'ai visitées (*Essai pol.* t. III, p. 115, seconde édition). Des vases d'argent, dit Cortès, dans ses lettres à Charles V, étaient communs à Tenochtitlan. Herrera oublie que le conquérant du Mexique débarqua, en 1519, sur la plage de la Vera-Cruz (Chalchicuecan), et qu'arrivé dans la capitale, il fit fabriquer par les orfèvres indigènes (aztèques), dès les premiers jours, d'après des modèles espagnols, non-seulement des couteaux et des

cuillers d'argent, mais aussi des figurines de saints, pour les envoyer en Europe. Par conséquent, des échantillons d'argent américain avaient été vus sept ou huit ans avant que Diego Garcia et Sébastien Cabot se fussent rencontrés, dans le Rio de Solis, sur des côtes qui appartiennent aujourd'hui à la république *Argentine*. D'après les données chronologiques, exposées dans ce résumé des découvertes, il serait superflu de réfuter l'opinion de ceux qui attribuent à Cabot même la première connaissance du Rio de la Plata.

Ce fut à Valladolid, en 1517, que Magellan exposa ses projets et porta la notion d'un détroit, qu'il prétendait avoir vu consigné sur une carte de Behaim.

Dans cette longue série de découvertes, qui nous conduit de l'embouchure de l'Orénoque à celle du Rio de la Plata, l'époque de la mort de Martin Behaim coïncide avec les grands armemens que préparait la cour d'Espagne pour chercher, vers le sud, le passage à la Terre des Epices, et dont l'expédition de

Pinzon et de Solis au Rio Colorado par les 40° de latitude australe (en 1508) fut une des suites les plus importantes. En géographie comme en histoire, les faits et les opinions réagissent mutuellement, et finissent souvent par se confondre. Cette réaction ou influence réciproque est modifiée par le caractère du siècle, par les intérêts qui dominent et par l'autorité de quelques hommes distingués. Le Cours du Niger et l'emplacement de cette ville africaine [1], dont la misère actuelle contraste avec son ancienne splendeur commerciale, nous offre, dans les études géographiques, un exemple remarquable de ces fluctuations d'hypothèses et de faits imparfaitement constatés. Une découverte qui frappe les esprits, modifie les opinions, et l'opinion momentanément dominante donne une direction particulière aux entreprises maritimes. Lors même que les résultats de nouvelles explorations ne confirment pas les hypothèses forgées d'avance, on ne s'en hâte pas moins de consigner celles-ci sur les cartes, où quelquefois elles restent stéréotypées pendant des siècles. Pour

[1] Tombouctou.

réunir deux époques bien éloignées, je citerai comme exemples : 1° la carte d'Amérique, de Ruysch, publiée dans l'édition romaine de Ptolémée, en 1508 (deux ans après la mort de Colomb), carte qui rattache, d'après des opinions systématiques, simultanément le Groenland (Gruentland), Terre-Neuve (Insula Bacalauras), aux Gog et Magog de l'Asie orientale, et des parties de l'ouest de l'île de Cuba à la Floride; 2° un ouvrage très moderne et très estimable sous beaucoup de rapports, la quatrième édition de la grande mappemonde de Purdy, dans laquelle, malgré tout ce que l'on sait aujourd'hui [1] tant sur l'origine et la migration de l'ouest à l'est du mythe du Dorado, que sur le terrain compris entre les sources du Carony et du Rio-Branco au sud de la cordillère de Pacaraina, le lac Parima est figuré comme un bassin de trente lieues de diamètre, presque tel que le représente Joducus Hondius. Les cartes géographiques expriment les opinions et les connaissances, plus ou moins limitées, de celui qui les a construites; mais elles ne retracent

[1] Voy. ma *Rel. hist.* t. II, p. 699-713, et t. III, p. 224.

pas l'état des découvertes. Ce que l'on trouve figuré sur les cartes (et c'est surtout le cas de celles des 14ᵉ, 15ᵉ et 16ᵉ siècles), est un mélange de faits avérés et de conjectures présentées comme des faits. Ce serait sans doute méconnaître les progrès de la géographie et les causes qui les ont hâtés, que de jeter de la défaveur sur les procédés ingénieux de l'art qui combine; les résultats de ces procédés ne sont à craindre que là où, dans le tracé des cartes, on n'offre pas les moyens de reconnaître ce qui a été vu et ce que l'on a simplement supposé pouvoir exister. Dans le problème qui nous occupe, il ne faut pas perdre de vue l'influence qu'ont exercée, sur la représentation du tracé des côtés et de la configuration générale des continens, les opinions, les conjectures, les vœux dictés par de grands intérêts politiques et commerciaux. C'est de cette anticipation des conjectures sur les découvertes réelles, et des motifs plus ou moins solides de cette anticipation, que nous verrons se répandre quelque lueur sur la conviction qu'avait Magellan, dès 1517, de l'existence d'un détroit qu'il ne découvrit qu'à la fin d'octobre 1520.

Depuis l'expédition de Diego de Lepe (1500), et l'observation que fit ce navigateur, qu'en doublant le cap Saint-Augustin, la côte commence à se diriger au sud-ouest, on pouvait conjecturer en Europe la forme pyramidale de l'Amérique du sud. Les rapports de position cosmographique de cette moitié du Nouveau Monde et de l'Afrique, sont tels (et ce fait remarquable a influé probablement aussi dans l'origine des choses sur le prolongement inégal des terres vers le pôle austral), que la grande convexité du continent américain (le vaste promontoire brésilien), correspondant à la sinuosité opposée de l'Afrique, loin d'être sous le même parallèle avec le golfe de Guinée, est de 13° ½ plus méridional. Dès le Cap-Vert et l'embouchure de la Gambia, l'Afrique occidentale se dirige déja au sud-est, à 15° de distance de l'équateur, tandis que l'Amérique du sud, jusqu'au parallèle de 5° de latitude australe, continue à se prolonger du nord-ouest au sud-est. La persuasion de la possibilité d'une circumnavigation de l'Afrique, s'est conservée, depuis la plus haute antiquité, à travers tout le moyen-âge. Elle se fondait, je ne dirai pas sur des faits suffisam-

ment avérés (les débris de vaisseaux espagnols trouvés sur les côtes de la Mer-Rouge n'y appartiennent certainement pas), mais sur la croyance à ces faits, et sur la connaissance plus ou moins exacte de la forme trapézoïde ou pyramidale du continent. Aussi long-temps qu'on ne longeait les côtes occidentales qu'au nord du cap Bojador, et les côtes orientales qu'au nord du cap Aromata (Guardafui), on pouvait supposer que l'Afrique, loin de se rétrécir vers le sud, continuait à s'élargir. Cette dernière opinion fut en effet celle de Marin de Tyr et de Ptolémée [1], qui, depuis le promon-

[1] *Géogr.* lib. IV, cap. 9, lib. VII, c. 5, où « la terre inconnue » qui environne la Mer de l'Inde, au midi, est nommée deux fois, tandis que vers le milieu du cinquième chapitre la Mer de l'Inde même est comparée, comme bassin fermé, à la Caspienne. M. Gossellin (*Rech.* t. I, p. 45) fait remonter à Hipparque cette hypothèse d'une division de l'Océan en plusieurs bassins et du prolongement oriental de l'Afrique; il a même publié deux cartes du *système d'Hipparque*, présentant la terre inconnue qui lie l'Afrique et l'Asie. Le seul passage qu'on peut alléguer pour justifier cette identité de la géographie systématique de Ptolémée et d'Hipparque (l'ère du premier de ces géographes étant séparée de l'ère du second par Strabon et Posi-

toire Prasum au sud du cap Raptum, prolongeaient l'Afrique orientale vers l'est, pour la rattacher, par une *terre inconnue* (espèce de *terre australe*), à Cattigara et à l'est de l'Asie. Si l'on admet qu'une telle fiction remonte à Hipparque, par conséquent à l'école d'Alexandrie, un siècle et demi avant notre ère, et que l'on compare l'état des découvertes géographiques correspondant aux temps d'Ératosthènes, de Cratès de Malles (confondu par M. Gossellin dans ses *Rech. géogr.* t. I,

donius qui, comme Eratosthènes, étaient d'une opinion contraire) se trouve dans Strabon, lib. I, p. 10, Alm. p. 5, Cas. Il y est question de la division de l'Océan en plusieurs bassins séparés par des isthmes, et de l'influence probable de ces isthmes sur l'inégalité des phénomènes des marées. Hipparque n'y est nommé que pour avoir combattu, d'après le témoignage de Séleucus le Babylonien, l'identité générale des phénomènes du flux et du reflux, et quoique par induction cette opinion mette Hipparque en opposition avec Cratès, qui admet la possibilité d'une circumnavigation, j'avoue pourtant que le passage cité ne me laisse pas une conviction bien complète de l'inégalité de configuration, qu'à l'étendue près de la Mer Erythrée, en latitude, Ptolémée et Hipparque doivent avoir donnée à l'Afrique.

p. 194 avec Cratès le Cynique, en le faisant contemporain d'Alexandre), de Posidonius et de Strabon, qui admettent la possibilité de la circumnavigation de l'Afrique, avec l'état des découvertes du temps d'Hipparque, de Marin de Tyr et de Ptolémée, on en vient au triste résultat, que chez les anciens les opinions récentes sont souvent moins justes que plusieurs de celles qui les avaient précédées (trois siècles se sont écoulés entre Cratès, le commentateur d'Homère, et Ptolémée). En effet, les systèmes, fruit de certaines prédilections ou de déférence pour une autorité d'un homme célèbre, restèrent indépendans des progrès des découvertes et de l'étendue croissante de la navigation. Malgré ces variations d'opinions, l'idée vraie d'une mer libre et contiguë, baignant l'extrémité australe de l'Afrique, l'emporta. Le grand crédit dont Mela et Solin [1], deux

[1] J'ai exposé plus haut quelle influence puissante les passages de Strabon, répétés par le cardinal d'Ailly, ont exercée sur la direction des idées de Christophe Colomb. Voici un passage de Solin (cap. 56) qui, par le ton positif qui y règne, a produit beaucoup d'effet dans le moyen-âge. « Omne illud mare ab India ad usque Gades voluit (Juba) intelligi navigabile, cori tantum fla-

écrivains médiocres jouissaient en Espagne, dans la patrie de saint Isidore, dans ce même pays, qui devint, dans le moyen âge, le centre de la littérature géographique des Arabes, contribuait beaucoup à rectifier les inductions, qu'en faveur de la circumnavigation de l'Afrique, on pouvait tirer du commerce de l'Inde, du golfe Persique et du Yemen avec les côtes d'Azania, du Zanzibar (Zanguebar), de Soffala, et de l'île San Lorenzo, le Magastar (Madagascar) de Marco-Polo, dont le littoral était

tibus. » On nomme aussi fastueusement « loca stationum et spatiorum modum. » (Salm. Ex. Plin. p. 874-879.) St. Isidore partageait l'opinion de Cratès, d'Eratosthènes et de Solin (*Origines*, lib. XIV, cap. 5). Le passage de Solin (c. 56) est tiré de Pline (VI, 29), qui commence l'Atlantique au cap Mosylon d'Ethiopie, et réunit dans un même chapitre (II, 67) tout ce qui pouvait exciter l'ardeur des navigateurs portugais du 15e siècle. Le vent nord-ouest (*caurus* ou *argestes* des Grecs) n'est pas heureusement choisi pour expliquer une navigation de l'Inde ou de la Mer Rouge à Gades. C'est sans doute une réminiscence de l'expédition d'Eudoxe, dans laquelle Posidonius (Strab. lib. II. p. 157, Alm. p. 99, Cas.) fait figurer des « vents d'ouest continus » : mais aussi Euxode cherchait à faire le tour de l'Afrique de l'Ouest à l'Est.

très anciennement habité par des tribus arabes. Long-temps avant Bartholomé Diaz et Vasco de Gama, nous voyons l'extrémité triangulaire de l'Afrique, représentée dans le planisphère de Sanuto, de 1306, annexé au *Secreta fidelium Crucis*, et publié par Bongars [1]; dans le *Portulano della Mediceo Laurenziana*, de 1351, ouvrage génois, que le comte Bal-

[1] *Gesta Dei per Francos*, éd. 1611, t. II, p. 281, 296; Marino Sanuto, qu'il ne faut pas confondre avec Livio Sanuto, géographe du 16e siècle, et qui s'appelle lui-même, dans un manuscrit de la Bibliothèque Laurentinienne de 1321, « Marinus Sanuto dictus Torxellus de Veneciis, » prêcha adroitement une croisade dans l'intérêt du commerce, voulant détruire la prospérité de l'Egypte et diriger toutes les marchandises de l'Inde par Bagdad, Bassora et Tauris (Tebriz), à Kaffa, Tana (Azow), et aux côtes asiatiques de la Méditerranée. Né en 1260, compatriote et contemporain de Marco-Polo, le voyageur de l'Orient, Sanuto, n'a pas connu le *Milione* mais probablement la *Géographie* d'Abu Rihan (Albiruni), dans laquelle Abulfeda a puisé. Ardent de caractère, il s'élève à de grandes vues de politique commerciale (Ant. de Capmany, *Mem. historicas sobre la marina de Barcel.* 1779, t. I, p. 40). C'est le Raynal du moyen-âge, moins l'incrédulité d'un abbé philosophe du 18e siècle.

delli a fait connaître [1]; dans le *Planisferio de la Palatina* de Florence, de 1417, discuté par le cardinal Zurla [2], et surtout dans la fameuse mappemonde de Fra Mauro, tracée [3] dans les années 1457 et 1459. C'est cette dernière carte surtout, antérieure de quarante ans à la circumnavigation de Vasco de Gama, qui offre, avec la plus grande clarté, le promontoire de l'Afrique australe sous le nom de *Capo di Diab*. La configuration de cette extrémité du continent mérite une attention particulière. Elle présente l'aspect d'une île triangulaire, dans laquelle, au nord-est du Capo de Diab (notre cap de Bonne-Espérance), on trouve inscrits les noms de Soffala et de Xengibar, et qui est séparée (ce sont les expressions de l'auteur de la mappemonde) de l'Abassia (l'Abyssinie) « par un canal environné de hautes montagnes et de forêts épaisses. » Ce canal dirigé du N. N. E. au S. S. O. est si étroit, « qu'il y règne une obscurité perpétuelle, et

[1] *Il Milione*, 1827, t. I, p. CLV.

[2] *Dissert.* t. II, p. 397.

[3] *Il Mappamondo di Fra Mauro Camaldolese*, descritto de lacido Zurla, 1806, § 54.

que les vaisseaux y seraient en danger, à cause du remous de l'eau. » Ces indications et l'aspect de la carte prouvent que l'extrémité du continent est figurée comme séparée de la grande masse plus boréale, par un *détroit* qui rappelle involontairement celui de Magellan. Une inscription, placée à côté du cap Diab, indique qu'en 1420 un vaisseau indien, *Zoncho de India* (Giunco, jonque), venant de l'est, a doublé le cap pour chercher les *îles des Hommes et des Femmes* (habitées séparément par les uns et par les autres), qui sont au-delà ; qu'après quarante journées, ayant parcouru plus de 2,000 milles, et n'ayant trouvé que de l'air et de l'eau, le navire indien retourna, en soixante-dix journées de navigation, au cap Diab, où les marins trouvèrent, sur la plage, un œuf grand comme un tonneau, et qu'on reconnut être de l'oiseau Crocho[1]. Je ferai observer d'abord que cette direction de la route du navire vers l'ouest, pour chercher des Amazones, est contraire à l'opinion généralement répandue que ces femmes, auxquelles Marco Polo donne un évêque chrétien, et qui ne

[1] Zurla, § 38, 39, 116-118.

communiquait avec l'île des Hommes que pendant le printemps, étaient situées très près de Socotara (Scara de quelques manuscrits de Polo, Scoria de Behaim). Marsden [1], dans son savant commentaire du voyageur vénitien, place l'*Isola Mascola e Femina des Milione* (lib. III, cap. 33), à l'entrée du golfe d'Aden, entre Socotora, célèbre par un mythe arabe, sur une colonisation conseillée à Alexandre par Aristote, et le Cap Guardafui. Il croit ces îles de Marco-Polo les îlots des Sœurs (*Abd al Curia*). La fiction des Amazones a parcouru toutes les zones; elle appartient au cercle uniforme et étroit de rêveries et d'idées, dans lequel l'imagination poétique ou religieuse de toutes les races d'hommes et de toutes les époques, se meut presque instinctivement. A peine Cristophe Colomb eut-il découvert les Petites Antilles à la fin de son premier

[1] Ed. de Marco-Polo, note 1419. Behaim aussi a figuré ces îlots sur le globe de Nuremberg, et prétend qu'on n'a commencé à les habiter qu'en 1285 (Murr. p. 34). La position près du cap Guardafui cadre d'ailleurs assez mal avec l'expression de Polo, « verso mezzodi di Chesmacoran, » partie la plus occidentale de *l'India maggiore,* à 500 milles de distance.

voyage, qu'il se crut déja dans le voisinage d'une île (Matinino) habitée par des femmes[1] seules, « dont il aurait voulu enlever quelques-unes pour les présenter à la reine Isabelle. »

Le navire indien, dont parle Fra Mauro, cherchait, en 1420 (« verso ponente, fuara del Cavo de Diab »), à travers les *Isole verde* et les bancs de brume du *mare tenebrosum*, les îles *de hi Homeni e de le Done*. Ces expressions, que je cite textuellement, indiquent pour le moins que le mythe arabe des Amazones n'avait pas de localité bien fixe. Il n'est pas question ici d'une de ces îles placées dans le vaste archipel[2] qu'Edrisi figure dirigé de l'ouest

[1] *Journal du premier voyage*, 13 et 15 janvier (Navarrete, t. I, p. 134 et 138), et *quatrième voyage* (Nav. t. I, p. 282). Matinino est Ste.-Lucie; Bordoni, *Isolario*, éd. de 1547, p. 15. L'île de Matitina de *Procacchi, Isole piu famose*, 1576, p. 106, et de la carte des Antilles de Wytfliet, dans *Descriptionis Ptolemaicæ argumentum sive Occidentis notitia* (1597), me paraît plutôt coïncider avec la position de la Martinique.

[2] Cet archipel renferme Socotra (Socotora), Serendiv (Ceylan) et Kemr (Madagascar) placée à l'est de Ceylan, d'après la carte arabe qui accompagne le beau

à l'est, depuis la côte méridionale du Yemen jusqu'à l'extrémité orientale de la mer de Sind, opposée à une côte d'Afrique, qui, par Bar-

manuscrit d'Edrisi, de la bibliothèque Bodleyenne, à Oxford. D'après cette configuration extraordinaire donnée à l'Afrique orientale, à la côte de Zengis et de Sofala, l'Asie et l'Afrique forment un immense golfe (Mer de Sind ou Hind), qui dirigé, comme l'archipel, de l'ouest à l'est, s'étend de l'embouchure de la Mer Rouge jusqu'aux extrémités orientales du monde connu.

Le globe de Behaim nous présente la partie de cette chaîne d'îles qui dépasse le méridien du Cathay, de Gog et de Magog, et qui est la plus rapprochée des côtes d'Espagne. Socotora et Zipangu sont les chaînons extrêmes de cet archipel, du côté de l'Inde; vers l'est on le croit (avant 1492) continué comme par des jalons épars, par l'île Antilia, San-Borondon et les Açores. Telle était l'opinion de Toscanelli et de Colomb, et l'on ne peut se former une idée précise de l'espérance de ces grands hommes d'entrer par l'Atlantique dans cette zone continue d'îlots, si l'on ne connaît le type imaginaire de la géographie arabe et italienne du 15° siècle. Dans la carte d'Edrisi on laisse ouverte la Mer de Hind, vers l'est, mais en réminiscence du système de Ptolémée, on prolonge la côte de Sofala jusqu'au méridien du Cathay. Il est bien extraordinaire qu'en opposition directe avec la carte du manuscrit d'Oxford et de plusieurs textes d'Edrisi, le savant Maronite Gabriel Sio-

bara (Cafrorum terra, Edrisi, ed. Hartm. p. 98), Alzung (Terra Zengitana, Hartm. p. 100), et Sefala (Zofala, Hartm. p. 103-108

nita, dans son commentaire marginal du géographe nubien, ait attribué à celui-ci l'opinion même de Ptolémée, d'après laquelle la Mer de l'Inde serait un bassin fermé (Edrisi, éd. 1619, p. 3, note b). Cette fausse interprétation, à laquelle un autre passage un peu obscur d'Edrisi (p. 37), sur une terre qui se lie à la côte de Zengis (ou en approche?) peut avoir contribué, a passé dans d'autres ouvrages d'ailleurs très estimables (Sprengel, *Gesch. der geogr. Entd.* p. 156). Il y a sept mers, dit le Nubien, dont six sont comme des golfes de l'Océan (Homerique, *mare ambiens*), et une entièrement séparée, *nulli parti prædictorum marium juncta.* Or, comme cette seule Mer, séparée des autres (Edrisi, p. 243, répète les mêmes expressions), est la Caspienne, ou mer de Tabarestan, et que, comparée à l'ancien état de la Méditerranée, elle est même appelée (p. 147) *Stagnum undique clausum,* il ne peut rester aucun doute qu'Edrisi croyait la mer de l'Inde ouverte vers l'est et en communication libre avec l'Océan. Il le dit clairement, p. 36, où il parle de la liaison du Mare piceum, partie la plus orientale de la Mer de l'Inde avec la mer des Ténèbres, ou l'Océan Atlantique, qui baigne (p. 6, 39) les côtes occidentales de l'Afrique, comme l'extrémité orientale (Ouac-Ouac) du même continent et les terres septentrionales de Gog et de Magog.

et 113), se prolonge également de l'ouest à l'est, jusqu'au promontoire africain Ouac-Ouac (Vakvak); car il existe une partie continentale et des îles de ce nom (comparez le texte d'Edrisi, p. 34, « de terra Sofalæ confini et de propinqua insula Ouac-Ouac »). La terre que le *zoncho de India* cherche est au-delà du cap austral de l'Afrique, et ce ne serait que dans le cas où on l'aurait crue à un immense éloignement à l'est du promontoire d'Ouac-Ouac, et d'après la connaissance de la sphéricité de la terre, généralement admise par les géographes arabes, qu'on aurait pu l'atteindre en parcourant vers l'ouest, *la mer ténébreuse* (l'Atlantique), celle qui renferme les *isole verde*, dont on n'avait qu'une notion très vague. Mais ce qui importe bien plus que la position d'une de ces îles fabuleuses des Arabes, que les navigateurs chrétiens ont peuplée d'évêques et de moines, c'est le tracé du cap de Bonne-Espérance, dans une mappemonde de 1459. Ceux même qui soupçonnent quelques additions postérieures [1], ne les étendent pas au-

[1] BALDELLI, *Milione*, t. I, p. XXXIII. Le soupçon des additions se fonde sur des notions qui paraissent

delà de l'année 1470 : de sorte que les expéditions de Diaz et de Gama sont indubitablement, pour le moins, de dix-sept et ving-sept ans postérieures à la rédaction de la carte qui nous offre le *Capo di Diab*. La connaissance de

dues aux courses d'un moine, Talian, qui avait parcouru l'Ethiopie. La conjecture de Ramusio et de tant de géographes modernes, que Fra Mauro aurait copié une carte rapportée par Marco-Paulo du Catay, me paraît avoir été victorieusement réfutée par le cardinal Zurla (§ 136-143). L'orientation de la mappemonde de Mauro, dans laquelle le midi, comme dans le planisphère de Veletri (du 15[e] siècle), publié par le neveu du cardinal Borgia, est placé dans le haut de la carte (l'orient étant par conséquent à gauche), frappe sans doute lorsqu'on se rappelle qu'en Chine, où d'après de nouvelles et ingénieuses recherches de M. Klaproth, les marins se dirigeaient par la boussole dès le troisième siècle de notre ère, l'aiguille émantée porte le nom d'*aiguille qui montre le sud*, Tchinantchin. La direction du commerce du nord au sud et au sud-ouest donnait une importance particulière à la région méridionale, mais les orientations des cartes paraissent avoir été long-temps assez arbitraires. Dans la mappemonde circulaire d'Andrea Bianco, beaucoup plus ancienne que son Portulan de 1436, et peut-être même copiée d'une carte du 13[e] siècle, le sud est à droite, ainsi que dans la mappemonde de la bibliothèque de Turin,

l'existence de ce promontoire est d'autant plus remarquable, que son nom même semble indiquer à quel peuple cette connaissance est due, et qu'en général les courans pélagiques, qui, selon des notions très exactes, recueillies dès

annexée à un commentaire de l'Apocalypse composé en 787 et transcrit au 12e siècle (*Cod. manuscripti. Bibl. Taurin.* 1749, t. II, p. 29, Cod. XCIII). La carte fragmentaire du moine Cosmas Indicopleustes, de même que la carte générale d'Edrisi, de la bibliothèque Bodleyenne, que j'ai souvent citée, est orientée comme nous avons coutume d'orienter nos cartes, l'orient à droite. L'antiquité a généralement suivi l'exemple d'Homère (Il. XII, 239; Strab. lib. I, p. 34, Cas.), qui fait voler l'aigle à droite, vers l'aurore; à gauche, vers le séjour de la nuit (le coucher). Il n'y a qu'Empedocle qui renversait, pour ainsi dire, les points cardinaux dans un sens diamétralement opposé à la méthode de Bianco, en nommant « la droite du monde le nord, et la gauche le sud (Plut. *Plac. phil. II*, 10; Stob. *Ecl. phys.* XVI, p. 358). C'est, comme M. Lommatzsch l'observe, un reflet de la doctrine égyptienne (Plut. *de Isid.* c. 32), qui regardait l'orient « comme la face du monde, » ce qui, non pour celui qui regarde l'orient, mais pour une face tournée vers l'occident, place (comme dit Empedocle) le tropique de l'hiver, ou le sud, à gauche (Lomm. *Weish. des Emp.* 1830, p. 200).

le 13e siècle par Marco-Polo aux Indes, portent avec une extrême violence vers le S. O. et le S. S. O., empêchaient les Arabes, stationnés en comptoirs, dès le 12e siècle, sur toute la ligne occidentale de l'Afrique, depuis le cap Guardafui, jusqu'à Quilloa et Sofala, de pousser leur navigation au-delà du promontoire que, plus tard, les Portugais ont appelé le *cap des Courans* (lat. 23° 58′ austr.). On craignait de dépasser l'embouchure méridionale du canal de Mozambique, parce qu'on savait qu'on ne pourrait pas revenir en remontant contre le courant. « Il mare corre si forte a mezzodi, che a pena se potrebbe tornare » (Marco-Polo, lib. III, c. 35). Ce n'est donc que par des communications avec les indigènes, et par quelque expédition hardie, semblable à celle que Fra Mauro place en 1420, que l'on a pu connaître la configuration de l'extrémité de l'Afrique. Peut-être le navire indien, qui avait passé le cap Diab à la faveur du *courant* du Banc des Aiguilles (le *great Lagullas stream* de Rennell), est-il revenu après avoir été, comme dit Fra Mauro, quarante jours dans l'Océan Atlantique, à la faveur du contre-courant (*southern connecting cur-*

rent), qui, renforcé par les vents O. sous des latitudes plus méridionales, entre les parallèles des 37° et 40°, ramène une partie des eaux de l'Atlantique vers l'est dans l'Océan Indien [1], et forme un des traits les plus frappans du grand tableau des fleuves pélagiques.

Le nom donné par Mauro au promontoire austral d'Afrique mérite quelque développement basé sur des connaissances linguistiques plus précises. Le cardinal Zurla voit dans le cap Diab le cap des *Loups*. En arabe, *dsiâb* (le collectif ou *pluralis fractus* de *dsib*) signifie sans doute des loups; mais M. Walckenaer [2], dans un intéressant article sur la mappemonde de Fra Mauro, a déja remarqué que cette étymologie est moins probable qu'une dérivation du mot malais *dib* ou *div*, île. Les parages du Zanguebar et de Mozambique ont été fréquentés, avant les Portugais, par des navires arabes, persans et hindoux.

[1] Rennell, *Inv. on Currents*, p. 98, 138.

[2] *Vies de personnages célèbres*, t. I, p. 336. Je rappelerais qu'une espèce particulière de loup, le *chacal mesomelas*, est fréquente, sans doute, à la pointe australe de l'Afrique, mais il est peu probable que le *giunco de India* ait atterré au cap Diab.

Le nom donné au cap peut, par conséquent, appartenir à deux familles de langues originairement très différentes, aux langues sémitiques (araméennes) ou aux langues indo-germaniques. Le mot communément usité en persan, pour île, est *bendâb* (ligature d'eau, en allemand *das Wasserband*); mais *duab* (deux eaux en persan, pays entre le Jumna et le Gange), formé très régulièrement à l'analogie de *pendjab* (la Pentapotamide), se confond, en remontant au sanscrit, avec *dvîpa* (*dvi*, deux, et *âpa*, eau), qui signifie à la fois île et presqu'île [1]. Ferdinand Colomb, qui

[1] *Dvîpa* (raccourci en *dip* et *dib*) est, en sanscrit, selon M. Bopp, à proprement parler, un composé possessif, *ayant deux eaux*, environné d'eau de deux côtés. *Dvis* perd facilement le *v*, comme le prouve l'adverbe numéral grec δὶς, dans lequel l'épisème *vau* est supprimé. C'est dans l'explication du nom grec de Socotora (Dioscoridis Insula) que Bochard a essayé le premier, il y a deux cents ans, de trouver les mots sanscrits Diu Socotra. Il y était conduit peut-être par le *Iabadiu* (île d'Orge) de Ptolémée (VII, 2). Je n'insisterai pas sur la justesse de cette transformation de Diu Socotra en Dioscoridis Insula, conforme d'ailleurs à la tendance des Hellènes à composer des mythes historiques par l'altération de noms géographiques, mais j'ai de la

aime les traits d'érudition, dit que le nom de cap de Bonne-Espérance « a été substitué à celui d'*Agesingua.* » C'est, à n'en pas douter, une corruption d'Agisymba : elle rappelle

peine à admettre, avec un savant illustre dont les opinions laissent généralement une conviction profonde dans l'esprit du lecteur, que Socotora soit une corruption par apocope de *Dioscoride* (Letronne, *Matériaux pour l'histoire du Christianisme en Abyssinie,* 1832, p. 138). L'île de Socotora, très anciennement habitée par des colons arabes et indiens, n'étaient pas seulement importante pour le commerce par sa position à l'entrée de la Mer Érythrée ; on l'a cru aussi féconde en aloès, dont l'espèce, jadis la plus recherchée dans les pharmacies porte encore la dénomination de Socotrina, ce qui est l'adjectif de Socotra, comme on le voit clairement dans Garcia ab Horto (*Aromata,* t. I, 2, p. 14, éd. de 1567). « Insula Socotra (dit le géographe de Nubie, p. 23) nitida tellure, ferax arborum et pleraque ipsius germina sunt arbores aloës. Atque hæc aloë superat bonitate reliquas omnes, ut illam quæ colligitur in Hadhramut terræ Yemen. » Cette description amène la fable arabe de l'injonction faite par Aristote à Alexandre, de découvrir l'île d'Aloès, et le conseil, quand le roi macédonien se serait rendu lui-même à Socotora, « telluris præstantiam et aëris temperiem approbans, » d'expulser les anciens colons et de les remplacer par des Grecs, qui soigneraient les

l'expédition problématique de Julius Maternus vers la limite extrême de l'Ethiopie, que Marin de Tyr (Ptol. lib, I, cap. 7 et 9) voulait placer au-delà du tropique d'hiver, et qui a donné

plantations d'aloës. Une île qui jouissait d'une telle célébrité, long-temps conservée, pouvait bien, ce me semble, mériter le nom (sanscrit) de *Sukhadhara*, siége de bonheur ou d'île très heureuse, *dvipa Sukhatara*, que MM. Bopp et Bohlen reconnaissent presque sans aucune altération dans Socotora (*Das alte Indien*, t. II, p. 139; Pott. *Etym. Forsch. aus dem Gebiete der Indo-German. Sprachen*, 1833, p. 80). L'aloès (le suc purgatif) est appelé, en sanscrit, *taruní* (Wilson, *Lex.* et Ainslie, *Mat. med. Indica*, t. I, p. 10), et je crois retrouver ce mot dans le *tarum* de Pline (XII, 20), substance aromatique qu'on recevait par le commerce des Nabathéens. Garcia, ab Horto (lib. I, cap. 16), sans avoir connu cette analogie avec un nom sanscrit, conjecture déja que le *tarum* de Pline est le bois odoriférant d'aloès, l'*agallochon* de Dioscoride, que le botaniste d'Anazarbe ne confond plus avec *ἀλόη*. Mon savant ami, M. Letronne, rappelle « que près de Souaken, en Abyssinie, se trouve une montagne *Dyab*, et il fait dériver ce nom comme celui de l'île *Diabus* et de *Dibus* (probablement l'île Dahlak), patrie de Théophile l'Arien, selon Philostorge, d'une même racine arabe qui signifie *or* (*Christ. d'Abyssinie*, p. 139). Cette racine est *dseheb*.

lieu à Ptolémée d'entrer dans de curieuses discussions de géographie zoologique. Au grand siècle des découvertes maritimes, ce mot d'Agisymba revint souvent à la mémoire des Portugais ; et Barros (Dec. I, lib. 10, cap. 1) semble indiquer que le nom de Symbáoé (*corte*) que les indigènes donnent à d'antiques fortifications à l'ouest de Sofala (lat. austr. 20° ou 21°), pourrrait bien être un reflet d'*Agisymba* de Marin de Tyr, dénomination éthiopienne que Julius Maternus et Septimius Flaccus avaient fait connaître aux Romains.

Nous venons de voir que la circumnavigation de l'Afrique australe a été amenée par la connaissance de la forme triangulaire de ce continent, par les traditions vraies ou fausses, mais religieusement conservées d'anciennes expéditions ; par les notions que, depuis les douzième et treizième siècles, les Arabes d'Espagne, de Mauritanie et d'Egypte répandirent sur le commerce arabe, persan et hindou avec la côte orientale d'Afrique ; enfin, par des mappemondes, qui, fondées sur ces mêmes notions, presque un demi-siècle avant Vasco de Gama, offraient la configuration de ce cap vers lequel portait le courant de la Mozambi-

que, et qui était baigné à la fois par l'Océan Indien et par l'Océan Atlantique. L'analogie de forme entre l'Afrique et l'Amérique du sud aurait pu porter à ce même espoir de circumnavigation, lorsqu'en 1508, Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis étaient déja parvenus au 40e degré de latitude australe; ils avaient vu fuir les côtes d'Amérique vers le sud-ouest, depuis le cap Saint-Augustin, sur une longueur de plus de neuf cents lieues marines. Balboa n'avait point encore découvert l'Océan Pacifique ; cependant Colomb savait en mourant (1506) que cet océan existait, et qu'il était voisin des côtes orientales de Veragua. Il le savait, non d'après des combinaisons hypothétiques sur la configuration de l'Asie orientale, mais par le témoignage des indigènes, qui, dans son quatrième voyage, lui avaient dit que près de Rio de Belem l'autre mer tourne (*boxa*) vers Ciguare et les bouches du Gange, et que ces terres occidentales (de la *Aurea*, c'est-à-dire de la Chersonèse d'Or de Ptolémée) sont dans le même rapport de position [1] avec les côtes (orientales) de

[1] « Parece que estas tierras de Ciguare que son a

Veragua, que l'est Tortose (à l'embouchure de l'Ebre) avec Fontarabie (en Biscaye), ou Venise avec Pise. Colomb cherchait, comme dit son fils (*Vida*, cap. 90), le *détroit de terre ferme;* mais ce mot d'*estrecho* donne lieu, dans toutes les langues, à des méprises, « pouvant être d'*eau* ou de *terre* », par conséquent une *passe* ou un *isthme*. L'amiral fut souvent trompé par les interprètes, qui prenaient en son nom des informations sur la configuration des terres. On doit être surpris de voir que l'analogie de l'Afrique n'ait pas fait naître plutôt l'espoir d'une circunmavigation (le projet de faire le tour de la partie australe du Nouveau Continent) que la conviction de l'existence d'un détroit. Dans les pièces officielles, surtout dans celles qui datent des années 1505 et 1507, la voie par laquelle on arrivait *aux épices* n'est pas, il est vrai, indiquée avec clarté;

diez jornadas del Rio Gangues, estan con Veragua como Tortosa con Fuenterabia. » Ces paroles, bien expressives pour peindre deux mers qui sont opposées l'une à l'autre, ne se trouvent que dans la *carta rarissima* du 7 juillet 1503 (Morelli, p. 11 et 30; Navarrete, t. I, p. 299 et 309), et non dans la biographie rédigée par le fils de Colomb.

cependant, le plus souvent, il y est [1] question de l'*estrecho*, « par lequel les Portugais même voulaient chercher, vers l'ouest, un chemin plus court pour arriver aux îles des épices. » Lorsque plus tard (deux ans après l'expédition de Balboa et la découverte de la Mer du Sud) Solis est chargé de naviguer « derrière (*a espaldas*) la Castille d'or », c'est-à-dire de visiter les côtes occidentales de cette province, on lui prescrit d'aller d'abord au sud, sans articuler s'il contournera le cap, qui formerait l'extrémité australe du continent. Le mot ouverture (*abertura*) de la terre n'est signalé dans l'*instruction* du 24 novembre 1514 (ainsi que je l'ai fait voir plus haut dans l'énumération des expéditions faites de 1498 à 1517), que comme moyen de communiquer avec l'île de Cuba. « Luego que llegáredes à lás espaldas de donde estuviere Pedrarias, enviar leeis un mensagero con cartas vuestras para mí con la figura de la costa, e continuareis vuestro camino; *é si la dicha Castilla del Oro quedare isla é hobiere abertura* pordonde podais enviar otras cartas vuestras a la isla de Cuba,

[1] HERRERA, Dec. I, lib. VI, cap. 16.

enviadme otro hombre por allí haciendome saber lo que hobieredes hallado *despues que me hobieredes escrito por via de Pedrarias*, é la figura de lo que hobieredes descubierto. » Voici comment je conçois le sens de cette instruction remarquable : Dès que vous serez arrivé au dos (sur le revers, à la côte occidentale) du gouvernement de Pedrarias, vous communiquerez avec lui (par terre), et vous continuerez votre route (vers le nord, pour arriver au parrallèle de Cuba). Si alors vous découvrez que ce gouvernement de Pedrarias (Pedro Arias de Avila), ou la Castille d'Or, est une île, et qu'il existe quelque ouverture (de la côte) par laquelle vous pouvez envoyer d'autres dépêches à l'île de Cuba, vous ferez passer un messager par ce détroit afin que j'apprenne ce que vous avez fait depuis la première lettre confiée à Pedrarias. Le détroit est donc supposé vers le nord du Darien, « après avoir communiqué avec Pedrarias. » Toute cette expédition est appelée un voyage *à la parte del sur* (Real nombramiento de contador de la armada de Solis del 22 de julio 1515), et comme par le sud l'expédition doit arriver au *revers* de la Castille d'Or, et que l'*instruction* de 1514 ne

porte pas « si vous trouvez un *autre détroit* (*otra abertura*) pour envoyer une dépêche à Cuba, » on pourrait croire que Solis comptait contourner l'extrémité australe de l'Amérique pour pénétrer dans la mer découverte par Balboa. Cette induction me paraît naturelle ; cependant Herrera [1], qui pourrait bien n'avoir pas vu les mêmes documens, est d'une opinion contraire. Il dit simplement « que Solis devait être envoyé (en 1515) vers le sud parce que, d'après l'opinion des cosmographes, il pourrait y avoir par là un passage (*passo*) pour arriver aux îles des épices. »

Les mêmes doutes ne restent pas sur les intentions et les espérances de Magellan. Ce navigateur portugais ne parle pas de circum-

[1] Dec. II, lib. I, cap. 7. Dans les dépêches diplomatiques de l'ambassadeur de Portugal, Juan Mendez de Vasconcelos, des mois d'août et de septembre 1512, trouvées aux archives de Lisbonne (à la tour de Tombo), les îles des épices, *Melucos*, examinées dès 1511 par Antoine Abreu, sont toujours confondues avec la Péninsule de *Malaca*. Il y est parlé de l'hérésie de Solis « que mostrara que Malaca esta na demarcaçao de Castela. »

navigation, d'un cap semblable au cap que doublèrent Diaz et Gama; il n'indique qu'un seul moyen de réussite, celui de longer la côte au-delà du cap Sta.-Maria, à l'embouchure du Rio de Solis (Rio de la Plata) jusqu'à ce qu'il trouve le détroit qu'il avait vu marqué sur la carte de Behaim. Nous avons rapporté plus haut les témoignages de ce fait puisés dans les documens du temps, dans le journal de Pigafetta et dans les journaux des pilotes qu'Herrera a eus à sa disposition. Magellan peut avoir faussement attribué au cosmographe de Nuremberg, dont le nom jouissait d'une grande célébrité, ce qui n'était pas son ouvrage (des méprises de ce genre sont très communes même aujourd'hui); il s'agit d'abord ici moins de l'auteur d'une mappemonde que de l'influence qu'elle a exercée et de la prévision d'une découverte réelle. Nous avons développé plus haut comment le cap austral d'Afrique a pu être figuré sur la carte de Fra Mauro trente ans avant que Diaz l'eût doublé, mais comment expliquer l'indication d'un détroit américain sur une carte portugaise avant le voyage de Magellan? Je vais rappeler les

circonstances qui peuvent avoir fait conjecturer l'existence d'un passage ; et dans le moyen-âge les conjectures étaient inscrites religieusement sur les cartes, comme le prouve l'Antilia, S.-Brandon ou Borondon, la Main de Satan, l'île Verte, l'île Maida, et la configuration de vastes terres australes. A côté des expéditions autorisées par le gouvernement espagnol et dont la liste complète a été donnée plus haut, il y a eu des voyages clandestins entrepris par d'autres nations ou par des sujets espagnols qui voulaient tromper le fisc. Lorsque Alonzo de Hojeda, en 1501, partit pour reconnaître une seconde fois la côte de Venezuela, après avoir été nommé gouverneur de Coquivacoa, on savait que des Anglais s'étaient introduits dans la partie occidentale de cette côte [1]. D'après le témoignage d'un cer-

[1] *Reales cedulas de* 28 *jul.* 1500, *y de* 8 *juin.* 1501 (Nav. t. III, p. 41, 86, 88, 543, 545, 590). Il paraît prouvé que ces Anglais qui fixaient l'attention de la cour d'Espagne, ne faisaient point partie d'une expédition à Maracaibo, que l'on croit de 1499 et que l'on attribue à Sébastien Cabot (*Mem. of Seb. Cabot*, 1831, p. 91-96 et 307-310). La péninsule de Chichivacoa,

tain Rodriguez Serrano de Séville, qui se vantait d'avoir été au cap Saint-Augustin avec le commandeur Mendoza, il paraît que déja à l'époque du voyage de Diego de Lepe, dont j'ai parlé plus haut, il y avait de « ces expéditions obscures et furtives. » C'est à ce genre d'expéditions qu'appartiennent peut-être aussi celles que Vespucci doit avoir faites pour le roi de

que dans le procès des héritiers de Colomb on nommait généralement Coquibacoa, même Quinquibacoa, est opposée à la Péninsule de S.-Roman, à l'entrée du golfe (non du lac) de Macaraibo. C'est un terrain aujourd'hui presque entièrement dépeuplé, qui, par sa position, jouissait d'une certaine célébrité politique au commencement du 16e siècle. L'évêque Fonseca recommande surtout à Hojeda de lui porter « autant qu'il pourra » de ces pierres vertes, dont le prélat a déja eu quelques échantillons. Comme je sais par ma propre expérience à quelle grande distance les Indiens de l'Orénoque et de l'Amazone font passer de mains en mains des productions auxquelles ils mettent du prix, je ne déciderai pas si ces pierres vertes étaient les émeraudes de Muzo (du plateau de la Nouvelle-Grenade) ou les saussurites (pierres des Amazones), que Diego de Ordaz appelle « des émeraudes grosses comme le poing. » (*Rel. hist.* t. II, p. 481-485, 571 et 689.)

Portugal, de 1501 à 1504, sur les côtes du Brésil, quoique le pilote Nuño Garcia, qui dessinait des cartes de l'Amérique occidentale, et apprit de Vespucci la vraie latitude du cap Saint-Augustin, remarque que si ce voyageur florentin y était allé « clandestinement et malicieusement » pour les Portugais, il n'aurait pas osé s'en vanter en Espagne[1]. Quelque doute que l'on puisse élever sur Vespucci et la série si problématique de ses navigations, il n'en est pas moins certain que les expéditions furtives devenaient fréquentes depuis que Colomb avait découvert la terre ferme de Paria, et que les courans avaient jeté Cabral sur les côtes du Brésil. En septembre 1501, on trouva indispensable de publier une ordonnance[2] particulière à Séville, à l'île de Grand Canaria et à Haïti (la Española); elle condamnait aux peines les plus graves les personnes qui, sans une permission particulière, essaieraient « des découvertes dans la Mer-Océan et la terre ferme des Indes. » Vasco Nuñez de Bal-

[1] Navarrete, t. III, p. 24, 320.

[2] *Docum. dipl.* n. 139 (Nav. t. II, p. 257).

boa [1], dans les rapports curieux qu'il fait à la cour sur les résultats de la découverte des côtes de la Mer du Sud, où il trouve « des perles en forme de poire d'un pouce de long, et des Indiens doux de caractère et de bonne conversation (*buena gente y de buena conversacion*), » signale des incursions faites à la côte de Veragua et de Nombre de Dios par des capitaines « qui vont découvrir, et qui ont été envoyés on ne sait par qui et de quelle autorité. » Ces exemples, que je pourrais multiplier, prouvent que les documens officiels, ceux qui n'ont enregistré que les expéditions faites aux frais du gouvernement espagnol, ne nous offrent pas une certitude absolue qu'à une époque donnée les découvertes n'aient été poussées que jusqu'à telle ou telle limite. Il existait à Séville et à Lisbonne des notions répandues par des voyageurs clandestins; et les auteurs des cartes que l'on construisait alors, avec une ardeur extrême, dans toutes les villes

[1] *Informes del* 20 *de enero* 1513 *y del* 16 *de oct.* 1515 (Nav. t. III, p. 367, 379 et 380).

maritimes, profitaient de ces notions, vraies ou fausses, en les dénaturant d'après des combinaisons conjecturales. Dans les premiers temps de la conquête de l'Amérique, on avait coutume de considérer chaque partie nouvellement découverte comme une île plus ou moins grande. Peu à peu on reconnaissait la contiguité de ces parties, et lorsque les observations manquaient, on hasardait sur les cartes de réunir et de prolonger les côtes d'après de vagues indications. Christophe Colomb, avant de partir pour son quatrième voyage, annonce déja qu'il trouvera un détroit sur la côte de Veragua, dans la région sud-ouest de la Mer des Antilles[1]. Lorsqu'il arrive, le 26 novembre 1502, au terme le plus oriental de sa navigation, au Puerto del Retrete (P^to Escribanos), dans l'isthme de Panama, il a sous les yeux (ce sont ses propres expressions) « certaines cartes marines[2] qui réunissaient la terre

[1] *Vida del Almir.* cap. 88, p. 101. Herrera, t. 1, p. 104.

[2] « *Algunas cartas de navegar de algunos marineros.* » (Nav. t. I, p. 285). Colomb fait allusion au premier voyage qu'exécuta Hojeda avec le savant pilote

qu'il venait de découvrir à la côte des perles, que Hojeda et Bastidas avaient parcourue. » En comparant avec soin les dates de toutes ces expéditions (et nous ne les connaissons [1] que

Juan de la Cosa et avec Vespucci (20 mai 1499-juin 1500), depuis le Rio Essequibo jusqu'au cap de la Vela, parcourant, par conséquent, toute la côte de Venezulea, en-deçà du méridien du lac de Maracaybo. C'est l'expédition de Rodrigo de Bastidas et de Juan de la Cosa qui continua ces découvertes vers l'ouest jusqu'au Puerto de Retrete. Les deux navigateurs étaient partis de Cadix en octobre 1500; l'expédition ne retourna à Haïti qu'à la fin de 1501 ou au commencement de 1502, et à Cadix (après bien des accidens) qu'en septembre 1502, quatre mois après que Colomb eut entrepris son quatrième voyage (Nav. t. III, p. 26, 28 et 592).

[1] Herrera (Dec. I, lib. 4, cap. 11), et après lui Muñoz, se sont trompés d'une année dans l'époque du second voyage de Hojeda, celui qu'il fit avec Vergara, sans Juan de la Cosa et sans Vespucci, et qui eut lieu de janvier à mai 1502 (Nav. t. III, p. 29-37, 68-170 et 593). Avant le premier voyage dans lequel Hojeda commandait seul (1499-1500), il avait servi, conjointement avec Juan de la Cosa, dans la seconde expédition de Colomb (1493-1496) et par conséquent sous les ordres de l'amiral.

depuis quatre ans, par la publication des documens que renferme le troisième volume de la *Coleccion de Navarrette*), on voit que Bastidas avait été au Puerto del Retrete un an avant Colomb, mais que son retour à Cadix n'a eu lieu qu'en septembre 1502. Or Colomb partit pour son quatrième voyage le 11 mai 1502; et ne pouvait par conséquent pas avoir acquis, en Espagne, les cartes qui prolongeaient les côtes si loin vers l'ouest au-delà du golfe d'Uraba. Il n'a pu les trouver qu'à Haïti, où il s'arrêta pendant quelques jours, en juillet 1502, un an après que Bastidas y était arrivé, de retour de son voyage de la côte nord-ouest de Venezuela. Cet exemple prouve combien on se hâtait alors de tracer sur des cartes tout ce que l'on pouvait apprendre sur les progrès des découvertes les plus récentes. On connaissait l'importance de ces documens graphiques; et Hojeda même, dans le premier voyage qu'il fit avec Amerigo Vespucci, avait été guidé (son propre témoignage en fait foi pendant le procès du fiscal contre Diego Colomb) par un fragment de carte (pintura de la tierra) tracé de la main de Colomb et com-

muniqué indiscrètement par l'évêque Juan Rodriguez de Fonseca, ennemi de l'amiral, et protecteur de son rival Alonzo de Hojeda[1].

[1] Segunda Preg. del Fiscal. Colomb avait écrit aux monarques Catholiques en 1498 : « Enviarè à Vuestras Altezas la *pintura* de la tierra (de Paria) y tengo asentendo en el anima que alli es el Paraiso terrenal. » C'est, d'après colomb, *l'extrémité de l'est* où la carte et la cosmographie chrétienne de Cosmas placent, dans un continent séparé du nôtre par l'Océan, l'origine du genre humain.

FIN DU PREMIER VOLUME.

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

DANS LES XVe ET XVIe SIÈCLES.

CONTINUATION

DE LA SECTION PREMIÈRE.

DES CAUSES QUI ONT PRÉPARÉ ET AMENÉ LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

Il me reste à signaler l'exemple le plus frappant de connaissances répandues par des cartes, et fondées sur la tradition d'expéditions clandestines. J'ai trouvé, dans la belle édition de la Géographie de Ptolémée, faite à Rome en 1508, l'indice de navigations

portugaises le long des côtes orientales de l'Amérique du sud, qui avaient été poussées *jusqu'à* 50° *de latitude australe*. Il y est dit en même temps « que l'on n'a point encore atteint l'extrémité du continent. » Cette édition, imprimée par Evangelista Tosino, et rédigée par Marc de Bénévent et Jean Cotta de Vérone, renferme une mappemonde de Ruysch (Nova et universalior orbis cogniti tabula Joan. Ruysch Germano elaborata), dans laquelle l'Amérique méridionale est représentée comme une île d'une étendue immense, sous le nom de Terra Sanctæ Crucis sive mundus novus. Une note ajoute : « Hæc regio a plerisque alter terrarum orbis existimatur. » Entre la grande île et celle de Honduras et le Yucatan (appelée Culicar), il y a un libre passage[1]. On reconnaît, sur le littoral de l'Amérique méridionale, en commençant par le nord-ouest et suivant le tracé vers le sud-est : la péninsule Chichivacoa (Coquibacoa), avec une île voisine, Tamaraque (Aruba, ou peut-être Curaçao?), le golfe de Vericida (golfo de Maracaybo, ou golfo de

[1] Voyez ma *Relation hist.* t. II, p. 706.

Venecia, nommé ainsi par Hojeda en 1499), la terra de Pareas (Paria), avec le Rio Formoso (Orénoque?), et enfin le cap Sanctæ Crucis. C'est la position du cap Saint-Augustin. De ce cap la côte suit vers le sud, où se trouve la note suivante : « Nautæ Lusitani partem hanc terræ hujus observarunt et usque ad elevationem poli antarctici 50 graduum pervenerunt, nondum tamen ad ejus finem austrinum. » Cette même édition romaine, de 1508, offre une dissertation qui porte le titre de : *Nova orbis descriptio ac nova Oceani navigatio qua Lisbona ad Indicum pervenitur pelagus*, Marco Beneventano monacho Cælestino edita. » Le chapitre 14 porte : « Terra Sanctæ Crucis decrescit usque ad latitudinem 37° austr. quamque archoploi usque ad lat. 50° austr. navigaverint, ut ferunt; quam reliquam portionem descriptam non reperi. Voilà donc un moine italien qui, en 1508, savait que les Portugais avaient reconnu les côtes Patagoniques jusqu'à 37° et, d'après des ouï-dire (*ut ferunt*), jusqu'à 50° de latitude australe, ce qui n'est que de 2° $\frac{1}{4}$ au nord de l'entrée du détroit de Magellan. Ce résultat lui paraît important, car il le répète deux fois,

sur la carte et dans le mémoire. Or, en 1508, les Espagnols, dans des expéditions autorisées, n'avaient été[1] que peu au-delà du cap Saint-Augustin (lat. austr. 8° 20′); et lorsque Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis partirent pour l'expédition dans laquelle ils arrivèrent jusqu'au 40° de latitude australe, l'édition de Ptolémée, dont je parle, avait paru depuis plusieurs mois. La découverte du Brésil, faite par Cabral (de 10° à 16° ½ de latitude australe), avait tellement frappé les esprits, que depuis cette époque la cour de Lisbonne même porta ses vues sur un passage vers l'ouest. Il me paraît par conséquent assez probable qu'il y ait eu, de 1500 à 1508,

[1] La date de l'édition est certaine; elle n'est que de deux ans postérieure à la mort de Colomb. Reidel, dans sa *Comment. critico-litteraria de Claudii Ptolemæi geographia ejusque codicibus* (Norimb. 1737, p. 52), veut même qu'elle soit de 1507 à cause « d'une indication *in calce Planisphærii* » que je n'ai trouvée dans aucun des exemplaires dont je me suis servi en France et en Allemagne. Le privilége du pape Jules II, de l'édition de 1508, est de 1506, mais il se trouve littéralement répété de l'édition de 1507, remarquable par les premières *cartes modernes* qu'elle offre à côté des cartes d'Agathodæmon.

une suite de tentatives portugaises[1] au sud de Puerto Seguro dans la Terra Sanctæ Crucis, et que de vagues notions de ces tentatives ont servi de base à une multitude de cartes marines que l'on fabriquait dans les ports les plus fréquentés.

Diverses combinaisons peuvent avoir engagé des géographes à placer un détroit sur les premières cartes de l'Amérique. On conservait, dans le moyen-âge, l'opinion de Cratès, de Strabon et de Macrobe, sur la communication de toutes les mers. L'Océan Pacifique avait été vu par Balboa, en 1513, quatre ans avant que Magellan eut porté en Espagne sa conviction de l'existence d'un détroit au sud du Rio de la Plata. Dès l'année 1511, les découvertes d'Antoine Abreu, dans la partie sud-est de l'archipel des Indes, avaient répandu l'idée de *grandes terres australes*.

[1] Le moine célestin de Bénévent, sans nommer Vespucci, semble attribuer la découverte de l'Amérique méridionale plus encore aux Portugais qu'aux Espagnols. Il inscrit le chapitre 14 que j'ai cité plus haut : « De tellure quam tum Lusitani, tum Columbus observavere, et Mundum appellant Novum vel terram Sanctæ Crucis. »

Comme on voyait la terre de Santa-Cruz se prolonger toujours vers le midi (le moine de Bénévent dit qu'on n'en trouve pas la fin à 50°), on devait imaginer que cette digue continentale, dont la continuité empêchait la libre communication des mers, était brisée quelque part. Peut-être aussi que dans l'esprit de quelques géographes à systèmes, la vue de la mappemonde de Fra Mauro, dont le Portugal possédait une copie dès 1459, faisait naître la supposition qu'il existait une analogie de configuration entre les deux extrémités de l'Afrique et de l'Amérique. Le canal qui sépare le Diab[1] de la grande masse continentale, et sur lequel j'ai fixé plus haut l'attention du lecteur, pouvait se répéter dans le Nouveau Continent. Admettra-t-on, d'après les indices que j'en ai trouvés dans l'édition de Ptolémée de 1508, que d'aventureux navigateurs portugais sont allés, avant Solis, bien au-delà de l'embouchure du Rio de la Plata? Cette supposition, pour le moins très probable, fait entrevoir comment des combinaisons hypothétiques ont pu être étayées par

[1] Zurla, p. 61, 62, 137, 139.

la connaissance de faits positifs, soit que l'on ait soupçonné l'existence du détroit à cause de la force des courans qui y portent, comme le croit Varenius[1], soit qu'on ait eu dans des latitudes moins méridionales, par des communications avec les indigènes, quelque notion confuse sur un passage vers l'*autre mer*. Il aurait suffi de parvenir jusqu'au golfe de Saint-George, sur une côte jadis très habitée, comme le prouve la fréquence des sépultures de Patagons[2], pour apprendre que les habi-

[1] Ce géographe célèbre est tout préoccupé de l'idée que le détroit a été découvert avant Magellan. « Per fretum Magellanis fertur mare ab oriente in occidentem motu incitatissimo ut inde Magellanes (*vel qui ante Magellanem id detexit, ut volunt*) conjecerit fretum, per quod ex Atlantico in Pacificum Oceanum pervenitur » (*Geog. gen.* Cant. 1681, p. 119) Fretum Magellanes primus invenit et navigavit 1520, etsi Vascus Nunnius de Valboa prius, nempe anno 1513, illud animadvertisse dicitur, cum ad australem regionem lustrandam isthic navigaret » (p. 85). On doit être surpris de trouver dans un auteur instruit cette confusion d'idées et d'événemens, la découverte de l'isthme de Panama, qui est un détroit terrestre, mêlée à la découverte d'un détroit océanique.

[2] Note de la carte *originale* de la Cruz Olmedilla,

tans de l'archipel de Chayamapu et de celui des Chonos [1], remontent quelquefois du littoral de l'Océan Pacifique, dans la direction de l'ouest à l'est, par des bras de mer (sienegas) et des canaux naturels, et approchent ainsi des côtes de l'Océan Atlantique. L'idée qu'il pouvait exister dans ces parages (lat. 45°-47°) une communication entre les deux mers, s'est si bien perpétuée, qu'encore en 1790, sous l'administration du vice-roi du Pérou, Gil-Lemos, elle a donné lieu à l'expédition de Don Jose Moraleda, qui pénétra dans l'Estero de Aysen (latit. 45° 28′ austr.), jusqu'à 88 lieues marines de distance du littoral oriental du golfe de Saint-George. J'ai pu exa-

dont les exemplaires sont devenus si rares, parce que le gouvernement espagnol a ordonné, sous le règne du roi Charles III, d'en briser les cuivres.

[1] C'est le capitaine Sarmiento de Gamboa (*Viage al Estrecho de Magellanes*, 1768, p. VI et XLIII) qui le premier, en 1579, a pénétré dans cet archipel. Comparez aussi Agueros, *Descripcion histor. de la Prov. y del Archipel de Chiloe*, 1791, p. 128. Plus au sud vers le Cabo Victoria, l'archipel qui borde la partie nord-ouest du détroit de Magellan a reçu récemment, du capitaine King, le nom de *Queen Adelaide's Archipelago*.

miner, pendant mon séjour à Lima, les instructions données à ce pilote de la marine royale, et dans lesquelles on lui enjoignait « le plus profond secret » sur une tentative dont la réussite aurait abrégé de six à sept cents lieues la route autour du cap Horn [1]. Lorsqu'on est versé dans la lecture des documens qui traitent des découvertes de 1492 à 1525, on voit quel parti les marins tiraient alors des renseignemens donnés par les indigènes. Le Cacique de Tumaco [2] traça à Balboa, dès que celui-ci fut arrivé dans la baie de Panama, la *figure* des côtes de Quito, lui décrivant en même temps la richesse de l'or du Pérou, et la forme extraordinaire des llamas que l'on charge de minérais dans les Cordillères, et que les Castillans prirent pour des chameaux. Cependant il y avait plusieurs

[1] Voyez mon *Essai politique* (éd. de 1825), t. I, p. 239.

[2] HERRERA, Dec, I, lib. 10, cap. 3. On possède de même parmi les cartes conservées à Hundson's Bay House un dessin des côtes, depuis la baie de Hudson jusqu'au Copperine River, tracé rudement par des Indiens (BARROW, *Voyages into the Polar Regions*, 1818, p. 376.)

centaines de lieues depuis l'isthme jusqu'aux régions dont le Cacique avait une connaissance si précise. Quelquefois les marins européens restèrent parmi les indigènes pendant plus d'une année, y apprirent leur idiome, et furent recueillis par d'autres expéditions qui fréquentèrent ensuite ces mêmes lieux [1]. Nous avons vu que huit ans avant que Magellan et Faleiro vinssent en Espagne exposer leurs projets, Pinzon et Solis avaient déja visité l'embouchure du Rio Colorado, qui n'est que cinq degrés au nord de ce golfe de Saint-George, que des Espagnols, dans le dix-septième siècle, appelaient encore *Bahia sin fondo*, dans la persuasion de la possibilité d'un passage à la mer du sud. Il me parait probable que pendant l'intervalle de 1509 à 1517, quelques expéditions clandestines ont poussé les découvertes plus loin que Solis ne les avait étendues. Récemment, par les excellens travaux du capitaine Phillip Parker King, des expéditions scientifiques anglaises, de 1826 à 1830, ont

[1] Par exemple, un matelot de l'expédition que fit Bastidas à la côte de Ste.-Marthe, demeura treize mois parmi les Indiens et fut recueilli par Hojeda, en 1502.

jeté beaucoup de jour sur la terre Patagonique. Il n'y a pas d'*estere* profond (*inlet*, *fiörd*) dans le golfe de Saint-George, comme déja l'avait prouvé l'expédition de Malaspina. Mais au Port Désiré[1] (lat. 47° 42′), au port de Santa-Cruz[2] (lat. 50° 18′), et au Rio Gal-

[1] Magellan a mouillé très près du Port Désiré à l'île des Pingouins ou plutôt des Manchots (Aptenodytes, Forster), que les Espagnols appellent Paxaros Niños, parce qu'ils marchent en vacillant comme un petit enfant (Pigafetta, p. 23; Sarmiento, p. LIV). Je trouve la première description d'un otarie (phoque à oreille extérieure) dans ce même passage de Pigafetta, il dit: « Lupi marini grossi como vitelli con orechie piccole e ronde, » mais le manchot a été décrit pour la première fois par Vasco de Gama, dans l'anse appelée Mosselbay, 4° à l'est du cap de Bonne-Espérance (Lichtenstein dans *Vaterl. Mus.* t. I, p. 394). Je n'ai vu sur les côtes américaines de la Mer du Sud ni otaries ni manchots au nord de l'île San-Lorenzo, vis-à-vis du Callao de Lima (lat. 12° 3′). C'est là que l'on trouve deux espèces nouvelles que M. Meyen a récemment figurées dans la partie zoologique de son *Voyage autour du monde*, pl. 14 et 31. Plus à l'ouest les otaries approchent bien plus de l'équateur, par exemple dans la Nouvelle-Guinée.

[2] On n'est remonté le Rio Sta.-Cruz que jusqu'à *Weddels Bluff*.

legos dans la Bahia de los Nodales (lat. 51° 40′), il y a des *inlets* dont la longueur n'est point encore reconnue. Le Rio Gallegos surtout, aurait pu donner lieu à de vagues conjectures sur une communication des deux mers *au nord* du détroit de Magellan ; car près du cap Sainte-Ysabel, qui s'avance dans l'Océan Pacifique, des bras de mer pénètrent à travers la côte rocheuse, très loin vers l'est, et le plus oriental de ces bras (*inlets*) se termine par la baie du Désappointement, ainsi nommée par le capitaine King, à la distance de 2° 45′ de longitude orientale du méridien du cap Sainte-Ysabel. De ce point à l'extrémité la plus occidentale du cours du Rio Gallegos, vers laquelle on soit remonté jusqu'ici, il y a trente-deux lieues marines. L'isthme du Rio Gallegos est par conséquent la moitié moins large que celui dans lequel s'est formé le détroit de Magellan [1], ou Estrecho de la Madre de Dios de Sarmiento [2]. (Cette note 2 est page 19.)

[1] La largeur de l'Amérique méridionale, par les 52° 22′ de lat. austr. entre le cap Pilares et le cap des Vierges, est, de l'ouest à l'est, de 80 lieues marines, tandis que le développement des sinuosités du détroit de Magellan, dont la moitié orientale est dirigée

Il est à présumer que des notions vagues de la configuration du continent vers son extrémité australe, se sont reflétées avant 1517 sur des cartes marines, et que Magellan a vu une de ces cartes dans les archives du roi de

S.S.O.-N.N.E. la moitié occidentale E. S.E.-O.N.O est de 108 lieues marines, de 20 au degré équatorial. La forme triangulaire de l'extrémité australe de l'Amérique méridionale est si peu régulière au sud des 40° de latitude, que deux fois sous le parallèle du golfe de S.-George (lat. 45° ½), et sous celui de la Bahia de los Nodales au Rio Gallegos (lat. 51° 40′), la largeur du continent est moindre que dans le détroit de Magellan. Cette configuration des côtes, très différente sous ce rapport de l'extrémité de l'Afrique, mériterait d'être fixée avec plus de précision par de bonnes observations de longitude. Sous la latitude du cap de Bonne-Espérance l'extrémité du continent africain offre une côte de 150 lieues presque entièrement dirigée de l'est à l'ouest. Cette forme tronquée disparaîtrait si le banc des Aiguilles (*Lagullas banc*) se joignait au continent par un soulèvement sous-marin. Alors l'Afrique se terminerait en pointe par les 36° 47′ de lat. australe, c'est-à-dire 2° 52′ au sud de la ville du cap et 2° au sud du cap de Lagullas, qui est aujourd'hui le point le plus méridional de l'Afrique. Ces extrémités méridionales des continens offrent un intérêt géologique particulier, et il faut espérer que l'on découvrira un

Portugal. Je trouve même dans le journal de Pigafetta (p. 22) un indice direct que c'est la

jour si la direction si opposée des parties orientales et occidentales du détroit de Magellan tient à quelque cause de direction de courans pélagiques ou au gisement des arètes rocheuses. M. King a déja fait l'observation intéressante que les îles n'abondent dans le détroit que là où les grüstein sont le plus fréquens. (*Journ. of the Royal Geogr. Soc.* 1832, vol. I, p. 166.) D'ailleurs cette nouvelle expédition anglaise, plus encore que celles de Cordova, Churruca et Galiano, a prouvé la grande justesse de l'opinion d'un navigateur du 16e siècle, de don Ricardo Aquines (Herrera, *Descr. de los Ind. occ.* p. 49), d'après laquelle « jusqu'à 56° de latitude (celle du cap Horn est en effet 55° 58′ 41″), toute la *banda del Sur del Estrecho*, c'est-à-dire la *Tierra de los Fuegos* (comme on disait alors), « est un groupes d'îles de différentes grandeurs. » Selon les recherches du capitaine King, commandant l'*Aventure* et le *Beagle* pendant les années 1826 et 1830, la Terre-de-Feu se compose de trois grandes îles, King Charles South Land (bordée à l'est par le détroit de Le Maire), Clarence Island et South Desolation, dont le cap Pilares est la pointe occidentale. Le cap Horn forme un îlot de roche amphibolique au sud-est de l'île l'Hermite. Cette dernière île offre en petit la forme de la Sicile et se trouve comme les îles Wollaston et Navarin, un peu à l'ouest du méridien du volcan de Basil Hall. En rasant le cap Horn on passe dans une route à l'ouest

grande sinuosité de la côte à l'embouchure du Rio de la Plata, qui a fait placer d'abord le détroit si ardemment désiré par les 36° de latitude australe; mais lorsque Solis, dans son second voyage (1515), reconnut que cette ouverture et cette mer d'eau douce (*mar dulce*) étaient l'embouchure d'un grand fleuve, les géographes cherchèrent le détroit plus au sud. Voici le passage du journal de Pigafetta, auquel on n'a pas fait assez attention; je vais le traduire littéralement : « Près de ce fleuve est le cap Sainte-Marie. On avait cru une fois (*si era creduto una volta*) que c'était là le canal qui conduisait à la Mer du Sud; mais on a découvert à présent que ce n'est pas la fin d'une terre (du continent), mais seulement l'embouchure d'une rivière qui a dix-sept lieues (ou 68 milles) de largeur. » Les caps Sainte-Marie et Saint-Antoine, qui bordent

entre les rochers de Diego Ramirez (lat. 56° 26 35″) et de San-Ildefonso. Ces groupes d'écueils sont éloignés l'un de l'autre de plus de 32 milles.

[2] *Viage el Estr.* p. LV. Magellan même imposa au détroit qu'il découvrit le nom d'*Estrecho Patagonico*, qui bientôt fut changé en celui d'*Estrecho de la* (nave) *Victoria*. (PIGAFETTA, p. 40.)

l'embouchure au nord et au sud, sont placés de manière que le premier avance de 2° 40' plus que le second vers l'est. Leur distance oblique dans la direction du S. S. O. au N. N. E. est de soixante-cinq lieues marines, quand la véritable largeur interne du fleuve n'est, entre Montevideo et Punta de Piedras, que de dix-huit; et entre Sacramento et Buenos-Ayres, que de neuf à dix lieues. Par cette disposition des terres, le cap Sainte-Marie pouvait se présenter à un navire qui venait du nord comme l'extrémité d'un continent, c'est-à-dire de la Terre de Santa-Cruz. Dans le méridien du cap, on ne voyait pas d'autre terre vers le sud. Aussi la violence d'un courant qui sort de cette ouverture de la côte (*current of the Plata*, Rennell, p. 137) devait beaucoup contribuer à l'idée de l'existence d'un détroit. Le courant (*outfall of the Rio Plata*) acquiert une vitesse de 24 à 32 milles en vingt-quatre heures, et se fait sentir à 80, et dans de certaines circonstances, en se superposant au courant brésilien (N. N. E. – S. S. O.), d'après le capitaine Beaufort, jusqu'à 200 lieues de distance.

Le journal de Pigafetta et les documens que

Herrera nous a conservés, prouvent que le navigateur portugais était très incertain de l'endroit où se trouvait le détroit dont il annonçait l'existence d'une manière si assurée. Il dit simplement qu'il le trouvera en descendant au sud du cap Sainte-Marie, qui marque l'embouchure du Rio de Juan de Solis. Arrivé par les 40° de latitude devant une baie, à laquelle il donna le nom de San-Matias, selon Malaspina (la Bahia de Todos los Santos, assez près de l'endroit où Pinzon et Solis étaient allés en 1508), Magellan résolut d'examiner attentivement la côte [1], « pour voir s'il y avait là

[1] HERRERA, Dec. II, lib. 9, cap. 11. Dans les belles cartes qui accompagnent l'ouvrage du Major Rennell, sur les courans, la vaste baie (lat. 41° 8'-42° 2') qui se termine au sud par la presqu'île de Saint-Joseph, d'une configuration si extraordinaire, est appelée baie de San-Matias. Les cartes de l'expédition de Malaspina, publiées par le *Deposito hidrografico* de Madrid, l'ont laissée sans nom. En comparant les latitudes de Magellan et de son habile compagnon de fortune, Andrès de San-Martin, aux latitudes déterminées de nos jours, on voit que la supposition d'une erreur de 1° ½ n'est aucunement permise et que le nom de San-Matias convient plutôt à la baie de Todos los Santos (lat. 39°52'-

quelque détroit. » Après avoir fait d'inutiles recherches, et négligé la reconnaissance du golfe de Saint-George, l'expédition fut forcée d'hiverner pendant cinq mois dans le port du Rio San-Julian (selon San-Martin, pilote de Magellan, lat. 49° 18'; véritable lat. 49° 8'). L'équipage se plaint que dans ce long trajet (depuis l'embouchure du Rio de la Plata) on n'ait rien vu qui ressemblât à un détroit. Magellan répond : « Qu'on ne peut manquer de trouver le détroit plus en avant (*que no puede faltar*); qu'il ira, s'il le faut, jusqu'aux 75° de latitude, où, pendant l'hiver, il ne fait presque jamais jour. » La naïveté de cette dernière expression, conservée dans le journal de Pigafetta [1], prouve que Magellan était persuadé de l'existence d'un passage au-delà du Rio de la Plata; mais que la *Carte des archives*, attribuée à Behaim, n'indiquait aucunement la position de ce détroit. Nous le voyons envoyer le capitaine Juan Serrano au Rio de

40° 40'), entre le Rio Colorado et le Rio Negro de la côte Patagonique. Tel est du moins le résultat de mes recherches.

[1] *Primo Viaggio*, p. 40.

Santa-Cruz (lat. 50° 18′)[1], « pour découvrir si l'on y trouvait une passe », et même lorsqu'il est arrivé au cap des Vierges (lat. 52° 20′),

[1] C'est là que Serrano crut observer, le 11 octobre 1520, une éclipse de soleil, qui, « dans ce méridien, devait avoir lieu à 10 h. 8′ du matin, » mais d'après l'extrait qu'Herrera (Dec. II, lib. 9, cap. 14) nous donne du journal de Serrano, « le disque du soleil ne fut obscurci, ni totalement, ni en partie, et l'on vit simplement que lorsque l'astre eut atteint 42° ½ de hauteur, il changea sa couleur en un rouge obscur, tel que le soleil paraît en Castille lorsqu'il se montre à travers la fumée d'un gazon que l'on brûle. » Ce phénomène cessa déja lorsque le soleil eut 44° ½ de hauteur. Certes, cette observation dont Pigafetta ne fait aucune mention, et dont Herrera parle d'une manière si inintelligible, n'était pas faite pour donner un résultat de longitude : cependant Castañada (*Hist. delle Indie,* lib. VI, p. 123) prétend que Magellan détermina « par l'éclipse du soleil du 17 avril 1520, et d'après les règles qui lui avaient été données par Faleiro, qu'il y avait 61° de différence de longitude entre Séville et le Rio de Santa-Cruz. » Cette évaluation n'est en erreur qu'à peu près 1° ½ en moins, exactitude qui devrait paraître assez frappante pour l'année 1520, si l'on ne se rappellait ce que Barros (Dec. III, lib. 5, cap. 9) rapporte des résultats étrangement contradictoires que l'on obtenait d'après ces mêmes règles de Faleiro. D'ailleurs, ni Magellan, ni Serrano ne sont allés, en avril, à l'embou-

à l'entrée du détroit, il n'y reconnaît d'abord « qu'une grande *cale* », et soupçonne que « cette *cale* peut renfermer quelque mystère. » Tout indique l'incertitude du véritable lieu de la passe; et quoiqu'on ne puisse nier la possibilité que Martin Behaim, qui habita constamment Fayal de 1494 à 1506, ait pu y recueillir beaucoup de notions vraies ou conjecturales sur la configuration des côtes orientales de l'Amérique du sud, rien ne prouve qu'il ait porté à Lisbonne, où il arriva en 1507, peu de temps avant sa mort, cette carte que Magellan dit avoir vue dans les archives du roi de Portugal. Peut-être aussi les méditations [1]

chure du Rio Santa-Cruz, et Castañada confond probablement l'éclipse de soleil du 11 octobre avec un des essais d'observations de conjonction que fit le cosmographe Andreas de San-Martin, pendant le séjour de l'expédition au Rio San-Julian, « d'après l'*industria* (l'artifice) de Ruy Faleiro, » comme disent les documens recueillis par Herrera. Magellan, parti de San-Lucar le 21 septembre 1519, toucha au Rio de la Plata au commencement de janvier 1520, à la baie de San-Matias le 15 février, au Rio San-Julian le 2 avril, au Rio Santa-Cruz le 14 septembre, au cap des Vierges le 21 octobre 1520.

[1] Le globe de Behaim construit à Nuremberg en

de ce grand cosmographe étaient-elles plus dirigées sur l'Afrique, dont il avait parcouru une partie des côtes, que sur la côte découverte par Yañez Pinzon, par Lepe et par Cabral. Je me suis arrêté long-temps à ces rapports qu'on suppose entre Magellan et les cosmographes qui l'ont précédé, parce que dans un siècle où l'énergie individuelle du marin trouvait un vaste champ à parcourirt la conviction d'un succès, une simple opinion géographique, devenaient un événement propre à influer sur la direction du commerce, et sur les destinées de tant de peuplades éparses dans l'immensité des mers,

1492 n'offre que l'île Antilia et l'île San-Brandan, qui, comme on sait, avaient déja paru sur les cartes du 14[e] siècle. L'ignorance entière dans laquelle Behaim se trouve en 1492 sur l'existence de los Bacalaos (Terre-Neuve), ajoute aux argumens par lesquels l'auteur du *Memoir of Sebastian Cabot* (1831, p. 286-289) a combattu l'existence d'un voyage de découvertes à la côte nord-est de l'Amérique, fait en 1494 par Jean Vas Cortereal. Nous savons par l'histoire des îles portugaises de Cordeyro que ce personnage était gouverneur de Tercere, et il serait étonnant que Behaim, habitant des îles Açores, n'eût pas eu connaisance de terres occidentales vues par Jean Vas Cortereal.

hors du contact de la civilisation européenne.

Comme la ville de Nuremberg, si riche en souvenirs du moyen-âge, renferme, outre le globe de Martin Behaim, qui date de l'année 1492, un autre globe construit en 1520 par Jean Schoner[1], mathématicien célèbre, disciple de Regiomontanus, les deux globes ont été souvent confondus, et cette erreur est

[1] MURR, p. 47. MANNERT, *Einl. in die Geogr. der Alten*, p. 173. Lorsque Schoner, natif de Carlstadt en Franconie, fut appelé par Melanchthon de Bamberg à Nuremberg pour remplir dans ce dernier endroit la chaire de mathématiques, il porta le globe avec lui. Ce globe a 2 pieds 10 pouces 6 lignes de diamètre et se trouve placé à la bibliothèque de la ville (*Stadtbibliothek*). Le traité de *Circulis Sphæræ* (Tiguri, 1546), qui présente aussi une carte avec l'isthme de Panama percé, n'est cependant pas de Schoner, car l'on voit par son ouvrage *Opusculum Geographicum ex diversorum libris et cartis collectum*, qu'en 1533 il connaissait (cap. XX) l'expédition de Magellan (« ducis navium invictissimi Cæsaris divi Caroli »). Le passage nord-ouest, celui qu'ont cherché récemment MM. Parry et Ross, est figuré comme ouvert, au nord d'un vaste continent appelé *Terra Baccalearum* dans la mappemonde de l'*Opusculum Geographicum Joannis Myritii Melitensis* (Ingolst. 1590), p. 60.

devenue d'autant plus grave, que Schoner, qui entreprit son ouvrage à Bamberg, aux frais de son riche protecteur Jean Seyler, sépara l'Amérique en deux grandes masses continentales, et figura sur le globe le détroit à la place où Colomb l'avait vainement cherché. Or, en 1520, on ne pouvait avoir en Europe aucune notion de la découverte de Magellan, qui ne débouqua le détroit que le 28 novembre de la même année 1520. Le passage de la Mer des Antilles à l'Océan Pacifique, indiqué par Schoner, n'était donc que le produit d'un esprit systématique et de fausses idées sur l'expédition de Balboa. On peut être surpris de voir que l'erreur que nous signalons se soit conservée si long-temps. Je l'ai retrouvée sur une mappemonde de l'année 1546, qui appartient à un ouvrage rare, *Circuli Sphæræ cum quinque zonis*, et qui, dans nos bibliothèques publiques, se trouve le plus souvent annexé au livre intitulé *Rudimentorum cosmographicorum Joan. Honteri Coronensis libri tres* (Tig. 1578). Sur cette mappemonde, le Mexique est appelé *Parias*, et la répétition de cette fausse dénomination sur un globe très ancien de la bibliothèque de Weimar, me fait

croire que ce dernier offre, avec l'ouvrage de Schoner, ou la mappemonde de 1546, quelque analogie d'origine et d'époque de rédaction. Peut-être tous ces travaux graphiques ne sont-ils que des copies d'une carte plus ancienne, enfouie dans quelques archives d'Italie ou d'Espagne. Le globe de Weimar, marqué dans le catalogue comme plus ancien qu'un autre globe qui porte la date de 1534, présente *Parias*, ou la masse septentrionale de l'Amérique, séparée sous les 42° de latitude sud, par un détroit de la terre antarctique, à laquelle on donne le nom de *Brasiliæ Regio*, et qui entoure une grande partie du pôle sud. Outre ce détroit méridional, il y en a un autre dans l'isthme de Panama, par les 10° de latitude au nord de l'équateur, assez large pour que les vagues des deux mers y soient figurées non interrompues. Un grand navire sortant de la Mer du Sud a heureusement passé ce détroit. Il vient de Zipangri (*ubi auri copia*) qui est placé à peine 10° à l'ouest du détroit, et forme une île entre 12° et 30° de latitude. Ces rêveries ont passé en Chine, comme le prouve la mappemonde curieuse dont nous devons la connaissance à M. Klaproth, et qui

se fonde sur le Traité de la sphère d'un jésuite portugais, le père Emmanuel Diaz (Yang-mano). L'auteur de la carte publiée à Canton en 1820, a combiné les notions actuelles des Européens avec ce qui a été connu sur la cosmographie sous les dynasties des Yuan, des Ming et des Mandchous. Il figure trois passages de l'Atlantique à la Mer du Sud, savoir : le détroit de Magellan, et deux détroits dans l'isthme de Panama. Cet isthme même forme une île appelée île de Saint-André (Ching Ngan te tao), et laisse par conséquent deux passes libres, une au nord, séparée de la Vera Paz (*Tching phing ngan*, la véritable paix); une autre au sud, séparée du Darien (*Ta lian wan*) et de la Castille d'Or[1]. Voilà donc une méprise sur la dénomination de détroit (terrestre ou pélagique) inscrite jusque dans les cartes chinoises modernes; méprise qui date de bien loin, car chez les Grecs ἰσθμὸς était, par catachrèse, aussi pris quelquefois pour un bras de mer[2].

[1] Klaproth, *Notice d'une Mappemonde et d'une Cosmographie chinoises*, 1833, p. 85. Voyez aussi le *Nouv. Journ. Asiat.* t. XI, p. 66.

[2] M. Letronne, dans son édition de Dicuil, p. 12.

Les détails de l'histoire des sciences ne sont utiles qu'autant qu'on les réunit par un lien commun. L'accumulation de faits isolés produiroit une sécheresse qui fatigue, si l'on ne tendait pas, tout en fouillant dans les faits, à quelque vue générale sur les progrès de l'intelligence et la marche de la civilisation. Les germes que nous avons découverts dans les ouvrages des anciens ont été fécondés par un petit nombre de savans d'un esprit élevé qui brillent dans le moyen-âge. Il existe dans chaque siècle un travail caché, dont le résultat d'idées, de convictions, d'espérances, accroît insensiblement la puissance de l'homme, et qui se manifeste en action lorsque des circonstances accidentelles en apparence (des coïncidences qui révèlent une nécessité dans les destinées du monde), favorisent le mouvement au-dehors. L'histoire ne conserve généralement que la tradition des entreprises heureuses, des grands succès obtenus dans la

C'est ainsi que κέρας signifie géographiquement, soit un promontoire, soit (négativement) l'embouchure d'un fleuve ou un golfe. (Strabo, lib. X, p. 458 Cas. Hesiod. *Theog*. 789) et les Fragm. d'Hannon.)

carrière des découvertes. Ce qui prépare le mouvement et le succès appartient à des combinaisons d'idées et à de petits événemens qui agissent par simultanéité. Leur importance ne se fait sentir que lorsque de grands résultats ont été obtenus, tels que nous les devons à Diaz, Colomb, Gama et Magellan. Aussi des découvertes qui agissent fortement sur l'imagination des hommes, se présentent d'abord comme isolées, indépendantes de l'impulsion des siècles antérieurs. Ce n'est que lorsque les premières impressions ont perdu de leur charme, qu'on commence à scruter les causes qui ont pu mettre sur la voie des grandes conquêtes de l'intelligence. Dans ce travail, les haines nationales, le plaisir malin du désenchantement, et surtout l'absence d'une bonne critique historique, donnent souvent de l'importance à des faits non avérés, à des créations conjecturales, qui ne sont fondées sur aucun raisonnement scientifique. Les pages par lesquelles je termine la *Première Section* de cet ouvrage, sont destinées à faire apprécier à leur juste valeur ce qui nous reste à examiner des événemens et des opinions que l'on croit avoir amené la découverte du Nou-

veau Continent. J'ai pensé que cet examen pourrait devenir une source féconde de rapprochemens utiles en éclairant les faits par des notions d'histoire et de géographie physique, dont plusieurs ont été négligées dans ce genre de recherches. Les faits sont la base principale de toute discussion soumise à une saine critique, et leur indication est indispensable pour faire juger le lecteur du degré de confiance que méritent les résultats obtenus : elle l'est surtout, lorsque par leur interprétation, on tend à s'élever à des vues générales sur les causes variées qui ont déterminé la direction des découvertes et les progrès du commerce maritime. Dans les développemens qui suivent, je tâcherai de ne pas m'étendre inutilement sur des objets qui ont été traités jusqu'à satiété : je me bornerai à ce qui peut conduire, dans l'état actuel de nos connaissances, à de nouveaux éclaircissemens de faits ou à de nouvelles combinaisons d'aperçus historiques.

L'aventure de Cabral qui, dans son voyage de l'Europe aux Indes orientales, par la voie du cap de Bonne-Espérance, fut poussé inopinément, par les courans, vers l'ouest, et jeté, le 22 avril 1500, sur les côtes du Brésil (Tierra

de Santa Cruz), a fait dire à Robertson, qu'il était dans les destinées du genre humain que le Nouveau Continent fût découvert à la fin du 15e siècle. En nous éloignant de l'idée vague du destin, là où l'enchaînement mutuel de tant de causes et d'effets n'est pas difficile à reconnaître, la philosophie de l'histoire nous montre, à toutes les époques, de grands événemens longuement préparés dans les temps antérieurs : mais ce qui constitue le caractère distinctif de chaque siècle se manifeste en action, et soumet les événemens à l'empire d'une nécessité morale. L'expédition d'Alexandre dans la Perse et dans l'Inde, l'audacieuse énergie de Luther, ont sans doute favorisé le contact de l'Occident et de l'Orient, hâté l'affranchissement de la pensée; mais tel était, à ces deux mémorables époques de la vie des peuples, l'état des choses humaines, que la chute de l'empire de Perse et l'affaiblissement de la hiérarchie papale ne pouvaient tarder d'arriver. Le contact de deux civilisations et la réforme religieuse qui a préludé aux réformes politiques, se seraient probablement accomplis sans le héros macédonien et sans le moine de Wittemberg. La grandeur d'ame et

l'individualité des hommes supérieurs ajoutent sans doute à la chance des succès; elles accélèrent et vivifient le mouvement, mais les hommes supérieurs auxquels les siècles semblent emprunter leur éclat, agissent eux-mêmes sous l'influence des idées dominantes d'un temps qui a été fécondé, agrandi par un temps antérieur. C'est dans la direction particulière du mouvement intellectuel, dans la simultanéité de la volonté, dans l'urgence irrésistible de besoins véritables ou factices que gît la force de l'impulsion, la nécessité et le pouvoir des événemens qui s'accomplissent.

Le caractère distinctif de la seconde moitié du quinzième siècle, de l'époque qui a précédé immédiatement la découverte de l'Amérique, est aisé à saisir. Les progrès du luxe et de la civilisation, dans le midi de l'Europe, avaient fait naître un besoin plus pressant des productions de l'Inde. Des voyages de terre encouragés par la ferveur religieuse des hiérarchies bouddhiste et chrétienne, comme par la politique et l'intérêt commercial, avaient étendu l'horizon géographique et la sphère des idées. De même, l'usage plus fréquent de la boussole, dû au contact des Arabes avec l'Inde et

la Chine, le perfectionnement de l'art nautique et des sciences qui y ont rapport, avaient facilité les moyens d'entreprendre des navigations lointaines. Ces circonstances devaient faire naître, presque à la fois, deux séries d'idées qu'il faut distinguer avec soin, et qui se rattachaient [1] l'une et l'autre aux traditions et aux conjectures de l'antiquité classique dont l'intérêt était ranimé par les rapports intimes de la Sicile, de l'Apulie et de la Calabre avec Byzance, par l'heureuse influence des grands hommes de l'Italie, tels que Pétrarque, Boccace et Jean [2] de Ravenne, et par l'émigration de quelques savans grecs avant la destruction de l'empire d'Orient. Confondant sous le nom d'*Inde*, d'après l'exemple des Hellènes, d'abord l'Éthiopie troglodytique et l'Arabie, puis des régions équatoriales plus lointaines de l'Afrique, au-delà du *cap des Aromates* (les régions *cinnamomifère* et *myrrhifère* [3]), pla-

[1] Voyez sur l'influence que l'érudition classique a exercée sur l'esprit de Colomb, pages 22-24 et 34-67 de cet ouvrage.

[2] Malpaghino, proprement Jean Malpighi de Ravenne (HEEREN, *Gesch. der Classiker. Einl.* § 162).

[3] Ces expresssions, empruntées à une science qui

çant depuis la domination des Romains, les richesses de l'Inde *aux extrémités de la terre*, par conséquent sur les côtes méridionales et

n'existait point encore, à la *géographie des plantes*, s'étendent déja dans Ptolémée à l'Afrique et à l'Asie à la fois. La *Myrrhifera regio* est citée (*Geogr.* lib. IV, cap. 9, p. 114) près du *Coloë Palus*, aux sources de l'Astapus, et (lib. VI, cap. 7, p. 154) près du golfe Sachalites, à l'est du Hadramaüt, dans un pays montagneux, fertile en *smyrna* et en *libanotos*. On confondit long-temps les lieux qui produisent les aromates et les épices avec ceux qui en faisaient le commerce d'entrepôt; et quoique Hérodote (III, 111) eût déja entendu dire que le *cinnamomum* naissait dans le pays « où Bacchus fut élevé », ce qui, certes, indique l'Inde (Heeren, II, 1, p. 101) et non l'Arabie (Herod. III, 107), on avait de la peine, même dans les temps modernes de l'école d'Alexandrie, à ne pas chercher la *cinnamomifera regio* en Afrique, au-delà de la côte des Troglodytes. Le roi Juba, seul auteur qui réunît la connaissance de la littérature de Carthage (Amm. Marcell. XXII, 15) à celle de la littérature romaine, avait, sous Auguste, répandu beaucoup de lumière sur le commerce des aromates de l'Orient et les routes des caravanes (Plin. VI, 28, 29. XII, 14) qui portaient ces précieuses productions; mais un ancien préjugé tendait toujours à confondre l'Inde avec les côtes que l'on pouvait atteindre en allant par le détroit de Bab-el-Mandeb, dans la mer Erythrée.

occidentales de l'Asie, le moyen-âge nourrissait l'espoir de parvenir à cette zone fortunée, soit par la circumnavigation de l'Afrique, soit par la route directe de l'Ouest qui était indiquée par la connaissance de la sphéricité de la terre. Comme le même but pouvait être atteint par deux voies différentes, deux directions d'idées devaient naître à la fois et se développer progressivement jusqu'à la seconde moitié du quinzième siècle, où Toscanelli et Colomb, Usomare et Diaz, ouvrirent avec une égale certitude de succès, des routes opposées.

Cet axiome d'Hérodote [1], « que les extrémités du monde ont obtenu (dans le partage des biens de la terre) les plus belles productions (τὰ κάλλιστα), » n'exprimait pas uniquement l'idée triste, et par cela même si naturelle à l'homme, que le bonheur est loin de nous. Il se fondait aussi sur l'observation directe, sur l'éloignement des lieux d'où les Hellènes, « habitans d'un climat tempéré, » recevaient l'*électrum* et l'étain, l'or et les aromates. A mesure que, par le commerce des

[1] III, 106.

Phéniciens, des Édomites du golfe d'Acaba (d'Elath et d'Ezion-Geber), de l'Egypte sous les Ptolémées et les Romains, les côtes de l'Asie méridionale devinrent plus connues, on reçut les productions de première main, et, dans l'imagination des hommes, les extrémités de l'οἰκουμένη, avec leurs richesses, semblèrent avancer vers l'est. Il est digne d'attention que ce soient les Arabes qui, à deux époques mémorables dans l'histoire du commerce des peuples, du temps des Lagides et des Césars, comme au quinzième siècle, à l'époque des rapides découvertes des Portugais, aient montré la route de l'Inde. Ophir, le Dorado de Salomon, s'étendit jusqu'à l'est du Gange. C'est là que fut placée cette fameuse terre de Chrysé, qui a tant occupé les voyageurs du moyen-âge, et qui paraît tantôt comme île, tantôt comme partie de la Chersonèse d'Or [1]. L'abondance de ce métal que

[1] Dion. *Perieg.* v. 589; Mela, III, cap. 7, § 7, qui ajoute spirituellement : « Aurei soli (ita veteres tradidere) aut ex re nomen aut ex vocabulo fabula »; Plin. VI, 21; Ptol. *Geogr.* VII, cap. 2, p. 176 (Argyré n'y est pas nommé); Pseudo-Arrian. *Peripl. maris Erythr.* composé suivant M. Letronne (*Christia-

l'archipel de l'Inde, surtout Borneo (Montradok) et Sumatra, verse encore actuellement dans le commerce[1], explique la célébrité de cette région. Près de Chrysé, l'île d'or, devait être placée symétriquement dans la géographie systématique des contrées lointaines, Argyré ou l'île d'argent; c'était réunir les deux métaux précieux, les richesses d'Ophir et de Tarsis (Tartessus) d'Ibérie. Chez les géographes arabes, Edrisi et Bakoui, les limites orientales du monde connu sont marquées par l'île aux sables d'argent, Sahabet et les îles aurifères Ouac-Ouac et Saïla, qu'il ne faut pas confondre avec Ceylan ou Serendive (Bakoui, p. 399; Edrisi, p. 38), et dont les chiens et les singes portent des colliers d'or. Ces groupes

nisme d'Abyssinie, p. 47), du temps de Septime Sévère ou de Caracalla, p. 37 éd. Hudsoni; Marciani, *Héracl. Peripl.* p. 14. Ce dernier Periple regarde le *pays de l'or* vers lequel tendaient les *Indodromes*, comme partie du continent, et indique de vastes pays inconnus au-delà du Σινῶν κόλπος. (Huds. I, p. 29 et 30; Salmas. *Plin. exercitationes*, p. 153, 700 et 701; Gossellin, *Rech.* t. III, p. 279 et 281.)

[1] Voyez mon *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 457, 2e éd.

d'îles étaient regardés comme voisins à la fois de Sofala d'Afrique et des Sines (du Cathay) : ce que l'on ne peut comprendre que lorsqu'on a sous les yeux la mappemonde arabe de la bibliothèque Bodleyenne, dans laquelle la Mer de Hind s'étend de l'ouest à l'est, bordée par les côtes parallèles de l'Afrique et de l'Asie. Toutes les médiocres compositions géographiques du moyen-âge, mêlant constamment une fausse érudition classique à quelques notions puisées dans les itinéraires plus modernes, ont rendu presque stéréotype la configuration extraordinaire et fictive donnée par Ptolémée ou par ses *continuateurs* inhabiles (lib. VII, cap. 2 et 3), à la Chersonèse d'Or, peu prolongée vers le sud, au *Sinus Magnus* et à cette immense péninsule des Sines, sur laquelle sont placées Thinæ et Catigara. Ce qui nous reste de journaux et de lettres de la main de Colomb est rempli à la fois des souvenirs bibliques d'Ophir et des souvenirs de Ptolémée. En faisant de pompeux éloges de l'utilité et de la valeur morale et religieuse de l'or (« con el qual se hace tesoro y con el tesoro quien lo tiene, *hace cuanto quière en el mundo* y llega a que *echa las animas al paraiso* »), Colomb rap-

pelle à la reine Isabelle[1] comment l'historien Joseph nous apprend que le roi Salomon tira son or (666 quintaux) de la *Aurea* (il veut dire de la Chersonèse d'Or). Il affirme que la terre de Veragua (au N. O. de l'isthme de Panama), qui, en deux jours, lui a donné plus de signes de richesses que l'Española en quatre années, est cette *Aurea* des Indes. « Il ne me paraîtrait pas décent, dit l'amiral, d'ôter au chef (Quibian) de ce pays, par vol et violence (*por via de robo*), tout ce qu'il possède en or; mais je saurai mettre bon ordre à cette affaire; de sorte qu'en évitant[2] le scandale et les bruits fâcheux (*escandalo y mala fama*), je saurai faire arriver tout aux caisses royales de Vos

[1] Voyez t. I, p. 110.

[2] Ce procédé délicat se trouve décrit dans la lettre datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503. (Nav. t. I, p. 310.) Il rappelle presque involontairement un trait de franchise d'un autre grand homme de la même époque, de Fernand Cortez, qui n'ayant point encore reçu les ambassadeurs de Montezuma, assure à son souverain, dans une lettre datée de la Ricca villa de la Frontera, « que ce riche et puissant seigneur (mexicain), mort ou vivant (*preso ó muerto*), » doit tomber entre ses mains. *Cartas public. por el Arzobispo de Mexico* (depuis cardinal) *Lorenzana*, p. 39.

Altesses; au point qu'il ne restera pas un seul grain d'or à ce prince de Veragua. » J'ai déja parlé (tome I, page 70) « de la mystérieuse fin de l'Orient, où est la *montagne Sopora*[1], que les navires de Salomon mettaient trois ans à atteindre, et que Leurs Altesses possèdent aujourd'hui dans l'île d'Haïti. » Pendant le troisième voyage, celui dans lequel on découvrit la côte de Paria, Colomb est rempli d'idées bibliques. Le site du Paradis, qu'il vient de trouver, et les richesses « du pays montagneux d'Ophir (*Monte Sopora*), » agitent son imagination. Dans le dernier et quatrième

[1] Lettre du troisième voyage, de la main de Fray Bartolomé de Las Casas, conservée dans les archives du duc d'Infantado. (NAVARRETE, t. I, p. 244.) La forme *Sophira* sous laquelle les Septante donnent le nom d'*Ophir*, rappelle, dans Ptolémée, plus encore que la *métropole Sapphara* d'Arabie (lib. VI, cap. 7, p. 156), le *Soupara* de l'Inde (lib. VII, cap. 1, p. 168), dans le golfe de Cambaye (*Barygazenus Sinus*), qu'Hésychius nomme « une région célèbre en or. » C'est l'*Upara* (mauvaise leçon) du Periple de la mer Érythrée. (*Geogr. minor.* t. I, p. 30.) Voyez aussi GOSSELLIN, *Rech.* t. III, p. 208; et les nouvelles et curieuses discussions de M. FRÉDÉRIC KEIL, *Ueber die Hiram-Salomonische Schiffahrt*, Dorpat, 1834, p. 40-45.

voyage, il revient à la Chersonèse d'Or et aux notions puisées dans Ptolémée, par l'intermédiaire de Pierre d'Ailly et de Nicolo di Lira.

Un changement assez important, qui date du temps de la topographie chrétienne de Cosmas, et que des voyages de terre avaient favorisé dans le moyen-âge, est l'opinion systématique de porter les richesses de l'Inde, les épices, les aromates, les diamans et les métaux précieux vers la partie la plus orientale du continent de l'Asie. L'Indicopleuste avait fait connaître les côtes des Tzines, baignées par une mer de l'est; les Sinae de Ptolémée, au contraire, étaient plus éloignés que le Sinus Magnus. La mappemonde de Behaim porte Chrysé (Crisis) et Argyré de l'embouchure du Gange au-delà du méridien de Java Major (Borneo?), vers Zipangou, le Japon [1]. Je trouve même dans l'*Opuscule géogra-*

[1] Behaim fait suivre (de 40° lat. aust. à 38° lat. bor.) Java minor, Angama (Angaman de Marco Polo, sans doute une corruption d'Andaman, les Maniola de Ptolémée), Java minor, Insula Candyn, Argyre, Crisis, Thilis et Zipangut dans l'*Oceanus Indiæ superioris*; enfin, les îles Cathai dans l'*Oceanus Indiæ orientalis*, qui s'étend au nord jusqu'aux 50°.

phique de Myritius, dédié à un commandeur de Malte, le B[on] de Riedesel-Kamberg (Ingolst. 1590, p. 128) : « Zipangri olim Chryse dicta, » indication d'autant plus remarquable que nous savons, par le récit de Barros, que, lorsque de retour de son premier voyage, le 4 mars 1493, Colomb fut forcé de relâcher dans le Tage, et de faire sa cour au roi et à la reine de Portugal, dont l'affection lui était plus que douteuse, il trouva bon de répandre le bruit « qu'il venait de *Zipangou*, d'où il apportait[1] de l'or en abon-

[1] Barros (Dec. I, lib. III, c. 11) appelle Colomb « eloquente e bom latino o qual decia que venha de l'isla Cypango e trazia muito ouro. » Dans la *Vie* de l'amiral, publiée par son fils (cap. 40), où l'on s'étend longuement sur la visite faite à la cour, au palais de Valdeparaiso, près de Lisbonne, et dans le journal de la première navigation conservé par Las Casas, il n'est question que d'un retour de l'*Inde* et d'*Indiens* qu'on montrait. Muñoz paraît croire (lib. IV, § 12) que l'amiral nommait par ruse Zipangou, pour ôter tout soupçon qu'il venait d'une terre comprise dans la *capitulation* conclue entre le Portugal et l'Espagne, par exemple des côtes d'Afrique, ou, comme on disait alors, de la *Mina de Portugal y de Guinea*. Mais en examinant avec attention le journal de Colomb et les écrits de son fils,

dance. » Sur le globe de la bibliothèque du grand duc de Weimar, que nous avons déja cité comme antérieur à l'année 1534, et qui figure l'isthme de Panama percé par un

je reconnais que cette prétendue ruse était l'effet d'une persuasion intérieure. L'amiral, embarrassé de dire où il avait été, penchait pour cette île de Zipangou (Cipango), que l'itinéraire projeté de Toscanelli lui avait fait connaître en 1474, et qui occupait tellement son imagination, que cinq jours avant la découverte de Guanahani, il déclara à Martin Alonzo Pinzon « qu'il vallait mieux aller d'abord à la terre ferme (de l'Asie), et puis aux îles parmi lesquelles se trouvait Cipango. » (Nav. t. I, p. 27.) Le fils de Colomb (cap. 20) dit positivement « que son père ne s'attendait à voir la terre que 750 lieues à l'ouest des Canaries, et qu'il aurait trouvé Haïti appelé alors Cipango (*la Española llamada entonces Cipango*), s'il avait cinglé plus au sud. » Après la découverte de Guanahani, le 13 octobre, Colomb exprime encore dans son journal « le désir de rencontrer (*topar*) Cipango ; » mais avant d'y arriver, il longe la côte N. O. de Cuba, croit que c'est celle d'un continent, et au plus à cent lieues de distance des grandes villes du Cathai (Zaitoun et Quinsai), que, d'après les récits de Marco Polo, Toscanelli lui avait vantées. « Y es cierto, dice el Almirante, questa es la Tierra firme y que estoy, dice el, ante Zayto y Guinsay. » *Journal du* 1er *nov.* 1492. Nav. t. I, p. 46). Plus tard, comme nous le verrons ailleurs, dans une lettre

détroit (comme cela se voit aussi dans une mappemonde chinoise très moderne de Limingtchhe, publiée en 1820), on voit Zipangou 5° à l'ouest de Veragua, avec l'inscription :

au contador San Angel (à bord de la Caravela près des îles Canaries, le 15 février 1493), il nomme Cuba de nouveau une île; mais extrêmement attentif à l'analogie des dénominations géographiques, il marque avec intérêt dans son journal, « que le roi d'Española, que les indigènes appellent l'île Bohio, assurait que très près de là, à Cipango, *a que ellos llamaban Civao* (c'est encore une partie d'Española), il y avait beaucoup d'or. » (Nav. t. I, p. 114.) Une ressemblance accidentelle de sons a favorisé ces jeux d'une imagination trop mobile. Le secrétaire du sénat de Bruxelles, Wytfliet, dans une géographie américaine, annexée à l'édition de la géographie de Ptolémée de 1597, nous apprend que les habitans (Caribes) de Matitina avaient dans leur île des montagnes appelées Cipangi, et que, par analogie, ils désignaient par ce même nom le pays montagneux d'Hispaniola. (*Descriptionis Ptolemaicæ argumentum sive occidentis notitia, studio Cornelii Wytfliet.* Lov. 1597, p. 146 et 166.) Pour compléter l'aperçu des opinions systématiques dont l'influence guidait Colomb, je ferai observer, en terminant cette note, que, suivant son fils (cap. 7 et 29), il prenait les Açores pour l'Atlantide, les îles du cap Vert pour les Gorgones, et l'est de l'Inde, à 40 journées de navigation des Gorgones, pour les Hespérides.

« *Zipangri ubi piper et auri copia.* » L'idée que les richesses de l'Inde se trouvaient à l'est ou au sud-est de l'Asie était devenue si générale au quinzième siècle, que Colomb, émerveillé de la beauté du paysage de la côte de Cuba, près de Puerto Principe, marqua dans son journal (14 nov. 1492) l'observation suivante : « Je crois que ces îlots (du canal Viejo) appartiennent aux îles innombrables que les mappemondes placent *en fin del Oriente;* je pense qu'ils sont riches en épiceries et en pierres précieuses, et qu'ils augmenteront en nombre vers le sud. » L'influence du climat, exercée jusque sur les productions de la nature inorganique, était alors une doctrine si généralement répandue « que por el mucho calor que padecia el Almirante, arguye que en estas Indias y por alli donde andaba, debia de haber mucho oro. » (Journal du 21 nov. visiblement altéré par des additions de Las Casas, puisqu'il y fait mention de la Floride.) « Aussi long-temps que Votre Seigneurie, écrit en 1495 un lapidaire de Burgos, Mossen Jaime Ferrer, à Christophe Colomb (en la gran Isla de Cibau), n'aura *pas rencontré de nègres* pendant les progrès sur-

prenans de ses découvertes, et atteint le *Sinus Magnus* de Ptolémée, elle ne peut compter sur de grandes choses (les vrais trésors), comme épiceries, diamans et or. » Cette lettre, accollée à des projets de méthodes de longitudes, et à des réponses dans lesquelles le grand cardinal d'Espagne (Mendoza) appelle le lapidaire-cosmographe son *especial amigo*, a été publiée à Barcelone en 1545, dans un livre très rare, qui porte le titre bizarre de *Sentencias catholicas del Divo poeta Dant*. Le contemporain de Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, énonce un vif mécontentement de l'expédition de Lucas Vasquez de Ayllon à la Floride. « Qu'avons-nous besoin, s'écrie-t-il (*Ocean*, Dec. VIII, cap. 10), de productions toutes semblables aux productions vulgaires du midi de l'Europe! Au sud, au sud! Quiconque cherche des richesses ne doit pas aller vers de froides régions boréales. » Aussi Diego Ribero ajoute, en 1529, dans sa célèbre mappemonde, près de la Tierra de Garay (Floride occidentale), ces mots : Le pays est pauvre en or, parce qu'il est trop éloigné du tropique du Cancer. Ces croyances, fondées sur des analogies incomplètes transmises par l'anti-

quité [1], croyances qui assujétissaient aux mêmes limites, au climat des tropiques, les épices et les gemmes, ont à peine disparu [2] entièrement parmi nous. Le vague attaché, surtout depuis les quatrième et sixième siècles de notre ère, à la dénomination Inde, qui fut arbitrairement étendue aux régions méridionales de l'Asie, de l'Arabie et des côtes éthiopiennes de la Mer Rouge [3], rendaient presque synonymes les expressions de zone de l'Inde et de zone des Palmiers. On ajoutait aux Indes *extérieures* et

[1] Strabo, lib. II, p. 127, Cas. dans l'admirable morceau sur les avantages de l'Europe.

[2] Lorsque dans l'expédition que j'ai faite, en 1829, par ordre de l'empereur Nicolas, dans la Russie asiatique, deux de mes compagnons de voyage, M. Schmidt et le comte de Polier, on découvert sur la *pente occidentale* de l'Oural, presque par les 60° de latitude nord, les premiers diamans qui aient été trouvés en Europe, on a d'abord douté de la réalité de cette découverte, « parce que de vrais diamans n'appartiennent qu'au « climat des Indes. »

[3] Voyez tome I, page 98. Le *pays de l'or*, Chavilah, l'antique Dorado du Phase, portait, à cause de sa richesse même, malgré sa position boréale, le nom d'Inde Pontique. (Rosenmüller, *Bibl. des Alterth.* t. I, p. 204.)

intérieures des premiers auteurs chrétiens, aux trois Indes de Marc Polo, très différentes de celle de Fra Mauro, l'expression d'Inde *supérieure*, par laquelle on désignait les côtes orientales de l'Asie, par conséquent une partie du Cathai. Le commerce d'entrepôt qui se faisait en épiceries dans les ports de la Chine, contribuait sans doute à cette confusion d'idées. Marignola nomme tout le Manzi la *Grande Inde*. L'Amérique[1], dès qu'elle fut découverte, semblait faire partie de l'Inde supérieure, soit comme continent, soit comme *Ante-Ilha* d'Asie.

Lorsqu'on s'élève à des considérations générales de physique du globe, et que l'on examine le relief des deux grandes masses continentales qui dépassent aujourd'hui le niveau de la surface de l'Océan, on distingue soit leur configuration individuelle (articulation,

[1] « Americus Vesputius maritima loca Indiæ superioris perlustrans eam partem quæ *superioris Indiæ* est, credidit esse insulam : alii vero nunc recentiores hydrographi (v. c. Magellanus, 1519) eam terram ulterius ex ulla parte invenerunt esse continentem Asiæ. » Telle était l'opinion émise, en 1533, par SCHONER, *Op. geogr.* P. II, c. 1 et 20.

élargissement vers le nord, terminaison pyramidale vers le sud à différens éloignemens du pôle, abondance d'îles opposées aux côtes orientales), soit les rapports de proximité ou d'éloignement entre les deux mondes. Ces circonstances, auxquelles se lie la position géographique de quelques groupes d'îlots interposés comme lieux de passage ou stations intermédiaires, ont nécessairement influé sur les chances qu'ont eues les habitans des deux continens de se révéler leur existence mutuelle. Par les 60° et 70° de latitude boréale, l'accroissement de masses continentales est tel que la largeur des mers y forme, peu au-delà de la huitième partie de la circonférence du globe, correspondant à ces parallèles. L'Amérique se rapproche de l'ancien continent sur trois points, à moins de six cents lieues marines (de 20 au degré équatorial) entre l'Écosse ou la Norvège et le Groenland oriental, entre le cap nord-ouest d'Irlande et les côtes du Labrador, entre l'Afrique et le Brésil. La première de ces distances n'est presque que la moitié des deux autres. Le canal de l'Atlantique entre le cap Wrath d'Ecosse et Knighton-bay (lat. 69° 15′) au sud de Scoresby-Sound

du Groenland oriental, n'a que 270 lieues de largeur, et l'Islande se trouve dans la direction de cette traversée; c'est la distance du Hâvre à Varsovie. De Stadtland (62° 7′) en Norvège, au même point du Groenland oriental, il y a 280 lieues marines. La vallée longitudinale de l'Atlantique, qui sépare les deux grandes masses continentales, en offrant des angles saillans et rentrans, qui se correspondent (du moins de 75° N. à 30° S.), s'élargit vers le parallèle de l'Espagne où du cap Finistère à Terre-Neuve il y a 617 lieues marines. Elle se rétrécit une seconde fois, dans le voisinage de l'équateur, entre l'Afrique (côte du cap Roxo près du banc des Bissagos e Sierra-Leone) et le cap Saint-Roque. La distance de continent à continent, dans une direction N.E.—S.O. sur laquelle se trouvent les îlots et écueils des Roccas, de Fernando Noronha, du Pinedo de San-Pedro et de French Shoal, est de 510 lieues, en supposant le cap Sierra-Leone, d'après le capitaine Sabine, lg. 15° 39′ 24″, et le cap Saint-Roque, d'après l'amiral Roussin et l'habile observateur M. Givry, lg. 37° 37′ 26″. Le point le plus rapproché de l'Afrique est probablement la pointe Toiro, près du

village Bom-Jesus (lat. 5° 7′ aust.), tandis que la saillie la plus orientale de l'Amérique est de 2° à 3° plus au sud, entre le Rio-Parahyba do Norte et la rade de Pernambuco. Cette largeur de l'Atlantique entre Sierra-Leone et le Brésil, est la distance du Havre à Moscou ou plutôt à Jaroslav en Russie. Les traversées si communes dans la navigation de la Méditerranée nous fournissent des comparaisons encore plus faciles à saisir. Il y a de l'Écosse au Groenland oriental (minimum de distance), comme de Gibraltar au cap Bon; de l'Afrique au Brésil, comme de Gibraltar à Bengasi et aux côtes de la Cyrénaïque. Mais le rapport de ces distances change entièrement, si l'on se rappelle que les terres situées au nord du cercle polaire, peuplées par quelques misérables tribus d'Esquimaux, l'immense péninsule du Groenland, récemment explorée par Scoresby, Sabine et le capitaine-lieutenant danois Graah, les Arctic-Highlands au nord de la baie de Baffin, et les terres découvertes par Parry en 1819 et 1820, formant les côtes septentrionales du canal de Barrow, et connues sous les noms de North-Devon, North-Georgia et Melleville-Island, sont entièrement séparées de l'Amérique conti-

nentale et l'enveloppent vers le nord. C'est ainsi que sur une moindre échelle, la Scandinavie, habitée par des peuples de race germanique, enveloppe le nord-est de l'Europe et rappellerait un phénomène de configuration semblable, si l'isthme de Finlande, rempli de lacs, était rompu entre le golfe de ce nom et la Mer Blanche. La Scandinavie américaine, tout insulaire et circumpolaire, à limites entièrement inconnues vers le nord-est et le nord-ouest, appartient à l'Amérique du même droit que l'archipel de la Terre-de-Feu ; elle lui appartient comme la Nouvelle-Zemble, le Japon et Ceylan font partie de l'Asie. La direction des côtes orientales de l'Amérique, depuis la floride jusqu'au 70° de la latitude, est (malgré la vaste étendue d'une mer intérieure communiquant avec l'Atlantique par le détroit de Davis) si uniforme du sud-ouest au nord-est [1] que la partie la plus orientale du Groenland (la terre d'Edam [2],

[1] Direction presque parallèle aux côtes occidentales de l'ancien continent (S. S. O.-N. N. E.) des caps Blanc et Bojador au cap Nord de la Norvège.

[2] Si l'on voulait objecter l'incertitude de cette position, je rappellerais que le capitaine Sabine, dans son courageux voyage pour la détermination de la figure

vue l'an 1655 par les Hollandais, en latitude 77° 25′) est de 3° ½ plus orientale que le cap Blanc d'Afrique, et seulement de la même quantité plus occidentale que le cap Slyne d'Irlande. Il résulte de cette direction que la région continentale de l'Amérique reste plus éloignée de l'Europe que la côte déserte du Groenland oriental; aussi la moindre distance de l'Irlande au Labrador est de 542 lieues marines, presque d'une trentaine de ces lieues plus grande que la distance de l'Afrique au Brésil. Mais tel est le froid qui règne sur la côte orientale d'un continent, par des latitudes où tombe de la neige en abondance et où dominent les vents ouest qui sont par conséquent des vents de terre; telle est la différence de position et l'inflection des lignes isothermes en Amérique et en Europe, que, pour trouver une terre que l'Européen puisse habiter avec quel-

de la terre par l'observation du pendule, s'est avancé, en 1823, sur cette côte jusqu'à 76° de latitude, au nord de Roseneath-Inlet, et que 1° ½ au sud de la terre d'Edam, il se trouvait déja par long. 21° 23′. Des cartes plus anciennes avançaient le Groenland encore plus vers l'est, de sorte que la partie la plus orientale était sous le méridien d'Edimbourg.

que agrément, il faut avancer du Labrador vers l'embouchure du St.-Laurent. Nous marquerons encore cette distance (690 lieues marines) de l'Irlande au St.-Laurent avec quelque précision, parce que l'embouchure du grand fleuve a été l'objet des premières incursions des colons islandais, près de cinq cents ans avant Colomb et Sébastien Cabot. Dans ces considérations de géographie physique, il ne s'est agi jusqu'ici que d'évaluations de distances directes, non de routes que suivent les peuples à travers l'Océan, favorisés ou contrariés par les vents ou les courans, attirés et déviés par les avantages qu'offrent des îles interposées ou des stations intermédiaires. L'Islande, les Açores et les Canaries sont les points d'arrêt qui ont joué le rôle le plus important dans l'histoire des découvertes et de la civilisation, c'est-à-dire dans la série des moyens qu'ont employés les peuples de l'Occident pour étendre la sphère de leur activité et pour entrer en rapport avec les parties du monde qui leur étaient restées inconnues. Près de l'entrée de l'antique fleuve *Ogenos* (Océan), les îles Fortunées furent connues aux Phéniciens et aux Hellènes, dès qu'ils tentèrent de

dépasser les colonnes de Briarée. La découverte de l'Islande précéda celle des Açores, groupe intermédiaire par sa position en latitude, mais de quelques degrés plus occidental que l'antique Thulé, dont la côte de l'est coïncide presque avec le méridien de Ténériffe. Ces îlots [1], jetés entre les deux continens, ont perdu de leur importance, depuis qu'ils n'ont plus été les avant-postes de la civilisation européenne, des points d'attente et d'espérance. Lorsque l'exploration des côtes d'Afrique et d'Amérique a été consommée, ils n'ont plus eu d'intérêt historique. Il ne leur est resté que l'avantage matériel de servir de lieux de relâche et de colonisation agricole.

[1] Il y a de l'extrémité septentrionale de l'Ecosse à l'Islande 162 lieues marines; de l'Islande à l'extrémité sud-ouest du Groenland 240 lieues; de cette extrémité aux côtes du Labrador 140 lieues; à l'embouchure du Saint-Laurent 260 lieues; de l'Islande directement au Labrador 380 lieues. Il y a du Portugal (embouchure du Tage) aux Açores (Saint-Michel) 247 lieues; des Açores (Corvo) à la Nouvelle-Ecosse 412 lieues; des Canaries (Ténériffe) au continent de l'Amérique méridionale (à l'embouchure de l'Oyapok, dans la Guyane française, en supposant le fort de Cayenne, avec M. Givry, à 3° 38 35') 820 lieues marines.

L'étendue du Nouveau Continent est immense dans sa partie boréale, surtout au-delà des 60mes degrés de latitude, où le maximum de sa largeur continentale de l'ouest à l'est, du cap du Prince de Galles à la terre d'Edam, ou si l'on préfère un point déterminé avec plus de certitude astronomique par le capitaine Sabine, à Roseneath-Inlet dans le Groenland oriental, est de 154° ¼, ou [1] de 148° 20′. A cette hauteur, les deux mondes vers l'est de l'Asie sont tellement rapprochés qu'un détroit de 17 ½ lieues marines de largeur seulement les sépare [2], et que les Tchouktches d'Asie,

[1] La différence de longitude de 148° ⅓ offre à peu près 59° ½ de moins que le maximum de la largeur de l'ancien continent, entre les méridiens du cap Oriental (détroit de Behring) et le cap Vert d'Afrique. Cette différence se fonde sur les observations de MM. Beechey et Sabine. Si l'on se borne à la masse vraiment continentale depuis le cap du Prince de Galles (détroit de Behring) jusqu'au cap de S.-Louis (Labrador), on trouvera 112° 35′.

[2] D'après les observations faites pendant l'expédition du *Blossom* (Beechey, t. II, p. 673), la largeur du détroit de Behring est déterminée par la position du cap Est (d'Asie), lat. 66° 3′ 10′ ; long. Paris, 172° 4′ 14″, et par celle du cap (Américain) du Prince de Galles ,

malgré leur haine invétérée contre les Esquimaux du golfe de Kotzebue, passent quelquefois aux côtes américaines. Cette grande proximité des continens se révèle aussi dans la distribution géographique des végétaux. C'est surtout au nord du détroit de Behring que le Rhododendron, l'Azelia procumbens, l'Uvularia asplenifolia, et les Liliacées de la flore alpine du Kamtchatka, couvrent[1] le littoral américain qui, bas et sablonneux, jouit d'une température plus douce que la côte asiatique. Lorsqu'on considère attentivement la configuration extraordinaire de l'Asie et cette chaîne d'îles qui,

lat. 65° 33′ 30″, long. 170° 19′ 34″. La distance entre les deux caps est par conséquent, en la calculant dans la supposition de la terre sphérique de 52′ 9″ 2. Cook croyait la largeur du détroit de 44 milles seulement. A peu près au milieu du canal se trouvent les îles de Saint-Diomède (îles de Krusenstern, I. Ratmanoff et Fairway-Rock).

[1] Adelbert von Chamisso, *Bemerkungen auf der Entdeckungs Reise des* Rurik, 1821, p. 166 et 177. La hauteur qu'acquièrent les pins réunis en petites forêts dans la baie de Norton, vis-à-vis du promontoire rocailleux Tchukotzkoy-Noss et du golfe d'Anadyr, prouve surtout cette différence de température entre les côtes de l'est et de l'ouest.

presque sans interruption, se prolonge de la péninsule du Kamtchatka par les Kouriles, Yeso, le Japon, les Lieou-Kieou (Loo Choo), Formose, les Bachis et les Babuyanes aux Philippines, du 20me au 52me de latitude, on conçoit comment cette longue traînée d'îles de grandeurs très différentes, formant avec le littoral du continent diversement articulé, quatre *Méditerranées à plusieurs issues*[1] (les mers d'Okhotsk, de Taraïkaï, du Japon et de la Chine) devait exciter les peuples du continent à former des rapports de commerce, de colonisation et de propagande religieuse avec les habitans des îles opposées. L'étude plus approfondie que dans ces derniers temps, grace aux travaux d'Abel Rémusat, de Klaproth et de Siebold, on a fait de l'histoire de la Chine, du Japon et de la Corée, prouve l'influence que ces rapports ont exercée sur les progrès de la civilisation et sur l'extension du bouddhisme. Dans tout l'est et le nord de l'Asie, cette extension semble liée à l'adoucissement des mœurs et au goût pour les lettres.

[1] Je me sers de la nomenclature hydrographique de M. de Fleurieu.

Deux cent neuf ans avant notre ère, l'expédition mystique de Thsin-chi-Houang-ti parcourut la mer de l'Est « pour chercher un remède qui procure l'immortalité de l'ame. » A cette occasion, trois cents couples de jeunes gens se fixèrent au Japon [1]. Le caractère particulier de littoral continental, et d'une chaîne d'îles qui s'offre à la vue du navigateur, tantôt comme une langue de terre brisée, tantôt comme des soulèvemens volcaniques, suivant une même direction (S. S. O.-N. N. E.), pourrait faire croire que des nations commerçantes, et qui connaissaient très anciennement l'usage de la boussole, auraient pu être conduites progressivement vers l'Amérique occidentale (par le détroit de Behring, ou par la longue chaîne arquée des îles Aleoutiennes, qui joint presque les péninsules d'Alaska et du Kamtchatka), par les 60° de latitude. Rien ne prouve cependant jusqu'ici que, dans les temps historiques, cette navigation ait eu lieu, ni qu'une découverte due au hasard, à la violence d'une tempête, soit devenue le motif

[1] HUMBOLDT, *Tableaux de la nature* (2e éd.), t. I, p. 169.

d'une communication entre les deux continens.

Un savant, dont le nom jouit d'une juste célébrité, Deguignes le père, s'est trompé lorsque, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*[1], il a annoncé, il y a plus de quatre-vingts ans, que les Chinois, dès le cinquième siècle de notre ère, avaient connu l'Amérique et que leurs vaisseaux allaient au Fousang, situé à 20,000 li de distance du Tahan; que le Fousang est la côte nord-ouest du Nouveau Continent, tandis que le nom de Tahan désigne le Kamtchatka. Il a pris, pour la relation d'une navigation, la notice donnée par un religieux bouddhiste[2] sur le Fousang, qui était sa pa-

[1] Vol. XXVIII, p. 505.

[2] C'est au zèle ardent de ces religieux voyageurs que seront dues les connaissances les plus précieuses de l'état de l'Asie centrale, depuis le cinquième, jusqu'au septième siècle. Il suffirait de nommer ici le voyageur bouddhiste Fahian, parti de Tchhangan pour les monts Tsoungling, l'an 399, et dont le livre intitulé *Foe Koué Ki, Relation des royaumes Bouddhiques*, traduit par Abel Rémusat et commenté par ce savant et par Klaproth, offre la relation circonstanciée. Une dé-

trie; notice insérée dans les *Grandes Annales de la Chine*. M. Klaproth[1], par l'analyse critique de cette notice, a prouvé que le Fousang, dans lequel la loi de Bouddha et les institutions monastiques avaient été introduites, dès l'année 458 (de J.-C.), est le Japon même. D'après les distances indiquées par le moine Hoeï-chin, natif du Fousang, pays de vignes, dans lequel on se sert de chars attelés de bœufs à longues cornes, de chevaux et de cerfs, M. Klaproth a fait voir que le pays de Tahan, situé à l'ouest du *Vinland*[2] *d'Asie*, ne peut

couverte récente faite par ce dernier sinologue célèbre, la découverte du voyage de Hiuan-thsang dans la Transoxiane, les environs du lac Temourtou, le Candahar, la vallée de Pamilo (Pamir) et l'Inde (de Palibothra ou Pataliputra, au Ceylan), vers les années 630 à 650, présentera un intérêt bien plus grand encore.

[1] *Recherches sur le pays de Fousang mentionné dans les livres chinois, et pris mal à propos pour une partie de l'Amérique* (Nouv. Annales des Voyages, t. XXI, 2e série).

[2] C'est une analogie curieuse qu'offre le pays à vignes de Fousang (l'Amérique chinoise de Deguignes) avec le Vinland des premières découvertes scandinaves sur les côtes orientales de l'Amérique.

être autre chose que l'île de Taraïkaï, que nos cartes nomment faussement Saghalien [1]. La seule indication de la fréquence des chevaux, de l'usage de l'écriture et de la fabrication du papier, au moyen de l'écorce du *Fou-sang* ou

[1] Voici comment M. Klaproth explique la cause de cette méprise géographique propagée avec obstination par les cartes les plus modernes. Quand les cartes dressées par ordre de Khang hi eurent paru à Peking, les jésuites en envoyèrent en France un exemplaire accompagné de calques sur lesquels on avait transcrit une partie seulement des noms en caractères romains. Sur ces calques, que d'Anville réduisit pour l'ouvrage du P. Duhalde, et que l'on conserve à Paris, on trouvait près de l'embouchure du fleuve Amour ou *Sakhalian oula* (fleuve noir), ces mots inscrits en mandchou : *Sakhalian angga khada*, ce qui signifie « Rochers de l'embouchure noire. » Cette désignation de quelques petits rochers, situés dans le bassin de l'Amour, a été prise par d'Anville pour le nom de la grande île, que les indigènes appellent *Taraïkaï*, et les Japonais *Karafto*, d'après l'un des caps qui se prolonge dans la mer vers la partie septentrionale du Yeso. Le nom de *Tchoka*, que La Pérouse donne à Taraïkaï, n'appartient qu'à la côte occidentale. Les successeurs de d'Anville ont abrégé le *Sakhalian angga khada* en *Sakhalien* ou *Saghalien*. Voyez *Notice des travaux exécutés en Chine pour dresser la carte de cet empire*, p. 26 (ouvrage imprimé, mais point encore publié).

mûrier utile, aurait dû rappeler à Deguignes que Hoeï-chin ne parle pas de l'Amérique. Quel intérêt d'ailleurs pourrait attirer au-delà des 50° de latitude des peuples qui habitaient d'heureux climats, et dont les navigations comme leur boussole, étaient plutôt dirigées vers le sud. Les Chinois ont eu sans doute très anciennement des rapports politiques avec les peuples de race toungouse établis sur les rives de l'Amour et au nord de la Corée; ils connaissaient, du temps de la dynastie de Thang, les Koulihans et les Toupho, près du lac Baïkal; mais ces connaissances n'étaient dues qu'à des voyages faits par terre parmi les Barbares du nord.

Depuis que l'on a examiné avec soin la correspondance entière du P. Gaubil, qui déja avait offert à l'illustre Laplace de si précieux renseignemens sur la longueur de l'ombre méridienne dans les solstices observée par les Chinois l'an 1100 avant notre ère, on est à même d'appuyer les doutes de M. Klaproth par l'autorité du plus savant des missionnaires jésuites. « Tout ce que vous me dites, écrit [1]

[1] *Nouv. Journ. asiatique*, 1832, p. 335.

le P. Gaubil à un de ses confrères, à Paris, en 1752, du mémoire de M. Deguignes, sur le Wenchin[1] et le Tahan, et des voyages à de grandes distances, au nord-est du Japon, pourrait vous porter à croire que les Chinois aient connu l'Amérique. Les textes ne prouvent rien, et avec des raisonnemens aussi vagues, on pourrait soutenir que les Chinois sont parvenus en France, en Italie et en Pologne. » Ce goût de fictions et d'hypothèses chimériques, que le P. Gaubil reproche aux géographes, et qui, tout récemment encore, a fait attribuer aux Hindoux une antique connaissance des îles Britanniques, se retrouve, et sans qu'on puisse en médire, chez les poètes chinois. Le pays de Fousang est le théâtre de leurs féeries et, d'après la tendance nationale pour le luxe des soieries, les mûriers de plusieurs milliers de toises de hauteur et des vers

[1] « Le Wenchin, ou pays des peuples tatoués, est la pointe méridionale de l'île de Yeso, occupée par les Aïnos (velus), qui ont encore de nos jours l'usage de se peindre le visage et tout le corps de différentes figures. » KLAPR. *sur le Fousang*, p. 10, et *Annales des Empereurs du Japon*, 1834, p. VIII.

à soie de six pieds de longueur ne pouvaient y manquer.

Si, jusqu'ici, aucun fait historique n'offre l'indice d'une communication spontanée des peuples civilisés de l'Asie orientale avec le Nouveau Continent, il n'en est pas moins possible qu'une tempête ait pu jeter des Japonais ou des Sianpi, de la race coréenne, sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Des événemens de ce genre ne doivent pas nous occuper dans les recherches qui sont l'objet de cet ouvrage. Gomara assure que dans le seizième siècle on prétendait avoir trouvé sur les côtes du Quivira et de Cibora (l'Eldorado du Mexique boréal, site fabuleux d'une ancienne civilisation) les débris d'un navire du Cathay [1]. Mais dans ce temps assez rapproché du moyen-âge, comme quelquefois de nos jours, la crédulité interprétait des faits mal observés pour étayer des systèmes. La dispersion de la flotte que Khoubilaï Khan, fondateur de la dynastie des Yuan et frère de Manggou Kakhan, envoya en 1281, pour conquérir le Japon, a fait naître des hypothèses par lesquelles Rein-

[1] *Historia general de Indias*, p. 117.

hold Forster et M. Ranking[1] ont voulu expliquer de grands changemens dans la civilisation et l'état politique du Pérou. Il me paraît indubitable que les monumens, les divisions du temps, les cosmogonies et plusieurs mythes que j'ai discutés dans mon ouvrage sur les *Monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, offrent des analogies frappantes avec les idées de l'Asie orientale, analogies qui annoncent d'anciennes communications, et ne sont pas le simple résultat d'une identité de position dans laquelle se trouvent les peuples à l'aurore de la civilisation. Par quelle voie ces communications lointaines se sont-elles accomplies? Comment la culture intellectuelle s'est-elle conservée en traversant les régions boréales dans lesquelles les deux continens se rapprochent l'un de l'autre? Voilà des problêmes que l'on ne saurait résoudre dans l'état actuel de nos connaissances. Au Mexique, le flux des peuples d'Aztlan a été sans doute di-

[1] *Historical Researches on the conquest of Peru, Mexico, and Bogota in the thirteenth century by the Mongols*, 1827, p. 34-45. Cet ouvrage est intimement lié à un autre qui porte le titre de *Researches on the wars and sports of the Mongols and Romans*, 1826.

rigé du nord au sud, mais on ne peut suivre ces migrations que jusqu'au Rio Gila, tout au plus jusqu'au lac de Teguajo, qui ne paraît pas dépasser le parallèle de 41 degrés. La question de la première population de l'Amérique n'est pas plus du ressort de l'histoire que les questions sur l'origine des plantes et des animaux et sur la distribution des germes organiques, ne sont du ressort des sciences naturelles.

Si la grande proximité de l'Asie et de l'Amérique appartient à une zone inhospitalière et glacée sous la latitude du Labrador, de la mer de Hudson, du lac des Esclaves et du fleuve Anadyr, les côtes des deux continents, en avançant vers le sud, sont dirigées dès le parallèle des 60 degrés, dans une direction tellement opposée et en se fuyant, pour ainsi dire, que par les 30 degrés de latitude sous le parallèle de Nanking et de la nouvelle-Orléans, le littoral de la Chine est déja éloigné de 123° du littoral de la Vieille Californie, c'est-à-dire trois fois autant que l'est l'Afrique de l'Amérique méridionale. C'est là un des caractères distinctifs de l'Océan-Pacifique, appelé avec raison le *Grand-Océan*. Son bassin n'offre pas la forme d'une vallée longitudinale à angles sail-

lans et rentrans, qui se correspondent comme dans celui de l'Atlantique. Depuis le détroit de Behring, les côtes opposées s'écartent avec une égale rapidité, celles de l'Asie étant dirigées S. O.-N. E. celles de l'Amérique S. E.-N. O. On dirait que dans le soulèvement des deux masses continentales, il y ait eu du côté oriental du Nouveau-Monde, une connexité de forces qui ait déterminé simultanément les contours des masses américaines et ceux du Vieux-Monde, tandis que dans le bassin plus vaste de l'Océan Pacifique, des causes plus indépendantes entre elles, ont produit des effets entièrement dissemblables. En rattachant des vues de géologie ou plutôt de géographie physique aux chances qui se sont présentées aux races humaines d'entrer en rapport les unes avec les autres, je dois encore signaler d'abord cette zone d'îles élargie vers l'Asie, qui s'étend de l'est à l'ouest par Juan Fernandez, Salas et Gomez, l'île de Pâques [1], la métropole de Taïti,

[1] L'espace de 20° de longitude entre l'île de Pâques et les îles Saint-Félix, Saint-Ambroise et Juan Fernandez, est rempli par les Sporades de Salas et Gomez, de Pilgrin, de Warehams Rocks et de Masafuero. De l'île de Pâques nous conduisent vers les îles de la So-

les Fidji et les Hébrides, vers la Nouvelle-Calédonie, puis, comme une circonstance bien importante [1] pour les besoins de la navigation,

ciété (à travers un espace de 40° de longitude) les Sporades de Ducies, Elisabeth, Pitcairn (où réside la famille Anglo-Polynésienne du vieux matelot Adams de l'insurrection du *Bounty*), Crescent, Gambier et Hood. La grande traînée d'îles qui, avec le plus de continuité, s'étend de la Nouvelle-Hollande à l'Amérique du sud, se trouve presque entièrement renfermée entre les 15° et 28° de latitude australe. Elle dévie dans une direction S. E. de l'île de Pâques à Juan Fernandez, et se lie à l'ouest par un système d'îles entièrement différent (dirigé S.-N.), par les îles Scarborough et Radak aux Carolines, comme par celles-ci, et les îles Pelevv au grand archipel des Philippines.

[1] *Carte du mouvement des eaux à la surface de la mer dans le Grand Océan austral, par le capitaine Duperrey*, 1831. Le courant qui porte à l'E. N. E. vers les côtes de Concepcion et de Valdivia, se divise, en suivant les côtes du Chili, à la fois vers le sud et le nord. C'est un point de partage analogue à ceux que l'on connaît sur les côtes occidentales d'Afrique, entre la baie de Biafra et le cap Lopez, sur les côtes du Brésil, au sud du cap San-Roque. (Rennell, *Invest. of the Currents of the Atlant. Ocean*, 1832, p. 136 et 288.) La branche septentrionale du courant du Chili est celle dont j'ai fait connaître l'abaissement extraordinaire de température. Le thermomètre centigrade marque dans le cou-

celle d'un courant qui porte entre les parallèles de 35° et 40° sud, du méridien de Taïti aux côtes du Chili, dans une direction O. S. O.-E. N. E. et se trouve par conséquent opposé au courant équatorial. A l'exception du Mexique et du Guatimala dont les plateaux, par leur peu de largeur, dominent sur les deux mers à la fois, une civilisation avancée qui se révèle dans les monumens, les grandes routes, les institutions civiles, et le caractère imposant du culte et des congrégations religieuses, ne se sont manifestés, au moment de l'arrivée des Espagnols, que dans la partie du Nouveau-Monde opposée à l'Asie; celle qui est baignée par l'Atlantique n'offrait que des peuples nomades et chasseurs, peu nombreux et même

rant 15°, 7 et hors du courant de 26°, 4 à 29°, 7. (*Relat. hist.* t. III, p. 508.) Comme le mouvement partiel des eaux, dans le bassin de l'Océan Pacifique, a exercé une influence marquante sur la distribution d'une même race d'hommes, et la filiation des idiomes (dialectes), je dois aussi rappeler ici l'existence de courans vers le N. E. observés quelquefois dans la région tropicale même sur la limite des vents alizés du S. E. et du N. E. (Beechey, t. II, p. 676; Meyen, *Reise um die Erde auf der Prinzessin Luise*, 1835, t. II, p. 84-88.)

inférieurs en culture aux races éteintes qui, au sud des grands lacs du Canada, dans les plaines transalleghaniennes, ont érigé ces circonvallations polygones qui ressemblent à des camps retranchés. Au côté le plus civilisé de l'Amérique, habité par des peuples agricoles et vêtus, correspond à l'ouest la côte orientale de l'Ancien-Monde où tout ce qui constitue les progrès de l'intelligence et son application aux besoins de la vie sociale, est indubitablement de plusieurs milliers d'années plus ancien que sur les côtes occidentales de l'Europe. Cependant (tel est l'enchaînement mystérieux des choses humaines) c'est de l'ouest, de la partie long-temps barbare de l'Ancien Continent que l'Amérique a été découverte. Peut-être les diverses familles du genre humain ont-elles seulement renoué des liens qui avaient déja subsisté dans des temps antérieurs à toute réminiscence historique.

Dans la vallée longitudinale de l'Atlantique, où les sinuosités correspondantes des deux rives sont occupées aujourd'hui en grande partie par la civilisation européenne, l'Ancien Continent s'approche deux fois, et presque à la même distance (de 510 et de 542 lieues ma-

rines) des côtes du continent américain. La vallée a le minimum de largeur, dans une direction S. S. O.-N. N. E. près de l'équateur, entre l'Afrique et le Brésil. Du Cabo Roxo (entre l'embouchure de la Gambie et les Bissagos) au cap San-Roque, il n'y a que 10 lieues marines[1] de moins que ce dernier cap à Sierra Leone. En Europe, c'est l'Irlande occidentale qui, dans le promontoire entre Tralee et Dingle Bay, avoisine le plus l'extrémité S. E. du Labrador, un peu au nord de Terre-Neuve. L'Atlantique n'a sous ce parallèle (et les deux points ont à 9′ près la même latitude) qu'une largeur de 542 lieues[2]. La différence des largeurs entre l'Europe et l'Amérique continentale du nord, entre la Guinée et l'Amérique du sud, n'est donc, malgré l'accroissement de

[1] En calculant dans l'hypothèse de la terre sphérique, il y a du cap San-Roque (lat. 5° 28′ 17″ austr. long. 37° 37′ 26″) au Cabo Roxo (lat. 12° 20′ N. long. 19° 14′) 1531, 2 milles nautiques. Du cap San-Roque à Sierra Leone (lat. 8° 29′ 55″ bor. long. 15° 39′ 24″) 1558, 7 milles.

[2] Du promontoire d'Irlande au sud de Tralee (lat. 52° 20′, long. 12° 40′) au cap Charles du Labrador (lat. 52° 11′, long. 57° 40′) 1625, 7 milles.

plus de 40 degrés de latitude, que de 94 milles de 60 au degré équatorial. Ces rapports de proximité des deux mondes changent considérablement, lorsqu'on considère comme partie du Nouveau-Monde la vaste île du Groenland, dont le prolongement vers le nord-ouest, au-delà de la mer de Baffin et du détroit de Barrow, est entièrement inconnu. En effet, cette contrée septentrionale semble appartenir à l'Amérique, d'après l'identité de direction (S. O.-N. O.) de ses côtes orientales, depuis la Géorgie jusqu'à la terre d'Edam, des 30 aux 77 degrés ½ de latitude. Le Groenland oriental, dans les terres de Scoresby, s'approche tellement de la péninsule scandinave et du nord de l'Écosse, que de cette dernière au cap Barclay (1° ½ au sud du parallèle de l'île volcanique de Jan Mayen) il n'y a que 269 lieues marines [1], ce qui est à peu près la moitié de la largeur de l'Atlantique, entre l'Afrique et le Brésil. Par un vent frais et continu du N. O.

[1] Cap Wrath (extrémité N. O. de l'Ecosse), lat. 58° 39′, long. 7° 18′. Cap Barclay (au sud de la baie Scoresby) lat. 69° 10″, long. 26° 4. Distance 807 milles nautiques.

on franchirait cet espace en moins de quatre jours.

Le rapprochement de toutes les masses continentales vers le cercle polaire arctique et au-delà, se révèle aussi, comme le prouvent les recherches les plus exactes sur la géographie des plantes, dans le grand nombre de végétaux propres à l'Europe, à l'Asie et à l'Amérique boréale [1]. L'Amérique du sud, et en général toute la partie tropicale du Nouveau-Monde, porte un caractère différent. La grande loi de la nature, reconnue par Buffon dans la disparité de la création animale qui est propre à ces régions et à l'Afrique, peut s'appliquer, sous de certaines restrictions, au règne végétal. Les exceptions à la loi sont rares, mais elles existent non seulement dans les plantes monocotylédones, surtout dans les familles des graminées et des cypéracées [2], mais encore dans des dicotylédonées en ar-

[1] Les bruyères que l'on croyait manquer à toute l'Amérique comme au N. E. de la Sibérie, ont été trouvées récemment dans l'intérieur de l'île de Terre-Neuve.

[2] Humboldt, *De dist. geogr. plant. secundum cœli temperiem et alt. montium*, 1817, p. 61-67.

bres, et qui ne sont pas des espèces littorales[1] ou aquatiques. Il est bien remarquable sans doute que, d'après les travaux de M. Robert Brown sur la flore du Congo, et d'après les discussions de MM. Perrottet et Guillemin sur la flore du Cap Vert et de la Sénégambie, ce soient principalement les côtes africaines et celles du Brésil et de la Guyane qui offrènt ces analogies avec l'Afrique équinoxiale. Il suffit de citer des espèces du Rio Zahir et du Sénégal, dont les noms spécifiques mêmes indiquent le lieu où les voyageurs botanistes les ont recueillies pour la première fois : Schwenkia americana, Urena americana, Cassia occidentalis, Ximenia americana, Waltheria americana qui est identique avec le W. indica[2].

[1] Comme *Avicennia tomentosa*, *Suriana maritima*. *Jussieua erecta*, *etc.*, *etc.*

[2] D'autres exemples de dicotylédonées communes aux côtes équinoxiales d'Afrique et d'Amérique, sont : *Sida juncea*, *Pterocarpus lunatus*, *Æschinomene sensitiva*, *Scoparia dulcis* et le *Dodonæa viscosa* que j'ai recueillies au Mexique sur le plateau de Guanaxuato et sur les collines de ponces agglomérées près du Rio Mayo, dans le chemin de Popayan à Pasto, tandis que M. Perrottet l'a trouvé au Sénégal. (Robert Brown,

Les courans portent du Congo à l'ouest vers le Brésil, tandis que, à l'embouchure du Sénégal et au-delà jusqu'à la baie de Biafra, le mouvement des eaux est au S. et S. E. par conséquent entièrement contraire au transport de fruits et des graines aux côtes américaines. Ce que nous savons de l'action délétère qu'exerce l'eau de mer dans un trajet de cinq ou six cents lieues sur l'excitabilité germinative de la plupart des graines n'est d'ailleurs pas en faveur du système trop généralisé sur la migration des végétaux au moyen de courans pélagiques. Je ne puis terminer cet aperçu de la grande vallée atlantique au point où elle offre le moins de largeur, entre des masses de terre entièrement continentales, sans ajouter aux traits du tableau physique l'indication d'un fait ou pour mieux dire d'une croyance du seizième siècle, que les historiens modernes du Nouveau Monde ont entièrement négligé. Colomb avait appris, lors de son second voyage, que l'île d'Haïti était

Rem. on the botany of the Congo River, p. 57 ; PERROTTET, GUILLEMIN et RICHARD, *Flore de la Sénégambie*, 1831, p. 18, 41 et 73.)

attaquée quelquefois par une race d'hommes noirs (*gente negra*), qui avaient leur demeure vers le sud ou le sud-est. Il les distingue des Caribes des Petites-Antilles, que dans sa lettre du mois d'octobre 1498, aux monarques, il nomme *Caribales*[1], et les dépeint comme armés de zagayes (*azagayas*), dont la composition métallique avait singulièrement fixé son attention. Les indigènes d'Haïti appelaient cette composition *guanin*. Colomb l'avait envoyée au roi Ferdinand, et Herrera rapporte (sans doute d'après les manuscrits de Las Casas; car don Fernando Colomb, son fils, n'en parle pas) que l'analyse faite en Espagne, fit reconnaître dans le *guanin*, sur 32 parties, 18 d'or, 6 d'argent et 8 de cuivre[2]. C'était donc de l'or de bas aloi (*oro baxo*), remarquable par le

[1] Forme remarquable des mots *Calina* et *Callinago* (c'est ainsi que s'appelle le peuple caribe lui-même), dont les érudits (*propter rabiem caninam anthropophagorum gentis*) ont fait *canibales*, comme pour les latiniser davantage. Garcia, dans ses rêveries sémitiques (*Origen de los Americanos*, p. 68), dérive le mot *canibal* d'Annibal et du phénicien! (*Relat. hist.* t. II, p. 503; t. III, p. 10 et 537.)

[2] Dec. I, lib. III, cap. 9.

double mélange (0,44) de cuivre et d'argent auquel, chez des peuples barbares, la nature particulière d'un minérai aurifère doit avoir donné lieu. La direction méridionale que l'amiral donna à son troisième voyage, n'avait d'autre cause que le désir de parvenir au pays du *Guanin.* « Dixo Colomb que por aquel camino pensava esperimentar lo que dezian los Indios de la Española de la gente negra que traia los hierros (*les lames?*) de las azayas de un metal que llamavan guanin. » Vasco Nuñez de Balboa, qui franchit le premier l'isthme pour parvenir à la Mer du Sud, trouva en effet des hommes noirs au Darien. « Ce *conquistador*, dit Gomara [1], entra dans la province de Quareca. Il n'y trouva point d'or, mais quelques nègres, esclaves du seigneur du lieu. Ayant demandé à ce seigneur d'où il avait tiré ces esclaves noirs, il reçut pour réponse que des gens de cette couleur vivaient assez près de là, et qu'on était constamment en guerre avec eux. » « Ces nègres, ajoute Gomara, étaient tout semblables aux *nègres de*

[1] *Hist. de Indias*, fol. XXXIV; MÜNSTER, *Cosm.* lib. 9, c. 3, p. 1690.

Guinée, et je pense que l'on n'en a pas vu d'autres en Amérique (*en las Indias yo pienso que no se han visto negros despues*). » Pierre Martyr d'Anghiera [1], auquel rien n'échappe de ce qui tient aux races américaines, a été frappé de ce fait rapporté par Gomara. Il l'explique un peu légèrement par l'hypothèse d'un naufrage d'Africains sur les côtes de l'Amérique. Ces esclaves sont sans doute, dit-il, les descendans de *noirs éthiopiens*, qui, après avoir infesté les mers comme pirates (*latrocinii causa*), sont venus échouer dans une tempête au littoral du Darien. On ne saurait nier (et comme je l'ai rappelé plus haut, les cartes du major Rennell en font foi) que des côtes du Congo et de Benguela, les courans africains, mêlés aux eaux du *Gulf-Stream*, ne portent à l'ouest, vers le Brésil, la Guyane et le fond de la Mer des Antilles; mais quelle longueur de trajet pour des nègres africains, qui n'ont jamais été pirates de haute mer, et ne se servent que de petits canots propres à la pêche sur le littoral! Ces *negros de Quareca* habitaient les mêmes contrées où les natura-

[1] *Ocean*. Dec. III, lib. I, p. 45.

listes plaçaient jadis une race blanche, en faisant de quelques Indiens malades (albinos) une peuplade particulière; ils n'étaient pas plus, je pense, des Papoux de la mer du Sud venus de l'ouest, en profitant de certains contre-courans dans l'air et dans l'atmosphère, que des nègres éthiopiens. Je croirais plutôt que c'était une tribu d'indigènes singulièrement basanés; car Gomara, tout en disant que les *negros* de Quareca ressemblent aux *negros de Guinea*, ne fait pas spécialement mention de cheveux crêpus. Dans les missions de l'Orénoque, les Otomaques et les Guamos forment la variété la plus basanée, les Guaharibos du Gehette et les Guainares la variété la plus blanche[1] parmi les Indiens cuivrés. Il faut espérer que quelque voyageur instruit, en parcourant le pays si peu connu entre les sources de l'Atrato, le Darien et le golfe de Mandinga, jettera une nouvelle lumière sur cette *gente negra* connue à la fois à Haïti et dans la Caribana. On doit préciser les faits avant de tenter de les expliquer. D'autres indices, il est vrai, pourraient faire croire que ce coin de la terre

[1] *Relat. hist.* t. II, p. 572; t. III, p. 400.

ait été très anciennement visité par des races étrangères. Chez les Caramaris, qui se disaient de la grande et puissante famille des peuples Caribes, on trouvait les traces d'une culture importée, comme parmi les Caribes d'Uraba[1]; on découvrit un individu qui avait quelque notion de livres et de signes graphiques.

Il est dans les mobiles destinées de la civili-

[1] « Architecti pererrantes a littore parumper in frusto candidi marmoris se incidisse dixerunt. Putant peregrinos ad eas terras venisse quodum qui marmora e montibus aliquando scinderent et putamina illa in plano reliquerint. — Legum peritus dictus Corrales, Dariensium (Futeracæ et Caribanæ) prætor urbanus, inquit se occurrisse cuidam fugitivo ex internis occidentalibus magnis terris qui ad regulum repertum a se profugerat. Is legentem cernens prætorem insiluit admirabundus atque per interpretes, qui reguli hospitis sui linguam callebant, En quid et vos, inquit, libros habetis? an et vos characteres quibus absens ut vos intelligat, assequimini? Oravit una ut apertus sibi libellus ostenderetur, putans se litteras patrias visurum. Dissimiles reperit eas esse. » (Petr. Mart. *Ocean.* p. 22 et 65.) Ne doit-on pas croire qu'il est question dans ce récit naïf d'un indigène qui connaissait les livres hiéroglyphiques des peuples mexicains ou du Haut-Pérou ?

sation et de l'état social des peuples quelque chose de permanent et de stable, qui tient à la configuration des terres, à leur isolement plus ou moins grand, aux influences du climat et des agens physiques en général. Nous venons de voir que l'état de barbarie dans lequel se trouvaient les côtes opposées des deux continens d'Asie et d'Amérique, là où ils se rapprochent le plus, semblait exclure, dans les temps reculés, toute entreprise de migration volontaire ou de navigation lointaine. Il était réservé à la partie la plus septentrionale de l'Atlantique, là où la Scandinavie insulaire de l'Amérique (le Groenland) approche jusqu'à la distance de huit à neuf cents milles nautiques de l'Écosse et de la Norvège, de donner lieu à la découverte de l'Amérique du côté de l'est. Deux circonstances ont favorisé cette découverte qui coïncide avec le commencement du onzième siècle de notre ère. La première appartient encore à la géographie physique. Entre les parallèles de 58° ½ et de 64°, le canal de l'Atlantique, déja très rétréci, est parsemé de plusieurs groupes d'îles (les Orcades, les Fœroë, l'Islande) qui offrent comme une série de stations intermédiaires, et

conduisent, par d'anciens soulèvemens volcaniques (de dolérites et de trachytes[1]), aux côtes de l'Amérique insulaire du nord. La seconde circonstance favorable tient à l'activité et à l'esprit d'entreprise des peuples de l'Europe qui avoisinaient, dans le moyen-âge, cette même région d'une mer boréale couverte d'îles, théâtres de leurs exploits. C'est la réunion de ces causes physiques et morales qui a amené la découverte du Nouveau-Continent par les Scandinaves. Les Normands et les Arabes sont les seules nations qui, jusqu'au commencement du douzième siècle, aient partagé la gloire des grandes expéditions maritimes, le goût des aventures étranges, la pas-

[1] Les trachytes ne se sont fait jour à travers les roches trapéennes qu'en Islande où le centre de l'île est coupé par une vallée longitudinale trachytique, dans la direction du S.-O. au N.-E. décrite tout récemment sur les lieux dans un intéressant mémoire géognostique de M. Krug de Nidda. (Karsten, *Archiv der Mineralogie*, t. VII, p. 425, 455.) La conformité de cette direction avec celle de la côte orientale du Groenland avait déja été signalée par M. Léopold de Buch (*Canar. Inseln.* p. 335). Sur les runes du lion de Venise, voyez Grimm, *Deutsche Runen*, p. 209.

sion du pillage et des conquêtes éphémères. Les Normands ont occupé successivement l'Islande et la Neustrie, ravagé les sanctuaires de l'Italie, conquis la Pouille sur les Grecs, inscrit leurs caractères runiques jusque sur les flancs d'un des lions que Morosini enleva au Pirée d'Athènes pour en orner l'arsenal de Venise.

Dans tout ce qui a rapport à l'histoire, il faut distinguer les dates mêmes des événemens et les diverses époques auxquelles on a commencé à les combiner, à saisir leurs rapports avec des découvertes beaucoup plus récentes. Au milieu de tant de discussions acerbes qu'une envieuse malignité et le goût d'une fausse érudition classique firent naître sur le mérite de Christophe Colomb, parmi ses contemporains, personne n'a pensé aux navigations des Normands comme précurseurs des Génois. Cette idée ne s'est présentée que soixante-quatre ans après la mort du grand homme. On savait par ses propres récits, surtout par son ouvrage sur les *zones habitables*, « qu'il était allé à Thulé, » mais alors ce voyage vers le nord ne fit naître aucun soupçon sur la priorité de la découverte; et pour attaquer Colomb, l'on aimait mieux avoir recours à

quelque manuscrit [1] qu'un bibliothécaire du pape Innocent VIII devait avoir montré à un membre de la riche famille des Pinzons.

Si l'on veut suivre avec précision la série des faits qui ont conduit aux côtes boréales de l'Amérique, il ne faut pas oublier que, dans les îles placées entre l'Écosse, la Norvège et le Groenland, les expéditions des missionnaires

[1] Les pièces du procès que le fisc fit à Don Diego Colomb, fils de l'amiral, ont été entièrement négligées par Herrera (Dec. II, lib. I, cap. 7). Nous ne les connaissons que depuis quatre ans, d'après les extraits de Muñoz et de M. Navarrete (t. III, p. 559, 560, 595). Parmi les vingt-quatre objections (*preguntas interrogatorias*) de l'enquête du fiscal, terminée en 1515, les onzième et douzième ont rapport à ce livre, ou écrit mystérieux, par lequel Martin Alonzo Pinzon « avait donné connaissance à Colomb de l'existence des terres de l'ouest. » C'est le même Pinzon qui commandait la Pinta dans le premier voyage, et qui mourut peu de semaines après son retour en Espagne, mortifié du refus de la reine Isabelle de le recevoir seul et avant l'amiral à Barcelone. Arias Perez, fils de Martin Alonzo Pinzon, avait accompagné son père à Rome pour affaires de commerce; il avait vu les *escrituras* qu'un bibliothécaire, « grand cosmographe, » leur avait montrées et dont la vue laissa une impression si vive dans l'esprit du père que, dès son retour à Palos, sans connaître encore

irlandais ont rivalisé avec celles des Normands. Le précieux ouvrage de Dicuil, *de Mensurâ Orbis terræ*, dont nous devons (et seulement depuis 1807) l'édition *princeps* à M. Walckenaer, est devenue d'une haute importance pour éclairer l'histoire de cette rivalité. Dans le nord de l'Europe, des anachorètes chrétiens, dans l'intérieur de l'Asie, de

les projets de Colomb, « il résolut d'armer deux caravelles pour découvrir *las cosas que viò en Roma en el mapamundo.* » Le fiscal ajoute à ce reproche un conte vraiment fabuleux. Martin Alonzo Pinzon avait communiqué à Colomb une *formule* attribuée au roi Salomon et dont la teneur était l'indication du chemin à la *terre de Campanso.* « Tu devras naviguer à travers toute la Méditerranée, jusqu'à l'extrémité de l'Espagne et puis vers le coucher du soleil, entre le nord et le midi (*por via temperada fasta* 95 *grados del camino*), et tu trouveras une terre de Campanso, riche et fertile, et dont les grandeurs (trésors) te serviront à conquérir l'Afrique et l'Europe. » Je n'entends rien ni « au chemin des 95 degrés » qui, sans doute, ne sont pas des degrés de longitude, ni à cet Ophir de l'occident appelé *Campanso* (Cipango?) : mais il me paraît assez probable que l'anecdote du bibliothécaire-cosmographe a quelque fond de vérité. Il est tout naturel qu'on se soit empressé de montrer à un grand et intrépide marin comme Alonzo Pinzon, quelques-unes des cartes ou

pieux moines bouddhistes ont exploré, mis en rapports de civilisation, les contrées les plus inaccessibles. L'esprit de propagande et le désir de répandre des croyances religieuses ont également préparé les voies aux invasions hostiles, comme à l'échange paisible des idées et des productions. Cette ferveur propre aux religions de l'Inde, de la Palestine et de l'Arabie,

mappemondes que déja les bibliothèques d'Italie possédaient alors en grand nombre. La vue de l'île Brazir, dans une carte de Picigano (1367) ou l'Antillia d'Andrea Bianco (1436), pouvait avoir frappé l'imagination du marin espagnol. Celui-ci n'a certainement pas occasioné l'expédition même de Colomb qui, bien avant sa correspondance avec Toscanelli, de l'an 1474, pendant son séjour en Portugal, murissait déja le projet d'aller dans l'Inde par l'Occident : mais le récit de ce qu'Alonzo prétendait avoir appris à Rome a pu rapprocher davantage l'amiral de cette famille riche et puissante des Pinzons, qui facilita la première entreprise. Ariaz Perez Pinzon semble avoir hérité de la haine qu'Alonzo son père conçut contre l'amiral, au retour du premier voyage. Il aura amplifié le récit en prétendant (pour nuire davantage aux intérêts de Don Diego Colomb) que le célèbre marin de Palos aurait pu faire la découverte du Nouveau-Monde, d'après les seuls indices que le manuscrit de Rome lui avait fournis.

étrangère à l'*indifférence* du polythéisme des Grecs et des Romains, a donné une physionomie particulière aux progrès de la géographie dans la première moitié du moyen-âge. En commentant deux importans passages de Dicuil (cap, 7, § 2 et 3), M. Letronne [1] a prouvé d'une manière également ingénieuse et satisfaisante que les îles Færoë, habitées depuis « une centaine d'années par des ermites sortis de Scottia (l'Irlande porta ce nom jusqu'au règne de Malcolm II), ont été abandonnées par eux dès l'an 725, époque de la première invasion des Scandinaves dans les îles britanniques; et que l'Islande a été visitée, peut-être même colonisée, par les Irlandais en 795, c'est-à-dire 65 ans avant qu'elle le fût par les Scandinaves. » Le *Landnamabok*, publié [2] récemment de nouveau dans une collection de Sagas historiques par la societé royale des Antiquaires du Nord à Copenhague, rapporte textuellement que les Nor-

[1] *Recherches géogr. et crit. sur le livre de Mens. Orbis terræ*, 1814, p. 129-146.

[2] Voyez l'histoire d'Islande dans le *Islendenga Sögur*, l'histoire des îles Færoë dans le *Færeyinga Saga*.

végiens trouvèrent en Islande des livres irlandais, des sonnettes et d'autres objets que les *Papæ* (Papar), « hommes d'occident qui professaient la religion chrétienne, y avaient laissés, surtout dans les deux cantons de Papeya et Papyli, sur la côte orientale. » Or, l'on sait d'après les Sagas des Orcades [1] que ces îles étaient habitées vers la fin du neuvième siècle, par « deux nations, les *Peti* (probablement descendans des Pictes) et les Papæ (les *pères* [2], *prêtres*, *religieux*, sans doute les *clerici* de Dicuil). » D'après Snorro-Sturlæson, l'Ecosse même portait alors le nom de *Pettoland*.

Les îles Færoë et l'Islande devinrent des stations intermédiaires, des points de départ pour arriver à la Scandinavie américaine. C'est ainsi que l'établissement de Carthage servit aux Tyriens pour atteindre le détroit de Gadira et le port de Tartessus et que Tartessus conduisit ce peuple voyageur de station en station à Cerné, le *Gauléon* (île des vaisseaux) des Car-

[1] LETRONNE, *Additions*, p. 90-93.

[2] Olafsen et Povelsen affirment déja (*Reise durch. Island*, t. II, p. 124) que le Bygde Papyle, dans le Hornefiord, porte ce nom à cause de l'habitation des *Papar*, premiers prêtres irlandais.

thaginois. Lorsqu'on ne peut suivre une même côte, l'agroupement et le voisinage des îles déterminent souvent la direction de découvertes géographiques. Celles des Scandinaves ont été exposées avec tant de prolixité dans ces dernières années, qu'il suffit de rappeler ici les époques. L'Islande, visitée après les moines irlandais et les *Peti*, par le pirate Naddoc, vers 860, ne reçut de colonie norvégienne stable qu'en 874, par les soins d'Ingulf et de Hiorleif. On montre encore, dans le sud de l'île, le tombeau du premier de ces fondateurs, sur la cime d'une montagne connue sous le nom d'Ingolfsfiæll. Près de Kielarnäs, se trouvent les restes de la maison d'un fils d'Ingulf [1], construite en 888. De l'Islande, Éric Rauda passa au Groenland, soit en 932, soit en 982, car les Sagas diffèrent de dates. La véritable colonisation du Groenland ne remonte pas au-delà de 986, ce qui est à peu près l'époque de l'introduction du christianisme en Islande par les Norvégiens, sous le roi

[1] Olafsen, t. I, p. 40; t. II, p. 132. L'intervalle entre Naddoc et Ingulf offre les expéditions passagères de Gardar Suaffarson et de Flocco.

Olaf Ier. La côte orientale du Groenland n'est éloignée du cap Straumsnæs (cap. N. O.) de l'Islande, d'après la grande carte [1] du capitaine Graah, que de 52 lieues nautiques : c'est dans la direction du S. E. au N. O. par les 67° et 68° de latitude. Aussi a-t-on prétendu que peu de temps avant la grande catastrophe du Scaptar-Iokul, en 1783, on a vu pendant plusieurs heures, sur la côte septentrionale de l'Islande, sans doute par le reflet des nuages, « des feux volcaniques » sur la côte du Groenland [2]. On

[1] Voyez *Undersögelses Reise til Ostkysten af Grönland*, 1832. Le gisement de la côte orientale du Groenland n'est pas reconnu entre les parallèles de 65° ¾ et 69° ¼. C'est l'intervalle entre les limites boréales et australes des relèvemens de M. Graah et de Scoresby. La distance des côtes opposées n'est par conséquent indiquée que par approximation.

[2] Voyez l'excellent rapport de M. Magnus Stephenson, dans Hooker's, *Tour in Iceland*, p. 423. La supposition d'une distance de 156 milles donnerait à ce phénomène lumineux, l'œil étant placé à l'horizon, une élévation de 20,000 pieds. On connaît des basaltes et des dolérites, non encore des trachytes et des volcans actifs dans le Groenland, parcouru par M. Giseke et d'autres naturalistes. Est-on sûr que l'éruption lumineuse ne fût pas dans la mer, par conséquent plus près de l'Is-

sait aujourd'hui que ce n'est point cette côte orientale, si proche de l'Islande, qui a été pendant trois siècles le siége des colonies Scandinaves, comme Cranz, Torfœus et leurs devanciers l'avaient faussement affirmé. Tout ce que Eggers [1] a avancé, dès l'année 1793, sur la situation des établissemens chrétiens dans le Groenland, s'est trouvé constaté et appuyé de preuves plus convaincantes encore par le voyage de M. Graah et les savantes recherches sur les antiquités scandinaves de M. Rafn. Les plus anciennes colonies, Œster et Vesterbygden, se trouvaient placées sur la côte occidentale dans l'*Inspectorat méridional* de Julianshaab, où de petites forêts de bouleaux indiquent un climat plus tempéré. Toute cette côte, jusqu'à l'*Inspectorat boréal* [2] d'Upper-

lande? Cependant les feux qui s'élevèrent en trois immenses colonnes, le 11 juin 1783, près des rivières Skapta et Hwerfisfliôt, furent aussi vus, selon M. Magnus Stephenson, à la distance de 56 lieues nautiques. (Hooker's, *Tour*, p. 409.)

[1] *Mém. de la Société économ. de Copenhague*, t. IV, p. 239.

[2] Dans les dernières guerres, la malheureuse mission d'Uppernavik avait été brûlée par des baleiniers anglais.

navick (lat. 72° 50′), est couverte de ruines d'anciennes colonies scandinaves, tandis que la côte orientale n'offre aucune trace d'habitations européennes, et éprouve, comme toutes les côtes orientales, une extrême rigueur de climat contraire au développement de la vie organique. Des glaciers descendent des montagnes comme une digue continue vers le littoral : les courans qui, au nord du parallèle des 64° ½, portent vers le S. O., contribuent à amonceler les glaçons arrachés aux régions polaires [1]. Le capitaine Graah a été plus de dix-huit mois exposé à de grandes souffrances sur les côtes désertes du Groenland oriental. Il a poussé ses explorations jusqu'à 65° 20′; et il a reconnu que la description que les Sagas donnent de la côte habitée par les Islandais, n'est aucunement conforme à la localité du littoral oriental. Les canaux étroits (fjord) dont la côte habitée était entrecoupée, ne sont fréquens que vers

[1] M. Graah marque la direction des courans entre les parallèles de 64° ½ et du cap Farewell, vers l'O. N. O, et le long de la côte occidentale, depuis le cap de Farewell jusqu'à Disco, vers le N. N. E. ce qui est en contradiction directe avec la carte générale des courans du major Rennell.

l'ouest, dans le Groenland comme en Norvège et dans l'Amérique boréale. C'est surtout l'examen plus approfondi de la route suivie par les anciens navigateurs scandinaves pour parvenir aux colonies d'Osterbygde, qui démontre la justesse des premiers aperçus d'Eggers que M. Malte-Brun a reproduits et enrichis de plusieurs observations nouvelles dans son *Précis de l'histoire de la Géographie*. D'après les recherches de M. Graah [1], on allait de l'Islande d'abord à l'ouest, puis au sud-ouest jusqu'à un *hvarf* ou *vendeplads* (point où la côte change de direction); de là, la navigation se dirigeait comme la côte même, au nord-nord-ouest. Le *hvarf* était par conséquent placé entre le cap Farewell, désigné sous le nom de *Hvidsærken*, et le cap Egede, à l'extrémité de la péninsule groenlandaise, où il y a un archipel d'îlots semblable à celui du cap Horn et de la Terre-de-Feu. La preuve la plus irrécusable de l'emplacement des colonies scandinaves est offerte par les inscriptions runiques, découvertes depuis dix ans sur la côte occidentale du Groenland. Plusieurs de ces inscriptions, par exem-

[1] *Undersög Reise*, p. 3, 169, 185, 188, 190.

ple celles qui ont été trouvées, en 1831, à Igalikko (lat. 60° 51′), et en 1832, à Ikigeit ou Egegeit (lat. 60° 0′), au nord de Fridriksal, n'ont été reconnues appartenir au 11ᵉ et au 12ᵉ siècle que par la forme des runes comparée aux runes de Norvège dont on connaît la date avec certitude : mais un monument que le capitaine Graah a rapporté en Europe de la partie la plus septentrionale de la péninsule groenlandaise, a fixé bien autrement l'attention des antiquaires. Ce monument semble porter la date de l'année 1135. C'était une marque, un signal érigé dans la partie la plus élevée de l'île Kingiktorsoak (lat. 72° 55′), une des Womans Islands un peu au nord d'Uppernavik. Un Groenlandais du nom de Pelinut, a trouvé cette pierre runique en 1824, au sommet d'un rocher, et c'est le missionnaire Kragh qui a eu le mérite de la faire connaître le premier[1]. La version latine de Rask dont je dois la communication à M. Rafn, porte : *Erlingr Sighvati filius et Bjarn Thordi filius et Eindridi Oddi filius feria septima ante diem victorialem*

[1] *Antiqvariske Annaler*, t. V (1827), p. 309, 324, 368 et 377.

exstruxerunt metas hasce ac purgaverunt (locum) MCXXXV. Cette date, antérieure de 357 ans à Christophe Colomb, n'a rien d'invraisemblable d'après les opinions généralement répandues aujourd'hui sur l'époque des découvertes scandinaves. Il faut rappeler cependant que l'interprétation de la valeur numérique des six runes dans lesquelles on croit trouver un millier, une centaine, trois dizaines et un cinq, d'après l'analogie des chiffres romains, a laissé des doutes dans l'esprit de plusieurs savans très versés dans l'étude des signes graphiques des Norvégiens [1].

[1] Les runes de la pierre fameuse de l'île des Femmes, dans la partie orientale de la mer de Baffin, sous une latitude où l'on ne s'attendrait guère de trouver ces restes de culture européenne, ont été gravées plusieurs fois en Danemark et en Allemagne. J'ai cru devoir en donner le déchiffrement pour ainsi dire officiel, publié par la Société des Antiquaires de Copenhague, qui a rendu tant de services à l'histoire et à la géographie des régions boréales. Ce déchiffrement diffère un peu des versions publiées jusqu'alors. J'ai dû la première connaissance de la pierre du missionnaire Kragh au capitaine Sabine. M. de la Roquette, consul de France en Danemark, a bien voulu, dès l'année 1832, m'en

Les stations intermédiaires de l'Islande et du Groenland ont donné lieu peut-être, dès

procurer le dessin. Occupé des signes numériques des différens peuples, et croyant reconnaître par l'égalité de quelques runes dans le groupe entier à la fois la valeur de position et celle d'agrégation, j'ai soumis à M. Rafn de Copenhague, et à M. Mohnike de Stralsund les doutes que l'interprétation de la date avait fait naître à M. Klaproth. J'ai appris par ce dernier, auquel nous devons la traduction allemande du Saga de Fridthjof, que Rask et le savant Finn Magnusen ont avoué eux-mêmes que l'interprétation de la date (1135) n'était que vraisemblable, mais que la valeur numérique des runes employées sur le monument de Kingiktorsoak, n'est pas suffisamment confirmée par des exemples tirés d'autres inscriptions analogues. M. Rafn ajoute que les 16 runes des calendriers qui sont des lettres et des chiffres à la fois, ne suffisent pas pour interprêter avec quelque sûreté de très grands nombres : enfin, pour tout dire, MM. Brynjulfsen et Mohnike inclinent à regarder le groupe des six runes qui terminent l'inscription non comme une indication d'année, mais comme un simple ornement. La pierre runique la plus ancienne de l'Islande est à Borg, dans le Myre-Syssel ; c'est le tombeau de Kartan Olafsen, que pendant son séjour en Norvège, le roi Oluf Tryggesen avait converti au christianisme et qu'une belle dame islandaise dont il dédaignait l'affection, fit assassiner l'an 1004. (Olafsen, t. I, p, 137.)

l'année 985, à la découverte du Vinland lorsque, dans l'intention de rejoindre son père, très récemment établi dans le Groenland, l'Islandais Biarn Herjolfson éprouva la violence des vents du nord-est et fut poussé vers une terre qui, par la force de sa végétation, lui paraissait au premier aspect très différente de celles dont on avait fait la découverte jusqu'alors. De retour chez son père, Biarn se lia à Leif Ericson (fils de cet Eric Rauda, le fondateur des premiers établissemens islandais dans le Groenland), et entreprit avec lui une expédition lointaine dans laquelle ils touchèrent, l'an 1001 ou 1005, successivement à Hallyland, Markland[1] et Vinland. On sait que ce dernier pays reçut son nom à cause de l'abondance des raisins sauvages trouvés par un Allemand, Türker, qui accompagnait les Normands et leur parlait de la possibilité de faire du vin. En examinant avec attention les indi-

[1] THORMODI TORFOEI, *Hist. Vinlandiæ antiquæ*, 1705, p. 5. Avec la vigne se trouvait une grande graminée à gros grains, dans laquelle on a voulu reconnaître le maïs. Voyez SCHRÖDER, *Om Skandinavernes Fordna upptacktsresor till Nordamerika*, dans SWEA (1818), H. I, p. 211.

cations de la longueur du jour dans les différentes Sagas, on en a conclu que les contrées visitées alors par les Scandinaves étaient placées [1] entre les parallèles de 41° et 50°, ce qui correspond à la côte qui s'étend de New-Yorck à Terre-Neuve, côte sur laquelle végètent plus de sept espèces de Vitis. M. Rafn, qui prépare un grand et bel ouvrage sur l'histoire de ces découvertes américaines, pense que les Scandinaves ont touché jusqu'à la Caroline du nord, mais que la principale station de ces navigateurs intrépides a été l'embouchure du St.-Laurent, surtout la baie de Gaspe, vis-à-vis de l'île Anticosti où l'abondance et la facilité de la pêche pouvaient les attirer. Il est heureux que la Société des Antiquaires à Copenhague fasse réunir les matériaux qui ont rapport à cette époque si mémorable du moyen-âge. Tout ce que l'on a écrit hors du Danemark sur les découvertes scandinaves en Amérique, a très peu ajouté à nos connaissances. Ce n'est que lorsque l'ensemble des faits aura été vérifié et soumis à une sage critique, que l'artifice des combinaisons et des conjectures pourra être tenté

[1] Swea, l. c. p. 208.

avec succès. Dans cette classe d'événemens comme dans d'autres d'une antiquité plus reculée, on connaît pour ainsi dire les masses, la réalité des communications entre le Groenland et le continent de l'Amérique : mais le détail des événemens est vague et souvent extraordinaire en apparence. Il n'y a que des savans danois ou norvégiens qui puissent faire disparaître ces contradictions de dates et de distances, ces doutes sur la direction et la durée des navigations, sur l'aspect des lieux décrits dans les Sagas. Il est des recherches, des travaux, qui ne peuvent s'exécuter que près des sources mêmes. Tels seraient les avantages de l'Amérique espagnole pour l'histoire de la civilisation primitive du Mexique, du Guatémala et du Pérou; les avantages de l'Italie pour les portulans du moyen-âge, qui restent oubliés dans les bibliothèques publiques et privées.

Les souvenirs des expéditions dans le Vinland, dénomination géographique aussi vague que l'a été celle de *Terre-Neuve* à la fin du quinzième siècle, ne remplissent qu'une période de 120 à 130 ans. Le dernier voyage dont une tradition certaine s'est conservée, est celui de l'évêque groenlandais Eric, qui se rendit dans

le Vinland pour y prêcher l'Evangile. Les établissemens du Groenland occidental, très florissans jusque dans la moitié du quatorzième siècle, furent ruinés progressivement par des monopoles destructeurs du commerce [1], par l'invasion des Esquimaux (*Skrœellinger*) en 1349 ou 1379 (car l'année [2] est incertaine), par la peste noire (*schwarze Tod*) qui ravagea [3] le Nord de 1347 à 1351, et par l'attaque d'une flotte ennemie dont on ignore le point de départ. On ne croit plus aujourd'hui à la fable de ce changement subit de climat, de cette formation d'une barrière de glace qui causa une séparation totale entre les colonies établies au Groenland et leur métropole. Comme les colonies n'occupaient que la partie la plus tempérée de la côte occidentale, un évêque de Skalholt ne peut avoir vu en 1540, sur la côte orientale, au-delà du mur de glace, des bergers qui menaient paître leurs brebis [4]. L'ac-

[1] Torfæus, *Grönl. antiqua, Præf.* p. 23.

[2] Graah, p. 175, note 2.

[3] Hecker, *Der schwarze Tod des vierzehnten Iahrhunderts*, 1832, p. 39.

[4] Torf. *Gronl.* cap. 32, p. 261.

cumulation des glaces[1] sur le littoral opposé à l'Islande dépend, comme nous l'avons indiqué plus haut, de la configuration du pays, de la proximité d'une chaîne de montagnes parallèle à la côte, de la direction du courant. Cet état de choses ne date pas de la fin quatorzième siècle ou du commencement du quinzième, et le mythe de la formation d'une barrière de glace dans des temps historiques, ressemble assez à celui de la prétendue destruction de cette barrière en 1817, destruction qui devait changer une seconde fois le climat de tout le nord-ouest de l'Europe.

Après avoir rappelé les événemens qui ont amené la découverte du continent de l'Amérique par les stations intermédiaires des îles Fœrõe, de l'Islande et du Groenland, il reste à examiner si Christophe Colomb a eu quelque connaissance de cette découverte, ou s'il a pu

[1] Pontanus, *Hist. Dan.* lib. VII, p. 476. Quoique dans la série des évêques du Groenland on n'en nomme pas au-delà de l'année 1406, il paraît pourtant que le pape Eugène IV en avait désigné encore en 1433. On a même trouvé une lettre de Nicolas V à un évêque groenlandais, datée de l'année 1448. (Voyez Graah, p. 5 et 7.)

en concevoir la liaison avec les projets qu'il méditait. La seule base de cette discussion est un passage mal interprété de la Vie de l'amiral, par son fils naturel don Fernando. Pour faire connaître les occupations du grand homme avant son arrivée en Espagne, don Fernando cite le *Traité des cinq zones habitables* « dont l'auteur (Christophe Colomb), pour prouver la possibilité de l'*habitation* par l'expérience de ses propres voyages, s'exprime ainsi : L'an 1477, au mois de février, je naviguai plus de cent lieues au-delà de *Tile*, dont la partie méridionale est éloignée de l'équateur de 73 degrés et non de 63, comme prétendent quelques géographes, et *Tile* n'est pas placé en dedans de la ligne qui termine (embrasse, *incluie*) l'occident de Ptolémée. Les Anglais, principalement ceux de Bristol, vont avec leurs marchandises à cette île, qui est aussi grande que l'Angleterre. Lorsque je m'y trouvai, la mer n'était pas gelée, quoique les marées y soient si fortes qu'elles y montaient à 26 brasses et descendaient autant. Il est vrai que le *Tile* dont parle Ptolémée, se trouve là où il le place et se nomme aujourd'hui *Frislande*. » Ce passage est doublement remarquable à cause de ce nom de Frislande

célèbre par le voyage des Vénitiens Nicolas et Antoine Zeni, qui voyagèrent dans le Nord de 1388 à 1404. Colomb ne connaissait certainement pas le journal manuscrit d'Antoine Zeno qui, comme nons lė savons, resta oublié dans sa famille jusqu'en 1558 où parut[1] l'édition de Marcolini, 52 ans après la mort de l'amiral, et 18 ans après celle de don Fernando, qui, par conséquent n'a fait aucune interpolation[2]. Ce

[1] *Relazione dello scoprimento dell' isole Frislanda, Eslanda, Engroveland, Estotilanda e Scaria, fatto da due fratelli Zeni, M. Niccolo il cavaliere e M. Antonio.* Ven. 1558 (éd. de Franç. Marcoloni).

[2] Le savant don Fernando Colomb, né en 1488, se fit prêtre vers la fin de ses jours, et mourut en 1540, après avoir légué à la ville de Séville sa belle bibliothèque qui porte encore le nom de la *Colombina*. Son ouvrage (*Historia de el Almirante don Christoval Colon*) ne parut, il est vrai, pour la première fois, qu'en 1571, à Venise, par conséquent 13 ans après l'édition des voyages des Zeni, par Marcoloni; mais cette édition de 1571 n'est que la traduction italienne faite par Alfonso Ulloa, sur le manuscrit espagnol que Louis Colomb, fils de don Diego, homme mal famé, avait porté en 1568 à Gênes. (*Codice Col.-Americano*, p. LXIII.) Muñoz regrette avec raison que l'original espagnol n'ait pu être retrouvé jusquici, car Ulloa paraît avoir travaillé sur une copie très incorrecte.

ne sont pas les frères Zeni qui ont inventé ce nom de Frislande, que nous ne confondrons pas [1] avec l'île des Morues (île de Stockfisch, *Stokafixa*) sur la septième carte de l'Atlas d'André Bianco, dessiné en 1436.

Quand on se rappelle le séjour de l'amiral à Lisbonne, de 1470 à 1484, on est frappé de la date d'un voyage à *Tile* en 1477, surtout d'un voyage dans les régions arctiques, entrepris au fond de l'hiver. Je ferai observer d'abord que ce séjour en Portugal a été beaucoup moins permanent qu'on n'a coutume de le supposer. Il ne reste pas douteux que Colomb, avant 1484, n'ait pris part à quatre expéditions, savoir : à Tunis, dans l'Archipel, en Islande et à la côte de Guinée, sans compter de fréquens voyages à Porto-Santo où résidait sa femme Doña Felipa Muñiz Perestrello et où naquit Diego Colomb. Ce ne sont pas les événemens mêmes, c'est leur ordre chronologique qui est très incertain, et cette incertitude s'étend également sur la priorité des offres que l'amiral a faites à différentes puissances, par

[1] Il y a égale incertitude sur la carte Fra Mauro, quoique postérieure de 23 ans. ZURLA, *Viaggi*, t. II, p. 48 et 335.

exemple à la république de Gênes[1], aux rois de Portugal et d'Angleterre. Les biographes modernes (j'en excepte Spotorno et le judicieux Washington Irving) ont disposé les faits de la manière la plus arbitraire, tandis que Fernando Colomb[2] lui-même avoue que l'époque du voyage de son père « à la Mina ou en Guinée, lui paraît assez douteuse. » « J'ai passé vingt-trois ans sur mer, dit l'amiral ; j'ai vu tout le Levant et l'Occident, et le Nord; j'ai vu l'Angleterre, j'ai été plusieurs fois (*muchas veces*) de Lisbonne à la côte de Guinée, mais nulle part je n'ai rencontré de si excellens ports que dans

[1] Spotorno, auteur du *Codice diplomatico Colombo-Americano* (p. XXII), veut que le refus de la *Republica serenissima* soit de la fin de 1477. Muñoz le place en 1485, un peu avant l'arrivée de Colomb en Espagne (lib. II, § 21). Quant aux offres que l'amiral avait l'intention de faire à la France, elles sont prouvées par une lettre du duc de Medina Celi (19 mars 1493) adressée au grand cardinal d'Espagne. « J'ignore si vous savez que j'ai pris ce Cristoval *Colomo* dans ma maison, lorsqu'il vint de Portugal avec l'intention de se rendre auprès du roi de France pour chercher appui. » Le duc se vante d'avoir empêché le voyage.

[2] *Vida del Alm.* cap. 5. « Para decir la verdad yo no sè si durante el matrimonio fue el Almirante a la Mina. »

cette terre des Indes (le Nouveau-Monde). » Comme cette comparaison prouve que le passage duquel don Fernando fait mention, est postérieur à l'année 1492, et comme l'amiral assure, d'après le même biographe, qu'il a navigué « dès l'âge le plus tendre, à quatorze ans, » le calcul des 23 ans passés sur mer peut être exact [1], si, avec Navarrete, on suppose

[1] Nav. t. I, p. LXXXI. Si au contraire on admet avec Muñoz que Colomb naquit en 1446 (lib II, § 12), on est forcé de supposer ou que jusqu'en 1483 il fut continuellement sur mer, ce qui est contraire à des faits bien avérés, ou que, puisque aucune navigation n'a eu lieu de 1484 à 1492, le passage cité dans le texte a été écrit bien postérieurement au premier voyage en Amérique. D'ailleurs les souvenirs des époques de la vie de Colomb sont le plus souvent bien erronés. Dans la fameuse lettre adressée aux monarques, datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503, il est dit : « Je vins à servir en Espagne à l'âge de 28 ans, et aujourd'hui tous mes cheveux ont blanchi ; ma santé est détruite, ma fortune est dissipée. » (Nav. t. I, p. LXXX et 311.) Comme il est indubitable que Colomb vint en Espagne en 1484 ou 1485, il serait né en 1456 ou 1457, ce qui prouve que dans la lettre de la Jamaïque, il faut lire, au lieu de 28 ans, soit 38, soit 48 ans. Il y a eu ou erreur de chiffre dans le document imprimé dès 1505, ou méprise de la part de Colomb.

Christophe Colomb né en 1436. Les aventures de ce grand homme dans la Méditerranée se réduisent à un voyage à Chio, que possédaient alors les Giustiniani de Gênes, « où il a vu recueillir le mastic, » à un commandement de galères génoises près de l'île de Chypre[1] dans une guerre avec les Vénitiens; à une expédition à Tunis dans les intérêts du roi René d'Anjou, enfin à des courses qu'il semble avoir faites avec un marin célèbre de ce temps, que Fernando Colomb désigne par le nom de Colomb le jeune (*el mozo*) pour le distinguer de l'oncle de celui-ci qui était capitaine dans les armées navales du roi de France en 1476. L'expédition à Tunis avait pour but de prendre une galère (probablement napolitaine), la *Fernandina*, stationnée sur les côtes d'Afrique. Christophe Colomb raconte dans une lettre (« escrita a los reyes catolicos desde la Española ») datée du mois de janvier 1495[2] comment

[1] *Cod. Col.-Amer.* p. XIII.

[2] Il est clair qu'il y a erreur de date. Il faut lire 1494. C'est la lettre qu'Antonio de Torres portait en Espagne et qui fut expédiée du port de la Navidad d'Haïti, le 2 février 1494. Nous ne connaissons que le fragment de cette lettre rapporté dans la *Vida del Almi-*

par une ruse, « lorsque le défunt roi René (*Reinel*) l'envoya à Tunis, » il apaisa une révolte de marins qui refusaient de continuer la route près de l'îlot St.-Pierre, sur la côte occidentale de la Sardaigne. On a placé cet événement en 1473[1], peut-être parce qu'en 1472 Ferdinand, fils naturel d'Alfonse, roi de Naples, faisait la guerre aux Turcs et pouvait bloquer le port de Tunis : mais à cette époque, le bon et poétique roi René s'occupait paisiblement de peintures et de fêtes pastorales en Provence, ayant, depuis la mort de son fils Jean II, duc de Calabre, mort qui eut lieu à Barcelone en 1470, perdu tout espoir de faire valoir ses droits sur la Sicile et l'Aragon. L'expédition de Colomb, tentée aux frais du roi René, doit donc nécessairement tomber dans l'intervalle

rante. Le docteur Chanca, qui écrivit par la même occasion, date même sa lettre de 1493. (Nav. t. I, p. 224.) Je signale des erreurs de chiffres si fréquentes et qui naissaient en partie de l'usage simultané des chiffres romains et arabes (hindoux), parce que des erreurs de ce genre ont quelque importance dans les discussions auxquelles ont donné lieu les dates problématiques des premières lettres d'Amérigo Vespucci.

[1] *Cod. Col. l. c.*

des années 1459 et 1470. Je pense qu'elle est des années 1461 et 1463, où Jean II de Calabre chercha, avec l'aide des Génois, à conquérir Naples sur Ferdinand de la maison d'Aragon [1]; et je trouve dans cette circonstance un motif de plus de regarder comme exacte l'opinion de ceux qui placent la naissance de Christophe Colomb en 1436 au lieu de 1446. Ce n'est pas à l'âge de dix-sept ans qu'on obtient le commandement d'un vaisseau de guerre et qu'on est chargé des intérêts d'un souverain étranger. Il serait plus difficile de trouver l'époque à laquelle l'amiral alla en course sur les galères de *Colon el mozo*. M. Muñoz a prouvé le premier, par les Annales de Marco Antonio Coccejo (Sabellico), que l'aventure romanesque par laquelle Fernando Colomb fait arriver son père en 1474 à Lisbonne, n'aurait pu avoir lieu qu'en 1485, c'est-à-dire lorsque celui-ci avait déja quitté le Portugal. C'est donc à une autre époque que Christophe Colomb aura navigué (« et pendant long-temps ») avec *Colon el mozo*, dont la parenté lui était chère, car fils d'un

[1] *Art de vérifier les dates*, éd. de 1818, t. X, p. 423-427.

fabricant de draps (son père vivait encore en 1494, et se trouve nommé comme témoin d'un testament de ce temps, *textor pannorum*[1]), il dit avec orgueil dans un autre fragment qui nous est conservé : « Je ne suis pas le premier amiral de ma famille. » Quant à l'expédition à la côte de Guinée et « au fort de *San Jorge de la Mina* du roi de Portugal, » elle ne peut être que postérieure à l'an 1481, car cette forteresse, comme je l'ai déja rappelé, n'a été construite qu'à cette époque.

Quelle que soit l'année où Colomb a fait le voyage du Nord (Muñoz et M. Barrow[2] le placent avant l'arrivée de l'amiral en Portugal), rien n'indique « que ce voyage ait conduit à la côte du Groenland, hors de la limite occidentale du monde connu de Ptolémée, et que Colomb soit allé en Amérique sans s'en apercevoir, quinze ou vingt ans avant la découverte des Antilles[3]. » On a bien mal inter-

[1] *Cod. Col.* p. LXVIII.

[2] *Hist. de Nuevo Mundo,* lib. II, § 12. M. Barrow (*Voy. into the Arct. Regions,* p. 23 et 26) pense que dans la *Vie de l'amiral,* c. 4, il faut lire 1467 au lieu de 1477.

[3] Spotorno, *Codice Col.-Amer.* p. XV.

prété le seul passage des *cinco zonas* dans lequel il est question de l'expédition de Nord, et dont j'ai donné la traduction plus haut. Colomb y distingue avec beaucoup de sagacité deux îles de Thulé (il adopte l'orthographe de beaucoup de manuscrits anciens qui portent Thyle, Thile et Tyle [1]), l'une très septentrionale, située vers le nord-ouest, grande comme l'Angleterre; l'autre plus méridionale et plus petite, appelée Frislande. Il regarde la dernière comme le Thulé de Ptolémée, et ajoute qu'elle est placée là où Ptolémée l'indique par 63° de latitude. C'est, je crois, la distinction entre le Thulé de Dicuil (l'Islande), et les Fœroë ou Mainland, l'île principale du groupe des Shetland (le Thulé de Pline, de Tacite, de Solin, et vraisemblablement de Pythéas, à moins que Solin n'ait puisé dans deux relations dont

[1] Voyez les exemples réunis dans le Dicuil de M. Letronne, p. 37 et 38. La traduction latine de Ptolémée qui adopte Thyle pour Θούλη a sans doute guidé les géographes du moyen-âge. Il est remarquable que Colomb évite le nom d'Islande qu'il devait avoir entendu dans le nord, et que l'on croit trouver déja dans Edrisi, p. 275.

l'une a rapport à l'Islande [1]). On dirait que Colomb ait deviné ce que des recherches sur la géographie ancienne ont rendu de plus en plus probable dans les temps modernes. Les latitudes que Colomb assigne aux deux îles de Thulé ne conviennent, il est vrai, ni à la côte méridionale de l'Islande, ni au groupe des îles Shetland. La première se trouve par 63° ½ et non par 73°; les Shetland sont par les 60° ½ et non par 63°: mais les positions qu'indique l'amiral ne sont pas données comme un résultat de ses propres observations de hauteurs méridiennes du soleil, pendant une navigation

[1] Gosselin, t. IV, p. 171, 174. En nommant l'île de Mainland, j'ai suivi l'opinion de d'Anville, de Gossellin et de Mannert. (*Einl. in die Geogr. der Alten*, p. 157.) Malte-Brun ne voit dans le Thulé de Pythéas que l'extrémité du Jutland, et se fonde sur les anciens noms scandinaves de *Thy* ou *Thyland* (*Géogr. univ.* t. I, p. 120), tandis que bien avant lui Rudbeck (*Atlantica*, t. I, p. 514), très enclin aux interprétations étymologiques, n'avait trouvé dans les mots *Tiel* et *Tiule* que la signification générale de *limite* ou d'extrémité d'une terre. Déja Ortelius, en 1570, avait pris le *Thyle* de Pythéas pour la péninsule de Scandinavie (*Theatr. Orbis*, p. 103). Les mêmes idées se sont représentées à différentes époques.

hivernale dans ces climats brumeux. Colomb, en identifiant la Frislande avec le Thulé de Ptolémée, adopte aussi la latitude de ce géographe et il suppose l'Islande à 10° au nord de la Frislande, tandis que de Mainland à la côte la plus boréale de l'Islande, il y a à peine 6° ½. Cette exagération n'a rien d'étrange pour l'*ultima Thule*. Il ne faut pas non plus demander compte à Colomb des cent lieues qu'il se vante d'avoir parcourues au-delà du Thulé le plus septentrional, et qui l'auraient placé, selon son calcul, par les 78° de latitude, bien au-delà des parallèles des terres de Scoresby et d'Edam. Le vague de ces évaluations numériques ne doit pas nous faire rejeter le fait même de l'expédition dans les mers d'Islande, à une île très considérable où le commerce et la pêche attiraient les négocians de Bristol. Olafsen nous apprend que depuis la première moitié du quinzième siècle, les Anglais fréquentèrent beaucoup les ports méridionaux de l'Islande, surtout Thorlaks-Hafn, et que les évêques du pays favorisaient le commerce britannique [1]. Un vieux poème anglais (*the po-*

[1] *Reise durch Island*, t. II, p. 230. M. Finn Ma-

licie of keepinh the sea) que Hakluyt nous a fait connaître, confirme la fréquence des communications entre Bristol et l'Islande à l'époque des premières expéditions de Sébastien Cabot [1]. Ce que Colomb dit des grandes marées et de la mer libre de glace au nord de Thulé, a trait sans doute à ce que, dans les compilations géographiques du moyen-âge, il avait lu sur « la concrétion des élémens ou le *poumon marin* [2] de l'Océan boréal, » comme sur les « *œstus supra Britanniam octogenis cubitis intumescentes* [3]. » C'était l'usage du temps d'avoir toujours en vue les assertions des anciens, de les confirmer ou de les rectifier, selon que l'occasion se présentait.

L'hypothèse émise par Malte-Brun [4] d'après laquelle Christophe Colomb aurait eu connaissance, soit en Frislande, soit en Islande, du voyage des frères Zeni et de la découverte de l'Amérique septentrionale par les Scandinaves, offre peu de probabilité. Colomb cherchait le

gnusen a aussi traité récemment cette matière dans le deuxième volume du *Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*.

[1] Hakluyt, vol. I, p. 201.

[2] Strabo, lib. II, pag. 104, Cas.

[3] Plin. II, 97.

[4] *Précis*, t. I, p. 500 et 616.

chemin de l'Inde pour arriver par l'ouest au pays des épices. Il aurait pu savoir que les colons scandinaves du Groenland avaient découvert la terre de Vinland, que des pêcheurs de Frislande avaient abordé à une terre appelée Drogeo; toutes ces nouvelles ne lui auraient aucunement paru se lier à ses projets [1]. Vinland et Drogeo n'ont eu de l'intérêt pour nous que par la certitude d'une continuité des côtes depuis le cap Paria jusqu'à l'embouchure du St.-Laurent. De plus, dans la seconde moitié du quinzième siècle, à une époque où depuis trois cent cinquante ans toute navigation au Vinland avait été interrompue, le souvenir des découvertes groenlandaises ne pouvait être assez vif en Islande pour arriver à la connaissance d'un navigateur génois qui, certes, ne se souciait pas plus des *Sagas* du pays que des manuscrits d'Adam de Brême. Ce célèbre chanoine géographe qui décrit la Courlande et une partie de la Prusse comme formant des îles dans la Baltique [2], a sans doute connu le

[1] WASHINGTON IRVING, *Life of Columbus*, t. IV, p. 224.

[2] *De situ Daniæ*, c. 224 (TORF. *Hist. Vinl.* cap. 15.) La mort d'Adam de Misnie, chanoine du chapitre de

Vinland dès le onzième siècle, mais son Histoire ecclésiatique et sa Chorographie scandinave n'ont été imprimées pour la première

Brême, est un peu postérieure à l'année 1076. Le fragment curieux d'un ancien poème allemand du onzième siècle, qu'on vient de découvrir dans la bibliothèque du prince de Fürstenberg à Prague, prouve aussi combien la propagation du christianisme dans les régions les plus boréales, rendait célèbre le nom de l'Islande. Ce poème (espèce de cosmographie calquée sur l'Encyclopédie d'Isidore de Séville) fait mention du voyage d'un évêque Reginprecht vers cette île récemment visitée par des missionnaires saxons. Hoffmann *von Fallersleben, Merigarto* (1834), p. 5, 12 et 18. La géographie arabe d'Edrisi (*Liber Relax*, p. 274), composée vers l'an 1153, cite bien l'Islande dans la quatrième partie du septième Climat, d'après la traduction latine de Gabriel Sionita, mais le texte original porte d'abord *Lislandeh*, puis *Itshlandeh* qu'on peut aussi prononcer *Esthlandeh*. Le pays étant nommé une *terre* comme Magog, et non une *île*, on peut rester en doute si les villes problématiques *Deghvateh* et *Belouri* appartiennent à l'Islande ou à une partie du continent scandinavien. Dans les extraits d'Ebn al-Ouardi et de Bakoui ou Yakouti que nous devons à M. de Guignes le père (*Not. et Extr. des man.* t. II, p. 19 et 389), et qui sont postérieurs de plusieurs siècles au géographe de Nubie, je ne trouve rien sur *l'ultima Thule* au-delà de Youra dans la Mer des Ténèbres.

fois que 73 ans après la mort de Colomb.

Le mérite d'avoir reconnu la première découverte de l'Amérique continentale par les Normands, appartient indubitablement au géographe Ortelius, qui annonça cette opinion dès l'année 1570, presque encore du vivant de Barthélemi de Las Casas, le célèbre contemporain de Colomb et de Cortez [1]. « Christophe Colomb, dit Ortélius, a seulement mis le Nouveau-Monde en rapport durable de commerce et d'utilité avec l'Europe [2]. » Ce jugement est beaucoup trop sévère. D'ailleurs l'opinion du géographe n'était point basée sur l'expédition au Vinland dont il ne fait aucunement mention, peut-être parce que les ouvrages d'Adam de Brême ne furent imprimés qu'en 1579, mais sur les voyages de Nicolo et Antonio Zeni (1388-1404), dont, pour le moins, la localité est restée problématique [3].

[1] Las Casas mourut à l'âge de 92 ans, à Madrid, en juillet 1566.

[2] *Theatr. orbis terr.* (éd. 1601), p. 5 et 6.

[3] La publication de l'expédition des Zeni par Marcolini (Ven. 1558), excita un si vif intérêt, que déja en 1561 la carte de cette expédition fut répétée dans Ruscelli, *Geographia di Tolomeo*, ainsi que dans Jose-

Je ne toucherai pas ce sujet sur lequel presque toutes les combinaisons paraissent épuisées [1].

PHUS MOLETTI, *Geographia Ptolomei*. Sébastien Münster et Ramusio sont morts avant l'apparition de l'édition de Marcolini, Ramusio à Padoue, en 1557, et Sébastien Münster, un des hommes les plus éminens de son siècle, à Bâle, en 1552, des effets de la peste. C'est seulement le second volume de la *Raccolta* de Ramusio, publié en 1583, qui offre l'extrait du voyage des Zeni, voyage qui n'est pas nommé dans les Cosmographies de Münster de 1544 et 1550. La comparaison minutieuse de ces dates est de quelque importance parce qu'elles prouvent que malgré l'indication du seul nom de Friesland ou Thulé méridional dans la biographie de Christophe Colomb, rien n'était connu sur ces découvertes des Vénitiens dans le Nord, avant 1558. Je trouve que l'île Frislande manque aussi sur la carte de Ribero (1529), qui prolonge le Groenland (Engrolant) de l'ouest à l'est pour le rattacher à la Suède, dans Grynæus (1532) et dans l'*Opusculum geographicum* de Jean Schoner (1533).

[1] ZURLA, *Diss. intorno ai viaggi e scoperte settentr. di Nicolo e d'Antonio fratelli Zeni*, dans le second volume de l'ouvrage *di Marco Polo e degli altri viaggiatori Veneziani*, 1809, p. 6-94. MALTE-BRUN, *Ann. des Voyages*, t. X, p. 69. Id. *Précis de la géogr.* éd. de 1831, p. 489-499; DEZOS DE LA ROQUETTE, dans la *Biogr. univ.* t. LII, p. 236, où se trouve indiquée, mais comme simple résumé de recherches,

Une île Icaria où règne un roi Icarus, fils de Dædalus, roi d'Ecosse, semble au premier abord placer ces voyages parmi les mythes géographiques, mais on sait par l'exemple de Christophe Colomb même qui croyait entendre les noms des villes citées par Marco Polo dans la bouche des indigènes d'Haïti, de Cuba et de Veragua, combien les voyageurs défigurent les sons des langues qu'ils ignorent, surtout lorsqu'une fausse érudition dirige les interprétations. En examinant avec impartialité la relation des Zeni, on y trouve de la candeur et des descriptions détaillées d'objets dont rien en Europe ne pouvait leur avoir donné l'idée. Si, comme le prétend Torfœus

l'hypothèse de M. Walckenaer, d'après laquelle la Frislande est le nord Drogeo (Drogio, Droceo), le sud de l'Irlande, Estotiland qu'Ortelius nomme *Novi Orbis pars*, et Malte-Brun l'île de Terre-Neuve, le nord de l'Ecosse, et l'Engroveland (Grolandia de la carte des Zeni), le midi de l'Islande. Un marin très instruit, le capitaine danois M. Zahrtmann, que des travaux astronomiques ont retenu long-temps à Paris, vient de publier aussi dans les Mémoires de la société des Antiquaires du Nord à Copenhague, une discussion des « prétendus voyages des Zeni, » que je n'ai point encore étudiée.

dans la préface de son ouvrage sur le Vinland, le livre des Zeni eût été une fiction destinée à ternir la gloire de Colomb, l'éditeur aurait tâché sans doute de lier les découvertes vénitiennes sinon à celles du navigateur génois, du moins aux découvertes boréales des *Bacalaos* de Cabot ou de Gomez. Il aurait insisté sur la priorité de l'expédition des Zeni vers les côtes du Nouveau-Monde ; il aurait dit que les voyages postérieurs en Floride et au Mexique avaient prouvé combien était exact ce que les pêcheurs de Frislande, en abordant dans le « monde nouveau [1] » de Drogeo, avaient appris sur la richesse et la civilisation des peuples (américains) situés vers le sud et le sud-ouest. L'isolement des faits, l'absence de toute récrimination éloignent le soupçon d'imposture ; mais l'extrême confusion qui règne dans les données numériques des distances et des jours de navigation, semblent prouver le désordre de la rédaction et le triste état de ces manuscrits que les héritiers des voyageurs Zeni avouent avoir déchirés en partie, sans en connaître la valeur. Comme je l'ai déja rappelé,

[1] Quasi un *nuovo mondo*. Ramusio, t. II, p. 232.

ni André Bianco, ni son maître Fra Mauro dans la mappemonde tracée à Venise même, de 1457 à 1470, ne nomment la Frislande qu'Eggers, Buache et Malte-Brun prennent pour le groupe des îles Fœroë. Cette proximité de l'Ecosse rend du moins plus probable la facilité avec laquelle nous voyons, en 1391, Nicolo Zeni rejoindre son frère Antonio; mais le silence de Fra Mauro [1], géographe vénitien d'une immense érudition, et l'ignorance parfaite du nom de la Frislande dans les *Sagas* et les annales de l'Islande [2] et de la Norvège, sont deux circonstances bien difficiles à expliquer.

[1] Je n'ignore pas que Zurla a cru voir dans l'île Ixilandia de Fra Mauro, la Frislande des Zeni (*Il Mappamondo di Fra Mauro*, § 74, *di Marco Polo et degli altrè viaggiatori Veneziani*, t. II, p. 29); mais cette interprétation offre encore moins de probabilité que celle par laquelle il fait du Vinland la partie la plus australe du Groenland. La colonisation de cette péninsule ne s'est pas avancée du nord au sud. Bancroft, *Hist. of the United States*, 1834, t. I. p. 6; Leslie, *Discov. in the Pol. Reg.* p. 87.

[2] Erich Christ. Werlauf, *Symb. ad Geogr. medii ævi ex monum. Island.* 1821, p. 28. Le témoignage de Lorenzo d'Anania (*Fabrica del Mondo*, 1576, p. 154) qui parle de la Frislande, « *molto ricca di pescagio e*

Il reste toujours certain que Colomb n'a rien appris dans son voyage à Thylé qui pût favoriser ses vastes projets [1]. Ni dans le procès du fiscal contre Diego Colomb, dans lequel toutes les inculpations sur la nouveauté de la découverte furent discutées et pesées, ni dans les premières cinquante-cinq années qui ont suivi ce procès, il n'a été question de découverte de l'Amérique septentrionale, antérieure à 1492. Le Groenland, que l'on croyait très rapproché de la Norvège, que la carte des Zeni figure même encore comme un prolongement péninsulaire de la Scandinavie [2], parais-

assai frequentata da Scozzesi, » ne me paraît d'aucun poids, l'auteur se fondant sur un rapport très vague d'un neveu de Jacques Cartier, et écrivant 18 ans après la publication des manuscrits des Zeni par Marcolini, par conséquent sous l'influence des idées puisées dans cette publication. Ces mêmes doutes ont été exprimés et avec beaucoup de raison par M. de Hoff, sur les témoignages de Jean Scolvo, de Frobisher et de Maldonado, tous postérieurs à Marcolini. (*Gesch. der nat. Ver. des Erdbod.* t. I, p. 184.)

[1] Washington Irving, t. IV, p. 145, 151, 213, 217.

[2] Telle est la configuration du Groenland sur la carte des Zeni, qu'on y trouve placé, sur la côte sud-est, le fameux couvent de St.-Thomas dont les apparte-

sait, dans tout le moyen-âge, appartenir aux mers de l'Europe, et l'idée de lier l'histoire de sa première colonisation à l'histoire de la découverte des *Nouvelles Indes*, ne pouvait s'offrir aux plus cruels ennemis de la gloire de Colomb.

Il est impossible de signaler une première reconnaissance des côtes de l'Amérique par les Normands, au commencement du onzième siècle, sans s'élever à quelques graves considérations sur les destinées de l'espèce humaine. Si cette reconnaissance avait été plus qu'un

mens étaient chauffés par une source d'eau bouillante qui sortait de terre au pied d'un volcan. (ZURLA, *Viaggiatori Venez.* t. II, p. 63-69.) On ne connaît aujourd'hui dans le Groenland occidental que les sources thermales de l'île Onartok (EGEDE, *Tagebuch*, p. LXIV, et GIESEKE, dans *Brewster's Encyclop.* vol. X, P. II, p. 489). Leur température n'est que de 40° centigrades, mais dans le Groenland comme dans la partie de la Sibérie que je viens de parcourir, des eaux de cette température paraissent très chaudes au milieu d'autres sources dont la chaleur moyenne est au-dessous de 2°. Plus au nord, entre les 69° et 76° de latitude, le Groenland occidental est presque entièrement basaltique, mais aussi dépourvu d'eaux thermales que toute la Scandinavie ou l'immense chaîne de l'Oural. Ce monastère

événement passager, si elle avait été suivie d'une conquête durable et progressive, avançant du nord vers le sud, l'état moral et politique du Nouveau-Monde serait bien différent de ce qu'il est devenu par la conquête des Espagnols, aux quinzième et seizième siècles. Je ne fonde pas cette assertion sur des faits généralement connus, sur le contraste entre la rudesse des moeurs de l'Europe scandinave et la florissante civilisation des états du Midi, sur les changemens que la société européenne a éprouvés dans l'intervalle de quatre à cinq siè-

de St.-Thomas, chauffé par la circulation de sources chaudes, ces jardins dépourvus de neiges et de glaces sous l'influence des eaux souterraines, paraîtraient plutôt devoir appartenir à l'Islande, si abondante en sources thermales, qu'au Groenland. On dirait que le couvent décrit si minutieusement par les frères Zeni, a servi de prototype aux grands établissemens de chauffage exécutés dans la petite ville de Chaudes-Aigues, dans le département du Cantal, où la fontaine du Par (de 80° cent.) distribue la chaleur dans plusieurs centaines de maisons à la fois, et sert aux besoins de la vie domestique. Aux bains de Tœplitz, en Bohême, le jardinage commence aussi à profiter de l'influence des eaux souterraines qui ont 40° à 47° de chaleur.

cles. Je désire plutôt fixer l'attention du lecteur sur le caractère individuel empreint aux différentes parties de l'Amérique par les nuances de barbarie ou de civilisation plus ou moins avancée qui distinguaient les indigènes à l'époque du premier établissement des colonies espagnoles, portugaises ou anglaises. Dans la région des peuples chasseurs, par exemple aux Etats-Unis et au Brésil, des hordes errantes, facilement vaincues, ont fui le voisinage des Européens. Repoussées peu à peu derrière la chaîne des Alleghanys, puis au-delà des rives du Mississipi et du Missouri, éprouvant à la fois une grande détérioration dans les mœurs et dans leur constitution physique, elles se sont appauvries et presque éteintes en s'isolant. Les indigènes ne comptent pour rien dans le tableau politique de cette partie du Nouveau-Continent qui est opposée à l'Europe. Ils ont évacué le pays partout où leur barbarie primitive et leur manière d'envisager la liberté leur a rendu odieuses les institutions de notre ordre social. Il n'en a pas été de même chez les peuples montagnards des Andes et sur le littoral opposé à l'Asie, centre de la plus antique civilisation de l'espèce humaine.

Le Mexique au sud du Rio Gila, Teochiapan, le Nicaragua, le Cundinamarca, l'empire des Muyscas, Quito et le Pérou étaient, à la fin du quinzième siècle, occupés par des peuples agricoles, jouissant d'une civilisation plus ou moins avancée, unis par une communauté de culte et de croyances religieuses, formant des sociétés politiques, les unes simples par l'effet d'une longue tyrannie, les autres compliquées et bizarres dans leur organisation intérieure, favorables en quelques points à la tranquillité publique, à la prospérité matérielle, à une civilisation en masse, mais ennemie de tout développement des facultés individuelles [1]. Au Mexique, le flux des peuples montagnards a eu lieu du nord vers le sud, tandis que dans l'Amérique méridionale, dans la théocratie des Incas, le mouvement de la civilisation s'est fait dans toutes les directions. Du plateau du Couzco, il s'est propagé presque à la fois vers les Andes de Quito, les forêts du Haut-Maragnon et les Cordillères du Chili. Dans cette région anciennement agricole, les conquérans

[1] *Vues des Cordillères* et *Monumens des peuples indigènes*, t. I, p. 40.

européens n'ont fait que suivre les traces d'une culture indigène. Les Indiens sont restés attachés au sol qu'ils ont défriché depuis des siècles. Quelques cités ont pris des dénominations espagnoles. Le Mexique seul compte un million sept cent mille indigènes de race pure, dont le nombre augmente avec la même rapidité [1] que celui des autres castes. Au Mexique, à Guatémala, à Quito, au Pérou, à Bolivia, la physionomie du pays, à l'exception de quelques grandes villes, est essentiellement indienne; dans les campagnes la variété des langues s'est conservée avec les mœurs, le costume et les habitudes de la vie domestique. Il n'y a de plus que des troupeaux de vaches et de brebis, quelques céréales nouvelles et les cérémonies d'un culte qui se mêle à d'antiques superstitions locales. Il faut avoir vécu dans les hautes plaines de l'Amérique espagnole ou dans la confédération anglo-américaine, pour sentir vivement combien ce contraste entre des peuples chasseurs et des peuples agricoles, entre des pays long-temps barbares ou des pays offrant d'anciennes institu-

[1] *Relat. hist.* t. III, p. 344.

tions politiques et une législation indigène très développée, a facilité ou entravé la conquête, influé sur les formes des premiers établissemens européens, conservé même de nos jours aux différentes parties de l'Amérique indépendante, un caractère ineffaçable. Déja le père Joseph Acosta qui a étudié sur les lieux mêmes les suites du grand drame sanguinaire de la conquête, a bien saisi ces différences frappantes de civilisation progressive et d'absence entière d'ordre social qu'offrait le Nouveau-Monde à l'époque de Christophe Colomb, ou peu de temps après la colonisation par les Espagnols [1]. Il ajoute (d'après la traduction naïve de Robert Regnauld, faite en 1597) « qu'il est assez expérimenté que la chose en quoi les peuples montrent le plus leur barbarisme est en leur gouvernement et façon de se laisser commander, pour ce que tant plus les hommes approchent de la raison, tant plus leur gouvernement est humain et moins insolent, et les rois deviennent plus traitables et s'accommodent mieux avec leurs vassaux en reconnaissant qu'ils leur sont égaux en nature. Aussi plu-

[1] *Hist. nat. y moral*, lib. VI, cap. 2.

sieurs nations de ces Indes n'ont pas voulu souffrir dans leurs communautés des rois ou seigneurs absolus, pour ce que entre les barbares les gouvernemens traitent les sujets comme bêtes, et de leur part veulent être traités comme dieux. » Le jésuite attribue, peut-être un peu malignement, à une sage prévoyance ce qui est dû à l'empire des circonstances et des intérêts.

Je viens de développer comment l'état social dans lequel l'Europe a trouvé l'Amérique à la fin du quinzième siècle, a puissamment modifié la marche de la conquête, la forme des premiers établissemens, et, ce qui est plus important et n'a pas été suffisamment apprécié dans les discussions de politique américaine, le caractère que conservent aujourd'hui les différens états libres du Nouveau-Continent. Or, cet état social n'était pas le même quatre siècles avant la conquête. L'Europe, en se pressant sur les traces des navigateurs scandinaves, aurait rencontré en Amérique un ordre de choses entièrement différent. Depuis la première arrivée des aventuriers normands à Salerne et dans la Pouille, jusqu'à la destruction de la puissance arabe en Espagne, c'est-à-

dire depuis le commencement du onzième siècle jusqu'à la fin du quinzième, l'Europe a subi sans doute des changemens très considérables dans l'état de sa civilisation : cependant, durant cette même époque, les plus belles régions de l'Amérique ont éprouvé des révolutions plus étonnantes encore. Les empires contre lesquels ont lutté Cortez et Pizarre, n'existaient point lorsque les Scandinaves descendaient sur les côtes du Vinland. Le peuple aztèque n'a paru sur le plateau d'Anahuac qu'en 1190 : la ville de Tenochtitlan (Mexico) n'a été fondée, au milieu d'un lac alpin, qu'en 1325, c'est-à-dire à peu près 70 ans avant le voyage des frères Zeni. Je suis loin de prétendre que dans l'Anahuac avant les Aztèques, qu'au Pérou avant l'arrivée mystérieuse du premier Inca, il n'y ait jamais eu de culture intellectuelle ou d'ordre social. Les grands monumens pyramidaux de Teotihuacan, de Cholula et de Papantla sont plus anciens que les Aztèques, comme dans les environs du lac de Titicaca, sur le plateau péruvien, les ruines de Tiahuanaco nous offrent les traces d'une civilisation antérieure aux constructions des Incas de Couzco. Mais le Nouveau Monde a eu sans

doute, comme l'Ancien, des vicissitudes de barbarie et de civilisation. Nous savons avec certitude que les peuples du Pérou étaient singulièrement abrutis avant la législation théocratique du premier des Héliades (Manco Capac); nous savons que le peuple industrieux des Tultèques qui habitait le Mexique cinq cents ans avant les Aztèques, qui employait comme eux l'écriture hiéroglyphique et avait une année plus exacte que la plupart des peuples d'Europe, était dès le onzième siècle déchu de sa puissance et tombé dans un grand avilissement [1]. Ces données suffisent pour prouver que l'Europe scandinave aurait trouvé les belles parties alpines de l'Amérique tropicale, bien différentes de ce qu'elles étaient du temps de Colomb, de Cortez et de Pizarre. Il existait peut-être à la première époque d'autres centres de culture partielle dans le Guatémala à Utatlan, Copan, Peten et S^{to}-Domingo Palenque; au nord du Mexique, à Quivira (le Dorado du Roi barbu Tatarrax) célèbre par

[1] *Vues des Cordillères*, t. I, p. 57, 96, 98, 221, 315; *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 184.

les mensonges de Fray Marcos de Nizza; au nord de la Louisiane, entre les rives de l'Ohio et les lacs du Canada, des 39° aux 44° de latitude. On conçoit de fréquens déplacemens de culture par l'effet des grandes migrations de peuples qui sont entourés de hordes barbares. Les traces de quelque progrès dans les arts sont indubitables jusque dans les régions les plus boréales, mais il a été impossible jusqu'ici d'assigner des dates d'origine aux *tumulus* et aux circonvallations polygones de la Haute-Louisiane, aux édifices richement ornés de sculpture du Palenque [1]. Il appartient à une

[1] *Relat. hist.* t. II, p. 155-161; HAKLUYT, t. III, p. 363-397; JUARROS, *Compendio de la hist. de Guatemala,* sur Utatlan, t. I, p. 66; t. II, p. 11; sur Peten du Yucatan (Maya), t. I, p. 33; t. II, p. 142 et 146; sur le Palenque de l'ancienne province des Tzendales, t. I, p. 14; t. II, p. 55. C'est au centre de l'antique civilisation du royaume de Quiche (civilisation probablement antérieure à l'arrivée des Aztèques dans l'Anahuac) qu'appartiennent peut-être aussi les monumens de la péninsule de Honduras, où près de Copan on voit encore un grand cirque, les hypogées de Tibulco et des statues dont les draperies portent un caractère très bizarre. (TORQUEMADA, lib. IV, c. 4; JUARROS, t. I, p. 43; t. II, p. 153.)

saine critique historique de s'arrêter là où manquent les données précises, sans rejeter pour cela avec trop de dédain ce que d'heureuses combinaisons peuvent offrir de probabilités conjecturales. Il ne s'agissait ici que de prouver comment l'Amérique, entre les époques de Leif et de Colomb, sans aucune influence de l'Ancien Monde, avait changé de face, et comment ces changemens dans l'ordre social ont modifié essentiellement, sur plusieurs points du Nouveau Monde, l'état des sociétés européennes qui se sont établies au milieu de peuples indigènes anciennement agricoles.

En analysant le concours de faits qui a amené et déterminé, pour ainsi dire, à la fin du quinzième siècle, la découverte de l'Amérique équinoxiale, je dois encore m'arrêter à un petit nombre d'observations sur lesquelles l'accroissement de nos connaissances dans la géographie physique et l'histoire des navigations peut répandre quelque intérêt. Il faut distinguer d'abord entre les tentatives que l'on croit avoir été faites dans le but de trouver des terres à l'ouest, et l'influence qu'ont exercée sur les opinions des navigateurs, soit l'inter-

prétation hasardée de quelques phénomènes naturels, soit les rêveries et les doubles emplois des constructeurs de cartes. Par la liaison intime qui existe en tout ce qui tombe sous l'empire de l'intelligence, les erreurs mêmes des âges éloignés ont coopéré souvent à la recherche de la vérité.

Si je commence par nommer les voyages des Arabes Almagrurins et de l'Irlandais Madoc ap Owen Guineth que l'on place, le premier avant 1147, le second en 1170, par conséquent l'un et l'autre entre la découverte du Vinland et l'expédition des frères Zeni, ce n'est qu'à cause de l'importance que leur ont donnée quelques géographes célèbres. Le schérif Edrisi [1] et Ebn al-Ouardi décrivent presque avec les mêmes mots les aventures de ces huit Arabes qui, sortis du port d'Aschbona ou Lisbonne, naviguèrent vers le sud-ouest pendant 35 jours pour découvrir l'*Ile des Moutons* (Dgezirat alghanam). Ebn al-Ouardi indique clairement le but de l'expédition. « Les navigateurs, tous parens, dit-il, firent les provi-

[1] *Geogr. Nub.* p. 156-158; Hartmann, *Africa Edr.* p. 319-322.

sions nécessaires pour un long voyage, jurant de ne pas revenir avant *qu'ils n'eussent pénétré jusqu'à l'extrémité de la Mer Ténébreuse* (l'Atlantique). » Edrisi se contente d'ajouter, d'après la version de Gabriel Sionita : « Tenebrarum aggressi sunt mare, quid in eo esset exploraturi. » Ne pouvant manger la chair trop amère des moutons de l'île Gana, ils voguèrent encore douze jours dans la direction du midi et arrivèrent à une île habitée par des hommes à peau rouge, à grande taille et à cheveux clair-semés, mais longs et descendant sur les épaules. Ces traits caractéristiques firent croire à M. de Guignes le père, qui nous a donné les extraits d'Ebn al-Ouardi, que les Arabes sont parvenus sinon aux côtes *orientales* de l'Amérique, du moins à des îles qui en sont voisines. Nous avons vu plus haut en parlant du Fousang que le même savant avait fait découvrir [1] (vers la fin du cinquième siècle) l'Amérique *occidentale* par les Chinois ; mais l'une de ces hypothèses n'est pas plus heureuse que l'autre. Le roi de cette île aux hommes

[1] Klaproth, dans les *Annales de l'empire du Japon* par Titsingh, 1834, p. IV-VIII

rouges avait à son service un interprète qui parlait arabe, et cette circonstance, jointe à l'assertion que les hommes rouges ont exploré la mer pendant un mois, à l'ouest, sans trouver des terres, semble confirmer l'opinion du savant orientaliste de Göttingue, M. Tychsen [1], répétée par Malte-Brun, que les Almagrurins étaient parvenus à quelque île sur la côte d'Afrique, par exemple aux îles du Cap-Vert. Edrisi dit que le teint des habitans était « un mélange [2] de brun et de blanc. » Ce serait même la race des Guanches qui me paraîtrait indiquée par ce caractère de la peau et la nature des cheveux. L'objection que les îles Canaries étaient trop intimement connues des Arabes sous le nom des Khaledat, pour que les aventuriers navigateurs de Lisbonne n'eussent pas deviné où ils étaient parvenus au terme de leur course, ne me paraît d'aucun

[1] *Neue oriental. und exegetische Bibliothek*, t. VIII, p. 54.

[2] « Homines colore rufi cum quadam cutis albitudine, » traduit Hartmann en corrigeant souvent la version de Gabriel Sionita. Ebn al-Ouardi dit, selon de Guignes : « hommes rouges. » *Notices et Extr. des manuscrits de la Bibl. du Roi*, t. II, p. 25.

poids. Certes le souvenir de l'existence des îles Fortunées ne s'est jamais effacé entièrement dans l'Europe occidentale, depuis les temps des Grecs et des Romains; je ne doute pas que les Arabes les aient visitées quelquefois, mais la description vague et confuse qu'en offrent Edrisi [1], Ebn al-Ouardi [2] et Bakoui [3] (écrivains de la fin du douzième et du commencement du quinzième siècle), prouve assez combien les communications ont été rares entre ces îles et le bassin de la Méditerranée. Bakoui seul parle de l'aménité du pays et de la fertilité du sol, mais ni lui ni ses devanciers ne connaissent la montagne colossale du Pic, les feux des volcans des Canaries, et le peuple pasteur des Guanches. Ils ne parlent que de quelques statues symboliques dont je traiterai plus tard, et de cet Alexandre (Dulcarnaïn) Bicorne qui a poussé ses courses au-delà des colonnes d'Hercule, jusqu'aux îles Mesfahan et Lacos [4]. Le retour des aventuriers de Lisbonne se fit par les côtes de Maroc. Ils abor-

[1] *Africa Edr.* p. 310-315.

[2] *Notices,* l. c. p. 48.

[3] L. c. p. 397.

[4] *Geogr. Nub.* p. 7 et 39.

dèrent au port d'Asfi ou Azaffi, à l'extrémité occidentale du Magrab, et il est assez remarquable que, selon Edrisi (p. 72 et 78), l'île ou les îles des Deux Frères que l'ancien et excellent chorographe des Canaries, le navigateur écossais George Glas, et de nos jours M. Hartmann [1], ont pris pour les îles de Madère et de Porto-Santo, soient placées vis-à-vis d'Asfi. Cette circonstance me paraît appuyer l'idée que les Almagrurins venaient du pays des Guanches. L'expédition des Arabes aux îles des brebis amères et des hommes rouges avait acquis tant de célébrité, qu'une des rues de Lisbonne prit le nom du *Quartier de ceux qui ont été trompés*. C'est la traduction exacte que de Guignes donne du mot almagrurin, mal interprété par les traducteurs maronites et les écrivains modernes qui nomment les Almagrurins les frères *errans*. Les Arabes ayant été forcés d'évacuer Lisbonne en 1147, la ten-

[1] Le même savant soupçonne, et non à cause de la dénomination seule, que les îles Raka et Laka d'Edrisi pourraient bien être les îles Açores (Insulæ Accipitrum) connues des Arabes (*Africa Edr.* p. 317-319). Voyez sur l'île Mostachiin, Buache dans les *Mém. de l'Inst.* t. VI, p. 27.

tative de découvrir où finissait l'Atlantique vers l'ouest, doit nécessairement être antérieure à cette époque. Elle doit même l'être de beaucoup, car Edrisi, dont l'ouvrage a été terminé en 1153, n'en parle aucunement comme d'un événement récent.

C'est vers la fin du seizième siècle, par conséquent peu de temps après que le géographe Ortélius avait cru reconnaître, non dans les courses au Vinland, mais dans les voyages des Zeni, une première découverte de l'Amérique, qu'un historien gallois, le Dr Powel et l'utile compilateur Richard Hakluyt [1] donnèrent quelque célébrité aux aventures de Madoc, second fils d'un prince de North-Wales, Owen Guineth, ou Guynedd. Ennuyés d'une guerre civile que des querelles de légitimité et de succession au trône avaient fait naître, Madoc et ses partisans « cherchèrent des aventures sur mer en voguant vers l'ouest et en laissant les côtes d'Irlande tellement au nord, qu'ils abordèrent à une terre inconnue et inhabitée, où

[1] *Voyages and Nav.* t. III, p. 1. (Voyez aussi l'article du savant et ingénieux géographe M. Eyriès, dans la *Biogr. univ.* t. XXVI, p. 95.)

ils virent des choses très étranges. » De retour dans leur patrie, ils persuadèrent à des colons « d'échanger le sol pauvre et rocailleux du pays de Galles contre la bonne et fertile terre nouvellement découverte. » Madoc repartit avec dix navires et ne fut plus revu, quoiqu'il eût promis de retourner. Il est certain que cet événement bien vaguement rapporté, a été célébré en 1477, quinze ans avant l'expédition de Colomb, dans des vers du poète gallois Mereditho. Hakluyt regarde le voyage de Madoc « comme la première découverte des Indes occidentales, faite avant les Espagnols par les Bretons. » Il veut que les croix que Lopez de Gomora (lib. 2, cap. 16) affirme avoir été adorées à Acazumil[1], soient dues à l'influence de ces anciens établissemens gallois de l'an 1170. Déja, du temps du chevalier Ralegh, un bruit confus se répandit en Angleterre que sur les côtes de Virginie on était surpris d'entendre le salut gallois *hao, houi*, *iach*, comme des missionnaires français au Canada furent saisis de joie aux chants d'*alleluia* des sauvages cana-

[1] C'est l'île *Cozumel* découverte par Grixalva en 1518. Voyez la note G.

diens. Owen, chapelain anglais, en 1669, s'était sauvé des mains des Indiens Tuscaroras qui voulurent le scalper en prononçant quelques mots gallois. Benjamin Beatty découvrit une peuplade qui conservait (depuis cinq cents ans!) la tradition de l'arrivée de Madoc ap Owen Guineth en Amérique. Toutes ces fables se sont renouvelées périodiquement, et encore de nos jours on a gravement discuté [1] les « parchemins, livres celtiques et titres d'origine » qu'un capitaine, Isaac Stewart, a trouvés sur le Red River de Natchitoches. J'ai déja rappelé dans un autre endroit [2] comment toutes ces traces des colonies galloises ont disparu depuis que des voyageurs moins crédules, et qui se contrôlent pour ainsi dire les uns les autres, Clark et Lewis, Pike, Drake et les éditeurs de la nouvelle *Archœologia americana*, ont parcouru l'intérieur du pays ou soumis l'étude de la filiation des langues indigènes à une critique plus sévère. C'est bien à tort d'ailleurs qu'on a

[1] *Dict. des sciences nat.* t. XXI, p. 392; *Revue encyclop.* n° 4, p. 162.

[2] *Relat. hist.*, t. III, p. 159.

accusé [1] Hakluyt d'avoir inventé les aventures de Madoc pour agir dans les intérêts de la reine Elisabeth et légitimer les projets de Ralegh sur les deux Amériques [2] qu'on croyait devenir la

[1] LEIDENFROST, *Hist biogr. Wörterb.* t. III, p. 553. La candeur et la bonne foi de Richart Hakluyt a trouvé récemment un habile et judicieux défenseur dans l'historien écossais M. Patrick Fraser Tytler. Voyez sa *Vindication of Hakluyt* dans *Progress of Discovery of the Northern coast of America*, 1832, p. 417-444.

[2] Je dis les deux Amériques, car onze ans après l'expédition que Ralegh envoya à Roanoke, près d'Albemarle en Virginie, il s'occupa, de 1595 à 1617, de ses projets chimériques du Dorado et de la restauration des Incas du Pérou. « J further remenber, dit-il, that Berreo confessed (il est question du gouverneur espagnol de la Trinité, Antonio de Berreo, qui tomba entre les mains de Ralegh) to me and others that there was found among the prophecies in Peru, *that from Inglatierra those Ingas should be again in time to come restored.*» (Voyez l'excellente biographie de Ralegh par M. Cayley, p. 7, 17, 51 et 100.) Les moyens de restauration étaient d'une grande simplicité, savoir 1° placer sous le prétexte de défendre le territoire contre des ennemis extérieurs, des garnisons de trois à quatre mille Anglais dans les villes de l'Inca; 2° faire payer annuellement par le prince restauré à la reine Elisabeth une contribution de 300,000 livres sterling. «It seemed to me, ajoute Ralegh, that this Empyre of Guiana is *reserved* for the english nation. »

proie seule des Castillans. La politique de la reine Elisabeth n'avait pas besoin de ce genre d'appui. Lorsque Philippe II se plaignit en 1580 des déprédations de Drake sur les côtes d'Amérique, la reine, selon Camden, lui fit répondre noblement « que l'Océan était libre comme l'air et qu'une côte ne devient pas la propriété de celui qui lui donne son nom. » D'ailleurs en fait de légitimité, par une première occupation, les Castillans avaient des droits qui, selon l'Histoire des Indes d'Oviedo, dataient de quelques milliers d'années avant la colonisation du prince Madoc. Oviedo, comme page de cet infant don Juan (fils unique de Ferdinand le Catholique) dont la mort précoce a changé la face du monde, avait assisté à l'entrée de Colomb à Barcelone. L'impression que lui fit cet imposant spectacle fut si vive, que pendant 34 ans il s'occupait, dans les régions nouvellement découvertes, des productions et de l'histoire de l'Amérique. Il partageait l'opinion bizarre de Colomb « que les Nouvelles-Indes étaient ces îles des Hespérides que Statius Sebosus[1] place à 40 journées de navigation vers

[1] Colomb et Oviedo, dans son *Historia natural y ge-*

l'ouest des Gorgones, ou îles du Cap-Vert. » Oviedo savait « qu'Hesperus, douzième roi d'Espagne, frère d'Atlas, gouvernait, comme Charles V, à la fois les nouvelles Indes et la péninsule hespérique ou ibérienne, 1658 ans avant notre ère, de sorte que, par la découverte de Colomb, la justice divine avait seule-

neral de las Indias, lib. II, c. 3 (RAMUSIO, éd. de 1606, t. III, p. 65, b.), se fondent l'un et l'autre sur le passage de Pline, VI, 31, auquel les mots *præ navigatione Atlantis* (le long de l'Atlas) semblent donner un sens bien différent de celui qu'on a cru y découvrir. (Voyez GOSSELLIN, *Géogr.* t. I, p. 148.) Don Fernando Colomb n'ose pas nier que son père ait pris les Hespérides pour le Nouveau Continent. C'était sans doute un de ces argumens d'érudition dont le grand homme s'était armé dans les disputes académiques de Salamanque. Le fils dit clairement (cap. 7), en citant Pline et Solin, que « las islas Hesperides las tuvo *por cierto* el almirante, que fuesen las de las Indias. » Mais lui-même ne regarde pas cette interprétation de Sebosus comme probable. Il se moque dans un autre endroit (cap. 9) « et des Carthaginois qui trouvèrent Cuba et Haïti inhabités, et de ce roi Hesperus sous lequel les Espagnols dominèrent les Indes. » J'observe que Dicuil (c. VII, § 1, 5) ne copie pas le passage de Pline et se contente de dire que les Hespérides sont plus loin de la côte d'Afrique que les Gorgones (Gorgodes).

ment fait rentrer l'Espagne dans ses antiques droits. » Il serait difficile de faire remonter plus haut, au-delà des mythes d'Hesperus et d'Atlas, les devoirs par lesquels on voudrait enchaîner les colonies à la métropole.

On ne saurait révoquer en doute que les Basques et les peuples d'origine celtique de l'Irlande, exerçant la pêche sur des côtes lointaines, aient constamment rivalisé dans le nord de l'Atlantique avec les Scandinaves; et que ces derniers, au huitième siècle, n'aient même été précédés dans le groupe des îles Fœroë, et en Islande, par des navigateurs irlandais. Malgré ces preuves d'activité nautique, il ne paraît pas moins extraordinaire que ce prince Madoc, « laissant l'Irlande au nord, » évitant par conséquent les stations intermédiaires qui avaient favorisé les découvertes scandinaves, ait pu pousser ses courses aventureuses jusqu'aux côtes des États-Unis, et qu'il ait pu retourner dans le pays de Galles pour chercher de nouveaux colons. Il serait à désirer que de nos jours où la critique est sévère sans être dédaigneuse, on voulût, sur les lieux mêmes, se livrer à de nouvelles recherches et recueillir dans les traditions et les vieux chroniqueurs

gallois, ce qui est relatif à la disparition de Madoc ap Owen Guineth. Je ne partage aucunement le mépris avec lequel ces traditions nationales ont trop souvent[1] été traitées : j'ai au contraire la ferme persuasion qu'avec plus d'assiduité, la découverte de faits entièrement inconnus aujourd'hui éclaircira beaucoup de ces problèmes historiques relatifs aux navigations du moyen-âge, aux analogies frappantes qu'offrent les traditions religieuses, les divisions du temps et les ouvrages de l'art en Amérique et dans l'est de l'Asie, aux migrations des peuples méxicains, à ces anciens centres de civilisation d'Aztlan, de Quivira et de la Haute-Louisiane, comme des plateaux du Cundinamarca et du Pérou.

Malte-Brun[2] place parmi les tentatives faites

[1] « Nel viaggio di Madoc tutto si riduce ad una *diceria* non so quando inventata, ma senza dubio non molto anticamente, perchè per poco che si volesse andar avanti ne' secoli si troverebbero i Gallesi, con tutta la loro antica genealogia celtica, non solo senza muse, ma senza alfabeto. » (FORMALEONI, *Illustr. di due carte ant.* 1783, p. 37.) Le reproche *senza muse* est pour le moins des plus injustes.

[2] *Précis de Géogr.* (2e édit.) p. 521.

avant Colomb pour arriver dans l'Inde par la voie directe de l'ouest, le voyage de Vadino et Guido de Vivaldi, en 1281. D'autres géographes ont pensé que l'expédition des deux frères, répétée en 1291 par Ugolino Vivaldi et Teodosio Doria, était une simple et vague exploration de l'Atlantique, semblable à l'expédition des Almagrurins. Mais lorsqu'on examine avec plus d'attention le manuscrit retrouvé par M. Graberg, on voit que les Vivaldi (« volentes ire *in Levante*, ad partes Indiarum ») suivirent les côtes d'Afrique. Leur tentative, décrite en latin barbare, tombe entre les voyages d'Ascelin et de Marco Polo; mais par les rapports de commerce qu'avaient leurs compatriotes, les Génois, avec les Arabes, ils pouvaient avoir quelque idée de la possibilité de faire le tour de l'Afrique. Un certain Antoniotto Usodimare (Usus maris), compagnon de Cadamosto (Alvise da Ca Da Mosto), nous apprend même dans une lettre en date du 12 décembre 1455, « qu'après avoir acheté des esclaves que lui vendit un *nobilis dominus niger*, il trouva, tout près de la zone où l'on perd de vue l'étoile polaire, sur une côte voisine du domaine du Prêtre-Jean, un homme blanc

qui se disait descendre d'un des marins de l'équipage perdu [1] des caravelles de Vivaldi. La généalogie peut paraître incertaine, mais le document des archives de Gênes, dû aux curieuses recherches de M. Graberg, prouve toujours que dans le 15e siècle, on regardait l'expédition des frères Vivaldi comme une expédition en Afrique. Elle mérite d'autant plus d'intérêt qu'elle est de près de 65 ans antérieure au voyage du Catalan don Jayme Ferrer [2] à la rivière d'Or.

[1] Antoniotto dit : « des caravelles perdues il y a 170 ans, » ce qui place en 1285 l'expédition des frères Vivaldi, dont le mystique Pietro d'Abano, qui mourut en 1312, fait déja mention. SPOTORNO, t. II, p. 305 ; TIRABOSCHI, t. V, lib. I, c. 5, § 15 ; GIACOMO GRABERG, *Annali di Geogr. e di Statist.* t. II, p. 285, t. VI, p. 170 ; ZURLA, *Viaggi*, t. II, p. 155-158 ; BALDELLI, t. I, p. XL, CLXIII et CLXVII. D'ailleurs Usodimare n'est pas un nom propre, c'est une expression qui indique un métier, comme on dit encore dans la marine française capitaine bon *praticien*, ou pratique de la côte de Guinée. C'est par cela que dans le *Novus Orbis* de Grinœus, on trouve ces mots : *Navis Antonieti cujusdam Liguris, qui maria sulcare probe noverat.*

[2] Voyez l'Atlas catalan de la bibliothèque du roi dont M. Buchon fixe la date à l'an 1374. Le document

Plus semblable à l'expédition des Almagrurins que celle des Vivaldi, est, à n'en pas douter, le voyage que l'infant Don Henry fit faire en 1431 par Gonçalo Velho Cabral. C'était une véritable exploration de l'Atlantique, « une tentative, dit le biographe de l'infant (le Père oratorien Joseph Freire), pour découvrir une terre à l'ouest. » (*Vida do infante D. Henrique*, p. 319.) Cette tentative conduisit Velho Cabral d'abord vers les écueils des Formigas, au sud de l'île San Miguel des Açores, et, en 1432, à l'île Santa Maria.

Je terminerai la liste des navigateurs qu'on croit avoir essayé, avant Christophe Colomb, de découvrir quelque partie de l'Amérique, par le pilote polonais Jean Szkolny (Scolnus), sur lequel M. Lelewel, dans sa savante Histoire de la Géographie [1], a récemment fixé de nouveau l'attention. Ce Szkolny se trouvait,

publié par M. Graberg (Baldelli, p. CLXV) semble nommer don Jayme (Jaeme) Ferrer « Joannem Ferne Catalanum, » parti le jour de St.-Laurent 1346 pour la Rujaura (rivière d'Or). L'identité de la personne ne me paraît pas douteuse.

[1] Joachima Lelewela, *Pisma pomniejsze geogr. historyczné*, 1814, p. 58.

en 1476, au service du roi Christian II de Danemark. On affirme qu'il a abordé aux côtes du Labrador, après avoir passé devant la Norvège, le Groenland et le Frisland des Zeni. Je ne puis hasarder aucun jugement sur cette assertion de Wytfliet, de Pontanus et de Horn[1]. Une terre vue *après* le Groenland peut, dans la direction indiquée, avoir été le Labrador, et je suis cependant surpris de voir que Gomara, qui imprimait son *Histoire des Indes* à Saragosse, en 1553, ait déja connu[2] le pilote

[1] Georgi Horni, *Ulyssea*, 1671, p. 279; Zurla, *Viaggi*, t. II, p. 26; Malte-Brun, p. 532; Wytfliet (*Descript. Ptol. augmentum*, 1597, p. 188) et Pontanus (*De situ Daniæ*, 1631, p. 763) écrivent par erreur Scolvus.

[2] *La Hist. de las Indias*, fol. XX. Le nom de Terre du Laboureur, ou Tierra del Labrador, a été inventé, selon la judicieuse observation de l'auteur du *Memoir of Sebastien Cabot* (p. 246), par Cortereal et les marchands d'esclaves portugais pour signaler cette côte septentrionale comme produisant des hommes singulièrement aptes au travail (*al labor*). Je trouve en effet dans Gomara (fol. XX) que les habitans sont « ombres dispuestos, aunque morenos (l'ambassadeur de Venise à Lisbonne, Pietro Pasqueligi, qui écrit onze jours après le retour de Cortereal et qui vit les Indiens, les

polonais. On avait soupçonné peut-être, lorsque la pêche des *bacalaos* commençait à mettre les marins de l'Europe méridionale en rapports plus fréquens avec les marins scandinaves, que la terre vue par Szkolny devait être identique avec celle qu'en 1497 Jean et Sébastien Cabot, et en 1500 Gaspar Cortereal avaient visitée. Gomara dit, ce qui d'ailleurs n'est pas trop exact, « que les Anglais se plaisent beaucoup dans la terre du Labrador, parce qu'ils y trouvent la latitude et le climat (*temple*) de leur pays natal, et que des hommes de Norvège y ont été avec le pilote Jean Scolvo, comme les Anglais avec Sébastien Gaboto. » N'oublions

compare, pour la couleur de la peau, aux Bohémiens, aux *Cingani*) y trabajadores. » La petite taille des Esquimaux de la véritable côte du Labrador ne justifierait pas trop cet éloge; mais on lit dans le même chapitre de Gomara que Cortereal avait enlevé ces Indiens dans les îles du *Golfo cuadrado* (c'est-à-dire dans le golfe de la rivière de St-Laurent, fol. VII). Le nom de *Côtes des Labradores* était pris peut-être dans un sens plus général et plus vague, comprenant des races d'indigènes non-Esquimaux, à peu près comme les Newfoundlands ou Terres Neuves désignaient quelquefois, au 16e siècle, d'autres côtes que celles de la grande île opposée à Anticosti. (*Mem. of Cabot*, p. 57.)

pas que Gomara ne fait aucune mention du pilote polonais, lorsqu'il est question de ceux qui ont précédé Colomb, lui qui est assez malin pour prétendre [1] « qu'au fond, on ne peut dire à qui l'on doit la découverte des Nouvelles Indes. »

[1] « Ne nous étonnons pas de notre ignorance dans les choses anciennes *pues no sabemos quien de poco aca hallò las Indias que tan señalda y nueva cosa es.* » Gom. fol. X. Ce doute se fonde sur l'histoire très obscure du pilote qui, après avoir vu des terres vers l'ouest, mourut dans la maison de Colomb, histoire qui n'a pas figuré dans le procès du fiscal et qu'Oviedo (lib. II, cap. 3) rapporta le premier, en 1535. Ce n'est que Garcilasso de la Vega qui, en 1609, ose donner un nom (Alonzo Sanchez de Huelva) au pilote et une date (1484, année où Colomb quitta le Portugal) à l'événement dont les ennemis de la gloire de l'Italie s'efforçaient d'exagérer l'importance. Je termine cette note par rappeler que Gomara confirme de la manière la plus explicite ce que nous avons exposé plus haut sur l'idée très correcte que Colomb s'était formée (*Vida del Alm.* cap. 4) de la position de la Thylé de Solin. « Plusieurs géographes pensent, dit Gomara, que l'Islande est la Thylé que les Romains placent dans l'extrême nord : mais cette assertion est fausse, car l'Islande nouvellement découverte est plus grande et plus septentrionale. (Il la place, comme Christophe Colomb par les 73° de latitude.) Thylé proprement dite est une petite île (isletta) entre les Orcades (Orkney Islands)

On sait que l'état des connaissances géographiques du moyen-âge, et le désir d'indiquer des terres vaguement décrites par les anciens, engageaient les dessinateurs de cartes à remplir le vide de l'Océan d'îles dont la position était plus variable encore que le nom. Ces

et les Far (Færoé, Far Isles), située vers l'ouest et par 67° de latitude, quoique Ptolémée ne la place pas si haut. L'Islande est éloignée de 40 lieues des îles Fare, 60 de Thylé, et plus de 100 des Orcades » (Gomara, p. VII, b.) Comme Gomara compte par degré de latitude de 17 ½ lieues castillanes (fol. VI), ce calcul des distances partielles est aussi embrouillé que celui des latitudes, mais il n'en est pas moins clair que Gomara *long-temps avant Camden* (Tzschucke *ad Melam*, vol. III, P. 3, p. 227) *et avant d'Anville* (*Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. XXXVII, p. 438), *a placé la Thylé habitée, celui de Solin et de Tacite* (Agric. cap. 10) *entre les Fœroë et les Orcades, par conséquent dans le groupe des îles Shetland.* C'est là la Thylé à laquelle les Herules sortant du Danemark ont abordé, selon *Procope, De Bello Gothico*, II, 15. Adam de Brème (*De situ Daniæ*, Helmst. 1670, p. 158,) avait le premier appliqué le nom de Thylé à l'Islande découverte par les Scandinaves. Avant le commentaire de Tszchucke que je viens de citer, la compilation la plus complète sur la Thylé des anciens, se trouve dans Pontanus, *Rerum Danicarum hist.* 1631, p. 741-755.

dessinateurs ont sans doute contribué à augmenter le nombre des créations fantastiques : cependant la persuasion intime de l'existence de terres éparses dans l'espace inconnu des mers, est de beaucoup antérieure à la construction des mappemondes. Il est si naturel à l'homme de rêver quelque chose au-delà de l'horizon visible [1], de supposer d'autres îles, même d'autres continens semblables à celui qu'il habite. Dans l'Atlantique, les groupes des Canaries et des îles Britanniques dirigeaient de préférence l'imagination vers de certains parages. On se plaisait à multiplier conjecturalement ce que l'on ne connaissait que d'une manière confuse. Au sud-ouest des colonnes d'Hercule, la difficulté de saisir avec précision le vrai nombre et la position relative des îles Fortunées, donnait lieu à de vagues fictions. L'Aprositos [2] ne justifiait son nom (d'inaccessible) que parce que c'était une terre introuvable [3] : elle n'existait point dans

[1] Τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα (de la bibliothèque de Photius.)

[2] Ptol. IV, 6.

[3] Gossellin, t. I, p. 160.

le lieu où elle était indiquée aux navigateurs. Les deux îles de Porto-Santo et de Madère (l'*Isola dello Légname*[1] du portulan génois ou *mediceo* de 1351) que des vaisseaux devaient avoir rencontrées par hasard dans leurs traversées à Cerné, augmentaient la confusion des idées géographiques. Vers le Nord, Albion et Jerne, entourés d'îles nombreuses plus petites, offrirent très anciennement un vaste champ aux conjectures. Nous avons parlé plus haut[2] des mythes de la Mer Cronienne. L'importance donnée à des îles qui étaient sinon la source du moins l'entrepôt du commerce de l'étain, les opinions erronées long-temps conservées sur le gisement des côtes et la configuration (articulation) de l'Europe péninsulaire, enfin l'agroupement des îles et leur disposition par série presque continue depuis les Cassitérides jusqu'aux Orcades et aux îles Shetland et Fœroë, donnèrent lieu, dès les premiers siècles du moyen-âge, à des hypothèses et à des mythes adaptés à la nature des régions boréales. On plaçait même, comme le

[1] Baldelli, *Mil.* p. CLXVIII.

[2] Tom. I, p. 170, 192 et suiv.

prouve une des cartes de Sanuto Torsello [1] (1306), à l'ouest de l'Irlande, un *gullfo de issolle* CCCLVIII *beate e fortunate*. Plus étaient imparfaits les moyens d'évaluer la direction des routes et la longueur des distances parcourues, et plus il était facile de méconnaître [2] l'identité des terres qu'on avait abordées. L'usage irréfléchi d'itinéraires fictifs ou mal rédigés, fit naître des doubles emplois sur les cartes. L'état de l'ancienne géographie de la Mer du Sud et la multiplicité des *vigies* dont la surface de l'Atlantique était couverte sur les mappemondes il y a soixante ans, rappelle cette même source d'erreurs d'une manière

[1] CAMDEN, *Brit.* p. 813; ZURLA, *Viaggi*, t. II, p. 307. Sur la carte célèbre de Fra Mauro (1457), on trouve aussi les « insule de Hibernia dite Fortunate. » Gracioso Benincasa (1471) présente à la fois, et par double emploi du même nom, les îles Fortunées à l'ouest de l'Afrique, et celles à l'ouest de l'Irlande, de l'*Insula Sacra* d'Avienus.

[2] C'est ainsi que dans le neuvième siècle, on imaginait que la Grande Irlande du Normand Gudlekur était située à l'ouest de notre Irlande (THORKELIN, *Fragm. of Engl. and Irish hist.* p. 80). Du temps de Procope, on plaçait une île Brittia entre la vraie Britannia et Thulé. (Voyez tom. I, p. 194.)

très frappante. Pendant long-temps, chaque carte nouvelle réunissait les fictions des cartes antérieures; car rien n'égale l'opiniâtreté des géographes lorsqu'il s'agit de conserver et de rendre stéréotypes, pour ainsi dire, un îlot dont le nom date de loin, une chaîne de montagne qui figure le partage des eaux, un lac d'où sort une grande rivière.

Dans les deux directions que je viens de signaler, au nord et au nord-ouest des îles Orcades comme dans la direction sud-ouest des îles Fortunées, les rêves géographiques ont pris un caractère particulier. Dicuil[1] et Adam de Brême, l'un du commencement du neuvième, l'autre de la seconde moitié du onzième siècle, prouvent, par leurs écrits, que dans le nord de l'Atlantique, le zèle religieux des missionnaires d'Irlande et de la Frise avait fait connaître de nouvelles terres. Une source à laquelle puisait la géographie du moyen-âge, pour être féconde, n'en était pas moins dangereuse. Les voyageurs chrétiens défiguraient

[1] L'auteur de l'ouvrage *de Mensura Orbis terræ*, vraisemblablement Dichullus, abbé de Pahlacht. (LETRONNE, p. 25 et 139.)

leurs écrits par l'exagération si commune aux chroniqueurs monastiques. Nous trouvons pour ainsi dire en tête d'une longue série d'îles imaginaires ou, pour parler plus correctement, d'îles vaguement situées sur les cartes, l'île qui porte le nom de saint Borondan, abbé irlandais, dont les courses remontent à l'an 565. Adam de Brême [1] rapporte dans son Histoire ecclésiastique, après avoir parlé de la découverte du Vinland, que du temps de l'archevêque Bezelinus Alebrandus, par conséquent vers l'an 1035, des navigateurs frisons poussèrent leurs explorations du *Lebersee* ou de la Mer Ténébreuse (per tenebrosam rigentis Oceani caliginem), au-delà de l'Islande. Ils abordèrent à la fin à une île dont les habitans, d'une stature colossale, vivaient

[1] *De situ Daniæ*, p. 159. Le *Lebersee*, *Kleber-Meer*, la mer visqueuse, est une des merveilles des régions boréales célébrées dans le Titurel d'Eschenbach et par tous les poètes du cycle des Minnesinger. (Von der Hagen, *Mus. der altdeutschen Litter.* t. I, p. 294-300.) C'est le reflet du *poumon marin* de Pythéas « à travers lequel on ne saurait naviguer ni marcher » (Strabo, II, p. 104 Cas.), une réminiscence du Mare Morimarusa de Philémon. (Plin. IV, 13.)

dans des cavernes. Un des Frisons fut dévoré par des chiens également gigantesques, et les autres, favorisés par des vents nord-ouest, retrouvèrent heureusement le chemin de l'embouchure du Weser. Le conte de ces *gros mâtins* semble calqué sur la férocité des chiens dont se servent les Esquimaux du Groenland; je n'en fais mention que parce qu'on l'a follement appliqué à l'île de Cuba [1] ou aux Petites-Antilles dont le plus grand quadrupède indigène, l'agouti, a à peine la taille du lièvre. Dans la partie méridionale de l'Atlantique, ce sont moins les traditions des moines que les fausses combinaisons de l'érudition classique qui ont influé sur l'état de la géographie. Que d'hypothèses n'a pas fait naître le seul passage connu de Statius Sebosus [2] sur le site des îles Hespérides, interprété de manière à placer ces îles à quarante journées de distance des îles Gorgones! Les yeux constamment tournés vers l'antiquité, on voulait retrouver ce que l'on croyait connu des Phéniciens, des Grecs et des Romains. Nous avons déja rappelé plus

[1] Horn, *Orig. Amer.* p. 26.

[2] Plin. VI, 31.

haut que Christophe Colomb avait la ferme persuasion que les îles de l'Amérique étaient les Hespérides connues des anciens [1], quoique Isidore, souvent consulté alors, les rapprochât avec raison des côtes de l'Afrique [2]. Voici les élémens de cette géographie mythique des quatorzième et quinzième siècles. Des onze îles que je dois nommer, il n'y en a que deux, Mayda et Brazil-Rock, dans le méridien des Canaries, à l'ouest du golfe de Biscaye et de l'Irlande, qui se soient conservées sur nos cartes les plus modernes [3]; mais la plupart des autres ne méritent pas pour cela le nom d'îles fabuleuses. On découvre ici, comme généralement dans les mythes historiques, un certain fond de vérité, mais ce fond se trouve voilé par l'incertitude des positions relatives, les erreurs de configuration et d'étendue, l'exagération de récits souvent répétés ou provenant d'une source inconnue.

St.-Brandon. — Il est important de signaler la filiation et la migration de ce *mythe géo-*

[1] Cette identité a été adoptée encore de nos jours par le comte Carli (*Opere*, t. XII, p. 188).

[2] Isid. Hisp. *Orig.* p. 172.

[3] Mappemonde de John Purdy, 1834.

graphique. Les voyages de deux saints, de l'abbé irlandais de Cluainfert, Brandamis [1] et de Maclovius ou saint Malo, qui ont été ornés de traits fantastiques, la persuasion répandue dans le sixième siècle de l'existence d'une île des Bienheureux dans le nord-ouest de l'Europe, sont un reflet des traditions de l'antiquité sur les merveilles de la Mer Cronienne. Les moines cherchaient le paradis de l'île Ima dans le *mare pigrum* et *cænosum* des Romains, qui est leur *Klebersee* ou *Océan visqueux*. Plutarque [2] nous dépeint les îles Sacrées de la Mer Cronienne, près de la Bretagne « où règne une douce température, où Saturne, enfermé dans un antre profond, sommeille sous la garde de Briarée. » Ce tableau rappelle la fertilité d'Eden (*Paradisiacas delicias*, *insulam amœnitate et fertilitate præ cunctis terris præstantissimam* [3]) de l'île d'Ima qui est res-

[1] Les noms sous lesquels ce saint personnage et son île sont désignés, varient beaucoup. On écrit dans les langues de l'Europe latine, Brandon, Brandano, Blandin (en changeant le *r* en *l*), Borodon et Brandamis.

[2] Voyez les passages cités tom. I, 195-203.

[3] Traditions recueillies par M. de MURR dans *Diplom. Gesch. von Martin Behaim*, p. 33.

tée cachée aux mortels; elle rappelle le géant Mildum que saint Brandon ressuscite dans la caverne qui lui sert de tombeau. Procope, qui était contemporain de saint Brandon, et Tzetzès [1] qui leur est postérieur presque de six siècles, prouvent que les anciennes croyances des merveilles de la Mer Britannique se sont conservées dans les lieux mêmes où le christianisme avait pénétré. Je pourrais ajouter qu'en Irlande l'érudition réfugiée dans les cloîtres, contribuait à propager la localité des mythes. Sous ce rapport, l'ouvrage de Dicuil sur lequel j'ai dû revenir souvent, est un monument très remarquable. Il rend témoignage de l'ardeur avec laquelle un moine, né en Irlande dans la seconde moitié du huitième siècle, étudiait Pline, Solin et Orose. Les traditions des Grecs et des Romains, les mythes qui offraient un caractère local pouvaient donc se mêler dans le Nord aux romans historiques de

[1] Sur le passage des morts et les îles Fortunées, Proc. *De bello goth.* IV, 20; Tzetz. *ad Lycophr.* V, 1204. Comparez aussi le mémoire sur les Argonautes dans Ukert, *Geogr. der Griechen*, t. II, 1, p. 343, et Welker's, *Homerische Phæaken und Inseln der Seligen* dans Rhein. *Mus für Philol.* B. 1, p. 237-241.

la vie des Saints. La première position géographique assignée à l'île qui est marquée sur toutes les cartes du moyen-âge, est dans le parallèle de l'Irlande et même dans une latitude plus septentrionale. Saint Brandon, avec les 75 moines qui l'accompagnent pendant sept ans, revient par les îles Orcades [1]. On sait qu'avant ses courses, il avait habité les îles Shetland [2]. Si l'île St.-Brandon a été trans-

[1] « Peragratis Orcadibus cæterisque aquilonensibus insulis ad patriam redeunt. » Joh. a Bosco, *Bibl. Floriac*, p. 602.) « Insula S. Bradani e regione Terræ Cortereali sive Novæ Franciæ Americæ septentrionalis sita, in Oceano boreali. » (Honor. Philoponi, *Navig. Patrum Ord. S. Bened.* 1621, p. 14.)

[2] Ce fait semble en contradiction avec l'époque que Murray assigne à la première population des Shetland; mais M. Letronne a rendu très probable, par l'interprétation d'un passage de Solin, que ce groupe d'îles était habité du temps des Romains. (Dicuil, p. 134, et dans les Additions, p. 90.) Il est assez extraordinaire qu'Æneas Sylvius Piccolomini, dans sa Géographie du nord-ouest de l'Europe, ne fasse pas mention des courses de saint Brandon et de son île. Le savant italien avait cependant été en Ecosse, et décrit d'une manière très piquante l'impression que lui a laissée la première vue de quelque distribution de houille faite à des mendians écossais. « In Scotia pauperes pæne nudos ad tem-

portée au quinzième siècle dans une latitude très méridionale, à l'occident des îles Canaries, elle ne doit, je pense, cette migration qu'au double emploi du nom des îles Fortunées. J'ai déja rappelé plus haut que la célèbre carte de Fra Mauro marque les « Insule de Hibernia dite Fortunate, » et que Gracioso Benincasa, en 1471, indique à la fois l'*Elysium* du Nord et celui d'Homère (les îles des Bienheureux d'Hésiode et de Pindare). La dénomination vague d'*îles Atlantiques*[1] sous laquelle on désignait quelquefois les îles Fortunées, avait favorisé ces doubles emplois. On s'imaginait voir de temps en temps et présentant constamment une même forme, vers le sud-ouest, à l'horizon de la mer, une île montagneuse. L'historien des îles Canaries, Viera, a donné de longs détails sur toutes les tentatives faites depuis 1487 jusqu'en 1759 pour aborder à cette île imaginaire. Nous ignorons

pla meridicantes *acceptis lapidibus*, eleemosynæ gratia datis lætos abiisse conspeximus. Id genus lapidis sive sulphurea, sive pingui materia præditum pro ligno, quo regio nuda est, comburitur. » ÆN. SYLV. *Op. geogr. et hist.* 1691 (*Europa,* cap. 47), p. 319.

[1] PLUT. *in Sert.* c. 8.

si l'illusion était causée par des circonstances particulières de *mirage*, dans un banc de brume reposant sur l'horizon, ou si peut-être un de ces nuages qui, dans leur plus grande dimension, sont perpendiculaires à l'horizon, a offert accidentellement l'aspect d'une île rocailleuse. Le père Feijoo [1], dont le *Teatro critico* a joui long-temps d'une grande estime en Espagne, compara d'abord ce phénomène à la *Fata Morgana* de Sicile, mal observée et mal expliquée même de nos jours : plus tard, il prit la *terre de beurre* des Canariens (c'est l'expression des marins) pour l'image de l'île de Fer réfléchie sur une masse de vapeurs très éloignée (*nube especular*). Cette île fut gravement cédée, dans le seizième siècle, par le gouvernement portugais à Louis Perdigon, au moment où celui-ci se préparait à en faire la conquête [2]. L'historiographe Viera, plein de confiance dans le pouvoir des réfractions horizontales, croit bonnement que, par un vent humide de l'O. S. O., condition nécessaire

[1] T. IV, *Disc.* X, § 10.

[2] Jose de Viera y Clavijo, *Noticia de la Hist. gen. de las Islas Canarias*, t. I, p. 5.

pour produire le phénomène, on parvient à voir « jusqu'aux montagnes Apalaches de la Floride. » Il est digne de remarque que ces illusions n'ont commencé à occuper l'imagination des Canariens que vers la seconde partie du quinzième siècle, à l'époque où la découverte de Porto Santo, « point habité [1] par une peuplade aussi sauvage que les Guanches, » et la découverte du groupe des Açores faite également par les Portugais, attiraient pour ainsi dire tous les regards vers l'ouest. Mais ce n'étaient pas uniquement les habitans de la Gomera, de Palma et de Ferro qui avaient cette *vision :* elle se répéta aussi vers le Nord, partout où l'on s'occupait avec ardeur de la recherche des terres nouvelles. Le journal de la navigation de Colomb, publié pour la pre-

[1] C'est l'expression employée par Barros, Dec. I, lib. I, cap. 2 (*Vida de D. Henrique,* p. 156). Madère fut trouvé dépeuplé tout autant que les Açores. Si dans le texte, je me sers du mot *découverte,* ce n'est que pour signaler l'époque où les *Portugais* ont abordé la première fois à ces îles. L'infant don Henri, instruit par des cartes anciennes, annonçait d'avance à Velho Cabral, en 1432, « que près de l'écueil des Hormigas, il trouverait bientôt une autre île. » (L. c. p. 320.)

mière fois en 1825, offre un témoignage[1] curieux de la simultanéité d'une croyance si chimérique. Voici les paroles telles que Las Casas les a copiées du journal du 9 août 1492 : « Plusieurs Espagnols dignes de foi qui étaient venus (1454) avec doña Iñes Peraza, mère du premier comte de la Gomera, et qui habitaient l'île de Ferro, assurèrent à l'amiral que tous les ans ils voyaient une terre à l'occident. La même chose fut affirmée par ceux de la Gomera. L'amiral ajoute à cette occasion que se trouvant en Portugal en 1484, il vit arriver un homme de Madère qui demanda au roi une caravelle pour aborder à cette terre qu'il croyait voir distinctement et toujours sous la même forme. Il se souvient aussi que les habitans des Açores voyaient la même terre, et toujours vers le même rumb et de même grandeur. » On appliqua dès-lors à cette vision la tradition monastique de saint Brandon[2]. Parmi

[1] NAVARRETE, t. I, p. 5. Ce témoignage ne se trouve ni dans la *Vie de l'amiral,* ni dans les *Décades* d'HERRERA.

[2] GARCIA, *Origen de los Indios,* lib. I, cap. 9; WÜLFER, *De major. Oceani Ins.* 1691, p. 120; MUÑOZ, lib. II, § 9; BALDELLI, *Mill.* p. LX; WASHINGTON IRVING, t. IV, p. 316-332.

le groupe des Canaries, l'île *fortunée* d'Ima, placée d'abord à l'ouest de l'Irlande (d'Ierné, *île sacrée* de Festus Avienus), se confondait avec l'*Aprositos* de Ptolémée, d'après ce géographe, la plus septentrionale du groupe des Canaries, l'*Encubierta*, la *Nontrovada*, ou *Nublada*[1] des navigateurs espagnols du moyen-âge. Je cite ces synonymes parce qu'ils rappellent d'une manière frappante l'interprétation que j'ai hasardée plus haut (t. I, p. 170, note 1) du nom donné par Théopompe à cette terre au-delà de l'Océan « dont Silène révèle l'existence au roi phrygien. » La terre Méropide[2] de Théo-

[1] Voss. *ad Mel.* p. 604; Tzschucke *ad Mel.* t. III, Pars III, p. 412. La découverte de l'île de Madère dont Gonzalves et Tristan Vaz avaient soupçonné l'existence, parce que, vue de Porto Santo, elle leur paraissait comme une *ombre* à l'horizon, contribua sans doute à la persuasion de la réalité de ces apparitions. « Tinhaõ por vezes observado no mar huma como sombra, que a distancia naõ deixava distinguir o que fosse. » *Vida do Inf.* p. 161.

[2] Le nom de Meropis, appliqué à un continent, ne désigne certainement pas une *terre des mortels* (à voix articulée). Théopompe y attache un sens particulier, car il dit que les hommes de cette terre s'appelaient des Méropes (Μέροπάς τινας οὕτω καλουμένους ἀνθρώπους οἰκεῖν

pompe était restée *voilée* (nublada) comme la Pléiade qui s'était unie à un mortel : mais la terre Méropide était boréale, de même que les îles Fortunées dans les mers d'Irlande de Sanuto Torsello (1306) et de Fra Mauro. Sur la carte du Vénitien Pizigano (1367), conservée à la bibliothèque de Parme et mal copiée par M. Buache, le petit groupe des îles Madères indiqué dans le parallèle du cap Cantin, est appelé *Isole dicte Fortunate S. Brandany* [1]. Le saint même est figuré tendant les bras vers les îles [2] qui portent son nom. Andrea Bianco (1436) offre sur sa carte Porto Santo, Madère et la Dexerta (Déserte) qui est le Caprazia (Capraria) de Pizigano. L'île de San Borondon

παρ' αὐτοῖς ἔφη πόλεις πολλὰς καὶ μεγάλας. ÆLIAN, *Var. Hist.* III, 18 (éd. Kühn, t. I, p. 187).

[1] M. Buache a omis les mots *sancti Brandani* et *isole Ponzele* qui suivent. Son isola Capricia est la *Caprazia* de Pizigano, la plus méridionale des trois. Le nom d'*Isola dello Legname* du *Portulano Mediceo*, qui est de 16 ans plus ancien que la carte de Pizigano, manque sur celle-ci. C'est cependant de ce nom que plus d'un demi-siècle plus tard, après la prétendue découverte de Tristan Vaz, on a fait le nom portugais de Madeira.

[2] ZURLA, *Viaggi*, t. II, p. 322.

manque, mais le chevalier Behaim (1492), dans son globe célèbre, porte cette île tellement vers le sud-ouest, qu'elle se trouve presque dans la latitude du Cap-Vert. « C'est l'île, dit-il, où saint Brandon a abordé en 565, et qu'il a trouvée remplie de choses merveilleuses. » Nous venons de voir comment un déplacement progressif de ce mythe géographique du nord vers le sud, a été lié, pendant neuf siècles, au développement de la navigation et à la direction imprimée au commerce de la Méditerranée.

ANTILLIA ET ILE DES SEPT-VILLES. — Lorsque de grandes calamités affligent une nation, des illusions superstitieuses fascinent les esprits et offrent, malgré la diversité des climats et des âges, le tableau uniforme des mêmes croyances, des mêmes traditions chimériques. Après la chute de l'empire des Incas, on se persuada que le frère d'Atahualpa s'était enfui vers les plaines de l'est, au-delà des forêts de Vilcabamba [1], pour y porter le culte national et fonder un nouvel Etat. Les indigènes du Pérou ont conservé l'espoir que les descendans du

[1] *Relat. hist.* t. II, p. 714.

prince fugitif sortiront un jour de leur sauvage retraite et rétabliront la théocratie du Couzco. De même lorsque les Arabes, après la victoire du Guadalete où périt Roderic, envahirent presque toute la péninsule ibérienne, il se répandit une croyance populaire suivant laquelle six évêques, conduits par l'archevêque de Porto[1], s'étaient réfugiés avec de grands trésors dans une île de la mer de l'Ouest. Ils y fondèrent, dit la tradition, sept villes où s'établirent des émigrés espagnols et portugais. Cette île des évêques prit le nom portugais de *Septe* (*Sete*) *Cidades*, nom qui a été singulièrement déformé sur les cartes du quinzième siècle. Les érudits y virent le reflet de cet asile

[1] Telle est la tradition de Behaim dont le globe porte : *Insula Antilia genannt Septe citade.* Il place l'émigration de « l'archevêque de *Porto Portigal* » pour l'Antillia en 734 (MURR, p. 30); tandis que Fernand Colomb indique l'année 714 (*Vida del Alm.* cap. 8). La dernière de ces dates est celle de la bataille gagnée par Musa sur les rives du Guadalete. Les historiens portugais racontent que l'émigration eut lieu d'abord après la reddition de Merida, et que le but de l'émigration était le groupe des Canaries qui cependant ne fut pas atteint. (FARIA Y SOUSA, *Hist. del Reyno de Port.* P. II, c. 7, p. 138.)

que, selon Aristote et Diodore de Sicile, les Carthaginois s'étaient préparé au sein de l'Atlantique [1]; et comme des traditions de ce genre n'offrent aucune localité déterminée, le nom de l'île des *Sete Cidades* fut probablement appliqué primitivement au groupe des Açores, dès que l'on commença à avoir quelidée de leur existence. L'identité des deux îles d'*Antillia* et des *Sept-Villes* n'est clairement établie que par une note que présente le globe construit par Martin Behaim en 1492, comme aussi par ces mots de la lettre de Toscanelli au chanoine portugais Martinez : « L'île d'Antillia que vous appelez île des Sept-Villes. » On dirait que ces mots ont été pris en Espagne pour une simple scolie [2] intercallée par Ulloa dans la

[1] Voyez t. I, p. 131 et 142.

[2] Le biographe de Toscanelli, l'abbé Ximènes, donne (*Del Gnomone Fior.* 1757, p. LXXIX et XCIV) la lettre de l'astronome florentin, d'après la première traduction vénitienne de la *Vida del Almirante,* faite en 1571 par Alfonso Ulloa. Voici ses mots : Dall' Isola di Antilia, *che voi chiamate di Sette Città, della quale havete notitia,* fino a Cipango sono dieci spatii. » Ce que j'exprime en italique manque dans la publication espagnole de M. Navarrete (t, II, p. 3) et même dans celle que Gonzalès Barcia (*Historiadores primitivos de las*

traduction italienne de la Vie de Christophe Colomb rédigée par son fils don Fernando : car Barcia et M. Navarrete les ont supprimés en publiant la lettre de Toscanelli en espagnol. Dans tous les mythes il faut distinguer soigneusement la date qu'indique le mythe *historisé* et l'époque de son origine. S'il est vrai qu'au commencement du huitième siècle, après la reddition de Merida sous Sacarou, chef des Goths, « des fugitifs se sont embarqués pour chercher un asile hors de leur patrie subjuguée par les Maures » (ce qui n'a rien d'invraisemblable), il ne s'ensuit pas que la tradition fabuleuse d'Antillia soit également ancienne. Nous ne voyons pas encore paraître d'île sous ce nom ou sous celui des Sept-Villes sur les cartes du quatorzième siècle ; car Zurla nie

Indias occidentales, t. I, p. 6) doit avoir faite sur le texte italien d'Ulloa. Nous avons déja observé plus haut que le véritable original latin sur lequel Fernando Colomb a fait la première traduction espagnole de la lettre de Toscanelli, n'a pas été retrouvé jusqu'à présent. Par une connaissance intime de la langue espagnole, on peut deviner facilement les erreurs de la traduction italienne qu'à tort j'ai attribuée (t. I, p. 224, note 1) à l'abbé Ximènes.

absolument que sur la Mappemonde de Pizigano (1367), conservée à Parme, on trouve écrits près de l'image d'une statue d'homme qui tient une bande de papier dans sa main droite, au sein de la mer de l'Ouest, ces mots : *Ad ripas Antilliæ* ou *Atullio* que M. Buache a cru lire sur un calque envoyé à Paris par les soins du général Clarke[1]. Cette même carte de Pizigano présente cependant déja les *Isole dicte Fortunate*, *S. Brandany*, et la *Insula de Brazie* (Brazir, Brasil). La plus ancienne indication de l'île Antillia que nous connaissions jusqu'ici avec certitude, semble être celle de l'Atlas vénitien d'Andrea Bianco (1436), sur lequel Formaleoni avait fixé[2] l'attention des géographes dès l'année 1782. Cet Atlàs, conservé dans la bibliothèque de St.-Marc, renferme dix cartes dessinées sur parchemin, petit in-folio de 9 pouces 6 lignes de hauteur

[1] Buache. *Mém. de l'Inst.* t. VI, p. 22 et 25; Zurla, *Viaggi*, t. II, p. 324.

[2] D'abord dans la traduction italienne de la collection des Voyages de La Harpe (*Compendio della Storia de' Viaggi*, t. VI et XX), puis dans le *Saggio sulla Nautica antica de' Veneziani con una illustr. d'alcune carte della Bibl. di San Marco*, Parte II, p. 11-33.

et 1 pied 2 pouces de largeur. A l'ouest du groupe des Açores paraissent, sur la cinquième carte, deux îles d'une grandeur très considérable dirigées S.S.E.-N.N.O. et de forme rectangulaire très régulière. En prenant pour échelle (car la carte n'a pas de graduation) la distance du cap St.-Vincent au cap Finistère (5° 51′), je trouve la distance des côtes de Portugal au centre des îles Açores de Bianco, de 153 (au lieu de 247) lieues marines; mais la distance du groupe des îles Açores à l'Antillia est de 87 lieues. Cette dernière île serait par conséquent placée à 240 lieues marines à l'ouest des côtes du Portugal, c'est-à-dire par les 27° 55′ de longitude occidentale de Paris (dans le méridien de l'île St.-Michel des Açores), et par les 33° 20′ et 38° 30′ de latitude. La longueur de l'Antillia qui atteint celle du Portugal et de l'Angleterre, et sa forme d'un parallélogramme très alongé (la base étant à la hauteur presque dans le rapport de 1 à 3) frappent au premier abord sur la cinquième carte de Bianco. Les golfes et les sinuosités des contours sont indiqués comme si la configuration de cette terre avait été connue par un relèvement précis. Une telle apparence d'exactitude ne doit ce-

pendant pas nous surprendre; nous la retrouvons pendant tout le seizième et le dix-septième siècle, dans ces terres imaginaires dont on traçait les côtes autour du pôle sud avec tant de détail et une si imperturbable uniformité. Au nord d'Antillia, presque à 70 lieues de distance, paraît une autre île plus petite, mais d'une figure rectangulaire entièrement semblable. C'est, d'après Bianco, la *ysla de la Man Satanaxio*. La cinquième carte de l'Atlas n'offre que l'extrémité méridionale de cette *Main de Satan* par les 42° ½ de latitude. Mais sur le planisphère de Bianco, que l'on croit copié [1] en partie d'après une carte du quatorzième siècle et qui était peut-être même antérieure aux voyages de Marco Polo, les grandes îles d'Antillia et de la *Man Satanaxio* sont représentées en entier, dans le même éloignement des îles Açores qu'offre la carte n° 5. On reconnaît ces terres par leur forme et leur position réciproque, quoique le planisphère n'en indique pas les noms. M. Formaleoni s'est borné à avancer que l'Antillia d'Andrea Bianco et de Toscanelli indiquait une découverte des

[1] L. c. p. 16, 17, 55 et 62.

îles Caribes long-temps avant Colomb. L'auteur de volumineuses compilations géographiques, M. Hassel, est allé bien plus loin dans ses conjectures. Selon lui, l'île de la Main de Satan et l'Antillia figurent les deux parties du continent américain que l'on croyait séparé par un détroit. C'est ce même détroit qu'au commencement du seizième siècle on cherchait vainement dans le Veragua et dans l'isthme de Panama [1]. D'après l'importance attachée depuis long-temps à l'existence des deux îles que nous venons de nommer, il ne sera pas sans quelque intérêt de faire connaître une carte marine que possède la bibliothèque grand-ducale de Weimar [2]. Antérieure de plu-

1 Hassel, *Erdb. des Brittischen und Russ. Amerika's*, 1822, p. 6.

2 J'aime à fixer l'attention des voyageurs sur cinq monumens de la géographie des 15e et 16e siècles qu'offre cette riche collection publique appelée vulgairement *Bibliothèque militaire* : 1° la carte marine de 1424, remarquable par le nom d'Antilia. Elle est tracée sur parchemin et collée sur bois, ayant 34 pouces 6 lignes de long et 21 pouces 9 lignes de large. Elle s'étend en latitude depuis 26° $\frac{3}{4}$ jusqu'à 62°, et en longitude depuis le méridien de la Mingrelie, et de *Colcos* (Colchide), c'est-à-dire 2° à l'est du bord le plus

sieurs années à la carte de Bianco, elle présente également les contours de l'Antillia et de

oriental de la Mer Noire jusqu'au méridien qui traverse l'Atlantique 5° à l'ouest du cap Bojador (*Bucedor*). Comme la carte est dépourvue d'échelle graduée, j'évalue les distances d'après celle du cap Finistère au cap St.-Vincent. Il n'y a d'autre titre qu'une bande étroite dirigée du sud au nord et séparant l'Antillia des îles Açores. On n'y reconnaît que les mots : *Con-test... compa... ancon* MCCCCXXIV. Tout le reste est illisible et effacé par vétusté. Ce chiffre de 1424 se trouve encore une fois répété sur le bord de la carte, vers l'est, mais d'une encre moins ancienne. Le *Rex Rossiæ*, le *Soldano di Babillonia*, le couvent de Sainte-Catherine du Mont-Sinaï, les armes des républiques de Gênes et de Venise sont figurés comme ornemens dans l'intérieur des terres, où d'ailleurs l'indication des villes est assez rare. Ces figures de princes assis sur leurs trônes se retrouvent sur des cartes plus récentes, sur celle de Fra Mauro et sur le planisphère d'Andrea Bianco. Le pavillon des chevaliers de St.-Jean flotte sur l'île de Rhodes. En mémoire de la croisade de St. Louis, le lieu de l'embarquement (25 août 1248) se trouve indiqué à *Aquæmorto* (Aigues-Mortes), en signalant l'endroit par un immense bras de rivière (sans doute celui d'Arles) qui sort du Rhône. Dans l'Asie-Mineure, « quæ nunc vero dicitur Turchia, » est assis le *Sultan Baixit*. C'est, à n'en pas douter, le grand Bajazet Ildirim. Comme ce prince mourut en 1403, après être tombé au pouvoir de

la Man Satanaxio. Elle est sans nom d'auteur, mais de l'année 1424, et deux fois plus grande

Timour à la bataille d'Ancyre, l'image de Baixit doit avoir été empruntée à une carte antérieure à 1424, car à cette dernière époque Murad II était sultan des Ottomans. L'image du *Soldano di Babillonia* (un perroquet sur le bras gauche) est indiquée à l'ouest du Nil. On ne peut être surpris de cette position de l'image, car l'ancienne Memphis, à cause de sa proximité du château fort de Βαβυλὼν, cantonnement de légions romaines du temps de Strabon (*Geogr.* lib. XVII, p. 807 Cas.), portait, dans le moyen-âge, le nom de Babylonia (Wilken, *Gesch. der Kreuzzüge*, t. I, p. 28) ; et depuis le temps de Saladin jusqu'à la conquête de l'Egypte par Sélim I[er] en 1517, les sultans d'Egypte furent désignés par la dénomination de *Soldani Babyloniæ*. (Voyez Marini Sanuti, *Secreta fidelium Crucis*, dans Bongars, *Gesta Dei per Francos*, t. II, p. 23, 25, 91.) Ce qui est surtout remarquable sur cette carte de 1424, c'est que (par simple réminiscence) on y trouve encore tracé le canal de communication entre le Nil et la Mer Rouge creusé par Ptolémée Philadephe, rétabli d'abord par Adrien et puis par les Arabes, et ouvert jusqu'en 767, comme M. Letronne l'a prouvé en discutant l'époque du voyage en Terre-Sainte du moine Fidelis et un passage de Grégoire de Tours. (Dicuil, 1814, p. 14-22.) Le canal du Nil est représenté, sur la carte de Weimar, en communication avec une rivière qui naît en Arménie et coule d'abord du nord au sud, à l'est du

que l'Atlas de Bianco. Comprenant à peu près la même étendue de pays que les cartes n° 5

Liban, en tournant vers l'ouest dans le parallèle de Babylon Ægypti. Cette même rivière a un bras qui débouche dans la Méditerranée près d'Alexandrette. Il est difficile de deviner quelle hypothèse géographique a donné lieu à une conception si extraordinaire. Est-ce l'Euphrate dont les affluens approchent de ceux de l'Oronte au sud d'Alexandrette ? Comment croire qu'au 15[e] siècle on ait ignoré que l'Euphrate se jette dans le golfe Persique ? Ce n'est point un prolongement du Jourdain par la vallée qui réunit la Mer Morte au golfe d'Acaba, car le Jourdain est figuré séparément et avec assez de précision, tandis que la rivière anonyme qui communique avec le canal de Ptolémée, dans l'isthme de Suez même, naît dans les montagnes d'Erzeroum, montagnes qui, selon la même carte, donnent naissance à une rivière (le Turak, ou Boas des anciens?) qui coule au N. N. O. vers la Mer Noire, et à une autre (le Tigre?) qui se dirige au S. E. J'entre dans ces détails pour faciliter l'examen des analogies ou des différences qu'offre ce monument curieux de la géographie du moyen-âge avec d'autres cartes enfouies dans les archives et les bibliothèques d'Italie. Tout le bassin de la Méditerranée, les côtes de la Grèce et la Mer Noire sont représentés avec un détail topographique très remarquable, mais le gisement relatif ou l'orientation des côtes est très erroné. Si l'on trace les méridiens d'après l'ouest de la péninsule Ibérienne, l'est de la

et n° 8 de cet Atlas, elle en diffère pourtant essentiellement, à en juger d'après la petite

Sicile et l'ouest de l'Asie-Mineure, on trouve l'Attique de quelques degrés *au nord* de l'embouchure de l'Ebre et la direction moyenne de la côte méridionale de la Mer Noire coïncidant non avec le parallèle d'Oporto, mais avec celui de Lorient en Bretagne. Les parties orientales sont portées trop au nord comme sur les cartes marines des Génois (par exemple celle de Pietro Visconti conservée à la bibliothèque impériale de Vienne) qui remontent jusqu'au commencement du 14e siècle (Spotorno, *Storia litt. della Liguria*, t. I, p. 313), et ont fourni d'excellens matériaux aux *portulans* du grand siècle de l'infant don Henri, de Colomb et de Gama. 2° Une carte assez semblable à la célèbre carte de Diego Ribero, mais antérieure de deux ans. Elle porte le titre : *Carta universal en que se contiene todo lo que del Mundo sea descubierto fasta aora ; hizola un cosmographo de Su Magestad anno* MDXXVII *en Sevilla*. Tracée sur parchemin, elle a 6 pieds 8 pouces de long et 2 pieds 8 pouces de large. Elle appartenait jadis à la bibliothèque du savant Ebner à Nuremberg, d'où elle est venue successivement à Gotha dans la bibliothèque de M. Becker, et enfin à Weimar dans la collection du grand-duc. Elle se trouve nommée par Murr dans les *Memorabilia Bibl. Norimb.* t. II. p. 97, et discutée avec beaucoup de discernement par M. de Lindenau. (Zach, *Mon. Corresp. October* 1810.) Il est probable que cette carte et celle de Ribero sont venues

partie du n° 5, qui a été publiée par Formaleoni et Buache. Voici les différences les plus

en Allemagne à l'occasion des fréquens voyages de l'empereur Charles-Quint d'Espagne sur les bords du Rhin et du Danube. A Nuremberg on a cru qu'elle avait appartenu jadis à la bibliothèque Colombienne que Fernand Colomb avait léguée à la municipalité de Séville. M. Sprengel (Muñoz, *Gesch. der Neuen Welt*, t. I, p. 429) l'a confondue avec la mappemonde de Diego Ribero, dont elle diffère essentiellement, comme nous l'exposerons dans la suite de cet ouvrage. Il suffit de faire observer ici que la carte de Ribero offre la côte occidentale de l'Amérique du sud depuis Panama jusqu'aux 10° de latitude australe; sur la carte de 1527, on ne voit des côtes de l'Océan Pacifique que la côte méridionale de l'isthme; rien du Choco et du littoral de Quito. Je ne puis entrer ici dans aucun détail sur la configuration de l'Afrique, pour montrer comment, d'après les portulans portugais extrêmement détaillés, ce continent est représenté sur les deux cartes de 1527 et 1529. Rien de plus remarquable, par exemple, que le détail des côtes de Madagascar (Isola de San Lorenzo). Des cartes de l'Amérique du sud, par exemple celle de la Cruz Olmedilla, Faden, Arrowsmith et Brué peuvent au premier abord paraître copiées les unes des autres. Un examen attentif fait découvrir les différences. Il en est de même pour l'Afrique des deux cartes qu'on est tenté de confondre. Sur l'une et sur l'autre on voit figurés des vaisseaux

remarquables que j'ai observées sur l'original, pendant mon dernier séjour à Weimar en 1832, et sur les calques très exacts que je dois à l'amitié de M. Froriep. 1) La carte de 1424 ne représente que la partie septentrionale de l'île Antillia et toute l'île rectangulaire du Satan. La distance des côtes du Portugal au centre du groupe des Açores que les cartes de la pre-

(avec l'inscription : *Vengo de Maluco*, je viens des Moluques), Jérusalem placé au N. O, de Suez, et la différence des méridiens du Caire et de Suez de 20°, lorsque la carte de 1424 n'en admet que deux. Cet élargissement de l'Egypte orientale est d'autant plus inconcevable que le reste de l'Afrique du nord est assez bien figuré. L'Ethiopie de Ribero est appelée sur la mappemonde de 1527 *Arabia sub Ægypto*. Sur ces cartes graduées en marge, Alexandrie et toute la côte septentrionale de l'Afrique jusqu'à la Petite Syrte est de 3 à 4 degrés trop méridionale. 3° La mappemonde de Diego Ribero de 1529 dont Sprengel n'a publié que la partie américaine. 4° Un globe, probablement du commencement du 16° siècle, qui marque l'isthme de Panama percé par un détroit. J'en ai parlé plus haut en traitant des travaux graphiques de Behaim et des véritables motifs du voyage de Magellan. 5° Un globe de 1534. J'offrirai à M. Walckenaer pour sa riche collection géographique les calques de l'Afrique de 1527 et 1529, de même que le calque de la carte de 1424.

mière moitié du quinzième siècle rangent presque dans la direction du méridien, est de 110 lieues marines. La carte de 1436 donne 153, comme je l'ai fait observer plus haut. La distance des Açores à Antillia est à peu près la même sur les deux cartes. 2) Un peu au nord de Madère, entre cette île et celles des Açores, on lit sur la carte de Weimar : *Insulæ Sancti Brandani*. C'est l'endroit où la carte de Pizigano de 1367 place, loin des Canaries, les mots : *Ysolæ dictæ Fortunatæ*. Andrea Bianco ne nomme ni les îles Fortunées, ni celles de Saint-Brandan. Sur la carte de 1424 on trouve encore la trace du mythe *septentrional* des îles des Bienheureux, près de l'Irlande, l'*Insula sacra* d'Avienus. Au nord de Limerick est indiqué un grand golfe, sans doute celui de Galway, rempli d'une infinité de petites îles, auxquelles est jointe l'inscription suivante : *Lacus fortunatus ubi sunt multæ insulæ quæ dicuntur Insulæ San..* (Sancti Brandani?) Sur le Planisphère de Bianco, qui est plus ancien que son Atlas, ce golfe circulaire, à ouverture très étroite (*Lacus* ou *Locus fortunatus*), est tracé mais sans nom. Sur la carte de Weimar, les contours de l'*Irlanda*, de l'*Inghlelia* et

Scocia sont assez bien figurés, mais les pays situés au nord-est, par exemple la Scandinavie, la Baltique, l'*Alamagna*, la provincia de *Pursia* (Prusse) et la Pologne (*Polana*) prouvent la même ignorance que l'on aperçoit chez Bianco, Fra Mauro et Ribero. On connaissait mieux le nord-ouest de l'Afrique que le nord de l'Europe. Depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à l'extrémité du Jutland, la côte est dirigée sur la carte de Weimar sans interruption du sud au nord, de sorte que *la Holanda*, la *Frixa* (Frise) et le Danemark (*Dana*) se confondent dans une même péninsule. 3) Vis-à-vis de l'île *Chanaria* est placé le grand cap *Buçdor* (Bucedor). C'est le nom que, dans le moyen-âge, on donnait très communément au cap Bojador. Il se trouve aussi sur la carte générale de Bianco; mais sur celle (nº 5) que nous comparons ici à la carte de 1424, le cap Bojador est confondu avec le cap Non (Formaleoni, p. 20). Le calque gravé par M. Buache manque d'exactitude dans cet endroit. C'est près du *cabo de Non* de la carte de Bianco, dans le parallèle de l'île de *Chanaria*, que débouche le *fluvius Citarlis*, qui naît d'un grand lac circulaire placé dans l'intérieur de l'Afrique.

Dans ce lac se trouve une grande île également circulaire. On croit voir le lac Jamdra ou Palte (proprement Paldhi) du Tibet au sud de Lassa. De ce lac de 18 lieues de diamètre, appelé lac Citarlis, sortent trois fleuves. L'un est le *fluvius Citarlis* qui va à l'ouest. Le second coule vers l'est : c'est peut-être une des branches du Nil, selon l'opinion du moyen-âge. Une troisième rivière se jette dans l'Atlantique sous le nom de *Favia* (fluvius ?) *Demain*, au nord du cap Agilon (Augulon, Agulah). Citarlis ou Cintarlis paraît une réminiscence de Cirta Julia de Ptolémée, capitale de Numidie, sans doute la Constantine d'aujourd'hui. (Edrisi, *Africa*, éd. Hartmann, p. 241.) L'interprétation que l'on a tentée en dérivant *Cintar-lis* de l'Angra d'Antonio Gonzalez da *Cintra*, baie placée 3° ½ au sud du cap Bojador, me paraît plus forcée encore. Les plus anciennes cartes d'Agathodæmon qui figurent des lacs dans les pays des Melano-Getules, peuvent avoir donné lieu à ces bizarres systèmes hydrographiques de la côte occidentale de l'Afrique, à ces doubles lignes d'eau qui aboutissent à des lacs de l'intérieur. La partie de la carte de 1424 que j'ai fait graver prouve que dans la configuration

du lac Citarlis, elle n'est certainement pas copiée de l'Atlas de Bianco. En suivant l'ordre chronologique dans lequel l'Antillia paraît sur les mappemondes du moyen-âge, il faut nommer après la carte d'origine italienne de la bibliothèque de Weimar et le n° 5 d'Andrea Bianco, les cartes de Bedrazio et du cosmographe Martin Behaim. Il existe à Parme une mappemonde de Beclario ou Bedrazio, Génois, longue de 2 pieds 2 $\frac{1}{2}$ pouces, et large de 2 pieds. Avant Zurla, déja Pezzana et Paciaudi en avaient fait mention [1]. On y voit les formes rectangulaires des îles Antillia et Sarastagio (Main de Satan?), et près de Sarastagio (Satanaxio) une petite île à forme de faux (*isola falcata*), appelée Danmar. Ce groupe porte l'inscription remarquable : *Insule de novo repte* (repertæ). Comme plus à l'ouest de ce groupe Bedrazio figure une autre île carrée sous le nom de *Royllo*, le bibliothécaire Paciaudi a cru voir dans ces quatre îles un commencement de l'Archipel des Antilles. Cette carte remarquable est de 1436, par conséquent de la même année que l'Atlas de

[1] *Giornale di Padova*, 1806, febr. p. 138.

Bianco, et non antérieure à celui-ci, comme le prétend le cardinal Zurla [1]. L'île à forme de faux se retrouve aussi près de la Man Satanaxio (un peu au nord) sur la carte de 1424. Les portulans de Gracioso Benincasa d'Ancône, et de son fils Andrea (1463-1473) sont souvent cités [2] comme offrant également l'île d'Antillia, mais il paraît qu'on a pris une carte bien moins ancienne de Blaze Vouloudet, rédigée en 1586, sur laquelle on trouve à l'ouest de l'Irlande une terre Scorafixa ou Stocafixa (Bacallaos ?), pour un ouvrage d'Andrea Benincasa [3].

[1] *Viaggi*, t. II, p. 333.

[2] SPRENGEL, p. 54. La célèbre carte de Fra Mauro n'a pas d'Antillia, quoique Bianco ait concouru à sa rédaction.

[3] Comparez FORMALEONI, p. 43 et 45, avec ZURLA, *Mappamondo di Fra Mauro*, p. 102, et *Viaggi*, t. II, p. 353. Le nom de *Stochfis* paraît cependant aussi déja sur la carte de Bianco (1436) près d'une île au N. O. de l'Irlande, mais la morue était, dans la seconde moitié du quinzième siècle, un objet de la pêche aux Orcades et en Islande. Aussi une carte marine du Majorquin Pedro Roselli (1466) que possédait jadis la famille Mörl à Nuremberg, et que l'on a tenté de donner pour une mappemonde du quatorzième siècle, trace des îles à l'ouest des Açores. MUÑOZ, l. c. p. 428.

Le globe de Behaim (1492) présente deux particularités relativement à l'Antillia. Il la place par les 24° de latitude, tandis que Toscanelli, dans sa lettre à Colomb, assigne à cette île le parallèle de Lisbonne[1]. Il la figure de plus ronde et petite comme l'île Saint-Michel du groupe des Açores, tandis que l'île de Saint-Brandan a, sur le globe de Behaim, cette forme rectangulaire qui frappe sur la carte d'Andrea Bianco, mais que l'on rencontre aussi dans l'île de Royllo de Bedrazio, dans la Giava maggiore de Fra Mauro, et dans le Japon (Zipangut) du géographe de Nuremberg. L'opinion émise par le savant Zurla[2] que « la forme rectangulaire d'Antillia » prouve qu'elle n'est autre chose que l'Atlantide de Platon, ne saurait soutenir un examen approfondi. Dans la longue et verbeuse topographie de l'Atlan-

[1] Il est inutile de discuter la longitude dépendante des idées confuses que l'on se formait de la distance de Quinsaï et de Cipango aux côtes de Portugal. Nous avons fait voir plus haut, en analysant la lettre de Toscanelli, que l'astronome florentin plaçait l'Antillia à $\frac{1}{4}$ de la distance totale, Behaim (en prenant Zipangut ou Cipango pour le terme extrême) à $\frac{1}{2,7}$.

[2] *Viaggi*, t. II, p. 334.

tide qu'offre le Critias, il n'est jamais question du contour général de l'île décrite comme montueuse, couverte de forêts, riche en eaux thermales et nourrissant des éléphans. Ce que Platon dit de la *forme tétragone* ou *carrée* ne se rapporte qu'à une plaine (τὸ πεδίον) de 3,000 stades de long et de 2,000 stades de large, située dans la partie méridionale de l'Atlantide. Cette plaine [1], qui entourait la citadelle de Neptune, appartient au roi régnant. Elle confinait d'un côté, vers le sud, à la mer; au nord, à l'est et à l'ouest, elle touchait aux propriétés des neuf archontes dont le sol était couvert de montagnes et dont la forme n'est pas désignée. D'ailleurs Platon eût-il même décrit l'Atlantide sous une forme de rectangle, on ne saurait raisonnablement supposer qu'au moment de sa destruction [2] l'île se fût brisée comme un morceau de spath d'Islande en fragmens de formes entièrement semblables, et que l'Antillia représentait un de ces fragmens. Nous ne chercherons pas non plus les débris de l'Atlantide dans des formations sur les-

[1] *Critias*, p. 113 et 118. Steph.

[2] *Timæus*, p. 25. Steph.

quelles repose la craie en Angleterre, dans les *sables verts* et le *wealdclay* [1], ou comme on a fait plus récemment encore, « le plan du Mexique dans ce fortin de l'Atlantide que Neptune environne de fossés remplis d'eau et de langues de terre étroites [2]. » La Ville de Mexico, l'ancien Tenochtitlan, a été fondée par les Aztèques dans le lac de Tezcuco l'an 1325 de notre ère [3] : elle tenait par des digues tracées

[1] Lyell, *Principles of Geology*, t. III, p. 284.

[2] La citadelle (le *Fort Royal* de l'Atlantide) est située dans une plaine carrée, à 50 stades de la côte méridionale. Trois anneaux remplis d'eau saumâtre, mais séparés de l'Océan, enveloppent la citadelle. Ils alternent avec deux anneaux ou langues de terres circulaires. Un canal creusé postérieurement a mis en communication l'anneau extérieur avec l'Océan. Ce système hydraulique qui rappelle les sept mers circulaires qui entourent le disque terrestre indien (en-deçà du Lôkâlôkâ) complète la régularité d'ordonnance qui préside aux fictions geographico-politiques de Platon, fictions qui ne peuvent amuser, dit peu respectueusement le père Acosta (lib. I, cap. 22), que les enfans et les vieilles.

[3] D'après la chronologie aztèque qui a pour point de départ l'an 1091 : *Nahui Xiuhmolpilli, ome Calli*, c'est-à-dire 4e cycle, signe 2 Maison. Voy. mes *Mém. des peuples indigènes de l'Amérique*, t. I, p. 372; t. II, p. 390.

en lignes droites aux rivages du lac. Sans remonter à Solon ou au Peplum des petites Panathenées [1], il faudrait attribuer à Platon une prévision de seize siècles et demi. Il est digne de remarque que malgré la vive impression que la lettre et la carte routière de Toscanelli avaient produite sur Colomb (il copie des phrases entières de la lettre dans l'introduction du journal de son premier voyage), ni lui, ni Gomara, Oviedo ou Acosta, ni les cartes d'Amérique ou les mappemondes ajoutées aux éditions de Ptolémée depuis 1508, ne font mention de l'Antillia. Lorsque Colomb entre dans le port de Lisbonne le 4 mars 1493, il ne nomme pas l'Antillia comme point de départ; il dit qu'il vient de Cipango. Je ne vois pas, en récapitulant tout ce que nous savons des premières découvertes des îles de l'Inde occidentale, par quoi l'on pourrait justifier l'opinion que Colomb lui-même ait appliqué le nom d'Antillia aux îles Caraïbes. Je trouve la première trace de cette application dans les *Oceanica* de Pierre Martyr d'Anghiera [2], par ces

[1] Voyez t. I, p. 176.

[2] *Dec.* lib. I, p. 11 (ed. Bas. 1583). Cette Décade,

mots : « In Hispaniola *Ophiram* insulam sese reperisse refert (Colonus), sed cosmographicorum tractu diligenter considerato, *Antiliæ insulæ* sunt illæ et adjacentes aliæ. » Voilà la dénomination géographique des Antilles au pluriel. Mais il y a plus encore : la seule fois que l'on trouve dans les lettres d'Améric Vespuce le nom de Colomb, ce nom est mis en rapport avec celui d'Antillia. « Venimus ad *Antigliæ* insulam quam paucis nuper ab annis Christophorus Columbus discooperuit ». Ces mots [1] sont extraits de la relation du (pré-

dédiée au cardinal Ascanio Sforza, porte une date certaine. Elle a été terminée en novembre 1493, deux mois après le retour de Colomb de son premier voyage.

[1] NAVARRETE, t. III, p. 261. Je cite de préférence le texte latin d'après la *Cosmographiæ Introductio* de Martin Ylacomylus, dont j'ai sous les yeux l'édition de 1507, quoiqu'il règne sur l'idiome dont s'est servi Vespuce presque autant d'incertitude que sur celui de Marco Polo, et qu'il soit assez probable que les deux premières lettres de Vespuce aient été écrites en espagnol, comme les deux dernières en portugais. NAV. t. III, p. 185. Le texte original des lettres de Vespuce n'est pas parvenu jusqu'à nous, et l'édition latine de 1507 est, comme il est dit dans le 5e chapitre (fol. 9 de l'édition dont je me sers), *ex italico sermone in gallicum et ex gallico in latinum versa.*

tendu) second voyage de Vespuce, du voyage qu'il dit avoir terminé le 8 septembre 1500. La liaison des événemens prouve que le nom d'Antillia est donné par Vespuce à l'île d'Hispaniola et que la relation est celle du voyage fait avec Ojeda : car dans le (prétendu) premier voyage dont Vespuce fixe le départ au 20 mai 1497, Hispaniola est simplement nommé *Ity;* ce qui est sans doute une corruption d'Aïty [1]. Bartholomé de Las Casas nous apprend [2] que c'étaient les Portugais qui appliquaient de préférence à l'Hispaniola la dénomination d'Antillia. Ces applications de noms géographiques étaient bien arbitraires dans les premiers temps de la conquête. Je trouve que Schoner [3] prend encore en 1533 la ville de

[1] Vidimus ibidem quemmaximum gentis acervum, qui insulam illam Ites nuncuparent. » Ylacomyl. fol. 36. (L'édition de 1507 n'a cependant pas de pagination.) Canovai, *Elogio del Vespucci*, p. 80; Franc. Bartolozzi, *Ricerche circa alle scop. di Vesp.* p. 98.

[2] *Hist. gen. de Indias,* lib. I, cap. 164. (Nav. t. III, p. 333.)

[3] *Opusculum geogr.* 1533. Pars II, cap. 9. « De regionibus extra Ptolomæum (c'est-à-dire dont Ptolémée

Mexico (Temistitlan) pour le Quinsaï de Marco Polo, la célèbre ville chinoise de Hangtcheou-fou. Gomara, qui ne doute pas de l'identité [1] de l'Amérique et de l'Atlantide, dérive tout simplement ce dernier nom du mot mexicain *atl* (eau), rêverie étymologique qui a été rajeunie plusieurs fois de nos jours, en rappelant de plus le nom tatare du Volga, Atel, la *grande eau*. Il en a été d'ailleurs du nom d'îles Antilles comme de celui d'Amérique : ces noms ont été proposés, l'un, comme nous l'avons vu, par Anghiera, en 1493, l'autre par Ylacomylus, en 1507, et cependant il a fallu

ne fait pas mention) : Bachalaos dicta a novo genere piscium; desertum Lop; Tangut, et Mexico regio in qua urbs permaxima in magno lacu sita Temistita, sed apud vetustiores Quinsay erat vocata. » C'est sans doute à cause de la proximité d'un grand lac et à cause de la multiplicité des canaux indiqués dans la description de Quisaï, » Città del Cielo » de Marco Polo (cap. LXVIII), qu'on a confondu deux villes d'Asie et d'Amérique.

[1] *Hist. de las Indias*, 1553, fol. 119. Guillaume Postel qui tenta de changer les dénominations des continens, nomme hardiment l'Amérique *Atlantis*, l'Afrique *Chamesia*, etc. Voyez *Cosmographicæ discicipline Compend.* (Bas. 1561), p. 13 et 57.

plus d'un siècle pour que l'usage les ait généralement répandus. Christophe Colomb ne comprend jamais l'ensemble des *îles de l'Inde* qu'il a découvertes sous une même dénomination. On ne connaissait dans les premiers temps de la *conquista* que les noms de *Islas de Lucayos*[1] (pour les îles Bahamas), et d'*islas de Barlovento*[2] ou *islas de los Caribes* et *de los Canibales*[3] pour le groupe qui s'étend de la Trinité à Portorico (Boriken). Sur les cartes de Juan de la Cosa et de Ribero il n'y a pas de trace du nom des Antilles. Le recueil italien de toutes les îles du monde par Benedetto Bordone[4] ne le connaît pas plus que l'*Isolario* de Porcaccio[5], le *Ptolémée italien* d'Antoine

[1] GOMARA, fol. 20.

[2] ACOSTA, lib. I, c. 14; lib. III, c. 4. Robert Regnauld (Cauxois) appelle dans sa naïve traduction dédiée au grand Henry en 1597, « la Guadeloupe, la Martinique et Marigalante les *faubourgs de l'Inde*. »

[3] *Vida del Alm.* cap. 45 et 77.

[4] *Isolario nel qual si ragiona di tutte l'Isole del Mondo, Venegia, per Nicolo d'Aristotile* (*alias de Ristotele*) *detto Zapino*, 1533.

[5] TOMASO PORCACCHI DA CASTIGLIONE, *Arretino, Delle Isole piu famose del Mondo*. Venet. 1576.

Magini de 1598, la *Cosmographie* d'André Thevet[1] et la *Description des Indes occidentales* de l'historiographe Herrera[2], terminée en 1615. Il est assez extraordinaire qu'après un long oubli pendant toute la durée du seizième siècle, un nom qui avait paru pour la première fois sur une carte de 1436, ait enfin prévalu en Europe. Ce nom était sans doute plus sonore que celui d'îles *Camerçanes* que nous connaissons par le *Breviaire géographique* de Bert et par le voyage d'un religieux carmélite, mais dont j'ignore absolument l'étymologie[3]. C'est la grande célébrité

[1] La *Cosmographie universelle*, 1575.

[2] Cap. 7 (éd. de 1728, t. IV, p. 12).

[3] Maurile de Saint-Michel, religieux carmélite. *Voyage des îles Camerçanes en l'Amérique*. Paris, 1652. Il y est dit, p. 41 : la Guadeloupe est une « des moindres des îles qu'on appelle Camerçanes. » Je retrouve le nom d'*Insulæ Camercanæ* vel Antilliæ aut Caribes dans Bertii *Breviarium totius Orbis*, 1624, p. 13. Est-ce un nom caribe? Parmi les noms caribes des Petites-Antilles recueillis par le père Raymond Breton (*Dict. caribe-français*, Auxerre, 1665, p. 409), il n'y a absolument rien de bien analogue au mot Camercana. Les îles Saintes s'appellent Caároucaera, la Grenade Camalogue : mais près de Cuba, loin des régions habi-

des cartes de Cornelius Wytfliet et du *Theatrum Orbis terrarum* d'Ortelius [1], qui a probablement le plus contribué à fixer le nom des *Antillas* sur les cartes d'Amérique. Quant à l'origine du *mythe géographique* de l'Antillia

tées par les Caribes, à la fin du quinzième siècle, Lorenzo d'Anania (*Fabrica del Mondo*, p. 319) place l'île Camarco. Garcia (*Origen. de los Indios*, p. 234) prétend que les noms géographiques caribes sont caractérisés par la syllabe initiale *car*, comme dans Caripe, Carupano, Caroni, Cariaco, et dans la dénomination du peuple entier appelé Carina ou Carinago. Faut-il lire pour Antilles *Islas Carmercanas*? (*Relat. hist.* t. I, p. 692.) Mon frère, qui a une connaissance profonde de la structure des langues américaines, trouve que dans Carinago ou plutôt Callinago, selon le langage des hommes, et Calliponam, selon le langage des femmes, Cali ou Cal renferment tout le nom du peuple. Calina (*Dict. Galibi*, Paris, 1763, p. 84) n'est qu'une abréviation de Callinago. J'ai cherché inutilement les îles Camerçanes dans les routiers si détaillés des Petites-Antilles du seizième siècle qu'offre Hakluyt (t. III, p. 603-627, éd. de 1600).

[1] Sous le nom d'Antillas, les îles Caribes paraissent sur la carte d'Amérique de 1587. Cependant le texte d'Ortelius n'a pas le mot Antilles, pas même dans l'édition de 1601, de 31 ans postérieure à l'édition *princeps*. (WYTFLIET, *Descr. Ptol. augmentum*, 1597, p. 96.)

d'Andrea Bianco, il faut distinguer, comme dans tous les mythes, l'élément idéal et l'application de cet élément à une localité déterminée. Un événement véritable, une émigration par mer, à l'époque de l'invasion des Arabes dans la péninsule ibérienne, a laissé de vagues souvenirs qui ont survécu aux malheurs publics. Les émigrés avaient eu peut-être le dessein de se rendre aux îles Fortunées; de chercher un asile comme Sertorius lorsqu'il fuyait les armes victorieuses de Sylla. L'imagination des peuples qui embellit les traditions nationales, transporta un simple fait historique dans le pays des fictions. On supposait que les fugitifs avaient fondé, au sein de l'Atlantique, une colonie florissante. Comme on s'aperçut bientôt que cet établissement chrétien ne se trouvait pas aux Canaries, groupe d'îles souvent visité à cause du commerce des esclaves Guanches, il fallut le chercher ailleurs, et lui assigner une situation déterminée. Les Açores découvertes, ou plutôt retrouvées plusieurs fois, pouvaient faire naître l'idée de l'existence d'une terre très étendue, parce que l'on supposait la contiguité de côtes appartenant à différentes îles. C'est sous ce rapport, je pense,

que l'archipel entier des Açores a donné lieu de fixer la position de l'Antillia ou île des Sept-Evêques et des Sept-Villes; car je ne saurais conjecturer avec M. Buache [1] que l'Antillia de Bianco, large comme l'Espagne, soit l'île de Saint-Michel, par la seule raison que les Portugais donnent encore aujourd'hui à une partie de cette île le nom de *Sete-Citades*. Cette dénomination prouve simplement que les navigateurs et les colons portugais étaient pleins du souvenir d'anciennes traditions populaires. Le raisonnement de M. Buache nous conduirait également à chercher l'Antillia et les *Sept-Villes* dans la péninsule de Yucatan ou dans le nord du Mexique au milieu du Nouveau Con-

[1] *Mém. de l'Institut*, 1806, t. VI, p. 13, 17 et 21. Sprengel disait en 1792 (*Gesch. der Entd.* p. 373), en parlant des Açores, « on les crut d'abord (au 15e siècle) les Antilles de l'Inde rendues célèbres par le voyage de Polo. » M. Boyd, dans son intéressant ouvrage, *Description of the Azores*, 1835, p. 192, offre l'observation suivante : « Un petit lac s'est formé dans l'île Saint-Michel en 1445 par un courant de laves qui empêcha les eaux de s'écouler. Ce lac porte encore aujourd'hui le nom d'*Algoa da Sete Citades*. Près de là se trouvent quelques cabanes qu'on appelle, sans que l'on sache pourquoi, les *Sete Cidades*. »

tinent. Lorsque Francisco Hernandez de Cordova (1517) fut frappé de l'aspect de temples (*teocallis*) construits en pierres de taille, et de la civilisation des peuples du Yucatan; lorsqu'il découvrit les grandes croix qui étaient l'objet de leur adoration, on pensait assez généralement, dit Gomara [1], « que les Espagnols qui s'étaient enfui de leur pays, lorsqu'il fut envahi par les Arabes, du temps du roi Rodrigue, avaient abordé sur ces côtes lointaines. » Dans l'expédition aventureuse que fit le père franciscain Marcos de Niza [2] à Cibola (pays des bisons

[1] *Hist. de las Indias,* fol. 29. Herrera (Dec. II, lib. III, cap. 1) met l'adoration de ces croix que l'on retrouve au Palenque dans le Chiapa, en rapport avec la prophétie d'un santon mexicain appelé Chilam Cambal.

[2] Gomara, fol. 115 et 117; Ramusio, t. I, p. 298, 302; Herrera, Dec. IV, lib. VII, cap. 7. J'ai rapproché ailleurs (*Rel. Hist.* t. III, p. 159, et *Essai politique,* t. II, p. 153) les traces d'ancienne civilisation retrouvées en 1773 par le père Garcès dans le Moqui, des traditions de 1539, et j'ai discuté en même temps la position de Quivira et Cibola (Civora) que Wytfliet (p. 171) place au sud de son royaume fabuleux d'Anian dans la région qui avoisine le détroit de Berhing.

ou *vacas corcovadas*), au-delà des 36° de latitude, on cherchait aussi les *Siete Ciudades*, et « ce roi barbu, Tatarax (espèce de Prêtre-Jean) qui adorait une croix d'or et l'image d'une femme, *Señora del Cielo.* » Si l'île Antillia avait été identique avec l'île Saint-Michel des Açores, il n'est pas probable qu'on l'eût encore figurée sur des cartes qui, comme celle de Bianco, présentent simultanément tout le groupe des Açores[1]. On conçoit plutôt que l'Antillia, qui était primitivement une grande terre dans laquelle se confondaient les côtes mal connues de plusieurs des Açores, fut repoussée à l'ouest de ce groupe dès que l'on reconnut avec plus de précision la petitesse et les contours de chacune des îles qui le composent. Pour saisir la force de cet argument, il faut se rappeler les véritables époques des découvertes faites par les Portugais dans la région tempérée de l'océan Atlantique. Ces époques sont, pour l'écueil des Formigas, 1431; pour

[1] Behaim qui, à plusieurs reprises, habita l'île de Fayal, ne place pas seulement l'Antillia loin du groupe des Açores qu'il nomme *Insulen der Habiche*; il prétend aussi qu'un vaisseau venant d'Espagne en 1414 a été jeté sur les côtes de l'Antillia. (Murr, p. 32.)

l'île Sta Maria, 1432; pour San Miguel, 1444; pour Terceira, San Jorge et Fayal, 1449; pour Graciosa, 1453. La découverte des îles les plus occidentales, Flores et Corvo, paraît antérieure à 1449, mais cette date est moins précise[1]. Or la carte de Bianco était terminée[2]

[1] Je suis la chronologie de la *Vida do Infante D. Henrique escrita per Candido Lusitano*, l'historiographe portugais, Joseph Freire, père de l'Oratoire, qui (p. 319 et 338) s'est appuyé sur des documens officiels. La date de la première tentative faite par Gonçalo Velho Cabral en 1431 est confirmée par une note inscrite sur le globe de Behaim. (Murr, p. 29.) L'île de Jesu que marque ce globe et dont le nom ne se retrouve plus sur la mappemonde de Ribero singulièrement exacte pour le groupe entier, était-elle identique avec l'île San Jorge? L'infant don Henrique céda en 1460 les îles Jesu et Graciosa à son neveu Ferdinand, frère du roi Alphonse V. (Barros, Dec. I, lib. II, cap, 1.) Dans l'*Asia* de Barros, il n'est nulle part question de la découverte successive des îles Açores, objet que ce grand historien avait peut-être traité dans une Géographie universelle qu'il cite souvent dans les Décades et qui n'a jamais paru.

[2] M. Buache, dans un Mémoire d'ailleurs très digne d'éloge, a été induit en erreur par la Relation du second Voyage de Cook, lorsqu'il place « la découverte des Açores (des Formigas?) en 1439, et celle de l'île Sta Maria en 1447. » (L. c. p. 14.)

lorsque l'infant, « guidé par d'anciennes cartes, » n'avait fait reconnaître encore que la seule île Sta Maria, la seule aussi dont le sol n'est pas volcanique. Cette carte offre à la fois des noms arabes et chrétiens, ceux de *Bentufla*[1] et de Saint-George (*San Zorzi*). Elle dispose assez correctement les neuf îles en trois groupes partiels, mais ces groupes, au lieu d'être orientés S.E.-N.O., sont presque placés du sud au nord. L'îlot le plus éloigné s'appelle déja *Corvos Marinos*. Les noms de San Jorge et de Corvo n'ont donc pas été donnés par les Portugais en 1449; ils appartiennent à d'autres peuples de l'Europe latine. Dans le moyen-âge[2], ce sont sans doute les

[1] C'est la véritable leçon selon les recherches de Formaleoni et de Zurla. Buache a lu *Bentusta* pour en faire *Venusta* et l'île Graciosa (p. 21). Tufla peut dériver de la racine arabe *tefele*, crépuscule du soir. Tefel signifie même, d'après Golius, l'obscurité, et *Bentufla* désigne peut-être un Fils des Ténèbres, dénomination qui convient assez à un îlot du *Mare Tenebrosum* d'Edrisi. Quaden, dans l'*Enchiridion cosmographicum* (Col. 1599), place parmi les Açores, outre l'île des Sept-Cités, aussi celle de Satap. Voyez Joan. Myritius, *Opusc. geogr.* 1590, p. 123.

[2] Je ne veux pas remonter plus haut, ni discuter

deux nations rivales et aventureuses des Normands et des Arabes qui ont répandu les premières notions certaines sur le groupe des Açores. Quelques historiens[1] font remonter la découverte des Normands au neuvième siècle. Le géographe de Nubie, qui est du douzième siècle, connaît dans l'Atlantique (dans la Mer *Ténébreuse*) « l'île de *Raka* qui est celle des *Oiseaux*, habitée par de grands aigles ou vautours qui se nourrissent de poissons » et planent continuellement autour de l'île[2]. Ebn al-Ouardi[3] paraît connaître cette même île sous le nom de *Thouïour* (ou des Oiseaux). Il dit « que des aigles rouges munis d'énormes griffes s'y rassemblent et chassent loin des côtes en pleine mer. Un roi des

déja ici l'origine des monnaies carthaginoises et cyrénaïques que l'on assure avoir été trouvées en 1449 à l'île de Corvo, Voyez *Götheborgske Wetenskaps og Witterhets Samlingar*, 1778, St. I, p. 106.

[1] Murr, p. 55.

[2] Edrisi (*Interpr. Gabriele Sionita*), 1619, p. 64; Hartmann, p. 317-319. Bianco a aussi parmi les Açores une Isola di Colombi, qu'il ne faut pas confondre avec celle d'Edrisi, p. 85.

[3] De Guignes, dans les *Extraits des Manuscrits du Roi*, t. II, p. 56.

Francs (selon Houcaïli) y envoya un vaisseau pour avoir de ces oiseaux, mais le vaisseau fit naufrage. » Les commentateurs des géographes arabes ont reconnu depuis long-temps que la dénomination d'îles des Açores (*Insulæ Accipitrum*) n'est que la traduction portugaise de l'île des Vautours ou des Faucons d'Edrisi. Les trois îles du Brasil (Brazie, Brazir ou de Mayotas) qu'indiquent presque tous les portulans [1] du quatorzième siècle (par exemple celui de Pizigano tracé en 1367) entre les parallèles du cap Saint-Vincent et de l'Irlande, sont sans doute aussi des îles du groupe de Raka et des Açores [2] : peut-être même le nom d'Antillia qui paraît pour la première fois sur une carte vénitienne de 1436, n'est-il qu'une forme portugaise donnée à un nom géographique des Arabes. L'étymologie que hasarde M. Buache me paraît très ingénieuse : elle offre surtout de la probabilité si on l'adapte avec un peu plus

[1] ZURLA, *Viaggi*, t. II, p. 324.

[2] Bianco restreint le nom de Brasile à la seule île Terceira où un promontoire à l'ouest de la baie d'Angra porte encore le nom de Pointe du Brésil. (FLEURIEU, *Voyage fait par ordre du roi en* 1768 et 1769, vol. I, p. 548.)

de précision au génie des langues sémitiques. « Dans le nombre des îles inconnues qu'Edrisi décrit (Pars prima climatis tertii, p. 71) et qui paraissent être, dit M. Buache [1], les îles Açores, il en est une appelée *Moustaschin;* Ebn al-Ouardi la nomme Tinnin [2], ce qui signifie l'île des serpens. On peut être porté à croire que le mot Antillia a la même signification et qu'il dérive du mot *tinnin*, comme celui d'*Anjuan* dérive de celui de *Jouan* que l'on trouve sur

[1] L. c. p. 27. M. Sprengel croit même que l'île Terceira ne porte pas un nom originairement portugais, quoiqu'il paraisse indiquer la troisièms île découverte par ordre de l'infant don Henrique. (*Descript. de la carte de Ribero dans Muñoz Gesch.* t. I, p. 443.) On se plaît quelquefois à latiniser des mots appartenant à des langues barbares et à leur supposer une signification tirée du latin ou des langues qui en dérivent. C'est ainsi que les zoologistes, oubliant que *manati* est un mot des Indigènes d'Haïti, l'expliquent par les *nageoires* du lamentin qui lui servent de petites *mains*. (Cuvier, *Règne animal,* t. I, p. 283.)

[2] *Extraits,* t. II, p. 55. Dans cette île de Tinnin ou Moustaschin, on montre un serpent tué par Alexandre qui, selon les Orientaux, a parcouru une partie de l'Atlantique. Le même géographe arabe cite dans ces parages l'île de Laca ou Aca infestée par de prodigieux serpens.

plusieurs cartes anciennes. » La dernière analogie n'est pas heureuse. La syllabe initiale me paraît plutôt la corruption de l'article arabe. D'*Al-Tinnin* et d'*Al-tin* on aura fait peu à peu *Antinna* et *Antilla*, comme par un déplacement analogue de consonnes, les Espagnols on fait de crocodile, *coroodilo* et *cocodrilo*. Le Dragon est *al Tin*, et l'Antillia est peut-être l'île des Dragons marins [1], interprétation qui paraîtrait confirmée et par l'image d'un homme entraîné dans l'Océan par une troupe de serpens que place Pizigano près de son île de *Brazir*, et par les grandes couleuvres sculptées sur un monument en pierre dont parle Thevet et que nous discuterons plus tard. Je puis aussi citer l'isola *Danmar* (île du vase ou réceptacle de serpens) que la carte de Bedrazio, dont j'ai parlé plus haut, place à côté de l'Antillia [2]. Ce mot d'Antillia

[1] Sur l'*isola dei Dragoni* de la mappemonde de Fra Mauro placée à l'ouest de l'Afrique, Voyez Zurla, p. 143.

[2] On lit aussi *Darmar*, habitation des serpens pour Danmar. Tel est l'esprit conservateur des géographes, qui craignent d'oublier, que la mappemonde d'Ortelius rédigée en 1587, offre non-seulement les trois îles

en lui substituant *Antilha* peut sans doute se résoudre en deux mots portugais *ante* et *ilha*, mais il signifie, d'après l'analogie avec Antiparos, Anticirrha et Antibacchus [1], ce qui est opposé non à un continent, mais à d'autres îles [2]. Jamais dénomination si générale et si dogmatique n'a été donnée par des marins qui *individualisent* tout et s'attachent de préférence à des rapports de forme, de couleur ou de productions. La lecture des derniers chapitres de Marco Polo pouvait faire naître l'espoir à un géographe théoricien comme Toscanelli, qu'en naviguant du Portugal vers l'ouest, on rencontrerait, avant d'arriver au continent de l'Asie, cette longue chaîne d'îles qui s'étend de Zipangou à Selendiv; mais pourquoi

de Saint-Brandon, des Sept-Cités et du Brésil, mais aussi au nord des Açores l'île *Demar*.

[1] Ptol. lib. IV, cap. 8, p. 114.

[2] Telles sont aussi les explications données par Ménage et Bluteau. Le dernier dit dans son grand Dictionnaire portugais, « ilhas oppostas ou frontrairas as grandes ilhas da America" ». Formaleoni (p. 28) regarde cette étymologie comme très hasardée. Voyez aussi Giovanni Andres dans les Mémoires de l'*Academia Ercolanese Archeologica*, 1822, p. 132, et Tiraboschi, *Storia della litt.* t. VI, P. I, p. 189.

donner à une seule grande île, qu'on supposait située dans le groupe des Açores ou près de ce groupe, le nom systématique d'Antilha? Un littérateur distingué a cru découvrir récemment le mot de l'énigme dans un passage d'Aristote *de Mundo* que j'ai discuté plus haut[1] et qui traite de l'existence probable des terres inconnues opposées à la masse de continens que nous habitons. « Ces terres plus grandes ou plus petites dont les rivages sont en face des nôtres, se trouvent signalées, dit-il, par le mot *antiporthmoi*, ce qui, dans le moyen-âge, a été traduit par *Antinsulæ.* » Rien ne justifierait cependant à mes yeux une semblable traduction. La Béotie et l'Eubée, séparées par un détroit (l'Euripe), sont réciproquement *antiporthmoi*, et le mot portugais inusité d'*Antilha*, ne saurait être rendu par νῆσος ἀντίπορθμος. La traduction latine du livre *de Mundo* attribuée à Apulée n'a pu non plus donner lieu à la dénomination d'Antinsula : car Apulée n'a pas du tout fait atten-

[1] T. I, p. 127, Aristot. *de Mundo*, cap. 3, p. 392, 20; Bekk. *Proclus in Tim.* p. 54. Philippe Cluvier y a vu « Americam et Magellanicam. » *Animadv. in Apul.* p. 414.

tion[1] au mot ἀντίπορθμος, et son livre est une paraphrase dans laquelle il retranche et ajoute à son gré[2].

Ile de Bracie (Berzil) et Statue des Açores. — J'ai déja indiqué plus haut les rapports de position et d'origine qui existaient, dans le moyen-âge, entre le groupe des Açores et les îles qui paraissent sur des cartes italiennes, depuis 1351 jusqu'en 1459, sous les noms de *Bracie*[3], *Brasil*[4] et

[1] Apuleii *Opp. ed. Geverh.* Elmenhorst, 1621, p. 59.

[2] Voyez dans le passage sur les volcans : *Vesuvius noster* et l'intercallation d'une observation curieuse sur une caverne remplie d'acide carbonique à Hiérapolis en Phrygie, gaz « qui par sa pesanteur (spécifique) ne se tient que dans les lieux inférieurs. » (Comparez Apul. p. 64 et 65 avec Arist. *de Mundo*, cap. 4, p. 395, 20 et 30.) C'est le Plutonium ou gouffre Charonien d'Hiérapolis décrit par Strabon, XIII, p, 629 Cas. et par Dion Cassius, lib. LXVIII, cap. 27.

[3] Chez Pizigano (Zurla, *Viaggi*, t. II, p. 323) M. Buache a cru lire sur son calque Bracir.

[4] Dans le Portulano mediceo de 1351 et sur la carte remarquable de la bibliothèque Pinelli que possède M. Walckenaer et dont la rédaction, d'après l'almanach qu'elle renferme, tombe entre les années 1384 et 1434. (Baldelli, t. I, p. XXX ; Walckenaer, dans la traduc-

Berzil [1]. Comme récemment le comte Baldelli, dans ses savantes recherches sur le *Milione* de Marco Polo [2], a fait renaître l'idée que le nom de *Bracie*, corrompu en *Brasil*, n'a trait qu'au feu volcanique des Açores, je me vois forcé d'entrer à ce sujet dans quelques détails étymologiques. Je tâcherai de ne pas être long, tout en rappelant cependant qu'une espèce d'examen philologique auquel le géographe soumet les noms des îles, des rivières et des peuplades, sert sou-

tion de la *Géographie de Pinkerton*, t. VI, p. 360 et 334.)

[1] Chez Bianco (Zurla, t. II, p. 334) et chez Fra Mauro dont le planisphère est de 1459. On ne trouve pas d'île de ce nom ni sur la carte de Marino Sanuto qui paraît au moins de 45 ans antérieure à Pizigano et qui n'omet pas les 358 *Isolle beate et fortunate* voisines de l'Irlande, et beaucoup d'autres *bonæ insulæ* de l'Atlantique, ni sur le globe de Behaim (1492). Cependant plus d'un siècle et demi après la colonisation des Açores par les Portugais, on a continué à placer une île du Brasil à l'ouest ou au nord-ouest de Corvo. Jobst Ruchamer, dans la Collection de Voyages publiée à Nuremberg en 1508 (*Sammlung von Reisen*, cap. 76), fait de Berzil l'île *Brisilge*.

[2] T. I. p. CLXX.

vent à faire découvrir leur identité sur un grand nombre de cartes et à empêcher [1] les doubles emplois. Trois siècles avant l'expédition de Gama, lorsque le commerce de l'Inde se faisait par la voie de terre, un bois rouge propre à la teinture des laines et du coton était connu en Italie et en Espagne sous les dénominations de *bresill*, *brasilly*, *bresilji*, *braxilis*, *brasile*. Muratori [2] a prouvé ce fait par les tarifs de la douane de Ferrare de 1193 comme par les tarifs de Modène de 1306. Des documens pu-

[1] *Rel. hist.* t. II, p. 676 et 703. Ralegh a converti dans la Guyane le Guarapo en fleuve Europe, et Malte-Brun, d'ailleurs si judicieux, a reconnu le fleuve Orégan ou Origan dans les mots espagnols « se ignora el origen. » (*Essai politique*, t. II, p. 314.)

[2] *Antiquit. ital.* t. II, *Diss.* XXX, p. 894-899. Dans le tarif des Ferrarois de 1193 le mot *grana de Brasill* avant *pipere, zucaro* et *zafrano*, pourrait faire naître quelque doute : mais dans le tarif des Modenois de 1306, le mot *grana* manque et on ne trouve enregistré que la *charge* (*soma*) *di Braxilis*. Le mot *grana* appliqué plus tard à la cochenille d'Amérique désignait, dans le moyen-âge, le Coccus polonicus, et le Coccus lacca de l'Inde mêlé au produit du Croton lacciferum (en sanscrit : lakcha). J'ignore d'où dérive l'étrange dénomination de *grana de Brasile*, de *rouge* ou *laque de Brasile*.

bliés par M. Capmany[1] sur l'ancien commerce des Catalans, ne laissent pas de doute sur l'introduction du bois de teinture ou brasil en Espagne de 1221 à 1243. La connaissance de cette production précieuse du Malabar et de l'archipel de l'Inde remonte même jusqu'au neuvième siècle. Un des deux voyageurs arabes dont Renaudot a publié les itinéraires, Abuzeid el Hacen, natif de Siraf, vante le bois rouge de l'île Ramni ou Sumatra. Je trouve indiqué le même bois de teinture par le géographe de Nubie[2] parmi les objets de com-

[1] *Memorias sobre la antigua marina, comercio y artes de Barcelona*, t. II, p. 4, 17 et 20. Dans le tarif de Collioure en Roussillon de 1252, je trouve des *canquas* de *brazil*, de *laca* et de *grana* comme trois objets distncts.

[2] Renaudot, *Anciennes relations des Indes*, p. 5; Edrisi, p. 33. Alrami est probablement une corruption de Ramani (Ramni, Lamery) qui désigne l'île de Sumatra. (Sprengel, p. 176.) Edrisi décrit le *carcaddan* ou rhinocéros de l'île Alrami, mais il ne lui attribue qu'une seule corne, comme fait aussi Marco Polo en parlant des rhinocéros ou Leoncorni de la Giava Minore (lib. III, c. 12; Bald. t. I, p. 240; t. II, p. 393). Il est vrai que le Rhinoceros surmatrensis est bicorne, comme le rhinocéros d'Afrique dont il diffère essentiellement, tandis que le Rhinoceros javanus est uni-

merce de l'île Alrami que l'on croit être cette même île de Sumatra, quoique placée à trois

corne comme le rhinocéros du continent de l'Inde. Cette remarque de géographie zoologique ne doit cependant pas nous faire admettre que les noms d'Alrami, Ramani ou Java minor désignent l'île hollandaise de Java plutôt que Sumatra. Beaucoup d'autres raisons discutées par M. Marsden s'y opposent. Les navigateurs arabes ont sans doute peu observé l'animal vivant, et connaissant plus à fond le rhinocéros du continent d'Asie, ou pour mieux dire la grande corne dont on se servait comme d'un vase propre à découvrir du poison dans une liqueur, leurs descriptions ne peuvent être minutieusement exactes. M. Marsden même, dans son excellent ouvrage sur Sumatra publié en 1783, ne parle aussi (p. 140) que d'une seule corne du rhinocéros de Java ; et dans la troisième édition (p. 116), il prétend que Sumatra possède deux rhinocéros, l'un unicorne, l'autre bicorne. D'ailleurs les éléphans qui manquent à l'île de Java et que le voyageur arabe traduit par Renaudot trouva en 851 à Ramni, offrent un caractère zoologique plus incontestable encore de l'identité de Ramni et de Sumatra (Samantara). Je retrouve le mot bakkam (Lignum rubrum) dont la racine n'est probablement pas sémitique (car *bakama, morbum contraxit* n'offre pas de sens) dans le géographe Yakouti qui est du 15e siècle et qui parle du bois de brésil de Ceylan, déja mentionné par le voyageur arabe de Renaudot. (De Guignes dans *Notice et Extr. des man.* t. II, p. 411.)

journées de navigation de Ceylan ou Selan-dib (Sarandib). Le texte arabe porte *bakkam*, ce que les traductions latines rendent par *bresillum*. Marco Polo connaît le bois colorant appelé *verzino*, mais il ne le nomme qu'une seule fois, non pour indiquer le santal rouge dont il place les forêts à l'île Saint-Laurent (Madagascar), mais pour comparer au *verzino* une plante de Sumatra qu'on arrachait dès la troisième année et dont il sema sans succès les graines sur le territoire de Venise [1]. M. Marsden [2] pense que le bois de Brésil du moyen-âge, celui des Indes orientales, a été le sapang des Malais (Cæsalpinia sapan); mais il me paraît probable que les Arabes ont versé dans le commerce plusieurs espèces de bois rouge sous le nom de *bakkam*, surtout le bois de *chandana* (Pterocarpus santalinus) qui, au Bengale, porte encore le nom persan de *bu-*

[1] *Il Milione*, lib. III, c. 8, 14, 35. (Baldelli, t. I, p. 164; t. II, p. 384, 398, 454.) Marco Polo, éd. de Marsden, p. 612.

[2] *Sumatra*, p. 95. Ainslie, p. 196. Le sapang est très recherché dans l'archipel de l'Inde pour la teinture en rouge.

khum [1], et dont M. Pelletier a retiré de véritable laque rouge. Nous avons vu plus haut que, dès le quatorzième siècle, des îles de l'Atlantique, appartenant probablement au groupe volcanique des Açores, paraissent sur les cartes sous les noms de Bracie, Berzil et Brasil. Pietro Coppo da Isola prétend même, dans son Portulan [2] de 1528, que Christophe Colomb a touché, avant d'arriver sur les côtes d'Amérique, « aux îles Ventura, Columbo et Brasil. » Au premier abord, on croit être sûr de reconnaître dans un de ces noms géographiques celui d'un bois rouge de l'inde, mais

[1] L. c. p. 42. Garcia ab Horto (*Aromatum hist.* 1590, lib. I, c. 17, p. 69) connaît déja le nom sanscrit chandana; il distingue le bois de brésil (sans doute celui des Indes occidentales) du Lignum santali rubri. Dans l'Inde (*Roxb. Flor. Corom.* t. I, p. 18) le chandana Cæsalpinia sapan porte aussi le nom de *Bukkan-Chitto* des Telingas.

[2] Voyez sur ce portulan vénitien très rare, Morelli, *Lettera rarissima di Christoforo Colombo*, p. 63. L'île Colombo de Pietro Coppo da Isola, terra dell' Istria, est l'*ixola di Colombi* de Bianco, Fayal selon Buache. Sur l'île Ventura que le Portulan des Medicis regarde aussi comme synonyme de son isola de Colombis, voyez Baldelli, p. XXX et CLXX.

quel pourrait être l'arbre qui, dans un groupe d'îles dont la flore ressemble à celle du Portugal, aurait donné lieu à une méprise si étrange? Comme la carte de Pizigano de 1367 porte *yxola Brazie* (non Brazir) *seu Mayotas*, M. Buache avance, dans son Mémoire sur l'Antillia [1], « que Mayotas, Braçir et Tercère sont synonymes et désignent des pays ravagés par les volcans. » J'avoue que je ne devine aucunement sur quelle étymologie on pourrait se fonder pour trouver comment la première et la troisième de ces dénominations désignent des pays ravagés par les volcans. Les Portugais croient généralement (je rapporte leur opinion sans en garantir la justesse) que le nom de *Terceira* indique la *troisième île* découverte (en 1449) après les îles Sainte-Marie et Saint-Michel. Dans cette interprétation on ne compte pas les Formigas vues par Gonçalo Velho Cabral en 1431. Le comte Baldelli a fait revivre l'opinion du géographe français en la déclarant plus probable que l'explication vulgaire, celle de l'analogie de nom avec un bois de teinture de l'Inde. Je

[1] *Mém. de l'Inst.* t. VI, p. 24.

ne vois rien d'*ardent* dans les dénominations de Mayotas et de Tercère, mais je conviens que Brazie rappelle les mots de l'Europe latine, braise (français), braza et braseiro (portugais), brasero et braciere (espagnol et italien) [1]. Nous ignorons dans quel idiome d'Asie le moyen-âge a puisé la dénomination du bois de teinture *brasilli* ou *braxilis*, ou si ces noms, comme ceux d'indigo (τὸ ἰνδικόν), de campêche et de jalap, indiquent des localités d'origine. La civilisation de l'Inde ayant été jadis très répandue dans le grand archipel d'Asie, on est tenté de recourir à d'anciennes racines de *sanscrit*, racines dans lesquelles les significations de *rouge* et de *feu* se trouvent réunies [2]. En parcourant les journaux de route et les

[1] Peut-être lié à *brand* et *brennen* (allemand) et à *βράζω*, bouillir avec violence. Dans le latin du moyen-âge on trouve *braza* au lieu de *pruna*, charbon ardent.

[2] « La racine sanscrite *bhrâdsch* (bhrâg), dit M. Bopp, signifie *luire*, *resplendir*, de là *rakta*, *rouge*; *randsch*, *colorer*, *teindre*. Comme *anita*, *vent*, vient du verbe *an*, souffler (proprement *flare*), *brâdchita* serait l'adjectif de brâdsch indiquant ce qui est *luisant*. Cependant Wilson ne donne pas cette dernière forme. »

lettres de Colomb, je ne trouve pas une seule fois le nom le *palo* (bois) *de brasil;* il est sûr cependant que dès 1495, par conséquent longtemps avant la découverte de la *Terra Sanctæ Crucis* que nous appelons aujourd'hui le Brésil, une cæsalpinée de St-Domingue (le Cæsalpinia brasiliensis) fut prise pour le *braxilis* des Grandes Indes, le *bakkam* du commerce des Arabes. Anghiera raconte dans le 4e livre de la première Décade (p. 11) des *Océaniques*, que dans le second voyage de Colomb on trouva à Haïti : « Sylvas immensas, quæ arbores nullas nutriebant alias præterquam coccineas quarum lignum mercatores Itali *verzinum*, Hispani *brasilum* appellant. » Dans le troisième voyage de Colomb (Dec. I, lib. 9, p. 21) on chargea sur la côte de Paria trois mille livres de Brasil « supérieur [1] à celui d'Haïti. » Vicente Yañez Pinzon dont Grinæus nous a conservé un fragment d'itinéraire, nomme en 1499 ces arbres de brésil vus à Paria (Payra) « des forêts de santal rouge. » A mesure que les découvertes s'étendirent au sud du cap St-Augustin, surtout depuis que

[1] *Nov. Orbis*, 1532, p. 120.

Pedro Alvarez Cabral, en mai 1500, eut pris possession de la *Terra de S[ta] Cruz*, le commerce du bois rouge de l'Amérique continentale devint plus actif. Dans la quatrième expédition de Vespuce dans laquelle un des navires se perdit sur des écueils autour de l'île Fernando Noroña, on prit, en 1504, près de la Bahia de todos Santos, un chargement de bois de brésil [1]. Ce commerce devint si important que déja en 1510 le gouvernement [2] espagnol

[1] Nav. t, III, p. 288. « In eo portu, dit Americ Vespuce, *bresilico* puppes nostras onustas efficiendo, quinque persistimus mensibus. » De même nous trouvons qu'Anghiera (*Ocean.* Dec. III, lib. 10, p. 66) en parlant du voyage de Solis vers l'embouchure du Rio de la Plata en 1515, ajoute : « Navigia coccineis truncis onerant : diximus vocari ab Hispanis *brasilum*, ligni genus id ad lanas fucandas aptum. »

[2] Ordenanzas hechas el 15 de junio 1516. (Nav. *Doc. diplom.* t. II, p. 339.) Il est très possible que des espèces voisines du Cæsalpinia brasiliensis aient fourni, dans une si grande étendue de côtes, le bois de teinture rouge. J'ai recueilli avec M. Bompland, dans l'Amérique du sud, le Coulteria tinctoria qui est le Cæsalpinia pectinata de Cavanilles, employé parmi les Indigènes comme matière colorante. (Voyez nos *Nov. Gen.* t. VI, Tab. 569.)

défendit l'importation de tout *brasil* qui ne proviendrait pas « de ces Indes (occidentales) appartenant aux domaines de Castille. » Tout le monde sait que peu à peu, dans la première moitié du seizième siècle, cette même abondance de bois de teinture a fait changer le nom de *Terra de Sancta Cruz* donné par Cabral, en *Terra de Brasil*, « changement inspiré par le démon, dit l'historiographe Barros [1], car le vil bois qui teint le drap en rouge ne vaut pas le sang versé pour notre salut ! » C'est ainsi que de l'archipel d'Asie, la dénomination *Brasil* a passé par un cap de l'île Tercère [2] aux côtes australes du Nouveau Continent.

A ces recherches sur l'île de Brasil du groupe des Açores, se lie la tradition si répandue d'une statue équestre trouvée par les Portugais dans l'île de Corvo, et montrant du doigt l'ouest. Tous les livres les plus élémentaires qui traitent de la découverte de l'Amé-

[1] Dec. I, lib. V, cap. 3.

[2] Je rappelle que la Punta del Brasil de l'île Tercère dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours, est indiquée sur la carte d'Ortélius de 1578. Un seul point de l'île a conservé un nom qui, dès le 14e siècle, a appartenu à l'île entière.

rique, rapportent cette tradition, sans indiquer quelque document historique, portugais ou espagnol, qui en fasse mention. J'ai vainement cherché ce « conte de marins » dans les écrivains de la *Conquista* qui ont si longuement discuté les indices par lesquels Colomb fut guidé vers les terres de l'ouest. Martin Behaim, après avoir séjourné long-temps aux Açores dans la maison de son beau-père Iobst de Hurter, n'en fait aucune mention sur son globe. Barros n'en parle pas plus que Grinæus (1532), Sébastien Münster (1550), Ortelius (1570) et André Thevet (1575). Le silence de ce dernier me paraissait d'autant plus extraordinaire qu'il a recueilli lui-même (comme nous le verrons bientôt) à l'île St-Michel une inscription qu'il croit tracée « par le peuple de Judée. » C'est seulement depuis peu de semaines que le célèbre botaniste M. Link m'a fait connaître un passage de l'*Historia del Reyno de Portugal por Manuel de Faria y Sousa*[1]

[1] Ed. d'Anvers de 1730, p. 258. Le passage commence ainsi : « En la cumbre de un monte que llaman delo Cuervo fue hallado una estatua de un hombre puesta a cavallo en pelo. » Ce monte del Cuervo est l'île de Corvo même.

qui rapporte la tradition d'une statue équestre de la manière la plus circonstanciée. « Dans les Açores, sur le sommet d'une montagne qu'on appelle la *montagne du Corbeau*, on trouva la statue d'un homme monté sur un cheval sans selle, la tête découverte, la main gauche posée sur la crinière du cheval, la main droite étendue vers l'ouest (comme pour l'indiquer, *señalando al poniente*). Le tout était placé sur une dalle (*losa*[1]) qui était de la même nature de pierre que la statue. Plus bas il y avait gravé sur un rocher quelques lettres qu'on ne connaissait pas. » Comme l'historiographe parle des découvertes faites de 1447 à 1471, son opinion paraît être que ce monument a été vu lorsque les Portugais ont abordé la première fois à l'ilot rocheux de Corvo. Or la date de cette époque est incertaine[2], les uns indiquant 1449, les autres 1460. Comment

[1] En confondant *losa* (tabilla de piedra dura) avec *loza* (faïence), on a dit par erreur que la statue était formée d'une « espèce de terre cuite. » (*Mém. de l'Inst.* t. VI, p. 26.)

[2] Freyre (*Vida do Infante Dom Henrique*, p. 319, 338) dit « avant 1447 ; Boid (*Description of the Azores*, 1835, p. 317) vers 1460. »

croire que les contemporains de Christophe Colomb qui parlent [1] minutieusement de troncs de pins jetés par les courans sur les côtes des îles de Graciosa et de Fayal, de cadavres d'hommes d'une race inconnue déposés sur la grève de l'île de Florès, voisine de Corvo, n'auraient eu aucune connaissance d'un fait aussi étrange. Un voyageur plein de candeur, M. Boid, dont l'ouvrage est tout récent, a levé une partie de ces doutes. Durant un long séjour dans les grandes îles de l'archipel des Açores, il a recueilli les notions suivantes sur Corvo : « C'est la plus petite des neufs îles. Elle forme une montagne jumelle et a reçu son nom, parce que, vue de loin, elle paraît toute noire [2]. Parmi un grand nombre d'absurdités que débitent les pauvres et superstitieux habitans, ils assurent gravement aussi

[1] *Vida del Almirante*, cap. 8, p. 6.

[2] Boid, l. c. p. 316-318. Nous avons rappelé plus haut que déja en 1436 la carte d'Andrea Bianco offre l'ile de *Corbos marinos*, nom qui est dû sans doute à la grande quantité d'oiseaux qui entourent l'ilot et non à l'aspect sombre d'une montagne. On ne connait pas d'éruption volcanique récente à Corvo, mais Florès a un pic avec cratère.

que c'est à leur île qu'est due la découverte du Nouveau Continent, parce qu'un promontoire qui avance loin dans la mer vers le N. O. *pré-sente la forme* d'une personne dont la main est tendue vers l'occident. La Providence, ajoutent-ils, a voulu que ce promontoire de Corvo ait cette forme extraordinaire pour annoncer (aux navigateurs européens) l'existence d'un autre monde. Colomb a compris et interprété ce signe et s'est lancé dans la carrière des découvertes (vers l'ouest). » Voilà donc la statue équestre réduite à un phénomène naturel. On conçoit qu'une de ces configurations grotesques et *imitatives* si communes parmi les rochers volcaniques de basalte, de trachyte et de porphyre amphibolique a pu donner lieu au conte d'une statue équestre que les érudits n'ont pas manqué d'attribuer aux Carthaginois ou aux Phéniciens, peu enclins d'ailleurs, nous le savons [1], à montrer le chemin des découvertes aux peuples rivaux. Les noms de moine, de religieuse, de géant (*fraile*, *monja*, *gigante*) donnés presque dans toutes les régions al-

[1] STRABO, lib. III, p. 176 Cas.

pines de l'Amérique espagnole, soit à des rochers isolés, soit à des crêtes de montagnes, confirment cette probabilité; et chez les marins les illusions fantastiques sont d'autant plus communes que l'aspect d'un littoral leur laisse des impressions plus fortes et plus durables. Corvo n'est pas absolument le point le plus occidental du groupe des Açores, étant de 3′ 5″ en arc plus oriental [1] que Florès; mais au retour du Brésil, du Mexique et des Antilles, les navires, favorisés par le Gulf Stream (courant d'eau chaude de l'Atlantique), viennent de préférence en vue de l'ilot le plus septentrional, de celui de Corvo. La forme d'un rocher du cap nord-ouest n'a pu recevoir sa signification mystérieuse qu'après la découverte de l'Amérique, et dans un temps où le commerce devenait plus actif et la mer des Açores plus fréquentée. Cette circonstance pourrait expliquer jusqu'à un certain point le silence des auteurs des quinzième et seizième siècles : mais il se pourrait aussi que

[1] Carte de Tofiño corrigée d'après les observations chronométriques de M. Dégenès : Corvo 33° 31′ 4″, Florès 33° 36′ 34″.

dans un groupe d'îles qui nous offre déja du temps de Bianco, la dénomination arabe de *Bentufla*, une notion vague de traditions répandues parmi les géographes orientaux (le schérif Edrisi, Ebn al-Ouardi, et Abdorraschid, ou Bakoui) ait contribué à donner de la célébrité à la forme grotesque du rocher de Corvo. J'aime à suivre une filiation non interrompue d'idées qui, de la plus haute antiquité grecque aux portulans de Pizzigani de Venise, ont traversé le moyen-âge, et que les Arabes ont transmises aux géographes d'Italie. Il est rare que l'on puisse suivre avec tant de certitude un même mythe géographique dans la direction de l'est à l'ouest. Il faut commencer par les colonnes d'Hercule, appelées plus anciennement colonnes de Saturne, ou de Briarée. Strabon, en parlant de la fondation de Gadès par les Tyriens, discute avec beaucoup de sagacité et de liberté d'esprit ce que l'on doit comprendre sous la dénomination de *colonnes;* il se demande si ce sont des monumens érigés par la main de l'homme qui ont donné leur nom aux lieux près desquels on les avait placés. Il parle « d'autels, de tours, ou de colonnes » propres à marquer les bornes

d'une course[1]; mais les mots d'*image*, ou *statue* d'Hercule, ne sont pas employés par le géographe d'Amasie : ils appartiennent à un passage du commentaire qu'Eustathe a ajouté à Denys de Charax, le Périégète[2]. On sait que les Arabes se sont beaucoup occupés d'Hercule, qu'ils confondent[3] sans cesse avec Alexandre, ou plutôt avec un personnage bicorne, Dhoul-carnaïn, qui a creusé le détroit de Cadix, et dont l'ère remonte au temps d'Abraham. Le géographe de la Nubie, dont je réunis les divers témoignages dans une seule note[4], rap-

[1] STRACO, lib. III, p. 171 Cas.

[2] EUST. *Comm.* 64, 10 (BERNHARDY, *Geogr. græci min.* t. I, p. 96). Ces statues dHercule Tyrien ne se trouvaient pas dans l'intérieur du temple de Gadès, selon Philostrate, qui, sans reconnaître les caractères puniques des colonnes métalliques du temple, dit (ce qui me paraît assez remarquable) que ces caractères n'étaient ni *indiens* ni égyptiens. *Phil. in Vita Apoll. Tyan.* V, 5. (*Opp. ed. Olear.* p. 190.)

[3] *De Alexandro, Hercule Arabum,* Voyez HARTM. *Africa Edrisi,* p. 8 et 313.

[4] « Memorant autem in qualibet ex dictis insulis (Perennibus) cerni statuam lapidibus constructam et unamquamque statuam esse longitudinis centum cubitorum, et super quamlibet statuam haberi simulacrum

porte qu'il y avait six statues placées sur les bords de la mer; la plus orientale en Anda-

æneum retro manu innuens. Hæ statuæ sunt sex : et una illarum, uti fertur, est idolum *Cades* quæ est ad occidentalem partem Andalusiæ, et nemo novit ullam habitationem ultra illas. » Edrisi, p. 6. — « Ab insula Majed orientem versus, ad insulam Saha est iter trium brevium dierum. In hac autem insula conspiciuntur simulacra aliquot ad litus maris, erectæ dexteræ, quasi innuant aspicienti, ac dicant: Revertere illuc unde venisti, quoniam nulla est a tergo nostro tellus quam adire possis. » Edr. p. 37. Le Sionite traduit ces îles Khalidât par *Insulæ perennes*, mais le dérivé *Khuld* appliqué au Paradis (jardin de l'éternité) prouve assez que l'on devrait traduire avec M. Freitag, *Insulæ fortunatæ*. Le premier passage d'Edrisi m'ayant laissé quelque doute sur le *simulacrum* d'airain qui surmonte une *statue*, j'ai consulté mon confrère à l'académie de Berlin, le savant orientaliste, M. Wilken. Il trouve, en examinant le texte original, qu'il faudrait traduire comme il suit : « En outre de l'idole (*sanam*) de cent coudées, il se trouve dans ces îles une figure d'airain. » *Fauka* ne signifie pas seulement au-dessus, mais aussi *præter*. Malte-Brun (*Précis de la Geogr.* t. I, p. 531) a confondu les Canaries et les Açores. Les communications avec les premières n'ont d'ailleurs jamais été entièrement interrompues dans les 13e et 14e siècles. (Albert. Magnus, *De nat. locor.* lib. II, c. 5; Bocace, *Comment. de la Divina Com.* II, 331.)

lousie, à Gadès, les autres dans des îles de la Mer Ténébreuse, aux Canaries (*Khalidât*), faisant signe aux navigateurs de ne pas avancer. Yakouti, originaire de Bakou, et désigné pour cela sous le nom de Bakoui, dit de même: « Les îles *Khalidât* (il les appelle Dgialidat) situées à l'extrémité de Mogreb (de l'Afrique), où les savans fixent le premier degré de longitude, sont au nombre de six. Dans chacune d'elles, il y a une statue haute de cent coudées, qui est comme un fanal, pour diriger les vaisseaux, et leur apprendre qu'il n'y a point de route au-delà. » En comparant ces deux passages d'Edrisi, et de Bakoui [1], avec un troisième de la Géographie d'Ebn al-Ouardi [2], dans lequel il est dit clairement : « une des statues élevées dans les îles Khalidât, ou Canaries, sur le sommet d'une montagne, par Saad Aboukarb, l'Hemiarite, *le même que Dhoulcarnaïn*, » on voit que le mythe des géographes arabes se rapporte à l'Hercule des Orientaux. En admettant six statues ou images d'Hercule,

[1] *Extrait des Manuscrits*, t. II, p. 397.

[2] L. c. p. 55. Comparez Edrisi, p. 71, sur les compagnons de Dhoulcarnaïn tués par les habitans des îles de la Mer Ténébreuse.

on multipliait les *marques* des navigateurs, comme Paléphate (cap. 32) et Hésychius, qui multipliaient les *colonnes*, jusqu'au nombre de trois ou quatre [1]. C'est aussi en réminiscence de ces traditions arabes, comme M. Buache l'a déja judicieusement observé, que dans le quatorzième siècle Pizzigano, sur une carte de son portulan, a tracé parmi les îles *Brazie*, ou Açores, un médaillon derrière lequel s'agite une figure tenant d'une main une banderole avec une inscription, et faisant signe de l'autre vers l'est, sans doute pour arrêter les navigateurs [2]. On voit comment la limite de

[1] Tschucke, *Ad Mel.* vol. III, P. I, p. 134; Klausen *Ad Scyl.* p. 276.

[2] M. Buache a cru déchiffrer ce qui suit en latin barbare et en partie inintelligible: « Hæ sunt statuæ quæ stant *ad ripas Antilliæ,* quarum quæ in fundo ad securandos homines navigantes, quare est fusum ad ista maria quousque possint navigare et foras porrecta statua est mare *sorde quo non possunt intrare nautæ....* » Zurla rejette ce que j'ai fait imprimer en italique. Il ne lit pas le nom d'Antillia, et pense reconnaître dans les dernières lignes: « est mare sotile (je croirais plutôt *subtile* pour *aqua tenuis,* ou *mare breve*) quo non poxit tenebant naves. » L'extérieur du médaillon derrière lequel s'agite la personne dont seulement la moitié du

ces parages « quæ non amplius navigabilia sunt propter brevitatem maris et cœnum et algam[1] » a été reculée progressivement vers l'ouest. La ruse des Phéniciens la plaça d'abord tout près des colonnes d'Hercule ; Scylax la marque près de Cerné (Gauléon), le moyen-âge sur les traces des Arabes, près des Açores, où le banc de fucus (la Mer de Sargasso) avait

corps est visible, offre deux petites figures qui paraissent être entrées dans le mer et n'ont de l'eau que jusqu'à mi-jambe. Il est bien remarquable que les géographes arabes, conséquens dans le principe de marquer les bornes de la navigation, admettaient aussi vers le nord de l'Europe, des statues semblables à celles des Canaries. Je trouve dans Bakoui (*Extr. des Man.* t. II, p. 529) : « Dans une île voisine de *Bardmila*, il y a une montagne élevée sur laquelle est une statue qui annonce qu'il ne faut pas aller plus loin sur la mer. » Bardmila, pays des Francs (chrétiens), est placé par Bakoui entre l'Irlande et le pays de Khozar traversé par l'Athel (Volga). « L'arbre *maouca* qui croît dans l'île de Bardmila, et dont on mange la substance renfermée entre le bois et l'écorce, » me paraît être le pin dont les peuples scandinaves mangent quelquefois par nécessité l'aubier en guise de pain.

[1] Scyl. Caryand. p. 54, Huds. (*Hecat. et Scyl.* ed. Klausen, 1831, p. 248) ; Ideler, *Ad Arist. Met.* t. I, p. 504.

été vue avant Christophe Colomb. D'après la série de faits, ou plutôt d'opinions que je viens d'exposer, il paraîtra pour le moins très probable que les images d'Hercule et la prétendue statue de Corvo appartiennent à un même cycle de géographie systématique. Mais la direction de la main, le geste devait être changé depuis que l'intrépide Génois avait fait disparaître la crainte des bas-fonds de la Mer-Ténébreuse. Avant de quitter le groupe des Açores, j'ajouterai quelques réflexions sur les monnaies phéniciennes trouvées à l'île de Corvo, et décrites par M. Podolyn, et sur le monument de l'île Saint-Michel, dont parle le cosmographe André Thevet. M. Podolyn raconte que dans une tempête, le ressac des vagues avait mis à découvert un grand vase brisé contenant une quantité de monnaies. On les porta dans un couvent où malheureusement le plus grand nombre fut distribué entre les curieux. Quelques-unes (au nombre de neuf) furent envoyées à Madrid, au père Florès, qui en fit cadeau à M. Podolyn. Il ne peut rester aucun doute, d'après les dessins publiés dans les Mémoires de la Société de Gothenbourg, que ces monnaies en or et en cuivre offrant une tête

de cheval, la figure entière d'un cheval, ou le palmier, ne soient les unes carthaginoises, les autres cyrénaïques. Les dessins ont encore été tout récemment comparés à des monnaies conservées dans le cabinet du prince royal de Danemarck ; mais dans la supposition même que le fait du pot brisé découvert à l'île de Corvo, soit bien constaté, on ne serait pas absolument forcé d'admettre que les Carthaginois eussent déposé ces monnaies. Nous savons que des Arabes et des Normands ont visité les Açores dans le moyen-âge : ils ont pu porter avec eux, des côtes de Sicile et de Tunis, des monnaies puniques et cyrénaïques, car un très grand nombre des premières a été frappé en Sicile [1], principalement à Panormus [2], fondé par les Phéniciens. C'est ainsi que des monnaies arabes ont été trouvées fréquemment dans les îles et sur le littoral de la Baltique. Des deux hypothèses, la seconde, celle d'un transport par les Arabes ou les Normands, a aussi paru la plus probable à Malte-Brun [3]. On

[1] Heeren, *Ideen*, tom. I, P. I, p. 149.

[2] Mionnet, *Descr. des médailles antiques*, *Suppl.* t. I, p. 410.

[3] *Précis de Géogr.* t. I, p. 596. Dans le 16[e] siècle on

devrait être surpris cependant que des navigateurs du moyen-âge n'eussent déposé aux Açores que des monnaies puniques et cyrénaïques, sans mélange d'une monnaie d'une autre origine. Comme la force des vents parvient souvent à dompter celle des courans, on ne saurait nier entièrement la possibilité que dans le commerce de l'étain et de l'électrum les vaisseaux phéniciens ou carthaginois aient pu dévier de leur route à travers le Sinus

a fait aussi un grand bruit d'une monnaie à l'effigie de Jules César trouvée, à ce que l'on prétendait, dans une mine d'Amérique, et envoyée au pape par Joannes Rufus, archevêque de Cosenza (Horn. *De Orig. Americanorum*, p. 23). Déja le grave Ortelius dit malignement « que la monnaie a été adroitement perdue par celui qui l'a retrouvée. » Quant aux monnaies puniques de l'île de Corvo, que M. Podolyn croit y avoir été déposées par des Carthaginois naufragés qui se sont mis plus tard en communications avec la métropole, il est à regretter qu'on ignore absolument quels étaient l'âge et le style de construction de l'édifice en pierre qui, sous une voûte, renfermait le vase contenant les monnaies. C'est lors de la destruction de cet édifice par une mer très orageuse, que le vase fut découvert en novembre 1749. D'après la simplicité du récit du père Florès, à Madrid, il ne me reste aucun doute sur la vérité du fait.

OEstrymnicus, et être jetés sur les côtes des Açores; mais comment la trace d'un pareil accident se serait-elle trouvée dans l'île qui est presque la plus occidentale de tout le groupe, dans celle vers laquelle porte la partie du Gulf-Stream, qui se dirige de l'ouest à l'est? Les vaisseaux auraient donc dépassé les Açores un peu au nord du parallèle de 40°, et seraient entrés dans le courant à l'ouest de Corvo et de Florès? La solution du problème serait plus aisée si le vase renfermant les monnaies avait été découvert aux îles Sainte-Marie et Saint-Michel, les plus orientales de l'archipel des Açores. En nommant cette dernière île, je dois faire mention d'un fait intimement lié aux discussions qui nous occupent. André Thevet, cosmographe du roi Henri III, a visité, dans la seconde moitié du seizième siècle, les sources chaudes de la région de Saint-Michel, qui fut bouleversée par des éruptions volcaniques en 1449, près de l'Alagoa das sete Cidades. Il décrit, dans son style naïf et diffus [1], des ca-

[1] Voici le passage curieux de la Cosmographie de Thevet, liv. XXIII, chap. 7 (éd. de 1575, p. 1022): « Ces îles de l'Atlantique ont été appelées des Essores;

vernes dans lesquelles on vit, à la première arrivée des Portugais, « un monument en pierre

aussi *essorer* est mot françois, lequel signifie autant comme essuyer et sécher, ou mettre quelque chose au vent. Elles sont neuf en nombre. Dans l'île Sainct-Michel, vers la part de Septentrion, sur le rivage de la mer, les premiers qui la découvrirent, fouillans contre un rocher, apperçurent un trou de la hauteur de dix piés et autant en largeur. Après avoir fait ouverture, quelques-uns avec des flambeaux se vont hazarder d'entrer dedans, pensans y trouver quelques grands thrésors, mais on n'y trouva chose quelconque sinon deux monumens de pierre, dont chacun d'iceux n'étoit moins long que de douze pieds et demi et large de quatre et demi. Ceux qui ont vu lesditz monuments construitz assez rustiquement, m'ont asseuré n'y avoir apparence ni d'écriture ni d'autre marque d'antiquité, sinon le portrait de deux grandes couleuvres qui étoient autour des ditz monuments, ensemble quelques lettres hébraïques grandes de quatre doigts et si antiques qu'à grand'peine les pouvait-on lire : toutefois un Maranne, natif d'Espaigne, fils de juif, homme versé aux langues, les peignit telles que je vous les représente icy. L'interprétation desquelles je sursoye la laissant à ceux qui font profession de la langue des Hébreux. Et par cela chacun peut juger que ce peuple hébreu a habité non seulement au pays de Judée, ains par tout ce grand univers. » A ce récit succède l'histoire de la mort de plusieurs personnes qui, « pour

de douze pieds de long, offrant deux grandes couleuvres sculptées, et des lettres hébraïques lues, mais non interprétées, par un Maure, natif d'Espagne, fils de Juif. » Comme Thevet, qui traduit gravement Insulæ Accipitrum (Açores) par *Iles du Vent*, est un des voyageurs les plus dépourvus de critique, il ne nous apprend pas en quelle année cette grotte a été murée, et comment le Maure a pu copier une inscription qui, selon l'ingénieuse observation de M. Wiken[1],

philosopher et visiter les choses plus rares de l'isle, sont entrées dans cette large grotte sans jamais en sortir, de sorte que de peur d'accidens semblables, l'ouverture fut close et cimentée. »

[1] « Les inscriptions de Thevet que vous me communiquez, m'écrit ce savant orientaliste, ne sont pas dépourvues d'intérêt et paraissent avoir peu attiré l'attention jusqu'ici. Il est à regretter que nous n'ayons pas une copie exacte des caractères pour juger de leur âge et de leur origine. Il n'est pas clair si l'inscription se lisait originairement en hébreu *carré*, ce qui est peu probable, ou si le Maure, fils de juif, l'a fait passer d'une écriture à une autre. L'expression de Thevet, « les caractères étaient si vieux qu'on a eu beaucoup de peine à les lire, » est extrêmement vague. Quoique quelques lettres de l'alphabet phénicien aient de la ressemblance avec l'hébreu carré, par exemple dans la

aurait peut-être renfermé quelques noms propres numidiens et puniques. Il serait inutile

légende, Karat khadaschath d'Ekhel (*Doctr. nummorum vet.* p. CLV, t. II, n° 5), il n'est pas à supposer que le Maure ait pu déchiffrer la phrase entière. Si l'inscription était arabe en caractères koufiques, le transport en caractères hébraïques devait être facile à un homme de sang africain. Soit en phénicien, soit en arabe, on trouve *Makhtsal*, ce qui, par la terminaison en *sal*, rappelle les noms propres numidiens, par exemple celui d'Hiempsal. On lirait à peu près *Taal* ou Baal ben *Martharbaal* ou *Mathadbaal*. Voilà sans doute des noms puniques très connus (Tite-Liv. XXI, 12, 45; Polyb. III, 84; Appian. *Bellum Annib.* c. 10), mais je conviens qu'avec le peu de confiance qu'inspire l'exactitude de la copie qu'offre la *Cosmographie* de Thevet, toute interprétation est assez hasardée. » J'ajouterai à ces judicieuses observations que sur les pierres gravées d'origine orientale, les inscriptions phéniciennes sont aussi parfois en lettres grecques et que le fameux passage punique de la comédie de Plaute (*le Pœnulus*), quoique constamment en caractères latins, dans tous les manuscrits de Plaute, a pourtant été imprimé, au commencement du 17[e] siècle, en lettres hébraïques, par Philippe Pareus et Samuel Petit. Le transport d'un caractère en un autre est sans doute aisé, mais je conviens avec M. Wilken qu'il est très invraisemblable que le Maure ait pu lire une inscription punique entière.

de s'appesantir sur un fait dont il est impossible de constater la vérité : il paraîtrait naturel cependant d'admettre que si le Maure eût inventé l'inscription, il lui aurait donné un sens précis et sentencieux, exprimé en caractères hébraïques.

Ile Maïda et Ile Verte. — Le souvenir des îles du Brasil ou *Brazie* qui ont erré si longtemps sur les cartes, s'est conservé jusqu'à nos jours dans le *Brasil Rock*, que marquent les belles cartes anglaises de Purdy, 6° à l'ouest de l'extrémité la plus australe de l'Irlande. Dans ces mêmes parages, ou plutôt entre l'Irlande, Terre-Neuve et les Açores, paraissent, dès le commencement du seizième siècle, sur les cartes de Juan de la Cosa (1500), de l'édition de Ptolémée de 1522, et de Ribero (1529), avec une égale incertitude de position, Mayda, ou Asmaïdes [1], et Isla Verde. L'une et l'autre

[1] Benedetto Bordone (*Isolario*, 1533, p. 18) a plusieurs îles Asmeïdes, et Lorenzo Anania (*Fabrica del Mundo*, p. 303) place Granozzo et Maida un peu à l'est de Terre-Neuve, presque là où, sur la carte de Juan de la Cosa, je trouve l'isla Verde ; car la grande isla de Trinidad de Cosa me paraît identique avec Terre-Neuve. C'est vers ces régions boréales que les

sont encore marquées sur nos mappemondes modernes, sous les noms de Mayda et de Green Rock, comme des *dangers* incertains.

Nous venons de voir que dans les traditions géographiques et les récits des voyageurs, les

géographes du seizième siècle ont aussi fait avancer progressivement cette île fabuleuse des Démons qu'on plaça d'abord sur les côtes d'Afrique. André Thevet a donné « le pourtraict » de l'île dans laquelle une demoiselle bretonne, Marguerite de Roberval, fut exilée, et eut, à ce qu'il paraît, de fâcheuses aventures. (*Cosm. univ.* p. 1019.) Vers la fin du seizième siècle, on regardait la grande île de Terre-Neuve comme divisée en deux parties par un bras de mer. On voit, en comparant l'île de Baccalaos sur la carte de la Nouvelle-France de Wytfliet (*Descr. Ptolm. Augm.* p. 158) avec la carte « d'un grand capitaine dieppois » (Ramusio, t. II, p. 353), que la partie septentrionale était appelée par ce capitaine île des Démons. L'opinion de Malte-Brun que l'île de la Main de Satan (le Satanaxio d'André Bianco, Sarastagio de Bedrazio) n'est autre que cette *isla de los Demonios* des cartes espagnoles et françaises, ne me paraît pas probable. (*Précis de Géogr.* t. I, p. 531.) Le soulèvement de petites buttes volcaniques, qui a eu lieu si souvent, de 1638 à 1811, autour de St-Michel et de St-Georges des Açores, a peut-être donné lieu à ce nom.

fictions se sont mêlées aux souvenirs de découvertes réelles ; que l'empire de la fiction, basé sur des croyances d'une haute antiquité, s'est étendu dans le moyen-âge, surtout vers le couchant. Si cette direction nouvelle, et l'erreur invétérée de l'extension de l'Asie [1] vers l'est, ont ouvert la voie aux découvertes de Colomb, d'autres causes peu importantes, en apparence, et mal expliquées jusqu'ici, n'ont pas moins contribué à inspirer de la confiance au navigateur génois. Je compte parmi ces causes d'encouragement le fait si connu d'objets rejetés par la mer sur les côtes des Açores, de Porto Santo et des îles Canaries, et regardés comme des indices de l'existence probable de terres habitées, situées dans les régions occidentales. Je terminerai la *Première Section* de cet ouvrage, par des considérations de géographie physique, auxquelles l'état actuel de nos connaissances permet de nous livrer, et qui sont propres à répandre quelque lumière nouvelle sur le phénomène que je viens de signaler.

« Ce n'est pas seulement, dit Fernand Colomb (*Vida*, cap. VIII), cette opinion de cer-

[1] Voyez la note H, à la fin de la Première Section.

tains philosophes, que la majeure partie de notre globe est à sec, et que par conséquent il existe à sa surface plus de continens que de mers, qui stimula l'amiral; il apprit aussi de plusieurs pilotes très expérimentés dans les navigations occidentales vers les Açores et l'île de Madère, des circonstances et des indices qui lui persuadèrent qu'il y avait des terres inconnues vers le couchant. Martin Vincente, pilote du roi de Portugal, lui raconta que se trouvant à 450 lieues de distance du cap Saint-Vincent, il avait tiré de l'eau un morceau de bois très artistement sculpté, quoique sans l'emploi d'un instrument de fer. Le vent d'ouest avait poussé ce bois; ce qui faisait croire aux marins qu'infailliblement il y avait de ce côté-là quelques îles non encore découvertes. Pedro Correa, beau-frère de l'amiral, lui raconta que près de l'île de Madère il avait trouvé un morceau de bois sculpté, tout semblable, et venant de la même partie du couchant. Il ajoutait qu'il avait ouï dire au roi de Portugal que dans ces parages on avait recueilli dans l'eau de grosses cannes qui d'un nœud à l'autre, pouvaient contenir neuf *garrafas* de vins. (Herrera, Dec. I, lib. I, cap. 2, assure que le roi

avait conservé ces cannes, et les fit montrer à Colomb). Ptolémée, dans le second livre[1] de sa *Cosmographie* (chap. 17), dit en effet qu'il y a de ces énormes roseaux dans les parties orientales des Indes. Les habitans (colons) des îles Açores rapportaient que lorsque le vent soufflait de l'ouest, la mer rejetait, surtout dans les îles Graciosa et Fayal, des pins d'une espèce étrangère. Quelques-uns ajoutaient à ces indices que dans l'île de Florès on trouva un jour sur la plage deux cadavres d'hommes dont

[1] C'est dans le premier livre (p. 17, Mercat.) où Ptolémée parle « de la région des Séres au-delà des Sines dont les marais sont remplis de ces grands roseaux (κάλαμοι) au moyen desquels les habitans peuvent passer une rivière. » Le passage est presque imité de Pline (VII, 2). « In India hæc facit ubertas soli, temperies cœli, aquarum abundantia, ut sub una ficu (*Banian tree*, en sanscrit *nyakródha*. Ficus religiosa Linn. Strabo, XV, p. 694; Théophr. IV, 5), turmæ condantur equitum. Arundines vero tantæ proceritatis, ut singula internodia alveo navigabili ternos interdum homines ferant. » Le mot *saccharum* (sucre) dérive par erreur du mot sanscrit *sarkará* (scharkarâ) qui désigne le tabacheer, concrétion siliceuse du bambousier, ou vansa des Indiens, car bambou est un nom malai.

la physionomie et les traits différaient entièrement de ceux de nos côtes. (Herrera, peut-être d'après les manuscrits de Las Casas, dit des cadavres à large face ne ressemblant pas à des chrétiens). Colomb apprit aussi des habitans du cap de la Verga[1], « qu'ils avaient vu des *almadias*, ou barques couvertes, remplies d'une espèce d'hommes, dont ils n'avaient jamais entendu parler. »

Le transport de ces objets (bamboux, troncs de pins, cadavres humains, bateaux remplis d'hommes vivans) déposés par l'Océan sur le rivage des îles Açores, fut attribué, comme nous le voyons par le passage que je viens de traduire littéralement, à l'action des vents d'ouest. Cette explication n'est pas satisfaisante, puisque elle n'est pas fondée sur des faits bien observés; car la véritable cause[2] du transport est le grand courant d'eau chaude, connu sous le nom de *Gulf*, ou *Florida-Stream*. Les vents d'ouest et du nord-ouest

[1] Sans doute un cap des îles Açores, car Herrera dit que ces *almadias con casa movediza que nunca se hunden* (qui ne peuvent jamais aller à fond), *venian a parar en las islas Azores*.

[2] *Rel. hist*. t. I, p. 71.

ne font qu'augmenter la vitesse moyenne de ce fleuve pélagique, prolonger son action vers l'est, jusqu'au golfe de Biscaye et mêler les eaux du *Gulf-Stream* à celles des courans du détroit de Davis et de l'Afrique septentrionale [1]. Le même mouvement océanique vers l'ouest qui portait dans le quinzième siècle les bamboux et les pins sur le littoral des Açores et de Porto-Santo, dépose [2] annuellement en Irlande, aux Hébrides et en Norvège, des graines de plantes tropicales (Mimosa scan-

[1] Je me sers de la nomenclature du major Rennell. Un coup d'œil jeté sur la carte générale annexée à l'*Investigation of the Currents of the Atlantic Ocean*, peut éclaircir ce que je dis dans le texte du mélange des eaux de différens courans.

[2] Encore en novembre 1834 arriva sur la plage de Southport une bouteille qui avait été jetée à la mer à l'E. S. E. du cap Codd, par les 40° ½ de latitude et les 70° 20' de longitude, en mars 1833. Plusieurs naufrages sur les côtes occidentales d'Irlande n'ont d'autre cause que la fausse persuasion trop répandue parmi les pilotes, que le *Gulf-Stream* n'agit pas à l'est des îles Açores. Les navires qui ne se servent pas de chronomètres ou de distances lunaires, atterrent par erreur d'estime, plus tôt qu'on ne s'y attend. (*Mechanic's Mag.* 1834, p. 208.)

dens, Guilandina bonduc, Dolichos urens), quelquefois même des tonneaux bien conservés remplis de vin de France, restes du chargement de navires qui ont fait naufrage dans la Mer des Antilles. Les débris du vaisseau de guerre *the Tilbury*, incendié près de la Jamaïque, sont parvenus par le *Gulf-Stream* aux rivages d'Ecosse. Il y a plus encore : des barils remplis d'huile de palmier, faisant partie d'une cargaison de navires anglais naufragés au cap Lopez, sur les côtes d'Afrique, ont été jetés sur ces mêmes rivages, après avoir traversé deux fois l'Atlantique, une fois de l'est à l'ouest, entre les 2° et 12° de latitude, à la faveur du courant équatorial; une autre fois de l'ouest à l'est au moyen du *Gulf-Stream*, par les 45° et 55° de latitude. Dans les temps calmes, ce dernier courant venant du cap Hatteras, se termine sous le méridien de la grande bande de Sargasso (Fucus natans), qui est placée un peu à l'ouest de Corvo; mais dès que les vents d'ouest commencent à dominer, ou que, par d'autres causes météorologiques, le courant élève le niveau des eaux dans le golfe du Mexique, ou dans le canal de Bahama, les îles Corvo et Florès se trouvent enveloppées

par le *Gulf-Stream*, qui se partage alors en deux branches, dont l'une se porte vers le nord-est, et l'autre vers le sud et le sud-est [1]. Les îles Graciosa et Fayal, que Colomb désigne particulièrement comme des points sur lesquels étaient déposés des troncs de pins d'une espèce inconnue, sont les plus rapprochées de Corvo et de Florès, et reçoivent par conséquent les premières ce que porte le courant, lorsque par les 30° $\frac{3}{4}$ et 32° $\frac{1}{2}$ de longitude occidentale, il fléchit vers le S. S. E. Ces pins venaient sans doute, soit des petites *Islas* de Pinos, sur le banc de la Tortuga, à l'ouest des *Martires*, soit de la partie nord-est de l'île de Cuba, où près de Cayo de Moa Colomb [2] vit

[1] Voyez le témoignage récent de M. Boid (*Descrip. of the Azores*, 1835, p. 96.)

[2] Colomb, dit Las Casas dans l'extrait qu'il donne du Journal de la première navigation (dimanche 25 novembre 1492), vit des forêts de pins (*pinales*). Les arbres étaient droits comme des fuseaux (*husos*), si élevés qu'à peine l'œil pouvait en atteindre la cime. Il reconnut que de ces pins on construirait les plus grands navires. » Nav. t. I, p. 66. J'ai déja rappelé dans un autre endroit que les premiers *conquistadores* désignaient aussi le Podocarpus sous le nom général de

pour la première fois, et à son très grand étonnement, les conifères des tropiques, soit enfin des côtes de Saint-Domingue, où, selon l'observation de M. Barataro, les pins descendent près du cap Samana, jusque dans la plaine. On pourrait être plus surpris des troncs de bambousier (*guadua* des Antilles, et de toute l'Amérique équinoxiale) portés par les courans sur les côtes de Porto-Santo; puisque autour de cette île les eaux se meuvent généralemeut vers le sud et le sud-sud-est, et reçoivent la

pin. Herrera (Dec. I, lib. II, c. 12) le dit clairement en décrivant le fruit des *pinos del Cibao* de St-Domingue qui ressemble aux olives (*parezen azeytunos del Axarafe de Sevilla*). Si le véritable pin de l'île de St-Domingue et de l'*Isla de Pinos* au sud de Cuba, où l'on trouve réunis, comme dit Anghiera, « *pineta et palmeta,* » est le Pinus occidentalis et de la même espèce que le pin du Mexique, il est bien extraordinaire de ne voir descendre ce dernier, d'après mes mesures barométriques, entre Mexico et Vera-Cruz, que jusqu'à 935 toises, entre Mexico et Acapulco que jusqu'à 580 toises au-dessus du niveau des mers. (*Relat. hist.* t. III, p. 376 et 470.) Il est à désirer que des voyageurs fixent leur attention sur la solution d'un problème qui intéresse à la fois la géographie botanique et la climatologie.

même direction depuis le parallèle du cap Finistère. Mais un exemple, qui ne date que du commencement de mon voyage d'Amérique, prouve que de temps en temps le Gulf-Stream des Açores communique avec le *courant de Guinée*, ou du nord de l'Afrique, et porte des troncs d'arbres du Nouveau Continent jusqu'aux îles Canaries. Peu de temps avant mon arrivée à Ténériffe, la mer avait déposé sur la rade de Sainte-Croix, un tronc de Cedrela odorata, couvert d'écorce et de lichens. Cet arbre américain ne peut être confondu avec aucun autre bois. Il avait sans doute été arraché de la côte de Paria, ou de celle d'Honduras, et avait suivi le grand *vortex* du golfe Mexicain, et du canal de Bahama. Dans l'état moyen des mouvemens de l'Atlantique [1], les

[1] Il n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la géographie physique de rappeler avec quelle sagacité les marins du seizième siècle avaient déja reconnu la liaison de certains mouvemens de l'Atlantique depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'aux îles Açores. Colomb n'avait pas navigué au nord de l'île de Cuba à l'ouest du méridien de la Providence de la Grande Abaco : mais il connaissait le courant équatorial auquel il attribuait des *ustensiles* « de nuestras costas de Es-

fleuves pélagiques que nous distinguons sous les noms un peu vagues de *Gulf-Stream*, de courant équinoxial, de courans du golfe de

paña » déposés sur le rivage de la Guadeloupe (*Vida del Almirante*, c. 46 ; ANGHIERA, *Ocean*. p. 27) ; il avait éprouvé la force des courans d'Honduras et du Vieux Canal (Canal viejo), sans avoir jamais passé le canal de Bahama ou de la Floride. L'impétuosité du mouvement des eaux qui sortent du golfe du Mexique ne fut reconnue qu'en 1512 dans l'expédition de Juan Ponce de Leon (HERRERA, Dec. I, lib. IX, c. 10), et comme jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque du voyage de Bartholomée Gosnold qui fit route directe (1603) de Falmouth au cap Cod, les navires destinés pour l'Amérique du Nord passèrent constamment par le canal de Bahama, on entrevit bientôt la connexité des mouvemens pélagiques sur les côtes du Mexique et de la Floride, avec ceux des côtes de Terre-Neuve et du golfe de St-Laurent visitées dès 1497 et 1500 par Sébastien Cabot et par Cortereal. L'historiographe de Philippe II, Herrera, dont les quatre premières *Décades* ont paru en 1601, décrit le *Gulf-Stream* tel que nous le connaissons (Dec. I, lib. IX, c. 12). « Les eaux des mers d'Afrique et de l'Atlantique, dit-il, courent perpétuellement vers l'Amérique méridionale et ne trouvent pas de sortie ; elles passent avec fureur d'abord entre le Yucatan et Cuba, puis entre Cuba, la Floride et les îles Lucayes jusqu'à ce que, sortant d'un passage aussi étroit que le canal de

Guinée, des côtes du Brésil, et d'Afrique méridionale, sont séparés par des eaux tranquilles ou stagnantes, qui n'obéissent qu'à l'impulsion locale des vents; mais par la réunion fortuite

Bahama, elles puissent occuper un espace plus étendu.» Il y a plus encore : l'aperçu exposé dans l'ouvrage récent du major Rennell, et d'après lequel le *Gulf-Stream* reçoit sa première impulsion à la pointe méridionale de l'Afrique au banc des Aiguilles (*Lagullas banc*), en se portant vers le golfe de Guinée au nord, et puis avec le courant équinoxial de l'est à l'ouest vers le cap St-Roque et les côtes de la Guyane (*Investig. of the currents of the Atl. Ocean*, 1832, p. 20), se trouve clairement indiqué dans le savant mémoire de sir Humfrey Gilbert « sur la possibilité d'un passage du N. O. au Cathay et aux Indes orientales ; » mémoire qui, faisant mention de la Mappemonde d'Ortelius, doit avoir été rédigé en 1567 et 1576, « Comme les eaux de la mer coulent circulairement de l'est à l'ouest, obéissant au mouvement diurne du *primum mobile* (le soleil), les Portugais, dans le trajet du cap de Bonne-Espérance à Calicut, éprouvent beaucoup de difficulté d'avancer vers l'est : aussi à cause du peu de largeur du détroit de Magellan, les eaux (qui viennent de la mer des Indes au sud de l'Afrique) se trouvent forcées de remonter tout le long des côtes orientales de l'Amérique jusqu'au cap Freddo, ce qui fait plus de 4,800 lieues. » (HAKLUYT, *Voyages*, t. III, p. 14.) Le nom de ce cap date sans doute de l'expédition de Sébastien Cabot, faite en 1517,

de causes météorologiques, quelquefois très éloignées, les fleuves pélagiques s'élargissent ou se prolongent en inondant pour ainsi dire des espaces de mer dépourvus de mouvemens

expédition dans laquelle il avança jusqu'au 67° ½ de latitude et découvrit la baie de Hudson, 90 ans avant le premier voyage de Hudson (*Mem. of Seb. Cabot*, p. 29 et 118; P. Fraser Tytler (*Disc. of the Northern Coasts of Am.* p. 41). Sir Humfrey Gilbert nomme ce cap Frio une seconde fois « et le place par lat. 62°, « opposé au Groenland. » (Hakluyt, t. III, p. 23.) En citant ce passage remarquable, il est presque inutile d'observer que le courant « qui remonte les côtes orientales de l'Amérique » n'embrasse pas tout l'espace depuis le détroit de Magellan jusqu'au parallèle de 62° N. Le courant du Brésil, entre Bahia et le Rio de la Plata, porte vers le sud, et cette même direction des eaux se retrouve au nord de Terre-Neuve sur les côtes du Labrador. Dans la traversée que Diego Garcia fit en 1526 des îles du Cap-Vert au cap St-Augustin, on attribua le courant portant au N. O. (le *North West equatorial Stream* de Rennell) entre les 5° de lat. mér. et les 10° de lat. bor. à l'impulsion des immenses rivières de la côte de Guinée (Herrera, Dec. III, lib. 10, c. 1); explication erronée qui de nos jours a souvent été appliquée aux courans qui avoisinent les embouchures de la Plata, de l'Amazone et de l'Orénoque, et qui ont certainement des causes plus éloignées et plus générales.

de translation propre. Alors les courans de différentes dénominations communiquent temporairement entre eux, et produisent des phénomènes qui ont dû surprendre à une époque où la géographie physique du bassin de l'Atlantique était moins avancée. Nous lisons dans l'*Histoire de la découverte des îles Canaries*, de George Glas, publiée en 1764, que peu d'années avant la date de cette publication, un petit bâtiment chargé de blé, et destiné à passer de Lancerotte à la rade de Ste-Croix de Ténériffe, fut poussé au large par une tempête, sans pouvoir regagner le groupe des îles Canaries. Le courant équinoxial et les vents alisés l'emportèrent vers l'ouest, où à deux journées de distance de la côte de Caracas un navire anglais le rencontra et secourut ceux des marins canariens qui avaient survécu, en leur fournissant de l'eau, et les amena au port de la Guayra[1]. Un accident semblable était arrivé en 1731: un bateau chargé de vin et de peu de vivres, faisant route de Ténériffe à la

[1] Glas, *Hist. of the disc. and conquest of the Canary Islands*, p. V, Viera, *Hist. general de las islas Canarias*, t. II, p. 167.

Gomera, lutta pendant plusieurs jours contre les vents contraires et, abandonné aux courans, arriva avec six hommes d'équipage, à l'île de la Trinité, vis-à-vis de la côte de Paria [1]. La communication établie entre le courant de l'Afrique septentrionale dirigé vers le sud, et le courant équinoxial dirigé vers l'ouest, agissait donc dans un sens diamétralement opposé à celui qui avait porté aux 15e et 18e siècles des troncs de bambou et de Cedrela à Porto-Santo et à Ténériffe [2].

Quant au fait qui frappe le plus l'imagination, celui « de bateaux couverts (*barcas cubiertas*) remplis d'une race d'hommes dont on n'avait jamais entendu parler, vus aux îles

[1] Gumilla, *Orinoco illustrado,* cap. 31.

[2] L'historiographe des Canaries, Viera (t. I, p. 111), rapporte qu'à plusieurs reprises des fruits et des graines provenant d'arbres indigènes aux Antilles ont été jetés par la mer sur le rivage des îles de Fer et de la Gomera. Avant la découverte de l'Amérique, les Canariens regardaient ces fruits des tropiques comme provenant de l'île de Saint-Brandon. Rien ne prouve mieux les ramifications temporaires des fleuves pélagiques que le phénomène du transport de productions végétales des Antilles aux côtes de Norvège, des Hébrides, d'Irlande et des Canaries.

Açores, » l'histoire nous en fournit plusieurs exemples entièrement semblables. James Wallace rapporte, dans son *Histoire des îles Orcades*, que des Groenlandais appelés *Finn-men* par les Orcadiens, ont été poussés quelquefois par les courans et les vents de nord-ouest vers ces parages. On en vit un en 1682 à la pointe méridionale de l'île d'Eda, où beaucoup de monde s'était rassemblé pour jouir de ce spectacle étrange. Lorsqu'on voulut aller le prendre il se déroba aux poursuites. En 1684, parut encore un pêcheur américain, peut-être le même, près de l'île Westram. Dans l'église de l'île Burra, on conserve un de ces canots des Esquimaux, arrivé par une tempête [1]. La longueur du trajet ne doit être évaluée qu'à quatre cents lieues marines, distance qu'avec une vi-

[1] *An account of the islands of Orkney by James Wallace*, 1700, p. 60; Fischer dans Pallas, *Neue Nordische Beiträge*, t. III, p. 320. Wallace dit que les Esquimaux arrivaient dans des canots de cuir; mais M. Giseke qui a très long-temps habité le Groenland, m'a assuré que ces canots se ramollissent lorsqu'ils sont long-temps exposés à l'eau de mer. Il affirme que les Esquimaux du Labrador ne traversent jamais le canal entre le Labrador et le Groenland.

tesse de sept à huit nœuds on peut parcourir, par un temps orageux, en moins de sept jours. Si je remonte au commencement du seizième siècle, je trouve dans l'Histoire de Venise du cardinal Bembo, l'exemple d'un bateau rempli d'indigènes américains, rencontré, en 1508, par un vaisseau français qui naviguait dans l'Océan, non loin des côtes d'Angleterre [1].

[1] « Non me piget inter hæc ejusdem temporis rem dignam propter novitatem, quæ legentibus nota sit, scribere. Navis gallica dum in Oceano iter non longe a Britannia faceret, naviculam ex mediis abscissis viminibus arborumque libro solido contectis ædificatam cepit; in qua homines erant septem *mediocri statura, colore subobscuro, lato et patente vultu,* cicatriceque una violacea signato : hi vestem habetant *e piscium corio,* maculis eam variantibus. Coronam e culmo pictam septem quasi auriculis intextam gerebant. Carne vescebantur cruda, sanguinemque, uti nos vinum, bibebant. Eorum sermo intelligi non poterat : ex iis sex mortem obierunt, unus adolescens in Aulercos, ubi rex (Galliæ) erat, vivus est perductus. » Bembo, *Hist. Ven.* lib. VII, p. 257 (éd. 1718). Dans ce tableau un peu chargé, il est facile de reconnaître la race des Esquimaux, qui s'étendait peut-être plus au sud que de nos jours. A mesure que la population indigène a diminué sur le littoral, la navigation côtière, qui offre des chances extraordinaires, est devenue moins fré-

Quatre ans plus tôt, en 1504, des pêcheurs de Bretagne doivent avoir été jetés accidentellement sur les côtes du Canada [1]. D'autres exemples de translations involontaires appartiennent au moyen-âge et ont été souvent cités à l'occasion d'un passage célèbre des fragmens historiques de Cornelius Nepos [2], sur lequel la

quente. Il n'est d'ailleurs pas question, dans le récit de Bembo, de canots de cuir.

[1] GUMILLA (éd. franç.), t. II, p. 211.

[2] BOSIUS, *In Corn. Nep. Fragm.* t. II, p. 356 ; PLIN. II, 67 : « Idem Nepos de septentrionali circuitu tradit, Quinto Metello Celeri, L. Afranii (sic Iul. Sillig. C. Afranii, Salmant.) in consultatu collegæ, sed tum Galliæ proconsuli, Indos a rege Suevorum (ita omnes Plinii Codd.) dono datos, qui ex India commercii causa navigantes tempestatibus essent in Germaniam abrepti. » (Comparez aussi CAR. FERD. RANKII. *de Corn. Nepotis vita et scriptis Comment.* 1827, p. 27.) POMP. MELA, lib. III, c. 5, § 8 : « Ultra Caspium sinum quidnam esset, ambiguum aliquamdiu fuit ; idemne Oceanus, an Tellus infesta frigoribus, sine ambitu ac sine fine proiecta. Sed præter Physicos Homerumque, qui universum orbem mari circumfusum esse dixerunt, Cornelius Nepos, ut recentior, ita auctoritate certior ; testem autem rei Q. Metellum Celerem adjicit, eumque ita retulisse commemorat : Cum Galliæ pro consule præesset, Indos quosdam a rege Boiorum (Botorum,

recherche d'un passage au nord-ouest dans la navigation de l'Inde avait gravement fixé l'attention publique. Pomponius Mela, qui vivait à une époque assez rapprochée du temps de Cornelius Nepos, raconte, et Pline répète, que Metellus Celer, tandis qu'il était proconsul dans les Gaules, avait reçu en cadeau, d'un roi des *Boïi* ou *Baeti* (le nom est assez incertain, et Pline le nomme roi des *Suèves* [1]) quelques Indiens qui, chassés des mers de l'Inde par des tempêtes, avaient abordé sur les côtes de la Germanie. Il est inutile de discuter ici de nouveau si Metellus Celer est celui qui fut préteur de Rome, l'année du consulat de Cicéron, et dans la suite consul avec L. Afra-

Bœtorum, Getorum, inepte Lydorum, Codd.) dono sibi datos; unde in eas terras devenissent, requirendo cognosse, vi tempestatum ex Indicis æquoribus abreptos, emensosque, quæ intererant, tandem in Germaniæ litora exiisse. » (Voyez ÆNEAS SYLVIUS, *de Asia*, 1551, p. 283; ACOSTA, lib. I, cap. 19.)

[1] C'est à tort que Pelloutier (*Mém. de l'Acad. de Berlin pour* 1745, p. 178) fait dire à Pomponius Mela : *Suevorum rex.* Aucun manuscrit de Pomponius Mela n'a la leçon *Suevorum.* (Voyez TZCHUCKE *ad Mel.* vol. II, P. III, p. 147.)

nius, ou si le roi germain était Arioviste[1], vaincu par Jules César. Ce qui est hors de doute par la liaison des idées qui conduisent Mela à citer le fait regardé comme certain, c'est que l'on croyait alors à Rome que ces hommes basanés, envoyés de la Germanie dans les Gaules, étaient venus par l'Océan qui baigne l'est et le nord de l'Asie, en faisant le tour du continent au-delà de l'embouchure de la mer Caspienne. Une telle supposition était entièrement conforme aux idées géographiques de cette époque, c'est-à-dire aux fausses idées que, depuis l'expédition d'Alexandre, on se formait sur la communication de la Caspienne avec l'Océan septentrional, et que l'on substituait malencontreusement à celles qu'Hérodote avait recueillies à Olbia et sur les bords de l'Hypanis[2]. La mer Baltique était encore,

[1] L. c. vol. III, P. II, p. 172-174.

[2] Les notions acquises par Hérodote dans le voisinage de l'extrémité boréale de la mer Caspienne et confirmées par les Scythes et d'autres peuples nomades qui erraient entre l'extrémité méridionale de la chaîne de l'Oural et l'embouchure du Wolga, étaient plus certaines que les rêveries systématiques auxquelles se livraient dans le sud et le sud-est de la Caspienne les

du temps de Ptolémée, une mer ouverte à l'est; la péninsule scandinavienne était une île qui n'empêchait pas de naviguer vers l'est, à partir de l'extrémité de la Chersonnèse Cimbrique et de l'île Scandia. « Ces bouches sont, selon Strabon (II, p. 74 Cas.), le point le plus septentrional de la côte qui s'étend de là jusqu'à l'Inde, et auxquelles on peut arriver de ce pays par mer, comme l'atteste Patrocle qui commanda dans ces contrées. » Dans un autre endroit (XI, p. 518), Strabon revient sur cette possibilité. « Le fait, dit-il, que certains navigateurs se soient rendus par mer de l'Inde dans l'Hyrcanie n'est pas regardé comme certain,

compagnons d'Alexandre et de Patrocle, amiral de Seleucus Nicator et gouverneur des Cadusiens sous Antiochus. Aristote même conserve encore (*Met.* I, c. 14, 29; II, c. 1, 10) l'idée de l'isolement du bassin, et cette opinion ajoute, comme M. de Ste-Croix l'a déja très bien observé, aux raisons que l'on a d'admettre que la Météorologie a été rédigée à Athènes avant le départ d'Aristote pour la cour de Philippe. (*Examen crit. des historiens d'Alexandre*, p. 703, et Jul. Lud. Ideler *in Arist. Met.* p. IX.) Le passage du Pseudo-Aristote *de Mundo*, c. 3, ne peut être cité contradictoirement à cause de la compilation tardive de ce traité après l'expédition d'Alexandre dans l'Inde.

mais que cela soit possible, Patrocle nous l'assure. » Strabon qui, en général, consultait peu les auteurs latins, n'avait donc aucune connaissance de ce prétendu voyage des négocians indiens amenés dans les Gaules. Pline, souvent très inexact dans les notes qu'il recueillait presque en courant (*adnotabat et quidem cursim*, dit son neveu [1]), convertit la conjecture de Patrocle en un fait circonstancié. Selon lui, toute la partie de l'Océan comprise entre l'Inde et la mer Caspienne (c'est-à-dire et son embouchure), a été explorée par les Macédoniens sous les règnes de Seleucus et d'Antiochus [2]. Le but essentiel de toute inter-

[1] Plin. *Epist.* III, 5.

[2] Juxta vero ab ortu ex Indico mari, sub eodem sidere pars tota vergens in Caspium mare, pernavigata est Macedonum armis, Seleuco et Anthioco regnantibus, qui et Seleucida atque Antiochida ab ipsis appellari voluere. Circa Caspium quoque multa Oceani litora explorata, parvoque brevius, quam totus, hic aut illinc septentrio eremigatus. Plin. II, 67. Ce même chapitre qui renferme le conte des Indiens jetés sur les côtes de Germanie, fait Cornelius Nepos contemporain d'Eudoxe de Cyzique, célèbre par une prétendue circumnavigation de l'Afrique, dans laquelle il recueillit, comme Pigafetta, des mots de langues barbares.

prétation philologique étant d'établir l'opinion que l'auteur a voulu énoncer, il ne peut rester aucun doute que Pomponius Mela n'ait cru que les Indiens étaient arrivés sur les côtes nord-est de l'Allemagne par la circumnavigation de l'Asie orientale et boréale. Il dit : *vi tempestatum ex Indicis æquoribus abrepti.* Il n'est donc pas permis d'admettre, comme le supposent Huet[1] et d'autres commentateurs, que ces étrangers sont venus par l'Oxus, la mer Caspienne et le Palus Mœotide à la mer Baltique. Ces communications fabuleuses de la Caspienne avec l'Océan boréal et avec le Palus Mœotide[2], comme du Palus avec la Baltique[3], avaient sans doute

(Strabo, II, p. 99.) Or, Cornelius Nepos est né vers l'an de Rome 690, et le roi Lathurus, nommé par Pline, est mort l'an 673. (Ranke, p. 15.) Strabon, d'après Posidonius, place même l'événement sous Evergète II ou Physcon, décédé l'an de Rome 637. (*Posidonii Rhodii Rel. collegit Bake,* 1810, p. 102.)

[1] *Hist. du Commerce des Anciens,* p. 352.

[2] Curt. VI, 4.

[3] Plin. II, 69; Strabo, XI, p. 509 Cas. Dans le manuscrit curieux des voyageurs arabes des 9e et 10e siècles, publié d'abord par l'abbé Renaudot, et examiné plus tard par M. de Guignes le père, il est aussi question « d'un navire de Siraph, dans le golfe Persique,

bien des partisans depuis les spéculations des érudits de l'école d'Alexandrie, sur le voyage des Argonautes : mais dans l'événement rapporté par Cornelius Nepos, il n'est aucunement question de ces lignes hydrographiques tracées à travers l'intérieur des continens. Comme il est reconnu que malgré le grand perfectionnement de la navigation moderne, l'accumulation des glaces s'oppose à toute navigation par le détroit de Behring le long des îles de la nouvelle-Zemble, on a soulevé la question de savoir de quelle race peuvent avoir été les hommes de couleur que le proconsul Metellus Celer a pris pour des Indiens. La supposition que ces hommes étaient des pêcheurs esquimaux du Labrador et du Groenland, jetés, par les vents du nord-ouest, sur

venu par la force des courans autour de l'Asie orientale et septentrionale dans la mer Caspienne (mer de Khozar), et de là par un canal aux côtes de Syrie. » (*Notice des Manuscr. du Roi.* t. I, p. 161.) Ce mythe géographique rappelle l'événement extraordinaire du bec de proue qu'Eudoxe de Cyzique (Strabo, II, p. 99) trouva sur la côte des Éthiopiens et que l'on disait être venu, par la force des courans, du fleuve Lixus ou de Gadès.

les côtes britanniques, remonte jusqu'à la première moitié du seizième siècle. Elle a été faussement attribuée à M. Malte-Brun et à d'autres géographes modernes. Je la trouve déja énoncée par Gomara[1]. « Les Indiens de Quintus Metellus Celer étaient peut-être de la *Terre du Laboureur*, et l'on se trompe (sur leur vraie origine) à cause de leur couleur. » Cornelius Wytfliet, dans ses *Notices sur l'Occident* ou *Additions* à la géographie de Ptolémée, avance la même opinion[2] et se fonde sur

[1] « Si ya no fuesen de Tierra del Labrador, y los tuviesen (los Romanos) por Indianos, engañados en el color. » *Hist. de las Indias*. Çaragoça, 1553, fol. VII.

[2] *Descriptionis Ptolemaicæ Augmentum sive Occidentis Notitia*. Lovan. 1597, p. 190. « Indos quondam tempestatibus in Suevorum et Germaniæ litora ejectos et Quinto Metello Celeri dono datos, non ex ultimis Orientis et Occidentis partibus, uti quibusdam visum est, sed ex hac Laboratoris et Estotilandiæ aut vicinis terris venisse *constanter teneo*, mecumque sentiet quicumque climatis rationem expenderit. » Ce passage fait aussi allusion à une autre supposition vaguement indiquée par Wytfliet à l'article Quivira et Anian, et d'après laquelle les Indiens de Metellus Celer seraient peut-être de véritables Indiens, mais arrivés en Eu-

les rêveries de Paolo Giovio (Paulus Jovius), contemporain de Colomb et de Vespuce, qui

rope par le nord-ouest, à travers les détroits d'Anian et du Labrador (p. 170). Il faut rappeler à cette occasion que l'on distinguait sous ces noms deux détroits qu'on croyait communiquer l'un avec l'autre, et dont le premier est notre détroit de Behring, le second, le canal supposé le long des côtes septentrionales de l'Amérique, depuis les détroits de Davis et de Frobisher jusqu'à *Bergi Regio* et *Aniani Regnum*, selon la nomenclature du seizième siècle. Encore dans le célèbre et problématique mémoire de Lorenzo Ferer Maldonado, de 1588, il est dit que le détroit de Labrador ne se termine qu'à 75° de latitude et « que hai 790 leguas del Estrecho del Labrador a el de Anian. » Le nom de ce dernier détroit se trouve pour la première fois sur une carte dans l'atlas d'Ortelius de 1570, et quoique Ribero ne le connaisse pas en 1529 (Sprengel, dans les *Additions* à la traduction allemande de Muñoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, p. 493), il n'est aucunement prouvé par-là qu'il ait été inventé dans l'intervalle de 1529 à 1570. D'un autre côté sa position toute occidentale rend peu probable que Cortereal, dans son voyage à l'embouchure du St-Laurent et au Labrador, lui ait donné en 1500 le nom d'Anian en l'honneur de *deux frères* qui l'accompagnaient, comme le prétend Forster (*Nord. Entd.* B. III, cap. 5, § 1). Jusqu'à ce jour rien de précis n'a été trouvé pour expliquer la dénomination d'Anian. Le nom de *Fretum*

croyait que le culte sanguinaire des Bretons et des Gaulois avait été introduit par des colons du Labrador ou d'Estotilande. La découverte de l'Amérique, et la nécessité qu'on pourrait appeler hébraïque de faire peupler ce continent par l'Asie, avaient remis en question les différens genres de communications qui pouvaient avoir été favorisées par les courans et par les vents. Il paraissait sans doute peu probable que des Esquimaux fussent venus aux côtes d'Allemagne ; et tandis que Vossius, le savant commentateur de Mela, ne voyait dans les Indiens de Cornelius Nepos que des Bretons dont le corps était fardé de pastel, d'autres commentateurs, adoptant l'explication de Gomara et de Wytfliet, substituaient au *Suevo-*

trium fratrum dont se sert Gemma Frisius (HAKLUYT, t. III. p. 16) indique vaguement une communication de l'Atlantique avec la Mer du Sud, au nord de l'Amérique, et si *Ani* (BARROW, *Voyages into the Polar Regions*, p. 45) signifie en japonais *frères*, on serait, malgré les doutes que doit faire naître une si grande extension de la navigation des Japonais, moins surpris de voir un nom asiatique appliqué au détroit de Berhing. Que devient alors l'explication de *Fretum trium fratrum* fondée sur les malheurs de Gaspar et Michel Cortereal sur les côtes orientales du Nouveau Continent?

rum rex, un prince scandinave [1] qui avait recueilli des naufragés sur les côtes de Norvège. L'analogie du fait non contesté de l'arrivée d'Esquimaux aux îles Orcades, dont j'ai fait mention plus haut, semble jeter une vive lumière sur le fait que nous examinons ici ; et quand on considère les nombreux exemples d'individus tombés entre les mains des barbares et traînés comme captifs de nation à nation loin du lieu du naufrage, on trouve moins surprenant que des étrangers aient été conduits dans les Gaules, en passant des îles Britanniques en Batavie et en Germanie : mais ce qui est bien étrange, c'est que dans des événemens semblables, et également énigmatiques, du moyen-âge, il ne soit toujours question que de côtes germaniques. Ces événemens sont rapportés aux règnes des Othons et de Frédéric Barberousse ; ils sont, par conséquent, du dixième et du douzième siècle. Voici les différens témoignages : « Nos apud Othonem legimus, dit le pape Æneas Sylvius [2] dans son

[1] Pontanus (*Rerum Danicarum Historia*, 1631, p. 764) a discuté cette opinion.

[2] *Opp. geogr. et hist. de Mundo*, cap. 2, p. 8.

grand œuvre géographique et historique, sub imperatoribus teutonicis indicam navem et negotiatores Indos in *Germanico littore* fuisse deprehensos. » On lit dans l'Histoire des Indes de Gomara, après le passage dans lequel il désigne les Indiens de Metellus Celer comme Esquimaux du Labrador : « On assure aussi que, du temps de l'empereur Frédéric Barberousse, on amena (*aportaron*) à Lubeck certains Indiens dans un canot[1]. » Sir Humphry Gilbert, après avoir discuté prolixement en quatre chapitres le passage de Cornelius Nepos, ajoute : « L'an 1160, quelques Indiens arrivèrent, sous le règne de Frédéric Barberousse, *upon the coast of Germanie*[2]. » J'ai perdu beaucoup

[1] Gomara, fol. VII. Horn (*De orig. Amer.* p. 24) répète le fait ; mais en disant que les Indiens eux-mêmes ont atteré à Lubeck. « Similis casus in temporibus Frederici Barbarossæ narratur, Indos scapha Lubecam appulisse. »

[2] Dans le Mémoire sur la possibilité d'un voyage au Cathay par le nord-ouest (Hakluyt, t. III, p. 17), il était de l'intérêt de l'auteur de prouver que les Indiens de Metellus Celer sont venus par le nord de l'Amérique, en contournant le *Promontorium Cortereealis* qui est tout près du *Polisacus fluvius* (p. 19). Ce même

de temps dans de vaines recherches sur la première source de ces faits curieux. D'où Gomara, historien généralement très exact,

raisonnement paraît avoir été employé pour motiver le projet de Sébastien Cabot qui, selon Gomara (fol. XX), « promit au roi Henri VII d'aller par le nord au Cathay et au pays des épices, » en 1498 (*Mem. of. Seb. Cabot*, p. 87). « Il primo motivo, dit le cardinal Zurla (*Viaggi*, t. II, p. 284) deducevano dal Cornelio Nepote e parimente dal sapersi che a tempi di *Ottone*, Imperatore, fu trasportata da venti nel *Mare Germanico* una nave da Levante. » J'aurai occasion de revenir dans un autre endroit, en parlant de la carte d'une édition de Ptolémée, de 1508, sur la dénomination du fleuve Polisacus (le Poulisangha) ou fleuve de Cambalou en Chine. A cause de la citation des Othons et de Frédéric Barberousse, j'ai examiné avec soin, mais sans aucun fruit, la célèbre Chronique de Ditmar, comte de Walenbek (*Chronogr. Ditmari, episcopi Merspurgensis* libri VIII, Helmst. 1667, p. 17-88), et la Chronique d'Othon de Freising, continuée par Othon de S[t]. Blaise et le chanoine Radevicus (Murat. *Script. Rerum Ital.* t. VI, p. 640-736 et 742-258). M. Deecke, à Lubeck, a examiné à ma prière, et tout aussi infructueusement, l'édition très rare d'Othon de Freising, imprimée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Vienne, en 1515. Æneas Sylvius aurait-il voulu parler d'une *Chronique d'Autriche* de l'évêque de Freising, qui est perdue pour nous?

a-t-il su que « des Indiens ont été amenés à Lubeck ? » Aurait-il eu des communications de la part du pilote polonais, Jean Scolnus, dont j'ai parlé plus haut, qui, à Bergen et en Danemark, pouvait avoir été lié avec des marins de Lubeck ? Comment les continuateurs des Annales d'Othon de Freising, et le franciscain Ditmar, auteur de l'excellente Chronique de Lubeck, n'ont-ils rien su de ces prétendus Indiens ? L'année 1160 paraît de plus très douteuse, car comme la Chronique de la ville de Lubeck, de Jean Rufus, remonte [1] jusqu'à

[1] GRAUTOFF, *Chron. des Franciscaner-Lesemeisters Ditmar*, 1829, t. I, p. XXIX, 4 et 413. Ditmar remonte à 1101, Albert de Bardewik seulement à 1298. La fondation de l'*ancienne ville* de Lubeck, située sur la petite rivière de Schwartow (*Helmoldi Chronica Slavorum*, Lub. 1139, lib. I, cap. 20 et 57, p. 61 et 137), tombe entre les années 795 et 823 ; elle fut incendiée et détruite par les Rugiens, en 1139, ce qui donna lieu à la fondation de la *nouvelle ville* de Lubeck en 1140. Elle n'avait donc que vingt ans de construction à l'époque où Gomara dit que l'on y *conduisait* les Indiens. Comme cette nouvelle ville fut aussi entièrement détruite par le feu, en 1157 (GRAUTOFF, t. II, p. 581), la supposition que des naufragés, venus des côtes d'Écosse ou de Norvège, auraient été conduits dans cette

l'année 1106, elle nous apprend qu'il y avait à cette époque reculée bien peu de rapports avec les mers de l'ouest et du nord. Ces Esquimaux-Indiens n'auront pas échoué sur les côtes

ville commerçante pour y être montrés au peuple, ne me paraît aucunement probable. Elle répugne aussi aux mœurs de ces temps. Le silence de Helmold, qui était curé dans un village sur les bords du lac de Plœn dans le Holstein, est d'autant plus important, qu'il vivait encore en 1164, comme je le trouve clairement indiqué dans sa propre Chronique (cap. 94, p. 213). Ayant consulté un savant profondément versé dans l'histoire de ces contrées et demeurant à Lubeck même, M. Deecke, j'ai reçu la confirmation des doutes que je viens d'énoncer. « En examinant de nouveau toutes nos chroniques, m'écrit M. Deecke en janvier 1835, je ne trouve rien, absolument rien qui puisse faire deviner ce qui a donné lieu à ces étranges notions qu'avaient Æneas Sylvius, Gomara et sir Humphry Gilbert dont Hakluyt nous a conservé les recherches sur le passage du nord-ouest. Je dois cependant vous dire qu'à la maison où se réunit la corporation des marins (*Schiffergesellschaft*) de Lubeck, on conserve un canot groenlandais dans lequel se trouve une figure d'Esquimau en bois, couverte jadis du vêtement national. Le canot a été réparé plusieurs fois; la première inscription ne porte que l'année 1607; mais d'après une tradition bien vague, un navire de Lubeck doit avoir capturé ce pêcheur esquimau, il y a trois cents ans,

de Frise, dans les grandes tempêtes et les irruptions de la mer[1], qui signalèrent les années 1150 et 1164; ils auront probablement été capturés par quelque navire de Lubeck qui les

dans les mers de l'ouest. C'est depuis la moitié du treizième siècle que datent les rapports de commerce des Lubeckois avec les régions de l'ouest et du nord-ouest. Peut-être Gilbert aurait-il dû dire : sous le règne de Frédéric III. Je ne comprends d'ailleurs pas plus que vous ce que signifient les mots du pape Æneas Sylvius : *Nos apud Othonem legimus* ; et la citation de Gilbert : *Othon in the storie of the Gothes affirmeth*. Il n'existe aucun Othon qui ait écrit une histoire des Goths, et parmi les historiens de ce peuple que j'ai étudiés depuis long-temps avec soin, il n'y a pas de trace d'un événement pareil. » Des canots groenlandais sont conservés dans plusieurs villes maritimes, et cette conservation ne prouverait rien par elle-même, pas plus que le crocodile que l'on ma montré suspendu dans une chapelle des environs de Vérone, et qui est venu, selon la tradition populaire, « tout droit de l'embouchure du Nil à la Brenta. » L'histoire du canot de Lubeck, d'après les indices donnés par les auteurs que je viens de citer pourrait bien avoir rapport à la capture d'un pêcheur esquimau qui s'était égaré dans une tempête loin des côtes de sa patrie.

[1] Grautoff, t. I, p. 40; Helmold, lib. II, cap. 1, p. 216.

rencontra près des côtes d'Europe, semblable à la capture du bateau esquimau, dont le cardinal Bembo nous a conservé la mémoire. On agrandit la pensée, en réunissant, sous un point de vue général, les preuves de ces communications lointaines, favorisées par le hasard; on voit comment les mouvemens de l'Océan et de l'atmosphère ont pu, dès les époques les plus reculées, contribuer à répandre les différentes races d'hommes sur la surface du globe : on comprend avec Colomb (*Vida del Almirante*, cap. VIII) comment un continent a pu se révéler à l'autre.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

POUR LA SECTION I.

Note A. (Voyez t. I, p. 4.)

DES LETTRES DE PIERRE MARTYR D'ANGHIERA.

La collection des lettres de Pedro Martyr de Angleria (c'est ainsi que les Espagnols appellent cet homme d'état célèbre, natif d'Anghiera, dans le Milanais) est un des monumens historiques les plus curieux des deux règnes de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint. Elle embrasse 37 ans, depuis janvier 1488 où don Inigo de Mendoza, conde de Tendilla, conduisit l'auteur en Espagne, jusqu'en mai 1525, où il fait le récit animé de la bataille de Pavie. Cette longue période, qui a produit 813 lettres, renferme l'ambassade en Egypte, décrite séparément sous le titre de *Legationis Babylonicæ libri tres* (Basileæ, 1533). L'*Opus Epistolarum*, que j'ai relu plusieurs fois, offre une grande variété d'aperçus sur les événemens politi-

ques qui ont agité l'Italie et l'Espagne, sur les intrigues des cours, les découvertes maritimes et les phénomènes physiques de cette époque mémorable. Dans cette collection de lettres, dans les décades *De rebus oceanicis et de Orbe novo* qui ont paru en partie pour la première fois [1] à Séville, en 1511, dans la relation de l'ambassade en Egypte, qui retrace l'état des monumens au commencement du seizième siècle, partout Pierre Martyr d'Anghiera se montre comme un esprit supérieur, saisissant les faits avec cette impatiente curiosité et cette mobilité d'imagination qui était propre à un siècle avide d'instruction et de gloire. Ecrivant aux pontifes romains, il ne s'effraie pas d'une expression hardie qui lui échappe, et dans les momens les plus graves, tandis qu'il peint avec une grande puissance de talent la tourmente révolutionnaire de Florence et les calamnités qui placèrent l'Italie sous le joug des étrangers, il ne dédaigne pas le plaisir malin du genre anecdotique. Voyez dans les lettres 316, 318, 324-332, 339, 431 et 516, la peinture animée de la démence de la reine Jeanne et du bonheur dont elle jouissait pendant cet état de démence; dans la lettre 531, la cause secrète de la maladie du vieux

[1] Voyez *Epitome de la Bibliotheca oriental y occid. por el Lic. Antonio Leon.* Madr. 1623, p. 68. Une autre édition des Oceanica a paru à Bâle en 1523.

roi Ferdinand, *habendæ prolis cupidissimi*, et son séjour avec la reine Germaine de Foy à Carionzillo; dans les lettres 613, 614, 615, 625, 634 et 646, la sordide avarice et les intrigues des courtisaus flamands, MM. de Crouy-Chèvres et de Bures [1], pendant la jeunesse du roi Charles I, *de familiarium rapacitate Flamingorum, et Harpyiarum apud infelicem juvenem versantium unguibus;* dans les lettres 689 et 760, écrites de Valladolid et de Vittoria en 1520 et 1522, les causes de la révolution tentée par Martin Luther : *Infidum cucullatum tragœdiæ auctorem quam monachorum odiis debemus. Lutherum ajunt suæ perfidæ institutionis habenas adeo solvisse, ut suæ professionis Augustinæ cucullatis det uxores : abbatissæ cuidam publice nupsit ipse! Secunda tragœdiæ scena est pecunia a Frederico, Saxoniæ duce, magna audacia intercepta et Apostolicæ sedi restituenda.* Anghiera prévoit dès-lors que ce *prodigium horrendum* de la réforme religieuse aura des suite très

[1] C'est le comte de *Büren* que les écrivains français et espagnols écrivent *Beure, Bure* ou *Bures*, comme Guillaume de Croy, seigneur de *Chèvres*, est écrit *Xebres, Gevres* ou *Crouy Chievres*. Ces deux personnages avaient été chargés, conjointement avec l'érudit Adrien, fils d'un fabricant de tapisserie (Floris Boyens d'Utrecht), de l'éducation de Charles-Quint.

graves. *Vereor atque iterum vereor ne hoc malum latius serpat quam ut postea illi antidotum adhibere valeamus.* La liberté avec laquelle l'homme d'état traite la politique des cours, même de celle à laquelle il jouit d'une grande faveur, ne s'étend cependant pas sur des objets qui devraient émouvoir tous les cœurs généreux, sur les persécutions religieuses des peuples conquis, et sur le bonheur des classes inférieures. Sous ces rapports Pierre Martyr partage toute l'impassibilité morale et les préjugés de son siècle. Il applaudit aux vexations exercées sur les juifs et les Maures; il vante l'Espagne comme le pays classique de ces persécutions atroces; il se plaît à montrer le dernier mépris pour le bas peuple. (Dans les lettres 5, 6 et 9 : *Quid in ipsa Hispania de Hispania sentiam, cupis a me, Pomponi, cognoscere. De populo quem semper floccifaciendum censui, nihil mihi curæ : placet Hispana nabilitas. De rege et regina qui duo consortes Hispaniæ utrique æqua lance imperitant, hoc tibi possum ex bimestri experimento referre, si unquam uno spiritu inter mortales duo corpora fuisse afflata licuit disputare, hæc duo sunt corpora quæ unica mente, unico spiritu, gubernantur. Nihil unquam ita unum in natura Philosophi comperere, quod horum unitatem superet.* Cette admiration pour Ferdinand et Isabelle se reporte naturellement dans la suite sur Char-

les I, l'empereur Charles-Quint, qui cependant, dans ses rapports avec le roi captif après la bataille de Pavie, est ingénuement blâmé « à cause de la trop grande douceur de son caractère. » *Nimis mitis est Cæsar.* Epist. 813.) Toutefois Pierre Martyr d'Anghiera, tout en applaudissant aux persécutions des juifs et des musulmans, se montre quelquefois humain et compatissant lorsque le tribunal des inquisiteurs, qu'il appelle d'ailleurs une belle et louable invention (*præclarum inventum et omni laude dignum*; Ep. 295), sévit contre les chrétiens. Sa peinture des atrocités commises par l'inquisiteur de Cordoue, Luzerius, que, par dérision, il appelle *Tenebrerius*, est très remarquable. (Lettres 333, 342, 370, 385 : *Astu partim, partim cruciatibus creditur a testibus in damnatos accusationes extorsisse. Væ miseris ademptis! Spero equidem fore ut ego aliquando in Tenebrerium iratos Cœlites omnes ac terrestres commotosque ad vindictam tanti sceleris videam.*) Cette disposition compatissante de l'ame se manifeste peu lorsqu'il traite de la liberté des aborigènes de l'Amérique. L'intolérance religieuse se mêle ici à la froide et prudente réserve de l'homme d'état. (Lettre 806 : *Audi quid inter nos versetur de Indorum libertate, super qua variæ sunt opiniones diu discussæ. Nihil adhuc repertum conducibile. Jura naturalia Pontificiaque jubent ut genus humanum*

omne sit liberum. Imperiale distinguit (!) *Usus adversus aliquid sentit. Longa experientia hoc censet, ut servi sint, non liberi hi, quod a natura sint in abominabilia vitia proclives; ad obscœnos errores, ducibus et tutoribus deficientibus, illico revertuntur. Accitos in Senatum nostrum Indicum bicolores Dominicanos fratres et pede nudos Franciscanos illarum partium longo tempore colonos, quid fore putent, satius consuluimus. Nihil a re magis alienum sanxerunt, quam quod liberi relinquantur.* Dans cette même lettre, en date de 1525, il y a cette belle expression sur les dangers qui entourent Cortez : *Frustra omnia, Cortesii genius supereminet.*) Ce qui donne un charme particulier à la lecture des lettres d'Anghiera, c'est la vivacité avec laquelle l'auteur décrit les événemens auxquels il vient d'assister, tels que la prise de Grenade (lettre 92), de cette ville dont le climat lui paraît bien préférable au climat de la *ville éternelle* (lettre 95 et 131); l'assassinat tenté par Cañamares sur le roi Ferdinand (lettre 125); la réception de Christophe Colomb à Barcelone, etc. Cette fraîcheur des souvenirs aurait dû depuis longtemps engager quelque littérateur versé dans l'histoire du siècle d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X, de publier un extrait de cet ouvrage dans une langue moderne.

L'*Opus Epistolarum* de Pierre Martyr est aussi

un recueil important de phénomènes physiques. (Lettre 310 : apparition d'une grande comète en juillet 1506; lettres 430 et 769 : grands tremblemens de terre à Constantinople en octobre 1509, dans le royaume de Grenade, dans l'Afrique septentrionale et aux îles Açores [1] que l'auteur appelle les Cassiterides, pendant l'été de 1522; lettre 465 : description très détaillée d'une énorme chute d'aérolithes près de Crema et les rives de l'Adda, le 4 septembre 1511, à midi. Le phénomème fut accompagné d'une grande obscurité de la voûte céleste et d'explosions lumineuses. *Est Brixiæ Bergamoque ducatus Mediolani urbibus, ex Adriatici leonis faucibus nuper ereptis, insigne municipium nomine Crema vicinum. Fama est, pavonem immensum pridie nonas Septembris, in aëre, Cremensi plaga fuisse visum. Pavo visus in pyramidem converti, adeoque celeri ab occidente in*

[1] *Unam ex insulis exiliisse in altum, partemque illius voratam aïunt pelago, montemque obruisse oppidum celebre nomine Villaregale, neque ultra vestigium apparuisse* (PETR. MARTYR, *Opus Ep.* p. 447.) Linschoten ne remonte qu'au tremblement de terre de 1570 dans les Açores. (HOFF. *Geschichte der Erdoberfläche*, t. II, p. 286.) La liaison des secousses des Açores, de la Mauritanie, de Grenade, d'Almeria et des Alpuxarras en 1522 est très remarquable. Voyez ma *Relation hist.* t. II, p. 4 et 19.

orientem raptari cursu, ut in horæ momento magnam hemisphærii partem, doctorum inspectantium sententia, pervolasse credatur. Ex nubium illico densitate, tenebras ferunt surrexisse, quales viventium nullus unquam se cognovisse fateatur. Per eam noctis faciem, cum formidolosis fulguribus, inaudita tonitrua regionem circumsepserunt. Fulgurum fuit adeo perlucens rabida flamma ut apertius ex Bergamo sita in montibus urbe planitiei Cremensi imminenti, Cremensem agrum despexerint montani Bergamenses, quam per claram queat despectari diem. Ex horrendo illo fragore, quid irata natura in eam regionem pepererit, percunctaberis. Saxa demisit in Cremensi planitie (ubi nullus unquam æquans ovum lapis visus fuit) immensæ magnitudinis, ponderis egregii. Peremptos in fluminibus pices, interfectos in aëre volucres, trucidatas in agris pecudes ferunt innumeras. Decem fuisse reperta centilibralia saxa ferunt. Les aérolithes furent projetés avec une telle violence *ut suo pondere et impetu terram elevarent concussam ad quindecim hominum staturas, vineasque submersisse Cremenses dicant non paucas. E saxis grandioribus Mediolanum unum allatum est, librarum Mediolanensium centum decem. Id religiose a meis civibus, rei miraculo percussis, servatur. Pondus auro non levius, color est semiglaucus, odor sulphureus.*

Margaritam æmulatur metallariam; mira super hisce prodigiis et quomodo hæc saxa gignantur conscripta fanatice, physice, theologice ad nos missa sunt ex Italia. Pierre Martyr reçut lui-même un fragment (*ex frustis disruptorum saxorum*) grand comme le poing qu'il fit voir au roi en présence du grand capitaine Gonzalve de Cordoue. Il est probable que ce fragment était de l'intérieur, dépourvu de la croûte dont un observateur si exact aurait sans doute fait mention. Cardan prétendit que cette pluie d'aréolithes de Créma fut lancée par une comète. En effet, Riccioli en a décrit[1] une de cette époque; mais comme il était très commun dans ce temps de confondre sous une même dénomination les bolides avec les comètes, Cardan n'a peut-être pas voulu placer la source des aérolithes hors de l'atmosphère terrestre. Je termine l'énumération de ces phénomènes physiques par le changement de niveau de la Méditerranée, observé au commencement de l'année 1520, à Valence (lettre 656), et par les couronnes lumineuses et parélies, vues en Autriche en 1522, et dont Charles-Quint reçut un *dessin détaillé* (lettre 783).

L'indépendance d'esprit avec laquelle Pierre Martyr traite les mouvemens des peuples et les

[1] SCHNURRER, *Chronik der Seuchen*, 1825, t. II, p. 62.

erreurs des gouvernemens, les révolutions de l'Italie et l'ambition des papes, nous la retrouvons aussi dans la vivacité avec laquelle il s'élève contre l'imposture de l'ancienne physique dogmatique et mystique. *Viro perillustri, nostra tempestatis principi literatorum, Joanni Pico Mirandulano assentio qui astrorum penitus negat potestatem in elementis, multa adducens in medium exempla de nostrorum temporum Astronomis, in mendacibus nugis sæpe deprehensis, ingentes pluvias prædicando cum eo tempore serenos cœlum vultus ostenderit; et e converso, tranquillam aëris regionem promittendo quando gravibus nimbis et procellosis turbinibus postea cœlum et terra quatiebantur.* Je me suis arrêté à ces traits recueillis dans les lettres de Pierre Martyr d'Anghiera adressées aux hommes les plus illustres d'une époque digne d'admiration, dans laquelle une noble émulation de gloire éclatait de toutes parts. Les contemporains[1] d'Anghiera lui ont reproché, et avec raison, de l'incorrection et quelques afféteries de style. Sa vie agitée, ses occupations administratives et politiques et la hâte extrême avec laquelle il écrivit (quelquefois au moment de se mettre à table, selon son propre aveu) ses lettres et ses *Décades*, pour-

[1] Par exemple Gonzalo Fernandez de Oviedo. Voyez Muñoz, *Hist. del Mundo Nuevo*, Intr. p. XXIV.

raient servir d'excuse. Car, comme le dit naïvement le célèbre historiographe don Fernando de Pulgar, dans une lettre adressée à la reine Isabelle de Castille qui se piquait d'apprendre à écrire en latin, « il existe une latinité pure et sévère que les hommes d'affaires parviennent difficilement à posséder : » (*Mucho deseo saber como va à Vuestra Altezza en el latin que aprendeys : digolo, Senhora, porque hay algun latin cahareño que no se dexa tomar de los que tienen muchos negocios : aunque ya confio tanto en el ingenio de Vuestra Altezza que si lo tomays entre manos que sobervio que sça, lo amensareys como aveys hecho otros lenguajes.* Voyez *Los claros Varones de España y las letras de F. de Pulgar*, Amst. 1670, p. 40.) L'historiographe mourut, selon les recherches de Julien Magon, deux ans avant l'arrivée de Pierre Martyr à la cour d'Espagne, qui regrette de n'avoir pas pu le consulter.

La rapidité avec laquelle se répandirent dans l'Europe entière les premières relations des découvertes du Nouveau Monde, relations qui ne formaient le plus souvent qu'un petit nombre de pages incorrectement imprimées, prouve combien l'attention publique était fixée sur ces grands événemens. « Le pape Léon X, le soir, après le souper, fit lecture à sa sœur et aux cardinaux, *serena fronte*, et jusqu'à satiété, des Décades d'Anghiera. » C'est

l'auteur même qui nous l'apprend [1] et qui « ne peut se résoudre à quitter l'Espagne parce qu'il s'y trouve à la source des grandes nouvelles des Indes occidentales. Une position qui offre de tels avantages lui donne l'espoir de faire passer son nom, comme historien [2], à la postérité la plus reculée. »

J'ai cité, au commencement de cet ouvrage (page 4), la lettre d'Anghiera adressée à Pomponius Lætus, qui commence par ces mots remarquables : *Præ lætitia prosiliisse*.... On peut être surpris de la date de cette lettre (29 décembre 1493) lorsqu'on se rappelle que Colomb ne partit pour son second voyage que le 25 septembre 1493, et que dans la lettre à ce même Julius Pomponius Lætus d'Amendalaro (connu également sous les noms de Sabinus et de Petrus Calaber) il est déja question des nouvelles que Colomb avait données à Anghiera sur le triste état dans lequel il avait trouvé l'île d'Hispaniola et sur l'assassinat de trente-neuf Castillans dans le fortin Navidad. Je trouve, en examinant des documens dignes de foi, que

[1] Petr. Mart. *Opus Epist.* 1670, p. 310. (Lettre 562 adressée à Léon X le 26 décembre 1515.)

[2] L. c. p. 437. (Ep. 757). *In Castellæ regnis, ubi ætatis meæ vim omnem consumpsi, ubique mihi ex novis orbibus ab Hispanis repertis vivendi apud posteros est præbita materia*, etc.

le 39e jour après le départ de Cadix, Colomb attérait à l'île de la Dominique, et le 58e jour, à Hispaniola. Arrivé, le 27 novembre 1493, au Cabo-Santo, près des ruines du fortin Navidad, l'amiral put difficilement faire parvenir à Pierre Martyr d'Anghiera des nouvelles à la fin de décembre de la même année. Nous savons même avec certitude qu'Antonio de Torres, qui devait porter les premières dépêches de Colomb en Europe, ne put partir d'Hispaniola que le 2 février 1494, et la lettre du roi et de la reine [1] à l'archidiacre de Séville, don Juan de Fonseca, nous apprend que les caravelles de Torres n'entrèrent à Cadix que vers le 16 mars 1494. Ces dates sont aussi celles auxquelles s'arrête M. Muñoz [2] : elles sont conformes à ce qui résulte de la lettre du médecin Chanca [3]. On peut conclure de ces recherches, qui peuvent paraître très minutieuses, qu'on s'est trompé d'année en rangeant les différentes parties de l'*Opus Epistolarum* d'Anghiera, et que la lettre à Pomponius Lætus, si souvent citée, est du mois de décembre 1494. Ce soupçon est confirmé par les expressions dont se sert Anghiera dans une lettre adressée au même sa-

[1] NAVARRETE, t. II, p. 115; t. III, p. 485.

[2] *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. IV, § 25, 37; lib. V, § 5.

[3] NAV. t. I, p. 223.

vant, le 4 janvier 1495, datée de *Complutum in Oretania* (Alcalà de Henares). Il parle à son ami « d'une lettre écrite *il y a peu de jours* qu'il croit avoir été interceptée et qui renfermait l'indication de la position astronomique de l'île d'Hispaniola. » Or, cette position, je la trouve consignée dans la lettre 152, qui commence par les mots : « *Præ lætitia prosiliisse.* » Le 9ᵉ et le 10ᵉ livre des Lettres d'Anghiera offrent des erreurs de dates bien plus curieuses encore. La lettre 168 est un mélange de choses arrivées en 1496 et 1498; elle porte la date du mois d'octobre 1496, et parle de la découverte de Paria, dont la nouvelle n'est arrivée en Espagne, par cinq navires expédiés d'Haïti, que dans les derniers jours de décembre 1498. Deux lettres ont été réunies en une seule. De même, les lettres 181, 185 et 202, datées de septembre et de novembre 1497, comme de février 1499, parlent de l'arrivée de navires portugais du cap de Bonne-Espérance à Calecut, et des dangers qui menacent le commerce italien par suite de cet événement. (*Damasceni et Alexandrini mercatores*, écrit Anghiera dans la lettre 181, que l'on croit du 1er septembre 1497, *incommodum ingens sibi affuturum ex Portugalensium commercio, olfaciunt. Portugalenses Alexandrinos et Damascenos mercatores ad medullas extenuant.*) Les lettres 181, 185 et 202 ne peuvent correspondre aux dates indiquées, car

Vasco de Gama n'a doublé le cap de Bonne-Espérance que le 20 novembre 1497; il est arrivé à Calecut le 18 mai 1498, et ne fut de retour en Portugal que le 19 juillet 1499. La lettre 181 annonce par conséquent des événemens qui sont arrivés neuf mois plus tard, et dont on n'a eu probablement notion en Espagne que cinq mois après la date supposée de la lettre 202. Les *Décades océaniques*, dont le célèbre littérateur Antonio de Lebrija a retouché le style sans examiner le fond, fourmillent également de ces fautes de dates [1].

C'est dans la lettre d'Anghiera au comte Giovanni Boromeo (du 14 mai 1493) que l'amiral est nommé pour la première fois. *Post paucos inde dies rediit ab antipodibus occiduis* (la réception solennelle de Colomb à Barcelone eut lieu dans une vaste salle, et non, comme on a dit trop souvent, en plein air, dans les derniers jours d'avril) *Christophorus quidam Colonus, vir Ligur, qui a meis Regibus ad hanc provinciam tria vix impetraverat navigia; quia fabulosa, quæ dicebat, arbitrabantur* [2].

[1] Les *Decades* indiquent le premier départ de Christophe Colomb du port de Palos (une des époques les plus mémorables de l'histoire des découvertes) *circiter ad calendas sept.* 1492 au lieu du 3 août.

[2] *Opus Epist. n.* 130. Christophorus *quidam* Colo-

Je terminerai cette note en citant les lettres de 1493 qui ont rapport à Christophe Colomb (*Archithalasso, Novi Orbis repertori*) : elles se trouvent pag. 72, 73, 74, 75, 76, 77, 81, 84, 85, 88, 89, 90, 92, 93, 96, 101, 102, 116, de l'édition d'Amsterdam, 1670. (Comparez dans l'édition d'Alcalà de Henares, 1530, pag. 71, 81, 84, 89, 92, 95, 116, etc.) On est presque étonné de voir l'amiral désigné dans une lettre d'Anghiera par la phrase : *Christophorus quidam Colonus*, « car il est certain qu'Anghiera l'avait connu même avant la prise de Grenade. » (Nav. t. I, p. LXVIII.) Le navigateur qui devait « donner un nouveau monde à l'Espagne, » auquel le géomètre Toscanelli, en 1474, et le roi de Portugal, en 1484, adressaient les lettres les plus flatteuses, que ce roi nommait son *especial amigo*, avait le grand défaut d'être pauvre et mal vêtu. Il était, en 1491, aux yeux des marins du port de Palos et des moines charitables du couvent de la Rabida, un individu « *que ninguna persona conoscia.* » Ce sont les expressions du médecin Garcia Hernandez dans le fameux procès du *fiscal del rey* contre Diego Colomb. (Nav., *Col. diplom.* t. II, p. 578.)

nus ! La célébrité déja acquise et la longue vie du plus populaire des prosateurs grecs ne l'ont pas empêché de subir le *nescio quis Plutarchus* d'Aulugelle (Noct. Att. XI, 16.)

Note B. (Voyez t I, p. 58.)

DE ROGER BACON, DE SES EXPÉRIENCES ET PROJETS D'INVENTION.

Ce qui caractérise Roger Bacon et lui assigne un rang distingué parmi les fondateurs des sciences physiques, c'est le zèle avec lequel il insiste partout sur la nécessité des expériences. « *Scientia experimentalis* « *a vulgo studentium penitus ignorata; duo tamen* « *sunt modi cognoscendi, scilicet per argumentum* « *et experientiam. Sine experientia nihil suffi-* « *cienter scire potest. Argumentum concludit*, « *sed non certificat neque removet dubitationem*, « *ut quiescat animus in intuitu veritatis, nisi eam* « *inveniat via experientiœ.* » (*Opus maj.*, pars VI, cap. 1.) Roger Bacon fait l'application de la méthode expérimentale, qu'il considère comme la *racine* (la base) des sciences physiques, aux phénomènes optiques desquels il avait une vaste connaissance. Voyez, sur la structure de l'œil et la décussation des nerfs optiques, p. 263; sur les causes du phénomène le plus vulgaire de la scintillation des étoiles et l'absence de la scintillation des planètes (*omni nocte possumus intueri res, in quibus*

accidit dubitatio philosophica, unde nihil totiens videmus, cujus causam minus sciamus), p. 331-335; sur la réflection et la réfraction [1], p. 337; sur le grossissement et les instrumens (lentilles) *utiles senibus et habentibus oculos debiles*, p. 352; sur la possibilité de construire des lunettes (*Nam possumus sic figurare perspicua quod frangentur radii et flectentur quorsumcunque voluerimus et sub quocunque angulo voluerimus, videbimusque rem prope vel longe; et sic ex incredibili distantia legeremus litteras minutissimas et pulveres ac arenas numeraremus propter magnitudinem anguli sub quo videremus. Sic puer posset apparere gigas, sic etiam faceremus solem et lunam et stellas descendere secundum apparentiam hic inferius, et similiter super capita inimicorum apparere*), p. 357; sur les phénomènes de l'arc-en-ciel, des halos et des zones colorées autour des astres, ou de la lumière d'une chandelle; sur la coloration des nuages, le passage des rayons solaires à travers des cristaux; sur l'ordre des couleurs produites par les surfaces striées (*lapides iridis* [2], *albi vel nigro fusci, ex Hi-*

[1] Comparez sur le grossissement catoptrique et ses applications hideuses par Hostius, *Sen. quæst. nat.* I, 16, 2 et 9. (*Nero gladiatorum pugnas spectabat smaragdo.* Plin. XXXVII, c. 5.)

[2] Pline, (XXXVII, c. 9, in fine) parle des *iris* en

bernia vel India, superficie rugosi et hexagoni præbent exemplum, quando experimentator lapides teneat in radio solari, cadente per fenestram, et colores omnes inveniat iridis et ordinatos, sicut in ea, inveniet in opaco juxta radium. Et ulterius si idem experimentator convertat se ad locum aliquantulum tenebrosum et ponat lapidem ad angulum fere clausum, videbit colores iridis manifeste ordinatos sicut in iride. Idem accidit in figura alia ab hexagona in lapide crystallino, dummodo sint rugosæ superficies, ut lapides Hibernici, et non omnino politæ, nec magis asperæ quam illi, et sunt tales in proprietate superficei, quales natura producit Hibernicos: nam rugarum diversitas facit diversitatem coloris. Si homo in æstate, quando surgit a somno et habet oculos nondum bene apertos, subito aspiciat ad foramen

prismes hexagones, trouvés dans une île de la Mer Rouge, qui traversés par des rayons solaires, projettent *colores arcus cœlestis in proximos parietes.* Sénèque (*Quæst. nat.* I, p. 1-3) cite *virgulam vitream striatam, vel pluribus angulis in modum clavæ torosam : hæc si ex transverso solem accipit, colorem talem, qualis in arcu videre solet, reddit.* C'est le seul passage des anciens dans lequel Schneider et Ruhkopf croient reconnaître le prisme taillé artifficiellement. (Schneid. *Animadv. in Ecl. phys.* p. 254.)

per quod intrat radius solis, videbit colores. Et si sedens ultra solem extendat capitium suum ultra oculos, videbit colores, et similiter si claudat oculum, contingit idem sub umbra superciliorum et per cilia et supercilia et foramina pannorum (!) *inveniet circulos coloratos*), p. 97, 448-455.

Cette variété d'observations d'optique, si ingénieuses, n'est due ni à Alhazen, ni à l'optique de Ptolémée, dont Roger Bacon avait cependant connaissance par les versions arabes (p. 79, 288, 404); elle est due à la fécondité de son esprit et à son habitude d'interroger la nature par la voie expérimentale. Il ne faut pas oublier que l'*Opus majus* a été terminé l'an 1267, seulement dix-neuf ans après l'ouvrage d'Albert-le-Grand (Jourdain, *Recherches critiques sur les traductions d'Aristote*, 1819, p. 338). Il parle déja (115 ans avant le moine Berthold Schwarz) des terribles effets d'une préparation chimique, dont le nitrate de potasse faisait partie, et qui doit avoir été entièrement semblable à notre poudre à canon, comme d'une chose généralement connue. *Experimentum hujus rei capimus ex ludicro puerili, quod fit in multis mundi partibus: scilicet ut instrumento facto ad quantitatem pollicis humani ex violentia illius salis, qui sal petræ vocatur, tam horribilis sonus nascitur in ruptura tam modicæ rei, scilicet modici pergameni, quod fortis tonitrui sentiatur excedere ru-*

gitum, et coruscationem maximam sui luminis jubar excedit. (*Opus majus*, p. 474.) Cette description si précise de l'explosion d'une cartouche pourrait nous surprendre, si nous ne savions par les recherches d'un profond orientaliste, don Jose Antonio Conde (*Historia de los Arabes en España*, t. II, cap. 25), que la poudre à canon, très anciennement connue dans l'est de l'Asie, a été employée dans les guerres des Arabes en 1160, 1205 et 1280. M. Abel-Rémusat, dont toutes les recherches philologiques et historiques ont été guidées par une critique sévère, assure qu'en Chine on connaissait dès le dixième siècle *des chars à foudre* qui produisaient l'effet de nos canons, et que des *artilleurs chinois* se trouvaient dans l'armée mongole lorsque le petit-fils de Tchingis Khan marchait, en 1255, contre la Perse. (*Journ. asiat.*, 1822, t. I, p. 137.)

Note C. (Voyez t. I, p. 71.)

RUBRUQUIS. — DISTILLATION. — PEUPLES GOTHS.

« On nous demandait, dit Rubruquis, lors de notre audience auprès de Manggou Kakhan (frère de Khoubilaï Khan), si nous voulions boire du vin ou une boisson préparée avec du riz, appelée *ceracina* (*terracina*), ou bien du *caracosus,* c'est-à-dire du lait très clair de vache. » (Purchas, *Pilgrimes,* t. III, chap. 30, p. 27.) Le *terracina* est le *tarassum* de John Bell d'Antermouy, et la forme italienne du mot est sans doute due au commerce avec les ports de la Méditerranée. Déja Abuzeid el Hacen (de Siraf), un des voyageurs arabes du neuvième siècle dont Renaudot nous a conservé la relation, connaît cette boisson enivrante, sans lui donner un nom particulier. (Renaudot, *Anciennes Relat.* 1718, p. 17.) Le mot d'*arrac* ne paraît pour la première fois que chez Pigafetta, dans le voyage de Magellan. Le passage de Strabon (lib. XV, p. 1035 Almel.) laisse bien des doutes sur la nature de cette boisson dans les temps les plus anciens. Le géographe d'Amasie dit, en parlant de l'Inde : « On y trouve du

vin fait de riz au lieu d'orge, » comparaison qui rappelle la bière, « le vin d'orge » des Egyptiens. (HEROD., II, 77.) Comment décider si, dans Strabon, de même que dans les voyageurs du moyen-âge, il n'est pas question du vin de riz préparé sans distillation par une simple fermentation semblable à ce grand nombre de liqueurs très enivrantes que j'ai trouvées dans l'Amérique du Sud, surtout parmi les Indiens de l'Orénoque et du Cassiquiare, et plus récemment dans le nord de l'Asie? Il n'y a que Pigafetta qui, dans la relation de Magellan, indique très précisément la distillation; il dit : Les habitans de Pulaoan ont *vino di riso distillato*, *vino fatto lambicco e chiaro come acqua*. (RAMUSIO, t. I, pag. 363 a.) Marco Polo, qui parle souvent d'un vin délicieux « fait de riz et d'épices, » ne lui donne jamais un nom particulier, et paraît bien éloigné de regarder l'arac comme une liqueur distillée. Du Halde l'appelle même « une bière chinoise » (t. II, pag. 307); et quoique le verbe arabe *araki*, *suer*, duquel dérivent, en persan, *arac kerden*, et en turc, *raki*, caractériserait la liqueur du riz (*arac*) comme un produit d'une distillation lente (par gouttelettes), il paraît pourtant que, par l'analogie des propriétés enivrantes, on confond en Asie les boissons alcoolisées obtenues par l'alambic ou par une simple fermentation vineuse interrompue. C'est ainsi que le mot *koumys*, qui ne devrait être appli-

qué qu'au lait de jument fermenté non distillé, est quelquefois aussi appliqué au lait soumis à la distillation. Il est bien étrange que Rubruquis n'ait jamais vu cette dernière opération parmi les peuples de race mongole ou chinoise, tandis qu'Aboul Ghazi, en décrivant le grand festin donné en 1251 par Manggou, nomme tout exprès « le *koumys* clair comme l'eau-de-vie de céréales et distillé deux fois. » Il décrit avec une exactitude scrupuleuse la fabrication du *koumys* obtenu en battant du lait de jument et en mêlant ainsi la crême ou partie caséeuse au sérum ; il raconte combien de fois ses interprètes et même le kakhan Manggou et le célèbre Batou Khan, qu'il appelle le duc Baatou, étaient « ivres morts en buvant du *koumys*. » On peut croire qu'il n'aurait pas manqué de distinguer le lait alcoolisé par l'effet de la fermentation vineuse de la liqueur distillée, s'il avait eu occasion d'observer le procédé chimique de la distillation. Tout en désignant sous le nom de koumys (cosmos) noir, ou caracosmos, « la boisson des grands seigneurs » (*the drinke of great Lords*), Rubruquis ajoute que c'est encore du lait de jument battu et fait de la même manière que le *cosmos* ordinaire (PURCHAS, t. III, p. 5, 27, 28), que Marco Polo nomme, d'après le Cod. Riccardianus, *chemisi* ou *chemus*, et (éd. de Marsden, liv. I, chap. 46, p. 208), d'après diverses leçons fautives, *kemurs*, *chemiur* ou *kimmuz*. Les

chrétiens grecs, alains et nestoriens, refusaient de boire le koumys, et s'ils avaient commis ce péché, il fallait les réconcilier avec l'Eglise. J'ai eu occasion, à mon retour de la Mer Caspienne, au mois d'octobre 1829, d'assister à la distillation du lait de jument dans la steppe des Kalmouks, entre le Wolga et l'Iayk. Parmi ce groupe de peuples nomades, la boisson enivrante qui a éprouvé la simple fermentation vineuse après avoir été fortement battue, porte exclusivement les noms de *kumiz* ou *koumys* et de *tchighan*. Si ce dernier mot dérivait du persan *tchikanden*, tomber goutte par goutte, il serait mieux appliqué à une liqueur distillée. Le koumys ou tchighan, une fois passé à l'alambic, s'appelle *araka;* l'araka distillée de nouveau, donne une liqueur spiritueuse encore plus forte désignée sous le nom d'*arza*. Quelques expériences chimiques de M. Vogel (*Schweigger*, *Journ.* 1817, vol. XX, p. 428) ont prouvé, en confirmant l'ancien travail d'Oseretskosvky, que même le lait de vache est susceptible de la fermentation vineuse. Il reste un travail important à faire sur cet objet, dont les chimistes d'Europe se sont encore peu occupés, niant même long-temps la possibilité de la fermentation spiritueuse dans un liquide qui ne paraît pas renfermer de principe sucré. M. Persoz, par des expériences ingénieuses chimiques et optiques à la fois, a fait voir récemment comment l'action des acides

sulfurique, citrique et acétique donnent au sucre de lait la propriété de fermenter et de fournir de l'alcool en abondance. On a lieu d'être surpris de la sagacité de ces peuples nomades, qui, dans l'absence de plantes céréales et bulbeuses, riches en amidon, ou de fruits à jus sucré, au milieu de l'aridité des steppes de l'Asie, ont trouvé, par la distillation de liquides animaux sécrétés par les mamelles des jumens, de quoi satisfaire leur passion pour les liqueurs enivrantes. Pallas, dans son Voyage d'Orenbourg à Iaizkoi Gorodok (édit. allem. de 1776, vol. I, p. 243, 246, 325), observe que les Kalmouks donnent à de petits fromages ronds faits du résidu très aigre du *koumys* distillé le nom de *thorossoun:* ce mot est presque identique avec celui de *tarassum*, qui signifie, chez John Bell, vin de riz, et que Rubruquis a défiguré (italianisé) en *terracina*. Il est probable que ce dernier a suivi la prononciation de quelques négocians de Pise ou de Gênes, qui fréquentaient alors les bords de la Mer Caspienne. L'ignorance des langues mongole et turc-kirghise a fait confondre souvent aux voyageurs modernes et à ceux du moyen-âge des boissons alcooliques de différentes préparations, comme produits de la distillation. D'après les savantes recherches de M. Klaproth, le *Grand Miroir de la langue mongole*, publié en 1708 par ordre de l'empereur Khanghi, donne, dans le chapitre *sur le*

vin et le thé, les renseignemens suivans : « L'usage de l'eau-de-vie de lait de jument est beaucoup moins commun chez les Mongols que chez les Kalmouks ; les Kalkas préparent même assez rarement cette boisson, ayant plus de bœufs et de moutons que de chevaux. Dans sa véritable signification mongole, *tarasoun* est l'espèce de liqueur qu'on prépare avec du millet rouge ou d'autres grains cuits et fermentés au moyen d'un levain. Il y a un grand nombre de tarasoun (*noure* en mandchou, et *thsieou* en chinois). En distillant le grain fermenté, on obtient l'*ariki*, dont le goût est âpre et la couleur blanche. Les Mandchoux préparent un ariki mousseux. » « Le mot *kumiz*, ajoute M. Klaproth, est d'origine turque, et signifie boisson préparée avec du lait aigri de cavale. » C'est l'équivalent du mot *guunè tchighan* des Kalmouks. Chez ce dernier peuple, le lait fraisé s'appelle *ussoun* (en mongol *su*) ; le lait de vache aigri, *airak;* la première eau-de-vie obtenue par la distillation du lait, *arki;* la seconde, *dang;* la troisième, *arza* (en mongol, *ardjan*) ; la quatrième, *khortsâ;* la cinquième *chingtsâ ;* la sixième, *dingtsâ*. Tel est le goût des liqueurs fortes, qu'on soumet le lait jusqu'à six distillations successives. Le mot *ariki* (corrompu par les Mandchoux en *arki*) a sans doute une même origine avec arak, eau-de-vie de riz des Asiatiques méridionaux. Je suis entré dans ces développemens

minutieux, parce que l'opinion d'après laquelle la préparation du lait de jument distillé est de la plus haute antiquité parmi les peuples nomades, se trouve très répandue en Europe, et parce que l'origine de la distillation, attribuée tantôt aux Arabes, tantôt (et peut-être avec plus de justesse) aux Hindoux et aux Chinois, est d'un vif intérêt pour ceux qui cherchent les premières traces de nos procédés chimiques, soit dans le sud-est de l'Asie, soit, dès le temps d'Adrien, parmi le mélange de Grecs et d'Orientaux qui affluaient à Alexandrie. La véritable chimie ne commence qu'au moment où l'homme sait se procurer des acides minéraux, instrumens puissans de la décomposition d'agrégation des molécules. Or, ces acides, l'homme ne les obtient tous que par la distillation, si l'on en excepte l'acide sulfurique, que, sept cents ans avant Basile Valentin, Bénédictin d'Erfurth, le chimiste arabe Geber (Djeber, proprement Abou Moussah Djafar) retirait aussi par distillation du sulfate de fer, mais que, par un procédé assez compliqué, en mêlant du soufre et du nitrate de potasse, on peut obtenir par simple combustion. Les grands poèmes épiques de l'Inde parlent souvent de liqueurs enivrantes; mais la langue poétique n'a guère permis aux auteurs indiens de nous expliquer la préparation de ces liqueurs alcoolisées. L'ouvrage sur les arts et métiers qui existe en langue sanscrite, le

Silpi-sastra (*livre des artisans*), qui a été traduit en tamoul et en telingou, et qui est souvent consulté par les médecins indigènes (*vaidyas*, proprement les *savans*) qui préparent des drogues, mériterait d'être examiné avec soin. Il serait surtout important de déterminer l'âge de ce livre. (AINSLIE, *Mat. med. of Hindoostan*, Madras, 1813, p. 63, 65, 291.) M. Bopp doute même de l'application classique d'un mot sanscrit très ancien, *syandaka* (faire couler goutte à goutte), à l'art du *distillateur*, application proposée par Forster dans son Dictionnaire anglo-bengali. Le savant orientaliste, M. Rosen, que j'ai consulté à ce sujet, m'écrit après avoir examiné le *rig veda* et les hymnes qui accompagnaient les sacrifices : « Je ne trouve absolument rien dans la poésie sanscrite qui conduise à prouver l'usage de la distillation. La boisson ou liqueur sacrée, le *soma*, est le suc exprimé de l'Asclepias acida, d'après Colebrooke et Wilson; de cet Asclepias et du Sarcostema viminalis, d'après le *Dictionary sanscrit, bengali and english* de Haughton. Il paraît que le suc était obtenu en pilant la plante dans un mortier de bois; on le clarifiait en le passant par un tamis (*pavitra*). On vante la douceur du *soma*, qui est due peut-être à un mélange de miel : il produit, soit de l'enivrement, soit seulement de la gaîté; car les scolies ne veulent donner que ce sens au *mada*, effet de la boisson sacrée. »

L'*atargoul* (huile de rose) a pu être obtenu sans distillation, et un ouvrage persan, traduit par M. Langlès, place même la préparation de ce liquide précieux par le moyen de la distillation dans une époque tout-à-fait moderne. Ni Galien, ni Dioscoride (*Mat. med.* II, 75-81), qui traite longuement du lait et du fromage de jugement (ἱππάκη) chez les Scythes, ne connaissent encore le lait distillé. Cependant les plus anciennes traces de la distillation, de ce procédé si indispensable à la chimie, remontent, chez les Grecs, pour le moins jusqu'aux temps de Dioscoride; et quoique les Arabes aient perfectionné, à n'en pas douter, tous les appareils chimiques, il n'est pas exact de dire, comme on le fait de nos jours, que le nom de l'*alambic* seul prouve que la distillation est une invention arabe.

Trois siècles avant le sophiste et alchimiste chrétien Synésius et son Commentaire[1] sur le Pseudo-Démocrite, Dioscoride d'Anazarbe (V, 110, p. 367 Saracen.) décrit la décomposition du cinnabre (*miltos*, Plin.) et de l'*ammion* (minium, Plin.)

[1] C'est le dialogue dans lequel un prêtre de Sérapis traite des choses mystiques et physiques. Dans *l'Histoire de la Chine* de Gmelin (en allem. tom. I, p. 20, 29), on attribue par erreur à l'adepte Synésius, qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe cyrénéen de ce nom, la première notion de la distillation.

par la distillation, comme une chose très connue. Le passage où Pline (XXX, 8) parle de la même opération est, pour ainsi dire, une traduction littérale de Dioscoride; et quoique ce dernier ne soit jamais cité dans Pline, ce qui est très remarquable, la seule comparaison des passages grec et latin suffirait pour prouver le larcin [1]. La cucurbite était la *ferrea concha;* le chapiteau était l'*ambix* ou *calix*, adapté à la *concha* par un lut d'argile. Or, il ne

[1] « *Ex Dioscoride* : Fit argentum vivum e minio quod et ipsum abusive cinnabaris dicitur. Imposita siquidem patinæ fictili concha ferrea cinabarim continente, *ambicem* circumadaptant (περικαθάπτουσιν) quem undique luto superillinunt deindeque carbonibus succendunt. Tum quæ *ambici* adhærescit fuligo (αἰθάλη), derasa refrigerataque in argentum vivum coit. *Ex Plinio* : Fit (hydrargyrum) duobus modis : æreis mortariis pistillisque trito minio ex aceto aut patinis fictilibus impositum ferrea concha calice coopertum, argilla superillita; dein sub patinis accensum follibus continuo igni atque ita calicis sudore deterso, qui fit argenti colore et aquæ liquore. » Dans d'autres passages de Dioscoride et de Pline, le sulfure de mercure et les oxides rouges de plomb et de fer (miltos de Sinope) sont étrangement confondus. Les minérais étaient transportés de la Bétique à Rome pour y être traités dans de grands établissemens publics. (Plin. XXXIII, 7; Vitruv. VII, 9.)

faut pas oublier que l'*ambix* désignait un vase dont l'ouverture était rétrécie ou alongée. (ATHEN. DEIPNOS. XI, 60, pag. 480 Cas.) « Argivi vero calices, dit Athénée[1] dans le *Banquet des Sophistes*, videntur etiam figura differre ab Atticis; labiis enim erant in acutum coeuntibus, ut Simonides ait : αὕτη δὲ φοξίχειλος, id est *superne in acutum coiens* quales sunt qui ambices vocantur. » La comparaison qu'Hésychius établit avec ὑστέρα paraît, malgré les doutes d'Isaac Vossius, faire allusion à cette même forme rétrécie et appendiculaire qui rendait l'ambix apte à un appareil distillatoire[2]. Ce qui me paraît le plus digne de remarque, c'est qu'Alexandre d'Aphrodisie, auteur du troisième siècle, vivant sous Septime-Sévère et Caracalla, décrit dans son commentaire des *Météorologiques* d'Aristote, d'une manière très satisfai-

[1] Le mot ἄμβικος se trouve une seconde fois dans Athénée (IV, 36, p. 152 Cas.), à l'occasion d'un extrait de Posidonius, qui traite des festins des Celtes. Dans cet extrait, ἄμβικος est pris, comme dans l'*Etymologicum magnum*, dans le sens de κάδος, d'un grand vase ou seau contenant le liquide qu'on versait dans les coupes. (Comparez *Posidonii Rodhii Reliquiæ*, ed. Bake, p. 136.)

[2] M. Letronne (*Observ. sur les noms des vases grecs*, 1834, p. 26) définit même ἄμβυξ (ou ἄμβιξ) par « vase dont les anciens se servaient pour la distillation. »

sante, la distillation de l'eau de mer pour en tirer de l'eau potable; il en parle comme d'une méthode qu'on avait coutume d'employer : « Per hunc quidem modum, dit-il [1], maris aquam potabilem nonnulli reddunt : lebetes enim hujusmodi aqua plenos multo igni imponentes et vaporem in operculis superimpositis colligentes et recipientes in aquam permutato utuntur potu. » Cette opération devait remplacer celle que l'on avait employée plus anciennement en laissant pénétrer l'eau salée à travers les parois d'un vase de cire que l'on plongeait dans la mer (*Arist. Met.* I, 3, p. 343 Cas.; *Hist. Anim.* VIII, 2, p. 590; ÆLIAN. IX, 64; PLIN. XXXI, 37; *Niceph. Blemm. Epit. phys.* c. 17), ou, selon Olympiodore, en recevant les vapeurs qui s'élèvent au-dessus de la surface d'une portion d'eau de mer bouillante dans des éponges suspendues au-dessus de la chaudière du navire.

[1] *Joannis* (Philoponi) *Grammatici in libr. de gener. et inter. et Alexandri Aphrod. in Meteor. Comm.* Venet. 1527, p. 97, b. (Sur les trois commentateurs d'Aristote qui portaient le nom d'Alexandre, voyez *Arist. Met.* ed. J. L. Ideler, 1834, t. I, p. XVII et 185.) Le passage de la distillation de l'eau de mer manque, selon l'observation de M. Ideler, dans la traduction qu'Alexandre Piccolomini a donnée en 1548 du Commentaire d'Alexandre d'Aphrodisie, et qui diffère en général beaucoup de la traduction de Camotius (1556).

Alexandre d'Aphrodisie ne désigne pas le chapiteau par le mot *ambix*, mais simplement par celui de πῶμα, couvercle; et je retrouve ce terme dans un passage assez obsur de Dioscoride (II, 81, p. 107 Saracen.), où il est question d'une espèce d'appareil distillatoire et d'une préparation de beurre incandescent employée dans les ophthalmies. Il est probable que dans ces premiers appareils le vase servant de chapiteau s'appliquait perpendiculairement au-dessus de la cucurbite en forme de couvercle, comme dans l'appareil dans lequel on sépare encore aujourd'hui le mercure d'un amalgame d'argent. Peu à peu l'ambix aura été incliné et alongé par le col du vase. Le mot *alambic*, formé d'*ambix* et de l'article arabe, prouve que les Arabes avaient puisé leurs notions de distillation dans la *Matière médicale* de Dioscoride; et cette étymologie, déja indiquée par Reinésius et Casaubon [1], est moins douteuse que celle d'*alchimie* et d'*almanach* [2].

[1] Schweighäuser, *Animad. in Athen. Deipn.* t. VI, p. 164.

[2] Long-temps avant l'arrivée des Arabes en Égypte, et même long-temps avant que ce peuple eût commencé à cultiver les sciences, on remarque parmi les auteurs grecs les mots *alchimie* et *almanach*. Dans le premier, il est tout simple de supposer que les copistes ont ajouté l'article arabe au mot *chimia*, formé par

J'ai fait mention, dans le texte auquel se rapportent ces éclaircissemens, de quelques notions

itacisme de χημία ou χημεία : mais cette explication ne saurait convenir à *almanach* qui ne se trouve dans aucun auteur arabe. Julius Firmicus Maternus, écrivain du règne de Constantin (*Astron.* III, 15, p. 81 Pruckn.), place, dans ses aperçus astrologiques, *scientiam alchymiæ* après *astronomiam*, et *divinum cultum* parmi les *maisons* planétaires; mais Vossius observe, dans l'*Etymologicon linguæ latinæ*, que les manuscrits de Firmicus n'ont que *scientiam chymiæ*. N'oublions pas cependant que chez les auteurs *infimæ Græcitatis* (*Salm.* Ex. Plin. 1629, p. 1097), on trouve, au lieu d'ἀλχημεία, toujours ἀρχημεία, et que cette forme s'est long-temps conservée dans le moyen-âge. En français, on écrivait jadis *arquemie* (Steph. Thes.). Cælius Rhodiginus a voulu voir dans la syllabe *ar* une contraction d'ἀργύρου. Doit-on attribuer cette forme à la fréquente permutation des lettres *l* et *r*, ou les Arabes ont-ils *arabisé* un mot qu'ils ont trouvé tout fait en Egypte? Ces mêmes doutes se présentent pour *almanach*. « L'origine arabe de ce mot, dit M. Ideler dans son excellent Traité de Chronologie (*Lehrb. der Chron.* 1831, p. 38), paraît bien douteuse, parce qu'un fragment de Porphyrius (*Eusebii Præpar. ev.* III, 4) nous apprend que, dès le troisième siècle de notre ère, *almanach* indiquait une table astrologique. » Ces tables ou éphémérides (Eusèbe les nomme ἀλμεναχά) datent sans doute de la première civilisation des Egyptiens, et

ethnographiques et géographiques de Rubruquis sur la race des peuples goths et sur la position du

il serait bien extraordinaire qu'elles n'eussent pas porté un nom indigène. Quant au mot *chimie*, dont on a essayé tant d'absurdes étymologies (*Boch. Phal.* p. 206), il est extrêmement probable qu'il dérive du nom que les Egyptiens donnaient à leur pays. D'après un passage précieux de Plutarque (de Iside et Osir. c. 33), ils l'appelaient *Chemia* (Χημία), « à cause de son terreau *noir* (μελάγγειος), et le *noir* de l'œil étant désigné par le même mot. » *Cham* signifie encore noir en kopte, comme *chun* en hébreu. Les anciens noms de l'Egypte, cités dans les poésies sacrées des Hébreux, sont *Chemi*, *Cham* ou *Chami*. L'inscription de Rosette a *Chmi*. L'Egypte, consacrée à Hermès, prenait aussi le nom d'*Hermochymios*, ou terre noire d'Hermès. (Champ. *Égypte sous les Phaarons*, t. I, p. 110; Reuvens, *Troisième lettre à M. Letronne sur les Papyrus bilingues*, 1830, p. 69; Scholz, *Bibl. Arch.* 1834, p. 65.) La science mystérieuse qui traite de la décomposition et de la transformation des corps prenait le nom du pays où elle avait été cultivée avec le plus d'ardeur : c'était donc la *science de Chemi* ou du *pays noir*, la *science de l'Egypte*. La plus ancienne trace du mot chimie, comme doctrine et art, se trouve dans le décret de l'empereur Dioclétien contre « les anciennes écritures (livres) des Egyptiens qui traitaient de la *chimie de l'or et de l'argent* (περὶ χημίας ἀργύρου καὶ χρυσοῦ). » Ce décret n'est pas conservé dans le *Digeste*

Cathay, relativement à l'océan oriental. Ces notions sont très importantes à cause de l'époque à la-

comme celui que le même empereur lança contre les mathématiciens, les astrologues et les malfaiteurs mystiques : nous le trouvons dans les Extraits de la Chronique de Jean d'Antioche, écrivain du septième siècle, qu'il ne faut pas confondre avec Jean Malalas. (Excerpta ex collect. Const. Aug. Porphyrogen. p. 834, ed. Henr. Val.) Le même passage est répété dans Suidas, voc. Διοκλ. Il y est dit que Dioclétien espérait appauvrir l'Egypte en empêchant « cette chimie de l'or et de l'argent par laquelle les habitans augmentaient leur opulence et pouvaient faire opposition aux Romains. » La terre noire de l'Egypte a été personnifiée dans Cham ou Ham : de là les anciennes étymologies de la chimie comme science inventée par Cham. (PHAL. p. 207.) Un siècle après Dioclétien, le mot de chimie (sans addition) reparaît dans Firmicus, comme je l'ai fait observer plus haut. Aussi Suidas (voc. Δέρας) rapporte, et toujours en copiant Jean d'Antioche, une explication de la *toison d'or* qui porte le caractère de cette époque alexandrine où l'on voyait dans les mythes anciens de froides et savantes allégories. « La toison des Argonautes était un livre écrit sur une peau, et ce livre enseignait comment, par la chimie, on faisait de l'or. » Il est tout naturel que les adeptes comprissent l'expédition de Jason dans le cercle de leurs idées, et la magicienne Médée, qui connaissait les vertus des plantes, devait nécessairement être chi-

quelle ce voyageur instruit parcourut la Crimée. Après avoir longuement décrit les apprêts qu'il fit au port de Soldaya dans la Chersonnèse Taurique, pour continuer son voyage aux steppes du Wolga, Rubruquis continue ainsi : « Il y a des promontoires très élevés depuis Kersova (Khorsoun, l'ancien Kherson sur la côte occidentale de la Chersonnèse) jusqu'à l'embouchure du Tanaïs (Don) : au sud de Kersova, entre ce port et Soldaya, qui est l'entrepôt du commerce des fourrures, il y a quarante châteaux-forts, et presque dans chaque châ-

miste. La forme χυμεία, que quelques savans ont voulu substituer à χημεία, χημία et χημευτική (de Zosime de Panopolis), comme faisant allusion au suc des plantes, ne se trouve que par une erreur de copiste dans Suidas, qui a trois fois très correctement (vol. III, p. 369) χημεία. L'alchimie a commencé par les métaux et leurs oxides, et non par des sucs végétaux. Dans les bonnes éditions des Lettres de Sénèque, on a fait disparaître (ep. 56) le mot *exclamationes distillarium* que lisait Cœlius Rhodiginus. Ces *distillateurs* ont fait place aux pâtissiers ou confiseurs, *crustularii* ; de sorte que Sénèque ne fournit aucun témoignage pour le procédé de la distillation. D'ailleurs les anciens étaient si éloignés de l'idée de produire des liqueurs spiritueuses par distillation, qu'Aristote (Met. II, 3. p. 358 Bekk.) admettait même que ce qui s'évaporait du vin était de l'eau pure.

teau on parle une autre langue. Il y a parmi ces peuples beaucoup de Goths qui parlent hollandais (bas-allemand). » Le manuscrit anglais de Cambridge dit : *Gothes who spake the Dutch tongue* (PURCHAS, t. III, chap. 1, p. 3); mais Roger Bacon traduit: *Loquuntur teutonicum.* Cette diversité de langues, ce reste de peuple de race germanique, observés dans la Crimée au treizième siècle, sont des phénomènes bien remarquables. Nous savons, par les voyages du Vénitien Josafa Barbaro (1436) et du Flamand Augier Ghislin de Busbecq (1555), que même trois siècles après Rubruquis la langue des Goths s'était encore conservée parmi la faible population germanique de la Tauride. Josafa Barbaro, en décrivant le sejour de seize ans qu'il fit à Tana (Azow) et dans les pays limitrophes, rapporte « que les Goths, les Alains ou As et les Gothalains (mélange des deux races) habitent la contrée entre Capha (Caffa) et l'Erdil (Wolga); et que les Goths parlaient une langue « que son domestique allemand comprenait avec la même facilité qu'un Florentin comprendrait le dialecte d'un habitant de Furlo. » (RAM. t. II, p. 92, b, et 98, a.) Avant le commencement de notre ère, les Goths étaient déja établis entre le Borysthène et le Tanaïs. Dans la grande migration des peuples dont la première impulsion fut donnée par les Hioungnou qui fondirent (165 ans avant J.-C.) sur les Yuetchi et sur

la race blonde indo-germanique des Ousun (KLAPROTH, *Tabl. hist.* p. 132, 163), la Crimée a reçu successivement : au deuxième siècle, les Alains (Massagètes d'Ammien) qui appartenaient à la même souche que les Goths, et dont quelques restes se trouvent encore sous le nom d'Ossètes parmi les peuples montagnards du Caucase ; à la fin du quatrième siècle, les Huns (Khounni) ; dans le sixième, les Avares ; dans les septième et huitième, les Bulgares et les Khazars ; dans le dixième, les Petchenègues, célèbres par leurs guerres avec les Russes ; dans le douzième, les Comans ou Ouzès dont Rubruquis raconte la cruelle destruction par l'invasion des Tatars (Mongols) lorsque la Crimée fut réunie au vaste empire du Kaptchak. (PURCHAS, t. III, p. 2 et 3.) En réfléchissant sur la filiation des peuples et des langues, nous distinguons dans ce grand mouvement de l'est à l'ouest trois races : l'indo-germanique (les Goths, parmi lesquels les Tetraxites, sur la rive gauche du Tanaïs, demandèrent un évêque, en 547, à l'empereur Justinien, et les Alains), l'ouralienne ou *finnoise* (Huns, Avares, Bulgares et Khazars), et la race des Turcs (Petchenègues et Comans). Il est assez curieux de voir qu'un moine brabançon ait trouvé à qui parler allemand parmi des Goths originaires de la Chersonnèse Taurique, et français dans l'Asie centrale, à Caracorum (Karakhorin), « où se trouvait alors

à la cour du Kakhan une dame de Lorraine et un orfèvre parisien, frère de M. Boucher, demeurant près du Grand-Pont sur la Seine. » (PURCHAS, t. III, p. 28, chap. 31.)

C'est au voyage de Rubruquis aussi qu'est dû un autre témoignage confirmé par toutes les recherches modernes, celui d'une parenté de race des Hongrois, des Bachkirs (Bashkir) et des Huns, appartenant à la grande famille des peuples finnois. « Après le fleuve Ettilia (le Wolga) nous arrivâmes à une autre grande rivière, le Jagag (Iaïk ou Oural), qui vient du nord du pays des Pascatir, et tombe dans un certain lac (mer d'Ettilia) dont le circuit est de quatre mois de voyage, et que forment ces rivières, de même que d'autres qui descendent des montagnes de la Perse. Le langage des Pascatir, peuple de pâtres n'ayant ni ville ni bourgade, est le même que celui des Hongrois. Du côté de l'est est la grande Bulgarie. C'est de ce pays des Pascatir que sont sortis jadis les Huns *qui, dans la suite, furent nommés Hongrois*. Les Slaves parlent la langue des Vandales. Les Iougours sont de taille moyenne comme nos Français. C'est parmi eux que se trouve la véritable racine de la langue des Turcs et des Comans. Les Tebet (Tibétains) sont de petits hommes, bruns comme les Espagnols. » (PURCHAS, t. III, p. 12, 19, 23.) Les Pascatir de Rubruquis, ou Bachkir, donnent encore aujourd'hui

leur nom à l'Oural méridional. C'est un peuple parlant un dialecte turc, quoique finnois d'origine : il est refoulé dans les montagnes, mais il campe pendant tout l'été dans les vallées où il vit sous des tentes de feutre, et conserve les habitudes des steppes, quoique dans une position entièrement différente. Un savant illustre, M. Frœhn, a prouvé que les Bachghird (Bachkurd) dont Ebn Fozlan fait mention, en 922, dans le récit de son ambassade auprès du roi des Bulgares (Klapr. p. 247, 275), sont ces mêmes Bachkirs que, dans mon voyage de Slatoust à Kischtim, j'ai vu s'étendre au nord vers Ekatherinbourg. Leurs établissemens sont limités par la petite rivière de Sinara, qui se jette dans l'Iset, sur le revers asiatique de la chaîne de l'Oural. Quant à ces Ighour (Iougour), chez lesquels Rubruquis croit trouver le vieux langage turc, ce sont des Ouïgour, car ils se trouvaient placés sur les limites du Cathay près du Tangout et de la ville manufacturière du Caïla (Calacia de Marco Polo); par conséquent, quelque incertain que soit géographiquement tout ce qui tient aux pays d'Organon et d'Egrigaya, ces Ighour sont très éloignés vers le sud-est de ces Ougor (Ogor, Hunogours) de la grande Hongrie ou Hunnie, peuples ouraliens ou finnois, dont notre voyageur fait mention au commencement de son itinéraire. (Marco Polo, trad. par Marsden,

p. 16 et 284; ABEL-RÉMUSAT, *Rech.*, p. 329.)

On a souvent cité le passage dans lequel Rubruquis caractérise d'une manière si expressive l'écriture chinoise (*faciunt in una figura plures literas comprehendentes unam dictionem, etc.* ROG. BAC. *Opus maj.* p. 234); mais il y a une autre observation du moine voyageur qui n'est pas d'un moindre intérêt linguistique, et qui a échappé à la sagacité de M. Abel-Rémusat, uniquement occupé de l'origine syriaque de l'alphabet ouïgour. (*Rech. sur les langues tart.* p. 46, 255.) Rubruquis distingue avec beaucoup de précision la direction des écritures indo-tibétaine et tangoute. « *Thebeth*, dit-il, *scribunt sicut nos* (donc de la gauche vers la droite, comme en sanscrit, en arménien, dans les cinq alphabets cunéïformes, en géorgien et en éthiopien) *et habent figuras similes (?) nostris. Tangut scribunt a dextra in sinistram, sicut Arabes, sed multiplicant lineas adscendendo.* » (*Op. maj.* p. 235.) Le manuscrit anglais ajoute : « Les Iougours écrivent de même, comme les Arabes, mais du haut en bas perpendiculairement. » (PURCHAS, t. III, ch. 36, p. 34.) Voilà indiqué pour les Tibétains l'écriture analogue au sanscrit, de gauche à droite, et pour les habitans du Tangout, une de ces anciennes écritures syro-tartares, dirigée comme toute écriture sémitique, de droite à gauche, et en même temps de bas en haut. Une race tibétaine,

les Tanghiang, avait fondé, dès le dixième siècle, le royaume de Hia ou Tangout au sud-est de Khamil (Hami), envahissant une partie du nord-ouest de la Chine. Ce royaume n'a fini qu'en 1227, et cette époque, si rapprochée du voyage de Rubruquis, assigne, dans son récit, un sens très positif à la dénomination souvent un peu vague du Tangout[1]. Une partie des Tangoutains, devenus Bouddhistes dès le onzième siècle, avait adopté l'idiome chinois (KLAPR. p. XXIV, et *Tabl.* 12; ABEL-RÉMUSAT, *Rech. sur les langues tartares*, t. I, p. 381). Quant au Cathay, Rubruquis le dit bordé par l'Océan, et il donne le premier, sans ajouter le nom de la ville, une notion des merveilles de Quinsay (aujourd'hui Hangtcheoufou). « Les murs y sont d'argent et les tours d'or massif. » Cela lui paraît « assez croyable ; » mais il marque quelques légers doutes sur l'existence d'une province située

[1] Ce nom devrait être restreint à la contrée habitée aujourd'hui par les *Mongols du Khoukhounoor*, à l'ouest du pays des Ordos ou Hothao, entre la grande sinuosité du fleuve Jaune (Houangho) et Khamil (Hami), entre les deux chaînes du Kuenlun et du Thianchan. Sur les véritables limites du Tangout (proprement *Tangkout* ou Sihia), voyez KLAPROTH, *Description de la Chine sous la dynastie mongole*, 1833, p. 42-46.

au-delà du Cathay, et dans laquelle « hommes et femmes restent au même âge dès qu'ils en ont passé la frontière. » (PURCHAS, t. III, p. 23 et 34, chap. 28 et 36.)

NOTE D. (Voyez t. I, p. 79.)

ALFRAGAN. — VALEUR DES DEGRÉS TERRESTRES.

Alfragan (Mohammed-Al-Fergani) s'arrête dans son livre *Chronologica et astronomica elementa* (*ex recensione Christmanni, prof. Hildeburgensis*, 1590) cap. X, à 56 $\frac{2}{3}$ milles par degré, évaluation que Christophe Colomb nomme « très conforme à sa propre expérience dans sa navigation du golfe de Guinée, » probablement parce qu'il savait d'avance ce qu'il devait trouver. Les astronomes d'Almamoun, après avoir mesuré plusieurs degrés terrestres dans la plaine entre Racca et Tadmor, déclarèrent leur résultat définitif « conforme aux mesures adoptées par Ptolémée, » sans doute pour plaire au khalife, grand admirateur de l'illustre auteur de l'Almageste. Or, les différentes opérations exécutées d'après les ordres d'Almamoun donnèrent par degré 56, 56 $\frac{1}{4}$, 56 $\frac{2}{3}$ et 57 milles (*mil*) composés chacun de 4000 *coudées noires*, et pour résultat moyen du degré, selon l'expression des astronomes arabes, « 500 stades du périmètre

de la terre, tel que l'avait évalué Ptolémée. » (Ebn Iounis, dans les *Notices des manuscrits du Roi*, t. VII, p. 96; Delambre, *Hist. de l'astronomie du moyen-âge*, p. 2, 66, 78 et 97.) Abulfeda affirme qu'une parasange de 30 stades [1] équivaut à 3 milles des astronomes d'Almamoun. C'est la parasange d'Hérodote (II, 6) et de Xénophon, non de Strabon (XI, p. 518 Cas.) qui dit « que la parasange persique est évaluée, par quelques auteurs, à 60 stades, par d'autres à 40, ou même seulement à 30 stades. » En adoptant pour résultat moyen des quatre données partielles, non les 56 $\frac{2}{3}$ d'Alfragan et de Colomb, mais plus exactement 56,48 milles, on aurait pour le degré 564,8 stades, et pour la circonférence du globe d'après Abulfeda 203328 stades, ce qui est assez loin des 180000 stades de Posidonius et de Ptolémée, et plus près (si effectivement il est question du périmètre équatorial) de la mesure d'Eratosthène. Les anciens, à commencer par Aristote qui se fondait peut-être sur Anaximandre (Ideler, *Längenmaasse der Alten*, p. 5), offraient des périmètres de 400, 300, 250, 240 et 180 myriades, et l'on sait que la comparaison de ces prétendues mesures conduit, par une

[1] La supposition de 500 stades par degré à 56,48 milles ne donnerait au mille de 4000 coudées noires que 26 $\frac{1}{2}$ stades.

mer semée d'écueils, à la grave discussion sur l'unité ou la valeur variable [1] des modules. Christophe Colomb, comme le prouve la biographie rédigée par son fils (*Vida*, cap. 4 et 6), ne se doutait pas de ces incertitudes des modules. Il confondait le mille italien dont il se servait de préférence [2], avec le mille d'Alfragan et une terre de 360 fois 56 milles lui paraissait bien petite, favorisant par cette petitesse même l'exécution de ses projets. *El mundo es poco,* c'est peu de chose que le monde, dit l'amiral dans la lettre adressée à la Reine, datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503; mais ce dédain ne se portait que sur les dimensions de notre planète, dont les richesses métalliques reçoivent, dans la même lettre, un tribut de religieuse admiration [3]. Si l'on n'admet pas les grandes différences des modules proposées par M. Gossellin, et que l'on réduise les périmètres équatoriaux simple-

[1] Cette valeur variable a été vivement contestée, en Allemagne, par MM. Mannert, Uckert et Ideler.

[2] De quatre dans une legua castellana, puisque, selon Gomara (*Hist. de las Indias*, fol. 6), un degré a 70 milles ou 17 ½ leguas. D'anciens milles romains il y avait 75 au degré. (Uckert, t. I, Abth. 2, p. 75.)

[3] Je fais allusion aux mots que j'ai cités ailleurs: *Con el oro quien lo tiene, llega a que hecha las animas al paraiso.*

ment par 95 toises = 1 stade olympique (le pied olympique étant de 136,877 lignes de l'ancien pied de roi), on trouve que la mesure de Posidonius, suivie par Ptolémée, péchait de 3,423,000 toises par défaut, quand celle d'Ératosthène, suivie par Strabon, péchait presque de la même quantité (3,416,000 toises) par excès. Le résultat d'Albufeda ou plutôt de la mesure d'Almamoun, en le fixant à 203,328 stades n'est trop petit que de 1,207,000 toises, si l'on suppose le degré équatorial d'après les mesures modernes de 57009,'7. Il est bien digne de remarque que Strabon (lib. II, p. 151 Alm. p. 95 Cas.) dit de Posidonius [1] ce que Colomb affirme d'Alfragan, « que c'est son évaluation qui rend la terre le plus petite. » Ce passage ne prouve pas contre la multiplicité des modules; il prouve uniquement que Strabon ne l'admettait et ne la soupçonnait pas. Je trouve d'ailleurs les premières traces de l'opinion de Delisle, de Fréret et de Gossellin, dans un mémoire que Mossen Jaime Ferrer présenta, en 1495, à Christophe Colomb sur les moyens de tracer avec précision la ligne de démarcation qui devait partager le globe entre les deux nations rivales. Après avoir parlé longuement des 180,000 stades de Ptolémée et des 252,000 stades de Stra-

[1] *Posidonii Rhodii Reliquiæ, collegit Joannes Bake,* 1810, p. 91.

bon comme valeurs de la circonférence de la terre, le bijoutier-cosmographe ajoute : « D'ailleurs tous ces nombres si différens de Ptolémée, Strabon, Alfragan, Macrobe, Théodose et Euristhènes (probablement Ératosthène), sont au fond la même chose (*in essencia todos accuden a un fin*) ; car Ptolémée faisant les stades plus grands, ses 180,000, le long de la ligne équatoriale, sont les 252,000 stades des docteurs que je viens de nommer. » Le mémoire qui renferme cette observation sur la multiplicité des stades a été imprimé pour la première fois à Barcelone en 1545. (NAV. t. II, p. 103.) Don Jaime Ferrer n'imaginait pas que sur cette même voie d'une hypothèse un peu hasardée, on croirait découvrir un jour que sur l'immense distance du cap Sacré à Thinæ, supposée de 106° 27', les anciens ne s'étaient pas trompés de 14′ 57″ ou 164 stades, et que ce merveilleux perfectionnement de la géographie astronomique remonte à 3700 ans avant notre ère! (GOSSELLIN, dans le Strabon, trad. par du Theil, t. I, p. XXVII et LVII.) J'ai parlé plus haut de la *coudée noire* dont 4000 formaient un mille du module de la mesure d'Almamoun. Le degré avait par conséquent 225,920 coudées noires (non 200,500, comme le dit M. Laplace[1] dans son *Précis de l'histoire* de *l'Astronomie*, ouvrage d'ail-

[1] *Expos. du Syst. du Monde*, 1824, p. 342.

leurs si exact). Cette coudée introduite par ordre d'Almamoun, comme base de son système métrique, a pris le nom de *noire*, comme l'affirment les commentateurs, à cause de la coudée de l'un des esclaves nègres du khalife, qui avait l'avant-bras singulièrement long, explication aussi naïve que celle que donne Aulugelle « de la différence des stades en Grèce, » par le rapport du pied d'Hercule au pied des hommes d'une taille ordinaire. (Comparez sur les mesures arabes Gossellin, dans son Mémoire ajouté au cinquième volume de la traduction française de la Géographie de Strabon, t. V, p. 577—592; et Muñoz, *Hist. del Nuevo Mundo,* lib. II, § 15.) Le mot *milles* (*millia* ou *milliarium* des Romains) est probablement venu aux Arabes par la Syrie et par Constantinople, car de très bonne heure les Byzantins avaient adopté le *mille passuum* de l'occident (primitivement 8 stades olympiques ou 760 toises; au temps des Comnènes seulement 655 toises) sous la forme de μίλιον [1], même μήλιον, dont les Arabes ont fait leur *mîl* d'une valeur entièrement différente.

[1] Le mot μίλιον, déja employé par Polybe, se trouve souvent dans Strabon, qui l'évalue ordinairement à 8 stades. Voyez lib. VII, cap. 6, § 4, Part. II, p. 48, ed. Coray.

Note E. (Voyez t. I., p. 89.)

ÉCRITS DE CHRISTOPHE COLOMB.

Je vais consigner dans cette note la liste de tout ce qui a été découvert jusqu'ici des écrits de Christophe Colomb, en distinguant les Mémoires et Relations imprimés des manuscrits dont nous connaissons l'existence, soit en entier, soit par de simples fragmens. I. Imprimés. Le traité le plus anciennement imprimé de Christophe Colomb est sans doute la *Declaracion de la Tabla navegatoria*, réunie à un Traité du docteur Grajales : *Del uso de la carta de nevegar*. M. Navarrete observe avec raison que ce ne sont pas Morelli et Bossi qui, les premiers, ont fait connaître l'amiral comme écrivain. On trouve déja citée la *Tabla navegatoria,* dans la *Bibliotheca oriental y occidental del Licenc. Antonio Leon Pinelo* (Madrid, 1629), p. 144. C'est le même Pinelo qui a composé des topographies historiques de Lima et du Potosi, dont j'ai vu des copies manuscrites dans l'Amérique espagnole. Des différentes relations du voyage de Christophe Colomb écrites par lui, il n'en existe que

deux qui aient été imprimées pendant sa vie, savoir : *a*) la lettre au trésorier Raphael Sanchez, datée du port de Lisbonne, le 14 mars 1493, et non 1492, comme le suppose M. Morelli, l'amiral n'étant revenu du premier voyage de découvertes qu'au printemps 1493. *b*) La relation du quatrième et dernier voyage de Colomb, contenue dans la lettre adressée aux monarques, en date de la Jamaïque, le 4 juillet 1503. On a élevé des doutes sur l'époque de la lettre au trésorier Sanchez, la date écrite en chiffres romains étant très confuse dans l'original espagnol. La lettre ne serait-elle pas du 4 mars (*de este puerto de Lisbona hoy*), et à peu près du même jour que la lettre adressée à don Luis de San Angel, dont le traducteur aura confondu *pridie Nonas* avec *pridie Idus Martias?* Ces deux lettres ne peuvent être du 14 mars, car d'après le journal de l'amiral copié par Las Casas, la caravelle arriva le 4 à Lisbonne. Le 9, Colomb fut admis à l'audience du roi, qui lui dit qu'il se réjouissait d'autant plus de sa *conquista*, que tout ce qu'il avait découvert appartenait de bon droit au Portugal. Le 11, il fit sa visite à la reine au monastère de San Antonio, près de Villafranca. Après avoir couché à Llandra, il n'arriva à bord de sa caravelle que dans la nuit du 12, pour mettre à la voile le 13 mars à 8 heures du matin. Le 14, il était à la vue du cap Saint-Vincent. Il entra à la barre de Saltes le 15.

Je n'ai relevé cette erreur peu importante de date (car l'amiral aurait pu aussi écrire au trésorier dans la nuit du 12 au 13) que pour rappeler combien d'erreurs de chiffres se trouvent dans les dates des lettres de ce temps, erreurs qui proviennent en partie de l'emploi de chiffres arabes mal figurés et mêlés aux chiffres romains. La première partie de la lettre de Colomb à Luis de San Angel, ministre des finances pour la couronne d'Aragon, est datée du 15 février 1493, de l'île Canaria ; cependant nous savons par le journal de l'amiral que le 15 février il était à la vue de Santa Maria des Açores. Dans cette même lettre, les deux chiffres qui indiquent la durée du voyage à San Salvador et le retour, sont également erronés. Au lieu de 93 et 78 jours, il faut lire 71 et 48. La lettre adressée au trésorier Sanchez porte l'inscription remarquable : « Description des îles de l'Inde récemment découvertes *près du Gange* (*sobre el Ganges*). » On n'a pu trouver l'original espagnol, mais l'ami intime de Colomb, le *cura* de la Villa de los Palacios, Andrès Bernaldez, nous en a conservé des fragmens dans son Histoire manuscrite *de los Reyes Catholicos*. On remarque avec intérêt le mouvement qu'imprima à son siècle la découverte de Colomb dès son premier retour à Palos. Déja cinq jours après ce retour (le 19 mars 1493), le duc de Médina Céli écrit au *Gran Cardinal de España* (don

Pedro Gonzalez de Mendoza), de son château de Gogolludo, pour l'engager de demander à la reine Isabelle la permission d'envoyer à son profit quelques caravelles aux terres nouvelles, ayant eu le mérite d'avoir nourri, pendant deux ans dans sa maison, l'amiral, dont les offres avaient été repoussées par le duc de Médina Sidonia, et de l'avoir empêché d'aller immédiatement de Portugal en France. « Ce *Cristoval Colomo* (c'est ainsi que le nomme le duc de Médina Céli) est parti depuis huit mois pour *chercher les Indes* : il vient de retourner à Lisbonne, ayant trouvé tout ce qu'il cherchait. Je me hâte de faire parvenir cette bonne nouvelle à Son Altesse la Reine, et d'après l'espoir qu'Alonzo de Quintanilla (alors ministre des finances pour les affaires de Castille) m'avait donné d'avoir quelque part dans cette entreprise, je prie Votre Eminence (*el reverendissimo Señor Cardenal*) de m'aider à cette occasion, puisque j'ai contribué à ce *qu'une si grande chose ait été trouvée.*» Le duc de Médina Céli ignorait sans doute qu'une belle dame de Cordoue, doña Beatriz Enriquez (mère de Hernando Colomb, le littérateur) avait, dès l'année 1488, une plus grande part que lui à la prolongation du séjour de Colomb en Espagne et à la *découverte d'une si grande chose* au profit des Castillans. (Nav. t. II, *Cod. dipl.* p. 2, n. XIV; t. III, p. 598 et 601.) L'amiral n'eut sa fameuse

dez fut chargé), et *qui se trouve imprimée*, ce que nous avons souffert pendant le cours de ce (quatrième) voyage, et comment le destin se plaît à persécuter ceux qui ont quelque droit à la prospérité. » (Comparez aussi ANTONIO LEON, *Epit. de la Bibl. or. y occ.* p. 61 ; BOSSI, *Illustr.* n. 28 ; NAV. t. I, p. 296—313.) Nous voyons par cet exposé rapide, que, jusqu'à la mort de Colomb (mai 1506), il n'y avait d'imprimé qu'un récit bien imparfait du premier voyage dans la lettre à Sanchez, et le récit du quatrième voyage dans la lettre aux monarques dont je viens de faire mention et qui est devenue célèbre sous la dénomination de *Lettera rarissima*, que lui a donnée la réimpression italienne de M. Morelli, bibliothécaire à Venise. La description des trois premiers voyages de Colomb se trouve réunie au troisième voyage de Vespucci (celui qu'il termina en septembre 1502), dans le livre rare de Fracanzano di Montalboddo (*Mondo Novo e Paesi novamente retrovati da Alberico Vespuzio Florentino*), publié à Vicence en 1507, et dans une traduction latine qui parut à Milan en 1508. (CAMUS, *Mém. sur les Coll. des Voyages de Bry et Thévenot*, p. 5, 342, 347 ; NAV. t. III, p. 187.) C'est dans cette même collection de voyages de 1507 (base principale de celle de Simon Grynæus) qu'un Juif d'Avignon, Abraham Peritsol, a puisé les notions sur Christophe Colomb que l'on trouve

insérées dans sa géographie hébraïque traduite et publiée pour la première fois par le savant Thomas Hyde (*Itinera mundi, auctore Abr. Peritsol, ex codd. Bibl. Bodlei.* Oxon. 1691.) Tandis que Fracanzano di Montalboddo ne mit au jour que trois voyages de Vespuce, un ouvrage qui mérite quelque célébrité pour d'autres motifs, et dont j'aurai occasion de parler dans la troisième Section de ces recherches historiques, la Cosmographie de Martinus Hylacomylus ou Ilacomylus, imprimée en Lorraine, réunissait déja les quatre voyages du navigateur florentin, et dans le même ordre chronologique dans lequel il prétendait les avoir faits. (Ilacom. *Cosmographiæ introductio; insuper quatuor Americi Vespucii Navigationes, press. in urbe Sancti Deodati,* 1507.) Tel était le succès littéraire de Vespuce déja cinq ans avant sa mort. Le manque d'écrits de la main de Colomb et l'extrême ardeur avec laquelle les amis de Vespucci répandirent les relations de ses voyages (relations toutes composées par lui) ont sans doute contribué le plus à élever Vespuce à un rang supérieur à celui que lui aurait assigné son mérite réel. II. Manuscrits conservés en entier ou par fragmens. Pour prouver leur importance, nous rappellerons encore une fois que des notices relatives aux voyages de Colomb il n'existait d'imprimé même jusqu'à la fin du 18[e] siècle que la lettre à Sanchez (1493)

et celle qui fut adressée aux monarques en 1503. Les pièces qui étaient restées manuscrites sont : pour le premier voyage, le journal de l'amiral, dans un extrait de la main de l'évêque Bartolomé de Las Casas, conservé dans les archives du duc d'Infantado, et la lettre de l'amiral écrite en partie le 15 février de *las islas Terceras,* en partie du port de Lisbonne, le 4 mars 1493, à l'escribano de *razon de los Sres Reyes Catholicos* (don *Luis de Santangel*), lettre conservée aux archives de Simancas ; pour le second voyage rien qu'un *Mémorial* confié dans la *Villa de Isabela,* le 30 janvier 1494, à Antonio de Torres pour demander aux monarques leurs décisions sur plusieurs affaires relatives au gouvernement de l'île d'Haïti [1] ; pour le troisième voyage, une longue lettre aux monarques, écrite *desde la Isla Española,* sans date, mais (les premières nouvelles de la découverte de Paria arrivant en Espagne vers Noël) probablement du commencement d'octobre 1498, et une lettre remplie de plaintes amères adressées en 1500 (peut-être à la fin de novembre) à la nourrice de l'infant don Juan (*ama* [2] *del Principe*), doña Juana de la Torre.

[1] J'ai discuté l'époque de l'arrivée de ces dépêches confiées à Antonio de Torres à la fin de la note sur Pierre Martyr d'Anghiera.

[2] C'était la sœur d'Antonio de Torres, dont je viens

Pour le quatrième voyage, il n'existe rien [1], car la *lettera rarissima* publiée de nouveau à Bassano en 1810, par Morelli, avait déja été imprimée à Venise en 1505. De toutes les pièces restées manuscrites avant la publication de M. Navarrete, la plus importante est sansdoute le journal écrit jour par jour sur mer par Colomb même, lors du premier voyage; mais malheureusement Las Casas, au lieu de le co-

de parler, et qui accompagna Colomb dans le second voyage. Le titre d'*ama* d'un infant désignait proprement, à la fin du quinzième siècle, une gouvernante (celle du prince don Juan fut doña Maria de Guzman); mais Colomb donne le même titre à la nourrice (*ama ò nodriza*) de l'infant. (Nav. t. I, p. 265.) Nous serions réduits, pour le second voyage de Colomb, aux traditions recueillies par Anghiera, si nous ne devions au zèle infatigable de M. Navarrete la publication de la lettre du médecin Chanca, adressée au *cabildo* (à la municipalité) de Séville. Chanca était un homme instruit, qui fut nommé *fisico de la armada de Colon* par la dépêche du 23 mai 1493.

[1] Un fait bien curieux pour l'histoire des découvertes de l'Amérique, est d'avoir trouvé la relation détaillée du dernier ou quatrième voyage de Colomb dans un testament, celui de Diego Mendez, fait à Séville en 1536. (Nav. t. I, p. 314-329.) En effet don Fernando Colomb (*Vida del Almir.* cap. 94) avait déja lu « le voyage de Veragua décrit par Mendez. »

pier, ne le donne que par extraits, en ajoutant souvent la phrase : « dit l'amiral » (*dice el almirante*). Il n'y a que l'introduction et la relation des journées du 11 au 25 octobre, du 6 et 27 novembre, du 3, 16, 18, 21, 24 et 26 décembre 1492, du 3 janvier, 14 février et 15 mars 1493 qui sont restées telles que l'amiral les avait consignées dans le journal. Las Casas ajoute dans ce cas : « Ce sont là les paroles de l'amiral ; » mais on voit avec peine que bientôt il recommence à parler de l'amiral à la troisième personne. Qu'il est à regretter surtout que nous n'ayons pas la copie du journal du 12 octobre, qui renferme sans doute l'expression des sentimens de Colomb à la vue de la première terre d'Amérique ! Las Casas ne semble pas avoir compris ce qu'il dérobait à la postérité, en mettant à la place des paroles de ce grand navigateur toujours pleines de vie et de candeur son froid et laconique extrait. On peut juger des pertes que nous avons faites en se rappelant que l'amiral, deux mois avant son quatrième voyage, en février 1502, écrivit au pape, tout en lui demandant l'envoi de religieux mendians (*mendicantes*) pour prêcher l'Evangile aux Indes : « Je m'attriste vivement de ne pas pouvoir me rendre personnellement à Rome pour présenter à Votre Sainteté un écrit dans lequel j'ai raconté mes exploits à la manière des Commentaires de César (*mi escriptura, la cual tengo para ello que es en la forma de los*

Comentarios e uso de Cesar [1]), et que j'ai continué depuis le premier jour jusqu'à présent, où je dois entreprendre un nouveau voyage au nom de la sainte Trinité. » (NAV. t. II, *Docum. diplom.* p. 281.) Il existait donc des journaux de tous les voyages [2], semblables sans doute au seul dont Las

[1] On pourrait croire qu'à l'imitation de César, Christophe Colomb ait évité (en composant le journal du premier voyage dont l'original n'a pas été retrouvé) de parler de lui-même à la première personne, et que Las Casas n'ait fait subir aucune altération au texte; mais les passages mêmes dans lesquels Las Casas ajoute les mots : *dice el almirante*, prouvent le contraire. Je vais citer quelques exemples pris au hasard : « 16 septembre 1492, la terre ferme je la trouve (trouverai) plus en avant; le 23 septembre, une mer grosse et élevée m'était nécessaire comme aux Juifs du temps de Moyse; 27 novembre, je prie Votre Altesse de ne jamais permettre qu'un étranger ne mette le pied dans ces terres. » Ceux qui, par la lecture des ennuyeux ouvrages de Las Casas, ont l'habitude de son style décoloré, reconnaîtront d'ailleurs facilement les passages pleins de vie et de charme dans lesquels les paroles de l'amiral ont été conservées en ne changeant que la première personne dans la troisième, par exemple, le journal des 14, 25 et 27 novembre 1492.

[2] « Et l'amiral, dans le premier voyage, eut soin de décrire, jour par jour, tout ce qui arrivait dans la route, les vents qui soufflaient, les courans qu'il éprou-

Casas a donné l'extrait, et c'est dans l'introduction de celui-ci que nous apprenons que le navigateur « écrivait toutes les nuits ce qui se passait le jour, et le jour ce qu'il avait navigué la nuit. » (NAV. t. I, p. 3.) De plus, Colomb se propose de tracer une nouvelle carte marine, dans laquelle il placera « toutes les terres de la mer océanique dans leur propre lieu (*debajo su viento*) : cette carte (*pintura*) sera accompagnée d'un livre qui offrira les latitudes (distances) de la ligne équinoxiale et les longitudes occidentales, travail qui, pour l'exécuter, lui fera oublier le sommeil. » L'existence de ce tableau des positions et de cette *carta de marear* de la main de Colomb, est aussi prouvée par deux documens précieux trouvés dans les archives du duc de Veraguas. On voit par une lettre particulière de la reine, datée de Barcelone le 5 septembre 1493, que le « livre des positions » n'a pu être renvoyé que très tard à Colomb, lorsqu'il préparait, au port de Santa Maria, sa seconde expédition, « puisqu'il fallait une occasion bien sûre, afin que le secret fût gardé devant ceux du Portugal qui se trouvent à la cour. » La reine demande avec instance « la *carta*

vait, les oiseaux et les poissons qu'il avait occasion d'observer. *Il fit de même dans tous les quatre voyages qu'il exécutait successivement en allant de Castille aux Indes.* » (*Vida del Almirante*, cap. 14.)

de marear, si toutefois elle est terminée. » Dans une seconde *carta mensagera*, écrite le même jour au nom des deux monarques (du roi et de la reine), il est dit : « Comme il paraît qu'au-delà du cap de Bonne-Espérance, dans le chemin de la Mina de Oro de la Guinée, il doit avoir, vers l'est (*a la parte del sol*), des îles extrêmement riches, et que l'amiral sait surtout cela plus qu'aucun autre, nous désirons apprendre s'il n'y aurait pas quelque chose à rectifier (*emandar*) dans la bulle du pape. Nous seuls nous avons vu le livre que vous nous avez laissé (sans doute lors de la première audience solennelle, à la fin d'avril 1493). Plus nous l'avons lu et gravement médité, plus nous avons reconnu combien votre affaire est grande (*cuan gran cosa ha seido este negocio vuestro*), et comment vous en avez su plus que jamais n'en a pensé aucun mortel (*ninguno de los nacidos*) et qu'il ne pourrait en savoir. Puissiez-vous poursuivre cette carrière comme vous l'avez commencée ; mais, pour mieux comprendre votre livre, nous désirerions savoir les degrés dans lesquels sont situées les îles et la terre que vous avez trouvées, et les degrés du chemin (la route) par lequel vous avez été. Vous nous enverrez aussi, avant votre départ, la carte (marine), mais bien terminée, et avec tous les noms, en nous disant si peut-être il est bon de ne pas la montrer. » Comme le journal renferme un grand nombre de déterminations de latitude

(NAV. t. I, p. 22, 44, 47, etc.), on peut être surpris de l'oubli des positions dont se plaignent les monarques en parlant de la relation de Colomb, et de la non communication de la carte marine. L'amiral aurait-il été retenu par l'extrême circonspection, j'oserais presque dire par la méfiance naturelle de son caractère? ou voulait-il simplement perfectionner son travail avant de l'offrir à la reine? Nous savons d'ailleurs, par le procès du fiscal contre don Diego Colomb, que le père avait l'habitude de dresser lui-même la carte de ses découvertes [1]. J'ai déja cité plus haut « une carte marine d'après laquelle plusieurs autres ont été faites, » c'est-à-dire la *pintura de la tierra*, ou la *figure* des premières découvertes dans le golfe de Paria, *peinture* de côtes qui fut si utile à Alonzo de Hojeda dans son voyage de 1499. (NAV. t. III, *Doc. dipl.* p. 587.) La perte des livres dans lesquels l'amiral consignait une relation plus ample de ses courses et d'autres

[1] Il existait aussi un *libro de escrituras* que Colomb confia, au moment de son départ pour le quatrième voyage, à Francesco de Rivarolo, et dont il est question dans une lettre à Nicolo Oderigo, en date de Séville, le 21 mars 1502. Ce livre ne paraît avoir renfermé que des copies de priviléges qu'on devait déposer à Gênes. (SPOTORNO, *Codice diplom. Colombo-Americano*, p. 322.)

observations éparses, est d'autant plus à regretter, que nous voyons par un passage de la Vie de Colomb, écrite par son fils (cap. 60), combien les mœurs et les croyances des indigènes y étaient discutées avec esprit, quelquefois avec malice. Je rappellerai à cette occasion l'aventure des saints ou dieux *lares* (*cemis*) derrière lesquels étaient cachés les prêtres pour rendre des oracles. La tricherie fut découverte par les Espagnols, mais les caciques d'Haïti priaient instamment ceux-ci de ne pas divulguer leur secret, « craignant de perdre un moyen si précieux pour assurer le paiement des impôts (*tributos*), et pour tenir le peuple dans l'obéissance, car les princes seuls n'étaient pas de ceux qui se trouvaient dupés dans cette affaire. » Ces mots sont peut-être extraits du *libro del secundo viage* (*Vida*, cap. 4), qui jusqu'ici n'a pas été retrouvé en Espagne. Hernando Colomb possédait en outre, de la main de son père, deux Mémoires, l'un « servant à prouver par l'expérience de la navigation que les cinq zones sont habitables ; » l'autre, « sur les indices de terre de l'occident. » Le premier paraît avoir été écrit après le voyage de Colomb à Tyle ; le second se trouvait parmi les *libros de memorias del almirante*, que cite Las Casas dans son histoire manuscrite. (Nav. t. I, p. XLVII.) Quant au *libro de Profecias* (*Liber sive manipulus de auctoritatibus, dictis ac sententiis et prophetiis circa*

materiam recuperandæ sanctæ civitatis et montis Dei Sion, et inventionis et conversionis insularum Indiæ), c'est un manuscrit de soixante-dix feuillets, écrits en partie de la main de l'amiral, que Muñoz a tiré de la *Biblioteca Colombina* (celle de don Hernando Colomb) à Séville, mélange bizarre de théologie, de citations d'auteurs classiques et d'observations astronomiques. Je ne parle pas dans cette note sur les écrits de l'amiral de ses lettres familières (dont vingt-deux ont été conservées), et dans l'une desquelles (celle qui est adressée au commandeur Ovando, en mars 1504) il se dépeint avec franchise : *Yo no soy lisonjero en fabla, antes soy tenido por aspero* [1].

[1] Le père Claudio Clemente (*Tablas chronologicas de los descubrimientos*, Valencia, 1689, dec. I) rapporte aussi une prière latine composée, à ce que l'on prétend, par Colomb lors de son premier débarquement à Guanahani. La prière se termine par ces mots : « Ut sacrum nomen Dei cognoscatur et prædicetur in hac *altera mundi* parte. » Cortès, Balboa et Pizarro s'en sont servi *officiellement* par ordre de leurs souverains en prenant possession de nouvelles terres ; mais l'expression de *l'autre monde* me semble prouver que la prière n'est pas de l'année 1492.

Note F. (Voyez t. I. p. 95.)

DES LIVRES CITÉS PAR CHRISTOPHE COLOMB.

En lisant ce qui nous reste de la main de Colomb, ou ce que son fils don Fernando a extrait de ses manuscrits, j'ai porté une attention particulière sur les auteurs cités par ce grand homme, et dans lesquels il a pu puiser des idées favorables à ses espérances. Voici une liste succincte de ces auteurs, en excluant les saintes Écritures et les Pères de l'Église, dans lesquels nous l'avons vu singulièrement versé : Aristote (de Cœlo et Mirab. ausc.), Jules César, Strabon, Sénèque, Pline, Ptolémée, Solin et Jules Capitolin [1]; Alfragano (Alfergani),

[1] Les citations de Thucydide, de Platon, Stace, Hygin, Juvencus, Fortunat, appartiennent au fils, don Hernando Colomb, comme on le voit clairement par la discussion sur l'Atlantide et les îles Hespérides, que l'amiral crut faire partie des Indes, à cause d'un passage mal interprété de Solin. (*Vida del Alm.* c. 9.) L'érudition classique de don Hernando Colomb, ou plutôt son ardeur à recueillir des livres, est prouvée

Avenruyz (Averrhoës), Rabi Samuel de Israel, natif de Tis [1] (Lettres adressées par ce juif au chef de la synagogue de Maroc, l'an 1000, traduites par Fr. Alfonse Boni-Hominis, *Hispanor. ord. prædicat.* 1438), Isidore (évêque de Séville), Beda, Strabus (que Colomb appelle Strabo [2]; c'est le savant abbé de Reichenau, Walafried Strabo), Scotus (sans doute Duns Scotus, parce que Colomb cite aussi le scotiste François Mayronis, *magister abstractionum, doctor acutissimus*), l'abbé Joachim de Calabre, le mathématicien Sacrobosco, le franciscain normand Nicolas de Lyra, dont, selon le récit de l'évêque Geraldini (*Itinerarium ad plag. aequ.* 1631, p. 48), les opinions cosmologi-

par la bibliothèque qu'il avait réunie, que Bossi attribue par erreur à Christophe Colomb, et qui se conserve encore à Séville.

[1] Colomb le cite dans le *Livre des prophéties*, fol. 13.

[2] Christophe Colomb le nomme, dans sa lettre aux monarques, datée de l'île d'Haïti: 1498, *San Isidro y Beda y Strabo y el Maestro de la Historia escolastica y San Ambrosio y Scoto y todos los sanos teologos conciertan quel Paraiso terrenal es en el Oriente*... (C'est la discussion dans laquelle l'amiral cherche à prouver que l'Orénoque ou le Guarapiche sont les fleuves du Paradis.) Le célèbre géographe d'Amasie est appelé quelquefois par Colomb Extrabon!

ques furent souvent opposées à Colomb ; le roi Alphonse-le-Sage et les savans maures que ce roi employait comme traducteurs ; le cardinal d'Ailly (Pedro de Heliaco), Gerson (certainement le chancelier de l'université de Paris, Jean Charlier de Gerson, le *doctor christianissimus* qui a tant contribué à faire brûler Jean Huss, et dont Colomb avait vu quelques œuvres réunies à celles d'Alliacus, et non l'astronome et commentateur d'Aristote, Levi ben Gerson) ; le pape Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini, auteur du traité géographique *Asiæ Europæque descriptio*, et dont Colomb croit reconnaître le tableau des mœurs asiatiques sur la côte de Veragua [1]) ; Regiomontanus (Jean

[1] La vive imagination de l'amiral lui fait voir tout ce que sa mémoire lui retrace de souvenirs d'une lecture variée et assidue. « Ce peuple que le pape Pie nous dépeint, je l'ai trouvé (à Veragua) : il ne manquait que les chevaux (qui se trouvent à Ciguare) et leurs freins et harnois d'or, ce qui ne doit pas surprendre, parce qu'ici, sur les bords de la mer, les pêcheurs n'en ont pas besoin, et de plus je n'ai pas eu le temps de m'arrêter. » *Lettre de Colomb aux monarques espagnols, écrite à la Jamaïque, le 7 juillet* 1503. (Nav. t. I, p. 299 et 307.) M. Bossi croit que l'amiral fait allusion non à la *Description d'Asie*, dont il a paru une seconde édition à Paris en 1534, mais à la *Cosmographia seu Hist. rerum ubique gestarum locorumque descriptio* du pape Pie II.

Müller : je ne le trouve pas nommé, mais il paraît certain que l'amiral calculait d'après les Éphémérides qui ont paru sous le nom de Regiomontanus, pour les années 1475-1506); Toscanelli, et par lui peut-être le voyageur Nicolas de Conti. Je n'ai point fait mention de Mandeville et Marco Polo, car Colomb ne les cite jamais. Je suis surpris de l'assertion que le navigateur avait le manuscrit de Marco Polo à bord de son vaisseau dans ses premiers voyages (WASHINGTON IRVING, t. IV, p. 297); car tous ces noms alors si célèbres de Zaïtoun, Catay, Quisay (Quinzay), Mango et Zipango, il pouvait les connaître par la lettre de Toscanelli de 1474, dans laquelle il est fait allusion à Marco Polo, sans cependant le nommer. Le savant Navarrete (t. I, p. 13) est aussi d'une opinion contraire à la mienne : il dit, sans offrir la preuve, que Colomb avait lu le voyage de Marco Polo. Je reste dans le doute.

Lorsqu'on se rappelle la vie de Christophe Colomb, ses voyages, dès l'âge de 14 ans, au Levant, en Islande, en Guinée et en Amérique, on doit être surpris de l'étendue des connaissances littéraires d'un homme de mer du 15e siècle! Il cite dans sa lettre aux monarques, écrite à Haïti en 1498, au milieu de mille embarras politiques, sur une même page [1],

[1] NAV. t. I, p. 261.

Aristote et Sénèque, Averrhoës et le philosophe Francisco de Mairones; il les cite, non pour les nommer et par une vaine ostentation, mais parce que leurs opinions lui sont familières et qu'elles se présentent à lui en écrivant quelques pages, où le naturel du style et l'incohérence des idées semblent attester une extrême rapidité de composition. Vespuce, beaucoup moins nourri d'érudition théologique que Colomb, invoque les poètes, le Dante et Pétrarque; mais, à l'exception de quelques strophes de la tragédie de Médée de Sénèque, dans lesquelles on croyait voir annoncer la découverte du Nouveau Monde, et à l'exception de quelques méchans vers espagnols conservés dans le *Livre des prophéties*, et que je crains être des essais poétiques de Colomb, celui-ci n'a pas donné de preuve de son amour pour les belles-lettres. Il y avait cependant, comme chez tous les hommes illustrés par de belles découvertes ou des entreprises aventureuses, de la poésie dans sa vie et dans ses sentimens les plus intimes. Nous trouvons la preuve de cette assertion dans celles des lettres de l'amiral qui ont été tracées au moment d'un danger, de grandes douleurs, ou d'une juste indignation. Alors le langage s'ennoblit, et l'imagination ardente du vieux navigateur se révèle dans la peinture énergique de sa position. J'ai déja signalé dans un autre ouvrage (l'*Essai politique sur l'île de Cuba*) cette élévation

de style, ces dispositions poétiques de Colomb ; il suffit ici de rappeler les lettres au roi et à la reine, du mois d'octobre 1498 et du 7 juillet 1503, et les plaintes adressées, en novembre 1500, à la nourrice (*ama*) de l'infant, doña Juana de la Torre, au moment où on lui ôtait les fers à son arrivée à Cadix.

Le goût des livres et de l'érudition que nous trouvons chez Colomb dans un siècle où les livres imprimés n'étaient pas communs, avait aussi gagné, à ce qui paraît, ceux qui naviguaient avec lui. Un document curieux, conservé dans les archives du duc de Veragua, nous en offre un témoignage frappant. Diego Mendez avait accompagné l'amiral dans son quatrième et dernier voyage, qui était le plus périlleux de tous. Il s'était embarqué en qualité d'*escudero* à bord de la carabela Santiago de Palos, rang qu'on assignait selon les rôles jusqu'aux moines [1] et aux médecins. Mendez s'était distingué par l'intrépidité avec laquelle, dans un canot ouvert, il avait passé à la rame de la Jamaïque à l'île d'Haïti pour procurer des secours à Colomb. Son testament, fait à Séville le 6 juin 1536, ne ressemble à aucun document de ce genre. Il offre le récit des aventures de Mendez en Amérique et de ses conversations avec « le *gran almirante*, auquel il

[1] Nav. t. I, p. 194.

a souvent sauvé la vie, et qui n'a rempli aucune des promesses qu'il lui avait faites le jour du danger, ou lorsque Colomb, malade de la goutte, voyait approcher sa fin. » Mendez, qui ne possédait rien, termine cependant son testament en instituant un *majorat,* qui consiste « dans un mortier de marbre, des écritures renfermées dans une vieille caisse de cèdre, et neuf livres. » *Ya dije, hijos mios, que estos libros os dejo por mayorazgo.* Et quels sont ces livres? Un essai sur la vengeance de la mort d'Agamemnon, *Josephus De bello Judaico,* la *Philosophie morale* d'Aristote, et quatre Traités d'Érasme de Rotterdam dont les traits satiriques ne devaient pas trop complaire au clergé de la Péninsule.

Note G. (Voyez t. II, p. 143.)

DES CROIX TROUVÉES EN AMÉRIQUE.

Les croix qui ont tant excité la curiosité des *conquistadores* à Cozumel, à Yucatan, et dans d'autres contrées de l'Amérique [1], ne sont pas des « contes de moines, » et méritent, comme tout ce qui a rapport au culte des peuples indigènes du Nouveau Continent, un examen plus sérieux. Je me sers du mot culte, car un relief conservé dans les ruines du Palenque de Guatemala, et dont je possède une copie, ne me paraît laisser aucun doute qu'une figure symbolique en forme de croix était un objet d'adoration. Il faut faire observer cepen-

[1] Petr. Mart. *Ocean.* lib. IV, cap. 1; Gomara, lib. II, cap, 17; lib. III, cap. 2 et 32; Garcilasso, lib. II, cap. 3; Herrera, Dec. I, lib. III, cap. 1; Antonio Ruiz, *Conquista espiritual del Paraguay*, § 23 et 25; Lafiteau, t. I, p. 425-450; Horn, *Orig. Amer.* p. 65. Les croix rencontrées par le père Le Clerc près de Gaspé, dans le fond du golfe Saint-Laurent (*Relation de Gaspesie,* chap. 9), pourraient bien avoir été d'origine chrétienne.

dant qu'à cette croix manque le prolongement supérieur, et qu'elle forme plutôt la lettre *tau*. Parmi les hiéroglyphes aztèques, il y en a un qui désigne le *soleil dans ses quatre mouvemens* (*Nahui Ollin tonatiuh*) par des empreintes de pieds (*xocpalli*), et qui rappelle aussi la forme d'une croix [1]. Des idées qui n'ont aucun rapport avec le christianisme ont pu être symboliquement attachées à cet emblême égyptien d'Hermès (*tauticus character*) si célèbre parmi les chrétiens depuis la destruction du temple de Sérapis à Alexandrie, sous Théodose-le-Grand [2]. Un bâton terminé par une croix se voit dans la main d'Astarté sur les monnaies de Sidon au 3me siècle avant notre ère. En Scandinavie, un signe de l'alphabet *runique* figurait le *marteau de Thor*, très semblable à la croix du relief de Palen-

[1] Je l'ai trouvée dans le *Manuscrit borgien* (fol. 47, Mss. n° 210), et je l'ai fait représenter dans mes *Vues des Cordillères et Monumens des peuples américains*, pl. 37, fig. 8.

[2] Rufinus, *Hist. eccles.* lib. II, cap. 29 (éd. de 1562, p. 264); Sozomenus, *Eccl. hist.* lib. III, cap. 15 (ed. Guil. Reading. Cantabrigiæ, 1720, t. II, p. 298); Theophanes, *Chronogr.* (éd. Par. 1655), p. 61; Suidas, art. Σταυροί; Kircher, *OEdipus Æg.* (ed. Rom. 1654), t. III, p. 277; Fleury, *Hist. ecclés.* (éd. Par. 1695), t. IV, p. 655; Hug, *Erfind. der Buchstabenschrift*, p. 32; Dupaix, *Ant. Mex.* Pl. 36.

que. On marquait de cette *rune*, dans les temps payens, les objets qu'on voulait sanctifier[1]. Je pourrais rappeler ici que, dans la proximité du Palenque, les anciens Chiapanois avaient dédié un des *signes des jours* à un *Votan*[2], chef célébré dans leurs annales, et que l'on a cru reconnaître dans ce nom de Votan un *Wodan* ou *Odin* américain, même le *Wodans-dag* (wednesday), ou *Boud-var*, jour de Bouddha : mais de si vagues rapports entre les peuples mexicains et scandinaves, rapports fondés sur l'analogie de sons, nous conduiraient sur un terrain étranger à l'histoire.

[1] Voyez l'excellent traité de M. Guillaume Grimm, *Uber Deutsche Runen*, p. 242.

[2] Voyez mes *Vues des Cordillères*, t. I, p. 382; t. II, p. 356.

NOTE H. (Voyez t. II, p. 246.)

DE LA PROXIMITÉ DE L'IBÉRIE A L'ASIE ORIENTALE.

M. Muñoz (lib. II, § 15), en discutant l'influence que l'opinion erronée de la grande étendue de l'Asie vers l'est a exercée sur les projets de Colomb, n'a pas assez précisé numériquement quelle était la largeur de l'est à l'ouest que le navigateur génois attribuait à l'Atlantique, c'est-à-dire à la partie de l'océan qui baigne les côtes du Portugal et de la Chine. Comme les connaissances cosmographiques du quinzième siècle n'étaient que le reflet des connaissances, ou, pour mieux dire, des opinions des anciens, il faut remonter vers Ératosthène et Posidonius pour entrevoir pourquoi Colomb préférait les calculs de Marin de Tyr à ceux de Ptolémée. Je donne les chiffres tels qu'on les trouve dans les autres classiques, sans y appliquer les corrections qui naissent des différentes hypothèses émises sur la multiplicité et la valeur inégale des stades. Cette marche paraît d'autant plus préférable que Ptolémée, l'oracle des géographes du

moyen-âge, ne soupçonnait pas même, comme l'a très bien remarqué M. Letronne, dans sa savante critique de la traduction de l'abbé Halma (*Journ. des savans*, 1830, déc.), qu'il pouvait exister une différence entre les stades employés dans les anciennes mesures du globe terrestre. Pour ne pas comparer des chiffres qui ne sont pas comparables entre eux, il faut distinguer avec soin entre le périmètre équatorial et celui du *parallèle de Rhodes*, appelé souvent le *diaphragme* de Dicéarque. La sphéricité de la terre étant reconnue, l'étendue de la *terre habitée* (ἡ οἰκουμένη) en longitude détermine en même temps la largeur de l'Atlantique entre les côtes occidentales d'Europe et d'Afrique et les côtes orientales d'Asie par différens degrés de latitude. Ératosthène (Strabo, II, p. 87 Cas.) évalue la circonférence de l'équateur à 252,000 stades, et la largeur de la *chlamyde* du cap Sacré (cap Saint-Vincent), à l'extrémité de la grande ceinture du Taurus près de Thinæ, à 70,000 [1], ou d'après d'autres

[1] Cette évaluation de 70,000 stades date du temps d'Alexandre. (Arist. *de Mundo*, cap. 3, p. 393 Bekk.) Thinæ, que Ptolémée place par 3° de latitude australe, est, selon Eratosthène et Strabon, 36° 0′ nord. A cause de cette latitude, j'ai pris pour limite orientale de la terre habitée la côte de Chine, dans la province de Chantong, et non, comme M. Gossellin (*ad*

données, à 71,600 stades. En prolongeant la distance vers le sud-est jusqu'au cap des Coliaques, qui, d'après les idées de Strabon sur la configuration de l'Asie, représente notre cap Comorin, et avance plus à l'est que la côte de Thinæ, la combinaison des données d'Ératosthène (STRABO, II, p. 64 Cas.) offre 74,600 et même 78,000 stades[1]. Strabon s'arrête pour cette même distance à 70,000. Or, en réduisant, par la différence de latitude, le périmètre équatorial au parallèle de Rhodes, des Portes Caspiennes et de Thinæ, c'est-à-dire au parallèle de 36° 0′ et non de 36° 21′, on trouve 203,872 stades, et pour largeur de la *terre habitée*, par le parallèle de Rhodes, 67,500 stades. (*Goss. ad Strabon.* t. I, p. 164 et 309.) Strabon dit par conséquent avec justesse, dans le fameux passage où il semble prédire l'existence du Nouveau Continent,

Strabon. t. I, p. XXVII), Tana-Serim, dans le Siam. Cette dernière hypothèse s'accorde mieux, il est vrai, avec le mythe d'une géographie astronomique perfectionnée antérieure à Ninus!

[1] Comparez GOSSELLIN, *Géographie analysée*, tableau n° III, et UCKERT, *Géogr. der Griechen*, t. I, P. II, p. 225. La malheureuse incertitude de chiffres qui caractérise la plupart des assertions des anciens, se retrouve dans les notions qui nous restent des opinions d'Erathostène. Même le périmètre équatorial est réduit par Cléomède (I, 10) à 250,000 stades.

en parlant de *deux terres habitées* dans la même zone tempérée boréale (lib. I, p. 64 Cas.), que « les terres occupent plus du tiers de la circonférence du parallèle qui passe par Thinæ. » Par cette supposition, la distance de l'Ibérie aux Indes est au-delà de 236° (voyez t. I, p. 146), à peu près 240°. On peut être surpris de voir que le résultat le plus ancien est aussi le plus exact de tous ceux que nous trouvons en descendant d'Ératosthène par Posidonius aux temps de Marin de Tyr et de Ptolémée. La terre habitée offre effectivement, d'après nos connaissances actuelles, entre les 36° et 37° (la latitude du cap Saint-Vincent est de 37° 2′ 54″) 130 degrés d'étendue en longitude; il y a par conséquent des côtes de la Chine au cap Sacré, à travers l'Océan, de l'est à l'ouest, 230 degrés. L'accord que je nommerai accidentel de cette vraie distance et de l'évaluation d'Ératosthène atteint donc 10 degrés en longitude. (Stbabo, II, p. 83, 113, 116; XI, p. 519 Cas.) Posidonius « soupçonne (c'est l'expression de Strabon, lib. II, p. 102 Cas.) que la longueur de la terre habitée, laquelle est, selon lui, d'environ 70,000 stades, doit former la moitié du cercle entier sur lequel la mesure se prend, et qu'ainsi, à partir de l'extrémité occidentale de cette même terre habitée, en naviguant avec un vent d'est continuel l'espace de 70,000 autres stades, on arriverait dans l'Inde. » L'expression « 70,000 autres

stades » n'est pas trop exacte, car si le périmètre équatorial supposé de 180,000 stades se réduit, sous le parallèle de Rhodes, à 145,623 stades, la longueur de la terre habitée devient 67,500 stades, d'où résultent 167° pour la largeur de la masse continentale, et 193° pour celle de l'Océan par les 36° de latitude. L'erreur sur l'étendue des mers n'est plus de 10°, elle est de 37°. Il ne faut pas oublier cependant que, selon Cléomède (Met. I, 10), Posidonius avait aussi commencé à donner au périmètre de la terre une grandeur assez semblable au résultat d'Ératosthène, savoir, 240,000 stades, et que la cause de ces différences de mesures de 180,000 et de 240,000 doit être cherchée, comme Riccioli l'a observé le premier, dans la distance de Rhodes à Alexandrie, évaluée, probablement sans employer le loch (Vitruv. X, 14), tantôt à 5,000, tantôt à 3570 stades[1]. Marin de Tyr (je suis l'ordre des temps), dans sa *Correction de la Table géographique*, cherchait à rectifier, d'après le récit des voyageurs, la carte de la terre habitée, telle qu'on la dressait alors. Il voulut faire ce qu'Ératosthène avait tenté sur la table d'Anaximandre de Milet. M. Heeren (*Comment.* Gotting. 1827, p. 17 et

[1] Voyez les passages des anciens relatifs à cette distance, recueillis par M. Uckert dans *Geogr. der Griechen*, t. I, P. II, p. 48.

Ideen über die Politik, 4me éd. t. I, Abth. 3, p. 383-398) a prouvé que Marin de Tyr n'a pas plus profité des cartes phéniciennes que Colomb des prétendues cartes de Marco Polo. C'est le grand développement de la navigation de Myos-Hormos dans l'Inde et du commerce des caravanes, à l'époque romaine, qui fournissait des matériaux précieux et dignes d'être employés avec plus de critique et de circonspection. Dans les cartes fondées sur des voyages de terre, on tend à éloigner outre mesure les objets (chaînes de montagnes, côtes et cours de fleuves) dans la direction dans laquelle on marche; on croit avoir été plus loin qu'on n'a été réellement: c'est ainsi, par exemple, que la cordillère des Andes, sur les anciennes cartes d'Amérique, se trouve repoussée vers l'est, vers le milieu du continent, parce que les *conquistadores* espagnols, débarqués sur le littoral de la Mer du Sud, approchaient des montagnes en voyageant de l'ouest à l'est. Les *conquistadores* portugais, au contraire, élargissaient outre mesure le Brésil vers l'ouest, en reculant même la bouche du Rio-Branco et la fabuleuse *Laguna Parime* jusqu'aux Andes de Loxa, parce que, débarqués sur les côtes orientales, ils pénétraient dans l'intérieur des terres dans la direction de l'est vers l'ouest. (*Rel. hist.* t. II, p. 713.) La longueur de la terre habitée comprise entre les méridiens des îles Fortunées et de Sera était, d'après Marin de Tyr

(Ptol. *Geogr.* lib. I, cap. 11), de 15 heures, ou de 225°. C'était avancer les côtes de la Chine jusqu'au méridien des îles Sandwich, et réduire l'espace à parcourir des îles Canaries aux côtes orientales de l'Asie à 135°, erreur de 86° en longitude. La grande extension de 23° ½ que les anciens donnaient à la Mer Caspienne, contribuait également beaucoup à augmenter la largeur de l'Asie[1]. Ptolémée a laissé intacte, dans l'évaluation de la longueur de la terre habitée, selon Posidonius, la distance des îles Fortunées au passage de l'Euphrate à Hiérapolis. Les réductions de Ptolémée ne portent que sur les distances de l'Euphrate à la *Tour de pierre*, et de cette tour à la métropole des Sères. Les 225° de Marin de Tyr deviennent, selon l'Almageste (II, 1), 180°, selon la Géographie de Ptolémée (I, 12) 177° ¼. Les côtes des Sinæ reculent donc du méridien des îles Sandwich vers celui des Carolines orientales, et l'espace à parcourir par mer en longitude n'était plus de 135°, mais de 180° à 182° ¾. Il était dans les intérêts de Christophe Colomb de préférer de beaucoup les calculs de Marin de Tyr à ceux de Ptolémée, et à force de conjectures, Colomb parvint à res-

[1] Sainte-Croix, *Historiens d'Alexandre*, p. 700, et l'excellent mémoire de M. Ideler, *Über die längenmaasse der Alten*, p. 6 et 20.

treindre l'espace de l'Océan qui lui restait à traverser des îles du cap Vert au Cathay de l'Asie orientale à 120°. Voici le précis du raisonnement même de Colomb, d'après les notes qui nous ont été conservées par son fils (*Vida del Almirante*, cap. 6) : « Colomb reconnut que l'espace contenu entre les îles du cap Vert et cette fin de l'Orient, déterminée par les travaux de Marin de Tyr, ne pouvait être plus que le tiers du grand cercle de la sphère (du périmètre équatorial), car Marin était parvenu[1] (*havia llegado*) à l'est par 15 heures de chemin sur les 24 qui font la circonférence du globe, et pour arriver aux îles du cap Vert, il manquait près de huit heures seulement : car Marin n'avait pas encore atteint en 15 heures (de longitude exprimée en temps) l'extrémité de la terre la plus orientale qui se trouvait bien au-delà. Il est à supposer que plus cette terre (d'Asie) s'étend vers l'est, plus elle se rapproche des îles du cap Vert, de sorte que si ce qui reste appartient à l'Océan, on pourra le traverser *en peu de jours*[2]; si c'est de la terre, on

[1] Colomb s'imaginait que Marin de Tyr avait parcouru toute l'Asie orientale, tandis qu'il n'avait recueilli que les journaux des voyageurs, de Diogène, Théophile, Alexandre de Macédoine et Dioscore. (Ptol. lib. I, cap. 9 et 14.)

[2] C'est l'expression de Sénèque. Voyez t. I, p. 159.

la découvrira plus aisément encore par la voie de l'ouest, cette terre étant, d'après cette supposition, très rapprochée des îles (du cap Vert). Aussi Strabon dit, dans le livre V de sa *Cosmographie*, que personne n'a conduit une armée jusqu'à la fin orientale de l'Inde, qui, selon Ctésias, forme la moitié de l'Asie, selon Onésicrite et Pline (VI, 17), le tiers de la surface du globe entier. Néarque dit qu'il y a quatre mois de chemin pour y arriver. Tout ceci fit croire à l'amiral que l'Inde, par sa grandeur, est le plus près de notre Espagne du côté de l'ouest. » J'ai traduit ce curieux passage de la Vie de Christophe Colomb rédigée par son fils Fernand : il se trouve répété assez exactement par Herrera (Dec. I, lib. I, cap. 2), seulement ce dernier ajoute « que dans tout ceci, Colomb se disait d'accord avec son ami le *Portugais* Martin de Bohemia, natif de l'île de Fayal, grand cosmographe. » Les nombreuses erreurs qu'en si peu de lignes renferme cette addition d'Herrera, ont été exposées t. I, p. 253-296. Dans la lettre datée de la Jamaïque du 7 juillet 1503, Colomb revient sur la préférence qu'il accordait déja, avant son premier voyage de découvertes, à Marin de Tyr, en le comparant à Ptolémée. Il s'était imaginé avoir été, dans sa quatrième et dernière expédition, à Ciguare (sur la côte de Veragua), seulement à neuf journées de distance du Gange (*Rio de Gangues*). Pour rappeler à la reine Isabelle

combien cette proximité du continent de l'Inde était probable, il dit « que déja, l'an 1492, il a été vers l'ouest par les 24 degrés (de latitude), jusqu'à neuf heures (de longitude en temps), et qu'il ne peut y avoir aucune erreur [1] dans cette évaluation, puisqu'il y avait des éclipses (*porque hubo eclipses*). Ce que j'appris alors, ajoute-t-il, par observation (Colomb dit assez improprement, peut-être par antithèse, *por palabra*), je le savais long-temps avant par mes études (*por escritos*). Ptolémée croyait avoir bien corrigé Marin (de Tyr), et à présent tout ce que ce dernier a écrit se trouve bien près du vrai, car Ptolémée place Cattigara par douze traits (*lineas*, divisions graphiques d'heures de longitude) de son ouest, fixé 2° $\frac{1}{3}$ au-delà du cap Saint-Vincent de Portugal [2]. Marin établit les limites (orien-

[1] L'erreur était cependant de 4 heures ou 60° en arc. C'est l'éclipse de lune du 14 septembre 1494, que l'amiral observa au cap oriental de l'île d'Haïti, et qui, selon des notes trouvées dans le *Livre des Prophéties*, plaçait cette partie de l'île d'Haïti seulement 5 heures $\frac{1}{2}$ à l'ouest du cap Saint-Vincent. Je reviendrai plus tard sur les calculs d'éclipses et la confusion de chiffres qui règne dans les manuscrits de Colomb.

[2] « Su occidente que assentò sobre el cabo de San Vicente dos grados y un tercio. » En effet, Ptolémée ne crut le promontoire Sacré éloigné que de 2° $\frac{1}{3}$ de son premier méridien des îles Fortunées. (*Géogr.* II, 4.)

tales) de la terre (habitée) en 15 lignes (heures), et à présent que les Portugais naviguent tant, ils trouvent que Marin a été exact[1]. » (NAVARRETE, t. I, p. 300.) Il me paraît digne de remarque, que dans tous ces faux raisonnemens sur le peu de mer qu'il y a entre le Portugal et l'Inde, « l'Océan ne couvrant que la septième partie de la surface du globe, » il n'est aucunement question de Mandeville, de Conti, de Marco Polo, ou d'autres voyageurs du moyen-âge, qui avaient exagéré l'étendue des royaumes de l'Asie orientale. Tout ce que l'on a répété à ce sujet dans les innombrables histoires de la découverte de l'Amérique est parfaitement contraire aux documens qui nous sont restés; le siècle auquel appartient la gloire de Colomb, puisait plus dans l'érudition classique et dans les opinions des anciens que dans les découvertes contemporaines. Colomb, malgré la direction toute pratique de son esprit, a dû s'armer d'argumens propres à donner de l'importance aux projets qu'il avait à discuter

[1] J'ai omis la phrase qui précède les mots : *Y ahora que los Portugueses,* parce que je ne puis en deviner le sens. La voici : « Marino en Etiopia escribe al Indo la linea equinocial mas de 24°. Tolomeo diz que la tierra mas austral es il plazo primero y que no abaja mas de 15°. » Il est sans doute question de l'extension de l'Afrique dans l'hémisphère austral.

avec ses adversaires, les professeurs de Salamanque. L'amiral s'appuie sur l'autorité d'Alfragan, d'aprés lequel le dégré n'équivaut qu'à 56 $\frac{2}{3}$ lieues; mais il ne cite pas même cette lettre de Toscanelli qui lui avait fait connaître les noms de *Zaïtoun*, *Quinsay*, *Catai* et *Mango*, tirés du *Milione* de Marco Polo, et employés souvent, mais très confusément, dans ses journaux de route et ses lettres aux monarques catholiques. Toscanelli aurait d'autant plus mérité d'être mentionné, puisqu'il avait fixé avec une assurance remarquable le nombre d'*espaces* qu'il y a de Lisbonne à Quinsay; cependant, tels que les chiffres nous sont parvenus, la conversion des *espaces* en milles italiens est impossible. (Voyez t. II, p. 325.) La lettre de 1474 évalue une fois l'*espace* à 150 milles, et une autre fois à 22 $\frac{1}{2}$ *leguas*, de sorte qu'une *legua* aurait 6 $\frac{2}{3}$ milles au lieu de 4, comme Colomb l'énonce clairement dans le journal de la première navigation. (Nav. t. I, p. 3.) M. Buache (*Mém. de l'Institut*, t. VI, p. 8, et 10) fait dire par erreur à Toscanelli que de Lisbonne à Quinsay il y a 26 espaces de 250 milles chacun. Il croit de plus qu'un *espace* équivaut, comme sur la carte de Bianco, à 3°,33, chaque degré ayant 75 anciens milles d'Italie; mais cette évaluation est en contradiction directe avec la supposition de Colomb de 1° = 56$\frac{2}{3}$ milles. (*Vida del Alm.* cap. 4.) On ne saurait se tirer de ce labyrinthe, et les 3900

ou 26 fois 150 milles italiens de Toscanelli, qui doivent indiquer la largeur de l'Océan entre le Portugal et le Japon, peuvent se traduire en 52° ou 69° de différence de longitude, ce qui est la moitié du résultat auquel nous avons vu s'arrêter Colomb, et ce qui justifie la phrase du géomètre florentin : « Votre voyage sera moins difficile (moins long) qu'on ne le pense. » Le Japon (Zipango) était donc avancé par Toscanelli vers l'est jusqu'au méridien de la partie orientale d'Haïti, et nous savons de la bouche de Colomb même que, dans son premier voyage (Journal de route, 26 décembre 1492), il prit Haïti pour Zipango. A mesure que les côtes occidentales de l'Amérique et la grande étendue de l'océan Pacifique furent reconnues, on revint en Europe aux idées de Ptolémée sur la longueur de l'ancien continent connu. Sanson donna à cette longueur, des Canaries à la Chine, 180° de longitude, Hondius 165°; mais c'est surtout le mérite du grand géographe Guillaume Delisle d'avoir restreint en de plus justes limites l'Asie orientale. On entrevit dès-lors le fait si important pour la géographie physique, savoir, que les surfaces des continens ne sont pas à celles des mers dans le rapport de 7 à 1 (comme prétendait Christophe Colomb) mais dans le rapport de 1 à 2,7 (plus exactement de 29 à 82).

J'ajouterai à cette note, sur la proximité de

l'Ibérie à l'Asie orientale, quelques éclaircissemens tirés d'un Mémoire important de M. Letronne [1], qui fixe aussi la limite à laquelle, selon les divers systèmes de la géographie générale admis par des anciens, l'Océan venait borner vers l'est le continent de l'Asie. Je regrette vivement que ce Mémoire, fragment d'un ouvrage inédit de ce savant illustre, intitulé *Histoire de la Cosmographie depuis Homère jusqu'aux Pères de l'Église*, me soit resté inconnu jusqu'ici. Il présente non-seulement l'explication d'un grand nombre de passages que les commentateurs n'ont pas du tout compris, mais, ce qui est bien plus important pour l'étude philosophique des progrès de la géographie, de grandes vues sur la liaison des systèmes qui ont dominé chaque siècle, et leur influence sur les découvertes maritimes. M. Letronne est favorable à une opinion de Gossellin, que j'ai peut-être eu tort de combattre (voyez t. I, p. 144, 161 et 329), et qui attribue à Hipparque l'hypothèse d'une terre inconnue qui joint l'Afrique à l'Asie orientale, et que l'on remarque sur la carte de Ptolémée. Voici le passage de Strabon (lib. I, p. 5), dont la liaison avec des idées déja répandues lors de l'expédition macédonienne rend très probable que cette longue côte australe n'est pas une invention de Marin de

[1] *Journ. des Sav.* août 1831, p 476-480 et 545-555.

Tyr : « Cette opinion (d'une mer continue qui entoure la terre habitable) s'accorde mieux qu'aucune autre avec les effets du flux et reflux de l'océan. Partout les phénomènes, soit de la haute marée, soit de la basse, sont les mêmes, ou du moins peu différens, comme étant produits par le mouvement d'une seule mer et par une seule cause. Et nous n'écoutons point Hipparque quand, pour combattre ce sentiment, il avance d'abord, sur la foi de Séleucus le Babylonien, que les phénomènes ne sont nullement semblables par tout l'océan, et ensuite que ces phénomènes, fussent-ils partout les mêmes, il ne s'ensuivrait pas que la Mer Atlantique, partout continue, entourât toute la terre. »

« Je ne pense pas, dit M. Letronne, qu'Hipparque soit l'inventeur de cette division de l'océan en plusieurs bassins. D'après Strabon, on voit qu'Hipparque fondait son opinion sur quelques idées de Séleucus le Babylonien, mathématicien (Chaldéen, Strabo, XVI, p. 739 Cas.) d'une époque inconnue : toutefois Strabon lui-même laisse voir assez clairement que l'idée fondamentale d'Hipparque n'appartenait pas à Séleucus ; je la trouve clairement exprimée dans ce passage du traité *de Cælo* attribué à Aristote, et qui, dans tous les cas, est antérieur à Hipparque[1]. Ceux, dit ce traité, qui pen-

[1] Je répète ici le passage dont j'ai donné plus haut

sent que la région vers les Colonnes est jointe avec le pays de l'Inde, et que de cette manière il n'y a *pas* sur le globe une seule mer continue, ne semblent pas émettre une opinion trop incroyable. Jean Philoponus assure formellement qu'Aristote rejetait l'idée d'un océan qui entourait la terre de toute part. (*De creat. Mundi*, IV, 5, p. 152.) L'hypothèse d'un prolongement indéfini de la côte occidentale de l'Afrique, à partir d'une latitude voisine de l'équateur, était fondée sur la direction de la côte d'Afrique depuis la rivière de Nun jusqu'au cap Bo-

la traduction latine. M. Letronne ajoute la négation *οὐκ* et lit *οὐκ εἶναι τὴν θάλατταν μίαν*. Il croit que le sens exige cette correction dans *Arist. de Cœlo*, II, 14, comme dans *Arist. Met.* II, 5, où il traduit : Les pays qui sont au-delà de l'Inde et des Colonnes d'Hercule ne paraissent point, à cause de la mer, se réunir ensemble, toute la terre n'étant *pas* continue, *τῷ* (*μὴ*) *συνεχῶς εἶναι πᾶσαν τὴν οἰκουμένην*, en prenant ici *οἰκουμένη* pour l'ensemble de toutes les terres du globe. (Comparez t. I, p. 130.) Dans toutes ces discussions sur la continuité ou non-continuité des continens, il faut distinguer, je crois, l'hypothèse des terres formant un anneau dont la forme empêche toute communication entre les mers boréales et australes, et rend impossible la circumnavigation de l'*οἰκουμένη*, et cette autre hypothèse qui prolonge les terres en isthmes vers l'est et vers l'ouest. (Ptol. VII, 5.)

jador, que l'expédition d'Hannon n'avait pas dépassé. L'opinion d'Hipparque, de Marin de Tyr et de Ptolémée, d'après laquelle l'Océan Indien formait un lac, se trouve clairement indiquée dans l'étrange erreur géographique qu'Alexandre avait commise sur le cours de l'Indus, et dont on n'a jamais pu jusqu'ici deviner la cause. Les sources de l'Acésines étaient, selon Alexandre, les sources si long-temps cachées du Nil. On a pu croire alors que l'Indus, arrivé à l'endroit où l'Asie rejoignait l'Afrique (orientale), entrait dans cette partie du monde, en parcourant le prolongement de l'Asie de l'est à l'ouest, et en arrivant ainsi à la région au midi de l'Égypte, d'où il descendait vers la Méditerranée [1]. C'était la contre-partie du système d'Hérodote, qui faisait venir le Nil de l'occident, tout près de l'Océan Atlantique. »

[1] Comparez Arrien, *Anab.* VI, 1.